



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LÉGUÉ

à la Bibliothèque de la Ville de Lyon

PAR

M. HENRY MORIN-PONS

né à Lyon, le 13 Juillet 1831

mort à Lyon, le 19 Janvier 1905





RECHERCHES ET MATÉRIAUX
POUR SERVIR A UNE
HISTOIRE DE LA DOMINATION FRANÇAISE
EN ORIENT.

BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, 24, RUE LEMERCIER.

RECHERCHES ET MATÉRIAUX

127007

POUR SERVIR A UNE

HISTOIRE DE LA DOMINATION FRANÇAISE

AUX XIII^e, XIV^e ET XV^e SIÈCLES

DANS LES PROVINCES DÉMEMBRÉES DE L'EMPIRE GREC

A LA SUITE DE LA QUATRIÈME CROISADE.

PAR J.-A.-C. BUCHON.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES, GÉNÉALOGIQUES ET NUMISMATIQUES

SUR LA PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE DE MORÉE ET SES DOUZE PAIRIES,

AVEC NEUF PLANCHES DE SCEAUX, MONNAIES ET MÉDAILLES,

ET TABLES GÉNÉALOGIQUES.

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE L'AUTEUR.



PARIS,

AUGUSTE DESREZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

M DCCC XL

PREMIÈRE PARTIE.

1^{re} PARTIE.

1

ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTORIQUES, GÉNÉALOGIQUES ET NUMISMATIQUES

SUR LA

PRINCIPAUTE FRANÇAISE DE MORÉE

ET SES DOUZE PAIRIES.

INTRODUCTION.

« Dans les années 1204 et 1205, écrivais-je l'année dernière à propos d'un voyage projeté par moi en Grèce, des Bourguignons, des Champenois, des Flamans, se détournent de leur pèlerinage armé vers Jérusalem, arrivent sous les murs de Constantinople, renversent un empire, en fondent un autre, se distribuent en royaumes, en principautés, en seigneuries de tout nom les vastes lambeaux de ce monde ancien qui a porté la première civilisation sur tous les rivages de la Méditerranée, y introduisent nos mœurs rudes et honnêtes, notre langue, nos lois; renversés sur un point, ces États se recomposent sur un autre, et pendant près de deux siècles une nouvelle France cherche son point d'appui dans les plus belles régions de la Méditerranée¹; la plus glorieuse partie de ce monde antique, le Péloponnèse, devient la propriété d'une famille de Champagne, les Ville-Hardoin, qui se font respecter au loin comme au près, donnent des codes, fondent des villes, maintiennent la tolérance entre deux cultes jaloux, frappent monnaie, mêlent leur sang à celui des familles royales de Sicile-Anjou, de Savoie, d'Aragon, et forcent les peuples vaincus eux-mêmes à reporter sur la patrie de leurs conquérans l'admiration qu'inspirent

¹ *Ibique noviter quasi Nova Francia est* | France, en date du 20 mai 1224, dans la collection manuscrite de La Porte du Theil.)

la franchise de leur caractère, l'intrépidité de leur courage, leur simplicité dans la victoire, leur force d'âme dans les revers.

» Qu'avons-nous fait pour conserver, pour faire revivre des souvenirs si glorieux pour nous? A peine l'érudit le plus minutieux peut-il aujourd'hui retrouver leurs traces et reconnaître à quelques traits isolés ces grandes et imposantes physionomies! Ceux mêmes de nos Français qui ont visité ces lieux témoins pendant deux siècles de tant de nobles luttes, avaient oublié jusqu'à ces derniers jours que là autrefois ont régné les hommes, les lois, les mœurs, la langue de leur patrie..... Et comment se décider, en effet, à étudier en Grèce autre chose que la Grèce? Comment, en présence de tant de chefs-d'œuvre de l'art, se condamner à l'investigation de grossières ruines d'églises, couvens ou châteaux francs du treizième siècle? Comment renoncer à l'espoir de retrouver une tragédie de Sophocle, un seul vers inconnu de ce bel idiome grec, pour user sa vue à la lecture d'une vieille charte vermoulue, écrite peut-être en latin barbare? Comment abandonner une fouille qui peut vous procurer une de ces belles monnaies au type si pur et si noble, pour ne découvrir qu'un denier tournois à l'empreinte grossière du clocher de Saint-Martin de Tours et frappée au nom d'un Bourguignon, d'un Champenois ou d'un Savoyard?

» Ainsi, ajoutais-je, on semble oublier que tous les lambeaux de la gloire française dispersés sur tous les points du monde font partie de l'héritage de la génération présente, qui en doit compte aux générations futures, et que si, faute d'un respect suffisant, l'oubli venait à couvrir quelque fait digne de mémoire, nous nous rendrions coupables d'ingratitude envers les services passés, en même temps que nous porterions atteinte à ce dépôt de gloire qui appartient à l'avenir comme à nous. Napoléon écrivait à son frère Louis : « Vous devez comprendre que je ne me sépare pas de mes prédécesseurs, et que, depuis Clovis jusqu'au Comité de Salut Public, je me tiens solidaire de tout, et que le mal qu'on dit de gâté de cœur contre les gouvernemens qui m'ont précédé, je le tiens comme dit dans l'intention de m'offenser. » Cette susceptibilité nationale est le propre d'une nation qui sent sa valeur; car une nation ce n'est pas un point seul dans le temps, c'est l'ensemble de toutes les générations qui ont été mues par les mêmes sympathies, qui ont poursuivi les mêmes idées, combattu,

souffert ou triomphé pour la même cause, vécu en un mot de la même vie. »

Telles ont été les idées qui ont inspiré ma première publication de la Chronique grecque et qui m'inspirent ces études sur la Grèce Française.

État de l'empire grec au moment de l'arrivée des Croisés.

Ce fut au moment même où il était le plus nécessaire de réunir sous une autorité imposante toutes les forces de l'empire grec et de fondre toutes les volontés en une seule volonté, afin de protéger l'existence nationale contre les attaques de l'ennemi extérieur, qu'éclatèrent le plus violemment au sein de la famille impériale de Bysance des révolutions sanglantes et des actes de lâche cruauté qui déshonorèrent le trône, brisèrent tous les liens de l'autorité régulière et livrèrent l'empire sans défense aux attaques de ses ennemis intérieurs et extérieurs. Le territoire bysantin se vit entamé de toutes parts.

En Asie, les Seljoucides avaient depuis Souléïman, arrière petit-fils de Seljouk, fondé dès 1081 à Nicée un empire turcoman, et cet empire avait fini par s'étendre jusqu'à Iconium ¹ et aux portes mêmes du Bosphore. Enclavée de toutes parts par des provinces turcomanes, la province de Trébizonde était gouvernée encore par des chefs envoyés de Bysance; mais ces chefs affectaient déjà une sorte d'indépendance, qui ne tarda pas à se transformer en séparation réelle.

En Europe, deux puissans chefs de la race des anciens rois bulgares réveillèrent des ressentimens assoupis depuis près de deux siècles, et la nécessité de repousser un accroissement tout nouveau de tyrannie les forçant à faire appel aux sentimens d'antique indépendance nationale, ils propagèrent rapidement la révolte des bords du Danube aux montagnes de la Thrace et de la Macédoine, et les empereurs grecs furent forcés de reconnaître le royaume des Valaques et des Bulgares ².

En descendant au sud-ouest, l'Épire commençait déjà à s'ébranler

¹ Voyez la Table généalogique des sultans seljoucides de Roum ou d'Iconium, à la suite de ce mémoire.

² Voyez la Table généalogique des rois bulgares de la famille des Asan, à la suite de ce mémoire.

de temps à autre dans son obéissance, et le moment n'était pas éloigné où pourrait aussi s'y établir une souveraineté indépendante ¹.

Tout à fait au sud, le Péloponnèse ainsi que les îles Ioniennes, placées entre cette presque île et le royaume de Naples et de Sicile, avaient cédé à leur tour à l'ascendant des aventuriers normands. En 1146, Roger II, fils de Roger I^{er}, le dernier des fils de Tancrede, s'empara de Corfou et pilla Céphalonie, Négrepont, Athènes et Corinthe; et en 1185, Guillaume, petit-fils de Roger II, porta la dévastation dans les champs de Thessalonique ² et dans le nord du Péloponnèse. Guillaume fut bientôt obligé d'évacuer cette partie de la Grèce; mais des chefs du pays s'emparèrent çà et là de l'autorité chancelante entre les mains des chefs impériaux, et Léon Sgure y possédait une tyrannie assez puissante au moment même où les Français s'emparèrent de Constantinople.

Les îles plus éloignées du centre avaient aussi peu à peu relâché leurs liens d'obéissance. La belle île de Chypre échappa complètement à l'empire pour être conquise par Richard, roi d'Angleterre, et fut vendue par lui en 1192, pour 100,000 besans d'or, à Guy de Lusignan ³; et les empereurs de la famille Ange, dans l'intérêt de leur vengeance, se dessaisirent peu après de l'île de Crète comme une dot et un gage de secours ⁴.

Au sein même de la capitale grecque l'étranger était venu fonder comme une puissance indépendante de la famille impériale, et une lutte permanente s'y établissait entre les Pisans et les Génois. Depuis longues années, les Pisans avaient étendu leur nom jusqu'au centre de l'Asie, et avaient peuplé de leurs comptoirs les côtes de la mer Noire et jusqu'à celles de la Caspienne ⁵. En 1155 les Génois obtinrent le pouvoir de contre-balancer l'influence des Pisans dans l'empire. L'empereur Manuel

¹ Voyez les Tables gén. des despotes d'Arta, à la suite de ce mémoire.

² In festo Sancti Bartholomei (24 août 1185) adepti sunt Normanni Saloniciam cum multis civitatibus et castellis et roccis de Romanis. (*Anon. Fossæ-Novæ*, apud Muratori, t. 7, p. 875. Voyez aussi le récit d'Eusthatius sur la prise de Thessalonique par les Normands, c. 123, et la Dissertation géographique de Frid. Tafel, de *Thessalonica ejusque agro*; Berlin, 1839.).

³ Voyez la Table général. des rois de Chypre de la famille Lusignan, à la suite de ce mémoire.

⁴ L'île de Crète, dont une partie avait été donnée par Manuel en dot à sa fille, fut abandonnée en entier à Boniface de Montferrat, avant l'entreprise sur Constantinople, par le jeune Alexis, pour prix de l'intérêt pris à sa cause. Je reviendrai sur cette cession dans le cours de mon mémoire.

⁵ Voyez l'Atlas catalan de 1375.

leur accorda un comptoir dans Constantinople même, avec les mêmes droits dont jouissaient les Pisans ¹. Ces premiers avantages, qui furent les fondemens de la colonie de Galata et Péra, furent encore augmentés de la concession d'une église dans le traité définitif de 1178 ².

Les Vénitiens avaient vu par là grandir l'influence de leurs rivaux les Génois et n'aspiraient qu'à les déposséder de leurs avantages, lorsqu'une occasion favorable se présenta à eux par la demande que vint leur faire, au nom des pèlerins de la quatrième croisade, notre vieux chroniqueur et guerrier Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne.

Quatrième croisade et établissement des Français.

Le récit de Ville-Hardoin a rendu tout lecteur français familier avec les préparatifs et la marche de la croisade qui eut pour résultat la fondation d'un empire français à Constantinople. Les Croisés, embarqués à Venise le 8 octobre 1202 ³, arrivèrent devant Zara le 10 novembre ⁴. Après avoir pris Zara, les Croisés y établirent leurs quartiers d'hiver et ne reprirent leur route vers Constantinople qu'à la fin du carême 1203 ⁵. De Zara ils firent voile vers Constantinople et visitèrent successivement ⁶ Durazzo, Corfou, d'où ils partirent le 24 mai 1203 ⁷, le cap de Malée, à la pointe sud-est du Péloponnèse, Négrepont, Andros, passèrent le détroit d'Abydos, et arrivèrent le 23 juin ⁸ sur les rivages de la Propontide, à cinq milles de Constantinople. Le siège fut aussitôt

¹ « Ego promitto, dit l'ambassadeur de Manuel à Gênes (Sauli, *Colonia di Galata*, Documenti n° I), quod dominus meus (Emmanuel Comnène Porphyrogénète) dabit vobis in Constantinopoli embolum et scalas cum commercio et omni jure in eis pertinentibus, sicuti Pisani habent; et in totis aliis terris imperii sui dabit vobis ipse dominus meus sanctissimus imperator sicuti Pisani habent. » (Daté de Gênes, 12 octobre 1155.)

² Promittit Imperium dare Civitati Janue embolum et scalam et ecclesiam, ultra Constantinopolim, in loco qui dicitur Orçu, in loco bono et placabili. (Sauli, p. 192, Documenti n° IV.)

³ Et che fu as octaves de le feste Saint-Remi, en l'an de l'incarnacion Jhesu-Crist mil deus cens et deus ans. (Geoffroy de Ville-Hardoin.)

⁴ Le veille de le Saint-Martin vinrent devant Jadres en Esclavonie. (*Id.*)

⁵ Ensi fu ja dou tans passé tant que quaresmes fu; et atournèrent lor navie pour mouvoir à le Pasque. (*Id.*)

⁶ Voyez Geoff. de Vill., Alberic et les lettres du comte de Saint-Pol et de Baudoin rapportées en note de la chronique de Ville-Hardoin, dans la 2^e partie de ce volume.

⁷ Et ensi se partirent dou port de Corfois le vegile de Pentecouste, ki fu mil deus cens ans et trois après l'incarnacion Jhesu-Crist. (*Id.*)

⁸ Et tant coururent par mer k'il vinrent la veille de monsignour saint Jehan-Baptiste, en juing, à Saint-Estievène, une abéie ki estoit à trois lieues près de Constantinoble. (*Id.*)

dressé, et dès le huitième jour ¹ Alexis sortit de la ville avec sa fille. Le peuple délivra aussitôt l'empereur Isaac, jusqu'alors prisonnier, et dès le lendemain 18 les Croisés lui conduisirent en amis son fils Alexis le jeune, leur allié, et se disposèrent à reprendre la route de Jérusalem avec un accroissement de forces. Des querelles survenues avec leur jeune allié et une révolution à l'intérieur de Constantinople les amenèrent à un parti décisif, et il fut arrêté que la prise de possession, ainsi que cela arrive trop souvent, succéderait à l'intervention armée. Un traité de partage fut dressé à l'avance entre les alliés ², et Constantinople fut assiégée pour la seconde fois et prise le 12 avril 1204.

Premier partage de l'empire.

Conformément au traité du mois de mars précédent, aussitôt que les Croisés eurent pris possession de la capitale de l'empire, ils désignèrent douze personnes, six du côté des Vénitiens et six du côté des Français, pour procéder à l'élection de l'empereur et à la répartition de ce qui devait revenir à chacune des parties contractantes. Au nouvel empereur, quel qu'il fût, devait être attribué le quart de l'empire, plus le palais de Blakernes et celui de Buccoléon; aux alliés les trois quarts restans, de manière que Venise avait la moitié de ce reste et les Français et Flamands réunis aux Lombards l'autre moitié ³.

Deux candidats semblaient avoir des chances égales à l'empire, Baudoin, comte de Flandre, et Boniface, marquis de Mont-Ferrat. Les Croisés craignirent que celui qui ne serait pas favorisé par l'élection n'employât sa puissance à empêcher l'établissement de l'autre et ne sapât ainsi le nouvel édifice avant qu'il eût pu s'asseoir. Il fut donc décidé que celui des deux concurrens qui ne serait pas favorisé par le sort aurait, en indemnité de l'empire, toutes les provinces d'Asie avec le titre de roi, mais sous condition d'hommage à l'empereur. Baudoin fut élu empereur, et Boniface fut forcé de se contenter des provinces d'Asie dans

¹ Le mercredi 17 juillet.

² J'aurai à en rapporter les principales clauses au moment de sa mise à exécution, lors du partage qui suivit la prise de Constantinople. Il est du mois de mars 1204.

³ Debet verò iste imperator habere universam

quartam partem acquisiti imperii et palatium Blakerne et Buccam-Leonis; reliquæ verò tres partes per medietatem inter nos et vos dividantur. (Traité entre les Vénitiens et les Français, mars 1204. Voyez la chronique d'André Dandolo, dans la collection de Muratori.)

lesquelles tous les Grecs illustres de Constantinople étaient déjà allés chercher un refuge et une protection, à la suite de la prise de leur capitale. Aussitôt après son élection, le nouvel empereur procéda à la nomination des hautes dignités impériales, selon les habitudes de la cour de France, afin que les dignitaires pussent prendre place à la cérémonie du couronnement. Cette cérémonie eut lieu avec la plus grande solennité, le 23 mai 1204, dans l'église de Sainte-Sophie.

Là Boniface, roi des provinces au delà du Bosphore; Henri Dandolo, nommé despote de Romanie; le comte Hugues de Saint-Pol, en qualité de connétable de Romanie; Geoffroy de Ville-Hardoin, en qualité de maréchal de Romanie; Thierry de Los, de grand sénéchal; Conon de Béthune, de grand-maître de la garde-robe; Machaire de Sainte-Menehould, d'échanson; Miles de Brabant, de bouteiller; Manassès de l'Isle, de grand-queux, remplirent chacun les actes solennels appropriés à leurs hautes dignités. Quant au comte Louis de Blois, il obtint, comme on le verra plus loin, le duché de Bythinie; mais je ne vois pas quelle fonction il exerça dans la cérémonie du sacre.

Les cérémonies terminées, on procéda à la répartition des terres conquises. L'empereur prit d'abord possession du quart de tout l'empire, plus des palais de Blacquernes et de Buccoléon. Voici, suivant l'acte de partage, la désignation des pays qui lui furent accordés comme faisant partie de son quart. Presque tous les noms de lieux sont défigurés; mais c'est une base qu'il est nécessaire d'avoir sous les yeux.

Première division. — A portâ Aureâ et Blachernali et occidentali Steno usque ad Michram et Agatzopolim. — Similiter et ab ipsâ civitate Vezie usque ad Zurlo et Theodoropolim.

Seconde division. — Provincia Optimati. — Provincia Tarsie. — Provincia Nicomedie. — Pulsiada et Metanobis cum successibus et cum omnibus que sub ipsis. — Prov. Paphlagonie et Micellarii vel Nucellarii. — Denesmope vel Prov. de Nealinopu et Babriti vel Pauriti. — Mitilene vel Mitilini et Limene cum Straer vel Limni cum Schiro. — Que sunt infra Abydum, insule scilicet Preconiso et Ico. — Istrobidatmos et Tybos cum Samandrachio. — Prov. de Pilon, de Piton, de Garamon. — Prov. Malagini. — Prov. Achirari. — Prov. Astramitti, de Chilaris et de Pergamis. — Prov. Neocastri. — Prov. Milassi et Melachmundi. — Prov. Laodicee et Meandri cum pertinentiâ Sampson

et Smacliicum. — Cogtoste Phenasis cum Canuzatis et ceteris atque Chio ¹.

Boniface, marquis de Mont-Ferrat, s'apprêta également à prendre possession des provinces asiatiques érigées en royaume séparé; mais comme il venait d'épouser Marguerite de Hongrie, veuve de l'empereur Isaac, il pria l'empereur Baudoin de vouloir bien échanger ces provinces avec d'autres terres situées en Europe et rapprochées des états de son beau-frère le roi de Hongrie. Baudoin y consentit, et en échange des provinces asiatiques, il lui donna la Macédoine, érigée en état séparé sous le nom de royaume de Salonique. L'empereur conféra en même temps à Louis de Blois une partie des provinces asiatiques, sous le titre de duché de Nicée ou de Bythinie, relevant directement de lui; et plus tard il donna aussi une autre partie de ces mêmes provinces, sous le nom de duché de Philadelphie, relevant directement de lui, à Étienne du Perche, qui n'était arrivé qu'après la prise de Constantinople.

Boniface partit donc pour se mettre en possession de son royaume; mais afin de le rendre plus compacte et plus propre à se défendre, il obtint des Vénitiens la cession des provinces de Thessalie en échange de l'île de Crète ², qu'il possédait de son propre droit en dehors du

¹ Je prends cet acte tel qu'il se trouve dans Muratori, à la suite du premier traité de mars 1204.

² Voici cet acte de cession dressé à Andrinople en août 1204.

« In nomine Domini Nostri Jesu-Christi. Amen.

« Anno ab incarnatione ejus 1204, tempore Innocentii pape, intrante mense augusti, indictione 7^a; actum in suburbio Andrinopolitane civitatis.

« Manifestum facio ego quidem, dominus Bonifacius, Montisferrati marchio, quod à modò in antea cum meis heredibus refutationem et finem facio vobis, namque domino Marco Sanuto et domino Ravano de Veronâ recipientibus procuratorio nomine pro domino Henrico Dandulo, Dei gratiâ Venetiarum, Dalmatie atque Croatie duce, et pro suis successoribus, nec non et pro omnibus hominibus Venetis, de toto hoc undè ipsos requisivi et requirere potui per quodvis ingenium, justè quoque vel injustè, videlicet de insulâ Crete, que mihi data, vel promissa,

sive concessa fuit per Alexium imperatorem, filium Isaaci quondam defuncti imperatoris, et de 100,000 yperperorum qui mihi fuerunt promissi per prescriptum imperatorem, et de toto feudo quod et Emmanuel quondam defunctus imperator dedit patri meo, et de toto quod ad dicendum habui vel habeo per me, vel per aliam personam hominum, in Thessalicâ civitate et ejus pertinentiis, intus et foris, nec non etiam de omnibus possessionibus spiritualibus et temporalibus quas ipsi habent vel habituri sunt de ceteris in imperio Constantinopolitano, tam è parte Orientis quàm è parte Occidentis; et per omnia et in omnibus de supradictis omnibus, me foris facio cum omni jurisdictione, et in vestrà plenissimâ potestate relinquo, ad faciendum indè quicquid vestre fuerit voluntatis, promittens nunquàm per me nec per aliam personam hominum contra omnia supra dicta iturum.

« Verùm, quia, ut præscriptum est, de omnibus suprascriptis vobis refutationem et finem feci, vos ad presens mihi dare debetis 1,000

présent partage et avant l'arrivée des Croisés en Grèce, d'abord parce qu'elle avait été la dot de sa mère, fille de l'empereur Emmanuel, puis parce qu'elle lui avait été de nouveau concédée en entier par le jeune Alexis, au moment où il invoquait son assistance pour reconquérir l'empire de Constantinople. Malgré ses précautions pour se fortifier, Boniface eut toutefois à lutter contre deux terribles rivaux, le roi de Bulgarie au nord, le despote d'Arta au sud.

Les deux souverains une fois installés, les trois quarts restant de l'empire de Grèce furent divisés en deux parties égales, l'une pour les chefs français et lombards, l'autre pour la république de Venise.

Voici les lieux qui composaient la moitié donnée aux seigneurs français et lombards : la plus grande partie de ces noms sont, comme les premiers, si défigurés qu'on a peine à les reconnaître.

marchas argenti, et tantas possessiones à parte Occidentis quarum redditus sint 10,000 yperperorum aureorum, juxta estimationem unius mei amici et alterius vestri, annualim. Quas si quidem possessiones, per predictum dominum ducem et successores suos et homines Venetie, tenere et habere debeat in perpetuum; servitia tamen imperatoria facere debeat et imporia que fuerint assignata, secundum quod in pacto communi continetur. Quas verò possessiones, ut dictum est, per predictum dominum ducem et successores suos et homines Venetiarum habuero, liberè et absolutè possidere debeat in perpetuum de herede in heredem, tam in masculo quam in femina, ad faciendum inde quicquid mee fuerit voluntatis.

« Sciendum quoque est, quòd juramento teneor adstrictus prefato domino duci et hominibus Venetiarum, per me et meos homines, ad omnes possessiones et honorificentias manutenendas et defendendas quas ipsi habent vel antea habituri sunt in toto imperio Romanie, tam ab una parte quam ab alià, ad honorem et utilitatem hominum Venetie, auxilium parare contra omnes homines qui ipsos, ex parte vel ex toto de superscriptis omnibus possessionibus et honorificentis molestare aut expellere voluerint, salvà tamen Imperatoris fidelitate, et quòd, postquam superscriptas possessiones et argentum habuero, instrumentum per manum publicam confectum fieri et dari vobis faciam, in quo contineatur, quòd

dictas possessiones et argentum habuero juxta ordinem superius dictum; et omnes homines qui ipsas possessiones habebunt, simile faciam juramentum prestare. Si igitur contra hanc promissionis et manifestationis cartulam ego, vel alii qui secundum superscriptum ordinem dictas possessiones habebunt, ire temptaverimus, componere debemus cum nostris heredibus, vobis et successoribus vestris, prefatas 1,000 marchas argenti; et insuper dicte possessiones, sine omni omnium contradictione, in vobis debeant devenire.

« Et insuper predictus dominus Bonifacius, marchio Montisferrati, juravit, ad sacra Dei evangelia, omnia que hic superius leguntur habere et tenere in perpetuum; et ut legitur superius, predictus dominus Bonifacius marchio scribere precepit omnia que superius leguntur.

« Testes ad hoc rogati fuerunt :

Dominus Bonacursus de Frignano,
Dominus Henricus de Ficido,
Dominus Pegorarius de Veronà,
Dominus Gilbertus de Veronà,
Jacobus Gregorii.

« Et ego Bonamicus, sacri palatii et de curià notarius, omnia que superius leguntur manu mea scripsi.

« Ego, Petrus, Constantinopolitanus presbiter et notarius, vidi in matre, et subscriptus sum in filià.»

(Flaminio Cornelio, *Creta sacra*; Venetiis, 1775.)

Première division. — Prov. Macri et Megali Brisci. — Pertinentia Geenua. — Civitas Panfilii cum omnibus que sub ipsâ. — Pertinentia Tulbi. — Civitas Apri cum omnibus que sub pertinentiâ. — Dedimotichium cum omnibus que sub ipsâ. — Pertinentia de Cypsalis. — Pertinentia de Garelli. — Pertinentia de Tetuciro. — Pertinentia de Herà. — Pertinentia de Macri, de Garelli, et Trajanopoli, cum casali de Brachon *vel* Brato. — Pertinentia Scyphis et Pagandi cum omnibus que sub ipsâ. — Pertinentia Madit, cum omnibus que sub ipsâ. — Jehaloticha cum omnibus que sub ipsâ, id est Anafartur, Tynsatos, Yplagia, Potamia et Acros cum omnibus que sub ipsâ. — Pertinentia de Phitoro. — Pertinentia de Galavato et Milinoro. — Pertinentia de Gallo-Castelli. — Pertinentia Sitolcuchi. — Catepanichium de Eno cum apothecis. — Catepanicum de Russâ cum omnibus que sub ipso, et pertinentia de Agrionibario.

Deuxième division. — Provincia Vardarii. — Prov. Vorie cum cartulatis, Clovizzâ et Panicâ. — Pertinentia Giro-Comio. — Pertinentia Platomaleas, scilicet Platamonis. — Prov. Molistis et Meglenon. — Prov. Prilapi et Pelagonie cum stagno. — Prov. Preseppet et Dodecanisos. — Orium Larisse. — Prov. Oladrie cum personalibus et monasterialibus in eis existentibus. — Prov. Servion. — Prov. Castorie. — Prov. de Aucleos. — Pertinentia Inperanicis, scilicet Fersella, Doniocleos, Revos, Tadria. — Almericum de Metriadimo. — Pertinentia de Neo-Patron. — Prov. Velicati. — Pertinentia Penion, videlicet de Potamo. — Calaneo Pagii et Radusedim, et portum Athenium cum pertinentiâ Megaron.

Les territoires cédés aux Vénitiens étaient, comme les parties précédentes, divisés en deux lots.

Première division. — Civitas Archadiopolis. — Missini. — Bulgarifigo. — Pertinentia Archadiopoli. — Pertinentia Pictis et Nicodemi. — Civitas Heraclee. — Pertinentia Caludro cum civitate Rodosto et Panido cum omnibus que sub ipsis. — Civitas Adrianopolis cum omnibus que sub ipsâ. — Casalia Corici *vel* Coltrichi. — Pertinentia Branchiali, Sageedei *vel* Saguelai. — Pertinentia de Muntimanis et Sigopotamo, cum omnibus que sub ipsis. — Pertinentia Gani. — Certasca Miriofitum. — Casalia de Raulatis et Examilli.

— *Pertinentia Gallipoli.* — *Cortocopi casalia.* — *Pertinentia Peristat.*
— *Emborium vel Estborium.* — *Lazua et Lactus.*

Une portion de ce territoire fut cédée par les Vénitiens à Boniface de Thessalonique, pour l'adjoindre à son royaume, en échange de l'île de Candie, ainsi qu'on vient de le voir; et il ne paraît pas que les Vénitiens aient conservé une possession permanente des villes méditerranéennes, même les plus rapprochées de la part concédée à l'empereur Baudoin.

Le second lot du partage des Vénitiens comprenait les provinces situées au midi du royaume de Salonique en s'étendant depuis la Thessalie jusqu'au cap le plus méridional du Péloponnèse, et en y comprenant l'Épire, puis les îles de Négrepont, Leucade, Corfou, Zante, etc. Voici les noms de ces territoires.

Deuxième division. — *Provincia Lacedemonie, Micra et Megali Epicephis.* — *Parva et magna pertinentia Calobries vel Calobrita.* — *Ostrosnes vel Ostrovos.* — *Prov. Colonis.* — *Oreos.* — *Caristos.* — *Antrus Concilani vel Conchi Latica.* — *Cavisia vel Nisia.* — *Egina et Calirus vel Caluris.* — *Pertinentia Lapadi.* — *Zacinthos.* — *Oprium vel Orili.* — *Cephalonia.* — *Patre.* — *Methone cum omnibus suis, scilicet pertinentiis de Branà.* — *Pertinentia de Carachà.* — *Gomo cum villis Chirie*¹ *Kermis, filie imperatoris vel Kir Alexii, cum villis de Molineti et de ceteris monasteriorum sub quibusdam villis que sunt imperatoris, scilicet de Micrà et Megali Epicepsi, scilicet parvâ et magnâ.* — *Prov. Ricopalla vel Nicopolla cum pertinentiis de Arthà et Bohello de Anatholico, de Lesconis et de ceteris archondurum et monasteriorum, cum cartolaratis.* — *Prov. Dirachii et Arbani cum Gominissâ et Vagenetiâ.* — *Prov. de Graninâ et Drinopoli.* — *Prov. Acridis.* — *Leucas.* — *Cori-pho.*

De ce second lot une partie semble avoir été cédée à Boniface, sans doute parce que les Vénitiens n'avaient aucun goût pour les possessions méditerranéennes, qui pouvaient être si onéreuses à défendre; l'autre tomba entre les mains de quelques membres belliqueux de la famille Ange et forma le despotat d'Arta. La dernière devint la conquête propre de nouveaux arrivans français auxquels Boniface permit de se détacher

¹ Du mot grec *κυρία*, *dame*.

de son armée, les uns, comme Jacques d'Avesnes, pour essayer la soumission de Négrepont, les autres, comme Othon de La Roche, pour essayer celle d'Athènes, ou, comme Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Ville-Hardoin, celle de la Morée. Mais il est bon qu'avant de passer à chacune de ces souverainetés diverses je dise quelques mots des états qui se formèrent en opposition aux souverainetés des Francs, à la faveur de ce grand démembrement de l'empire, en Asie et en Europe.

États ennemis des Francs formés en Asie et en Europe.

Au moment où les Français entraient à Constantinople, en 1204, tout ce qu'il y avait d'hommes importans parmi les Grecs abandonnaient cette ville pour chercher un refuge dans les provinces qui offraient une protection plus assurée contre l'armée conquérante. Le plus grand nombre se jeta en Asie.

Alexis Comnène, qui gouvernait la Colchide, ou province de Trébizonde, avec la qualité de duc, se regarda désormais comme légitime possesseur de cet opulent pays et prit le titre de toparque, ou souverain de Trébizonde.

Théodore Lascaris, qui avait épousé Anne Comnène, fille d'Alexis Ange Comnène, voyant son beau-père en fuite, puis prisonnier entre les mains du marquis de Montferrat, s'empara du gouvernement de Nicée et s'y fit proclamer empereur.

A côté d'eux s'étendait la domination turcomane des Seljoucides d'Iconium ou de Roum. Azeddin Kilidj-Arslan II, en l'agrandissant par ses conquêtes, en avait préparé la ruine par la mesure qu'il prit en 1193 de partager ses vastes états en dix souverainetés pour ses dix enfans; mais bien que disséminées et en guerre entre elles, ces souverainetés turcomanes n'en étaient pas moins redoutables à la puissance sans racines des Francs. Le plus voisin fut aussi le plus redoutable. Ghayaseddin-Kaikhosrew 1^{er} était remonté, en 1202, sur le trône des sultans d'Iconium, à la mort de son frère Roukneddin, qui l'avait dépossédé, et lui-même avait fini par conquérir à son tour une sorte de suprématie sur tous ses frères établis à Siewas, Angora, Elbistan, Nigisar, Amasia, Malatia, Césarée et Héraclée¹.

¹ Voyez la Table gén. des sultans d'Iconium, à la suite de ce mémoire.

Sur le continent grec d'Europe deux états puissans se formaient, qui allaient enceindre les possessions franques et les menacer chaque jour de plus en plus.

L'un était le royaume de Bulgarie, fondé en 1116 par Pierre et Asan, descendans des anciens rois, et alors entre les mains de Jean, ou Joannis, qui fit une guerre si acharnée au nouvel empire français.

L'autre était le despotat d'Arta, ou d'Épire, que fonda peu à peu un descendant de la famille Ange et qu'on trouvera mêlé à tous les grands événemens du royaume de Salonique et de la principauté d'Achaïe.

Suivons maintenant une à une les diverses seigneuries françaises, d'une manière succincte, pour préparer à l'exposé plus détaillé des faits relatifs à l'Achaïe.

Empereurs français de Constantinople pendant l'occupation de cette ville;
monnaies frappées par eux.

Du Cange a traité d'une manière fort savante tout ce qui concernait nos empereurs français¹. Je ne me propose point ici de revenir sur cette partie de son histoire; il suffit à mon but d'ajouter à ses recherches quelques découvertes faites depuis sur la série numismatique des empereurs réels Baudoin, Henri, Pierre, Robert et Baudouin II. Quant aux empereurs titulaires dont l'histoire se mêle accessoirement aux faits relatifs à la Morée, j'en dirai plus loin quelques mots.

Je n'avais rien de mieux à faire, pour cet aperçu numismatique, que de donner l'analyse du beau travail de M. de Saulcy. Non-seulement M. de Saulcy m'a permis de puiser à pleines mains dans les richesses de son livre, mais il m'a autorisé avec une obligeance toute particulière à reproduire les gravures de ses huit monnaies qui forment ma première planche.

Les monnaies de Baudoin en particulier portent une inscription qui les fait aisément reconnaître; mais celles d'Henri et de quelques autres

¹ Dans son *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, ouvrage dont j'ai publié en 1826 une seconde édition en

deux volumes in-8°, considérablement augmentée, conformément aux manuscrits laissés par Du Cange.

semblent devoir être rangées parmi les monnaies anonymes dont l'attribution offre plus de difficultés. Ces monnaies anonymes remontent au règne de J. Zimiscès. Je suis toujours M. de Saulcy comme une autorité qui ne me laisse aucune inquiétude.

On trouve dans Scylitzès et dans Cedrenus le passage suivant sur Jean Zimiscès : « Il ordonna de placer sur les monnaies l'image du Sauveur (à la place de son image), ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'alors; et de l'autre côté étaient inscrites *des lettres latines* formant la phrase suivante : *Jésus-Christ roi des rois* ¹. »

La description donnée par Scylitzès est assez précise pour qu'il soit impossible de douter de l'attribution de ces monnaies de cuivre, fort répandues dans la suite et présentant effectivement :

Dans le champ, l'inscription *IHSVS XRVSTVS BASILEVS BASILEON* avec le buste du Christ, et la légende † *EMMANOVL* au côté opposé.

Jean Zimiscès régna de 969 à 975, après l'assassinat de Nicéphore Phocas. (Saulcy, p. 248.)

L'habitude introduite par Zimiscès, de frapper des monnaies de cuivre, s'est, suivant M. de Saulcy, propagée sous ses successeurs :

Basilus Porphyrogenitus, qui régna de. 960 à 1025.

Constantinus Porphyrogenitus, de . . . 969 — 1028.

Romanus Argyropulus, de 1028 — 1034.

Michel le Paphlagonien, de. 1034 — 1041.

Michel Calaphates, de 1041 — 1042.

Constantin Monomachus, de 1042 — 1054.

Michel Stratioticus, de. 1056 — 1057.

Isaacus Comnenus, de 1057 — 1059.

Constantin Ducas, qui régna de 1059 à 1067, renonça à l'usage adopté par J. Zimiscès et fit placer sur toutes ses monnaies son nom de famille, Ducas.

« Jusqu'à ce prince, dit M. de Saulcy (p. 286), très-probablement l'émission des pièces de cuivre anonymes, à légendes ou à effigies pieuses, a continué, à l'exclusion des espèces à légendes et à effigies

¹ Προβιταῖς δὲ καὶ ἐν τῇ νομισματικῇ καὶ ἐν τῇ ὁλόκληρῃ ἱστορίᾳ | πορτο δὲ καὶ γράμματα βασιλείου ἐν ἑκατέρῃ μερὶ αὐτῆς καὶ διέκρινον :
ἀγγραφοῦται τοῦ Σάτωρος, μὴ πρότερον τούτου γενομένου. Ἐγγράμ- | ΙΗΣΟΥΣ ΧΡΙΣΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ.

impériales. C'est probablement Constantin Ducas qui a renoncé à faire frapper des pièces impériales à légendes nominales, lorsqu'en donnant le titre d'Auguste à Eudocie sa femme, il aura voulu lui accorder l'honneur de paraître seule sur les monnaies de l'état. »

Ainsi les monnaies de cuivre à effigies pieuses durèrent de 964 à 1059 et furent abandonnées après cette époque pour être remplacées par les effigies impériales. C'était ce dernier usage qui prévalait au moment où Constantinople fut prise par les Francs, en 1204, et où Baudoin, comte de Flandres, fut proclamé empereur. Baudoin fut élu le 9 mai 1204.

BAUDOIN,
empereur de 1204 à 1205.

M. Cousinery suppose que la fabrication nombreuse des monnaies de Venise en métaux précieux, opérée peut-être en vertu de quelque convention au moment de la conquête, s'opposa à ce que les empereurs français émissent des monnaies d'or et d'argent.

Quant aux monnaies de cuivre, M. de Saulcy pense (p. 371) que la fabrication des espèces anonymes et pieuses, commencée sous Jean Zimisès, continuée sous ses successeurs et suspendue depuis Constantin Ducas, fut reprise, après la captivité de Baudoin de Flandres, par les empereurs français, dont effectivement les pièces anonymes et pieuses ne sont pas très-rares.

Sur les monnaies frappées du temps de Baudoin, avant sa captivité, on voit :

Planche 1. N° 1. — Au droit, l'empereur en habit de guerre, tourné à droite et tenant une croix et une épée, avec la légende : ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΑΪ ΣΤ, que le baron Marchand interprète ainsi Βασιλεὺς σταυροφόρου σφετέρος. Cette interprétation est fort hypothétique, les cinq dernières lettres étant illisibles.

Au revers, une croix fleuronnée et terminée par des ornemens sinueux à sa partie inférieure.

N° 2. — Au droit, même effigie avec la légende ΒΑΟΙΝ Δ (Βαλαδίνος Δισπότης).

Au revers, une croix à base fleuronnée et accompagnée à ses trois extrémités d'un globule entouré de trois globules plus petits.

Il ne peut y avoir de monnaie à l'effigie de sa femme Marie, puisqu'elle mourut à Acre avant d'arriver à Constantinople ¹.

HENRI DE FLANDRES.

Régent ou bail en 1205, Henri fut couronné empereur à Sainte-Sophie le 20 août 1206, lorsque se fut répandue la nouvelle de la mort de son frère. Il mourut le 11 juin 1216.

M. de Saulcy pense, comme on l'a vu plus haut, que ce fut pendant la régence de ce prince, par suite de l'incertitude où l'on était sur le sort de Baudoin, que, pour ne frapper de monnaies ni en son nom, parce qu'il était prisonnier et pouvait être mort, ni au nom du régent, parce que l'empereur pouvait vivre, on reprit l'usage des espèces anonymes et à effigies pieuses, et il attribue à Henri de Flandres plus qu'à tout autre des empereurs français la monnaie suivante.

N° 3. — Au droit, le buste du Christ sans nimbe et adossé à une croix ornée de perles; on y lit $\overline{IC} \overline{XC}$ (*Jesus-Christus*), et les cantons supérieurs de la croix sont occupés par deux croissants.

Au revers, une croix latine accompagnée de globules à chacune de ses extrémités et de quatre roses composées d'un globule central et d'un cercle de globules beaucoup plus petits. Au-dessous de la croix est placé un croissant.

PIERRE DE COURTENAI ET YOLANDE DE FLANDRES.

Pierre fut couronné à Rome le 9 avril 1217 et pris, en allant à Constantinople, par Théodore Ange. Il mourut dans sa prison après deux ans de captivité.

Sa femme Yolande arriva à Constantinople avec ses enfans, et posséda l'empire sous la régence d'abord de Conon de Béthune, qui mourut peu de mois après, puis de Marino Michieli.

M. de Saulcy pense que les seules monnaies frappées pendant les

¹ Voici comment s'exprime à ce sujet Alberic de Trois-Fontaines :

« Cùm imperator Balduinus comittissam Flandriæ mandasset, et illa ad eum venisset, facta de eo grãvida, ad partes transmarinas abiit,

ubi, cùm esset in Acrã, princeps Antiochiæ ad eam venit, et ibi, vice mariti sui, tanquàm imperatrici Constantinopolitanæ, homagium fecit. Quo recepto, illa in Acrã obiit. (Albericus Trium-Fontium.) »

deux années d'emprisonnement de Pierre de Courtenai furent, comme pendant le règne d'Henri de Flandres, des monnaies anonymes et pieuses, et que c'est ce qui rend fort difficile de déterminer celles qui ont pu être frappées sous ce règne. Il croit cependant qu'on peut lui attribuer les suivantes.

N° 4. — Au droit, le buste du Christ nimbé et adossé à une croix, et à côté $\overline{IC} \overline{XC}$.

Au revers, une croix latine ornée à chacune de ses extrémités de trois globules, un gros et deux petits, portant au centre quatre rayons qui forment une seconde petite croix et ayant pour base des ornemens fleuronnés; les deux cantons occupés par deux croissans.

N° 5. — Au droit, le même type que sur la précédente.

Au revers, une croix à double croisillon, connue sous le nom de croix de Lorraine; à chacune des cinq extrémités supérieures est placé un globule, et le pied de la croix est garni d'ornemens fleuronnés.

ROBERT DE COURTENAI.

Il fut élu en 1219, partit de France vers la fin de 1220, fut couronné à Sainte-Sophie le 25 mars 1221, mourut en 1228¹.

M. de Saulcy lui attribue deux monnaies, attribuées par le baron Marchand à Romain Argyre et que je crois être de Roger II, roi de Sicile.

N° 6. — Au droit, l'empereur debout, en manteau impérial, tenant un long sceptre et le globe crucigère; à côté est un R, au-dessus d'un

¹ L'empire de Constantinople était déjà tellement affaibli qu'Honorius III invoqua les secours de toutes les puissances occidentales en sa faveur. Voici la lettre qu'il écrivit, en 1224, à la reine de France, à ce sujet :

« *Reginæ Franciæ.* — 20 mai an 8 (1224).

(Imprimé dans *Rainaldi*, t. 1. p. 536; année 1224, édition de Lucques, 1748.)

« Honorius, episcopus, servus servorum Dei, charissime in Christo filie nostre, illustri regine Francie, salutem et apostolicam benedictionem.

« Novit Regia Celsitudo qualiter Dominus, in cujus manu sunt omnium potestates et omnium jura regnorum, in Gallicorum manibus tradidit imperium Romanie, quod per eosdem est quasi

principaliter hactenus gubernatum, ibique noviter quasi *Nova-Francia* est creata; nec ignorat, ut credimus, qualiter nunc charissimo in Christo filio nostro, illustri Constantinopolitano imperatori, consobrino charissimi in Christo filii nostri Ludovici, illustris regis Francorum, viri tui, eidem imperio presidente, diminuta est et diminuitur potentia Gallicorum, adversariis invalescentibus graviter contra eos, ita quod, nisi eidem imperatori celeriter succuratur, timetur ne irreparabile latinis personarum et rerum detrimentum immineat, et generaliter genti Gallicæ damnum inestimabile, sicut plenius intelligi potest quam deceat nos referre. Quid igitur nimis esset, non solum impium sed etiam inhumanum, si dictum imperatorem et gentem

signe composé de deux traits verticaux surmontés, mais à distance, d'un trait horizontal. Le baron Marchand croit qu'il faut y reconnaître un π , qui signifierait $\pi\alpha\pi\alpha\rho\upsilon\gamma\eta\tau\eta\sigma$; mais tel n'est pas l'avis de M. de Saulcy.

Au revers, un Christ assis.

N° 7. — Au droit, l'empereur assis et tenant une longue croix; à sa droite un R et le même signe indéterminé que sur la monnaie précédente.

Au revers, le buste du Christ accompagné du nom *GESUS*.

Ces lettres latines du revers et l'R latine du droit déterminent M. de Saulcy à attribuer ces deux monnaies à l'empereur Robert, et il pense que la seconde (n° 7), qui ne présente pas un empereur couronné, pourrait avoir été frappée dans l'intervalle qui s'écoula entre l'élection et le couronnement ¹.

M. de Saulcy ajoute, relativement à ces dernières monnaies, que leur fabrique étrangère jette du doute sur leur origine et qu'elles pourraient bien appartenir aux royaumes voisins de l'empire, qui copiaient les types bysantins.

BAUDOIN II DE COURTENAI ET JEAN DE BRIENNE.

Baudoin II devint empereur en 1228, à l'âge de onze ans; fut dépossédé de Constantinople en 1261, mourut en 1272.

Gallicam, ab inimicis [Dei et Latinorum omnium] dictus rex perire, dum ei potest succurrere, pateretur; Magnificentiam suam attentius rogandam duximus et hortandam, in remissionem sibi peccaminum, injungentes ut prudenter advertens quod dictum imperium vix sine gravi negligentie sue nota posset amitti, quod, tempore patris sui, cum grandi virtutis gloria extitit acquisitum, eidem imperatori, dum adhuc satis commodè potest, festinum et opportunum studeat destinare succursum, ita quod gentis Gallicæ, immò Dei et suum, zelari potest honorem, et apud Deum et homines dignis exinde mereatur laudibus commendari.

« Quocirca Magnificentiam Tuam rogamus, monemus et hortamur attentius quatenus dictum regem virum tuum ad id sollicitè animes et in ducas.

« Datum Laterani, XIII kalendas junii, anno octavo. »

¹ M. de Saulcy décrit une troisième sorte de monnaies qu'il attribue à l'empereur Robert. Il n'en donne pas le dessin, mais il en existe au cabinet des médailles un exemplaire que M. Long-Perier a bien voulu me communiquer et que je reproduis, pl. 5, n° 1. Cette monnaie me semble aussi de Roger II; elle représente :

Au droit, un souverain debout en manteau impérial, tenant un long sceptre et le globe crucigère. A côté est une R surmontant une ligne composée de deux traits verticaux séparés de l'R par un trait horizontal, ainsi $\overset{R}{\parallel}$, comme dans la monnaie représentée n° 6 et 7, pl. 1.

Au revers, une croix ornée, présentant dans ses cantons les syllabes IC XC NI KA *Jesus Christus vicit*.

Jean de Brienne, roi de Jérusalem, lui fut donné comme régent avec le titre d'empereur à vie et mourut en 1237. Baudoin, qui avait eu Nicée en partage ¹, était pendant ce temps en France à solliciter des secours de Louis IX, duquel il tira des sommes considérables en échange de la

¹ Une lettre que j'extrai des manuscrits de La Porte du Theil (Grégoire IX, année 3^e) fait connaître d'une manière précise les arrangements conclus à cette époque, et jette une vive lumière sur l'état de l'empire. Rainaldi n'en avait donné qu'un extrait (p. 45); la voici en entier :

« De statu et concordia inita inter Grecos et Latinos imperii Romanie. (Grégoire IX, année 3^e, ou 1229.) Universis presentes litteras inspecturis.

« Cum statum et profectum imperii Romanie sincero, sicut et debemus, zelemur affectu, illis quæ pro eo ritè ac providè ordinantur libenter impertimur assensum et robur adicimus apostolice firmitatis, ut intemerata consistent que nostro fuerint munimine roborata. Sanè inter carissimum filium nostrum regem Jerosolomitani illustrem ex parte unâ et venerabilem fratrem nostrum J. episcopum manditensem et dilectos filios, nobiles viros, Villanum de Alneto et Pontium de Lugduno, nuntios baronum imperii Constantinopolitani, qui plenam et liberam potestatem habebant ab eisdem baronibus sibi datam, faciendi et ordinandi quicquid ipsis videret expediens, prout in litteris patentibus nobilis viri Narjoti de Tociaco bajuli imperii Romanie et aliorum baronum ejusdem imperii continetur, in nostrâ et fratrum nostrorum, nec non et venerabilis fratris nostri patriarche Constantinopolitani presentia, post tractatus multiplices, de utriusque partis assensu, fuit olim ordinatio certa provisa, quam postmodum bajulus, barones et feodati imperii juramento proprio firmaverunt, adicientes quiddam super ducatum de Finepople quod in ordinatione premissâ non fuerat comprehensum; deindè memoratus Villanus, et Guillelmus de Doaio, pro predictis bajulo, baronibus et feodatis, memoratis litteris voluntatem et juramentum continentibus eorumdem et certam potestatem ab ipsis super ordinationem imperii eis datam, nostro conspectui presentarunt. Predictis itaque rege et nuntiis in nostrâ et fratrum nostrorum

presentia constitutis, idem rex conventiones comprehensas in litteris authenticis ex parte predictorum baronum sibi exhibitis acceptavit, quadam adjectione, immò potius declaratione, de ipsius regis et predictorum nuntiorum, scilicet Villani et Guillelmi, assensu adhibito, secundum intellectum quod nos et fratres nostri in tractatu conventionum habuimus, predictorum videlicet, quod si Balduinum, vel filiam regis vel utrumque, antequam contraheretur matrimonium inter ipsos, vel post, mori contingat, vel allo modo matrimonio impediri, rege vivente, idem rex toto tempore vite sue habebit et tenebit imperium et alia que tam pro uxore quam pro heredibus suis sunt in premissis conventionibus comprehensa, firma et integra permanebunt, prout in ipsius regis litteris expressius continetur, quarum tenorem de verbo ad verbum presentibus duximus inserendum, qui talis est :

« Nos Johannes, divina permissione Jerosolomitani rex, notum facimus universis presentes litteras inspecturis, quod in presentia sanctissimi in Christo patris nostri Gregorii, Dei gratia S. R. E. summi pontificis, et dominorum cardinalium, et domini Symonis patriarche Constantinopolitani, nobis presentibus, et domino Johanne episcopo manditense, et nobilibus viris Villano de Alneto et Pontio de Lugduno, nuntis baronum imperii Constantinopolitani, qui plenam et liberam potestatem habebant ab eisdem baronibus sibi datam faciendi et ordinandi de dicto imperio quicquid ipsis videretur expediens, prout in litteris patentibus viri nobilis Narjoti de Tociaco, bajuli imperii Romanie, et aliorum baronum ejusdem imperii continetur, de consensu nostro et dictorum nuntiorum, de ipso imperio ordinatum extitit in hunc modum :

« In nomine Domini. Amen.

« In primis fiat contractus matrimonialis de Balduino cum filia regis Joannis, et consumabitur matrimonium cum venerint ad etatem;

couronne d'épines, de la lance et de l'éponge de la Passion. En 1234 il avait épousé Marie de Brienne, fille de l'empereur Jean de Brienne. A son retour à Constantinople, en 1239, il se fit couronner avec elle.

et quia idem Balduinus minoris etatis est, propter debilem statum imperii, dominus rex Joannes habebit imperium, et coronabitur in imperatorem, et erit imperator ad totam vitam suam, et plenariam habebit potestatem et plenarium dominium tanquam imperator ad totam vitam suam, et quicquid faciet tam in acquisitis quam in acquirendis firmum et stabile in perpetuum permanebit, salvo iustis teneantibus quas moderni Latini vel successores sui tenuerunt à tempore Latinorum; et post decessum regis, Balduinus, vel iusti heredes sui habebunt, vel tenebunt dominium imperii plenè et integrè, salvo donationibus quas rex fecerit tam in feudis quam in aliis, videlicet in acquisitis et acquirendis, salva hereditate assignata vel assignanda heredibus regis. Sanè dominus rex tenebit Balduinum et providebit ei honorificè ad honorem suum et ad honorem Balduini, donec Balduinus ad etatem viginti annorum pervenerit; et cum Balduinus venerit ad etatem viginti annorum, Balduinus investietur de regno Niceno cum omnibus pertinentiis et de omni terrà quam ultra Brachium tenuerunt unquam Latini, adjuncto adhuc ducatu Novi-Castri, salva tenentia hominum Latinorum quam habuerunt de jure à tempore imperatoris Henrici, et ejus heredibus usque ad amissionem terre, excepto ducatu Nichomedie, qui remanebit in manu Imperatoris. Sciendum est quòd in voluntate regis erit capere quod maluerit pro heredibus suis, vel totam terram que est ultra Brachium, sicut tenent vel unquam tenuerunt eam Greci et Latini, vel totam terram quam tenet Comninienus (Comnène), usque ad pertinentias de Dimot (Dydymotique) et de Andrenoble, et totum ducatum de Finepople (Philippopoli), quisque eum tenet, et totam terram de Esclaves (Venceslas), et illam que fuit de Straces (Stratius), excepto illo quod Assantis (Asan) indè tenet, et excepto regno Thessalonicensi, talimodo quod heres regis faciet homagium ligium Balduino, vel ejus heredi quando veniet ad imperium post decessum regis, et faciet servitium debitum pro terrà suà,

sine periculo terre sue, hoc excepto quòd non tenebitur ire in exercitum in quo persona imperatoris non erit.

• Et si fortè aliquis habebit feodum in terrà ultra Brachium, in terris heredum regis et imperatoris, faciet ligitatem illi domino in cujus terrà major pars feodi sui erit, donec habebit heredes de carne propria quibus possit pactiri feodum post decessum; et hoc fit ne possit perdi feodum ab aliquà parte.

• Item quicumque tenebit feodum vel dominium ab imperio immediatè, faciet regi Johanni homagium ligium ad vitam suam et fidelitatem contra omnes homines qui possunt vivere atque mori, excepto predicto Balduino qui, cum venerit ad etatem viginti annorum, regi tenebitur juramento ad servandum ipsum et suos, et conventiones superius annotatas; et ipse Balduinus tenebitur facere servitium debitum imperio de hominibus suis pro terrà sibi assignatà; et homines istius terre quam habebit Balduinus facient homagium ligium regi Johanni, et jurabunt conventiones supradictas. Adhuc in terrà que acquiretur vel que reacquiretur, barones secundum valorem terre milites feodabunt.

• Item filie regis que erit uxor Balduini, assignabuntur pro dotalicio viginti millia hyperperate terre, ad considerationem domini patriarche et quatuor baronum imperii.

• Item, regine, videlicet uxori regis, assignabitur dotalicium in terram quam rex elegit pro heredibus suis; et si fortè contigeret regem decedere priusquam terra heredum suorum fuerit acquisita, providebitur regine de dotalicio in terrà que prius acquiretur, de consilio domini patriarche et quatuor baronum, hoc condicionis interposito quòd, quam citò terra heredum regis erit acquisita, ipsa capiet dotalicium suum in eodem, si inveniatur tùm quod possit fieri, ad arbitrium predictorum; et tunc terra illa ad Balduinum revertetur absolutè.

• Sanè omnes feodati in imperio jurabunt se tenere et servare omnes istas conventiones et recipere regem in dominum et imperatorem

Après la mort de Jean de Brienne, Baudoin quitta de nouveau la Grèce, en l'an 1244, pour aller chercher des secours en Italie.

Chassé de Constantinople, le 25 juillet 1261, par une surprise d'Alexis Stratégopule, général de Michel Paléologue, Baudoin s'échappa dans une barque de pêcheur, gagna Négrepont, puis l'Italie, où il mourut en 1273.

On ne connaît aucune monnaie qu'on puisse attribuer à Jean de Brienne.

M. de Saulcy attribue à Baudoin II la monnaie suivante.

N° 8. — Au droit, le buste du Christ nimbé et adossé à la croix avec $\overline{IC} \overline{XC}$ (*Jesus-Christus*).

Au revers, une croix simple portant à chaque extrémité un globule et cantonnée des quatre lettres $\overline{BAAN}$ ($\overline{B\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha\alpha}$). Le baron Marchand inter-

quando ad terram veniet, Deo dante. Rex verò quando coronabitur, super sacramenta jurabit se servare, manuleneret et defendere imperium, jura imperii et honores et approbatas consuetudines imperii, bonâ fide ad opus suum quamdiu vivet et ad opus Balduini et suorum post ipsius decessum, salvis juribus et honoribus Venetorum et ecclesiarum, ut ista fiant. Predicti autem Narjotus bajulus et alii barones et fideles ac feodati in hac formâ, unum tantum punctum adjunxerunt, scilicet de ducatu Phinepople, ut illud quod de jure tenuit dilectus et fidelis consors eorum et baro imperii, dominus Girardus de Stroim, et antecessores sui, liberè teneat per debitum servitium ab eo in cujus partem predictus ducatus cesserit, scilicet imperatoris vel heredum suorum. Non enim alicujus intentionis fuisse credimus quòd ipse suo jure plus quàm alii privaretur. Cùm igitur dicta forma eis visa fuerit et utilis et fructuosa, factum suorum nuntiorum collaudaverunt, illi reddentes gratias qui suos humiles ipsorum non permittit tribulationibus deperire. Conventiones ipsas in omnibus, sicut prescripte sunt, ratas, gratas et firmas habentes, ipsas, sacrosanctis tactis Evangelis juraverunt firmiter et fideliter observare et complere, et non contra venire.

« In cujus rei testimonium suas litteras patentes fecerant fieri sigillorum suorum munimine roboratas. Quibus per nobiles viros, Villanum de Alneto et Guillelmum de Doaio, supradic-

torum baronum nuntios, domino Pape et nobis oblati, nos conventiones in eis contentas acceptavimus et recepimus, hoc adjecto, imò apertiùs declarato, de nostro et dictorum nuntiorum, scilicet Villani et Guillelmi assensu, cùm à domino papâ et cardinalibus, et nobis sic ab initio supradicte conventiones fuerint intellecte : quòd si Balduinum, vel filiam nostram, sive utrumque antequàm matrimonium contrahetur inter ipsos, vel post, mori contingat, vel alio modo matrimonio impediri, nobis viventibus, nos toto tempore vite nostre habebimus et tenebimus imperium, et alia, que tam de uxore nostrâ quàm de nostris heredibus superiùs sunt expressa, firma et integra in perpetuum remanebunt.

« Nos autem omnes suprascriptas conventiones observare firmiter bonâ fide et non contra venire proprio firmavimus juramento. In cujus rei testimonium presentes litteras fecimus sigilli nostri munimine roborari. Actum anno Domini MCCXXIX, mense aprilis, in Perusio.

« Nos igitur, iis, tanquàm inspirante Domino, sicut confidimus, ordinatis, gratum impertientes assensum, quia rectis dispositionibus nil debet difficultatem afferre, ea statuimus firmiter observanda, presentium autoritate, sub penâ excommunicationis districtiùs inhibentes, an quis contra ipsa quicquam attemptare presumat, etc.; si quis autem etc. Datum Perusii, V. id. aprilis, pontificatùs nostri anno tertio. »

prête d'une manière un peu forcée ces quatre lettres, en Βαλδουινος Αριστοτης Νιδεσιπος.

Ces renseignemens numismatiques, que j'extrais de l'ouvrage de M. de Saulcy, étaient un préliminaire nécessaire. Tant d'obscurité enveloppe encore cette époque qu'il faut se hâter de fixer les points reconnus, afin de se frayer une route plus sûre dans ce qui reste à reconnaître.

Je crois devoir compléter ces notions numismatiques sur les empereurs français de Constantinople en ajoutant quelques mots sur leurs sceaux et sur la signature impériale adoptée par eux. Les Archives du royaume renferment dans les cartons J. 509 et 510 un grand nombre de pièces originales de ces empereurs français, et c'est dans ces monumens originaux que je puiserai presque tout ce qui me reste à dire sur ce sujet.

Sceaux des empereurs français de Constantinople et paraphe impérial.

Je ne trouve aucun sceau ni aucune signature originale de Baudouin I^{er}, comte de Flandres, et j'ai recours à Vredius, qui dans ses *Sigilla comitum Flandriæ* (planche 27), donne le sceau de plomb que je reproduis ici, pl. 11, n° 1. F. Münter a donné, dans son ouvrage sur les monnaies des Français en Orient ¹, le dessin de Vredius.

On y voit d'un côté l'empereur couronné, assis sur un trône dont les deux bras sont terminés par le lys français. De sa main droite, appuyée sur son genou, il tient le sceptre, surmonté d'une croix; de sa main gauche, soulevée, il tient un globe surmonté d'une croix fleuronée. Autour on lit : BASOVINOC ARCHIOTHC.

Sur l'autre face, un chevalier lançant son cheval à grande course. Sa tête est couverte d'un casque surmonté d'une couronne et armé d'une visière baissée; de sa main gauche il appuie son bouclier sur sa poitrine, et de sa main droite il tient son épée prête à frapper. Autour on lit : BAD. DĪ. GRA. IMPR. ROM. FLAND. HAIN. COM. — *Balduinus, Dei gratiā, imperator Romanicæ, Flandriæ et Hannoniæ comes.*

¹ *Om Frankernes Mynter i Orienten ved F. Münter*; Kiøbenhavn, 1806, in-4°; page 44 et figure 11 de la planche 1^{re}.

Je ne retrouve aux Archives aucun sceau de l'empereur Henri ni de Pierre de Courtenai ou Robert de Courtenai; mais il y a quatre sceaux de plomb de Baudoin II. Du Cange en décrit un dans ses *Monnaies du moyen âge*¹. On le retrouve également représenté et décrit dans Münter². Je le reproduis ici (planche 11, n° 2) d'après l'original le mieux conservé aux Archives du royaume.

Ce sceau est appendu au bas d'une lettre écrite en français sur parchemin et paraphée en cinabre, à l'occasion de la garde du château de Namur³. Elle commence ainsi : « Cum nos devisions aler au servisce Dieu en l'empire de Constantinoble; » et est datée de l'an 1247, huitième année de son empire.

Sur le droit du sceau de plomb on voit un empereur assis sur un siège revêtu d'un coussin. Il a la tête couverte d'une couronne impériale de laquelle pendent des brides ou petites branches ornées de perles. Il est couvert de la robe impériale et porte le labarum, ou narthex, orné de perles, qui pend devant lui avec une écharpe semblable avec trois ruisseaux de perles. De sa main gauche il soutient en l'air un globe surmonté d'une croix fleuronée; de sa main droite, abaissée, il tient un sceptre surmonté d'une croix ancrée. Autour on lit en lettres romaines : B. DI. GRA. IMPATOR SĒP. AVG. — *Balduinus, Dei gratiā imperator semper Augustus.*

Sur le revers, un empereur à cheval, revêtu des ornemens impériaux et la tête couverte de la couronne impériale. Sa main gauche est appuyée sur la crinière de son cheval, et il tient dans sa main droite, abaissée, le sceptre, surmonté d'une croix ancrée et garnie de perles. Autour on lit en lettres grecques : ΒΑΛΔΟΥΙΝΟΣ ΑΡΧΗΘΗΣ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΟΣ Ο ΦΛΑΝΔΡΑΣ. — Baudoin, despote, Porphyrogénète, comte de Flandres.

Un sceau d'or de Baudoin II, apposé au bas d'une donation de l'an 1268, en faveur de Thibaut de Champagne, est conservé dans l'armoire de fer des Archives du royaume. Il offre quelques nuances dans le dessin. Je le donne ici sous le n° 3, planche II, d'après l'original, dont j'ai aussi tiré l'empreinte. Les légendes sont absolument les mêmes.

¹ Du Cange, *De inf. ævi numismatibus*, § 21, p. 40.

² Planche 1, figure 12, et texte, pages 45 et 46 (*Om Frankernes Mynter i Orienten*).

³ Archives du royaume, carton J. 509, n° 2.

On en retrouve d'autres exemplaires dans le même carton, n° 4, et dans le carton J. 510, n° 2 et 3.

Je retrouve dans les mêmes Archives un sceau en cire rouge de sa femme l'impératrice Marie de Brienne. Il en existe deux exemplaires, mais tous deux mutilés, comme le sont souvent les anciens sceaux en cire quand ils n'ont pas été enveloppés dans de petites boîtes, et qu'ils étaient d'un volume plus fragile. Celui que je donne pl. 11, n° 4, est appendu au bas d'une lettre adressée par Marie¹, « empérice de Romanie, à Blanche, roine des Francs (mère de saint Louis), » et est datée : « A Nigrepont, l'an de l'incarnation MCCXL ouit (1248) le darrain jour de janvier. » Il s'agit d'acquit d'emprunts faits par Marie, et qu'elle recommande à la reine Blanche.

On y voit une femme debout, la tête couverte de la couronne impériale et tenant le sceptre dans la main droite. La partie du sceau qui contenait la main gauche a disparu; elle était probablement représentée tenant une fleur.

Autour on lit : M.... TRIX. ROMAN... — Marie, impératrice de Romanie.

Il ne s'y trouve pas de contre-sceau.

Une autre lettre de la même Marie, aussi à la reine Blanche et relative à un acquit d'autres emprunts, est annexée à la première²; elle est datée : « En l'an de l'incarnation MCCXL ouit, ou mois de janvier, la tierce kal. de février. »

Je donne au bas de cette même planche 11, sous les n° 5 et 6, le calque exact du paraphe impérial de Baudoin II en lettres de couleur cinabre. Les empereurs de Constantinople s'étaient d'abord réservé, sous les peines les plus rigoureuses, la possession exclusive de cette couleur dans leur signature; mais ils avaient fini par accorder peu à peu ce privilège tantôt à leurs parens et tantôt même à de grands officiers de l'empire, et ne s'étaient plus réservé, comme une sorte d'insigne impérial, qu'un paraphe en lettres de cinabre dans lequel ils inscrivaient, à travers le texte d'un acte, la date du mois et de l'indiction³. Ce sont ces dates du mois et de l'indiction qui sont offertes par les deux paragraphes que je reproduis ici.

¹ Archives du royaume, J, 509, n° 2.

² Carton J. 509, n° 2.

³ Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Nouveau traité de diplomatique*, par deux religieux béné-

dictins, en six volumes in-4°.

« L'encre rouge parut élevée au-dessus de toutes les autres, par le choix qu'en firent les empereurs d'Orient pour souscrire les lettres et

Le n° 5 indique le mois de février et légalise un pouvoir donné par Baudoin au roi saint Louis, en date de Constantinople, le 2 des ides de février de l'an 1241. Par ce pouvoir¹, l'empereur Baudoin, *Romanie moderator*, autorise le roi saint Louis à traiter pour lui dans un procès contre la comtesse de Nevers sa sœur au sujet de châteaux situés en France.

Par le second (n° 6), daté du mois d'octobre 1248, Baudoin donne pouvoir à sa femme² d'engager leurs terres d'outre-mer pour payer une somme de 24,000 perpres qu'il a empruntée de divers marchands.

Je passe maintenant aux détails historiques relatifs aux empereurs français, à dater du jour où la possession de l'empire ne fut plus pour eux qu'un titre. L'indication des diverses négociations par lesquelles ils cherchèrent à rentrer dans l'empire m'est nécessaire pour l'éclaircissement de mon sujet.

BAUDOIN II

après la perte de Constantinople.

L'empire de Constantinople était toujours allé s'affaiblissant jusqu'à

les diplômes dressés en leur nom ou émanés de leur autorité.

« Il était défendu sous peine de la vie (Code, livre I, t. 23, loi 6) d'avoir, de rechercher ou de tâcher d'obtenir cette encre sacrée (*sacrum encaustum*) des officiers qui en avaient la garde. Agir autrement, c'était se rendre suspect d'aspirer à la tyrannie, s'exposer à la perte de tous ses biens et même au dernier supplice. D'un autre côté, la loi, qui imposait des peines si rigoureuses, ne permettait pas de reconnaître pour rescrits impériaux ceux où la signature du prince, en forme d'allôcation, ne serait pas faite ou enluminée avec l'encre de pourpre.

« Les lois et les auteurs qui ont parlé des souscriptions impériales durant les 10, 11, 12, 13, 14 et 15^e siècles conviennent qu'elles étaient peintes en rouge, en lettres rouges, en cinabre. Les diplômes existants des empereurs de Constantinople, soit grecs, soit français, constatent presque uniformément cet usage.

« Au douzième siècle, les empereurs communiquèrent ce droit à leurs proches parens et

même (dit Du Cange dans ses notes sur Anne Comnène, p. 255) à leurs grands officiers. Isaac Ange l'accorda à son oncle Théodore Castramonite. (Nicéas Chron. l. 3, n° 3 et 5.) Michel l'Ancien permit à son fils Andronic de jouir du même privilège. Celui-ci signalait donc de sa main, comme le rapporte Pachymère, *Andronic, par la grâce de Dieu, roi des Romains*. (L. 6, ch. 29.) Mais Michel s'était réservé de souscrire avec les mêmes caractères le mois et l'indiction, usage particulier aux empereurs des douzième et treizième siècles.

« Les souverains et seigneurs non soumis aux empereurs affectaient quelquefois de s'arroger le même privilège. On voit des diplômes de Charles-le-Chauve, avant et depuis qu'il fut parvenu à la dignité impériale, où son monogramme et la signature de son chancelier sont en rouge. Les princes et les archevêques de Capoue souscrivaient aussi leurs chartes avec le vermillon. »

(Tome 1, pages 555 et 556.)

¹ Archives du royaume, J. 509, n° 1.

² Archives du royaume, J. 509, n° 4.

l'an 1261, où Alexis Stratégopule, général de Michel Paléologue, pénétra dans Constantinople par surprise ¹.

Baudoin, échappé à peine de Constantinople, se réfugia d'abord à Négrepont ², où était établi Odon de Cicon, qui avait quitté Constantinople depuis quelques années. De Négrepont, Baudoin alla à Athènes, où il était en octobre 1261, puis en Pouille près du roi Mainfroi, et de là à Rome près du pape Urbain IV, qui chercha à lui procurer de plus nombreux défenseurs en prêchant une nouvelle croisade en sa faveur. Baudoin arriva enfin en France et alla trouver saint Louis. Il parcourait ainsi l'Europe pour évoquer l'appui de tous en sa faveur, cherchant à capter les uns par des reliques, les autres par des promesses de territoire. Au commencement de l'an 1266, se trouvant à Paris, il fit don à Hugues, duc de Bourgogne, du royaume de Salonique par l'acte suivant :

« Nos, Bauduins, par la grace de Dieu très feiaus empereres en Christ, de Dieu coronez, gouverners de Romanie et toz tens accroissant, faisons à sçavoir à toz ces qui verront ces presentes lettres, que nos, considerant et véant le bien, l'oner, le profit et l'avancement qui nos puet venir en l'empire de Romanie dou noble baron Hugue duc de Bourgoigne, nos, por ce, si donons et outtroions au devant dit duc et à ses hoirs perpetuellement le réalme de Salenique et les appartenances, o totes les droitures et les raisons qui appartiennent au devant dit réalme. Et li donnons la baronnie d'Ainnes (Aenos) et les appartenances; et li donnons encore par dessus ce une des autres plus grans baronnies qui soit an l'empire, cele que à miex amera. Et s'il amoit miex à avoir la baronnie de Maditon et la baronnie de la Lis et de la Marguerie (Macri) et totes les appartenances, que la devant dite grant baronnie, si volons que il les ait de cele grant baronnie dessus dite, et cele nos demourera à nostre volonté. Et voulons et otrions que la quelque baronnie que li devant dit dux voura avoir franchiement à luy et à ses hoirs, ce aist à avoir en le devant dit roialme de Salenique; et Ainnes ou les autres baronnies, Maditon, la Lis, la Marguerie, que il les ait;

¹ Pachymère remarque que sous Baudoin II il n'y avait en activité dans le palais impérial que les cuisines, qui étaient encore toute noircies au moment où les Grecs y entrèrent.

² La plupart des hauts barons qui avaient suivi

Baudoin dans sa fuite s'arrêtèrent en Morée; et les plus puissans, qui consentirent à s'y établir, y obtinrent des fiefs considérables; tels furent les Toucy, les d'Aunoy, etc. (Voyez la *Chronique de Morée*, page 31.)

et le remanant, que il et si hoir le tieignent de nos en fié et en homaige lige, as us et costumes de l'empire. Et se il avenoit chose que cele grant baronie que li dit duc vora penre s'estandoit dedans les cinquante milles près de Constantinople, ce qui se trouvera dedans les cinquante milles nous li devons restaubler et asseoir autre-tant, au plus près et au mieux séant que l'en porra à son gré; et ce faisons nos, por ce que nos volons environ Constantinople à cinquante milles retenir por nostre domaine.

« Et volons et otroions encore que, se il avenoit chose que li dit dux ou si hoir voulussent en aucun tens que nos les feissiens autres lettres, por que li don que nous li avons fait fussent plus ferme et plus estauble, que nos en soiens tenu dou faire à lor requeste.

« Et totes ces choses dessus dites avous nos juré sur saintes evangiles, et promis en bonne foy à tenir por nos et por nos hoirs ferme et estauble. Et à la souvenance de totes ces choses, nos avons doné au devant dit duc ces presentes lettres ouvertes, saellées de nostre sael.

« Ces lettres furent données à Paris, l'an de l'incarnation de N.-S. 1265 (1266), ou mois de janvier, ou vingt-sixiesme an de nostre empire¹. »

Au printemps de l'année suivante 1267, Baudoin II s'achemina vers l'Italie. Là, étant à Viterbe auprès du pape Clément IV en même temps que s'y trouvait Charles d'Anjou, qui venait de conquérir le royaume de Naples, pour obtenir une coopération active de ce prince, renommé par sa bravoure, il lui céda :

1° La seigneurie directe d'Achaïe, cession à laquelle consentit Guillaume de Ville-Hardoin, comme je le dirai en son lieu.

2° Toute la terre que Michel, despote d'Épire, avait donnée à sa fille Hélène, en faveur de son mariage avec le roi Mainfroi.

¹ E. Pérard, *Recueil de plusieurs pièces curieuses, servant à l'Histoire de Bourgogne*; f. 1664, Paris, p. 508.

Par une autre lettre de la même date (*id.* p. 507), le même Baudoin dit : « Nos, etc., faisons à sçavoir, etc....., que comme li nobles barons Hugues, duc de Bourgoigne, ait pris lou signe de le croix, por aler au servise de Dieu, au secours et recouvrement de l'empire de Constanti-

nople, nos, por ce que il y pust aler plus efforcément audit service Nostre-Seigneur en la devant ditte besoigne, luy avons promis et ottroyé 10,000 livres de tournois, à payer, les 7,000 liv. de tournois, dedens lou mois de la Chandeler prochainement à venir, à Laigny, et les autres 3,000 liv. à la Pentecoste prochainement à venir, à Provins. »

3° Tout ce qu'avait possédé pendant sa vie Philippe Chinard, amiral de Mainfroi¹.

4° Toutes les îles dépendantes de l'empire au delà des Dardanelles, à l'exception de quatre, Lesbos, Samos, Cos et Chio, que Baudoin se réserva pour lui et ses successeurs.

5° Enfin le tiers de tout ce qu'ils conquerraient ensemble ou séparément, à l'exception de la ville de Constantinople; et ce tiers pouvait être choisi par Charles dans la partie de l'empire qui lui conviendrait le mieux et sans que Baudoin pût en disposer en rien, ses propres largesses devant être prises sur les deux tiers qui lui reviendraient.

Comme ce traité est le point cardinal sur lequel roulent presque toutes les discussions subséquentes relatives à la seigneurie directe d'Achaïe, je le rapporterai en entier d'après le texte conservé aux Archives du royaume² :

« In nomine Domini, amen. Nos Carolus Dei gratiâ rex Sicilie, ducatus Apulie et principatus Capue, Andegavie, Provincie et Forcalquerii comes, per presens scriptum notum facimus universis, tam presentibus quam futuris, quod : cum Grecorum superbia plus solito diebus nostris [cresceret], serenissime princeps domine Balduine, Dei gratiâ fidelissime in Christo imperator, à Deo coronate, Romanie moderator et semper Auguste, faventis temporis tumefacta suffragio, contra vos vestrumque imperium crudeliter insurgente, Michael Paliologus scismaticus, imperatoris sibi nomen usurpans, post varias et multiplices ejusdem lacerationes imperii, suo et aliorum invasorum temporibus attentatas, imperialem urbem Constantinopolitanam, in qua tronus imperii et imperialia insignia resident, et que vobis de totâ ejusdem imperii terrâ ferè sola remanserat, vobis, absque Latinis in illâ morantibus ejectis exindè, totumque imperium ipsum, *excepto principatu Achaie ac Moree, cujus etiam principatus partem sibi non modicam subjugaverat, ad habendum ejus residuum cunctis suis studiis viri-*

¹ Philippe Chinard avait eu d'abord des succès en Chypre, à la suite de son pèlerinage à Jérusalem. Il s'était ensuite enrôlé au service de Mainfroi, en qualité d'amiral de ses flottes. Après la défaite de Mainfroi, il passa en Épire, où Michel lui abandonna les terres qu'il avait

données à la femme de Mainfroi, ainsi que la seigneurie de l'île de Corfou. Mais Charles pour suivit en lui son ennemi Mainfroi et parvint à s'emparer par la force de toutes ces places, dont il réclamait de Baudoin la possession légale.

² Régistre du trésor des chartes, n° 49, pièce 242.

busque laborans, violenter, in fidei orthodoxe injuriam occupasset, vos ac quamplures catholicos mundi, principes et magnates, ad quosdam videlicet per solemnes nuntios, et ad quosdam personaliter assumpto labore, propter hoc recursum habentes, nec speratum in eis invenientes auxilium, tandem considerato inter cetera quod, propter regni nostri potentiam et vicinitatem, nobis non solum ad succurrendum eidem imperio, sed et ad occurrendum per recuperationem ejus orthodoxe fidei, ac terre sancte, periculis promptior et efficacior est facultas, ad nos personaliter accessistis; et intendentes tam reipublice christianitatis, eisdemque fidei ac terre sancte consulere, quam vestris utilitatibus providere, ac attendentes fore vobis et successoribus vestris longè utilius, per nostrum (divinâ potentiâ suffragante) subsidium, imperium ipsum recuperare deperditum, quàm de ipsius recuperatione totaliter desperare, ut nostrum, ad id ad quod non sufficitis per vos ipsos, nec alterius juvamen sufficiens invenitis, adjutorium habeatis: post multos tractatus hinc indè habitos, nobiscum devenistis ad infra-scripta conventiones et pacta, consensu firmata mutuo, et solemnî ac legitimâ stipulatione vallata. Nos siquidem, tam ad grande predictarum fidei et terræ sanctæ discrimen quàm ad miserabilem ipsius desolationem imperii, gravemque vestri statûs abjectionem piâ compacionem habendo, considerando etiam quòd predictum imperium, quòd sacro-sanctæ Romane Ecclesie communis matris nobile membrum exstitit, ab ejus est corpore per scismaticos separatum, ac cupiendo ut membrum ipsum per nostrum, Deo favente, ministerium, suo restituatur corpori et consolidetur ac reintegretur eidem, ob reverentiam ipsius Ecclesie, et etiam anime nostre salutem, tam pium tamque utile negotium assumentes, vobis vestro vestrorumque heredum nomine, legitimè ac solemniter stipulantibus, pro nobis, nostrisque in regno Sicilie heredibus, promittimus, ad recuperandum et acquirendum prefatum imperium, dare nostris sumptibus seu stipendiis, infra sex annorum, computandorum ex nunc (spatium quod nobis liceat usque ad unum alium annum, si nobis videbitur, prorogare), duo millia equitum armatorum, in quorum utique numero principatûs Achaie ac Moree milites et equites computentur, nisi nos, vel noster in regno Sicilie heres prosecutionem hujusmodi negotii duxerimus in personis propriis assu-

mendam. Tunc enim licebit nobis, seu ipsi heredi, negotium ipsum personaliter prosequentibus, quamcumque voluerimus nobiscum ducere militum vel equitum comitivam. Hujusmodi autem duo millia equitum per unum annum integrum, preter tempus quo illuc iverint et indè rediderint, in eodem imperio ad dicti prosecutionem negotii morabuntur. Nos autem, vel dictus heres, prenuntiabimus vobis antea, ad minus per sex menses, tempus quo hujusmodi equitum numerum propter hoc ad ipsum imperium voluerimus destinare. Quòd si nos infra hujusmodi sex annos contingat, quòd Deus avertat, in fata concedere, dictus noster heres, ad complendum promissionem hujusmodi vobis vestrisque successoribus, ut promittitur, observandum inviolabiliter teneatur. Cui etiam nostro heredi hujusmodi sex annorum tempus usquè ad annum, sicut et nobis, et etiam usque ad alium annum, propter novitatem dominii, si voluerit, liceat prorogare.

« Vos autem onus quod pro ipsius imperii recuperatione suscepimus attendentes, pretereà *nobis nostrisque in regno predicto heredibus*, in presentiâ sanctissimi patris et domini Clementis, divinâ providentiâ papa IV, ac ipso insuper consentiente et ad infrascripta auctoritatem prestante, *ceditis, datis, conceditis et donatis ex nunc feudum predicti principatûs Achaie et Moree ac totam terram quam tenet quocumque titulo seu tenere debet à vobis et ipso imperio* GUILLELMUS DE VILLA-HARDUINI, *princeps Achaie et Moree, ac imperialia et quelibet alia jura quaecumque habetis seu habere possetis, aut vobis competunt vel possunt quoquo modo competere in feodo, principatu et terrâ predictis, feudum, principatum et jura eadem prorsùs ab ipso separantes imperio, eaque omnia et singula à vobis rectisque successoribus et eodem imperio totaliter abdicantes : ita quòd, nos et nostri in regno Siciliæ heredes, feudum, principatum et jura ipsa in capite et tanquàm principales domini, nec vos nec successores vestros, nec aliquem alium in illis vel pro illis superiorem habentes, libera, immunia et exempta ab ipso imperio et cujuscumque servitii onere teneamus et perpetuò habeamus, idemque princeps, et ei qui post eum predicta feudum et principatum habuerint, eorumque subditi, pro eisdem principatu et terrâ nos et nostros in regno Siciliæ heredes superiores et dominos, sicut recognoscebant vos hactenus, recognoscant, ac solummodò nobis et eisdem nostris here-*

*dibus ad homagia et omnia in quibus vobis et ipsi tenebantur imperio ubique et per omnia, sicut vobis tenebantur hactenùs, de cetero teneantur. Ceditis insuper, datis, conceditis et donatis nobis, nostrisque in predicto regno heredibus, totam terram quam Michalicius despotus dotis seu quocumque alio titulo dedit, tradidit et concessit Helene filie sue relictæ quondam Manfredi, olim principis Tarentini, et quam idem Manfredus et quondam Philippus Chinardus (qui se pro predicti regni ammirato gerebat) dùm viverent tenuerunt, omnesque insulas ad dictum imperium extra Bucam Avidi pertinentes, exceptis iis quatuor, videlicet Methellina, Samo, Ango (Cos) et Chio, quas vobis, vestrisque successoribus et eidem imperio reservatis. Conceditis etiam nobis et nostris in predicto regno heredibus, ut nos et ipsi heredes, præter feudum, principatum, terras et insulas et alia dicta superiùs, habeamus plenè et integrè tertiam partem omnium illorum quæ de predicto imperio infra annum, quo dicti nostri equites in ipso imperio pro recuperatione et acquisitione morabuntur ejusdem, vel etiam post ipsum annum, quandocumque à nostris, nostrorumve in dicto regno Sicilie heredum, equitibus, et gente vestrà, simul vel separatim ab alterutris recuperari poterunt, vel in ipso acquiri, sive in demaniis, sive feudis, vel aliis rebus aut juriis quibuscumque consistant, reliquis duabus partibus et præter illas urbe Constantinopolitanâ ac predictis quatuor insulis, vobis vestrisque successoribus reservatis. In quibus utique duabus partibus includentur et computabuntur, si qua promissis vel jam concessistis, vel promittetis seu concedetis deinceps, quibuscumque personis, communitatibus, sive locis, ratione subsidii, vel auxilii impendendi vobis, ad recuperationem, seu acquisitionem imperii supradicti, seu aliâ quâcumque ratione, occasione, vel causâ, tertiâ parte nostrâ per ea in nullo penitus diminutâ, sed remanente ab illis omnibus liberâ penitus et immuni. Hujusmodi autem tertiam partem, quandocumque et ubicumque in ipso imperio, ejusque pertinentiis, acquirendorum seu recuperandorum, habebimus in eâ ipsius imperii parte in quâ nos vel nostri in predicto regno heredes estimabimus seu reputabimus nos eandem tertiam partem cum ipso regno, *feudo principatûs Achaie ac Moree* aliisque premissis terris, posse tenere commodiùs et habere : ità quòd etiam in terrâ memorati despoti ac in regnis Albanie et Servie liceat nobis, nostrisque in regno*

Sicilie heredibus (si voluerimus), hujusmodi tertiam partem eligere, aut etiam obtinere. Ad hec, si forsàn illi duo (Hugues et son fils) cum quibus aliquas conventiones habetis super regno Thessalonicensi, in earumdem conventionum observatione defecerint, vultis et consentitis quòd ipsum regnum Thessalonicense, omne dominium et quelibet jura quecumque in eodem regno Thessalonicensi habetis vel habere debetis, nos nostrique in predicto regno heredes, in casum predictum, plenissimè, si voluerimus, habeamus in predictâ nostrâ tertiâ computandâ. Memoratam itaque terram prefate Helene à suo patre datam, et quam dicti Manfredus et Philippus Chinardus (ut prediximus) tenuerunt, omnes quoque premissas insulas, exceptis quatuor predictis, vobis et vestris successoribus reservatis, premissam etiam tertiam recuperandorum, seu acquirendorum (ut superius est expressum), necnon et dictum regnum Thessalonicense, in casu in quo idem regnum ad nos nostrosque in regno Sicilie heredes pervenire debet, dominium quoque ipsorum omnium, jura etiam imperialia et quelibet alia jura quecumque in illis habetis, seu habere possetis, aut vobis competunt vel competere possent, ex nunc nobis, nostrisque in regno Sicilie heredibus, ceditis, datis, conceditis et donatis, omnia ea et singula prorsus ab ipso separantes imperio et à vobis vestrisque successoribus et eodem imperio totaliter abdicantes, ità quòd nos et nostri in regno Sicilie heredes ea in capite et tanquàm principales domini, nec vos nec successores vestros, nec aliquem alium, in illis superiorem habentes, libera, immunia et exempta ab ipso imperio ejusque dominio et cujuscumque servitii onere teneamus et perpetuò habeamus, et barones et burgenses, et alii eorum omnium, nos et nostros in regno Sicilie heredes, principales superiores et precipuos dominos recognoscant, sicut vos et vestros in ipso imperio predecessores recognoverunt, seu recognoscere tenebantur, ac nobis et ipsis nostris heredibus in omnibus pareant et intendant, et de illorum demaniis, feudis, fructibus, redditibus et proventibus, honoribus, jurisdictionibus et quibuslibet aliis juribus respondeant, sicut unquàm melius vobis, vel hujusmodi predecessoribus vestris, et eidem imperio responderunt, vel respondere debebant. *De predictis quoque feudo et juribus que habebatis in principatu predicto*, ac de omnibus aliis concessis nobis et nostris in regno Sicilie heredibus, prout superius continetur, nos,

tàm nostro quàm ipsorum nostrorum heredum nomine, *per vestrum annulum presentialiter investitis*, concedentes nobis, eisdemque nostris heredibus plenam licentiam et liberam facultatem intrandi, apprehedendi, et tenendi possessionem ipsorum omnium et singulorum in casibus superiùs declaratis, ac in eisdem casibus de illis tanquàm de acquisitis nobis legitimè disponendi pro nostre arbitrio voluntatis. Ob predictam quoque habendi à nobis, eisdemque nostris heredibus adjutorii causam, vultis, consentitis et expressè conceditis quod : si vos et Philippum, charissimum filium vestrum, seu alios à vobis et eodem Philippo per rectam lineam descendentes, absque justo et legitimo herede de proprio corpore (quod absit!) mori contingat, memoratum imperium cum omnibus honoribus, dignitatibus, demaniis, feudis, jurisdictionibus, juribus et pertinentiis suis ad nos nostrosque in regno Sicilie heredes plenariè devolvatur : et in illum casum imperium ipsum ex nunc nobis eisdemque nostris heredibus ob predictas causas ceditis, datis, conceditis et donatis, nobis, eisdemque nostris heredibus, intrandi, acquirendi, habendi et retinendi possessionem ipsius imperii ac omnium pertinentiarum ipsius, licentiam et facultatem similem concedentes. Ut autem ad ipsius recuperationem et acquisitionem imperii affectus nos efficacior inducat et urgeat, dispensatione à Sede Apostolicà super hoc priùs obtentà, actum est inter nos et expressè conventum, quòd Philippus, filius vester predictus, ducet in uxorem Beatricem, filiam nostram, cùm nubilis erit etatis. Ad quod, et etiam ad contrahenda cum ipsà sponsalia, cùm id etas patietur ipsius, idem Philippus se adstrinxit, corporali super hoc prestito juramento. Nos etiam vobis legitimè stipulantibus promittimus, nos curaturos et facturos bonà fide, pro posse nostro, quòd prefata filia nostra eundem Philippum filium vestrum in legitimum recipiet habebitque maritum, quòdque, cùm ad id apta fuerit, contrahet sponsalia cum eodem, et quòd serenissima domina Beatrix, regina Sicilie, consors nostra, in hoc consentiet, et se curaturam et facturam quòd hujusmodi sponsalia et matrimonium sortientur effectum solemniter repromittet, ac etiam super hoc prestabit corporaliter juramentum. Premissa verò omnia et singula, prout sunt narrata, et ob causas superiùs memoratas, vos nec dolo nec fraude inducti, neque vi mctuve coacti, sed vestrà liberà et spontaneà voluntate, nomine

vestro et heredum ac successorum vestrorum, nobis, nomine nostro et nostrorum in regno Sicilie heredum legitimè stipulantibus, promittitis adimplere plenariè et inviolabiliter observare, ac bonâ fide curare et facere ab aliis observari, et contra ea vel eorum aliquod, in totum vel in partem, per vos vel per alium, nullo unquàm tempore, dolo, fraude, ingenio, arte vel machinatione venire. Specialiter autem promittitis vos curaturos ac facturos bonâ fide, quòd serenissima domina imperatrix Constantinopolitana, consors vestra, iis omnibus expressè consentiet, et hypothecarum jus, seu quodcumque aliud in predictis rebus sibi competit absolvere, remittet, et jurabit se nullo unquàm tempore contra illa vel illorum aliquod, per se vel per alium, dolo, fraude, arte, ingenio, vel machinatione venturam, suas super iis patentes litteras concedendo. Renuntiatis insuper ex certâ scientiâ specialiter et expressè exceptioni doli et omnibus aliis quibuscumque exceptionibus, et specialiter beneficio et auxilio constitutionis illius que prohibet possessionem propriâ auctoritate intrare, acquirere, seu etiam adipisci, et omni cujuslibet alterius constitutionis juris scripti et non scripti, specialis et generalis, auxilio, per que vel quorum aliquod premissa, vel aliquod premissorum revocari possent, vel impediri, aut quomodolibet impugnari, et specialiter beneficio restitutionis in integrum, si quod vestro vel rei publice dicti imperii, vel quocumque alio nomine posset quomodolibet implorari. Renuntiatis etiam singulariter et expressè omni auxilio, si quod vobis vestrisque successoribus contra predicta posset ex eo competere, quòd in ipsis principum, baronum, seu magnatum ejusdem imperii, nec fuit requisitus nec intervenit assensus, seu quòd nobis, vel predictis nostris heredibus, non est facta corporalis traditio predictorum. Pro iis autem omnibus et singulis, ut premittitur, adimplendis, et perpetuò ac inviolabiliter observandis, vos et predictus Philippus filius vester, de vestrà expressâ licentiâ et voluntate iis omnibus et singulis consentiens, et ea solemniter suo suorumque heredum nomine, nobis eisdemque nostris heredibus repromittens, et suas super hoc nihilominus patentes concedens litteras, prestatis, et nos etiam prestamus, corporaliter juramentum. Preterea actum et conventum est inter nos et vos, quòd antiquo juri quod Veneti habere dicuntur in terrâ predictâ imperii, nullum per premissa vel premissorum aliquod prejudicium genere-

tur. Id autem in hujusmodi vestrà et ipsius Philippi filii vestri promissione, juramento, ut premittitur, roboratum, actum et specialiter est expressum, quòd vos, et idem filius vester, ad recuperationem et acquisitionem ejusdem imperii omnem pro viribus dabitis opem et operam, et undècumque, et quantumcumque poteritis, procurabitis ad id habere subsidium, ac omne in personis et rebus juxta posse per vos et amicos vestros consilium et auxilium apponetis. Denique consentitis et placet vobis, quòd memoratus summus pontifex premissa omnia vallet, solidet, confirmet et roboret, quarumcumque sententiarum ac penarum, et aliarum quarumlibet securitatum et firmitatum adjec-tionibus de quibus viderit expedire. Ceterum actum est inter vos et nos, et expressè conventum, quòd altera partium non observante hujusmodi conventiones et pacta, reliqua ad observationem ipsorum minimè teneatur. Ut igitur hujusmodi conventiones et pacta, aliaque premissa omnia et singula plenum ac perpetuum robur obtineant firmitatis, presens scriptum seu privilegium exindè fieri et aureà bullà typario nostre majestatis impressà jussimus comuniri.

« Actum Viterbii in camerà memorati domini Clementis, pape quarti, in presentia ejusdem domini pape, presentibus etiam venerabilibus viris magistris Petro, archidiacono Senonensi, ejusdem domini pape camerario, Berardo de Neapoli, Apostolice Sedis notario, et Gaufrido de Bello Monte, cancellario Bajocensi, ac nobiles viris Henrico de Soliaco, Barallo, domino Baucii, regni Sicilie magno justiciario, Joanne de Bresilva, ejusdem regni marescallo, Gaufrido de Bourlemont, Joanne de Clariaco, Alfanto de Tarascone, ejusdem domini pape nepote, Milone de Galatas, militibus, et *Leonardo de Verulis, cancellario principatus Achaie*; mense maii, vicesimo septimo die ejusdem mensis, X. Indict., anno Dom. MCCLXVII, pontificatus verò predicti domini Clementis pape IV anno iij, et regni nostri anno ij feliciter. Amen. Datum per manum Roberti de Baro, regni Sicilie protonotarii. »

Pendant que Baudoin II parcourait l'Italie et la France pour quèter des secours d'hommes et d'argent, sa femme, Marie de Brienne, visitait l'Aragon et la Castille pour obtenir aussi, sinon des troupes, au moins l'argent nécessaire pour délivrer son fils Philippe des mains des Vénitiens, auxquels il avait été donné en gage par son père pour sù-

reté du remboursement de sommes prêtées par eux avant la reprise de Constantinople par les Grecs.

Cependant Baudoin revint en France pour se procurer quelques nouvelles troupes à ajouter à celles que Charles s'était engagé à lui fournir. Thibaut, comte de Champagne, désirait alors faire le pèlerinage de Jérusalem. Il se laissa persuader par les promesses de Baudoin de se croiser pour Constantinople ¹. Dans cette occasion Baudoin II aliéna une nouvelle portion du territoire de l'empire à reconquérir. Le traité fait entre eux à ce sujet fut signé à Paris au mois de mars 1268 (1269 vieux style). L'original, avec la bulle d'or pendante de Baudoin, est encore conservé dans l'armoire de fer aux Archives du royaume. Le voici tel que je l'ai copié sur l'original.

« Balduinus, Dei gratiâ fidelissimus in Christo imperator, à Deo coronatus, Romanie moderator et semper Augustus, omnibus Christi fidelibus salutem in Domino sempiternam.

« Ad perpetuam rei memoriam cunctis presentibus et futuris tenore presencium facimus esse notum, quòd nos, deliberatione primâ attendentes utilitatem multiplicem quam imperio nostro potest pervenire ex presenciâ reverendissimi consanguinei nostri domini *Th.* illustris regis Navarre, Campanie et Brie comitis palatini, spontaneè et liberaliter donamus eidem et heredibus suis, in perpetuam donationem inter vivos, quartam partem terre, dominiî et honoris totius imperiî nostri Romanie cum omnibus pertinenciis dicte partis; et de hiis omnibus predictum regem per nostrum annulum, domino Erardo de Valeriacò, Hugone dicto de Cousans, marescallo Campanie, Milone de Galatas, milite nostro, et magistro Thomâ clerico predicti illustris regis, presentibus, investimus, salvis tamen conventionibus et pactionibus quas habemus cum nobilibus viris, rege Sicilie illustri, et duce Burgundie, et salvo jure ducis et communitatis Venetorum, salvâ etiam et exceptâ civitate Constantinopolitanâ cum omnibus pertinenciis circumquaque per unam dietam ².

¹ Thibaut changea ensuite de résolution. Il préféra accompagner saint Louis à la croisade de 1270. Après la mort de saint Louis (25 août 1270), il vint en Sicile et mourut à Trapani, le 10 décembre 1270. Martenne a publié (*Amplis-*

sima collectio, t. 6, page 1218) la lettre qui fut écrite alors à Thibaut par l'évêque de Tunis sur la mort de saint Louis. (Voyez Appendice n° B, à la fin des pièces, dans ce volume.)

² Journée.

« Volumus insuper et concedimus quòd, secundùm quòd terra dicti imperii acquireretur, predictus rex semper recipiat quartam partem terre acquire, salvis semper conventionibus et condicionibus supradictis, ità videlicet quòd unus miles quem ad hoc assignabimus, et alius quem prefatus rex assignabit, bonà fide et prestito juramento assignabunt sibi quartam partem, tam in feodis et retrofeodis quàm in dominiis et rebus aliis. Si verò totum imperium vel aliqua magna pars ipsius acquiratur, nos, ad requisitionem dicti regis aut ejus heredum, tenebimur facere quatuor partes de totà illà acquisitione, et pro honore ipsius regis volumus et concedimus quòd ipse eligat et accipiat illam partem quam sibi placuerit, salvis semper convencionibus et condicionibus antedictis.

« Volumus et concedimus etiam quòd predicta omnia teneat et possideat liberè, cum omni dominio et justicià que habemus et habere debemus in parte que nobis debet remanere. Nec ratione hujusmodi donationis rex ipse tenebitur nobis vel heredibus nostris aut imperio Romanie ad aliquod servitium, nisi quantum sibi spontaneè placuerit quod diù manere voluerit in terrà dicti imperii. Cùm autem eum absentem esse contigerit, tenebitur, et heredes sui, pro quibuslibet iperperatis mille terre, ad communem extimationem Romanie seu Romani imperii, quas ibi habebunt, tenere ibidem, pro defensione terre, unum militem vel duo ballistarios equites, secundùm consuetudinem dicti imperii. Post decessum verò ipsius regis, tenebuntur heredes sui facere nobis et heredibus nostris homagium ligium, ad usus et consuetudines imperii, et servitium de militibus et ballistariis prout superiùs est expressum.

« Promittimus etiam quòd nos bonà fide dictum regem juvabimus in retentione et conservatione quarte sue partis predictae sumptibus propriis contra omnes et specialiter contra inimicos fidei christiane.

« Et ad hec omnia et singula supradicta servanda, obligamus nos et promittimus nos bonà fide ea complere, tenere et observare, si predictus rex Th. personaliter accedat in terrà imperii memorati.

« Et insuper obligamus nos et promittimus quòd, Philippus filius noster supradicta omnia et singula, secundùm condiciones premissas, laudabit, concedet et acceptabit, et de non veniendo contra se legitimis suis patentibus litteris obligabit.

« In cujus rei testimonium, litteras nostras dedimus bullà nostrà

aureâ roboratas, nostris caracteribus rubeis imperialibus insignitas.

« Datum Parisiis anno domini 1268, mense marcii, imperii nostri anno 29. »

Cet acte est signé en lettres de cinabre, couleur réservée, comme je l'ai dit ¹, aux empereurs de Constantinople seuls. Cette souscription est en caractères grecs de forme bizarre et qui au lieu de donner le nom de l'empereur indiquent la date du mois et de l'indiction ².

Le sceau pendant de Baudoin est en or, de la largeur d'un quadruple, et représente un empereur assis, tenant de la main droite le sceptre et dans la main gauche le globe surmonté de la croix. Autour est la légende suivante en lettres romaines : BALDVINVS DEI GRATIA IMPERATOR ROMANIE SEMPER AVGVSTVS. Sur le revers est un roi à cheval tenant un sceptre dans la main droite, avec cette légende en lettres grecques : ΒΑΛΔΟΥΝΟΣ ΑΡΧΟΤΗΤΟΣ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΟΣ Ο ΦΑΝΑΡΑΚ; c'est le même type que sur le sceau en plomb qui se retrouve au bas de plusieurs pièces aux Archives du royaume et que j'ai décrit plus haut à l'article des sceaux et paraphes des empereurs français de Constantinople ³.

Baudoin II mourut en 1272, à l'âge de cinquante-cinq ans, laissant de sa femme Marie de Brienne un fils nommé Philippe, qui prit après lui le titre d'empereur.

PHILIPPE I^{er} DE COURTENAI.

Philippe était né vers l'an 1242. Il était âgé de trente ans lorsque lui échut le titre impérial. En l'an 1273 il épousa Béatrice d'Anjou, fille de Charles I^{er} de Naples, et le 3 octobre 1274 il confirma ⁴ l'acte signé par son père à Viterbe, en 1267. L'arrivée des ambassadeurs grecs au concile de Lyon en 1274, au nom de Michel Paléologue, fit ajourner les préparatifs de Charles I^{er}, Grégoire X espérant amener ainsi une réconciliation complète entre les deux Églises. En effet, les ambassadeurs grecs firent, le 6 juillet, la déclaration la plus formelle d'obédience au nom de Michel Paléologue et de son fils Andronic, et dès

¹ Voyez plus haut p. 26 et pl. 11, nos 5, 6 et 7.

² Voyez le *Nouveau traité de diplomatique* par deux bénédictins, t. 4, pl. 73 et p. 608 et 751.

³ Voyez plus haut page 24 à 27 et pl. 11.

⁴ Voyez le registre 49 aux Arch. du royaume et le n° 77 du F. Brienne à la Bibl. royale. Cet acte est signé comme le premier, entre autres témoins, par Léonard de Vérule, chancelier d'Achaïe.

ce moment, malgré les oppositions de l'empereur Philippe et du roi Charles, il fut décidé que l'empire d'Orient resterait à Michel. Cette résolution de Grégoire X fut aussi celle que manifestèrent Innocent V et Nicolas III ; mais Paléologue ne put exécuter ce qu'il avait promis. Une grande agitation se manifesta alors dans l'empire. Les despotes d'Arta, toujours prompts à saisir l'occasion de faire tête aux empereurs, appuyèrent le parti des mécontents. Michel Comnène, soutenu de ses deux enfans, Nicéphore et Jean, se déclara chef du parti qui soutenait la religion nationale, et tout le monde courut aux armes en 1279.

Ces dissensions intérieures offraient au roi Charles des chances trop favorables, dans ses intérêts comme dans ceux de son gendre l'empereur Philippe, pour qu'il ne se hâtât pas d'en profiter. Aussitôt après la mort de Guillaume de Ville-Hardoin, en 1277, il avait envoyé en Morée, en qualité de bail, un homme d'un caractère entreprenant et audacieux, Hugues de Sully, dit le Rousseau, de la couleur de ses cheveux ¹. Tous les Français de Morée et tous les autres Français d'Athènes, de Négrepont, feudataires de la principauté, partageaient l'impatience de Sully, pressés qu'ils étaient de se venger de la défaite de Pélagonie, en 1259, et de reprendre les trois places de Morée ² qui avaient été arrachées à Guillaume de Ville-Hardoin par le traité de 1262. L'alliance avec le despote d'Arta fut donc promptement résolue. Sully marcha avec des forces redoutables, et les Français de Morée envoyèrent de leur côté leur meilleure chevalerie au secours de Nicéphore ³. Pressé par tant d'ennemis dans l'occident de l'empire, il se vit menacé de nouveaux dangers du côté de l'orient. Tous les grands de sa cour et de sa famille s'étaient réfugiés à Trébizonde, près de Jean Paléologue, et l'avaient proclamé empereur. Au moment le plus désespéré, un espoir vint luire pour lui. Jean de Procida arrive à sa cour, se présente à lui et lui expose le mécontentement des Siciliens contre la domination de Charles, et la probabilité, si Paléologue veut faire les sacrifices d'argent nécessaires, de décider Pierre d'Aragon à se présenter sur les côtes de Sicile de manière à appeler les mécontents à une révolte. Cette idée est sur-le-champ acceptée par Paléologue, qui fournit à

¹ Voyez la *Chronique de Morée* à cette année, et mon *Glossaire onomastique*.

² Le Magne, Misithra et Monembasie.

1^{re} PARTIE.

³ Voyez tous ces événemens décrits en détail dans la *Chronique de Morée*. Ma table chronologique et mes index guideront les recherches.

Jean de Procida les sommes nécessaires. Celui-ci va trouver le pape Nicolas III, lui expose les bonnes intentions de Paléologue en faveur de l'église catholique, réveille son animosité contre le frère de Charles d'Anjou, qui avait refusé de donner un de ses fils pour mari à l'une des nièces de Sa Sainteté, et obtient du pape une lettre secrète qui autorise une manifestation de Pierre d'Aragon ¹. De Rome, Jean de Procida se rend à Barcelonne et concerte avec Pierre d'Aragon les moyens de coopération. On peut voir dans Muntaner et dans d'Esclot quel fut le résultat de toutes ces démarches. Charles, de son côté, préparait, pour le mois d'avril 1283, de nouveaux armemens formidables appuyés par les Vénitiens ², et en attendant, Hugues de Sully continuait sa guerre. Tout était donc prêt pour une vigoureuse attaque de l'empire grec, au moment même où toute l'attention de Charles d'Anjou fut concentrée sur ses propres affaires. Procida était retourné d'Aragon à Constantinople, et de Constantinople il était allé déguisé en Sicile. A la nouvelle du secours qui leur arrivait, les Siciliens se révoltèrent, et les suites des vèpres siciliennes, en 1282, détournèrent Charles de ses projets sur Constantinople.

L'empereur Philippe de Flandres ou de Courtenai dut donc ajourner ses espérances d'une prompte restauration. Il mourut à Naples la même année que son beau-père le roi Charles d'Anjou, en 1285, ne laissant de Béatrice d'Anjou qu'une seule fille, nommée Catherine.

CATHERINE DE COURTENAI.

Catherine avait été élevée à la cour de Naples. En 1294 elle annonça à son oncle Charles II sa résolution de se rendre en France pour surveiller l'administration des biens qu'elle possédait en Flandres et en Bourgogne du chef de son père Philippe de Courtenai. Avant son départ, elle signa avec Charles II un traité par lequel elle sanctionnait

¹ Voyez Muntaner, d'Esclot et la Chronique de Prochyta (même volume de ma collection). Nicolas III allait promptement avoir pour successeur le pape Martin IV, Français d'origine et ami du roi Charles, et la tentative de Pierre, encouragée par l'un, devait appeler l'excommunication de l'autre.

² Le traité d'alliance entre le roi Charles d'Anjou, l'empereur Philippe et les Vénitiens,

fut conclu sous la médiation du pape, le 3 juillet 1281. Il en existe une copie du temps aux Archives du royaume. Il est transcrit, avec la plupart des actes relatifs aux affaires de Constantinople, dans le registre 49 des mêmes Archives. Léonard de Vèrùle, chancelier d'Achale, est encore un des signataires de ce traité. Voyez aussi Bibl. royale, n° 77 Brienne, ou 58 Serilly.

les traités précédens faits par son grand-père Baudoin II à Viterbe en 1267, et par son père Philippe de Courtenai en 1273, et dans lesquels était stipulée entre autres la cession de la seigneurie directe de la Morée faite par les empereurs de Constantinople aux rois de Naples ¹.

¹ Charles II transporta immédiatement la seigneurie directe d'Achaïe à son fils Philippe de Tarente, qui venait à cette même époque d'épouser Ithamar, fille du despote Nicéphore, et qui avait obtenu par ce mariage le titre de despote et de vastes possessions en Étolie. Par sa donation, datée d'Aquila le 13 août 1294, Charles II y ajoute pour lui et ses héritiers des deux sexes: 1^o la seigneurie d'Achaïe comme on vient de le voir; 2^o tous les autres pays possédés par le roi de Naples en Épire, en Valachie et dans les îles, avec obligation d'en faire hommage aux rois de Naples, et il l'en investit sur-le-champ par l'anneau. Voici cet acte de cession tel qu'il est donné avec la ratification de Philippe-le-Bel. (Registre 49, f. 106.)

« Qualiter dominus rex confirmat pactiones et confederaciones habitas inter imperatorem de Constantinopoli et regem Sicilie, et easdem promittit et se obligat observare.

« Philippus Dei gratiâ Francorum rex: notum facimus universis tam presentibus quam futuris, nos litteras clare memorie Karoli secundi regis Sicilie veras et integras vidisse, formam que sequitur continentes.

« In nomine Domini, amen: Nos Karolus, primogenitus excellentissimi principis domini Karoli illustris regis Sicilie, princeps Salernitanus et honoris Montis Sancti Angeli dominus, per presens scriptum notum facimus universis, quod predictus dominus genitor noster cum clare memorie domino Balduino Constantinopolitano imperatore illustri patre nostro, serenissime princeps, domine Philippe Dei gratiâ nunc Constantinopolitani imperator illustris, presentibus et consentientibus vobis, devenit super negocium recuperacionis et acquisitionis imperii Romanie ad quedam convenciones et pacta, consensu firmata mutuo et solemniter ac legitimâ stipulatione vallata, prout continetur in privilegio ejusdem domini regis confecto exinde et bullâ ejus aureâ communito, cujus tenor talis est.

« In nomine. (*Voyez cet acte page 30 et suivantes.*)

« Nos igitur, de predicti domini genitoris nostri voluntate et mandato expresso, ac etiam nostra propria et spontanea voluntate, in presentia predictorum imperatoris et regis, aliorumque infrascriptorum, nos ad superscriptarum conventionum observationem obligamus, sicut ipse dominus genitor noster ad id nos esse voluit, et nobis placuit, obligatos, omnia et singula in ipsis conventionibus contenta observare et adimplere promittimus sicut et ipse promisit, et ad ea teneri volumus sicut ipse ad ea voluit, et nobis placuit, nos teneri. Et pro predictis omnibus inviolabiliter observandis, tactis sacrosanctis evangelis, prestavimus corporaliter juramentum.

« Actum Fogle, in presentia predictorum domini Philippi imperatoris Constantinopolitani et domini regis genitoris nostri, nec non domini Philippi filii ipsius domini regis, fratris nostri, Hugonis de Brennensi Liceni comitis, Guillelmi decani sancti Petri, virorum, Aurelli vicecancellarii regni Sicilie, Drogonis de Bellomonte marescalli, Johannis de Alneto vice magistri justiciarii regni Sicilie, magistri Raynaldi cancellarii imperii Romanie, Milonis de Galatas militis et *Leonardi cancellarii principatus Achaye*, anno Domini 1274, die 4 mensis novembris, tercië indictionis.

« Et nos, ad requisicionem karissimorum nostrorum, Karoli Valesie, Alençon, Carnoti Andegavieque comitis, germani nostri, et Philippi filii inclite recordacionis principis Karoli, quondam Sicilie et Jerusalem regis, principis Tarentini, consanguinei nostri, nec non karissime neptis nostre Katherine, nate predicti germani nostri consortisque principis supradicti, dictas litteras publicavimus et in formam publicam redegimus ad memoriam perpetuam futurorum. Predicti autem karissimus germanus noster et princeps, nec non Katherine neptis nostra, predictæ publicationi consenserunt et eam approba-

Elle prit de plus l'engagement de ne pas se marier sans le consentement de son oncle Charles II. Déjà elle avait été recherchée par Andronic Paléologue pour son fils Michel ¹ et par le pape pour Frédéric, roi de Sicile. Arrivée en France, elle y trouva de nouvelles sollicitations de mariage. On trouve dans le carton J. 509, n° 11, aux Archives du royaume, une pièce qui prouve qu'en l'an 1298 des négociations pour son mariage avec Jacques, fils aîné du roi de Majorque, étaient assez avancées. Voici cette pièce :

« Hii sunt articuli qui sequuntur concordati inter partes infrascriptas super matrimonium quod tractatur inter dominum *Jacobum*, primogenitum illustris regis Majoricarum, et illustrem dominam *Katerinam*, imperatricem Constantinopolitanam et dominam de Cortenayo.

« Primò et principaliter, quòd impetratur dispensatio Sedis Apostolice inter dictum dominum *Jacobum* et dictam dominam de quorum matrimonium agitur.

« Item, quòd demùm, obtentâ dispensacione predictâ, constituetur per dictum regem dotalicium eidem domine 80,000 lib. tur. annui redditus super villam Montis Pesulani et ejus baroniam.

« Item, quòd si dictus primogenitus supervivat patri suo, succedat ei sicut primogenitus et heres principalis in regno Majoricarum cum suis insulis, comitatibus Ceritanie et Rossilionis, et baroniâ Montis Pesulani, salvâ provisione aliorum liberorum.

« Item, quòd si fortè dicto patri eidemque regi dictus primogenitus predecedat, relictis liberis ex dicto matrimonio filiabus unâ vel pluribus sine masculis, dictus dominus rex vel ejus successor teneantur providere unicuique filiarum istarum in 10,000 lib. tur. parvorum.

« Item, quòd si fortè dictus primogenitus patri suo predecedat, relictis ex dicto matrimonio liberis masculinis uno vel pluribus, solis

verunt expressé, et quod dicte littere sic publicate et pro publicatis habite et in formam publicam redacte fidem faciant contra omnes, et specialiter contra eos et successores suos et corâm habentes et habituros ab eis quantum tangit litteras antedictas, perindè ac si ipsa originalia exhiberi contingeret ac produci. Confessusque fuit dictus princeps corâm nobis, se à predicto germano nostro seu ejus mandato originalia predictorum litterarum recepisse et etiam habuisse;

promittens bonâ fide dicta originalia se restitutum et redditurum predicto.

¹ Michel épousa ensuite (en 1294) Marie, appelée aussi Anne et Ricta, et par les Grecs Irène et Xène, fille de Livon II et sœur d'Alton II, roi d'Arménie, de la famille des princes Rupins. (Voyez, parmi mes tableaux généalogiques, la généalogie des rois d'Arménie de la famille des Rupins et de la famille des Lusignan, issue d'Isabeau, sœur de Ricta ou Irène.)

vel permixtis cum filiabus, habeant filii masculi et liberi hujus in partagium et hereditatem avi Montem Pesulanum cum totâ ejus baroniâ, pertinentiis ac incrementis proventuris occasione excambiorum, si qua fierint, de villâ et baroniâ predictis in totum vel in partem, et aliis incrementis et amelioracionibus quibuslibet. Ille autem ex ipsis liberis qui remanebit dominus Montis Pesulani teneatur aliis liberis fratribus et sororibus suis providere, dictusque rex tenebitur facere valere villam et baroniam Montis Pesulani 5,000 lib. tur. annui redditûs.

« Item, quòd, in casu supraproximo, quamdiù superstes erit dicta domina, et in dictâ villâ Montis Pessulani et baroniâ persistet onus dotalicii 80,000 lib., dictus rex et ejus successor principalis tenebuntur providere filiabus et filiis ex ejus matrimonio in duobus millibus librarum turonensium annui redditûs assignandi eis in locis commodis comitatûs Rossilionis, et dicta domina eorum mater de bonis suis alet ipsos liberos usque ad eorum perfectam pubertatem quatuor decem annorum. Recipiet tamen interim, pro subsidio alimentorum, dictum redditum 2,000 librarum per dictum regem vel ejus successorem assignandum. Cùm autem ipsi liberi ad dictam pubertatem pervenerint, vel etiam antè ipsam pubertatem si dicta domina secundò nuberet, eadem domina tenebitur dictis liberis providere in aliis duobus millibus librarum annui redditûs, quem redditum, tam per dictum regem quàm per dictam dominam dicto casu assignandum, ipsi liberi percipient quousque villam et baroniam Montis Pesulani habere poterunt, onere dotalicii predicti.

« Item, quòd si, sequito dicto matrimonio, dictus primogenitus moritur ad partem cum uxore suâ et familiâ, dictus rex provisionem decentem ei faciet juxta statum utriusque. Quòd si fortè filius ipse non esset contentus provisione patris, stabit super ipsam provisionem ordinacioni serenissimi domini Philippi regis Francorum.

« Item, quòd, obtentâ dispensacione predictâ Sedis Ap. et dicto dotalicio constituto, litterisque securitatis superpremissis omnibus per dictum regem Majoricarum prestitis et concessis, matrimonium contrahetur inter dictum primogenitum et dictam dominam, ad usus et consuetudines Francie.

« Hec autem omnia in eventum dicte dispensacionis, et non aliter,

rata et grata habuit rex Majoricarum predictus pro se, primogenito et heredibus suis predictis, et se daturum litteras competentes super eis promisit in eventu dispensacionis predictæ.

« Premissis insuper recitatis expositis dicte domine, consensit eadem domina quòd, in eventu dicte dispensacionis et non aliter, completis ex parte regis Majoricarum predictis, quòd ipsa super premissis voluntatem dicti domini regis Francie faciet et complebit ad ordinacionem ejusdem.

« Que respondit dicta domina, presentibus et approbantibus dicto domino regi Francie et dominâ Johanâ, Dei gratiâ Francorum et Navarre reginâ, domino Roberto duce Burgundie, Roberto comite Atrebatensi, illustris domini regis Francorum filiâ et ducissâ Burgundie, presentibus etiam reverendis patribus domino Egidio archiepiscopo Narbonensi, domino P. episcopo Tholosano, domino G. Ambianensi episcopo.

« Anno Domini 1298, die lune post festum beati Vincentii, dictâ dominâ reginâ et ducissâ approbantibus predicta, associando dictam imperatricem hec, et ea audiendo et non contradicendo, sicut nobis presentibus visum fuit; aliter tamen certi non sumus de approbatione earum. Dicti domini Narbon. Tholos. Ambianensis articulos istos claudi fecerunt et signaverunt. »

Ce mariage n'eut jamais d'autre suite, soit que l'enfant eût dès lors pris son parti d'entrer comme moine dans l'ordre de Saint-François, ainsi qu'il y entra en effet, soit que le roi de France Philippe-le-Bel s'y fût opposé, parce qu'il voulait la faire épouser à son propre frère Charles de Valois, le même qui avait échoué, en 1285, dans ses prétentions sur la couronne d'Aragon ¹, et qui après avoir obtenu du roi d'Aragon la cession de la Sicile s'en était vu dépossédé par Frédéric, frère du roi d'Aragon ². Charles de Valois espérait se dédommager de tous ces royaumes perdus par la conquête de Constantinople, qui devait lui être plus glorieuse encore, et il brigua la main de Catherine; mais le pape ne voulut consentir à cette alliance qu'après la promesse faite par Charles de Valois de tenter une sixième expédition contre la Sicile avant de procéder à celle de Constantinople. La bulle du pape qui contient cette dispense est datée de Latran au mois de février an 6

¹ Voyez Bernard d'Esclot et Muntaner.

| ² Voyez Muntaner, années 1295 et 1296.

de son pontificat. Elle est conservée en original aux Archives du royaume. Le pape veut que la dispense soit le prix de sa promesse.

« Si predictus Carolus, y est-il dit, vult bonâ fide promittere quòd ipse cum aliquâ militum comitivâ, de quâ sibi ipse viderit expedire, in suis propriis sumptibus, absque more, in subsidium Romane ecclesie et carissimi in Christo filii nostri Caroli Sicilie regis illustris, contra Fredericum quondam Petri regis Aragonum filium, qui patrem nequitia imitatur, Sicilie insulam, terram utique peculiarem ecclesie detinet nequiter occupatam, et complices ac fautores ipsius, ad partes regni Sicilie se conferre, etc. »

Ce mariage fut célébré à Paris le 28 janvier 1301; et Charles de Valois, après avoir pris l'engagement avec son frère de ne pas procéder à son entreprise sur Constantinople avant d'être revenu en France s'entendre avec lui, se mit aussitôt en route pour l'expédition de Sicile. Guillaume Guiart parle ainsi de ces faits :

Un poi après celui termine
Espousa Chafles Katheline,
Qui dut tenir, au certain dire,
De Constantinoble l'empire,
Parce que fille Philippe ière
Le fils Baudouin l'emperièr.
L'an, se du veoir ne suis géun,
Mil avecques trois cens et un,
Sans faire en de plus cognoissance,
Guerpist Challes de Valois France;
Conduisant de gent bele pile
Va véoir le roi de Sezile¹.

Charles de Valois, avec sa bravoure habituelle, obtint de grands succès en Sicile, mais sans pouvoir arriver à la conquête de l'île²; et après un an il conclut un traité de paix avec Frédéric, qui lui promit de son côté de l'aider à conquérir le trône de Constantinople.

« Cùm idem dominus Karolus, est-il dit dans le traité conclu entre eux³, cum suo felici exercitu versùs partes Romanie ad acquisitionem imperii Constantinopolitani omine felici procedat, cum eo, in subsi-

¹ Voyez Guillaume Guiart dans sa *Branche aux royaux lignages*, poème que j'ai publié pour la première fois dans m^a *Collection des Chroniques*, pages 220, 221, 222, 246, 247, t. 2.

² Voyez Munstener.

³ Archives du royaume, J. 510, n^o 7.

dium adquisicionis predicti imperii, galeas à 15 usque ad 20 per nos decenter armandas, et stipendarios equites 200 soldandos per nos ad omnes expensas nostras per mensibus quatuor, ad predictas partes pro dicto negocio transmittimus ¹. »

Si le pape Boniface fut alors mécontent de ce que Charles avait abandonné le soin de sa vengeance en Sicile, Charles ne le fut pas moins de Boniface, qui manqua à la parole qu'il lui avait donnée de lui obtenir la couronne impériale d'Occident, et qui confirma l'élection faite d'Albert, fils de l'empereur Rodolphe. De ce mécontentement réciproque naquirent plus tard les querelles entre Philippe-le-Bel et Boniface.

Ainsi qu'il l'avait promis à son frère, Charles de Valois retourna en France après avoir renouvelé avec Charles II tous les traités faits par Charles I^{er}, son père, avec les empereurs Baudoin II et Philippe. Il comptait à son retour trouver un appui dans les troupes que Frédéric ajouta aux siennes ; mais les événemens tournèrent bien différemment, ainsi qu'on peut le voir dans le récit de Muntaner, auteur important pour tous ces événemens. Frédéric s'était engagé à ne pas faire de traité avec Andronic Paléologue, que Charles de Valois n'en eût fait un lui-même, et l'année n'était pas passée que la célèbre compagnie catalane, commandée par Roger de Flor, était engagée au service d'Andronic avec l'agrément de Frédéric, dans le but avoué de combattre les Turcs, mais dans l'intention secrète de neutraliser les plans de Charles de Valois, en ayant l'air de se couvrir de son nom. Muntaner nous fait connaître, en effet, que les almogaraves de Roger de Flor se présentèrent comme Français, et que les Grecs voyaient en eux les alliés de Charles de Valois. On a un témoignage incontestable de ce fait dans une lettre du gouverneur grec de Thessalonique, Jean Monomacos, à Charles de Valois. Jean Monomacos était en correspondance secrète depuis plusieurs années avec les agens français, tout prêt à abandonner la cause de l'empereur grec pour se joindre à eux ; c'est ce qu'il exprime nettement dans cette lettre, écrite en grec et conservée aux Archives du royaume ². La difficulté de déchiffrer cette lettre, écrite sur papier de chiffre presque vermoulu, fait que dans la traduction je suis obligé de ne donner que la substance de quelques phrases.

¹ Datum Lentini, 27 septembris, prime Indictionis, regni nostri 7 (1302 de J.-C., Frédéric | s'étant emparé de la Sicile en 1206).

² J. 510, n° 25.

« Illustre frère du très-haut et très-fortuné roi de France, mon saint maître, empereur de Constantinople et de tout l'empire grec.

« Moi, Jean Monomacos, j'ose faire savoir ce qui suit à ta Sainteté Impériale. Il y a quelques années que se présentèrent à moi Philippe Marchiano et Mathieu Balbo, et ils me communiquèrent certain projet fort secret. Comme je m'assurai qu'ils étaient mes parens et que d'ailleurs ils ne voulaient que tout bien en faveur des chrétiens, j'ouvris mon cœur à leurs paroles et entrai en association avec eux.

« Depuis cette époque, nous avons appris d'une manière certaine que tu avais épousé la petite fille de feu monseigneur l'empereur Baudoin, mon impératrice légitime et souveraine héréditaire de tout l'empire grec. Nous résolûmes donc qu'il était bon que les deux personnages que je viens de mentionner se présentassent en personne devant toi pour te faire connaître les moyens les plus propres à te faciliter le recouvrement de l'empire. Ton arrivée d'ailleurs était incessamment annoncée, et comme nos amis apprirent que tu étais retardé par des affaires importantes et difficiles, ils suspendirent leur départ. Maintenant voilà que nous apprenons que, grâce à la faveur de Dieu et de sa très-sainte mère, et grâce aussi à tes efforts, la paix est rétablie dans tes états. Le moment est donc favorable pour ton arrivée, car voilà que des Catalans *qui occupent des forteresses autour de Gallipoli déclarent te reconnaître pour maître*. Et tout ce pays est ravagé par les payens (Turcs) et autres ennemis, parce qu'ils persistent à adhérer à un souverain qui n'y a pas droit; et le reste du pays est en grand train de se perdre. Aussi tout le monde recevrait-il avec grande joie la nouvelle de ton approche, sachant qu'en qualité de souverain légitime tu saurais bien les défendre et les protéger.

« Je n'ajouterai rien de plus, sinon que l'avis de mes deux associés est le mien, et que ce qu'ils disent je le dis; et pour pouvoir t'en donner une plus forte garantie, j'envoie avec eux mon frère Constantin Monomacos. Tout ce pays se rendra à toi, avec d'autant plus de plaisir qu'il n'y aura pas une goutte de sang chrétien à répandre; nos amis sauront bien te faire connaître la volonté des Grecs et les moyens les plus faciles d'arriver à l'exécution.

« Hâte, je t'en prie, ton arrivée, car tout ce pays se perd et devient un véritable désert. Au lieu de me blâmer de quelques observations

que j'ai faites, remercie-m'en plutôt, car elles sont dans la pensée de tout le monde, et si personne que moi ne te les a faites, c'est pour ne pas se donner une apparence d'ingratitude à ton égard. Ne doute pas que, si tu prends le soin de faire savoir et publier ici : que tout Grec qui te rendra une ville ou te fera quelque autre service, tu lui accorderas ton entière faveur et le regarderas comme tien, bientôt les hommes les plus importants, non-seulement t'enverront leur soumission, mais viendront te l'offrir en personne. Je suis originaire de l'orient de l'empire grec et chargé, en qualité de commandant, de la garde de la forteresse de Salonique. A côté de moi se trouvent beaucoup d'autres Grecs orientaux que le chagrin a poussés hors de leur pays natal. En voyant la puissance qu'aura ton empire, j'espère en Dieu et en sa sainte mère que je rendrai par toi grands services à la Grèce et que je te serai fort utile à toi-même. Ce sera à toi ensuite à peser le tout dans ta conscience. »

C'est dans Muntaner qu'il faut lire ce qui est relatif à ces Catalans et les efforts faits par Charles de Valois¹ et par son envoyé Thibaut de Cépoï. Muntaner avait, malheureusement pour lui, connu personnellement Thibaut de Cépoï et fut maltraité et pillé par sa flotte à son retour de Grèce avec son ami l'infant Fernand de Majorque. Mes notes sur sa chronique ont, je pense, expliqué suffisamment tous les doutes, et je me contente d'y renvoyer.

¹ Un engagement, contracté en 1307 par Alain de Montendre avec Charles de Valois pour le voyage de Romanie, prouve que Charles réunissait alors tous ses efforts pour son départ, qui fut suspendu l'année suivante par la mort de sa femme, par laquelle il perdait ses droits. Voici l'engagement d'Alain qui nous fournit des faits curieux pour l'histoire de cette époque :

« Ge, Alain de Montendre, chevalier, fas assavoir à tous qui ces lettres verront et orront : que ge ai traité et accordé avecques très-haut et très-noble prince, monseigneur Challes, conte d'Anjou, les convenances ci-dessous nommées ; c'est assavoir :

« Que ge doi aler oveque lui, et le suir en son voyage prochain de Romanie, moi et un chevalier et sis escuyers gentils hommes, soufissamment armés et montés, por un an entier conté

mon aler et mon retour ; et pour ce il me donne 4,000 florins d'or petis, des quex il me doit payer 1,000 florins dedans la quinzaine de ceste mi-aoust prochaine, et autres 1,000 dedans la Saint-Remy, et les 2,000 autres florins devant sa meute en icelui voyage ; et me doit faire autel passage et retour de chevaus comme il fera aus autres bachelers de mon estat.

« Et est accordé, que il ne me devra ne me pourra contraindre à demorer en chasteaus n'en fortereces, ne envoyer ailleurs hors de sa compaignie, sans mon accord et ma volenté.

« Item se il defailloit de lui, ge ne seroie pas tenu à servir outre celui temps, si il ne me plaisoit ; et en icelui temps ge seroie tenu à rendre le demorant de la monnoie selon la serve du temps, par années, en telle manière que, s'il en demoroit 3,000 florins, ge auroie, ou mes hési-

Catherine de Courtenai mourut en 1308, avant Charles de Valois, et les droits à la couronne impériale, personnels à Catherine, passèrent par sa mort à sa fille Catherine de Valois.

CATHERINE DE VALOIS ET PHILIPPE II.

Le mariage de Catherine de Valois, fille de Catherine de Courtenai et de Charles de Valois, donna lieu à autant de brigues et de difficultés que l'avait fait celui de sa mère. J'ai dit plus haut que, dans son empressement à rassembler des secours pour rentrer à Constantinople, Baudoin II avait disposé d'une bonne partie de son empire, et qu'entre autres dons il avait fait, en janvier 1266, à Hugues IV, duc de Bourgogne, don du royaume de Thessalonique¹. Hugues, malgré son esprit aventureux, et malgré même son goût pour les pèlerinages, qui ne l'empêchait pas de résister vigoureusement aux empiétements du clergé², mourut en 1272, avant d'avoir pu tenter la conquête de son royaume de Salonique, et transmit ses droits à son fils Robert II, né de son mariage avec Agnès, fille de saint Louis. Lorsque Charles de Valois eut épousé, en 1301, Catherine de Courtenai, sa première pensée fut de se chercher des alliés puissans³. Il lui sembla que Robert II, successeur d'Hugues IV au duché

tiers, 3 ans de terme, à payer chacun an 1,000 florins, et ainsi de plus en plus et de moins en moins jusques à tant que toute la somme fust payée.

« Et est assavoir que, si, pour raison du voyage, ge avoie fait mise et costenges en chevaus ou en harnays ou en autres chouses necessaires pour ledit voyage, de quoi ge fusse endamalgié, le dit seigneur ou ses heritiers seroient tenus à me dedamaigier. Et en autel maniere, se il defailloit de moi, ge ou mes heritiers serions tenus à rendre le demorant de la monnoie, selon la serve dou temps, ou terme et en le fourme et maniere dessus dis.

« Donné à Poitiers, le 8^e jour d'aoust, l'an de grâce 1307. »

¹ Voyez page 28.

² En 1247, il s'associa avec un grand nombre de hauts barons du royaume pour résister tous en commun, de leurs biens et de leurs personnes,

aux usurpations du clergé sur la juridiction civile. Lui et les comtes de Bretagne, d'Angoulême et de Saint-Pol, furent désignés comme chefs de cette association. « Et si aucun de ceste compaignie, est-il dit dans cet acte (Archives du royaume), estoit excommunié par tort, cognu par ces quatre, que le clergé lui fesist, il ne laisseroit aller son droit ne sa querelle pour l'excommuniement, ne pour autre chose qu'on lui face, si ce n'est par l'accord de ces quatre ou de deux de eux, ains poursuivroit sa droiture. » Cela ne l'empêcha pas de se porter avec ardeur avec saint Louis à l'expédition d'Égypte, où il fut pris avec lui au combat de la Massoure, et un peu plus tard, en 1272, d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il mourut à son retour.

³ Le traité fait par Charles de Valois avec Vrosc, roi de Russie et de Serbie, est encore conservé aux Archives du royaume (J. 510).

de Bourgogne et au royaume de Salonique, et de plus, son petit-neveu, lui offrait toutes les garanties possibles. Il résolut donc, dès la naissance de sa fille Catherine de Valois l'année suivante, de la fiancer avec Hugues, fils de Robert, qui n'avait que quelques années de plus. Mais la mort de Robert en 1305 détruisit tout l'espoir que cette alliance avait fait concevoir sur l'activité de sa coopération, car Hugues, qui succédait et devait épouser sa fille, était encore enfant ¹. Le voyage de Charles en Italie l'avait mis en relation avec ses parens, les rois angevins de Naples. Philippe, prince de Tarente, quatrième fils de Charles II, qui était, par la cession de son père en 1294, seigneur direct d'Achaïe et seigneur réel de Corfou et autres îles, et par son premier mariage avec Ithamar, fille du despote d'Arta Nicéphore, despote de Romanie et seigneur de quelques lieux assez importants en Épire, lui parut un gendre plus convenable pour ses intérêts et pour les intérêts politiques de sa fille. L'opportunité de ce mariage lui parut plus évidente encore, lorsqu'en janvier 1308 il perdit sa femme, l'impératrice Catherine de Courtenai. Par cette mort le droit à l'empire, qui était tout personnel à Catherine de Courtenai, échut à sa fille Catherine de Valois, dont son père Charles de Valois ne fut plus que le tuteur et le protecteur. Déjà l'année précédente 1307, dans une entrevue que le premier pape avignonais, Clément V, avait eue à Poitiers avec le roi de France Philippe-le-Bel ² et avec lui, tous trois étaient tombés d'accord sur l'utilité de rompre ce premier engagement avec le duc de Bourgogne, et d'en renouer un second avec Philippe de Tarente; mais pour cela, il fallait décider Hugues V à solliciter lui-même du pape l'annulation de l'engagement pris par lui aussitôt après sa majorité, et attendre que la jeune Catherine entrât elle-même dans sa douzième année, pour qu'elle se prononçât, comme le voulait la loi féodale, et ainsi que l'usage s'en est conservé encore dans plusieurs pays de l'Europe. En attendant on s'occupa de négocier de manière à ce que tout fût arrangé à l'amiable lorsque le moment de conclure serait venu. Des sacrifices et des avantages réciproques

¹ Hugues V ne parvint à sa majorité qu'une année après son avènement au duché, c'est-à-dire en l'an 1306, et cette année, le lundi des octaves de la Pentecôte, il ratifia, suivant les obligations de la loi féodale, l'engagement de

mariage pris par son père, en son nom, pour y donner suite lorsque Catherine de Valois serait en âge.

² Philippe et Clément V concertèrent dans cette entrevue la ruine des templiers.

furent proposés et acceptés par les diverses parties contractantes.

Pour décider le jeune duc Hugues à renoncer à la main de l'impératrice Catherine de Valois, des avantages de famille lui furent accordés par les négociateurs, le roi de France, son frère Charles de Valois, le pape, le roi Robert de Naples et son frère le prince de Tarente, qui prirent grand soin de ne faire de leur côté que des concessions nominales et d'imposer les sacrifices réels à trois jeunes filles, l'une de huit ans, l'autre de douze ans et la troisième de quatorze ans, comme on va le voir.

Il fut décidé que Jeanne, la plus jeune des sœurs d'Hugues V, recevrait le comté de Courtenai et toutes les terres que Catherine de Valois possédait, du droit de sa mère Catherine de Courtenai, en Flandre, en Hainaut et dans le pays des Quatre-Métiers, et que pour prix de cette cession que lui faisait une jeune fille de douze ans, elle céderait au duc Hugues toutes ses prétentions sur les successions de son père et de ses frères en Bourgogne. Et comme avec cette dot elle devenait une héritière assez opulente, il fut arrêté qu'elle épouserait un fils de Charles de Valois, Philippe, qui depuis, après la mort des trois enfans de Philippe-le-Bel, devint roi de France, sous le nom de Philippe de Valois.

De plus, Louis, troisième fils du duc Robert II et frère du duc Hugues V, au lieu de se destiner à l'état ecclésiastique, fut donné comme mari à une jeune héritière de quatorze ans, Mathilde ou Mahaut de Hainaut, princesse de Morée de son propre droit. Et comme sans doute on ne trouva pas cet avantage encore suffisant, on s'arrangea pour dépouiller Mahaut de son propre droit, pour le faire échoir tout entier à la maison de Bourgogne. Au moyen d'une confusion entre la seigneurie directe d'Achaïe, qui avait été cédée, en 1294, à Philippe de Tarente par son frère le roi Charles II de Naples, et la seigneurie réelle qui appartenait sans contestation à Mahaut, Philippe de Tarente, ayant l'air de faire un sacrifice, céda ses prétentions sans bases à Mahaut elle-même, mais sous la condition qu'elle ne posséderait la principauté qu'à vie et en ferait cession entre vifs, mais pour n'en jouir qu'après sa mort, à Louis de Bourgogne son mari et à ses descendants et collatéraux, lors même que Louis mourrait avant elle et qu'elle se remarierait et aurait des enfans de ce second mariage.

Pour prix de toutes ces concessions, Hugues V renonça à la main de Catherine de Valois et fit abandon à son frère de son droit au royaume

de Salonique, droit dont il avait hérité de son père Robert, auquel il était échu par la mort de Hugues IV, qui l'avait reçu de Baudoin II, en janvier 1266.

Tout cela ainsi arrangé sous forme de traité et avec les plus sûres garanties qu'il fut possible de stipuler, Philippe de Tarente épousa Catherine de Valois; mais comme on craignait qu'une fois empereur, il n'eût encore une arrière-pensée de faire valoir quelques prétentions sous-entendues, et qu'il ne fût avec Louis de Bourgogne ce qu'il avait fait avec Philippe de Savoie, mari d'Isabelle, mère de Mahaut, auquel il avait, au mépris de toutes les lois féodales, refusé l'investiture de la principauté d'Achaïe, il fut déclaré : qu'avant son mariage avec Catherine il devrait mettre Louis en possession de la principauté de Morée et du royaume de Salonique, dans lequel il avait, du droit de sa première femme Ithamar, quelques terres dont on pouvait craindre qu'il ne voulût grossir les prérogatives.

On retrouve encore dans les Archives du royaume la plupart des originaux des actes dans lesquels sont stipulées ces diverses transactions, et des copies anciennes et modernes de tous les autres; mais soit que quelques-unes aient échappé à l'attention de Du Cange, soit que ce savant, si consciencieux pourtant, n'eût pas suffisamment examiné les diverses clauses de chacun de ces actes, la plus grande obscurité enveloppe cette partie de son histoire, surtout en ce qui concerne l'Achaïe. Je donnerai à l'article de Mahaut, princesse de Morée, les actes qui la concernent personnellement, et il sera facile de bien résoudre la question sans qu'il reste un seul point obscur.

Voici d'abord le premier acte légal en vertu duquel Catherine de Valois, entrant dans sa douzième année, déclara ne pas consentir à son mariage avec Hugues et consentir à l'alliance avec Philippe de Tarente :

« In nomine Domini, amen.

« Pateat universis per hoc presens publicum instrumentum, quòd, anno ejusdem 1312, indictione 10, pontificis sanctissimi patris ac domini pape Clementis, pape V, anno sexto, in mei publici notarii presenciâ et testium subscriptorum personaliter constitutâ, nobilis et potens domina, domina Katharina, filia nobilis et potentis viri domini Karoli comitis Valesie, dixit quedam verba infrascripta,

requirens me dictum notarium quòd de dictis verbis, suam voluntatem continentibus, ut dicebat, sibi conficerem publicum instrumentum, et quòd in dicto instrumento in Romanciò seu linguà gallicanà ponerem dicta verba. Cujus petitionem annuens et concedens, sibi dictum instrumentum facere dignum duxi. Verba dicte domine sunt hec :

« Je, Katherine, ains-née fille de noble home et puissant monseigneur Charles, fils du roy de France et conte de Valois, et de bonne memoire, Katherine, jadis emperiere de Constantinoble et fame du dit monseigneur le conte de Valois, ay entendu que aucunes convenances furent pieçà traictées et accordées entre monseigneur mon pere devant dit pour moi d'une part et le duc de Bourgoigne desrainment mort, pour le duc son fils qui maintenant est d'autre, sus mariage faire entre le dit duc qui maintenant est et moy; et comme l'empire de Constantinoble appartient à moy Katherine devant dite par la succession ma dite mere, de quoy, pour l'honneur de Dieu et de crestienté, j'ay mestier de home avoir à mari qui soit appareillé, et vueille et puisse entreprendre très maintenant les besoignes de l'empire, et li dis dux ne soit pas appareillé ne puissant, si comme je ay entendu par bonnes gens dignes de foy, de entreprendre la besoigne devant dite, pour ce, je n'accepte pas les convenances devant dites ne le mariage du dit duc, ains le refuse et recuse, et reclame contre les convenances devant dites; et me plaist que mariage soit fais entre le prince de Tarente, fils du roy de Sezile, si sainte Eglise s'i acorde, ainsi comme li roy de France mes oncles et mon seigneur mon pere acorderont.

« Actum die Jovis in festo sancti Bartholomei apostoli, in castro Salmurii (Saumur), annis indictionis et pontificis predictis, presentibus nobilibus viris Bertrando de Lilio milite domini regis, dominà Margaretà ejus uxore, domino Petro de Calvo-Monte, capellano perpetuo in ecclesià sancti Petri de Salmuro, et magistro Petro dicto Mangon, testibus ad hoc specialiter vocatis. Et ego Radulphus dictus Byot, bayo-censis diocesis publicus auctoritate imperiali notarius, omnibus superscriptis presens fui, et predicta verba audiui, et proprià manu scripsi, et in hanc publicam formam redegi, signoque meo solito signavi rogatus, in testimonium premissorum, etc. »

C'est à la suite de cet acte qu'on put procéder aux arrangements de mariage. Il me suffit de donner ici ce qui concerne l'impératrice Catherine de Valois. Voici l'acte qui fut dressé à Fontainebleau, au mois de juillet de l'année 1313 en présence du roi Philippe-le-Bel et de Charles de Valois, père de Catherine, au sujet de la renonciation des droits de Catherine à l'héritage de sa mère, Catherine de Courtenai.

« Philippe, par la grâce de Dieu roys de France ¹, savoir faisons à tous presens et à venir que, en nostre presence, pour ce personnellement establee, nostre chiere et amée cousine Jehanne, seur nostre chier et feal cousin Hugue, duc de Bourgoigne, de sa propre volonté, sans contrainte, sans fraude et sans deception, estant en aage loyal et de discretion, pour son evident profit, de nostre consentement et auctorité, et de la volonté et du consentement nostre chiere et amée tante Agnès, duchesse de Bourgoigne, mere d'icelle Jehanne et dudit duc, considerans et attendans, si comme elle disoit : que comme mariages fust traitiés et pourparlés entre ledit duc et nostre chiere niece Katherine empereris de Constantinoble, se li dis dux se vouloit departir du traittié et des convenances de dit mariage, faites entre ycelui duc et la dite Katherine, et consentir au mariage du dit prince et d'icelle Katherine; et le dit duc, de l'auctorité nostre devant dit très saint pere le pape et de nostre volonté et consentement, se soit departis et ait renoncé au traittié et convenances dessus dites; ce accordé en nostre presence, en cest département et renonciation : que la dite Jehanne, sereur du dit duc, aura toute la terre et tout l'eritaige qui furent ça en derriere de Katherine, jadis empereris de Constantinoble, mere de la dite Katherine, nostre niece, selon ce que il conterra plus plainement en unes lettres faites sur ce et sur le traittié du mariage fait et accordé entre nostre chier neveu Philippe, ains-né fils Charle, nostre très chier frere, comte de Valoys, et ly. Dont la dite Jehanne appercevans et considerans le grant profit qui li est venus par le dit duc son frere, et qu'il quite ces choses, meismement le droit qu'il avoit en la dite empereris, et pour ce volans au dit duc son frere rendre telle remuneration comme elle puet, delaisse et quite à toujours mais, à ycelui duc et à ses hoirs et à ceux qui auront cause de lui, tout le droit que elle a et puet avoir

¹ V. Archives du royaume, J. 510, n° 19, et le | n° 77 F. Brienne à la Bibliothèque royale.

ou temps avenir en la succession de nostre tante dessus dite, mere d'icelle Jehanne et du dit duc, excepté et retenu à lui le droit que elle devoit et pourroit avoir en la duché de Bourgoigne et en l'eschoite du cousté de ses sereurs, ou cas qu'il avendroit (que jà ne soit!) que tuit ses freres mourroient avant lui sans hoir de leurs cors. Et avec ce la dite Jehanne a quité à toujours au dit duc son frere, tout le droit que elle a et peut avoir en 55,000 livres, à li promises ou traictié de son mariage dessus dit par son pere, jadis duc de Bourgoigne, et sa mere nostre tante dessus dite. Et promist la dite Jehanne, par son sairement, donné corporellement sur saintes Evangiles, à tenir et garder fermement les choses, promesses et quitances dessus dites, et non venir encontre, par soy ou par autre, en quelque maniere que ce soit ou temps advenir. De rechief a voulu et octroyé la dite Jehanne par devant nous, ou cas que li prince dessus dit, ou autres pour ly et en son nom, lui bailleroit et delivreroit 55,000 livres de bons petits tournois fors, en la value que la monnoie estoit ou temps Saint Loys nostre ayeul, dedans le terme qui est accordé par devant nous pour ravoir les terres dessus dites, que icelles 55,000 livres, ou la terre achetée d'icelles au profit de la dite Jehanne, soient et retournent au dit duc son frere, au cas où elle mourroit sans hoir de son propre corps.

« Et quant à toutes les choses dessus dites et chascune d'icelles tenir et garder fermement sans enfreindre, en la maniere devant expresse, la dite Jehanne a obligié soy, et tous ses biens et ses hoirs et tous leurs biens, renonçant à toutes exceptions, aydes et deffenses de droit et de fait, par quoi elle pourroit ces choses en aucune maniere contredire ou temps advenir, ou empescher, rappeler ou annuler.

« Et nous, en tesmoing et perpetuel memoire, de ce avons fait sceller ces presentes lettres de nostre scel.

« Donné à Fontaine-Bliaut, l'an de grâce 1313, ou mois de juillet. »

Par deux autres actes, en date du même mois de juillet 1313 et déposés aussi aux Archives, et transcrits pour la plupart dans le n° 49, Catherine fit abandon à son futur mari Philippe, pour la tenir en propre pour lui et ses descendans, de la moitié de l'empire grec, afin de le dédommager des dépenses qu'allait lui occasionner cette conquête, et Philippe fit don à Catherine du comté d'Acerra dans la terre de Labour.

Le mariage entre Catherine et Philippe de Tarente fut en conséquence célébré le 30 juillet 1313.

A dater de cette époque je ne trouve plus aucune mention de Philippe de Tarente, si ce n'est qu'en 1318 je le vois figurer dans une ligue avec Charles, roi de Hongrie, pour soumettre au saint-siège Vrosc, roi de Servie¹, et que le 6 octobre 1321 il acheta d'Eudes IV, duc de Bourgogne, le droit à la principauté réelle de Morée après la mort de Mahaut, droit dont Eudes avait hérité après la mort de son frère Louis de Bourgogne, en 1315, conformément au traité dont on pourra voir les clauses à l'article Mahaut.

Après un long séjour en France, l'empereur Philippe II mourut à Naples, le 26 décembre 1332, quelques années avant Catherine, dont il laissa plusieurs enfans, qui sont :

Robert, empereur de Constantinople.

Louis, devenu roi de Naples par son mariage avec Jeanne I.

Philippe, empereur de Constantinople après Robert.

Marguerite, mariée en premières noces à Robert, roi d'Écosse, et en secondes à François de Baux, duc d'Andrie, dont elle eut Jacques de Baux, qui succéda, après ses oncles maternels, au titre d'empereur de Constantinople.

Marie, morte sans alliance.

Irène, mariée successivement à Livon I^{er} de Lusignan, roi d'Arménie, et à Livon II, oncle et successeur de Livon I^{er}.

Philippe II fut enterré à Naples, dans l'église Saint-Dominique.

Aussitôt après la mort de son mari, Catherine eut des discussions assez vives avec Jean de Gravina, qui, en vertu du simulacre de mariage qu'il avait fait célébrer avec Mahaut de Hainaut, bien qu'il l'eût fait renfermer immédiatement après, comme je le dirai à l'article Mahaut, et eût procédé à un second mariage, prétendait avoir des droits sur la Morée et prenait le titre de prince d'Achaïe. Pour couper court à ces différends, Catherine acheta, moyennant la cession du duché de Duras, les prétentions de Jean en faveur de son fils Robert, qui déjà avait hérité des droits cédés à son père Philippe II par Eudes IV de Bourgogne, héritier de Louis de Bourgogne, second mari de Mahaut. Afin

¹ Voyez Villani, l. IX, ch. 17, et les épîtres I du pape Jean XXII, n° 977.

de mieux surveiller ses droits et ceux de son fils, elle quitta sur-le-champ Naples pour se rendre en Morée et fit sa résidence à Patras. Elle nomma aussitôt Bertrand de Baux, seigneur de Courteson et natif de Provence, bail de Morée, au nom de son fils Robert, et prit pour son principal conseiller Nicolas Acciaiuoli, né d'une famille de marchands de Florence, et qui, après avoir suivi l'impératrice, jeta dans le duché d'Athènes les bases d'une grande existence pour sa famille. Catherine déploya beaucoup d'activité pour ressaisir quelque autorité en dépit des attaques incessantes des Turcs et des résistances des feudataires de Morée; mais ses efforts paraissent ne pas avoir été fructueux, et elle finit par se retirer à Naples, où elle mourut au commencement d'octobre 1346, laissant le titre d'empereur de Constantinople à son fils Robert.

ROBERT II.

Jusqu'à la mort de sa mère, Robert n'avait porté que les titres de despote de Romanie, comte de Céphalonie et de Zante et prince d'Achaïe; il ne prit le titre d'empereur qu'en 1346.

En 1347, le 9 septembre, il épousa à Naples Marie de Bourbon, fille de Louis I^{er}, dit le Grand et le Boiteux, premier duc de Bourbon, et veuve de Gui de Lusignan, prince de Galilée, fils de Hugues IV, roi de Chypre ¹.

Il ne paraît pas que, depuis son retour à Naples avec sa mère, Robert soit jamais retourné en Grèce et ait jamais tourné vivement son attention de ce côté, satisfait qu'il était sans doute de l'espèce de suprématie que lui donnait à la cour de Naples son titre d'empereur. Il mourut dans cette ville le 10 septembre 1364 et fut enterré dans l'église de Saint-Georges-le-Majeur. Il ne laissa aucun enfant de Marie de Bourbon, et le titre d'empereur passa à son frère Philippe. Quant à sa veuve, il lui avait fait donation en propre de la principauté réelle d'Achaïe et de plusieurs autres grands fiefs en Grèce. On trouvera ce qui la concerne dans l'article sur les princes d'Achaïe.

¹ Elle avait eu de ce mariage un fils nommé Hugues qui, en 1370, renonça à la régence et au baillet du royaume de Chypre, qui lui était délégué par les états après la mort de son oncle Pierre I^{er}. Il se domicilia en Morée, où on le trouve établi

sur la fin de ce siècle. (Voyez un état des fiefs de la Morée en 1391 dans le volume qui contient la *Chronique de Morée*, et l'article sur les Lusignan de Chypre à la fin de ce mémoire.)

PHILIPPE III.

Philippe hérita, par la mort de son frère, du titre d'empereur de Constantinople et de la principauté de Tarente. Pendant les premières années qui suivirent son accession au titre impérial, il ne fut occupé que des difficultés suscitées par son mariage sans dispense avec la belle Marie de Sicile, qui mourut le 20 mai 1366. En 1370 il se remaria, pendant un voyage en Hongrie, à Élisabeth, fille d'Étienne de Hongrie, duc de Sclavonie et de Dalmatie.

Je ne trouve dans la vie de Philippe aucun fait relatif aux affaires de l'empire de Constantinople.

Il mourut vers l'an 1373, sans laisser d'enfans, et le titre d'empereur de Constantinople passa à son neveu Jacques de Baux, duc d'Andrie, fils de sa sœur Marguerite et de François de Baux.

JACQUES DE BAUX.

Jacques de Baux prit comme ses devanciers les titres d'empereur de Constantinople, despote de Romanie, prince de Tarente et seigneur direct d'Achaïe. Quelques discussions avec la reine Jeanne I^{re} de Naples, à la suite desquelles cette reine confisqua la principauté de Tarente, l'obligèrent d'abord à se retirer à Corfou; mais il ne tarda pas à rentrer en grâce et revint à Naples, où il mourut peu de temps après Jeanne I^{re}, le 7 juillet 1383. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Catalde, fondée par son père, à côté de son oncle Philippe.

Il avait épousé en 1382 Agnès, fille de Charles de Sicile, duc de Duras, et de Marie de Sicile. Agnès mourut avant son mari, sans lui donner d'enfans.

Avec lui s'éteignirent les empereurs de Constantinople issus de Baudouin II de Courtenai.

¹ Les de Baux portaient : de gueule à une étoile de seize rais d'argent.

Duchés français de Bithynie et de Philadelphie en Asie.

Après l'échange fait par Boniface avec Baudoin, les Croisés étaient rentrés dans la faculté de disposer des provinces asiatiques. Le duché de Nicée, ou de Nicomédie ¹ ou de Bithynie fut alors donné par Baudoin à Louis de Blois; et peu de temps après, le duché de Philadelphie fut concédé à Etienne du Perche, qui n'était arrivé de Jérusalem qu'après la prise de Constantinople. Je doute que l'établissement de ces deux duchés et de quelques autres grands fiefs qui ont pu être distribués dans ce pays ait jamais pu acquérir assez de consistance et de permanence pour permettre de frapper monnaie. Je ne connais du moins aucune monnaie des seigneuries franques de l'Asie Mineure à cette époque, tandis qu'on en connaît de quelques-uns des toparques grecs de Trébizonde ², des empereurs grecs de Nicée ³ et des sultans seljoucides. Il serait fort possible que, pour faire admettre plus aisément la monnaie française par les peuples d'Asie, les hauts feudataires francs se fussent servis du coin de Trébizonde ou de celui d'Iconium. Il existe en effet au cabinet des médailles quelques monnaies incertaines qui pourraient bien recevoir convenablement cette attribution.

Duché de Philippopolis en Thrace.

Baudoin fit aussi une distribution de quelques grands fiefs sur le continent européen entre les puissans de son armée. Ville-Hardoin nous apprend que le duché de Philippopolis fut donné à Renier de Trit, qui y resta renfermé pendant sept ans, sans aucune communication avec le reste de l'armée d'occupation. Il me semble que pendant ce temps Renier de Trit dut faire frapper monnaie pour l'usage des troupes de sa garnison. Toutefois, je ne puis trouver aucune monnaie de ce haut feudataire. Peut-être se servait-il uniquement de la monnaie bulgare.

¹ Ce duché, placé dans le royaume de Nicée, est appelé *ducatus Nichomedie* dans le traité entre Jean de Brienne et Baudoin II (p. 22).

² Voyez Saulcy, *Monnaies byzantines*, page

413 et suivantes; Empire grec de Trébizonde.

³ Voyez Saulcy, p. 391 et suivantes; Empire grec de Nicée.

Ce duché était possédé en l'an 1229 par un haut baron appelé Girard de Stroim. Il est désigné comme propriétaire du duché de Finepople (Philippopolis) dans le traité qui régla les droits réciproques du jeune Baudoin II et de l'empereur à vie Jean de Brienne ¹.

Despotat vénitien.

Venise, qui avait obtenu dans le partage des dépouilles une part considérable de l'empire grec, et qui avait ensuite échangé quelques-unes des provinces méditerranéennes pour l'île de Candie, n'eut pas à s'occuper de frapper des monnaies particulières. La république gouvernait ces divers états par des délégués continuellement envoyés du centre avec une autorité subordonnée, et ses monnaies, comme ses lois, comme sa politique, avaient seules force dans ces pays. Toute cette partie de la conquête rentre dans les travaux entrepris par M. Zinkeisen sur les établissements pisans, génois et vénitiens dans la Méditerranée, travaux si savamment commencés par l'histoire de l'île de Candie ². Je me bornerai donc à la domination française.

Royaume de Thessalonique.

BONIFACE.

Le royaume de Salonique, conféré par Baudoin à Boniface de Montferrat en échange des provinces situées au delà du Bosphore, comprenait toute l'ancienne Macédoine et la partie septentrionale de la Thessalie, et ainsi il s'étendait, comme le fit la province de Salonique au moyen âge, depuis le Strymon, appelé aujourd'hui Struma et Orfan, et le lac Takinos (Cercine) dans lequel il se jette, jusqu'au Penée thes-

¹ Voyez note 1, pages 21, 22 et 23 : « Dilectus et fidelis consors et baro imperii, dominus Girardus de Stroim. »

² *Histoire de l'île de Candie et de ses ducs, délégués de Venise*; 1 vol. in-8°, par Zinkeisen. (Ce volume doit être prochainement publié.)

salique ¹. Il est même fort probable qu'il comprenait presque tout le territoire situé entre le Strymon et le Nestos, puisque la grande baronnie de Serrhès, donnée par Boniface au maréchal de Champagne et de Romanie Geoffroy de Ville-Hardoin, était placée entre ces deux fleuves. Au delà de cet espace, du côté de Constantinople, s'étendaient quatre autres grandes baronies presque indépendantes des deux souverainetés et qui furent plus tard cédées par l'empereur Baudoin II, comme une sorte d'annexe, avec le royaume de Salonique ².

Cette partie si formidable de l'ancien empire grec était depuis longtemps, par son éloignement de l'empire, comme une proie offerte aux envahisseurs. En l'an 249, 250 et 251 de J.-C. les Goths l'avaient envahie et avaient pu s'y mélanger avec les restes de quelques émigrations de nos anciens Celtes. En 551 les Slaves et les Huns y avaient tenté un premier établissement, qu'ils avaient rendu définitif en 685. A cette dernière époque, de nombreuses tribus slaves s'étaient jetées sur la Thessalie, la Grèce, les Cyclades, l'Achaïe, l'Épire, l'Illyrie et une partie de l'Asie ³. En 904 les Sarrasins de Tripoli en Syrie ravagèrent Salonique plutôt qu'ils ne l'occupèrent ⁴. Pendant le règne des Comnènes (de 1081 à 1185), les Normands des Deux-Siciles ne cessèrent de parcourir et de piller ce pays. En 1185 Guillaume-le-Normand s'empara de Salonique ⁵ et de son territoire et s'avancait même déjà jusqu'à l'Hèbre ou Maritza lorsqu'il fut défait par Alexandre Branas ⁶. Cinq années seulement

¹ « Ager ac ditio Thessalonicensis avo medio multum potuit, scilicet à Peneo Thessaliæ fluvio usque ad Strymonem. » (Tafel, *de Thessalonica ejusque agro*, dissertatio geographica; Berolini, 1829, p. 233.)

² Voyez la cession de 1266, page 28.

³ Tafel, p. LXXIII, et Fallmerayer, *Histoire de la péninsule de Morée*.

⁴ « Sarazenorū expugnatio rapina dicenda non occupatio atque possessio. » (Tafel, page XXXVII.) Ce fut encore par là que les Turcs, au quinzième siècle, portèrent les coups les plus dangereux à l'empire grec; ils s'emparèrent définitivement de Salonique en 1430.

⁵ « Rex Guilielmus Sicilie copiosum exercitum in Romaniam transiit (anno 1185) qui civitatem Durachie et civitatem Saloniquum cepērunt. » (Anonymus Cassinensis apud Muratori

Script. rerum ital., tome 5, page 70.) — « Saloniceam, amplitudine opibusque presignem pervadit (l'armée de Guillaume) et obtinet. » (Monachus S. Mariani; Trevis, 1609, page 88, à l'année 1185.)

⁶ « Normanni utriusque Siciliæ per omne Comnenorum Constantinopolitanorum ævum Thessaloniceam magnis exercitibus appetere non desierunt, licet eā non antè ultimum illorum principem, Andronicum tyrannum, anno 1185, potiti; quo demum successu freti, adversus ipsam Constantinopolin profecti, medio fere inter utramque urbem spatio, cum jam Hebro flumini appropinquarent, Alexandri Bransæ, Græcorum ducis, artibus repressi, adque Strymonem fluvium rejecti, internecina clade extincti sunt. » (Tafel, p. XXXVII.)

avant cette invasion normande, en 1177, l'empereur Manuel Comnène avait, à l'occasion du mariage de Rénier avec sa fille Marie¹, fait don de la royauté de Salonique à Rénier de Mont-Ferrat, frère de ce Guillaume de Mont-Ferrat qui avait épousé Sybille, fille de Baudoin III de Jérusalem, et oncle de ce même Boniface dont il est question ici; mais Rénier n'était jamais allé s'établir dans son royaume, et il était constamment resté à Constantinople. Ce fut peut-être ce souvenir de famille non moins que la considération d'une proximité de territoire avec son nouveau parent le roi de Hongrie qui décidèrent Boniface à solliciter ce royaume et les Croisés à le lui accorder.

Aussitôt après avoir accommodé ses différends avec l'empereur Baudoin I^{er} par la médiation de son ami Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne et de Romanie, Boniface de Mont-Ferrat se dirigea vers Salonique, qui devint la capitale de son nouveau royaume, appelé aussi royaume de Thessalie. Sa première intention avait été d'englober dans ses états l'Attique et le Péloponnèse, et déjà il s'était dirigé de ce côté jusqu'à Larisse et même jusqu'à Argos, accompagné de quelques nobles grecs qui lui préparaient le chemin²; mais on verra plus loin que, par affection pour Guillaume de Champ-Litte et pour le neveu de son intime ami Geoffroy de Ville-Hardoin, il consentit à reconnaître l'indépendance de leur nouvelle conquête, et il l'agrandit même par l'adjonction des territoires d'Athènes et de Négrepont, dont il soumit les seigneurs à la suzeraineté du seigneur de Morée. A l'exemple de Baudoin, il conféra quelques grands grands fiefs dans ses états. Tels furent entre autres ceux de Mégalopolis et de Serrhès, dont il donna le choix à son ami le maréchal Geoffroy de Ville-Hardoin.

Je ne doute pas que Boniface, aussitôt après son installation, n'ait fait frapper monnaie. Il était trop jaloux de l'autorité que Baudoin avait voulu exercer sur lui, pour ne pas faire usage de ses droits dans toute leur latitude, et un des plus hauts de ces droits était celui

¹ « Et dedit (l'empereur Manuel) ei (à Rénier de Mont-Ferrat) honorem Thessalonicensem (le titre de roi de Thessalonique), que est maxima potestas regni sui, post civitatem Constantinopolitanam. » (Robertus de Monte apud Struv. *Rerum german. script.*, tome 3, p. 924.)

² « Κρατικός οὖν τερματὶ (le passage de Tempé) κατέ-

βόταν ἔγχε καὶ Ἀσπίδος αὐτῆς ἐπὶφύει καὶ δι' Ἑλλάδος ἰδέσθαι καὶ περιέσσεσθαι τὴν τοῦ Πάλαρος ἡπύον ἀπὸ τῶ ἀναγμένα μισθὰ καὶ τοῖς ἑκπορθεῖν προβαίνειν ἰσθὺν διὰ τὴν τῶν Ῥωμαίων ἀφύλακτον. Συνεισπορεύει δὲ ἐκ τῶν Ῥωμαίων τινες, καὶ πάλιστα τῶν ἐν γηγενέτων μαλεῖοντες τὰς πόλεις καὶ τὰς τριβούς διαμαρτυροῦντες. » (Nicéas, *Prise de la ville*, § 7, pages 794 et 795 de l'édition de Bonn.)

de frapper monnaie. Toutefois, le Cabinet des médailles de Paris ne possède aucune monnaie de Salonique, et il m'a été jusqu'ici impossible de m'en procurer une seule.

La royauté de Boniface fut de courte durée. Il mourut dans l'année 1207.

De sa première femme, Éléonore de Savoie, il laissa Guillaume, qui lui succéda au marquisat de Mont-Ferrat, et Agnès, qui épousa à Constantinople, le 4 février 1207, Henri, frère de Baudoin I^{er}.

De sa seconde femme, Marguerite de Hongrie, veuve de l'empereur Isaac, il laissa Démétrius, qui lui succéda au royaume de Salonique.

DÉMÉTRIUS.

Démétrius n'avait que deux ans au moment de la mort de son père. Guillaume, son frère du premier mariage, arriva de Mont-Ferrat avec des troupes et le fit couronner. Il revint ensuite dans le Mont-Ferrat, après avoir pourvu à l'administration du pays. Le comte de Blandras fut, à ce qu'il paraît, investi de la principale autorité et engagea son pupille dans de grands démêlés avec l'empereur Henri. Pierre de Courtenai ayant été désigné pour succéder à l'empereur Henri, Guillaume, frère de Démétrius, profita du passage de Pierre à Rome et de son couronnement, le 9 avril 1207, pour obtenir du pape et de lui des assurances publiques de protection pour son frère¹ et la reconnaissance de son droit de succession à la

¹ Voici la lettre de protection qu'écrivit à cette occasion le pape Honorius au roi de Salonique :

« Regi Thessalonicensi, Honorius episcopus, servus servorum Dei.

« Carissimo in Christo filio regi Thessalonicensi illustri, salutem et apostolicam benedictionem.

« Et si singulis teneamur in justis petitionibus favorem apostolicam impertiri et maxime in etate tenera constitutis, saltem principes per quos temporaliter machina mundi regitur, eò debemus materne lactis dulcedine confovere, quò magis in ipsis, cum ad annos discretionis

pervenerint, consuevit ecclesia utilius providere. Tuis igitur, fili in Christo carissime, justis precibus inclinati, licet donec ad annos discretionis perveneris sub generali Apostolice Sedis protectione consistas, specialiter tamen personam et regnum tuum, salvo jure imperii et imperatoris Constantinopolitani qui pro tempore fuerit, sub beati Petri et nostrà protectione suscepimus, et presentis scripti patrocinio communimus. Nunc ergo, etc., hanc paginam nostram protectionis, etc., si quis autem, etc.

« Data Perusii, idus augusti, Pontificatus nostri anno primo (12 août 1216). »

royauté de Salonique pour lui-même. Mais Pierre, au lieu de pouvoir protéger personne, fut arrêté à son passage par Théodore, despote d'Arta, qui s'empara bientôt après du royaume de Salonique en 1222. Démétrius était resté à Rome, où il était allé solliciter de nouveaux secours, et il revint avec son frère avec des forces assez imposantes. Leurs succès furent d'abord très-importans; mais la mort de Guillaume, au mois de septembre 1224, détruisit tous les fruits de cette expédition. Sans se laisser décourager par le mauvais succès, Démétrius chercha à se maintenir en Thessalie après la mort de son frère; mais il fut forcé par Théodore de quitter de nouveau le pays. Retourné en Mont-Ferrat, il faisait des préparatifs pour une nouvelle expédition plus redoutable, lorsqu'il mourut en 1227, instituant par son testament l'empereur Frédéric II son héritier. Boniface III, marquis de Mont-Ferrat, son neveu, prit cependant le titre de roi de Salonique.

BONIFACE.

Boniface III, fils de Guillaume de Mont-Ferrat, avait pris, dès la mort de son oncle, le titre de roi de Salonique. Ce titre lui fut confirmé par l'empereur Frédéric II, qui en 1239 renonça formellement à la succession de Démétrius¹. Boniface mourut en 1254, sans avoir fait aucune démonstration en faveur du royaume de Salonique, occupé depuis 1222 par les despotes d'Arta, qui s'étaient créés empereurs². Il paraît même que son titre fut formellement abandonné par lui-même; car, en 1243, Guillaume dalle Carceri, seigneur de Négrepont, fut déclaré roi de Salonique.

GUILLAUME DALLE CARCERI.

Guillaume dalle Carceri était fils de Ravan dalle Carceri. Il épousa une Hélène de Mont-Ferrat que Baudoin II, dans une lettre de l'an 1243, dit être petite-fille de Démétrius. Comme Démétrius n'eut pas d'enfant et n'avait qu'une sœur, nommée Agnès, qui épousa l'empereur Henri de Constantinople, et que cette sœur elle-même n'eut pas

¹ Benvenuto San-Giorgio, col. 385 et 386.

² Voyez, dans l'Appendice C, l'article relatif aux despotes d'Arta, dans les Extraits des chroniqueurs bysantins.

d'enfans de l'empereur Henri, il serait possible qu'après la mort de ce premier mari, Agnès, restée en Grèce et alors fort jeune, se fût remariée avec quelque chevalier dont le nom m'est inconnu et en ait eu cette fille dont parle Baudoin II, comme petite fille de Démétrius et en effet sa nièce, et qui apporta à son mari le trône de Salonique, ainsi qu'on en peut juger par cette lettre qui se trouve dans Rinaldi ¹ :

« Balduinus, Dei gratiâ fidelissimus in Christo imperator à Deo coronatus, Romanie moderator et semper augustus, universis has litteras inspecturis salutem et amoris affectum.

« Ad universitatis vestre notitiam volumus pervenire, quòd nos virum nobilem *Willelmum de Veronâ, dominum terre Nigripontis, maritum preclare domine Helene, neptis quondam Demetrii regis Thessalonicensis illustris*, in nostrâ simul cum ipso vivo presentiâ constitute investivimus, juxta petitionem et desiderium eorumdem, cum plenitudine gratie nostre, de jure regni Thessalonicensis et pertinentiarum suarum, *que ad dictam dominam uxorem ejusdem, ex morte prefati regis, ratione propinquitatis recidere dignoscuntur*, ex hoc recipientes ipsum in hominem nostrum ligium et fidelem contra personas omnes, presentes pariter et futuras, itâ tamen quòd omnium rationes et jura sint salva, nec aliquibus ex hoc prejudicium generetur.

« In hujus igitur rei firmitatem et testimonium ac in securitatem nobilis memorati, presentem chartam sibi dedimus auree bulle nostre munimine roboratam.

« Actum propè regiam civitatem, in castris; astantibus : domino venerabili patriarchâ, etc., etc. Anno domini 1243, nonis maii, imperii nostri anno decimo primo ². »

GUILLAUME DE MONT-FERRAT:

Après Guillaume dalle Carceri, je vois le titre de roi de Salonique porté par Guillaume de Mont-Ferrat dit le Grand et fils de Boniface III; mais ce ne fut qu'un titre vain pour lui, et en l'année 1284 il céda

¹ A l'an 1243, onzième année de Baudoin II et quinzième d'Innocent IV, tome 21, page 298.

² Rinaldi ajoute : « Adjecit sequenti anno imperiali constitutioni pontificum robur Inno-

centius, ac litteris datis Laterani, IX kal. maii, Thessalonicensis regni jura ad Helenam, *Demetrii regis* (cui Theodorus Comnenus regnum eripuerat) *neptim* devoluta promulgavit. »

cette ombre de royauté à l'empereur grec Andronic Paléologue en lui donnant en mariage sa fille Yolande ou Irène.

Rois titulaires de Salonique de la maison de Bourgogne.

HUGUES.

J'ai rapporté, à l'article Baudoin II, l'acte en vertu duquel Baudoin céda, après son retour en France, en janvier 1266, le royaume de Salonique à Hugues IV, duc de Bourgogne. Hugues ne songea pas à aller prendre possession de son empire; et pendant les six ans qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1272, il laissa le titre de roi de Salonique avec le duché de Bourgogne à son fils Robert II.

ROBERT.

Robert II ne songea pas plus que son frère à rendre effectif son titre de roi de Salonique et mourut en 1305, laissant ce titre avec le duché de Bourgogne à son fils Hugues V, encore mineur.

HUGUES V.

Hugues avait été fiancé dans son enfance, pendant la vie de son père, avec Catherine de Valois, héritière du trône de Constantinople. Charles de Valois croyait voir dans cette alliance avec le souverain titulaire d'un royaume si voisin de l'empire un moyen de reconquérir l'empire à l'aide des forces de la Bourgogne; mais la mort de Robert II le décida à chercher une autre alliance pour sa fille, et après de longues négociations on décida Hugues V, devenu majeur, à se désister de ses droits sur la main de Catherine de Valois, qu'on voulait donner à Philippe de Tarente, possessionné réellement en Thessalie et en Épire du fait de son premier mariage. Quelques concessions de famille furent faites à Hugues, et il renonça en 1313 à la main de Catherine de Valois en faveur de Philippe de Tarente, et au royaume de

Salonique en faveur de son frère Louis de Bourgogne, devenu le mari de Mahaut de Hainaut, princesse d'Achaïe ¹.

LOUIS.

Louis épousa Mahaut en 1313 à Fontainebleau. Il partit pour la Morée avec elle en 1315, afin de prendre possession réelle de la principauté d'Achaïe ² et du royaume de Salonique; mais il mourut en 1316; et, en vertu des clauses de son contrat de mariage, comme de celles de son testament, la principauté de Morée et le royaume de Salonique furent dévolus ensemble à son frère Eudes IV, qui avait succédé dans le duché de Bourgogne à son autre frère Hugues V.

EUDES.

Eudes, duc de Bourgogne depuis 1315, ajouta à ce titre, après la mort de son frère Louis en 1316 ³, ceux de roi de Salonique et de prince de Morée. Sa première pensée fut de se défaire, à quelque prix que ce fût, de l'un de ces deux titres si onéreux pour lui, et il vendit en effet, le 6 octobre 1320, à Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople, son droit éventuel sur la principauté d'Achaïe, se réservant le titre de roi de Salonique et les baronnies de Madyte et de Macri. Depuis cette époque, la royauté titulaire de Salonique resta réunie à l'empire titulaire de Constantinople, comme depuis la cession de Guillaume de Mont-Ferrat en 1284, la possession réelle du royaume était réunie à la possession réelle de l'empire entre les mains des empereurs Grecs de Constantinople.



Ces notions préliminaires sur les diverses subdivisions de l'empire franc de Constantinople une fois établies, je passe à l'histoire de la principauté française de Morée.

¹ Voyez toutes ces stipulations page 53, dans la suite de ce mémoire.
ce que je rapporte sur Catherine de Valois.

² Et non en 1320, comme le dit *l'Art de vérifier les dates*, article d'Eudes IV.

PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE DE MORÉE

ET SES DOUZE PAIRIES.

Débarquement de Geoffroy de Ville-Hardoin en Morée.

Geoffroy de Ville-Hardoin, neveu du maréchal de Champagne¹ auquel nous devons un si naïf, si exact et si noble récit de la prise de Constantinople, fut le véritable promoteur de l'entreprise de Morée; ce fut lui qui fit les premières conquêtes; ce fut lui qui vint appeler le zèle de ses amis à se porter de ce côté; ce fut lui qui entraîna son ami Guillaume de Champ-Litte, et qui conduisit à bien par sa bravoure et son expérience l'expédition qu'il avait seul conseillée.

Le vieux chroniqueur son oncle raconte que ce neveu se croisa en même temps que lui, avant le parlement de Soissons, à l'appel de Foulques de Neuilly en 1199². Mais au lieu d'aller avec son oncle s'embarquer à Venise, et s'exposer ainsi à être détourné d'un pèlerinage religieux par des intérêts mondains, Geoffroy fut probablement de ceux qui prirent passage en Provence pour la Terre-Sainte. Il y accomplit son pèlerinage armé et s'apprêtait à revenir en France, lorsqu'il apprit que son oncle et ceux qui avaient préféré le passage de Venise venaient de se couvrir de gloire en remplaçant sur le trône de Constantinople le jeune Alexis leur protégé, et en obtenant, pour prix de ce secours, la promesse de soumission future de l'église grecque à l'église romaine. Les chaînes qui fermaient le port de Constantinople avaient été aussitôt envoyées à Acre en témoignage de cette victoire³. On ne savait pas encore que cette première victoire avait été, peu de mois après, suivie d'une autre bien plus mé-

¹ Voyez la généalogie de cette branche des Ville-Hardoin, à la suite de ce mémoire.

² « En le terre le conte de Champaigne se croisa. Jofrois de Vile-Harduïn li mareschaus et Jofrois ses niés. » Alberic le men-

lionne aussi : « Gaufridus Campanie marescallus et Gaufridus nepos ejus, de Villā-Harduini appellatus. »

³ Et ipsam calthenam ruperunt que postea apud Acram fuit missa. (Alberic, p. 427.)

morale et qu'un empire français venait d'être établi sur les débris de l'empire grec. A la nouvelle seule des premiers succès, Geoffroy et quelques-uns de ses amis s'apprêtèrent à quitter la Syrie sur plusieurs bâtimens, dans l'intention de se rendre à Constantinople. Une des nefes les plus grandes y arriva en effet, au moment où le partage des terres venait d'être fait. Toutefois, comme sur cette nef arrivèrent quelques hommes considérables, Baudoin sut leur faire bonne part des dépouilles pour s'assurer leur assistance. Étienne du Perche, cousin du comte Louis de Blois, reçut le duché de Philadelphie, et Thierry de Tenremonde fut désigné pour remplacer dans la dignité de connétable le comte Hugues de Saint-Paul, malade de la goutte.

Une autre nef, celle sur laquelle était monté Geoffroy de Ville-Hardoin, fut poussée par le mauvais temps loin de sa destination, et fut obligée de relâcher en assez mauvais état à Modon, port du Péloponnèse¹. Là Geoffroy fut obligé de séjourner quelques jours pour faire réparer son bâtiment. Pendant ce temps un Grec puissant dans le pays lui apprit la prise de Constantinople par les siens et la formation d'un empire français, et l'engagea à conquérir pour son compte le pays où il venait de débarquer, en s'offrant de l'assister lui-même de toutes ses forces². Geoffroy le crut; ils se firent réciproquement serment et conquièrent bonne partie de la Morée³;

¹ « Si l'amena vens et aventure au port de Micon. » (Chr. de V.-H.) Micon, écrit dans d'autres manuscrits Mucon, Michon et Monçon, est incontestablement le port de Modon, appelé par nos vieux chroniqueurs *Moncio*, et dont le nom désignait aussi le Péloponnèse entier, qu'on trouve appelé souvent *Moncionis insula*. Alberic le dit formellement, en donnant toutefois dans la même page à Modon, l'ancienne Methone, le nom de Michenas ou Mithenas. Voici la route qu'il fait tenir à la première flotte partie de Venise, depuis son départ de Corfou.

« Indè per marini littoris longitudinem, apud *Andre-villam* (Andrevida) et post apud *Michenas* (Modon) venerunt. Ubi notandum quod, à Durachio (Durazzo) usque ad portum de Andrevillâ, à Constantinopoli elongabant se secundum situm terre, licet per viam maris appropinquarent. Ergo secundum ipsam marini

recurvationem littoris *Moncionis insulam*, id est *Sicioniam* et *Achatiam*, perlustrando, primò civitatem *Argos*, deindè *Corinthus* et *Athenas* et quondam insulam *Monovasiâ* (Monembasie) dimiserunt, et apud civitatem *Negrepont* contra *Thebas* applicuerunt. (Alberic, p. 427.)

² « Et uns Griex ki moult ert sires dou pais le sot. Si vint à lui et l'onnoura moult et li dist : « Biau sire, li Franc ont conquise Constantinoble et fait empereour. Se tu te voloies à moi accompaignier, je te porteroie moult bonne foi, et conquerriemes de celle terre assés. » (Chronique de Ville-Hardoin.)

³ « Ensi se jurerent ensamble entre le Griex et Jofrois de Ville-Harduin; et conquièrent grant partie de la terre et trouva moult bonne foi au Griex. » (Chr. de V.-H.) Je me sers toujours du texte du manuscrit 207 supplément.

mais à peu de temps de là, le Grec allié de Geoffroy de Ville-Hardoin étant mort, le fils du Grec et les villes déjà soumises secouèrent le joug de Ville-Hardoin¹, qui se décida à aller trouver le marquis de Mont-Ferrat, dont on lui annonçait l'approche de ce côté. Après une chevauchée intrépide de six journées, à travers tout le Péloponnèse, encore épouvanté du rapide triomphe du nouveau conquérant², Geoffroy arriva à Napoli de Romanie, près du marquis, ami intime de son oncle le maréchal, et qui le reçut avec la plus grande affection. Le marquis, qui connaissait son courage, lui offrit même des terres et un établissement considérable dans son royaume de Salonique, mais Geoffroy avait en tête et sa vengeance contre le fils du Grec et son projet de conquête de la Morée, et il refusa tout³. Là il rencontra son ami particulier Guillaume de Champ-Litte, frère d'Eudes de Champ-Litte mort à Constantinople, et qui avait suivi le marquis à Corinthe et à Napoli de Romanie, et il chercha à faire passer dans l'esprit de son ami ses idées de conquête de la Morée, en s'offrant à être son homme lige pour tout ce qu'ils conquerraient ensemble⁴.

Guillaume de Champ-Litte, qui avait pour lui grande amitié et grande estime, se décida à adopter ses plans. Il alla donc trouver le marquis, lui exposa ses desseins, reçut son approbation, et suivis de cent chevaliers et d'un nombre compétent de sergens à cheval, ils se mirent tous deux en route pour s'acheminer vers la Morée⁵.

¹ « Ensi com les aventures aviennent si com Dieu plaist, maladie prist le Grieu, dont il morut. Et li fieus au Grieu se revela contre Jofroi de Vile-Harduïn et l'outra. Et se tournerent li castel k'il avoit conquis contre lui. » (Chr. de V.)

Alberic mentionne le même fait sous l'an 1205 : « Gaufridus de Vila-Harduini, Johannis filius, nepos Gaufridi Campanie marescalli, Moncionis insulam, id est Sicyoniam et Achalam, et civitatem Mytenas obtinuit. » (P. 439.)

² « Et chevaucha par bien grant peril sis journées parmi la terre, et vint al ost où il fu volentiers veu et moult honnorés del marchis et des autres ki i estoient. Et il fu bien drois, car moult fu preu et vaillant. » (Chr. de V.-H.)

³ « Li marchis li volt donner assés terre et avoir, pour çou kil remansist avec lui, et il n'en volt

point prendre. » (Chr. de Geoffroy de V.-Hard.

⁴ « Ains parla à Willame de Chan-Litte, ki moult estoit ses amis, et li dist : « Sire, je vieng d'une terre ki moult est riche, que on apele la *Mourée*. Prendès de gent çou que vous en poés avoir et partès de cest ost, et alons, et la conquerons par l'aide de Dieu; et çou que vous me voulés donner de la conqueste, je le tenrai de vous et serai vostre hom liges. » (Chr. de V.-H.)

⁵ « Et celi (Guillaume de Champ-Litte), qui moult le crut et ama, ala ou marchis. Si li dist ceste cose. Et li marchis li abandonna k'il i alast. Ensi se partirent del ost Guillaume de Champ-Litte et Jofroi de Vile-Harduïn; et emmenerent bien cent chevaliers avec aus, et de sergans à cheval grant partle, et entrèrent en la terre de la Mourée. » (Chr. de V.-H.)

Guillaume de Champ-Litte, premier seigneur français de Morée, de 1205 à 1210.

Guillaume de Champ-Litte, vicomte de Dijon et seigneur de la Marche, était parti avec son frère aîné Eudes pour la croisade de Constantinople ¹. Eudes mourut en 1204 dans cette ville ², un peu avant le couronnement de Baudoin. Guillaume s'attacha de préférence au marquis de Mont-Ferrat après sa querelle avec Baudoin, ainsi que le firent aussi Jacques d'Avesnes et Othon de La Roche, et il le suivit dans son excursion vers Corinthe et Napoléon de Romanie, où vint le trouver Geoffroy de Ville-Hardoin. Guillaume et Eudes étaient fils d'Eudes, seigneur de Champ-Litte, né du second mariage d'Hugues I^{er} (huitième comte de Champagne) avec Élisabeth de Bourgogne, dame de Champ-Litte ³ (sœur de Renaud III, comte de Bourgogne). Hugues, soupçonnant la légitimité de ce fils, refusa de le reconnaître ⁴. Eudes fut donc réduit à la seigneurie de Champ-Litte, qui appartenait à sa mère, mais il n'en continua pas moins à porter le nom de Champagne, qu'il transmit à ses enfans ⁵. L'aîné, Eudes II, mourut, comme on l'a vu, en 1204 à Constantinople, et c'est du second, nommé Guillaume, seigneur de la Marche, que nous allons suivre l'établissement.

La Chronique de Morée et la Chronique de Muntaner, qui n'est en cela que l'écho des traditions locales, font partir les premiers conquérans français de l'Achaïe, l'un directement de Venise ⁶, l'autre de Brindes ⁷,

¹ Voyez, page 33, note 1 de la *Chronique de Morée*, un acte donné par lui avant son départ pour la croisade, en 1202. Il y fait mention de son frère Eudes et de son fils Guillaume, qui, dit-il, ne parle pas encore : « Guillelmus filius meus tunc temporis non loquebatur quàm feci hanc eleemosynam. »

² « En cel termine morut uns des plus haus barons del host, ki avoit non Oedes de Chan-Lite li Champignoiz; et fu moult plourés et plains de Guillame son frere et de ses autres amis; et fu enterré à moult grant honneur ou moustier des Apostles. » (Chr. de V.-H.)

³ Voyez p. 32, note 2 de la *Chron. de Morée*.

⁴ « Et illa (Elisabeth) peperit filium Odonem nomine de Chan-Lita; et dictum à physici comitti Hugoni quod ipse non habebat possibilita-

tem generandi, et idcirco consequens erat eundem Odonem non esse suum filium, sed alterius; et fuit causa quâ comes Hugo dictum Odonem nq̃a constituit sibi successorem. » (Alberic, à l'an 1125, page 251.)

⁵ On trouve dans Pérard (*Pièces pour servir à l'histoire de Bourgogne*), un sceau de cet Eudes de Champ-Litte, dans lequel il prend le nom de *Champenois*. Il y est représenté à cheval, et autour on lit : « SIGILLUM ODONIS CAMPANENSIS. » Je le donne planche IV, n° 1.

⁶ Ὁ Ἰ. τὴν Βασιλειάν ἀπέστειλεν τὰ πλεονεχῆ ἔργα.

Καὶ αὐτὸς τὰ οικονομήσαν ὅσα ἤθελεν εἰς χρεῖαν.

Τὸν μέρτιον ἐκίρασαν, ἐδίδοσαν καὶ ἑτέροις.

(*Chron. de Morée*, p. 33.)

⁷ « E foren à Brandis, hon se reculliren. » (Chronique de Muntaner, chapitre 261.)

et tous deux les font arriver près de Patras au mois de mars 1205¹; mais le témoignage de notre vieux chroniqueur Geoffroy est une autorité qui annule tout témoignage différent du sien en ce qui concerne les premières démarches de son neveu.

Ce fut donc de Nauplie, près d'Argos, que partit directement Guillaume de Champ-Litte, avec son ami Geoffroy de Ville-Hardoin, et non pas de Brindes ni de Venise.

De Nauplie ils se dirigèrent immédiatement sur Modon², par la Laconie³ et l'Arcadie. L'ensemble de la partie méridionale du Péloponnèse portait, à ce qu'il paraît, alors le nom de Morée⁴, l'intérieur celui de Messarée⁵ et le nord celui d'Achaïe.

A la nouvelle de l'arrivée d'un si petit nombre de Francs à l'extrémité méridionale de l'empire grec, une résistance plus compacte se prépara contre eux. Michel, fils du sébastocrator Jean-Ange Comnène⁶, aussitôt après la prise de Constantinople par les Français, avait cherché, comme l'avait fait aussi Jean Asan ou Johannice, roi de Bulgarie, à se rapprocher d'eux. Les avances de Jean Asan en avaient été repoussées avec dédain; mais il paraît que celles de Michel avaient été plus favorablement écoutées, et il s'était lié particulièrement avec Boniface de Mont-Ferrat. Mais soit qu'il fût blessé par l'orgueil des vainqueurs, soit que sa propre ambition le poussât à profiter de l'anarchie du pays pour se faire un État indépendant, il ne tarda pas à se séparer de ses nouveaux amis, et profitant des moyens mis par eux-mêmes entre ses mains, il se fonda une souveraineté séparée en Épire sous le nom de despotat d'Arta⁷.

¹ Εἰς τὸν Μορέαν ἐφθασαν στὴν πρῶτην τοῦ μαΐου.

² Ἐστὶς ἀποκαλέσκειν, στὴν Ἀχαΐαν τὸ λίγουν.

Ποῦ ἐν Ἰδούθιν τῆς Πατροῦ κέν διακρίνεται μίλια. (P. 33.)

³ « E fortuna aconseguili, e hagen tornar en Florenza (Clarentza) en la Morea... Que-us dire que aquells dos richs homens edificaren una ciutat que ara ha nom Patraix. » (Munt., Chr., p. 261.)

⁴ « Et chevauchierent duskes à la cité de Micon. » (Chr. de Ville-Hardoin.)

⁵ Τὸ δὲ (l'armée des Français), ὡς μὴ παλαιότερον ὄν ἀλλὰ πτηνὸν καὶ ἀέριον, ὑπερπᾶν..... χωρεῖ πρὸς Ἰσθμὸν, τροποῦται τὸ πρὸ Ἰσθμοῦ προσεδρεῖται ῥωμαϊκόν, κρείσσειν εἰς πόλιν πρὸς Ἰσθμῷ κειμένην καὶ πάλαι ἀνεῖον τὴν Κόρινθον, μεθίσταται πρὸς Ἄργος, περιπαττοῦναι τοὺς Ἀδάμανας, ἐς Ἀχαΐαν ἵσθιν προσβάλλει, ἐν τούτῳ τὴν Μεθώρη μετάρχηται καὶ ὅρα πρὸς Ἠέλιον (ancien

Navarin) τὴν πατρίδα Νικότορος. (Nicéas, id. § 9, p. 806.)

⁶ Voyez mon *Index géographique* dans la *Chronique de Morée*.

⁷ *Idem*, *ibid.*

⁸ Voyez la généalogie des despotes d'Arta.

⁹ « Uns Grieus qui estoit apelés Michalis et ert venus (à Salonique) avec le marchis de Constantinoble et estoit moult bien de lui, si s'en parti de lui k'il n'en sot mot; et s'en ala à une chité que on apele Larche. (Larisse? ou Arta?) Et prist la fille d'un riche Grieu ki tenoit se terre de par l'empereour, et se saisi de la tierre, et commencha à guerroyer le marchis et la terre de Constantinoble dusc'à Salenike. » (Chr. de Ville-Hard.)

Alberic mentionne également, à l'an 1205, l'é-

Un établissement permanent des Français dans le Péloponnèse menaçait l'existence du despotat d'Arta, et Michel se hâta d'accourir pour s'y opposer ¹.

Guillaume de Champ-Litte et Geoffroy de Ville-Hardoin réunirent aussitôt le peu de forces qu'ils avaient; mais avant leur départ ils fortifièrent Modon, qui avait été précédemment détruite par les Vénitiens ², et c'était même ce mauvais état des fortifications de Modon qui avait facilité la prise de la ville une première fois à Geoffroy de Ville-Hardoin et qui la facilita une seconde fois à Guillaume de Champ-Litte. Ils s'avancèrent donc dans la direction de Patras à la rencontre de Michel, qui avait dû arriver du despotat par Naupacte ou Lépante. Michel fut défait, malgré le nombre supérieur de ses troupes ³, et obligé de retourner promptement dans sa nouvelle souveraineté.

C'est, à proprement parler, après ce premier avantage, qui avait amené les Français auprès de Patras, que commence le récit de la *Chronique de Morée*. Avant de retourner à Modon, les Français vainqueurs voulurent profiter de leurs avantages, et ils mirent sur-le-champ le siège devant Patras, dont ils s'emparèrent après une courte résistance ⁴.

Une fois maîtres de Patras, ils en mirent les fortifications en état et y laissèrent bonne garnison; puis, d'après le conseil des Grecs du pays, ils se portèrent, en reprenant leur route vers Modon, sur Andravida, ville

établissement de Michel en Épire : « Quidam Michaelis, dum missus fuisset versus Durachium, in partibus illis se ducem fecit, de consensu Grecorum. (P.441) »

¹ « Mychalīs oī dire k'il estoient à poi degent en la terre. Si amassa une grant partie de gent et chevaucha après aus, si come cil ki les cuidoit tous avoir pris et avoir en sa main. » (Chr. de Ville-Hardoin.)

² « Si hourderent un viés castiel ki de lonc tans avoit esté abatus. » (Chr. de Ville-Hardoin.) La *Chronique de Morée* mentionne (p. 42) cette destruction du château et des fortifications de Modon :

Τὸ κάστρον ἦτον ἱερὸν, καὶ ὅλο χαλασμένον,
ὅπου τὸ ἰσχυρότατον ὄμπρος οἱ Βενετικοί,
δι' οὐ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι ἐκεῖ τὰ πλεονεκά τους,
ἐκπόδίζον καὶ ἐκούρουν τῆς Βενετίας τὰ κάστρα.

Cette dévastation était, à ce qu'il semble, déjà

ancienne, puisque, selon les chroniques vénitiennes, elle avait été faite par Dominico Michieli à son retour de la Terre-Sainte, en 1124.

³ « Il n'avoient mie plus de cinq cens homes à cheval, et les anemis estoient plus de cinq mille. Ensi come les graces de Dieu avienent et les aventures, il se combattirent as Griens et les deconfrent et vainquirent; et nō gens gaaignerent chevaux et arnois à moult grant planneté. (Chronique de Ville-Hardoin.) »

Muntaner mentionne également cette première défaite, bien qu'en dénaturant un peu les faits et les noms : « E a la fi ell s'ajusta ab tot son poder e ab partida del poder del dispotat de l'Arta; e vench los desus; e aquells exiren li a camp; e plague a Deus que aquest Andronic (Michel) fo vençut. » (Muntaner, Chr., p. 261.)

⁴ Voyez la *Chronique de Morée*, p. 34, dans le premier vol. de la Coll. des Chr. du Panthéon.

située dans le beau pays des plaines de Morée et ouverte de toutes parts ¹. Les habitans se soumirent sans résistance.

C'est à ce moment que le chroniqueur place un fait, que notre vieux chroniqueur Ville-Hardoin, mieux informé, et parce qu'il vivait plus près des événemens et parce que le principal acteur était son neveu, place un peu plus tôt; je veux parler de la visite des conquérans de Morée à Boniface de Mont-Ferrat dans le voisinage d'Argos. Suivant la *Chronique de Morée*, ce fut Guillaume de Champ-Litte seul qui obtint ces premiers avantages sans le secours de Ville-Hardoin, et ce ne fut qu'au moment où, après la soumission d'Andravidia, il avait marché par Vostitza sur Corinthe ², en se faisant suivre de ses bâtimens par la côte, qu'il fut rejoint par Boniface de Mont-Ferrat, avec lequel se trouvait Geoffroy de Ville-Hardoin, qui le pria de l'autoriser à se réunir à son ami Guillaume de Champ-Litte ³.

On voit qu'ici les rôles sont complètement intervertis et qu'on attribue à l'un tout ce qu'a fait l'autre et réciproquement; mais le témoignage de notre vieux chroniqueur me paraît d'autant mieux mériter toute créance que Guillaume de Champ-Litte était avec lui à Constantinople et avait suivi l'armée avec lui. Cette première difficulté tout à fait éclaircie, je suis le récit du chroniqueur grec, en l'appuyant ou le redressant par les autres témoignages contemporains.

Avant de se séparer de Guillaume de Champ-Litte, Boniface de Mont-Ferrat, qui l'avait aidé à repousser Léon Sgure de Corinthe, non-seulement lui fit don de tout ce qu'il conquerrait dans le Péloponnèse, mais y ajouta quelques pays qui venaient d'être conquis par son secours et qui relevaient de sa couronne de Salonique. Tels furent la seigneurie supérieure d'Athènes, conquise par Othon de La Roche ⁴, celle de Bodonitza ⁵ et celles de Négrepont ⁶.

Resté seul maître dans sa nouvelle conquête, Guillaume de Champ-

¹ ἡ χώρα ἡ λαμπρότερη εἰς τὸν κάμπον τοῦ Μορέως

ἡ χώρα γὰρ ἀπολυτὴ κοίτταται εἰς τὸν κάμπον.

Οὕτω κύργος, οὕτω τειχιά εἶναι ποσὸς εἰς αὐτήν. (Page 34.)

² *Chronique de Morée*, p. 35.

³ *Chronique de Morée*, p. 38.

⁴ « Otto de Rupe, cujusdam nobilis Pontii de Rupe in Burgundiâ (Franche-Comté) filius, quodam miraculo fit dominus Atheniensium at-

que Thebanorum. » (Alberic, p. 439.) La *Chron. de Morée* donne au seigneur d'Athènes le nom de Megas-kyr, Grand-Sire, « qui venait, dit-elle, des Hellènes, » et elle le fait aussi de Bourgogne. Ὁ αὐθέντης δὲ τῆς Ἀθηνᾶς ἐκ τῆς Πουργονίαν ἦτον. (Page 38.)

⁵ Près des Thermopyles. (*Chr. de Morée*, p. 38.)

⁶ Négrepont avait été soumis par Jacques d'Acresnes, qui n'y resta pas. La seigneurie en fut

Litte, ou le Champenois, comme le nomment tout simplement les chroniqueurs grecs, latins et français du temps¹, s'occupa avec son ami Geoffroi de Ville-Hardoin des moyens de la consolider et de l'étendre encore. D'après le conseil de Geoffroy de Ville-Hardoin, créé maréchal de la seigneurie², il envoya partout proposer aux Grecs des traités honorables. Il fut convenu que les gens des campagnes seraient placés sous les Francs sur le même pied qu'ils l'étaient sous les Grecs, et que les nobles recevraient des privilèges, proportionnés à ceux qu'ils possédaient auparavant.

Ces arrangemens convenus avec les gens de la plaine, on songea à occuper les villes, et en retournant d'Andravidia, où on s'était réuni,

partagée entre trois seigneurs de la famille dalle Carceri de Verone. Voici ce qu'en dit la *Chronique de Morée* :

Οἱ δὲ τοῦ Εὐρίπου, ὁκοῦ λαλῶ, λαῖνοι πρὸς αὐτόντας
ἐκ τῆν Βαρόνιον ἔσαντες ἀπὸ τῆν Λομπάρδιαν.

La Chronique d'André Dandolo mentionne ainsi ces conquêtes :

« Latinorum igitur ex gestis mirificis super-auctâ potentia et Grecorum exinanitâ, plerique nobiles, ceteris Grecis sibi colligatis, Græcie oppida audacter invadere statuunt; et segregatim navigantes, MARCUS SANUTO cum suis sequacibus insulas *Nisia, Parit, Melli et Sancti Herini* adeptus est; et MARINUS DANDULO *Andrem*; RAVANUS quoquē DE CARCERIBUS, Veronensis, ET NEPOS EJUS, *Euripum* sive *Negropontem* accipiunt; similiter ANDREAS et HIEREMIAS GISIO *Thinas* insulam, *Scheriam, Scopulum*, et *Schiatum*. PHILOCALUS etiam NAVAJOSO *Stalimenon* obtinens, imperiali privilegio, imperii Megaducha est effectus. » (Chronique d'André Dandolo, p. 334; dans Muratori, t. 12.)

Deux lettres du pape Innocent III font foi que, dès l'an 1206, Négrepont et Athènes étaient entre les mains des Francs. Ces deux lettres sont datées de Rome, 5 des calendes de décembre, an 9 de son pontificat (1206). L'une est adressée au clergé de Négrepont qu'il reçoit sous sa protection, l'autre à Bérard, élevé à l'épiscopat d'Athènes. Il confia à ce dernier la même juridiction qu'avait l'archevêque grec (Michel Choniates, frère de Nicéas l'historien). — (Voyez la Collection de La Porte du Theil, pages 193-

1005 et 194-1006.)

Une autre lettre du même pape, de l'an 1210, mentionne Jacques d'Avesnes comme ayant précédé Ravan dalle Carceri dans la seigneurie de Négrepont. Elle est adressée « Davaliensi et Zaratoriensi episcopis et electo Nazorescensi. » (Baluze, page 481.) « Suam ad nos, y est-il dit, dilecti filii fratres milite Templi querimoniam transmisere, quod nobilis vir Ravanus, dominus insule *Negropontis*, quasdam possessiones à *Jacobo quondam de Avenis* pietatis intuitu concessas eisdem in anime sue dispendium, detinere presumit etc. » — Ann. IV, nonnes d'octobre.

¹ La *Chronique de Morée* ne l'appelle jamais que Καμπανίσης. Alberic l'appelle *Campaniensis*. Bernard le Trésorier le désigne aussi sous le même nom : « Après li rendi l'en grant terre sur la marine vers Puille, qu'il donna au Champenois, que puis tint Gieffroi de Ville-Hardoin. » (Page 306, Ed. Guizot.) C'est encore sous le même nom qu'il est désigné dans les Assises de Jérusalem : « Si comme il avint dou fait de la Morée, as enfans dou Champenois, de sire Joffroi de Ville-Hardoin en cui mains elle demoura. » (Copie du mss. de Venise, Bibl. du roi, fol. 177) C'est aussi le nom qu'avait toujours porté Eudes I^{er}, père de Eudes et de Guillaume, bien qu'il n'eût pas été reconnu par son père le comte Hugues de Champagne, et ne possédât de terres qu'en Bourgogne, à Kingey et Champ-Litte. (Voyez son sceau pl. IV, n° 1.)

² ὡς τὸ ἔχουσιν ὁ εὐγενὴς αὐτὸς ὁ Καμπανίσης

Μεγάλως ἐμπρίστησι τὸν πρωτοστράτορά του. (P. 39.)

jusqu'à Modon, qui avait été, comme on l'a vu, le premier point de départ, on s'empara de Ponticos, dont le fort ne put résister à un assaut. Quant à Arcadia, on se contenta de sabrer les gens des faubourgs; mais comme le château, qui domine le port, offrait plus de résistance, on en ajourna l'attaque jusqu'à l'arrivée de la flotte qui suivait l'armée, et on retourna à Modon.

Après s'être reposé dans cette dernière ville, ils résolurent de parcourir la partie méridionale comme ils venaient de parcourir la côte occidentale; et de Modon ils marchèrent sur Coron ¹. « La place de Coron, dit la *Chronique de Morée* ², était dans le plus mauvais état. C'était comme une espèce de caverné profondément enfoncée dans l'intérieur d'un rocher, mais sans défense suffisante de tours et de murailles. » Elle fut cernée par terre et par mer et se rendit, vies et biens saufs.

De Coron ils marchèrent sur Calamata, qui fut prise d'assaut ³ et donnée par Guillaume à son ami Geoffroy comme fief héréditaire ⁴.

A la nouvelle de l'approche des Francs, tous les Grecs de la Laconie et du pays des montagnes se réunirent en armes. Une grande bataille fut livrée, la seule qui signala cette époque de la conquête; et les Français, bien qu'ils ne fussent qu'au nombre de sept cents, obtinrent une victoire décisive ⁵. Pour ne laisser aucune place sur leurs derrières, ils tournèrent aussitôt leurs forces contre Arcadia, devant laquelle ils avaient passé la première fois sans oser risquer une attaque, et ils en firent le siège. Les Grecs, se fiant sur ce que le château est situé sur un rocher d'un difficile accès et qu'il était protégé par une tour très-forte bâtie du temps des Hellènes, refusèrent d'abord toute composition; mais après une attaque formidable, il se rendirent, vies et biens saufs ⁶.

¹ « Lors s'en retournerent moult lie et moult joi aut à Michon. D'enki après chevauchierent à une cité que on appelle Couronne, ki siet sour mer, et l'assissent. N'i sissent mie longement quant la vile lor fu rendue. Guillaume la donna à Jofroi, et cil en devint ses hons, et le garni de sargent. » (Chron. de Geoffroy de Ville-Hardoin.) Ce ne fut pas Coron mais Arcadia, conquise un peu plus tard, qui fut donnée à Geoffroy de Ville-Hardoin.

² *Chr. de Morée*, page 42.

³ « Après alerent à un castiel c'on apeloit la Chalamate, ki moult iert fors et biaux, et l'assissent. Ichil castiaus les travella moult longement. Et tant i sissent puis, que rendus lor fu. Et dont se rendirent à aus plus de Griex k'il n'avoient fait devant. » (Chron. de Geoffroy de Ville-Hardoin.)

⁴ *Chronique de Morée*, page 46.

⁵ *Chr. de Morée*, page 43.

⁶ *Chron. de Morée*, page 44.

Guillaume fit également don d'Arcadia à son ami Geoffroy, en qualité de fief héréditaire ¹.

Guillaume de Champ-Litte fit ainsi reconnaître sa seigneurie dans la majeure partie de la partie méridionale du Péloponnèse qui, ainsi que je l'ai dit, portait par exclusion le nom de Morée, et il prit dès ce moment le titre de prince d'Achaïe.

Quelques lettres d'Innocent III mentionnent la nouveauté de cette conquête.

Il écrit à tout le clergé d'Achaïe, pour qu'il vienne au secours de l'archevêque de Patras, qui a éprouvé de grandes pertes. Cette lettre est datée de Saint-Jean-de-Latran, 4 des calendes de mai, année 10 de son pontificat (an 1207 de J.-C.).

À la même date, il écrit à l'archevêque de Patras, en défendant que les curés qui ne desservent pas leurs églises puissent en recueillir les fruits ².

Le 10 des calendes de mai de la même année 1207, ce pape écrivit une autre lettre au clergé d'Achaïe. L'archevêque de Patras l'avait averti qu'au moment où les Latins s'étaient emparés de l'Achaïe, les ecclésiastiques grecs avaient pris la fuite et n'étaient plus revenus dans leurs paroisses. « Nos, lui répond le pape, attendentes quòd, *propter novitatem mutationis illius terre et novitatem eventus*, sit cum maturitate plurimà procedendum, etc. » Il les engage en conséquence à user de patience, et à rappeler une, deux, trois fois les absents, et à ne procéder à leur remplacement que quand tout recours sera épuisé ³.

On trouve Guillaume de Champ-Litte désigné sous le nom de prince dans d'autres lettres d'Innocent III, source si précieuse pour l'histoire de ce temps.

Dans une lettre en date de Rome, 10 des calendes de février, an 9 de son pontificat, ou 1206 de J. - C., adressée à l'élu et au chapitre de l'église de Modon, qu'il reçoit sous sa protection, il mentionne *Guillaume le Champenois, maintenant prince d'Achaïe* ⁴.

¹ *Chron. de Morée*, page 46.

² Baluze, *Lettres d'Innocent III*, tome 2, page 23.

³ Baluze, *Lettres d'Innocent III*, tome 2, page 23.

⁴ « Specialiter quosdam redditus quos Baldunus imperator Constantinopolitanus consueverat in ecclesiâ memoratâ suscipere, quos etiam nobilis vir *Willelmus Campanensis*, nunc princeps Achaie, ipsi ecclesie de assensu de-

Une autre lettre du même Innocent III, datée du 14 des calendes de février, même année de son pontificat, ou 1206 de J.-C., mentionne aussi ce même *Guillaume le Champenois, prince d'Achaïe*¹.

Une lettre du même, datée du 8 des calendes de mai, 9^e année de son pontificat, ou 1207 de J.-C., le mentionne encore. Elle est adressée au chapitre de Patras et commence ainsi : « *Cum dilectus filius, nobilis vir Guillelmus Campaniensis, princeps Achaïe*, et vos pariter cum eodem, nobis olim instanter supplicaveritis et devotè ut, etc. » (Bal., t. 2, p. 29.)

Une quatrième lettre d'Innocent III, et celle-là de l'an 1212², insérée en partie dans les Gestes d'Innocent III³ et adressée au patriarche de Constantinople à l'occasion de l'élection d'un certain Bourguignon à l'archevêché de Patras, mentionne encore une fois le nom de *Guillaume le Champenois* comme *prince de toute l'Achaïe*⁴; mais cette lettre fait allusion à un événement de l'année 1210.

Le nom de Guillaume de Champ-Litte est, comme je l'ai déjà dit, rapporté également comme prince de Morée avant Geoffroy de Ville-Hardoin par Bernard le Trésorier et par le manuscrit des Assises de Jérusalem.

Jusqu'ici tous les témoignages sont donc unanimes pour attester :

1° Que Guillaume de Champ-Litte fut excité à la conquête de la Morée par son ami Geoffroy de Ville-Hardoin;

2° Que toute autorisation lui fut donnée à cet effet par Boniface de Mont-Ferrat, roi de Salonique, qui après son échange de Candie avec les Vénitiens pour les provinces situées au midi de l'Olympe, pouvait faire valoir ses droits sur le Péloponnèse;

3° Que Guillaume de Champ-Litte et Geoffroy de Ville-Hardoin, l'un

lecti filii Benedicti, tituli sancte Susanne presbyteri cardinalis, Apostolice Sedis legati, in perpetuum dicitur remisisse electo et capitulo Mothonensis ecclesie. » (Collection du Theil, 244, 1043.) Dans deux autres lettres aux mêmes, du 14 des calendes de février même année, il leur confirme les dîmes et les autorise à appliquer à l'usage commun les revenus d'un bénéfice pendant la vacance nécessaire. (245 et 246. 1044.)

¹ Cette lettre est adressée au chapelain de l'église Saint-Nicolas de Modon, hors du port. Innocent y confirme le don fait à ce chapelain de 40 perpres de revenu par *dilectus filius*,

nobilis vir Wilhelmus Campanensis, princeps Achaïe, in obitu bone memorie nobilis viri Henrici Rondeth. (Id., ibid.)

² Voyez Rinaldi, an 1212, § 43.

³ Page 66 de l'édition de Baluze.

⁴ « Et ideo licet dilectus filius, nobilis vir *Wilhelmus Campanensis, princeps totius Achaïe provincie*, et canonici sancti Andree Patras, nobis instanter et humiliter supplicaverunt ut dilectum filium A..... quem idem canonici in archiepiscopum hujus ecclesie unanimiter elegerunt, eis concedere dignemur, etc. (Id. ibid., page 66.)

comme prince et l'autre comme son plus haut lige, effectuèrent cette conquête.

Le seul doute qui reste maintenant est relatif à la durée du séjour de Guillaume de Champ-Litte dans sa principauté de Morée. Quant à l'année de la transmission de cette principauté entre les mains de son successeur Geoffroy, elle est fixée, comme on le verra par plusieurs pièces, à la fin de l'année 1210. Toutefois, en réunissant les témoignages contemporains et en les pressant pour en faire sortir la vérité, il restera, je pense, peu de doutes à éclaircir.

Suivant la *Chronique de Morée*, ce fut la vacance du fief de famille en France qui rappela Guillaume de Champ-Litte dans son pays natal, dès la deuxième année de sa principauté. Il était à peine maître d'Arcadia ¹, dont il venait de disposer en faveur de Geoffroy, lorsque des messagers du roi de France (alors Philippe-Anguste), lui apportèrent la nouvelle de cette vacance de son fief, que le chroniqueur suppose à tort le comté de Champagne, puisque son père en avait été dépossédé. Ce départ de Guillaume de Champ-Litte pour se rendre en France par l'Italie est confirmé par beaucoup de témoignages contemporains; seulement, il me paraît qu'il faut le porter au commencement de l'année 1209, puisque ce n'est qu'en 1210 que Geoffroy prit le titre de prince d'Achaïe.

Avant de quitter l'Achaïe, Guillaume voulut procéder au partage régulier des terres, afin de récompenser tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune. Il nomma à cet effet une commission de dix personnes présidée par Geoffroy ², et, conformément à leur avis, il établit trois sortes de fiefs français :

La première espèce se composait des hauts fiefs, possédés par les hauts barons ecclésiastiques et laïcs, tous investis du droit de faire bâtir des forteresses sur leurs terres. Ces grands feudataires étaient au nombre de : 12 laïcs, 3 des ordres militaires et 7 ecclésiastiques ³.

Les douze laïcs étaient :

1. Geoffroy de Ville-Hardoin, seigneur d'Arcadia et de Calamata.
2. Gautier de Ronchères, seigneur d'Akova.

¹ *Chron. de Morée*, page 44.

² *Chronique de Morée*, page 45.

³ Voyez la *Chronique de Morée*, page 48, et la *Chronique de Dorothee* dans ma notice.

3. Hugues de Brière, seigneur de Caritena.
4. Guillaume Alaman, seigneur de Patras.
5. Mathieu Rémond, seigneur de Veligosti.
6. Guillaume, seigneur de Nicli.
7. Guy de Nevelet, seigneur de Gheraki.
8. Raoul de Tournay, seigneur de Calavryta.
9. Hugues de l'Île, sire de Charpigny, seigneur de Vostitza.
10. Lucas, seigneur de Gritzena.
11. Jean de Neuilli, seigneur de Passava.
12. Robert de La Tremoille, seigneur de Chaladritza.

Les trois ordres militaires, qui étaient les Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean, les Templiers et l'Ordre Teutonique, reçurent leurs fiefs dans le pays de Calamata.

Les hauts barons ecclésiastiques étaient :

L'archevêque de Patras avec son chapitre; puis ses six suffragans, qui étaient :

L'évêque d'Olène. — L'évêque de Modon.

L'évêque de Coron. — L'évêque de Veligosti.

L'évêque d'Amyclée. — L'évêque de Lacedemonia.

La seconde espèce de fiefs se composait de fiefs simples de cavalerie.

La troisième espèce, de fiefs d'infanterie, appelés aussi sergenteries ¹.

Ce partage des terres une fois transcrit sur un registre exprès ², il fit reconnaître Geoffroy comme bail en son absence, sous la condition que si, dans le terme d'une année après son départ de la principauté de Morée pour la France, il lui plaisait d'envoyer en Morée un de ses parens pour succéder à sa principauté en sa place, le pays lui serait remis par le bail, qui, le terme expiré, était autorisé à prendre en son propre nom possession de la souveraineté de Morée.

D'après une lettre d'Innocent III, il semblerait que Guillaume de Champ-Litte avait d'abord désigné pour son bail général Hugues de Champ, qui mourut peu de temps après, et que ce ne fut qu'après sa mort que Geoffroy de Ville-Hardoin obtint l'autorité supérieure. Peut-être y a-t-il confusion entre ce Hugues de Champ et le Robert de

¹ *Chronique de Morée*, page 49.

² Εἶπαν καὶ μέρος τοῦ βιβλίου τοῦ ἦτον ἡ μοιρασία.

¹ Ἐγγράφως γὰρ τοῦ καθενός, τί τὸν ὑπαρδόμενον

Νὰ ἔχη, καὶ νομίζεται παρὰ τοῦ Καταπανίσου. (P. 47.)

Champagne dont parle la *Chronique de Morée* comme envoyé de France par Guillaume de Champ-Litte. Voici du reste la lettre d'Innocent III qui fait connaître le moment du départ de Guillaume pour l'Italie :

« Larisseno Archiepiscopo et episcopo cithoniensi (de Zeitouni).

« Ex insinuatione venerabilis fratris nostri archiepiscopi Patrensis accepimus quòd, cum bone memorie Willelmus Campaniensis *dudum in Apuliam transiturus*, nobilem virum Hugonem de Cham, suum ballivum et procuratorem fecerit generalem, promittens firmiter ut, quicquid disponderet vel donaret, ratum haberet et firmum, sigillum sibi proprium committendo, idem Hugo positus in extremis terram de Larsà ecclesie Patracensi reliquit, et licet id postmodum nobilis vir, Gaufridus princeps Achaie approbasset, spontaneâ voluntate dictum archiepiscopum de terrâ illâ investiens coràm multis, cùm tamen idem archiepiscopus ad percipiendos fructus illius terre suum destinasset ballivum, nobilis vir P. de Becciniaco, asserens se terram ipsam auctoritate principis possidere, ballivum ipsum fructus percipere non permisit, eosdem occupans pro sue arbitrio voluntatis; quocirca Fraternitati Vestre per apostolica scripta mandamus, quatenus principem et nobilem memoratos ut ab ejusdem archiepiscopi super hoc indebitâ molestatione desistant, permittentes eundem terram ipsam pacificè possidere, ac eidem de fructibus perceptis ex eâ satisfactionem idoneam exhibentes, monere prudenter et efficaciter inducere procuretis, ipsos ad hoc, si necesse fuerit, per censuram ecclesiasticam, appellatione remotâ, sicut justum fuerit, compellentes.

« Testes autem qui fuerint nominati, etc.

« Datum Laterani, nonis novembris, pontificatûs nostri anno 13^e (1210). »

Il serait possible qu'en effet Guillaume de Champ-Litte eût nommé Hugues de Champ (peut-être un Champ-Litte son parent) pour bail de Morée; qu'apprenant sa mort pendant qu'il était en Pouille, il ait envoyé ses pleins pouvoirs à Geoffroy de Ville-Hardoin; et que plus tard, arrivé en France, il ait désigné, comme le dit la *Chronique*, son jeune parent Robert pour aller le remplacer en Morée. De cette manière tout s'expliquerait et se justifierait; et de plus Geoffroy de Ville-Hardoin serait convenablement excusé de n'avoir pas reçu Robert au moment où Guillaume de Champ-Litte l'envoya de France avec ses pleins

pouvoirs, car Geoffroy n'aurait pris aucun engagement avec Guillaume, et il lui devait être pénible, à lui-même aussi bien qu'aux autres Français de Morée, de se voir soumis, eux conquérans actifs, à un jeune homme qui arrivait du château paternel pour recueillir un si bel héritage.

Du Cange, embarrassé de se rendre compte de l'accession de Geoffroy de Ville-Hardoin à la principauté d'Achaïe en 1210, suppose que Guillaume de Champ-Litte mourut cette même année en Italie. Mais le récit de notre chroniqueur est plus vraisemblable dans son ensemble, et est d'ailleurs confirmé par un témoignage légal, celui des Assises de Jérusalem, ainsi que je l'ai déjà mentionné. Un des rédacteurs de ce code, Philippe d'Ibelin, parlant des précautions que prirent les hommes liges de Chypre pour garantir la succession du royaume à la reine Alix à la mort d'Hugues I^{er}, en 1218, dit qu'ils se gardèrent bien de confier les forteresses du royaume au bail, de peur qu'il ne s'en emparât, comme l'avait fait Geoffroy de Ville-Hardoin, qui, après avoir été bail de la Morée, avait fini par en devenir maître.

« Et donasmes en garde, dit-il ¹, le chastiau d'Acre au seigneur dou Thoron et à messire Nicolle Anthiaume, por ce que les hommes liges doivent garder les forteresses dou reiaume quant les heirs sont menres d'aage ou *quant ils sont hors dou pays et il ne sont entrés en leur reiaume*, si comme il doivent. Et ne soufrismes mie que ledit Raou de Soissons les mist en son poest, por aucun peril qui peussent avenir, *si comme il avint dou fait de la Morée as enfans dou Champenois, de sire Joffroi de Ville-Hardoin, en cui mains elle demoura.* »

Ce témoignage a d'autant plus d'autorité qu'il a été écrit fort peu d'années après et sort de la bouche d'un contemporain que sa position à Chypre mettait en état de connaître parfaitement ce qui se passait dans un pays avec lequel le royaume de Chypre avait des rapports aussi habituels que l'avait la Morée. Philippe d'Ibelin, qui parle ici d'un événement qu'il a vu se passer en Chypre en 1218, c'est-à-dire huit ans après ce qui se passait en Morée, mourut en 1266 et pouvait fort bien avoir connu Geoffroy I^{er} de Ville-Hardoin dans sa jeunesse, et il dut certainement plus tard connaître son fils, lorsqu'il se rendit en Chypre pour se réunir à saint Louis, comme on le verra dans son article.

¹ Folio 177 du manuscrit de Venise. (Voyez à la suite les détails sur les Assises de Romanie.)

Il est donc bien démontré :

1° Que Geoffroy fut le conseiller et le guide de l'affaire de Morée, dont lui-même avait jeté les bases;

2° Que Guillaume de Champ-Litte fut le premier seigneur français de Morée, et qu'il prit même le titre de prince sans que le pays eût alors une organisation suffisante pour qu'il pût jouir des prérogatives réelles de ce titre;

3° Que la conquête de la Morée par Guillaume de Champ-Litte eut lieu en 1205;

4° Qu'il partit de Morée pour la France au commencement de 1209, laissant Geoffroy pour bail du pays.

Geoffroy de Ville-Hardoin bail de Morée, de 1209 à 1210, et sénéchal de Romanie.

Aussitôt après le départ de Guillaume de Champ-Litte, au commencement de l'année 1209, pour la France, Geoffroy, investi par l'anneau d'or ¹ des seigneuries d'Arcadia et de Calamata, fut installé et reconnu comme bail de Morée. Geoffroy avait été élevé dans une des cours les plus brillantes d'alors, la cour de Champagne, et à une époque où la poésie était l'étude favorite de la haute noblesse du Nord, ambitieuse de rivaliser avec la gloire des troubadours du Sud. Un manuscrit de la bibliothèque du roi n° 7222, écrit vers le milieu du treizième siècle, contient un grand nombre de jolies pièces de vers, amoureux pour la plupart, écrits par les amis de Geoffroy, par ceux mêmes qui prirent part avec lui à la quatrième croisade. C'est Quenes de Béthune, dont il est si souvent question dans la Chronique du maréchal de Champagne; c'est Jean de Brienne ², roi de Jérusalem puis de Constantinople, auquel le fils de Geoffroy prêta depuis un secours si efficace dans son royaume de Constantinople; ce sont aussi d'illustres chevaliers de France, le comte d'Anjou, le duc de Brabant, le comte de Bar, le roi de Navarre. En tête de tous ces noms et sur la première page du volume est inscrit *Li Princes de la Mourée*, c'est-à-dire, notre Geoffroy, que l'on va voir bientôt devenir en effet prince de Morée. J'ai rapporté ³

¹ *Chronique de Morée*, page 46.

² Je donne dans l'Appendice de cette première partie, A, celles des chansons de ce volume

qu'on doit à la plume des Croisés de Constantinople.

³ P. XIV de ma notice sur la *Chr. de Morée*.

les deux gracieux couplets qui nous ont été conservés du *Prince de la Morée*, et ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ses talens poétiques.

La première pensée de Geoffroy, aussitôt après la prise de possession de son bailat, fut de régler l'administration du pays. Il convoqua toute l'armée dans l'église d'Andravidia ¹, et se fit apporter le registre de distribution des fiefs; puis il prit l'avis de tous les hauts barons laïcs et ecclésiastiques sur les mesures à prendre pour la défense du pays. Le mode et la somme des services de chaque feudataire furent déterminés conformément aux habitudes féodales apportées de France, et qui étaient mieux connues de Geoffroy que de tout autre, puisqu'il avait ses possessions dans les parties de la France où les coutumes féodales formaient déjà un véritable code.

D'après la décision du grand conseil de l'armée, convoqué à Andravidia. Les possesseurs de plus de quatre fiefs devaient entretenir par chaque fief en-sus des quatre, un chevalier ou deux sergens à cheval.

Les possesseurs de quatre fiefs étaient baronnets et devaient avoir sous leur bannière un chevalier et douze sergens.

Les possesseurs d'un seul fief devaient servir en personne pour leur fief.

Quant au service, il était divisé en trois parties : quatre mois pour le prince dans sa garnison ; quatre mois pour le service de chaque seigneur particulier, quatre mois pour soi.

Les ecclésiastiques et ordres militaires étaient dispensés du service de garnison, mais devaient se réunir en corps d'armée en cas d'excursion nécessaire ou d'incursion de l'ennemi.

Tous les feudataires étaient tenus d'assister aux Cours judiciaires. Les ecclésiastiques n'en étaient dispensés que dans les jugemens qui entraînaient peine capitale.

Ces réglemens établis, Geoffroy procéda à la soumission du pays. Il soumit successivement Veligosti, Nicli et Lacédémonia, et toute la Tzaconie reconnut la souveraineté des princes de Morée ².

Ce fut probablement à cette époque qu'il entreprit le siège de Corinthe, une des quatre places fortes qui lui restaient à conquérir ³.

¹ *Chronique de Morée*, page 47.

² *Chronique de Morée*, page 51.

³ Les autres étaient Nauplie, Monembasie et Argos. (*Chronique de Morée*, p. 52.)

et qu'occupait Michel, despote d'Arta, qui portait le titre de seigneur de Corinthe¹. Le continuateur de la chronique du maréchal de Champagne raconte que, pendant que ce siège se continuait, Geoffroy fit un voyage dans le royaume de Salonique, dans le but d'assister au grand parlement convoqué par l'empereur Henri de Constantinople, cette même année, à Ravennique, afin de rétablir la paix, de nouveau troublée entre le royaume de Salonique et l'empire, et voici à quelle occasion.

Boniface de Mont-Ferrat, en mourant en 1207, avait légué son royaume à son fils Démétrius, né en Grèce de son second mariage avec Marguerite ou Marie de Hongrie, et à peine âgé de douze ans, de préférence à Guillaume de Mont-Ferrat, né d'un premier mariage et resté en Mont-Ferrat, et il avait en même temps désigné pour son exécuteur testamentaire et pour bail et conseiller de la reine Marguerite, le comte de Blandras. Ce dernier ne fut pas plutôt en possession de l'autorité qu'il forma le projet de rendre le royaume de Salonique indépendant de l'empire de Constantinople, et crut réussir plus aisément dans ce dessein en faisant appeler à la couronne Guillaume de Mont-Ferrat, qui était dans un âge que pouvait séduire l'appât de la gloire. Henri, frère de Baudouin I^{er}, venait de prendre possession de l'empire de Constantinople. Il réclama du bail le serment d'allégeance requis pour le royaume de Salonique, et sur le refus qui lui fut fait, il convoqua l'armée française et marcha sur Salonique.

Après des avantages balancés par quelques revers dont on peut lire les détails dans la *Continuation de Ville-Hardoin*, Henri, qui avait fait reconnaître le jeune Démétrius en qualité de roi de Salonique, et l'avait fait couronner roi avec toute la solennité voulue, résolut de mettre fin à tous ces débats par une paix durable. Il convoqua donc en parlement solennel, à Ravennique, tous les grands de l'empire de Romanie, et on a vu qu'en Asie comme en Europe tous les dignitaires, rois, ducs, princes ou despotes, Lombards et Vénitiens comme Français, avaient été tenus, lors du partage des terres, au serment d'allégeance à l'empereur, et qu'ils formaient comme son conseil général.

Les hauts feudataires de Morée y furent donc convoqués comme les

¹ « Ains vous dirai de Michalys, le seigneur de Corinthe. » (*Continuation de Geoffroy de V.*)

autres¹, et voilà comment Geoffroy crut devoir abandonner pour un instant la direction du siège de Corinthe pour se rendre aux ordres de son seigneur supérieur, l'empereur, au parlement de Ravenne.

« Lendemain après (l'arrivée de l'empereur), dit le continuateur de Ville-Hardoin, vint Jofrois de Ville-Harduin et Othes de La Roche, et Gauthier de Touches (je crois Gaultier de Ronchères, seigneur d'Akova), bien à soixante chevaliers bien armés et bien montés, *comme cil qui avoient grant piece sis pardevant Corinthe*. Et pour oïr la pais et en quel fourme et en quel manière elle estoit ordenée, estoient-il venuz là. . . . Et là, ajoute le chroniqueur, devint Jofrois hom à l'empereour Henri, et il li acrut son fief de la senescaudie de Roumenie²; et en baisa l'empereour en foi. »

Geoffroy, voyant que les Lombards ne se rendaient pas au parlement et qu'il pourrait être plus utile à l'empereur, en retournant presser son siège de Corinthe et en se mettant ainsi en état de l'aider dans la guerre qu'il allait porter dans la partie méridionale du royaume de Salonique, se hâta de retourner en Morée, orné de la dignité de sénéchal, qui lui fut, à ce qu'il semble, conférée héréditairement, puisque ses fils en portèrent le titre après lui.

Il n'est pas douteux que Geoffroy n'ait été revêtu de cette dignité avant de posséder celle de prince. On trouve dans les lettres d'Innocent III une lettre dans laquelle, à la date du 10 des nones de mars, treizième année de son pontificat, c'est-à-dire en mars 1210, Geoffroy

¹ « Si taillierent entre iaus une pais tele, que les deux parties s'en voient arieres à Ravenne, et là se desponderont communement. . . . Donques ont entre iaus une trive flanchie, tant que ceste chose soit faite à savoir à Jofroi et à Othen de La Roche et as autres barons, qui vinrent au parlement, si bien que li empereres les en merchia moult durement. » (Contin. de la Chron. de Ville-Hardoin.) — Du Cange se trompe en substituant ici (p. 111, tome 1, livre 2, de l'*Histoire de Constantinople*) le maréchal de Champagne à son neveu de Morée.

² Cette entrevue de Geoffroy de Ville-Hardoin avec Boniface, et la dignité de sénéchal qui en fut la conséquence, paraît avoir été du mois

1^{re} PARTIE.

d'août 1209. Voici un acte de Geoffroy lui-même qui met ce fait hors de toute attaque :

« Quoniam labente temporum curriculo, etc. Ego Gaufridus de Villa-Harduini, Romanie senescallus, abbatiam Saphadini, in honore Sancti Salvatoris fundatam, ecclesie beati Lupi trecensis, prius à domino Simone de Lagni, preterea à domino Gerardo de Germignoni, eidem in perpetuam elemosynam cum omnibus suis pertinentiis datam, et etiam cum 2 carrucatis terre quas ego predictae ecclesie pro salute anime mee dederam, etc., concedens predictae abbacie medietatem omnium decimarum totius terre domini de Germignoni, etc.

« Actum anno 1209, idibus septembris. »

12

est mentionné sous le titre de sénéchal seulement ¹; et dès le 11 des calendes d'avril suivant, il le désigne par le titre de *prince d'Achaïe* ², dates qui concordent parfaitement avec les événemens rapportés par la *Chronique de Morée*. Ce fut en effet ³ à la fin de mars 1209 que dut partir Guillaume de Champ-Litte pour la France; ce fut huit mois seulement après son arrivée ⁴, c'est-à-dire à la fin d'octobre, qu'il songea à envoyer à sa place en Morée un de ses jeunes parens dont il ne savait sans doute qu'il y avait chez lui; c'était à la fin de mars 1210 qu'expirait le terme convenu pour que Geoffroy fût autorisé à prendre le titre de prince; et ce n'est qu'au commencement d'avril 1210 qu'Innocent III lui écrit avec le titre de prince, après lui avoir écrit au mois de mars de la même année 1210, en ne lui donnant que le titre de sénéchal, qu'il venait d'obtenir. Ces divers témoignages prouvent donc qu'on doit, en ce point particulier d'histoire, je veux dire la date de l'accession de Geoffroy, avoir toute foi dans la relation du chroniqueur grec.

¹ Innocent III écrit à l'archevêque d'Athènes dans la prévision de la prise prochaine de Corinthe (pages 409 et 410, livre XIII de Baluze) : « Cum et alias oves quas habet Dominus nos oporteat in ovili nobis commissis suis ovibus aggregare, de curâ Corinthiorum sollicitudinem decet nos gerere pastorem, ut cum eorum civitas ad dominium Latinorum credatur in proximo perventura vel jam forsitan pervenisse, oves domini que sunt ibi, post greges sodalium non vagentur, sed ad unum redeunt pastorem, et cognoscant enim secundum evangelicam veritatem et cognoscantur ab ipso. Quocirca Fraternitati Vestre per apostolica scripta precipiendo mandamus, quatenus si civitatem ipsam, velut ex relatis rumoribus spern concepimus, dilecto filio, nobili viro Gaufrido Romanie senescallo reddere se contingat aut jam reddidit semetipsam, et aliquis archiepiscopus est in ea, prudenter et efficaciter inducat eundem ut ad obedientiam et reverentiam Apostolice Sedis ac nostram humiliter convertatur, juramentum exhibens super hoc quod exhiberi à talibus consuevit, etc.

« Datum Laterani, IV non. martii, pontificatus nostri anno XIII (an 1210 de J.-C.) »

² Innocent écrit à l'évêque élu de Coron et à son chapitre (Baluze, page 420) : « Ea propter, dilecti in Domino filii, vestris precibus inclinati, remissionem crustice, à nobili viro Gaufrido de Villâ-Harduini, principe Achaïe, pietate providâ vobis factam, auctoritate apostolica confirmamus, etc. — Datum Laterani, XI kalend. aprilis, anno XIII. »

³ La *Chronique de Morée* fait arriver Guillaume de Champ-Litte à Paris à la Pentecôte, qui tombait, en 1209, le 17 du mois de mai, après être resté quinze jours en Champagne. (*Chron. de Morée*, page 53.) Il faut donc supposer qu'il quitta la Morée au mois de mars, calcul qui s'accorde avec tous les actes.

⁴ Μηνες ὁμιῶν ἐντοπῶν. (*Chron. de Morée*, p. 53.) — Le chroniqueur précise encore mieux l'époque quelques vers plus loin, en disant que Robert, qui était ce remplaçant choisi par Guillaume de Champ-Litte, après avoir reçu tous les actes convenablement rédigés, ainsi que les hommes de suite et l'argent nécessaire, partit de Champagne pour la Morée au commencement de novembre :

Ἐκ τῆς Τραπεζίας ἐξῆλθε τὸ ἔαρος νοεμβρίου.

(Page 54.)

L'attente de ce remplacement n'était pas moins désagréable aux Français de Morée qu'à Geoffroy lui-même. Dorothee peint Geoffroy comme fort beau de sa personne et fort aimé pour toutes les bonnes grâces qui étaient en lui ¹; suivant la *Chronique de Morée*, « tous, grands et petits, et les Francs dont il réglait les droits, et les Grecs dont il respectait l'église ², avaient conçu pour lui un attachement sans bornes que lui méritaient sa bienveillance et son impartiale justice. » Les chefs français surtout étaient charmés de la bonne administration de Geoffroy qui avait partagé leurs travaux comme leur triomphe, et ils voyaient avec peine qu'un inconnu, peut-être un jeune étourdi, allait recueillir leur moisson sans avoir travaillé aux semailles. Ils engagèrent donc Geoffroy à prendre tous les moyens conciliables avec l'honneur pour parer le coup dont tous étaient menacés. Geoffroy avait trop d'intérêt à se rendre à leurs argumens pour ne pas les trouver excellens. Il consentit à tout, et envoya deux hommes à lui, l'un en France, l'autre à Venise, pour le tenir au courant de ce qui se préparait. Je renvoie à la *Chronique* pour les détails, qui sont écrits avec aisance et finesse. Le pauvre Robert trouva son voyage semé de toute espèce d'encombres. Parti de Champagne au mois de novembre 1209, il trouva les neiges déjà si épaisses sur les montagnes de la Savoie, qu'il fut obligé d'attendre un mois, et ne put arriver à Venise qu'à la fin de janvier 1210. Les bons procédés du doge, P. Ziani, ami de Geoffroy de Ville-Hardoin, furent plus dangereux encore que les neiges pour le Champenois Robert; il fut retenu deux mois à Venise ³. A la fin de mars enfin il put trouver un bâtiment; mais une nouvelle cause de retard lui survint à Corfou; et quand il put nolisier une barque et se faire enfin débarquer à Saint-Zacharias ⁴, près de Clarentza, le délai fatal était expiré, ou s'il restait quelques jours à courir ⁵, ils expirèrent

¹ Όμως ὁ μιστὴρ Τζαντιερρὸς ἦτον καλὸς ἄνθρωπος, καὶ τὸν ἡγεποῦσαν ὅλοι καὶ Ῥωμαῖοι καὶ Φράγγοι διὰ τὰς χάριτας οὗτο εἶχε.

² Καὶ ἡμεῖς τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων δοῦλοι σου ὡς ἀπειθέμενοι
Τούτο ζητοῦμεν, λέγομεν, μετ' ὅρκου νὰ μὴς πύσης
Ἐγγράφως νὰ τὸ ἔχωμεν ἡμεῖς, καὶ τὰ παιδιὰ μας,
Ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν Φράγγος μὴ μὴς βιάσῃ,
Ν' ἀλλέλουμα τὴν πίστιν μας, καὶ Φράγγοι νὰ γένουμεν. (P. 52.)

Geoffroy le leur jura, et il fut fidèle à ce serment, qui lui occasionna plus tard de grands

débats avec l'église de Rome, dont on n'avait arraché l'autorisation pour cette attaque de chrétiens contre des chrétiens que sous le prétexte de soumettre l'église grecque à l'église romaine.

³ Καὶ τόσον τὸν ἐπρόκειτο μὴ τοὺς καλοὺς τοὺς λόγους,
Μὴ τρέπεις τε καὶ ἀπορμαῖς, μὴ πρόφασιν μεγάλαις
Ὅτι ἔργησι 'ς τὴν Βενετιανὴν πόλιν ἀπὸ δυὸ μῆνας. (P. 54.)

⁴ *Chronique de Morée*, page 55.

⁵ *Chronique de Morée*, page 56.

pendant les quelques jours que Geoffroy lui fit employer à le poursuivre de Saint-Zacharias à Andravida, d'Andravida à Vlisiri, de Vlisiri à Calamata, de Calamata à Veligosti, de Veligosti et à Nicli, de Nicli à Lacédémonia, où Geoffroy se présenta enfin au-devant de lui, sachant parfaitement qu'alors le dernier délai était expiré.

Une cour plénière fut convoquée pour prendre connaissance de l'affaire; lecture fut donnée de tous les actes; et, examen fait des délais fixés, la déchéance fut prononcée contre Robert, et la principauté de Morée fut adjugée à Geoffroy. Robert retourna aussitôt en France, et Geoffroy changea son titre de bail en celui de prince d'Achaïe ¹:

Geoffroy I^{er} de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie,
de 1210 à 1218.

J'ai prouvé suffisamment, il me semble, par la lettre d'Innocent III rapportée ci-dessus, que Geoffroy ne portait pas encore le titre de prince d'Achaïe en mars 1210, et qu'il le portait déjà au mois d'avril de la même année. Les témoignages abondent pour ce dernier fait. J'ai déjà cité une lettre d'Innocent du mois d'avril, j'en citerai plusieurs autres. La première donne des détails fort curieux sur la manière dont les chevaliers et ecclésiastiques se conduisaient dans la Grèce, si nouvellement conquise. La voici :

Le 11 des calendes d'avril, treizième année de son pontificat, ou 1210 de J.-C., Innocent III écrit à l'archevêque de Patras et aux évêques de Modon et de Coron :

« Ad audientiam nostram, nobili viro *Gaufrido de Villâ-Harduini*, principe Achaïe, significante, pervenit quòd, quidam clerici, milites et alii ad partes Achaïe accedentes, receptis in feudum terris ab ipso et aliis, homines suos ad redemptionem indebitam cogere non formidant; sicque, maximâ pecunie quantitate collectâ, recedunt deserentes terram penitus desolatam. Preterea quidam à Latinis ibidem morantibus, ut alios Latinos impugnent, Grecis temerè adherere presumunt. Quoniam, etc..... » Mécontent de cette conduite irrégulière, Innocent ordonne qu'on les avertisse de se désister de leur présomption, sinon qu'on les frappe des censures ecclésiastiques.

¹ *Chronique de Morée*, page 59.

Deux jours après il écrit au trésorier de Thèbes et aux chanoines d'Athènes et de Thèbes :

« Preces, dilecti filii, nobilis viri *Gaufridi, principis Achaie*, recipimus, supplicantes ut archidiaconatum vacantem in Andrevillensi ecclesiâ dilecto filio magistro Johanni, capellano suo, viro scientiâ et moribus comendabili et in ejus obsequio pericula multa perpesso, concedere digneremur, maximè cùm ipse *illum concedere dubitaverit*, quamquàm *predecessor suus*¹ eum contulisse dicatur, etc. » Le pape annonce qu'il sanctionne ce choix, approuvé d'ailleurs par son légat Benoit, cardinal de Sainte-Sabine.

Un acte de Geoffroy lui-même, dans lequel il prend, cette même année 1210, le titre de prince d'Achaïe, mettra cette question hors de tout doute; je le copie sur les manuscrits de Du Cange.

« Noveritis tàm presentes quàm futuri quòd ego, *Goffridus de Villt-Harduini, princeps Achaie totiusque Romanie Senescallus*, et ego *Elisabeth uxor ejusdem principis*, magistro de Chascot, ejusdemque domûs fratribus et sororibus, partem nostram, quantulacumque sit, in molendino super Blessam situato, pro parentum nostrorum remedio largimur, et concedimus in perpetuum possidendum. — Actum ab incarnatione Domini 1210². »

De ce dernier acte résulte la connaissance du nom de la femme de Geoffroy de Ville-Hardoin, que Du Cange croit être issue de la famille de Chappes. Je ne sais si Élisabeth accompagna son mari à Jérusalem puis en Morée, ainsi que cela était assez fréquent dans les pèlerinages. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était en Morée en 1210, au moment où cet acte fut rédigé. On a une autre preuve de sa présence dans la naissance de son dernier fils Guillaume dans le fief de famille de Calamata en Morée, comme je le ferai voir à l'article relatif à Guillaume. Outre ce dernier enfant, Geoffroy eut de sa femme Élisabeth plusieurs autres enfans.

L'aîné des enfans de Geoffroy et d'Élisabeth me paraît avoir été une fille qui épousa Geoffroy de Gicon, fils d'Odon de Cicon³ et d'une fille

¹ Guillaume de Champ-Litte. Cette expression, *cùm ille ipsum concedere dubitaverit*, indique assez bien une domination toute récente.

² Tiré par Du Cange du cartulaire de l'ab-

baye de Moustier en Der.

³ Odon de Gicon fut seigneur de Caryelos en Négrepont. Baudoin à son passage à Négrepont, voyant bien qu'il ne pourrait le rembourser de

de la famille de Brière ¹, et qui en eut un fils appelé Geoffroy comme son père. Ce Geoffroy, seigneur de Caritena, petit-fils par sa mère de Geoffroy I^{er}, prince d'Achaïe, est un des chevaliers les plus braves qui figurent dans les chroniques de cette époque.

Le second enfant de Geoffroy I^{er} fut nommé comme lui Geoffroy et lui succéda à la principauté de Morée sous le nom de Geoffroy II. Ce Geoffroy était né en France.

Le troisième enfant fut Guillaume, dit *de Calamata*, de la ville de Calamata en Morée, où il naquit, et qui, à la mort de Geoffroy II son frère sans héritier direct, lui succéda sous le nom de Guillaume I^{er} ².

Un quatrième enfin, nommé Théodore ou Théodose, est mentionné par Pachymère, et d'après son âge, présumé par ses fonctions, il serait né aussi en Morée depuis l'établissement de son père dans la principauté, et peut-être d'une femme grecque qui ne m'est pas connue. Pachymère désigne toujours ce dernier sous le nom de *Prince*, et le dit issu de la race des princes du Péloponnèse et né dans le Péloponnèse. Voici comment il s'exprime à ce sujet, à l'année 1260 :

« Comme le patriarche Nicéphore était à l'extrémité, l'empereur donna l'économat de son bien à Théodose ³, moine du Péloponnèse, issu de la race des princes de ce pays-là, qui avait déjà passé plusieurs années dans les exercices de la vie régulière et qui était d'une si agréable conversation que sa présence suffisait toute seule pour rappeler la joie et pour bannir la tristesse. »

Plus loin il en parle encore, à l'année 1275 :

« Le patriarche Joseph, dit-il ⁴, s'étant retiré dans un monastère pour y mener une vie tranquille, et l'église désolée implorant les secours d'un pasteur pour sa conduite, on proposa plusieurs hommes célèbres, tant des ordres réguliers que du clergé, qui étaient jugés dignes de cette charge éminente. Le nombre des voix était en faveur du Prince ⁵, homme

5,000 perpres empruntées sur un reliquaire d'argent de 300 perpres qui contenait un bras de saint Georges, l'autorisa à conserver son gage. Cette autorisation est datée d'Athènes, octobre 1261, année 22^e de son empire. Au mois de mars 1263 Odon de Cicon, étant à Négrepont, fit don de ce reliquaire à l'abbaye de Cîteaux.

¹ Un Geoffroy de Brière, qui se disait cousin de Geoffroy de Caritena, se présenta, après la mort

de ce dernier, en Morée pour réclamer son fief. (Voyez la *Chron. de Morée*, depuis la page 206 jusqu'à la page 213.)

² Voyez la généalogie de Ville-Hardoin.

³ Voyez Pachymère, *Michel Paléologue*, livre 2, c. 22, p. 126, tome 1 de l'édition de Bonn.

⁴ Idem, *ibid.*, livre 5, c. 24, p. 402 de la même édition.

⁵ « ἔργου δὲ πλὴν φέρων τῷ Πρίγκιπι, ἀνδρὶ ὡς γινώσκοντες μὲν τὰ ἐν;

d'une ancienne noblesse, issu de l'illustre famille des princes du Péloponnèse, d'où il était parti dès sa plus tendre jeunesse, pour se venir enfermer dans un monastère du mont Mélas, où nous avons dit ci-devant que Germanos avait autrefois demeuré, et pour s'y adonner avec une ferveur singulière aux exercices de la vie monastique. S'étant depuis attaché au service de l'empereur, il fut honoré de la charge de supérieur du monastère de Pantocrator. Après avoir été depuis envoyé en ambassade vers les Tochaes et après avoir conduit Marie, fille naturelle de l'empereur, lorsqu'elle fut mariée à Apagas, il se renferma dans une cellule du monastère des Odèges, pour y vaquer à la sainte contemplation. Enfin il fut élevé sur le siège de l'église d'Antioche, d'où la pluralité des suffrages l'aurait tiré pour le mettre sur le trône de l'église de Constantinople, si plusieurs prélats n'eussent trouvé plus à propos d'y placer Veccus, cartaphylax, qui était alors en très-grande réputation. Les avis des prélats ayant été rapportés à l'empereur, il préféra Veccus, tant à cause de son éloquence que de l'adresse singulière avec laquelle il avait travaillé à la paix de l'église. »

Pachymère parle encore de lui dans un autre endroit pour l'avoir connu personnellement, et il mentionne les relations qu'il eut avec lui en 1278 :

« Le moine Théodose, surnommé le Prince¹, élu patriarche d'Antioche, ayant aussi été consulté (sur le mariage d'Irène, fille d'Ardonic), se déclara pour le même sentiment que le patriarche. L'empereur lui avait écrit pour lui demander son avis, car il venait d'être désigné pour être évêque d'Antioche, et il est bon que je dise ici quelques mots de cette affaire. Lorsque l'église d'Antioche fut dépourvue de pasteur par la mort d'Euthyme de Théopolis, un grand nombre de prélats se trouvèrent à Constantinople, dont les uns y étaient venus d'eux-mêmes et les autres y avaient été mandés par Euthyme durant sa maladie, à la persuasion de Théodoret, évêque d'Anazarbe, pour lui élire un successeur. Quand ils se furent assemblés sur ce sujet, ils n'en trouvèrent point de plus capable que le prince (Théodose de Ville-Hardoin); et ils l'auraient élu et sacré si l'empereur ne s'y fût opposé. Mais, considérant fort sagement qu'il s'exposerait à la risée publique s'il souffrait que l'on élevât sur un des premiers sièges de l'empire un ecclésiastique

γίνος, ἐκ Πρίγκιπων δὲ τῶν κατὰ Πελοπόννησον κατέγοντι τὸ ἐπίσκοπον, etc. » (Pachymère, t. I, p. 402.

¹ Πρίγκιψ. (Voyez Pachymère, *Michel Paléologue*, livre 6, c. 5, p. 437 de l'édition de Bonn.

qui était dans le schisme, il crut devoir l'en retirer en lui offrant une dignité si considérable, dans l'espérance qu'il ne refuserait pas de se conformer au sentiment de ceux qui lui faisaient un si grand honneur, au lieu que si on le laissait élire, il emploierait peut-être ensuite tout le pouvoir de sa dignité contre ceux qui l'auraient élu. Il manda donc au patriarche de sonder son sentiment avant que de consentir à son élection. Je fus choisi pour lui parler, à cause de l'étroite habitude que j'avais avec lui. Suivant donc les ordres que l'empereur avait donnés au patriarche et que le patriarche m'avait envoyés par écrit, je l'allai plusieurs fois visiter, et m'entretenant avec lui de la dignité de patriarche d'Antioche, à laquelle je savais et à laquelle il ne savait pas qu'on le destinait, je découvris son sentiment; et lorsque je fus persuadé, je persuadai les autres que s'il était élu, il ferait ce qu'on désirerait. L'empereur voulant donc, depuis son élévation, lui faire l'honneur de le consulter sur les affaires les plus importantes qui se présentaient, il le consulta sur celle-ci; et lorsqu'il eut son avis, et avant le sien celui de l'impératrice, il conclut l'affaire. »

Je le trouve enfin mentionné encore une fois par le même Pachymère, à l'occasion d'événemens qui se passèrent en 1261 :

« L'ambassadeur que l'empereur (Michel Paléologue) envoya, dit-il', à Chalaü, prince des Tochaes, fut le Prince, moine, prêtre et supérieur du monastère de Pantocrator. Il partit avec un superbe équipage, et il avait entre autres choses une chapelle parée de magnifiques rideaux, embellie d'images de saints et de la croix, enrichie de quantité de vases propres à la célébration des saints mystères. Il mena avec lui une fille naturelle de l'empereur qu'il avait eue de Diplo-Vatatzine et qu'il avait promise en mariage à Chalaü; mais Chalaü étant mort avant leur arrivée, elle fut mariée à Apagas, son fils et son successeur.

Reprenons les faits à l'an 1210, où nous venons de prouver que remonte l'accession de Geoffroy à la principauté.

L'empereur Henri pendant ce temps avait passé les montagnes de l'Olympe pour poursuivre son projet de pacification du sud de l'empire, et s'était rapproché de la Morée. Le continuateur de Ville-Hardoin nous le peint, au printemps de l'année 1210, passant à travers Bodo-

' Pachymère, *Michel Paléologue*, livre 3, c. 3, | tome 1, page 174 de l'édition de Bonn.

nitza ¹ et faisant son entrée solennelle à Thèbes ², puis séjournant à Négrepont ³, et de là retournant à Thèbes, et prenant un rendez-vous avec Michel, despote d'Épire, pour amener aussi une réconciliation. Conon de Béthune et Pierre de Douay qui fut ensuite possessionné en Morée ⁴, furent envoyés au despote Michel ⁵ de la part d'Henri, qui était venu se loger au sud de Salonique sous les oliviers. Suivant le continuateur de Ville-Hardoin, la paix fut alors négociée entre Michel et l'empereur, et pour cimenter cette paix, Michel offrit de donner sa fille en mariage à Eustache, frère de l'empereur Henri ⁶, en lui concédant en dot le tiers de son propre pays.

Le continuateur de Ville-Hardoin termine brusquement ici, sans raconter ni la conclusion du mariage ni l'entrevue de l'empereur avec Michel. Si on se rappelle que Michel était seigneur de Corinthe, et que Corinthe était alors assiégée par Geoffroy de Ville-Hardoin, on s'imaginera aisément que cette entrevue et cette paix ne purent avoir lieu sans que Geoffroy de Ville-Hardoin ne fût mandé pour y prendre une part active. Une amitié réciproque s'était établie entre l'empereur et lui, par d'utiles et prompts services d'une part, et par un accroissement de dignité de l'autre; et Geoffroy, par la nouvelle dignité de prince d'Achaïe qui venait de lui être conférée pendant ce même

¹ « Li empereres vint jesir à la Bondenice un merkedi au soir. » (Contin. de V.-H.) On a vu que la seigneurie supérieure de Bodonitza avait été donnée au seigneur de Morée par Boniface. Le seigneur particulier de Bodonitza prenait le titre de marquis, parce qu'il était en effet sur la marche du royaume de Salonique et des seigneuries d'Athènes et de Thèbes.

² « Li empereres chevaucha tant que il ert à Thebes venu..... Lors, quant il entra en Thebes doncques peusciés uir un si grand polucrone (acclamations) de palpas (papas) et d'alchontes (archontes) et de homes et de femes, et si grant tumulte de tymbres et de tabours et de trompes, que toute la terre en tombist... Li empereres ala à la maistre eglise de Thebes en orisons, chou est à une eglise que on dist de Nostre-Dame. Et Othes de la Roche, qui sires en estoit, car li marchis li avoit donnée, si i honnoura l'empereur de tout son pooir. Là sejourna li empereres

deus jours. (Continuation de Ville-Hardoin.)

³ « Au tiers jour s'en ala vers Négrepont... Li empereres Henri entra en Négrepont à grant joie. Et moult le reçurent joieusement li Griphon (Grecs) de la ville et de toute la contrée, car il vinrent encontre lui à grans taburs et de trompes et d'autres estruments, et le menerent à une église de Nostre Dame pour ouurer. Et quant il ot ouré tout come li plot, il s'en parti et issi de l'eglise... Ensi fu li empereres trois jours à Négrepont. » (Cont. de Ville-Har.)

⁴ « Si s'en mut de Négrepont pour venir à Thebes. Et si homes li vinrent à l'encontre, et se il li fissent grant joie, chou ne fait mie à demander, car il li fissent tele come à lor si gnour. » (Continuation de Ville-Hardoin.)

⁵ Voyez mon Glossaire onomastique de la *Chronique de Morée*, au nom *παπας* *παιδας*, Pierre de Douay, à la fin du 1^{er} vol. de la Col. du *Panthéon*.

⁶ Voyez Continuation de Ville-Hardoin.

voyage de l'empereur, acquérait une nouvelle puissance et de nouveaux droits aux bons procédés de l'empereur Henri.

C'est à cette entrevue de l'an 1210, entrevue qui eut lieu à Larisse en Thessalie, point intermédiaire entre Salonique, où était l'empereur, la Morée et le despotat d'Arta, que je crois devoir rapporter un des points les plus curieux de l'histoire de Morée.

Le chroniqueur de Morée, qui vivait cent ans après ces événemens, raconte qu'à l'occasion du mariage de Geoffroy II, fils de notre Geoffroy I^{er}, avec une fille de l'empereur Robert, l'empereur lui fit différentes concessions. Or, ce ne fut pas une fille de l'empereur Robert, mais une fille de son père Pierre de Courtenai, qu'épousa Geoffroy II, comme je le prouverai plus tard; et jamais l'empereur Robert ne vint faire cette excursion au midi de son empire.

Cette même erreur se trouve répétée non-seulement dans l'abrégé de Dorothee, ainsi qu'on devait s'y attendre, mais aussi dans le chapitre 3 du préambule des Assises d'Achaïe. Voici ce chapitre :

« Come da puo la morte de lo imperator Balduin, miser Ruberto de Flandres so frar, fo facto imperador, e miser Zefre de Ville-Arduin prexe la fia de miser Ruberto per moier.

« Et apresso la morte de lo imperador Balduin, miser Ruberto de Flandres, suo frar, fo facto imperador; lo qual have uno fio e uno fiola; e quello fiolo have nome Balduin; e da poi la morte del padre si fo imperador longamente, ma può i parse, e si andà in ponente, sicome in lo Libro della Conquista apertamente se declara.

« In quel tempo lo dicto miser Ruberto imperador si mandava soa fiola à lo re de Aragon; e cusì como le galie, le qual portava la dicta dona, arivano al castel del Belveder, e miser Zefre de Ville-Arduin, lo primer frar del principio Guelmo de lor, era apellato re de la Morea, e voiendo far honor à la filia de lo imperador, fè tanto che la dona de le galie desente à terra. Et perche lo dicto miser Zefre non haveva moier, ello si la spoxa la dicta dona per lo conseio di soi barogni. De la qual cosa nassete molte guerre e molti scandali intro lo dicto miser Ruberto imperador e lo dicto miser Zefre de Ville-Arduin. Apresso lo dicto miser Zefre tanto sape far e procazar, che in l'anno de la Incarnation del Nostro-Signor Miser Jesu-Christo, mille....., lo mexe de marzo, lo imperador Roberto e miser Zefre fo insemple in la citade

de Larissa à la Blachia, e insemprè se acorda in tal maniera che, per paxion facta intra elli do, lo imperador Ruberto si dona à lo dicto miser Zefre de Ville-Arduin le ixole de Romagnia che se clama Arcipelago, e si lo fa Gran-Siniscalco de lo imperio de Romagnia e appellasse Principo de Achaia, e ordena che lo principo dovesse tegnir lo principado de lo imperador. Così li fè omaggio à lo imperador, e da può ordena e zura de tegnir e mantegnir le Usanze e Costume de lo imperio de Romagnia per tuto lo païse, cusi ordenadamente como è scripto e devisado in questo libro. »

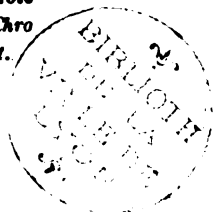
Ces deux relations d'un fait défiguré, le mariage de Geoffroy avec la fille d'un empereur de la maison de Courtenai, sont puisées évidemment à la même source, indiquée par l'un sous le titre de *Libro della Conquista*, et par l'autre sous celui de Βασιλεὺς τῆς νουῆς γένεως.

Il est évident qu'il y a ici confusion entre deux faits réels, mais non simultanés, les concessions faites à Geoffroy I^{er} et le mariage de Geoffroy II avec Anne de Courtenai. Je suis convaincu que le premier fait, l'octroi des concessions à Geoffroy I^{er}, est antérieur au second, qui est le mariage de Geoffroy II. Je crois inutile de relever une autre erreur du rédacteur italien, qui fait Baudoin I^{er} successeur et frère de Robert. Les concessions faites à Geoffroy I^{er} remontent très-certainement au voyage de l'empereur Henri à Thèbes et à la conclusion de la paix avec Michel; car Du Cange se trompe ici ¹, malgré sa profonde science et l'admirable pénétration qui le distingue presque toujours, en plaçant à ce moment la prise de Corinthe, qui n'eut lieu que bien plus tard, et sous Geoffroy II, fils de Geoffroy I^{er}. Il y eut au contraire en ce moment suspension d'hostilités contre le despote d'Arta, seigneur supérieur de Corinthe; et ce fut pour prix des services que Geoffroy I^{er} avait rendus dans cette dernière guerre à l'empereur, qu'il obtint l'accroissement de puissance qui vint ajouter un nouveau lustre à sa prise de possession de la dignité princière. On a déjà vu que quelques mois auparavant il avait obtenu le titre de sénéchal de Romanie ². Cette fois il ob-

¹ *Histoire de Constantinople*, p. 116, t. 2 de mon édition.

² Le rédacteur des *Assises* dit *Gran-siniscalco*. La *Chronique de Morée* traduit cette dignité par celle de grand-domestique, la 5^e des digni-

tés de l'empire grec. La 1^{re} était celle de Sébastocrator, la 2^e celle de César, la 3^e celle de Protovestiaire, la 4^e celle de Megaduc. (Voyez la *Chronique grecque* de Dorothee, page 550, édit. Venise, 1786.)



tint une puissance réelle et non un titre. Ici j'adopte entièrement les faits énoncés par la *Chronique de Morée*, et je prouverai que ces faits reposent sur des monumens encore existans.

Suivant la *Chronique de Morée*, copiée par Dorothee, qui était archevêque de Monembasie et était par là en état de redresser certains renseignemens, comme il l'a fait quelquefois, voici les concessions faites à Ville-Hardoin dans le parlement de Larisse, sous la condition de relever, conformément aux stipulations anciennes, sa principauté de l'empire de Constantinople.

1° L'empereur lui donna la seigneurie supérieure de la Dodécannèse, c'est-à-dire du duché de Naxos ou des Cyclades, conquis par le Vénitien Marc Sanudo.

2° Il l'honora du titre de prince, que lui et ses descendans continuèrent toujours à porter depuis.

3° Il lui donna le droit de guerre dans la province qu'il gouvernait.

4° Il l'autorisa à frapper des deniers tournois ?

5° Enfin il lui donna les Assises de Jérusalem comme code de la Morée.

En effet : 1° les ducs de Naxos furent toujours comptés depuis au nombre des hauts feudataires de la principauté d'Achaïe, et on les verra figurer dans la liste des douze pairs comme possédant le second duché-pairie.

2° Pour ce qui concerne le titre de prince, ce ne fut pas une largesse, mais la reconnaissance d'un droit nouvellement exercé. Il serait fort possible toutefois que Geoffroy n'eût voulu prendre son titre qu'avec autorisation de l'empereur, et il ne pouvait douter que cette autorisation lui serait accordée avec joie.

3° Quant au droit de guerre, ce n'était rien autre chose de plus que la reconnaissance d'une souveraineté plus large.

4° L'autorisation de frapper des deniers tournois, mentionnée ici pour la première fois par un seul témoignage, celui du chroniqueur de Morée, et répétée dans l'extrait de Dorothee, est un fait curieux, qui, bien que nouveau, n'en est pas moins acquis désormais à la science. Quelques-uns des deniers tournois frappés sous le nom des princes d'Achaïe avaient peu à peu pris place dans les cabinets les mieux choisis; mais

¹ Les seules pièces de monnaie de Geoffroy, d'après (p. 63). | ² Page 61 de la *Chron. de Morée*.

telle était l'obscurité profonde qui couvrait cette partie de notre histoire, qu'il était impossible de procéder autrement que par des tâtonnemens. Aussi, tout ce qui a pu être publié jusqu'ici sur ce sujet par les hommes les plus instruits dans l'art numismatique est-il rempli de nombreuses erreurs.

Muratori est le premier qui dans son savant ouvrage sur les antiquités italiennes du moyen âge (tome II, p. 761) ait fait connaître une monnaie d'un des princes d'Achaïe, Florent de Hainaut; et après lui Argeloti en a donné le trait, planche 80, n° 2; mais la description et la représentation semblent aujourd'hui fort inexactes en présence des objets eux-mêmes.

Guichenon, dans son laborieux travail sur la maison de Savoie, fit plus tard connaître une monnaie frappée au nom des princes titulaires d'Achaïe. En parlant de Philippe de Savoie, prince d'Achaïe, sur lequel je reviendrai plus loin, Guichenon dit : qu'il fit frapper trois sortes de monnaies, les deux premières d'argent, comme comte de Piémont, et la troisième d'or, comme prince d'Achaïe. « Cette troisième, dit-il ¹, qui est d'or de ducat, est monnoie de la principauté d'Achaye et de la Morée, où d'un côté est saint Jean-Baptiste, patron de cette principauté, et de l'autre la croix de Savoie avec un lion yssant pour cimier; où il faut observer que, quoique ce prince fust l'ainé de la royale maison de Savoye, néanmoins, comme il n'avoit pas succédé au comté de Savoie, Amé-le-Grand, son oncle, qui lui donna le Piémont pour son appanage, l'obligea et ses descendans, princes d'Achaye et de la Morée, comtes de Piémont, de porter le baston d'azur brochant sur la croix de Savoie, comme une marque de la renonciation au droit d'ainesse; ce qui se voit encore en des monnoies d'argent de son petit-fils, dont il y en a une au cabinet de M. de Lierques, à Lyon, où d'un côté est la croix avec un baston, et au revers les armes d'Achaïe ². »

A l'appui de ce qu'il avance, Guichenon ajoute la gravure de ces deux monnaies; mais ni la grandeur des pièces, ni la forme des lettres ne donnent aucune idée exacte de l'original; et quant à l'explication de Guichenon sur la présence de saint Jean-Baptiste, elle n'est nullement fon-

¹ Guichenon, t. I, p. 146.

² Savoie moderne : de gueules à la croix d'argent, à la bande d'azur brochant sur le tout.

Ville-Hardoin Achaïe : de gueules à la croix ancrée d'or. (Voyez planche IV, les sceaux de Philippe de Savoie et d'Isabelle de Ville-Hardoin.)

dée, et saint Jean ne se retrouve sur aucune monnaie frappée en Achaye, mais bien sur celles faites à l'imitation des monnaies de Florence.

Il y a peu d'années, un des hommes qui ont rendu les plus grands services à la numismatique française, M. le baron Marchand, publia quelques nouvelles recherches beaucoup plus exactes sur les monnaies des princes d'Achaïe. Dans ses *Mélanges de Numismatique et d'histoire* (Paris et Metz, 1818, in-8°), il donna cinq monnaies de cette principauté, en les accompagnant d'une courte dissertation qui renferme moins d'erreurs que je ne me serais attendu à y en rencontrer, en considérant quel était à cette époque l'état de nos connaissances historiques sur ce point. Les gravures de ces monnaies sont aussi beaucoup plus satisfaisantes, bien que fort inférieures à ce qu'on fait aujourd'hui.

Enfin, en 1835, un savant prussien, le docteur Théophile Friedlaender, dans le premier cahier de son recueil intitulé *Numismata medii ævi inedita* (Berolini, 1835, in-4°), a publié aussi 6 monnaies de la principauté d'Achaïe tirées de son cabinet particulier. La gravure des médailles est cette fois parfaitement exacte et bien entendue. Quant au texte qui accompagne les gravures, il s'y est glissé quelques erreurs; mais avec l'obscurité qui a enveloppé jusqu'aujourd'hui les principaux faits de cette histoire, c'est un mérite réel pour M. Friedlaender d'avoir si souvent approché de la vérité.

Cet ouvrage du docteur Friedlaender a été la même année analysé d'une manière scientifique dans le n° 34 du *Journal Numismatique* de Hanovre, par le docteur Grote; mais en faisant connaître ces 14 monnaies des princes d'Achaïe, des despotes de Romanie et des ducs d'Athènes, le docteur Grote n'a pu échapper non plus à quelques inexactitudes.

Ces erreurs, quoique nombreuses, étaient inévitables alors qu'on ne savait ni à quelle occasion, ni à quelle époque on avait frappé ces deniers tournois, ni quelle était en réalité l'ordre régulier de ces princes, puisque des savans tels que Scevole de Sainte-Marthe et tous les anciens généalogistes faisaient alors du prince Guillaume le fils et non le frère de son prédécesseur.

Mes *Éclaircissemens* préserveront à l'avenir, je l'espère, de semblables erreurs.

Grâces à l'obligeance de M. Raulin, de M. Zinkeisen, de M. Long-

Perier et de M. Lenormand, j'ai pu réunir la collection complète de ces monnaies. Je les ai fait graver toutes avec la plus grande exactitude sur la planche III, et je les décrirai sous chacun des princes auxquels elles appartiennent.

J'ai placé sous le n° 1, planche III, le denier tournoi que Geoffroy ne manqua pas de faire frapper aussitôt après son retour dans la principauté. On y voit : Au droit une croix entourée d'un anneau, et, entre les bords de la monnaie et l'anneau, cette légende, G. PRINCEPS, *Gaufridus princeps*. Cette croix se retrouve dans toutes les monnaies des Croisés; mais elle fait aussi partie, comme on l'a vu plus haut, des armes des Ville-Hardoin, qui portaient de gueules à la croix ancrée d'or.

Au revers, le portique de Saint-Martin de Tours, qui surmonte les anciens deniers tournois; au-dessous une croix, et autour la légende CLARENTIA, désignant la ville de Clarentza, où fort probablement était placé l'hôtel des monnaies.

Mais à côté de ces faits si neufs et si curieux s'en trouve un autre que j'ai à consigner ici et qui a une bien plus grande importance encore à mes yeux, puisqu'il nous met en état de déterminer l'organisation politique et sociale que nos ancêtres cherchèrent à fonder dans ce pays, et d'étudier dans leur établissement la cause de leur chute; je veux parler ici de la cinquième concession faite par l'empereur à Geoffroy de Ville-Hardoin, celle des *Assises de Jérusalem*, pour devenir la loi de sa principauté, comme elle était celle de tous les autres pays conquis sur les Francs.

La *Chronique de Morée* raconte comme en passant qu'après avoir conféré tous ces avantages à Geoffroy de Ville-Hardoin, l'empereur lui donna un manuscrit des Assises de Jérusalem¹ et qu'il accepta aussitôt ce code comme la loi de la conquête.

¹ Καὶ ἀπὸ τοῦ γὰρ τὸν ἴδιον ἱπποκόμης τὸ Σουλτᾶν.

Ὅμοι τὰ ἔχει ἑκάστης ἑαυτοῦ ἀδελφὸς τοῦ

Ὁ Βασιλεὺς, ὁ βασιλεὺς τῶν ἱεροσολύμων. (p. 64.)

Cette même année 1210 ce fut Jean de Brienne qui fut nommé roi de Jérusalem, et Baudouin I^{er} était roi de Jérusalem de 1100 à 1118. Suivant les Assises, ce fut son prédécesseur, Godefroi de Bouillon, qui commença la série des réglemens dont la réunion compose le

code des Assises de Jérusalem. (Voyez les Assises.) Voici comment s'exprime à ce sujet le texte Italien des Assises d'Achale :

« Quando la sancta citade de Jerusalem fo conquistada per li christiani e per la fede de Christo, per lo confortar e predicar de Piero Heremita, in l'anno de la Incarnation del Nostro Signor Jesu-Christo mxcix, li principi e li baroni, li quali l'havere conquistada, si elegero

Cette assertion du chroniqueur de Morée, bien qu'elle fasse supposer que la rédaction du code de Romanie doive être antérieure à la rédaction des Assises de Jérusalem telle que nous la possédons aujourd'hui, n'en est pas moins prouvée d'une manière qui me semble incontestable. On voit à chaque page que le chroniqueur était familiarisé avec l'usage de ce code et qu'il en connaît toutes les stipulations et toutes les applications.

Une des lois les plus importantes des Assises est citée et appliquée en l'an 1261¹. Plusieurs passages de la *Chronique de Morée* prouvent que dès le règne de Geoffroy I^{er} de Ville-Hardoin les Assises étaient devenues la loi de la conquête. Il faut donc croire que la rédaction du roi Amauri de Chypre aura été transmise dans l'empire français de Constantinople presque aussitôt après sa rédaction, à la demande de l'empereur Baudoin, ou plutôt de l'empereur Henri. C'est ce qui me paraît fort probable. Voici les mots mêmes du code rédigé par l'ordre des Vénitiens pour leur seigneurie de Négrepont :

del dicto regname de Jerusalem lo ducha Gottifredo de Bolon. E quando lo have rezevuda la signoria, lo non volse esser sagrado ni nominarse re del dicto regname, ni etiamdio non volse portar corona de auro, là che lo re de li re, lo fiol de Dio, Nostro-Signor Jesu-Christo, portó corona de spine lo zorno de la sua sancta passion; avanti se volse incoronar de spine, de corona facta de pala. Et cusi volando lo dicto ducha Gottifredo meter in bon stado e in bon ponto lo dicto regname, azoche tute maniere de zente, andando e vegnendo e romagnando in lo dicto regname, fosse governadi e vardadi e mantegnudi per dreto de raxon e per justitia, ello have consiglio cum lo patriarcha de la dicta citade de Jerusalem e cum li altri baroni, principi e signori e savii homeni, li quali se trovava esser li, de diverse terre e de diversi paesi; et domandadi tuti de le uxance e costumi de le lor provincie e paixe, tuto quello che zascaduno disse e che ello pote ben intender, ordenadamente fe meter in scriptis. Et da puó, avanti lui e davanti miser lo patriarcha e de tuti li altri principi e barogni che fo à la dicta conquista, si li fe legere e esaminare. De li qual, per consiglio de tuti, fo facto e statuido Uxance e Assise, le quale se doveva mantegnair e tegnir e guardar

in lo dicto regname de Jerusalem. Poi si stabeli in lo dicto regname do corte seculare; l'una se chiama l'*Alta Corte* e l'altra *Bassa Corte*, zo è la corte de li burgexi, à la qual ello stabeli uno homo per esser governador e justixier in lo luogo de lui, lo qual fo appellado vis-conte. E si stabeli che el fosse giudice de l'*Alta Corte* à li baroni e cavalieri e feudadi, li quali tegniva fei da lui per lo homazo over sagramento che quellì averà facto. Et de la *Bassa Corte* de li burgexi, lo fè vegnir burgexi de li plu liali che el poté trovar in la citade e li plu savii, e felli zurar in lo sagramento de la burgesia, si come è scritto e devisado in *lo gran libro de le burgesie*. E si determena el dicto re, che li cavallieri e li afeudadi fosse menadi et zudegadi per l'*Alta Corte*, e l'altra gente, i qual non voleva che fosse menadi per l'*Alta Corte*, fosse menadi et zudegadi per la *Corte de li burgesie*. E cusi fo facto, de comun acordo del signor et de li soi barogni. E da puó stabeli le dicte Uxance et Assise, si come è dicto de sovra; et per li altri re e signori che succiede in lo dicto regname fo mantegnude, e per plusor volte fo amendate, perche le cose le qual elli vedeva et cognosceva che fosse bone, si le azonzeva.

¹ Voyez *Chron. de Morée*, page 99.

« Come si fo mandado à lo re de Jerusalem e à lo patriarcha, pregandoli che li mandasse le Usanze loro, sapiano che per quelle elli se voleva rezer, perche quelle era usance de conquista.

« E apresso la conquista de la sancta citade de Jerusalem, lo anno de la incarnation del Nostro-Signor miser Jesu-Christo MXCIX, quando lo conde Balduin de Flandres, miser Bonofacio marchexe de Monteferrato, miser Herigo Dandolo doxe de Venexia, e li altri baroni e principi de Franza si conquista la citade de Constantinopoli, elesse imperador e signor de lo imperio de Constantinopoli e de Romania lo conte Balduin de Flandres, et vogliando metter lo dicto imperio de Romagnia in bon ponto e in bon stado, e che li homeni e lo so povolo e tute magniere de zepte, andando e vegnando in lo dicto imperio de Romagnia fosse governadi e menadi per justitia e dreto de raxon; e imperzoche la citade de Constantinopoli si è acircondada de pluxor generacion de zente, e specialmente de zente che non son obedienti à la leze de Roma, e altra zente che vene à la dicta conquista, e perche la non poria ben rezere lo dicto imperio, se non per le Uxance e Assisse che sono in le parte de pönente, si fo conseiado de mandar in Jerusalem à lo re e à lo patriarcha, pregandoli che li mandasse le sue Usanze e Assisse, conzo-sia-che li se voleva rezere per quelle, che le fò uxance de conquista. E cusì li fo mandade, e poi fo lezude avanti tutti li baroni, e cqnfermado de rezerse per lo dicto muodo e per quelli capituli che fosse plu necessari per lo dicto paixe de Romagnia. Cusì fo ordenado e zurado per tuto lo so imperio de tenir e guardar le dicte uxance à tuto lo suo poder. »

Fr.-P. Canciani a publié ¹, sous le titre d'*Assises de Romanie*, cette rédaction faite par l'ordre des Vénitiens, et rassemblée d'après des manuscrits dont quelques-uns ont pu être en effet envoyés de Jérusalem à Constantinople, ainsi que cela est dit dans le chapitre 2 du préambule.

En comparant les Assises de Romanie aux Assises de Jérusalem, on remarque que le premier chapitre du préambule n'est qu'une traduction du préambule français, mais que les deux autres préambules sont

¹ Tome 4 de son recueil des *Lois barbares*, | Venise, 1785, in-folio.

propres au pays. L'un, probablement tiré des grandes Assises de Romanie, dont on ne connaît aucune rédaction, est relatif à la fondation de l'empire franc de Constantinople; l'autre, traduit sans doute des Assises particulières de Morée, est relatif à l'établissement français de Morée.

Quant au texte des lois, ce n'est qu'un extrait sommaire des anciennes Assises; et les anciennes Assises, telles que nous les avons aujourd'hui, ne sont elles-mêmes, comme le rapporte Philippe d'Ibelin, qu'un recueil de souvenirs, soit des textes, soit des précédens au défaut des textes, tels qu'ils se sont reproduits à la mémoire du roi Amaury de Chypre, qui, après la perte de toutes les chartes partielles, lors de la reprise de Jérusalem par Saladin, fit appel aux hommes les plus versés dans les connaissances judiciaires, pour rédiger de nouveau les Assises destinées à son pays de Chypre.

La belle copie, faite par l'ordre de la république de Venise, en 1790, pour le roi de France ¹, du célèbre manuscrit de saint Marc, manuscrit regardé comme le plus complet de tous, contient quelques faits utiles à rappeler ici.

¹ Elle forme deux volumes in-folio, sous le n° 1540 *ter*, à la B. royale. J'ai entre les mains plusieurs lettres autographes de F. Paolo Canciani qui contiennent les renseignemens suivans sur l'exemplaire de Venise et sur la copie qui en fut faite par l'ordre du gouvernement vénitien pour le roi de France.

Udine, 13 agosto 1788.

.....
La copia dell' originale delle Assise di Gerusalemme la quale prima d'ora esisteva in un archivio della repubblica, è stata da pochi mesi in quà trasportata nelle libreria ducale di S. Marco, ove ciascheduno può consultarla e ricopiarla. Sono due codici, e sono appunto di quei medesimi dai quali fu tratta la versione italiana che fu stampata in Venezia, l'anno 1535. Un codice contiene l'*alta corte*, e questo è scritto nel secolo XIV e contiene molto di più della traduzione italiana stampata. L'altro codice contiene la *bassa corte*, e è scritto nel secolo XV e contiene ciò che esiste nella traduzione medesima.

Udine, 29 ottobre 1788.

..... Non è alcuna maraviglia che i codici delle Assise siano passati da pochi mesi in quà nella libreria di S. Marco, poichè questa è stata da questi ultimi tempi arricchita di molti altri codici, attese le diligenti ricerche del signor Morelli (bibliothécaire de Saint-Marc) e la protezione del cavaliere presidente alla libreria, che è sempre uno de' più insigni senatori.

Udine, 24 juin 1789.

..... Voi avete veduto, nei preliminari della traduzione italiana delle Assise, la ducale, che, tra le altre cose, commette che sia indirizzata all' Eccelso Consiglio de' Dieci una copia in lingua francese; ciò venne eseguito. Il conte di Tripoli, uno dei presidi deputati alla traduzione, presentò al detto Eccelso Consiglio l'esemplare che era di sua ragione. Questo esemplare era uno dei quattro scelti da tutto il regno per la traduzione; e possiamo anche immaginarci che questo sia stato il più bello tra tutti, qualesi conveniva per presentarlo all'archivio del sovrano. Questi codici sono stati nel detto archi-

« Toutes les assises et bons us et costumes, y est-il dit, estoient en escrit et en garde au sépulcre, et les appeloit-on les *Lettres dou Sépulcre*.

« Chascune estoit escrite par soi en un grant parchemin franchois; et si y estoient aussi bien les us et les assises de la Cour des Bourgeois, comme de la Haute Cour; et en chascune charte avoit le sceau et le signau dou roi et dou patriarche de Jerusalem aussi; et toutes les lettres estoient grans lettres tornées; et la première lettre dou commencement estoit une grant lettre enluminée d'or, et toutes les rubriques vermeilles. Et tout ce fu perdu quant Saladin prist Jerusalem. » (Mss., f^o 230 v^o et 231 r^o.)

Ce volume contient de plus quelques autres renseignemens historiques intéressans. On y trouve (f^o 171) la liste des divers lieux de juridiction du royaume de Jérusalem, et (f^o 172) la répartition du service de 607 chevaliers et 5,175 sergens, y compris les feudataires séculiers et ecclésiastiques, et les villes.

Les noms que j'y rencontre en commun avec les familles établies en Morée sont :

La femme <i>Jehan Comain</i> ,	taxée à 4 chevaliers.
Henri le fils <i>Guy Roys</i> ,	— 1 chevalier.
Philippe de <i>Rous</i> ,	— 1 —
Arnaut de <i>Brie</i> ,	— 1 —

Plus loin (fol. 191) on rencontre une généalogie des principales

vio sino a questi ultimi tempi, da dove, per comodo dei letterati, sono stati ora trasferiti nella libreria di S.-Marco. Di ciò voi troverete gli autentici documenti nella copia che ora si sta scrivendo pel re di Francia. Questa sarà veramente degna di essere messa sotto gli occhi del vostro glorioso sovrano, giacchè non credo possa idearsi copia migliore, imperòche ella è il vero ritratto dell' originale. Io ne ho veduto il saggio con mio gran piacere. Sopra-intende alla copia un soggetto eruditissimo e molto esperto ne' manoscritti, che è il signore abate D. Jacopo Morelli, custode della libreria di S.-Marco. Essendo il libro sotto la copia, io non ho potuto dargli se non qualche occhiata passeggera. L'Alta Corte è ve-

ramente un bel codice che io ascrivo al secolo XIV. Il detto signore Morelli che lo ha diligentemente esaminato, mi ha detto che, oltre le Assise del conte di Joppe, vi sono alcuni pezzi legali di Filippo di Navarra e di altri, alcune notizie genealogiche di varie famiglie nobili della Soria, alcune formole, ed il pladeante del viscontato con altre leggi del regno di Cipro che mancano nella versione italiana. Anche l'Alta Corte del conte di Joppe ha qualche varietà della versione. È assai bella anche la Bassa Corte, ma non giugne alla bellezza dell' altra. Ella è del 1436. Corrisponde alla versione italiana; ma come potete persuadervi, e come anche mi dice il signor Morelli, che è più sincera.

familles, qui donne les renseignemens suivans, utiles aux affaires grecques.

« Estevene, veuve de Guy, espousa Baudoin de Rames et en eut une fille, nommée Heloys, qui espousa en premieres noces Bellem à la Barbe, et en secondes noces le connestable Manassier, dont elle eut deux filles.

« L'une fu feme de mesire Anceau de Brie, et ayolle de cestui Johan de Brie. (Fol. 191 v.)

« Johan, seigneur d'Arsur, estoit baron de Heloys, une des nieces dou grant Baudoyne de Ybelin, fille dou grant Ansiau de Brie, qui fu pere d'Ansiau et de cestui Johan de Brie. (Fol. 192 r.)

« A la mort de Johan d'Arsur, Heloys sa femme espousa Vilain d'Aneui (Aunois). (Fol. 192 v.)

« Pavé fu feme de Garnier l'Alemant. (Folio 193 v°.)

« Philippe, fille du marquis de Mont-Ferrat et d'Isabeau de Lusignan, fu feme de Erart de Brennes.

« Marie, fille du marquis de Mont-Ferrat, frere ains-né de Conrad, espousa Johan de Brennes. (*Idem.*) »

Deux faits ont appelé surtout mon attention, l'un est que le rédacteur y parle du *Livre de la Conquête*, mentionné aussi par notre chroniqueur sous le nom de *Βιβλίον τῆς ἀποκτήσεως*; l'autre que Geoffroy de Ville-Hardoin y est nommé à côté de Guillaume de Champ-Litte, comme ayant été son successeur à la principauté de Morée. Ce passage rappelle la dépossession de l'héritier de Guillaume de Champ-Litte, pour ne pas s'être présenté à la succession en temps légal. Voici les deux morceaux dont il s'agit.

« *Ce est le derrain chapitre de cest livre.* (Chap. CCXIII. folio 174.)

« Vos avés oy dessus les Assises et les Usages dou reiaume de Jerusalem, le quel commensa premierement Godefroi de Buillon (1099), qui fu le premier roi de Jerusalem; mais il ne volt onques porter coronne, si comme il se contient au prologue de cest livre. Il ne regna que un an. — Après lui regna (1100) Baudoyne son frere, dix-huit ans. Cil fu le premier roi latin qui porta coronne au roiaume de Jerusalem. Il trespasa en la terre d'Égypte; et fu porté en Jerusalem, et mis sous mont Calvaire, devant Golgotas, de près son frere Godefroi, sur lequel sepulture sont escries ces vers. « *Rex Balduinus*, etc. »

« — Après lui fu coronés (1118) Baudoyne-de-Borc, que l'on apeloit en surnom l'Aguillon, lequel regna dix-huit ans en belle vie et en bonne. Et à la mort se rendi chanoine dou sepulcre. — Après lui fu coronés (1131) Fouques, qui fu gendre doudit Baudoyne; lequel regna douze ans, et morut devant Acre à la chace d'un lievre, et fu portés en Jerusalem. — Et après lui regna (1144) Baudoyne son fils, vint ans. — et après lui regna (1162) Amauri son frere, onze ans. — Et après lui regna (1173) Baudoyne son fils, le Mesel, onze ans; et en sa vie fist il coroner le petit roi qui avoit nom Baudoyne; fils estoit dou marquis (Guillaume de Mont-Ferrat). — En l'age des set rois dessus dis, qui fu 86 ans, furent les assises faites et establies, et avant que la terre fust perdue, en usoit-l-on mieus que l'on ne peut ores faire; car nos les avons assez povrement; et ce que nos en savons, nos le savons que par oyr dire et par usage..... Et après la terre perdue fu tot perdu. Et voirs est que les anciens nous laisserent assés de leur science. Le roi Haymeris (en 1194), de qui nous trouvons *au livre dou Conquest*, que le roy Amauri racheta de la prison de Damas, qui estoit un povre vallet et gentis hom, puis ot il tous les offices dou reiaume, dès la chamberlanie jusques à la connetablie, et puis fu il roy des deux reiaumes, premierement de Chypre, et puis de Surie, et ambedeus les gouverna bien et sagement jusqu'à la mort; il sot miaus les us et les assises que nul autre. Si tesmoignent ciaux qui le virent; et moult les avoit en memoire; mais mesire Raou de Thabarie estoit plus sutil de lui. Si que le dit roi pria mesire Raou, ains qu'il fust mau de lui, qu'il volsist que, entre iaus et autres deus vavassors, fissent escrire et renouveler les assises. (Folio 174.) »

Voici le passage où est mentionnée la transmission de la Morée à Ville-Hardoin, passage dont j'ai déjà rapporté une partie (page 85).

« Et lors le seigneur de Baruth et moi (Philippe d'Ibelin) et la chevalerie d'Acre alames par terre aveuc mesire Raou de Soissons, espous de ladite royne (Alix de Chypre) prendre Sur de mesire Ytier Filangier, qui y estoit de par l'empereor (Frederic II); et la preymes, et la donames en garde au seigneur de Baruth, et le chastiau d'Acre au seigneur dou Thoron et à mesire Nicolle Anthiaume, por ce que les hommes liges doivent garder les forteresses dou reiaume, quant les heirs sont menres d'age ou quant ils sont hors dou pays et ils ne

sont entrés en leur reiaume si comme ils le deivent; ne ne soufrimes mie que ledit Raou de Soissons les mist en son poest, por aucun peril qui peussent avenir, *si comme il avint dou fait de la Morée, as enfans dou Champenois, de sire Joffroi de Ville-Hardoïn en cui mains elle demoura.* » (Folio 177.)

Souvent les stipulations des Assises sont démontrées ainsi par des exemples. On en trouve un second (folio 175, 2.) qui est personnel au rédacteur des Assises.

« Et ce vi ge au tens de l'empereor Frederic, que, quant il manda querre pour espouser ma cosine la juene royne Ysabel, elle fu coronée à Sur, et tous les homes li firent homage; et mon cosin mesire Belleem et le seigneur de Seete et pluisors des homes liges la menerent; et quant il retornerent, l'empereor manda le conte Thomas por estre en son leue sur le fait de la seignorie. Et i fu, tant que Dieu fist son comandement de l'empereris devant ditte. Et elle laissa son fils, le roi Conrat, d'un an. Quant on oy la mort de la ditte empereris, les homes liges s'assemblerent et eslurent mon oncle, le viel seigneur de Baruth et mon cosin le seigneur de Seete à estre sur le fait de la seignourie, jusques à la venue de l'empereor. Mon oncle dit qu'il n'i seroit pas; et on volt metre mesire Jehan le seigneur de Cesaïre. Et il dit qu'il n'i pooit estre Et adonc eslurent avec le seignor de Seette, le conestable mesire Eudde de Mon-Béliart. Et furent jusques à la venue de l'empereor. Et quant l'empereor s'en retorna, il laissa en son leue le seigneur de Seette et mesire Garnier l'Alemant. »

Vers la fin du volume (folio 359) il est fait mention en ces termes de Gautier de Brienne, duc d'Athènes¹.

« Ce est la manière de la féauté que Saint-Pierre de Vile, maistre message et procureur de mesire Gautier, duc d'Athènes et comte de Brennes, fist pour le dit duc en s'arme. »

« Vous jurez sur les saints evangiles de Dieu, comme procurour de messire Gautier, duc d'Athènes et comte de Brennes, par le pouer que il vous a doné, por le dit duc en s'arme: que le dit duc sauvera et gardera monseigneur le roi Hugues² (de Lusignan) et madame la royne

¹ Fils de ce Gautier de Brienne, duc d'Athènes, qui mourut dans une bataille contre les Catalans en 1309.

² Hugues IV, marié à Alis d'Ibelin. (Voyez la généalogie des rois de Chypre à la suite de ce mémoire.)

Aalis s'espouse, et leurs enfans qu'ils ont et auront, et ses villes et ses chastiaus et ses forteresses et l'onnour de sa couronne. Encore vous jurez, pour le dit duc, que il tenra et maintendra les bons us et coutumes dou royaume de Jerusalem et Chypre et les Assises qui furent ordonnées par le roi Hemry (Amauri) et par ses hommes, et quant le duc se trouvera en court, que il tiendra en secret les secrets de la court. »

Ce fut ce recueil, qui n'était rien autre chose qu'une réminiscence de l'ancien droit féodal français, un peu modifié pour s'appliquer aux nécessités nouvelles, et pour en faire, comme il y est dit plusieurs fois, *une loi de conquête* avant même qu'une loi de paix, ce fut dis-je, ce recueil qui fut tour à tour adopté par tous les royaumes francs d'Orient. Reçu à Jérusalem dès 1100, il fut introduit de là par le roi Amauri en Chypre dès l'an 1194, et de Chypre il passa à Constantinople et en Morée.

Baudoin de Constantinople avait commencé par modeler la nouvelle cour de Constantinople sur la cour de France, et par substituer aux dignités grecques de Panypersébastos, César, Sébastocrator, etc., etc., celles de connétable, de maréchal, de sénéchal, de grand-maitre de la garde-robe, grand-échanson, grand-bouteillier, grand-queux¹, etc., etc. Une fois la cour instituée et les seigneuries distribuées entre les conquérants, il fallut songer aux lois propres à assurer la transmission des fiefs et les obligations réciproques de tous. Le code rédigé à Chypre remplissait ces vues, et il fut aussitôt proclamé loi de l'empire franc².

C'est ce qui est formellement exprimé dans le second préambule des Assises de Romanie, et nous venons de prouver que ce fut dès 1210, sous Henri frère de Baudoin, que les Assises de Jerusalem furent introduites en Morée.

Après le code qui régissait les fiefs, il avait fallu songer aussi à un

¹ « Imperiales magistratus et magisteria, sive palatii officia, ut Græci, vetere Græcorum Augustorum more, constituta vocant, et dignitate nominis latini, innovavnt, impertumque Constantinopolitanum aulae francicæ instar, etiam in-formavit et descripsit. » (Paulus Rhamnusius de Bello Constant., tome 3, page 142.)

² « Cypro Constantinopolim delatas Assisias,

tanquàm municipales, statim promulgare jussit, ut fisdem, seu fortè quoddam summatim et annuealè jus, tanquàm per compendium, baronibus, equitibus, francisque militibus redderetur. Dum Gallorum res, 60 annorum spatio, integra Constantinopoli fuerunt, à latinis francisque hominibus pro legitimo jure habita receptaque sunt. » (Idem, *ibid.*)

code destiné aux bourgeois. L'un avait pris le nom de *major curia*, ou Haute-Cour, parce que la cour chargée de prononcer en cas de difficultés était présidée par le souverain lui-même; l'autre prit le nom de Cour Basse, *minor curia*, parce que le tribunal investi du droit de l'interpréter n'était présidé que par un vicomte, délégué du prince. Ce dernier code fut promptement traduit en grec, parce que l'application en était plus générale et s'étendait aussi aux hommes de race grecque. Il existe à la Bibliothèque royale un exemplaire manuscrit de ce code des bourgeois en langue grecque.

On ne connaît pas de rédaction française de ces Assises appliquées à la Romanie et à l'Achaïe, comme elles l'avaient été à Jérusalem et le furent plus tard à Chypre. Canciani est le seul qui nous les ait fait connaître, d'après la version vénitienne faite au quinzième siècle, par l'ordre du gouvernement vénitien, pour l'île de Négrepont, de même qu'on en fit plus tard une autre version en langue italienne, sous le titre de *Alta e Bassa corte*¹, pour l'usage du royaume de Chypre².

En tête du code de Romanie se trouve, en date du 4 avril 1453, une confirmation donnée en langue latine par le doge François Foscari, et des termes de laquelle on tire les faits suivants.

Le 17 juillet 1421, le bail vénitien de Négrepont, en exécution de la décision prise par le conseil de l'île, assembla douze citoyens de Négrepont, et examina tous les volumes de lois et coutumes de l'empire de Romanie qu'il put se procurer, et il envoya au doge ces volumes, contenant trois cent vingt-sept articles desdites coutumes, en choisissant les articles les plus utiles et le texte le meilleur et le plus authentique possible. Trois ambassadeurs successifs, dont le dernier était l'archevêque d'Athènes, furent envoyés au doge pour solliciter avec instance sa confirmation. Après un examen attentif de cette rédaction finale dans la chancellerie vénitienne, trente-sept articles seulement sur les cent qua-

¹ In-folio, Venise, 1535.

² Voici comme s'exprime sur ce code Canciani lui-même dans une lettre autographe qui est entre mes mains et qui est de l'année 1788 :

« Permettete mi che vi aggiunga che il libretto delle costumanze delli imperio di Romania, fatto per uso del già famoso principato de Acaia, può à mio credere, dirsi un bel com-

pendio degli articoli più usati delle Assise di Jerusalem. Alla erudizione vostra sarà già notissimo che le Assise stesse ebbero corso nel detto imperio, e fecero, per dir così, le veci di dritto commune. Noi ne abbiamo la testimonianza di Paolo Ramnusio, ed io ho avuto per le mani un vecchio manoscritto, del quale confermasi tal verità. »

rante-sept étrangers à cette chancellerie, parurent devoir être ajoutés aux ordonnances anciennes, les autres étant ou conformes aux ordonnances vénitiennes et faisant par conséquent double emploi, ou non pertinentes ; comme, par exemple, les articles relatifs aux usages à observer dans les combats judiciaires. Ces trente-sept articles, réunis à ceux conformes aux statuts et formant ainsi 219 articles, furent transcrits dans un volume sur parchemin, revêtu de la bulle de plomb, qui fut envoyé à Négrepont comme code du pays, avec réserve d'y pouvoir introduire de temps à autre les améliorations nécessaires.

Cette confirmation est suivie du code lui-même, qui s'ouvre par le préambule en trois chapitres que j'ai déjà indiqué : le premier chapitre relatif à l'introduction des Assises dans le royaume de Jérusalem ; le second, à leur introduction dans l'empire de Romanie ; le troisième, tout à fait conforme à la relation de la *Chronique de Morée* que je publie, et à l'extrait qu'en a donné Dorothée dans son histoire grecque¹, relatif à leur introduction dans la principauté d'Achaïe.

Puis vient le code, dont je vais donner une rapide analyse, article par article.

Art. 1. — Le prince doit prêter serment aux barons, hommes liges, fidèles et autres sujets, de maintenir leurs usances.

2. — Après le serment prêté par le prince, les barons et liges lui font hommage et allégeance, et les sujets serment.

S'il n'est pas dans la principauté ou s'il envoie ses procureurs, nul n'est tenu de lui faire allégeance ou serment.

3. — Formule de l'allégeance et devoirs réciproques.

4. — Le prince ne peut punir un feudataire au civil ni au criminel que du consentement de la majorité des liges ; mais s'il s'agit de peu, d'une vigne², d'un vilain, etc., les deux parties peuvent s'en remettre à des arbitres.

Il ne peut forcer un lige à accepter un emploi.

Il ne peut lui retenir son fief que du consentement des autres liges.

5. — Aucun lige ne peut être arrêté que pour deux choses, homicide ou trahison, le fief répondant des autres cas.

¹ Voyez cet extrait de Dorothée à la suite de ma notice sur la *Chronique de Morée*.

² Vigne est toujours pris ici dans le sens de maison des champs avec sa terre.

6. — Même dans ces deux cas, l'homicide ou la trahison doivent être prouvés par sentence des liges avant l'arrestation et la confiscation.

7. — Si le seigneur saisit injustement un fief et que réclamation lui soit adressée dans l'année, et que le fief ne soit pas rendu, l'hommage passera au seigneur le plus prochain; si cette réclamation n'est pas faite dans les quarante jours, le revenu de l'année est perdu.

L'homme de simple hommage ne pouvant tenir de cour doit déposer sa plainte par procureur contre son seigneur.

8. — Quand il y a débat entre le prince ou un autre seigneur et un sujet lige, le seigneur devra se faire remplacer par une autre personne, lige ou non, qui décidera suivant l'avis des hommes qu'il aura jugé nécessaire d'appeler.

9. — Les officiers du prince n'ont aucune juridiction sur les hommes libres ou leurs choses, si ce n'est un châtelain dans sa châtellenie.

Aucun fief ne peut être saisi par lui ou ses officiers qu'après une vacance d'un an et un jour.

10. — Quand un fief rentre dans la main du prince, il peut l'accroître, le diminuer ou le distribuer à qui bon lui semble; mais il ne peut altérer la nature du service des fiefs autres que ceux qui sont devenus vacans.

11. — Le prince peut donner des terres de son domaine, mais s'il ne leur attache aucun service, le don n'est qu'à vie, et durant la vie de l'obligé il peut disposer de sa succession en faveur d'un autre.

12. — Aucun feudataire ou chevalier n'est tenu de prouver au prince comment il tient sa terre du seigneur de qui il relève, à moins que ce seigneur ne soit déshérité par jugement. Tout seigneur est tenu de défendre son feudataire quand il en est requis.

13. — Le prince peut tenir la cour avec les liges qu'il peut réunir; mais si la partie adverse exige plus de liges, on doit les lui accorder. La cour doit être plénière ou limitée, suivant l'importance de la cause.

14. — Quand le prince ou tout autre seigneur supérieur saisit la terre d'un baron, chevalier ou feudataire, il ne peut saisir les terres des vassaux de ce baron, mais uniquement exiger leurs services.

15. — Si le prince est fait prisonnier, il peut donner de ses liges

en otage, jusqu'à ce qu'il ait réalisé sa rançon. Une fois l'argent réuni, il doit les retirer ou les remplacer par d'autres. Dans aucun autre cas il ne peut les donner comme otages malgré eux.

16. — Si une châteltenie ou un fief est pris par l'ennemi, le prince doit fournir à l'existence du feudataire, sinon, en cas de recouvrement, le feudataire sera affranchi de tout service.

17. — Le seigneur peut envoyer un feudataire hors de la principauté dans l'intérêt commun et en lui payant ses frais; mais il ne peut l'obliger à quitter le pays pour son utilité privée.

18. — Au cas où un feudataire se rendrait coupable de trahison, s'il meurt avant le prononcé du jugement, la donation qu'il aura faite de ses biens sera valable, et son héritage arrivera régulièrement à qui de droit.

19. — Si le prince a une forteresse sur les frontières, il ne peut ni la détruire ni la livrer à l'ennemi sans l'approbation du conseil et le consentement des liges.

20. — Le prince ne peut accorder un hommage lige sans le consentement du lige, ni le céder à un homme de moindre condition que le donataire; mais il peut céder l'hommage d'un homme de simple hommage, selon sa propre volonté.

21. — Quand le seigneur a donné un fief, s'il s'élève quelque difficulté sur les conditions, c'est au seigneur à prouver son assertion si la saisine en est faite; dans le cas contraire, c'est au feudataire.

22. — Le seigneur ne peut envoyer le baron ou le lige dans aucun lieu, sans qu'il soit raisonnablement accompagné, et il ne peut l'éloigner de ses co-feudataires que de son consentement.

23. — Le prince ne peut lever aucune taille ni impôt sur les feudataires, les hommes francs ou leurs vilains, sans le consentement des liges et pour l'utilité du pays, à moins que ce ne soit pour marier sa fille ou se racheter des ennemis. Il doit veiller aussi à ce qu'aucun baron ne prenne rien de force aux vilains ses sujets.

24. — Quand un fief ne rend pas le service requis, le prince peut s'emparer du service des vilains. Si le service est offert avant l'expiration de quarante jours, le seigneur rendra le fief moins le service des vilains; après quarante jours, le feudataire sera tenu à une indemnité proportionnelle; après un an et un jour d'absence de service, le fief

est confisqué, à moins que l'héritier ne se soit présenté pour se conformer à l'obligation requise.

25. — Le prince peut affranchir un de ses vilains ou même celui d'un autre, mais de son consentement. Il peut donner un vilain à une église, mais si la donation est faite pour autrui, elle n'a de valeur que pendant la vie du donataire.

26. — Si un château de la principauté est assiégé, ou si une chevauchée générale se fait contre les ennemis, ou une chevauchée des ennemis contre le pays, le feudataire est tenu de faire son service, et il a quinze jours pour s'y préparer.

27. — Dans le cas où il y a guerre entre le prince et un seigneur, si la guerre est injuste et que le seigneur ait sommé trois fois le prince d'y renoncer, le feudataire du seigneur est tenu de le soutenir, sans encourir de peine jusqu'à ce qu'il soit déshérité par la cour; mais si la guerre est juste et que dans l'hommage on ait mis la clause, *sauf fidélité au seigneur supérieur*, le lige n'est pas tenu de le défendre contre le prince.

28. — Tout possesseur d'un fief de cavalerie est tenu de fournir de la cavalerie, à moins qu'il ne soit ravagé par la guerre; et dans ce cas, ce seigneur n'est tenu de servir que de sa personne, en proportionnant son service à l'état dans lequel la guerre l'a laissé. Aucun fief qui n'est pas un fief de cavalerie, quelle que soit son importance, ne peut être tenu à un service de cavalerie, lors même que le père du feudataire aurait été chevalier.

29. — Tout feudataire sommé de se rendre à la cour ou de servir de sa personne doit faire valoir un empêchement raisonnable pour s'en dispenser.

30. — Le lige peut donner à qui bon lui semble le tiers de son fief ou de ses fiefs à charge de service, mais ne peut les vendre sans consentement du seigneur; l'homme de simple hommage ne peut donner ni le tiers, ni le quart, ni même un vilain, ni aucune terre, sans le consentement du seigneur.

Aucun lige ne peut être tenu d'accepter un office contre sa volonté.

31. — A la mort du mari, la femme lige peut se marier à qui bon lui semble, si ce n'est à un ennemi, en payant au seigneur de chacun de ses fiefs le tiers du revenu d'une année.

Quant à la veuve du lige de simple hommage, elle ne peut se marier contre la défense du seigneur si cette clause est stipulée; mais si la défense ne lui est pas signifiée, elle n'encourt aucune peine; si elle lui est signifiée, la peine est à la volonté du prince, qui, dans aucun cas, ne peut la marier malgré elle.

32. — L'ainé succède au fief. Au cas où il ne se trouve ni fils ni fille, l'héritage est dévolu au plus prochain héritier, qui n'a pas besoin du consentement du prince s'il se trouve dans la principauté, et n'en a besoin que s'il est absent.

33. — Le lige ne peut être arrêté personnellement par le prince que dans deux cas, pour homicide ou pour trahison.

34. — Si le fils est majeur au moment de la succession d'un fief, il ne paie aucun droit de relief au seigneur si le fief vient du père; mais il paie si le fief vient de la mère. La fille qui succède à un fief de père ou de mère doit payer le relief: elle doit payer également le relief quand elle entre dans le fief de son domaine et quand elle se marie.

Le lige, homme ou femme de simple hommage, ne paie pas de relief pour se marier.

35. — A la mort du mari, la femme lige ou de simple hommage reçoit en douaire la moitié des fiefs, châteaux et juridictions, lors même qu'elle n'eût passé qu'une nuit dans le lit du mari. Elle a aussi la moitié de tout ce qu'il a acquis pendant le mariage.

Ce même article contient quelques explications de détail relatives aux enfans d'un second mariage.

36. — Quand un fief devient vacant, l'héritier doit le réclamer dans les quarante jours, sous peine de perdre le revenu d'une année; et dans l'intervalle d'un an et un jour, sous peine d'être dépossédé. Ce terme est porté à 2 ans et 2 jours si l'héritier est hors de la principauté, que cette possession soit celle d'un vilain ou d'une terre féodale. L'exemple allégué en témoignage ici, est celui de Nicolas de Saint-Omer, rapporté aussi dans le texte de la *Chronique de Morée* (p. 170).

37. — Tout franc a le droit de tester pour ses biens meubles et immeubles de bourgeoisie, et quant à ses terres féodales, il peut disposer du blé en épis, du raisin en grains, de l'olive en fruit. Toute autre semence non arrivée à cet état appartient au successeur du

fief. L'année féodale commence à la récolte des olives et des glands, c'est-à-dire après la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix,

38. — Quand un homme meurt intestat, ses biens et immeubles appartiennent à la veuve, et s'il n'a pas de femme, tous ses enfans mâles ou femelles, ou à leur défaut les plus proches parens ou parentes se partagent la succession par parties égales.

39. — En cas de mort d'un lige ou d'un homme de simple hommage, l'avouerie appartient à la mère; à son défaut au père; à défaut de ce dernier au seigneur; et enfin à son défaut au prince. L'avoué doit vêtement et nourriture au pupille. Il doit hommage en raison de l'avouerie et doit présenter son pupille au seigneur dans les termes légaux, sous peine de perdre l'avouerie.

40 et 41. — Autres détails d'héritage.

42. — Tout feudataire et tout homme de simple hommage peut connaître, et sans appel, des cas civils entre vilains.

43. — La justice par le sang (haute justice) n'appartient qu'aux pãirs du prince, qui sont :

1. Le duc d'Athènes.
2. Le seigneur de Naxos.
3.)
4.) Les trois seigneurs de Négrepont.
5.)
6. Le seigneur de Bodonitza.
7. Le comte de Céphalonie.
8. Le seigneur de Cariténa.
9. Le seigneur de Patras.
10. Le seigneur de Matagrifon.
11. Le maréchal héréditaire (les Neuilly ¹) tant qu'il est en fonctions à l'armée.
12. Le seigneur de Calavryta, qui est de la famille des Tournay.

44. — En l'absence du mari, la femme peut réclamer la succession à un fief ou à une avouerie et être investie, à condition qu'à son retour le mari se représente comme son avoué.

¹ *Chronique de Morée*, page 48.

45 et 46. — Détails de succession.

47. — Si le nom du donataire d'une terre féodale n'est pas désigné dans la lettre d'institution d'un fief, le fief est censé être de simple hommage.

48. — Pour avoir voix dans le prononcé d'un arrêt relatif au service des fiefs francs, soit qu'il s'agisse d'un service, ou d'un cas civil ou criminel, il faut être homme lige, prélat ou baron. Les barons sont jugés par les barons, les liges par des liges présidés par leur seigneur supérieur.

49. — Quand un baron ou un autre feudataire saisit injustement la terre d'un de ses sujets liges, et que le lige a adressé sa plainte contre lui dans les quarante jours, l'hommage de cette terre sera perdu pour le seigneur, et il passera au seigneur supérieur le plus rapproché, dans le cas où cette détention aurait duré plus d'un an et un jour.

L'homme de simple hommage doit d'abord déposer sa plainte dans les quarante jours devant son seigneur, et, après ce délai, devant le seigneur de son seigneur; le seigneur de l'homme de simple hommage perd l'hommage s'il a retenu le fief plus d'un an et un jour.

50. — Si un lige donne un fief dont la donation est interdite par la loi, celui qui le reçoit n'en possèdera que le tiers et à vie, et le seigneur, les deux autres tiers, aussi à vie; à la mort du donataire, l'héritier rentre dans tout le fief.

51. — Si le service d'un fief n'est ni donné ni offert pendant une année, le fief reviendra au seigneur.

52. — Quand un seigneur accorde un fief et meurt avant que le service en ait été réglé, le feudataire n'est tenu de faire son service qu'après qu'il a été réglé par l'héritier.

53. — L'avoué doit le service personnel pour son pupille, à moins qu'il ne le doive pour lui-même.

54. — Le seigneur peut investir un mineur par dispense, mais sans pouvoir priver l'avoué des revenus jusqu'à la majorité. Si ce mineur se marie, il pourra doter sa femme, comme s'il était majeur.

55. — Si un feudataire ne peut remplir le service de son fief, soit par le fait de la guerre, soit par toute autre raison, il peut le mettre en dépôt entre les mains du seigneur et le recouvrer après deux ans et deux jours aux mêmes conditions; passé ce terme, il perd le fief, à

moins qu'il n'ait pas été réclamé dans l'année et le jour, ou que le seigneur l'ait pris en commanderie, et, dans ce cas, dix ans même ne prescrivent pas.

56. — Le mari ne peut, ni par son testament, ni pour paiement de ses dettes, priver sa femme de son lit ni de ses vêtemens. Le lit sera au moins composé d'un matelas, un coussin, des rideaux, deux couvertures, deux paires de draps; en cas de dettes, le vêtement du corps peut se borner à une paire d'habits et à une ceinture d'argent.

57 et 58. — Détails de succession.

59. — Quand une femme lige se marie à un non-feudataire, si elle se fait représenter par son mari dans l'intervalle d'un an et un jour, elle doit être mise en possession.

60. — Quand un feudataire est absent avec permission ou cause légitime, il ne peut perdre le fief dont il est en possession; mais quant à celui qui peut lui échoir pendant son absence, s'il ne se présente pas dans l'intervalle de deux ans et deux jours, le plus prochain héritier est mis en possession.

61 et 62. — Détails de succession.

63. — Un lige peut devenir lige d'un autre seigneur, en stipulant les droits de la première allégeance, sous peine de la perdre.

64. — Au même degré de parenté le mâle a la préférence dans la succession sur la femelle.

65. — Aucun feudataire ne peut être tenu à aucun service hors de la principauté ni outre-mer. Si pour avoir rendu ce service les ennemis lui prennent ou ravagent son fief, le prince lui doit une indemnité proportionnelle.

Personne ne peut déléguer un procureur pour rendre hommage en son lieu, mais le prince peut déléguer quelqu'un pour recevoir l'hommage.

66. — Détails de succession.

67. — Quand un lige est frappé de la lèpre ou de toute autre infirmité qui l'empêche de rendre un service personnel, s'il est chevalier et qu'il possède un fief de cavalerie, il sera tenu de se faire remplacer par un chevalier ou deux écuyers; s'il est écuyer et possède une sergenterie ou fief d'infanterie, il se fera remplacer pendant son absence par un autre écuyer. Pour tout autre service d'homme d'armes, il sera

tenu de le fournir à la requête de la cour, c'est-à-dire du seigneur ou du capitaine d'armes.

68. — L'hommage se rend de la manière suivante : le lige tient les mains étendues et jointes et les place entre les mains de son seigneur, disant qu'il devient son lige (si c'est une femme, un homme prendra la parole pour elle); ensuite le lige fait serment de servir son seigneur contre tout homme pouvant vivre et mourir, de garder sa personne, celle de sa femme, de ses enfans, son honneur et ses châteaux. Le seigneur doit répondre qu'il reçoit son allégeance, et lui promettre de le soutenir dans son droit. Il le baise ensuite, le revêt par le bonnet, le gant ou toute autre chose. Deux témoins sont requis.

L'homme de simple hommage prête serment sur le livre.

L'avoué conforme son hommage à la nature du fief.

69. — En cas d'homicide, de trahison, de défaut de service, le feudataire ne peut être déshérité de son fief qu'après jugement.

70. — Tout lige est tenu au service suivant : quatre mois dans le château qui lui sera désigné par son seigneur, quatre autres dans une forteresse, et les quatre derniers dans sa maison ou dans le lieu qui lui semblera convenable dans l'intérêt de la principauté.

Cet article est rédigé d'une manière fort peu claire dans les *Uxance*; mais il est développé de la manière la plus intelligible dans la *Chronique de Morée*, page 49, c'est-à-dire, quatre mois pour le prince à son choix; quatre mois pour son seigneur particulier; quatre mois pour lui-même.

71. — L'homme de simple hommage, ou l'acquéreur dans la principauté, est tenu à servir toute l'année, en divisant son service en trois parties.

72. — L'homme de simple hommage doit accepter un office honorable du prince; le lige, non.

Le lige fait partie du conseil du prince; l'homme de simple hommage, non.

La femme lige peut se marier sans le consentement de son seigneur, en lui payant le tiers du revenu d'une année; la femme de simple hommage, non.

Le lige ne peut déposer sa plainte contre son seigneur que dans les

quarante jours, l'homme de simple hommage, dans l'intervalle d'une année.

Le lige tient sa cour ; l'homme de simple hommage, non.

73. — Un mari ne peut rien donner à sa femme que sur les biens bourgeois, et non sur les fiefs.

74. 75. 76. — Détails de succession.

77. — L'héritier d'un fief peut faire rentrer toute donation faite sur son fief.

78. — Toute feudataire libre qui épouse un vilain devient vilaine du seigneur et ne peut percevoir le revenu de son fief ; mais si son mari le vilain meurt, elle rentre dans son droit, sans que les fils qu'elle a eus du vilain puissent hériter du fief. Si elle se remarie avec un homme libre, ce sont les enfans de ce second mariage qui hériteront.

79. — Aucun seigneur n'a droit d'investiture, s'il n'a été préalablement investi lui-même.

80. — Le lige ou la femme lige peuvent marier leur fille, même à un homme de simple hommage, sans la permission du prince.

81. — Toute donation faite par un lige, pendant l'infirmité dont il meurt est annulée ; elle ne vaut que si elle est faite avant l'infirmité.

82. — Quand un lige a quitté la principauté en mettant sa terre en dépôt entre les mains du seigneur supérieur, s'il est tenu au service personnel, il ne peut forfaire son droit qu'après deux ans et deux jours ; et s'il n'est pas tenu au service personnel, il peut prolonger son absence en s'acquittant de ses obligations ; mais si le seigneur meurt, il doit revenir sous deux ans et deux jours pour prêter hommage à l'héritier.

83. — Tout avoué, fût-ce le prince, reçoit le revenu des fiefs avec obligation de vêtir et nourrir son pupille. S'il reçoit quelque chose injustement, en dehors de ce qui lui est dû pour son service, il est tenu de le restituer à celui dont il est avoué. Il est tenu aussi d'indemniser son pupille pour tout détriment éprouvé par fraude ou négligence.

84. — Le cours des eaux qui traversent un fief appartient au fief, à moins que le seigneur ne se les soit réservées dans la concession. Le feudataire ne peut cependant creuser un port ni des salines sans licence du prince ou seigneur.

85. — Le pupille à sa quatorzième année, la femme à sa douzième, doivent obtenir l'investiture du fief ; mais ils ne peuvent obtenir la

saisine et les revenus, l'un qu'à quinze ans, l'autre qu'à douze ans accomplis.

86. — Les petits-fils ou petites-filles n'ont droit à l'investiture du fief de leur aïeul qu'à l'âge de la majorité.

87. — Si le seigneur refuse l'estimation d'un fief, le feudataire peut lui refuser service; et s'il résigne son fief, les récoltes sur pied lui appartiennent.

88. — Quand un seigneur moleste un feudataire dans sa propriété, celui-ci est tenu de le citer par trois fois devant ses liges, pour obtenir justice; et en attendant il peut refuser service. Si justice lui est encore refusée, il le citera devant ses pairs; et si cette fois le seigneur se montre négligent dans ses devoirs, tous les liges sont autorisés à lui refuser service.

89. — Tout feudataire sera dispensé de service à l'âge de quarante ans, mais alors il devra se faire remplacer par son fils, ou, s'il n'a pas de fils, par un cavalier, si c'est un fief de cavalerie, ou par deux écuyers jusqu'à ce qu'il puisse se procurer un cavalier, et par un écuyer si le fief est une sergenterie.

(*La Chronique de Morée*, page 49, les appelle sergens de la conquête.)

90. — Tout concessionnaire de fief qui n'a pas de lettres de concession pourra posséder à vie en prouvant la concession par témoins; et s'il peut prouver qu'il a accompli son service, le fief passera à ses descendants directs.

91. — Si un feudataire perd ses lettres de concession, soit par vol, soit par incendie attesté sous serment, et qu'il puisse faire preuve de son service, la concession sera reconnue; et s'il ne peut prouver le service, le seigneur et les liges détermineront un service proportionnel au fief. Le registre est un témoignage suffisant.

92. — Si le seigneur exige service d'un avoué, l'avoué peut à son gré retenir le fief ou renoncer à son avouerie, et cette renonciation comme avoué ne l'empêchera pas de succéder au fief, le cas échéant.

93. — Quand un fief est concédé au mari et à la femme, le survivant possède la totalité; si à deux frères, chacun possède sa part, et si l'un meurt sans enfant, l'autre devient propriétaire du tout.

94. — Aucun baron ou feudataire n'a le droit de construire une forteresse dans la principauté d'Achaïe sans autorisation du prince, s'il n'est

ber (haut baron), ou l'un des douze pairs du prince, qui peuvent bâtir château ou châteaux sur leurs terres. Le ber (ou haut baron) est celui qui possède la haute justice et un évêché dans sa terre.

95. — On ne peut disposer d'une terre que de la même manière qu'on l'a reçue.

96. — Aucun feudataire ou baron ne peut donner sa terre féodale à l'Église, à une commune ou à un vilain, qu'avec l'autorisation du prince. Faute de cette autorisation, la donation sera viagère.

97. — La femme d'un traître ne peut être dépouillée de son douaire, et elle peut le réclamer après la mort du traître, à moins qu'elle n'ait été sa complice.

98. — La veuve n'obtiendra pas de douaire par moitié sur une terre concédée à vie.

99. — Si un feudataire a plusieurs seigneurs, et que ces seigneurs soient en guerre, il doit obéir à celui qui a eu le premier son serment et son hommage.

100. — Si pendant l'absence d'un feudataire hors de la principauté, un fief vient à lui échoir, il a deux ans et deux jours pour réclamer, et un an et un jour seulement s'il est dans la principauté. Si c'est au seigneur de qui il a autorisation d'absence que le fief doit revenir, le seigneur peut prolonger à volonté le délai légal.

101. — Le prince ou tout seigneur peuvent autoriser l'absence de la principauté pendant la vie du seigneur. S'il meurt, le feudataire doit rentrer dans le terme légal pour faire hommage au successeur.

102. — Tout fief concédé pour un moindre service que sa constitution ne le prescrit, ne sera possédé qu'à vie.

103. — Le pupille feudataire peut disposer, dès l'âge de 15 ans et aussitôt après l'investiture des meubles de son fief, comme s'il avait 25 ans accomplis; mais il ne peut disposer du fief lui-même qu'après saisine.

104. — Les liges d'un feudataire deviennent, en cas de mort, liges de l'héritier du fief, avec les mêmes obligations.

105. — Si un feudataire non marié a un fils avec une feudataire non mariée, et l'épouse par ordre de l'Église, les fils hériteront des fiefs paternels et maternels; mais si le mariage ecclésiastique n'a lieu qu'à la suite d'une maladie dont il meurt, les fils n'hériteront que des

meubles et non du fief, et ne seront pas réputés légitimes, et la femme n'aura pas de douaire sur la terre du mari, ainsi que cela est arrivé, dit le code, au fils et à la femme de messire Guy Lombard.

106. — Quand un feudataire est fait prisonnier au service de son seigneur, le seigneur devra désigner un procureur pour gérer sa terre, au cas où lui-même ne l'aurait pu désigner et où il n'aurait ni femme ni fils auxquels appartient de droit la procuration.

107. — Un lige peut faire donation d'un, de deux ou de plusieurs vilains, pourvu que cela ne dépasse pas la cinquième partie de la valeur de son fief ou de ses fiefs; le feudataire qui reçoit ne prêtera ni foi ni hommage, l'investiture suffit.

108. — Quand un orphelin, garçon ou fille, qui a reçu de l'avoué habillement et nourriture, arrive à l'âge légitime et reçoit, en qualité de premier-né, la saisine du fief, il est tenu de fournir nourriture et habillement à ses frères et sœurs tant qu'ils restent sous son toit.

109. — Quand une fille aînée, privée de père ou de mère, arrive à la majorité, elle doit être investie du fief, jusqu'à ce que son frère plus jeune ait atteint la majorité.

110. — Si une veuve feudataire se trouve enceinte au moment de la mort de son mari et ne fait pas de fausse couche, la terre de son mari lui reste, lors même qu'il ne lui resterait ensuite ni fils ni fille.

111. — Le prince est tenu d'accorder permission d'absence de la principauté dans trois cas : succession hors de la principauté, mariage ou pèlerinage au Saint-Sépulcre et aux tombeaux des apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jacques; et dans ces trois cas, on a le délai de deux ans et deux jours pour les fiefs vacans.

112. — Aucune stipulation précédente ne peut dépouiller la femme de son droit à la moitié du fief, comme douaire à la mort du mari.

113. — On ne peut exiger des veuves aucun service féodal que quarante jours après la mort du mari.

114. — Tout don fait à la femme du vivant du mari revient au mari; le don fait à la femme après la mort du mari reste à la femme.

115. — Il est loisible à tout feudataire de renoncer à un ou à plusieurs fiefs.

116. — Quand un fief est réclamé par plusieurs héritiers, le seigneur

peut en accorder possession provisoire à l'un d'eux, jusqu'à la décision de la cour.

117. — Aucun autre officier du prince que le bail ou capitaine délégué par le prince n'a le droit de saisir un fief, et les liges ne sont tenus d'obéir qu'au commandement de ce bail ou capitaine.

118. — En cas de mort d'un feudataire sans que l'héritier se présente, le prince fera saisir le fief jusqu'à ce que l'héritier paraisse dans le temps voulu. Quant aux revenus, meubles et biens bourgeois, ils seront séquestrés et régis par procureur, jusqu'à ce qu'on sache si le possesseur a fait ou non un testament. S'il est mort intestat, après avoir conservé les biens pendant une année pour le parent le plus proche, on les fera distribuer pour l'avantage de l'âme du défunt.

119. — Toute feudataire lige et de simple hommage du même seigneur peut se marier sans son autorisation, en payant le relief; si elle est lige de l'un et a le simple hommage de l'autre, ce dernier peut lui interdire le mariage sans sa permission.

120. — Quand un feudataire se présente dans un délai de quarante jours pour réclamer l'investiture, et que le seigneur s'y refuse en demandant des garanties de son droit, il doit se présenter au jour désigné par le seigneur, et faute de jour désigné il aura une année.

121. 122. — Détails de succession.

123. — Si un feudataire dont le service n'a pas été réclamé ne le prête pas pendant une année, il ne peut être tenu de rendre le service arriéré, ni être dépossédé, mais bien de rendre son service à l'avenir.

124. — Le successeur à un fief n'est pas tenu de payer les dettes de son prédécesseur; le successeur aux meubles y est tenu au contraire, et le douaire de la femme est une dette privilégiée.

125. — Toute vilaine qui contracte mariage avec un homme libre, même malgré son propre seigneur, devient libre et reste libre après la mort de son mari.

126. — Le feudataire qui possède deux fiefs, l'un de lui et un autre de sa femme, doit service personnel pour le sien et représentatif pour l'autre; si ces deux fiefs sont tous les deux de sa femme, l'un propre, l'autre de douaire, il doit service personnel à la châtellenie pour le fief propre et représentatif pour le fief de douaire.

127. — Quand un seigneur, prince, baron ou lige, concède une terre

féodale à deux personnes, le principal propriétaire est celui qui reçoit le premier l'ordre d'entrer en saisine.

128. — Aucun fief ne peut être donné sans obligation ou reconnaissance de service; faute de cette stipulation, celui qui reçoit ce fief n'en jouira que viagèrement, mais sans pouvoir en être dépouillé par le donateur.

129. — Tout homme non lige qui se marie avec une femme lige devient lige aussi, lors même que la ligie de sa femme ne proviendrait que de son douaire.

130. — Si un feudataire meurt ne laissant pour héritiers que deux sœurs, au cas où les deux sœurs auraient des enfans et que l'une mourrait avant l'autre, la seconde sœur succèdera à la moitié du fief, et la femme du père à l'autre moitié. Si cette seconde sœur meurt avant la mère qui possède, en raison de son douaire, l'autre moitié de fief, ce sera le fils de la seconde sœur, et non le fils de la première, qui succèdera à la dernière moitié donnée à la mère.

131. — Celui qui succède à un fief dont il était avoué doit se représenter une seconde fois pour prêter hommage au seigneur, quoiqu'il l'ait déjà prêté en qualité d'avoué.

132. — Toute déclaration faite par une femme, du vivant de son mari, qu'elle a reçu son douaire, ou toute renonciation à ce douaire, ou toute déclaration d'emprunt sur ce douaire faite pendant la vie du mari, seront regardées comme nulles.

133. — Celui qui a reçu un fief par héritage ne peut en dépouiller son héritier; mais si le fief est acquis par lui, il peut, tant qu'il est en santé, le léguer à un autre que son héritier, en présence du seigneur; mais il ne peut le léguer en tout ni en partie au seigneur, au préjudice de son héritier; et, dans aucun cas, le legs du fief ne sera réputé valable, s'il est fait pendant une maladie dont on meurt.

134. — Si un feudataire accorde un fief sous la condition : *au bon plaisir de ma volonté*, et que cette volonté n'ait pas été révoquée au moment de la mort du donataire, la veuve aura de droit son douaire sur ce fief.

135. — Le feudataire qui acquiert des fiefs dans plusieurs châtellenies doit prêter service personnel là où la terre est le plus considérable.

136. — Tout bail arrivant dans l'empire ou la principauté, pour gouverner au nom de l'empereur ou du prince, doit, avant de recevoir le serment de ses sujets, commencer par prêter serment sur l'Évangile, qu'il observera et fera observer de tout son pouvoir par ses officiers les franchises et usages de Romanie.

137. — Il suffit à la veuve feudataire, pour succéder à la moitié du fief, de prouver que son mari possédait sans contestation le fief au moment de la célébration de son mariage. Tout autre héritier doit prouver au seigneur à quelles conditions la terre est tenue.

138. — Les fils et les filles succédant également aux arrières-fiefs grecs, si une feudataire grecque épouse un Latin et en a des enfans, ces enfans, à la mort de la mère, succéderont au fief à l'âge légal, bien que le père ait été un franc; et l'investiture, dans ce cas, n'est astreinte, suivant la loi grecque, ni au délai de quarante jours pour le revenu, ni au délai d'une année pour le fond.

139. — Si un feudataire franc donne la liberté à son vilain, et lui accorde ensuite un fief, la donation sera reconnue pendant la vie du donateur si les lettres de concession ont été octroyées; faute de lettres, le donateur lui-même peut revenir sur sa donation.

140. — Le lige n'est pas tenu de payer de recueille pour la maison qu'il habite, ni de garde pour la terre où la maison est située, mais bien pour ses autres vignes (maisons de campagne) et autres maisons.

141. — Si un feudataire après son mariage renonce au fief qu'il tient de son seigneur, la veuve ne pourra prendre son douaire sur ce fief; mais s'il acquiert un fief pendant le mariage, il ne peut dépouiller sa femme de son droit.

142. — Si le prince ou autre seigneur donne à cens annuel une vigne (maison des champs) ou un champ non féodal à une personne et à ses héritiers, si le donataire meurt sans héritiers de son corps, le donateur rentre dans sa donation; mais si dans les lettres de concession il est stipulé qu'elle est faite en bourgeoisie, le donateur peut, dans ce cas, les donner, les vendre, les léguer à sa fantaisie; et s'il meurt sans testament, le plus prochain héritier succède comme à un meuble. Le prince seul peut bourgeoisier la totalité ou partie d'un fief.

143. — On peut appeler de la cour mineure d'un baron, d'un lige, d'un feudataire, d'un officier du prince, à la cour majeure, si on a

le prince pour seigneur, ou sinon d'un degré à un autre; du bail au prince d'Achaïe, si le prince est présent dans la principauté; et du prince à l'empereur. On ne peut appeler à la cour majeure dans les questions pécuniaires. L'appel contre la saisie injuste d'un fief par le seigneur ne peut avoir lieu qu'après recours au seigneur dans le délai d'un an et un jour.

144. — Tout jugement prononcé après le coucher du soleil est nul.

Le jugement prononcé un jour de fête peut être suspendu par le seigneur sur la plainte de la partie, quoiqu'il soit valable. On ne peut plaider par procureur, en cas de fief, sans le consentement de la partie adverse, et la partie principale doit être présente au moment de la promulgation de l'arrêt.

145. — Chacun doit défendre sa cause simplement, sans intermédiaire d'avocat qui allègue les lois ou canons; mais si la question ne peut être résolue par les Usages de l'empire, le seigneur et les liges de la cour peuvent prendre conseil de qui leur plaira.

146. — Tout plaideur qui requiert son seigneur de lui fournir conseil doit l'obtenir, et le seigneur lui en fournira un parmi les membres de son conseil ou ses liges; mais il n'est pas tenu de fournir un avocat. Si le plaideur ne peut payer, le seigneur paiera le conseil chargé de l'exposition de la cause.

147. — Il n'y a pas prescription du seigneur au feudataire, ni de l'église au feudataire, mais du feudataire au seigneur et à l'église. Il n'y a pas de prescription pour la possession d'immeubles et de vilains.

148. — Si dans une cause civile non feudataire, le feudataire appelé trois fois à la demande de la partie adverse ne se présente pas, le jugement suivra sans autre appel.

149. — Il n'est pas besoin de la présence d'un notaire public pour tester, il suffit de la présence de deux ou trois témoins francs, c'est-à-dire libres, qui apposent leur sceau, ou, faute de sceau, offrent leur témoignage. La connaissance des testaments appartient au juge ecclésiastique.

150. — Aucun acte public fait dans la principauté n'a de valeur s'il ne porte le sceau des témoins.

151. — Si un seigneur tue par hasard un vilain qui appartienne

à un autre seigneur, il sera tenu de rendre un vilain de la même valeur. S'il le tue à dessein, il sera jugé par les liges du seigneur du lieu où s'est commis l'homicide, si ce seigneur possède juridiction criminelle.

152. — Tout feudataire et homme libre de la principauté peut vendre ses provenances et produits dans la principauté comme en dehors, sans payer aucun droit; mais il ne peut les vendre aux ennemis. Le prince peut, par le conseil et le consentement des liges, ordonner, pour les besoins de la patrie, que les produits ne seront pas portés hors de la principauté pendant un temps désigné.

153. — S'il s'élève une question de fief entre deux prétendants, le fief sera séquestré jusqu'à décision. Si la question est entre un prétendant et le seigneur, le fief restera entre les mains du seigneur jusqu'au jugement.

154. — Le mari est tenu de payer les dettes de sa femme, même celles contractées avant le mariage. Si elle est morte, il les paiera, dans le cas seulement où il aurait reçu d'elle des biens meubles; si elle vit, il doit les payer, lors même qu'il n'aurait rien reçu.

155. — Si un homme libre trouve un trésor sur sa terre, la moitié appartient au prince et la moitié à lui; si c'est sur la terre d'un autre, il y a un tiers pour chacun. Si celui qui trouve le trésor est un vilain, le seigneur du vilain sera juge de la récompense à lui donner.

156. — Détails de succession privée.

157. — Si quelqu'un veut faire bataille contre un autre, il doit lui donner gage de bataille.

158. — Si un arrêt n'existe pas en écrit, il suffit pour le rendre valable du témoignage de deux liges présens audit arrêt.

159. — Les communaux du prince appartiennent aux liges. Les prairies gardées sont réservées au seigneur pour ses chevaux. Les bois destinés à une forteresse sont sous la protection du seigneur. Dans tout autre grand bois, ceux qui y ont leur habitation peuvent couper, pour bâtir ou se chauffer, les arbres improductifs, et le vilain peut y mener ses porcs. La forêt sauvage appartient à tous.

160. — Quand on conteste à quelqu'un la propriété d'un fief dont il est en jouissance, il n'est tenu d'obéir qu'au troisième appel fait de quinze jours en quinze jours. S'il ne se présente pas, le jugement

suivra. S'il se présente à la troisième citation, il aura quarante jours pour sa défense. S'il a un empêchement légitime pendant ces quarante jours, on lui accordera de nouveau quarante jours; enfin la cour a encore quarante jours pour terminer la cause.

161. — Le feudataire ou tout autre qui tue en se défendant ne peut être puni d'aucune peine.

162. — L'officier du prince ni aucun autre individu n'a le droit d'entrer dans l'habitation de travail d'un feudataire sans la permission du seigneur, sauf le cas de crime.

163. — Un feudataire qui en appellera un autre traître en présence de la cour, sera tenu de prouver le fait ou sera puni. Le faux témoin, après serment, ne pourra plus témoigner, et sera condamné à une amende de 72 hyperpères ou à la perte de la main, s'il ne peut payer l'amende.

164. — Tout butin fait sur l'ennemi par des feudataires en service sera partagé par moitié avec le prince, si le capitaine du prince est présent, et par moitié entre les hommes d'armes; sinon, il leur appartiendra en entier. Si l'on est appelé à l'ennemi par un cri de guerre, le butin repris ce jour-là sur l'ennemi sera rendu au seigneur; mais si le butin était resté un jour et une nuit entre les mains de l'ennemi, il sera soumis aux conditions du butin ordinaire.

165. — Si le plaideur suspecte le conseil désigné par son seigneur, il peut le récuser pour le jugement, en prouvant la légitimité de son soupçon.

166. — Si quelqu'un dit à un autre : « *Je t'ordonne de faire cette chose au nom du prince, sous peine de cent hyperpères*, » on n'est tenu d'obéir que quand celui qui commande a pouvoir et juridiction sur l'autre.

167. — Celui qui abandonne son seigneur à la bataille, et se sauve avant la défaite, sera déshérité par jugement de la cour. Si un homicide est pris et condamné à mort, il ne perd pas ses biens, mais il peut les léguer par testament. Le traître seul n'en peut pas disposer.

168. — Le plaideur peut demander copie écrite et scellée d'un arrêt, et le seigneur est tenu de faire inscrire l'arrêt dans le registre.

169. — Celui qui, hors le cas de défense, mettra la main sur l'officier de son seigneur, sera soumis à une peine. Les officiers du prince sont : le protovestiaire (chancelier), le trésorier et le capitaine d'armes du

prince. Rien n'est stipulé en faveur des châtelains et commensaux du prince.

170. — Il n'est pas besoin, pour valider un contrat, de stipuler renonciation d'après les lois et canons, mais d'après les *Uxance* de Romanie.

171. — Si les officiers du prince chargés habituellement de la vente des revenus du prince, en disposent avant le terme fixé et sans son autorisation, la vente sera nulle. Le protovestiaire est chargé de la vente des revenus, le trésorier de recueillir les deniers et de les distribuer.

172. — Quand une chose est vendue ou louée la moitié de son prix, on peut revenir sur la vente et location en restituant le prix payé.

173. — On ne peut entrer en possession d'une terre achetée qu'en vertu de l'autorisation du vendeur.

174. — Si un vilain se marie avec une vilaine, la vilaine appartient au seigneur du vilain, même après la mort du mari s'il en a eu des enfans, lors même que ces enfans n'auraient pas survécu. Si la mère meurt la première, la dot revient dans ce cas au mari. S'il n'en a pas eu d'enfant, la dot appartient au père, à la mère, ou au frère, ou à leur défaut au seigneur de la vilaine. Aucun vilain ne peut ni marier sa fille, ni se marier lui-même, sans autorisation de son seigneur. Si le mariage se fait sans cette autorisation, le seigneur pourra punir à son gré et prendre la dot, si elle est dans le lieu du seigneur de la vilaine; mais si la vilaine a porté cette dot dans le lieu du seigneur de son mari, le premier seigneur ne peut la prendre, à moins qu'il n'ait fait défense expresse à la vilaine de contracter ce mariage. Si le mari laisse des enfans en mourant, la vilaine reste dans le lieu du seigneur de son mari. S'il n'en laisse pas, elle peut à sa volonté retourner au premier seigneur ou rester au second, sans pouvoir se donner à un autre seigneur que le premier. Pour les enfans légitimes, ils suivent la condition du père; pour les illégitimes, les enfans suivent la condition du ventre (c'est-à-dire de la mère).

175. — Le vilain d'un fief ou d'un fief étranger ne peut donner témoignage sur une vigne (maison des champs), une terre, un vilain, mais uniquement sur des limites de terres, de champs ou de forêts.

176. — Quand on donne un fief, tout vilain de ce fief trouvé ailleurs doit retourner au lieu de son fief, à moins qu'il n'y ait prescription

de trente ans. La prescription n'a pas lieu du seigneur au feudataire, mais du feudataire au seigneur.

177. — Dans une dispute entre vilains, celui qui frappe l'autre sera puni d'une amende au bénéfice du seigneur du vilain injurié, à moins que la cause n'ait été portée à la cour du prince ou de celui qui est chargé de l'administration de la justice du pays selon les *Uxance* (c'est-à-dire le Bail); ou à moins aussi que le délit n'ait été commis dans un lieu où le prince ait un capitaine chargé de la justice, comme à Clarentza et à Andruza.

178. — Toute donation d'une terre faite par un seigneur à un de ses vilains ou à un vilain d'un autre fief, n'a de valeur que pendant la vie du donateur, et l'héritier peut le révoquer. Celle faite à un archonte ne peut être révoquée ni par l'héritier ni par le successeur.

179. — Si un vilain non marié a des enfans d'une vilaine non mariée, les enfans appartiendront au seigneur de la vilaine, lors même que le mariage aurait lieu plus tard.

180. — Si une femme libre, feudataire ou non, se marie à un vilain, elle devient vilaine du seigneur de son mari, et ses enfans appartiennent au seigneur. A la mort de son mari, elle recouvre sa liberté, mais ses enfans restent vilains du seigneur.

181. — Tout vilain né hors de la principauté, qui viendra résider dans la principauté et se soumettra à un homme libre pendant un an et un jour, ou aura payé loyer pendant cette époque, ne pourra quitter sans permission de celui à qui il sera soumis ou à qui il aura payé son loyer; et s'il va demeurer dans la maison du prince, il n'en reste pas moins le vilain de l'homme libre.

182. — Tout vilain qui aura résidé trente ans sur un fief où il aura tenu terre ou vigne (maison des champs) du seigneur et fait acte de reconnaissance sans être réclamé de son vrai seigneur ni avoir fait acte de soumission envers lui, deviendra vilain du fief de sa résidence. Il n'en est pas de même si, né dans la principauté, il prend une terre à loyer; dans ce cas la résidence ne prescrit pas.

un feudataire donne un vilain à l'Église, il lui reste avec ses enfans. Si le père meurt, l'Église choisit un de ses fils et les autres restent au seigneur; mais celui qui est donné à l'Église est tenu de

fournir annuellement au seigneur, la cire, les poules et les moutons, ce qui s'appelle *achrostiche* ou *chrustille*.

184. — Si le vilain d'un fief plante une vigne dans un autre fief, le vilain a la moitié du terrain de la vigne qui, quand la vigne est détruite, retourne en entier au seigneur. S'il s'en va ou meurt, la vigne appartient en entier au seigneur; s'il est locataire et planté sur la terre qu'il loue et puis s'en va ou meurt sans enfans, les plantations et bâtimens appartiennent au seigneur de la terre.

185. — Quand un vilain meurt sans héritiers de son corps, le seigneur hérite de tous ses biens meubles et immeubles, lors même que sans sa permission il aurait fait un testament.

186. — Si un vilain acquiert quelque chose dans un autre fief et que son seigneur le rappelle, il peut emporter avec lui ce qu'il a apporté, et quant à ce qu'il a acquis, il ne peut l'emporter que s'il le fait reconnaître par le seigneur du lieu, ou s'il a été recommandé avec ses biens par son propre seigneur; autrement, ce qu'il a acquis reste au second seigneur.

Si un vilain nie appartenir à son seigneur, la peine est à la volonté du seigneur, et le vilain ne peut jamais appeler au seigneur supérieur, quelque traitement qu'il éprouve et de quelque injustice qu'il ait à se plaindre de son seigneur.

187. — Le seigneur peut, quand il lui plaît, mettre son vilain en prison ou le retenir chez lui pour une nuit et non plus, ensuite il devra le mettre dans la prison du seigneur supérieur. A moins de défense expresse de son seigneur, le vilain peut vendre ses animaux et autres meubles, pourvu qu'il conserve une paire de bœufs et un âne pour le service de son seigneur et pour ses propres nécessités.

188. — Si un vilain, né dans la principauté, se soumet pendant un an et un jour à un autre seigneur, il ne pourra plus changer de seigneur, mais pourra toujours être rappelé par son premier seigneur.

189. — Si le vilain et la vilaine contractent mariage, bien que le mariage n'ait pas été solennisé, les enfans n'en seront pas moins légitimes.

190. — Détails de propriété.

191. — Tout plaideur peut obtenir copie des témoignages cités en jugement et en produire en sa défense.

192. — Quiconque ne paie pas le cens au prince est tenu à payer double sans autre punition.

193. — Dans toute question de fief, l'examen des témoignages doit être confié à un pair de l'homme attaqué ou à un plus grand que lui. S'il s'agit d'affaires civiles ou bourgeoises, tout homme libre peut être chargé de l'examen.

194. — Si une vilaine ou une femme libre contracte un mariage avec un vilain ou avec un archonte, à la mort de son mari elle n'aura pas de douaire, attendu que les biens sont partagés entre les fils, ou entre les filles s'il n'y a pas de fils, et qu'à la mort de ceux ou celles-ci, c'est le seigneur qui hérite.

195. — Quand un lige est cité, celui qui le citera doit avoir deux liges pour témoins de la citation. Si le lige doit recevoir la question, on ne peut la lui imposer que trois fois et en présence de trois liges.

196. — On peut appeler d'un arrêt dans les dix jours et conserver son droit pendant quarante jours contre celui qui se trouve dans la principauté, pendant un an contre celui qui en est dehors. L'appel ne peut avoir lieu, si celui à qui appartient l'appel est en dehors de la principauté, à moins que ce ne soit le prince, ou l'empereur ou un roi.

197. — Le seigneur peut prendre tous les biens meubles du vilain et de la vilaine et sa maison, et donner le tout à un autre vilain, pourvu qu'il laisse au premier de quoi vivre, pour ne pas diminuer le fief.

198. — Un vilain grec ne peut témoigner contre un lige quand il s'agit de la tête ou de la perte d'un membre.

199. — Si un arrêt de la cour du prince ou de tout autre seigneur condamne à faire preuve d'une tenure, sans fixer un délai, aucun délai ne préjudiciera au droit.

200. — Dans les cas civils, criminels ou féodaux, le vaincu ne sera pas condamné à payer de dépens au vainqueur.

201. — Si quelqu'un meurt avant d'avoir fait une preuve dans un terme assigné pour un cas féodal qui l'intéresse, lui ou sa femme, la question reste dans le même état et doit être renouvelée.

202. — Quand des sceaux sont reconnus du prince, ils font foi en justice; sinon les liges décideront sur les sceaux.

203. — Tout vilain de la principauté qui s'enfuit peut être repris dans toute seigneurie, même dans celle du prince et de ses barons,

et tout seigneur doit prêter secours quand le vilain avoue son maître.

204. — Si quelqu'un achète un meuble ou un immeuble, en donnant un petit tournois comme arrhes, et qu'ensuite le vendeur ou l'acheteur ne veuille pas donner suite au marché, celui qui renoncera paiera vingt-cinq hyperpères à l'autre.

205. — Détails sur la propriété des vignes plantées par un vilain sur des fiefs étrangers.

206. — Le feudataire peut mettre son vilain dans la prison du seigneur du lieu; mais après quinze jours il est tenu de lui fournir pain et eau. Si le seigneur du feudataire a une prison, c'est là que le vilain doit être mis, s'il n'a pas de quoi vivre.

207. — Le prince ou tout baron ayant juridiction peuvent citer quelqu'un à la demande d'un autre; mais dans les cas féodaux on criminels, le délai doit être déterminé par la majorité des liges présents à la cour.

208. — Quand une chose volée se vend à un encan ou marché public, le maître de la chose peut la recouvrer, en remboursant le prix payé par l'acheteur dans ce lieu, à moins que le larron ne soit pris; dans ce cas, on aura recours sur lui; mais si la chose est retrouvée dans tout autre lieu, le maître la reprend sans aucune autre indemnité pour l'acheteur.

209. — Si un feudataire, après avoir demandé légalement investiture et saisine, ne l'obtient pas du seigneur, l'hommage passera au seigneur supérieur.

210. — Si quelqu'un fait hommage d'une terre à celui à qui l'hommage n'appartient pas, il perd sa terre. Si celui à qui l'hommage est dû ne se trouve pas dans la principauté, ni son vicaire, et que la terre soit administrée par le seigneur supérieur, on fera hommage au seigneur supérieur, s'il le requiert, mais en faisant réserve de foi et hommage à qui de droit.

211. — Tout feudataire investi d'une terre, ou tout propriétaire de vilain qui, après avoir prouvé sa propriété contestée, ne se fera pas mettre en saisine dans l'intervalle d'un an et un jour, perd tout droit sur le fief ou sur le vilain, qui passera au successeur.

212. — Cet article répète que si le seigneur refuse l'investiture légalement demandée, l'hommage passe au seigneur supérieur.

213. — Si un feudataire refuse au prince le service requis, la seule peine qu'on puisse lui infliger est la saisie du fief, qui lui sera rendu s'il offre de faire ce service.

214. — Détails sur la propriété des blés et semences sur une terre étrangère.

215. — Quand un vilain a contracté une dette, pour emprunt ou achat de marchandise, le débiteur ne peut vendre sa maison, mais bien tous ses meubles et immeubles, au cas où le seigneur lui aurait permis de faire le commerce. Il peut même dans ce cas, faute de moyens de s'acquitter, être mis en prison. Mais si le seigneur lui a défendu d'emprunter ou de faire commerce, le débiteur ne peut rien demander et n'a pas le droit de le mettre en prison. Si le vilain n'est pas marchand et fait des dettes, il est tenu de les payer, sinon le débiteur peut faire vendre tout chez lui, excepté une paire de bœufs et un âne; mais il ne peut le faire mettre en prison que si la dette a été permise par le seigneur.

216. — Si un baron, ayant sous lui un lige, met la main sur son lige et que celui-ci adresse ses plaintes au seigneur supérieur, au cas où l'injure serait prouvée, l'allégeance sera transportée par jugement au seigneur supérieur.

217. — Détails particuliers sur des cas d'avouerie.

218. — Il y a plusieurs sortes d'avoués : le serf du feudataire, le plus prochain héritier, la mère, le père, ou le mari pour une femme qui a un fief en propre ou en douaire.

219. — Si un vilain commet un crime pour lequel il encourt le châtiment de la vie ou de la perte d'un membre, et qu'il ne comparaisse pas, on ne peut saisir ni arrêter ses biens, puisque le seigneur doit succéder aux biens meubles et immeubles de son serf; même dans les cas de trahison, où la peine est capitale, les biens du vilain ne peuvent être saisis, et ils font retour au seigneur.

Ce code est terminé par huit articles supplémentaires promulgués par Nicolas de Zanville, bail d'Achaïe. Le premier fixe la solde des gens de guerre dans la principauté : celui qui est tenu de fournir deux chevaux recevra 8 hyperpères par mois, et pour trois chevaux 12 hyperpères; celui qui doit service personnel et habite la principauté recevra par an, s'il est chevalier, 600 hyperpères, s'il est écuyer, 300;

et s'il habite tout autre lieu, 800 hyperpères s'il est chevalier et 400 s'il est écuyer. Les autres articles sont relatifs à des questions de succession, de possession et de citation judiciaire.

Telles sont les lois par lesquelles fut régie cette principauté française, qui prit promptement un si glorieux essor que ses princes marchèrent de pair avec les souverains ¹. A l'imitation de la cour de France, elle avait, comme on le recueille des Assises, son maréchal héréditaire, son connétable, son chancelier. Les forts furent confiés à des châtelains; deux cours de justice furent établies à Andrutza et à Clarentza, et un hôtel des monnaies à Clarentza.

Quant aux fiefs eux-mêmes, ils furent classés suivant l'importance de leur territoire et celle de la famille qui les possédait. Ainsi il y eut, au-dessus de tous et à l'égal du prince, douze pairs; puis vinrent les bers ou hauts barons, dont le territoire comprenait un évêché, et qui, comme les pairs, avaient droit de haute justice contre leurs sujets et de guerre entre eux, et avaient seuls en conséquence le privilège de bâtir des châteaux-forts; puis les bannerets, puis les simples barons possesseurs de fiefs de cavalerie; et enfin les écuyers ou sergens de la conquête, possesseurs de fiefs d'infanterie.

Telle était la partie supérieure de la société féodale. Le reste se composait de bourgeois français ou soldats de la conquête établis dans les villes et qui avaient, comme les nobles, fait venir de France leurs femmes et leur fillés, et d'une bonne quantité de petits marchands francs qui avaient accompagné le corps d'armée ou étaient venus se réunir à lui aussitôt après la prise de possession, et qui jouissaient de tous les avantages du titre supérieur d'homme de la race conquérante.

Dans la société grecque, placée à côté de cette société française, on comptait d'abord : des fiefs grecs donnés à des seigneurs grecs qui s'étaient réunis aux conquérans lors de la soumission du pays; puis des villes libres qui ne s'étaient soumises qu'en stipulant le maintien de leurs droits et libertés municipales; puis quelques populations montagnardes qui, fortes de leur situation, avaient pu se faire agréer comme

¹ Giov. Villani, en parlant (c. 50, livre 8) des ravages commis par les Catalans, laisse échapper un regret sur la ruine de cette belle principauté : « E così le delizie de' Latini acquistate

anticamente per li Franceschi, i quali erano i più morbidi e meglio stanti che in ullo paese del mondo, per così dissoluta gente (les Catalans) furono distrutti e guaste. »

amies, en stipulant aussi leurs droits; enfin des villes ou bourgs ouverts ou soumis par l'épée, et les pays de plaine habités, soit par des hommes de race grecque, soit par des hommes de race slave ou bulgare, réduits par les Français au rang de serfs de la glèbe.

En lisant avec attention le code de Romanie, dont je viens de donner l'extrait, on pourra y reconnaître quelques-uns des faits que je mentionne ici. C'est là aussi que j'ai pu retrouver et constater les douze pairies d'Achaïe, qui jusqu'ici n'avaient été ni entrevues ni indiquées par personne et qui avaient échappé au savant Du Cange lui-même. Cette organisation, bien qu'elle n'ait jamais été mentionnée par aucun historien, n'en est pas moins désormais d'une irréfragable autorité. Après avoir reconnu leur existence, j'ai constaté les familles auxquelles elles avaient été dévolues, et on trouvera la généalogie de ces douze familles de pairs développée à la suite de ce mémoire, d'une manière aussi circonstanciée qu'il m'a été possible de le faire sans laisser de doute. Je reviendrai plus loin sur ce sujet, après l'examen de ce qui concerne la principauté en général.

Une fois tous ces réglemens bien établis, Geoffroy de Ville-Hardoin employa une honorable fermeté à en maintenir l'exécution. La plus grande difficulté qu'il eut à surmonter fut la résistance que les ecclésiastiques de la principauté opposaient à ses mesures les plus sages, soutenus qu'ils étaient par le bras puissant d'Innocent III. Il avait stipulé la tolérance religieuse en faveur des sujets grecs, et le clergé catholique exigeait la soumission au souverain pontife. Il les avait astreints, comme tous les possesseurs de fiefs, au service personnel pour leurs fiefs, et ils réclamaient exception. Dès l'année 1210 des dissensions avaient éclaté entre les ecclésiastiques eux-mêmes. Innocent III écrivit aux évêques d'Achaïe pour les modérer (Baluze, t. II, p. 421). Cette lettre est du 8 des calendes d'avril 1210 :

« Quantò novella plantatio Latinorum, quam ad partes Achaïe transtulit manus Dei, firmas habere videtur ex recenti mutatione radices, tantò nobis est magis sollicitè precavendum ne inter vos dissensionis scrupulus oriatur, per quem plantationis hujusmodi novus status valeat impediri. »

Pour éviter toute collision, il leur recommande de se contenter des frontières des anciens évêchés grecs.

A la même date, il écrit aux chanoines de Thèbes. Les chanoines d'Amyclée s'étaient plaints à lui que l'archevêque de Patras avait nommé à leur évêché un certain Guillaume, abbé de Flavigny, excommunié pour ses énormes excès par la cour de Rome, quoique leur évêque Imbert vécût encore. Le pape les engage à examiner mûrement l'affaire avant de se prononcer¹.

Dans une autre lettre, adressée deux jours après aux évêques d'Achaïe, il les engage à ne pas excommunier aussi légèrement qu'ils le font².

Les difficultés et les contestations avec l'église romaine éclataient de toutes parts. Innocent III menace déjà Geoffroy de Ville-Hardoin des censures ecclésiastiques dans la lettre suivante (Baluze, tome II, page 486.) :

« Archiepiscopo Larisseno et episcopo Cithoniensi (de Zeitouni).

« Querelam venerabilis fratris nostri archiepiscopi Patracensis recepimus continentem quòd, cùm nobiles viri Guiardus et Guillelmus quicquid juris habebant in feudo quod in Constantinopolitane urbis acquisierant captione, uni eorum octingentis ob hoc perperis ab eodem archiepiscopo persolutis, Patracensi ecclesie contulissent, nobilis vir *Gaufridus de Villà-Harduini, Achaïe dominus*, feudum ipsum auferens ecclesie memorate, illud cuidam militi pro suà voluntate concessit. Ideòque Fraternitati Vestre per apostolica scripta mandamus quatenus tàm eundem Gaufridum quàm prefatum militem ad restituendum idem feudum, sicut justum est, cum fructibus indè perceptis, ecclesie supra dicte monere prudenter et efficaciter inducere procuretis, ipsos ad hoc, si opus fuerit, per censuram ecclesiasticam, appellatione remotà, cogentes, etc., etc. 4 des calendes de novembre 1210. »

L'an 1212, quinzième année de son pontificat, le 5 des ides d'avril, Innocent III écrit « *nobili viro Gaufrido de Villà - Arduini, principi Achaïe.* » Il a appris que, bien que l'évêché d'Andravidia soit un des plus riches et des meilleurs de toute la Romanie, Geoffroy s'est opposé à ce qu'on y nommât un évêque, sous prétexte que le légat Benoît, cardinal de Sainte-Suzanne, y avait nommé quatre chanoines qui ne devaient pas être élus par le légat. Le pape engage Geoffroy à rendre à cet évêché les biens et possessions qu'il retient.

¹ Baluze, tome 2, page 422.

² Baluze, tome 2, p. 421, ép. 27.

Les dernières années du pontificat d'Innocent III, jusqu'au 16 juillet où il se termine, sont marquées par un grand nombre de lettres sur la même matière. Les autorités ecclésiastiques inférieures allèrent au delà des désirs du pape, et le patriarche de Constantinople, pendant le moment d'inter règne qui suivit la mort de l'empereur Henri et l'arrivée d'Yolande de Courtenai, envoya, à ce qu'il paraît, un de ses délégués en Achaïe et fit lancer à la fois une sentence d'interdit contre Geoffroy de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe, et contre Othon de la Roche, seigneur d'Athènes. Geoffroy adressa son appel au pape. Honorius III, successeur d'Innocent III, comprit qu'on était allé trop vite dans un pays où tant de ménagemens étaient nécessaires, et il écrivit au patriarche de Constantinople une lettre dans laquelle se trouve le passage suivant :

« Insuper ¹ nuper G. Constantinopolitanus canonicus à te transmissus ad partes Thebarum et Achaïe legatus veniens Andrevillam, literis sue legationis ostensis, terras nobiliorum virorum *Gaufridi principis Achaïe et Othonis de Rochd domini Athenarum* sine rationabili causâ sententie subjiciens interdicti, prelati eorum injunxit ut interdictum hujusmodi tam per se quam per suos subditos inviolabiliter observarent; propter quod *ipsi ad sedem apostolicam appellarunt*; appellationi sue festum Omnium Sanctorum terminum prefigentes. Sed idem G., appellationem more suo temerè perpendens, *interdicti sententiam protulit in eosdem*, etc.

Honorius, ajoute Rinaldi, continue cette lettre en faisant au patriarche plusieurs autres reproches et en le menaçant lui-même de la puissance pontificale s'il ne se désiste.

« Et quidem, lui dit-il, si hec ita se habent, que sunt specialiter romani pontificis usurpando et aliorum justitiam, ipsos multipliciter invadendo, videris non pastoralis curam regiminis, sed thronum superbie ac pestilentie cathedram conscendisse; cum igitur, quantumcumque dignitate prefulgeas, te nobis scias esse subjectum, qui tempus accepimus justitiam judicandi; et quantumcumque tibi deferre velimus, dissimulare non possumus nec debemus talia contra Deum. »

Ce fut pour empêcher de semblables abus d'autorité que, l'année

¹ Raynaldus, page 438, année 1218, tome I, | Lucques, 1747. in-folio.

d'après Honorius envoya à l'impératrice Yolande le bref suivant, qui la prémunissait contre les interdits hâtifs et sans appel :

« Imperatrici Constantinopolitane Honorius.

« Carissime in Christo filie, Yolande imperatrici Constantinopolitane illustri, salutem et apostolicam benedictionem.

« Volentes Serenitati Tue in quibus decet apostolici favoris gratiam exhibere, auctoritate tibi presentium indulgemus ut, preter romanum pontificem vel ejus legatum, nullus in te vel capellos tuos excommunicationis aut interdicti sententiam, absque speciali Apostolice Sedis mandato, faciente de hoc nostrâ indulgentiâ, mentionem audeat promulgare. Quòd si fortè aliquis, contra tenorem ejusdem indulgentie, promulgari contigerit, eam decernimus non servandam.

« Nulli ergo, etc.; hanc paginam nostre concessionis infringere, etc.

« Datum Reato ¹, sexto nonas julii, anno tertio (2 juillet). »

A la lettre rapportée ci-dessus et relative à Geoffroy, Rinaldi ajoute :

« Neque de Gaufrido, Achaie principi, illud reticendum, Honorium, ejus rogatu, cruce signatis mandasse ut principatum illius tuerentur ². »

Cette dernière lettre prouve que Geoffroy I^{er} vivait encore en l'an 1218, et ce fait détruit l'assertion du chroniqueur anonyme de Morée, qui assure que Geoffroy venait de mourir au moment où s'arrangea le mariage de Geoffroy II avec Agnès de Courtenai, fille de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, et d'Yolande de Flandres, sœur de Baudouin et de Henri, empereurs de Constantinople. Le fait de ce mariage aussi bien que sa date sont attestés par les autorités contemporaines les plus dignes de foi. Alberic de Trois-Fontaines donne en ces termes la filiation de la famille de Pierre de Courtenai.

« Namurcensis comes Petrus (dit-il) qui dicebatur Autissidiorensis, Romam profectus ³ cum suâ conjuge, Hyolenz nomine, benedictus est

¹ Tiré des lettres manuscrites d'Honorius.

² Rinaldi, page 439, à l'an 1218.

³ Pierre, comte d'Auxerre et empereur de Constantinople, arriva, avec sa femme Yolande et ses quatre filles, à Rome en 1217, au mois d'avril.

Il fut couronné au mois de mai par Honorius. (Rinaldi, 1217, vers l'an VII.)

Il partit pour Durazzo et fut pris par Théodore Comnène, qui venait de se faire proclamer em-

pereur à Salonique, « qui tenebat totum Zagora, à Duratio usque marchiam Blachie. » (Jordanus, cité par Rinaldi. — 1217, XII.)

Sa femme et ses filles s'en allèrent par mer. L'une de ses filles avait épousé André, roi de Hongrie, auquel, à cause de cette alliance et de sa proximité de territoire, avait été proposé l'empire de Constantinople en 1216.

Honorius écrivit à Théodore pour qu'il eût à délivrer Pierre de Courtenai, et au bail de Cons-

et consecratus à summo pontifice Honorio in imperatorem Constantinopolitanum. Sed mox ut Greciam attigit, captus est à duce Durachii, Theodoro nomine, Michaelis successore, qui de armis ejus et divitiis et omni suppellectile ejus, permittente justo judice Deo, factus est fortior et potentior ad persequendum catholicos. Evasit tamen cum filiabus uxor ejusdem Petri, que, quamdiù vixit, terram illam et imperium gubernavit :

« Unam filiarum ejus, Hyolenz nomine, duxit Andreas rex Hungarie.

« Secundam, nomine Sybillam, habuit Radulfus de Essolduno in Bituriâ, quam postea duxit comes Henricus de Viandenâ in Ardennâ.

« Tertiam habuit Lascarus grecus, qui dicebatur imperator Nicee; sed de istâ filios non habuit.

« Quartam Gaufridus junior de Villâ-Harduini, filius Gaufridi principis de insulâ Moncionis (Morée).

« Quintam Galcherus de Barro - super - Sequanam, comitis Milonis

tantinople ainsi qu'au prince d'Achaïe pour qu'ils se joignissent à lui. (Rinaldi, 1217, XVI.)

La date du couronnement de Pierre est déterminée par les deux pièces suivantes, car la cérémonie de l'investiture du royaume de Salonique suivit immédiatement le couronnement de Pierre de Courtenai :

« Demetrio regi Thessalonicensi,

« Honorius Episcopus, servus servorum Dei.

« Carissimo in Christo filio Demetrio, illustri regi Thessalonicensi, salutem et apostolicam benedictionem.

« Et tue puerilis etatis imbecillitas exigit, et clara dilecti filii, nobilis viri Willelmi marchionis Montis-Ferrati, fratris tui, nec non recolende memorie progenitorum tuorum merita, promerentur ut Apostolica Sedes, cui semper devoti sicut catholici principes extiterunt, tibi favoris sui gratiam debeat exhibere. Hinc est quod personam et regnum tuum, cum omnibus pertinentiis ejus et aliis bonis tuis, sub beati Petri et nostrâ protectione suscipimus, et presentis scripti patrocinio communimus, auctoritate presentium statuantes, ut ea tamdiù sub speciali Apostolice Sedis defensione consistant, donec legitimam perveneris ad etatem. Nulli ergo hanc paginam nostre protectionis et constitutionis

infringere, etc. Si quis autem, etc.

« Datum Laterani, idibus aprilis, Pontificatus nostri anno primo (13 avril 1217). »

Cette garantie de la protection papale fut suivie trois jours après de l'investiture impériale :

« Universis Christi fidelibus.

« Honorius episcopus omnibus presentem paginam inspecturis salutem.

« Ad communem notitiam volumus pervenire, quod clarissimus in Christo filius noster, Petrus (Pierre de Courtenai) Constantinopolitanus imperator illustris, post susceptionem à nobis sue coronationis gratiam, dilectum filium nobilem Willelmum marchionem Montis - Ferratis receptum, nomine suo et charissimi in Christo filii nostri Demetrii fratris sui regis Thessalonicensis illustris, de universis terris, redditibus, honoribus et justitiis de quibus clare memorie Bonifacius pater ipsorum ab ipsius imperatoris predecessoribus extitit investitus, in nostrâ et fratrum nostrorum presentia investivit. Unde presentes litteras in testimonium ipsi marchioni concessimus, ne quod coram nobis solemniter factum fuit processu temporum in dubium valeat revocari.

« Datum Laterani, XVI kalendas maii, anno primo (16 avril 1217). »

filius, quam postea duxit Odo, filius Alexandri fratris ducis Burgundie Odonis.

« Filii verò ejusdem comitis Petri fuerunt numero quatuor :

« Philippus ad-labra, comes Namurcensis, titulis militie famosissimus;

« Robertus imperator Constantinopolitanus;

« Henricus comes Namurcensis;

« Et juvenis Balduinus qui modò est imperator.

« Omnes isti filii et filie fuerunt de predicta Hyolenz imperatrice, secundâ scilicet comitis Petri uxore; nam, de primâ uxore que dicta est Agnes et fuit unica filia comitis Guidonis Nivernensis, genuerat idem comes Petrus filiam unam, Mathildam nomine, que comiti Hervejo, Gaufridi filio de Gien et de Dunzeio, filiam unicam peperit, quam habuit comes de Sancto-Paulo, primogenitus comitis Galteri. Et predicta Mathildis Nivernensis nupsit postea comiti Guigoni Forensi¹. »

Un acte formel de Baudoin II lui-même, fils de Pierre de Courtenai et d'Yolande, et frère de cette même Agnès, met le fait de ce mariage hors de toute contestation. L'original existe aux Archives du royaume², signé par Baudoin II en lettres de cinabre propres aux empereurs de Constantinople. Il est de la teneur suivante :

« Nos, Bauduins, par la grace de Dieu empereres de Romenie, de Dieu coronés et tos jors accroissant, faisons à savoir à tos ceaus qui verront ces presentes lettres : que cum nos deusions aler au servise Dieu en l'empire de Constantinoble, au partir que nos feimes de nostre terre de Rames, nos ordenasmes et feimes faire sairement au chastelain dou chastiau de Namur, au doian, aus chanoines et à tos les autres clers de l'eglise de saint Pere et à tous les sergens dou chastel, por nos et por nos oirs, an tel forme : que il garderont et sauveront le chastel à nos et à nos oirs ancontre tos homes qui puissent vivre ne morir, et que il receveront et osteront chastelains et sergens par le commandement et l'ordenement dou roi de France Loois qui or est, et par la roine Blanche sa mere, et par les contes, c'est à savoir : Robert de Artois, Anfons de Poitiers, Challe d'Angeou, freires au devant dit roi, ou par l'un d'aus; et s'il avenoit chose que de nos defansit, au devant diz roi, roine et contes obéiroient, si cum il est

¹ Alberic, pages 497 et 498.

² Carton J. 507.

desus dit, jusques à tant que nostre anfant, ou aucuns de nos anfans y venroit. Et se nostre anfant qui y venroient n'estoient de aage, et l'empereris nostre fame mere à ces anfans i venoit, il renderoient à l'empereris le chastel, et ele le garderoit an mainbornie, tant que li ains-nés qui i seroit venus seroit de aage. Et se la mere ne venoit, et nostre anfant venist et ne fust de aage, li devant dit chastelains, doians, chanoine, clerc et sergent obéiroient au devant diz roi, roine et contes, si cum il est desus dit, jusques à l'aage d'aucun de ces anfans qui i seroient venus. Et s'il avenoit chose que nos, par aucune aventure, feussions pris, dont Dieus nos deffende! por nul peril ne por nul meschief de nostre cors, ne de mort ne de vie, il ne renderoient le chastel por nul autre commandement que nos leur seusions faire, jusques à tant que nos fuissions an nostre delivre poesté. Et se de nos et de nos anfans defalloit sans oir de lor corps, il randeroient le chastel à nostre seror ains-née Marguerite, contesse de Viene s'ele estoit vive après le decès de nos et de nos anfans; et s'ele ne vivoit après le decès de nos et de nos anfans, il renderoient le chastel à nostre autre soror Isabiau, dame de Montagu. Et se il deffalloit de nos deus serours davant dites, ainsi que de nos et de nos anfans, après le decès de nos et de nos anfans il renderoient le chastel à nostre autre seror *Agnès, princesse de Achaye*. Et se de totes ces trois devant dites seror nostres deffaloit, ains que de nos deffaust et de nos anfans, après le decès de nos et de nos anfans il randeroient le chastel as anfans de l'ains-née seror; et por nules noveles qui venist de nostre decès ne del decès de nos anfans, il ne randeroient le chastel, se n'est par le commandement et le tesmoignage le roi de France, ou de la roine Blanche, ou des devant diz contes freires dou roi, ou par aucun d'aus.

« Et totes les choses devant dites ont juré tuit li chastelain de nos chastiaus, c'est à savoir : li chastelains, li doians, li chanoine, li clerc et li sergent dou chastiau de Namur; — li chastelains et li sergent dou chastiau de Bovines; — li chastelains et li sergent dou chastiau de Hanxon. Et ce mesmes doivent jurer tuit li chastelain, li doian, tuit li chanoine et tuit li sergent qu'on y recevra.

« Et por ce que ceste chose fust plus estable, nos avons signiés ces lettres de nostre signe imperial et bullé de nostre bulle de plom.

« Ces lettres furent faites à Ram, le mercredi après la feste saint Bar-

nabé l'apostre, an l'an de l'incarnation Nostre Signor 1247, an l'oitaine an de nostre ampire. » — Avec un sceau en plomb ¹.

Quant à la date de ce mariage, voici ce que rapporte Bernard le Trésorier, et son témoignage est en parfaite harmonie avec les autres témoignages contemporains :

« L'empereris, dit-il ², estoit grosse : si n'ala mie par terre, ains s'en ala par mer en Constantinoble. Ains qu'ele venist à Constantinoble ariva ele en le terre Giefroi de Vile-Harduin qui grant honor li fist. L'empereris avoit une fille et Giefroi de Vile-Harduin un fil qui avoit nom Giefroi. L'empereris vit qu'il avoit grant terre et que sa fille i seroit bien mariée. Si li dona sa fille, et il la prist à fame; si l'espousa. Après s'en ala l'empereris en Constantinoble. Ne demora après ce guaires qu'ele se delivra d'un fils dont ele estoit grosse. »

Ce fils dont l'impératrice accoucha immédiatement après ce mariage fut ce même Baudoin II, signataire de l'acte rapporté ci-dessus, dans lequel il mentionne sa sœur *Agnès, princesse d'Achaïe*.

Il me semble donc bien prouvé, malgré l'assertion du chroniqueur anonyme de Morée, que Geoffroy I^{er} vivait encore au moment du mariage de son fils aîné avec Agnès de Courtenai, à l'époque du passage de l'impératrice en Morée, lorsqu'elle se rendait à Constantinople en 1217. Son influence personnelle dut même beaucoup contribuer à une alliance qui, comme le dit le chroniqueur grec, était utile aux deux souverains, puisqu'elle leur donnait réciproquement l'assurance de la bonne harmonie entre leurs troupes toutes les fois qu'ils auraient à combattre les Grecs ³.

On voit, par la levée de l'interdit d'Honorius III en 1218, que Geoffroy I^{er} vivait encore dans le cours de cette année; mais il mourut, autant que je le puis conjecturer, vers la fin de cette même année; et si mon opinion est fondée, ainsi que je vais tâcher de le démontrer, le chroniqueur grec ne se serait trompé que de deux ans au plus.

Geoffroy I^{er} mourut donc, selon mon opinion, vers la fin de 1218, et fut enterré dans l'église de Saint-Jacques d'Andravida ⁴, où un monument lui fut plus tard érigé par son fils Guillaume.

¹ Archives du royaume, carton J. 509.

² Édition Guizot, p. 330.

³ Νά κοινωτικόν τοῖς Ῥωμαίοις καὶ τῇ πόλει τῇ ἑσπέρῃ.

⁴ *Chron. de Morée*, page 182.

Geoffroy II, prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie, de 1218 à 1246.

La *Chronique de Morée* raconte qu'aussitôt après son avènement à la principauté, Geoffroy II convoqua tous ses chefs, pour avoir leur avis sur les mesures qui devaient faciliter la conquête de Corinthe, d'Argos et de Monembasie et celle de Nauplie ¹.

Les chefs ecclésiastiques, qui déjà sous son père avaient manifesté un esprit de résistance aux demandes de l'autorité temporelle, refusèrent cette fois le service militaire pour leurs fiefs, prétendant que c'était du pape, non de lui, qu'ils tenaient tout ce qu'ils possédaient ². Là-dessus Geoffroy fit saisir leurs fiefs; et de leurs revenus, qu'il retint pendant trois ans ³, il fit bâtir la forteresse de Chlomoutzi; et cette place, dit l'auteur de la *Chronique métrique*, était tellement forte que, si les Francs étaient à différentes reprises chassés de la Morée, ils pouvaient toujours la reconquérir par là ⁴.

La forteresse de Chlomoutzi était située sur la hauteur du cap qui sépare le golfe Cyllenique du golfe Chelonites, de manière, dit la *Chronique de Morée*, à protéger à la fois les habitants du pays et le port du lieu au-dessus duquel cette forteresse était située ⁵. Ce port était probablement le port de Clarentza, lieu habituel de débarquement à cette époque.

Chlomoutzi devait être située non loin du Castel-Tornese actuel. Je ne sais si c'est la tradition de la levée de deniers faite par Geoffroy II sur le clergé pour la construction de Chlomoutzi qui aura fait donner à la forteresse actuelle le nom de Castel-Tornese, mais ce qui me paraît très-évident, c'est que c'est à Chlomoutzi qu'il faut aller chercher l'emplacement de ce lieu de Matagrifon, qu'on a vainement cherché jusqu'ici partout ailleurs en Morée. Un passage de Muntaner, chroniqueur et capitaine catalan, qui a visité ces lieux dans les premières années du quatorzième siècle, donnera plus de poids à mon opinion.

Après le grand désastre des Français en Catalogne sous Philippe-le-Hardi en 1285, Muntaner fait retourner le célèbre amiral Roger de Loria

¹ *Chr. de Morée*, page 64.

² ὅτι τὰ ἔχον καὶ κρατοῦν εἶχαν τὰ ἐκ τὸν πάπαν. (P. 65.)

³ Τρεῖς χρόνους τοὺς ἐπαύτατον ὁ πρίγκιπας τοὺς τόπους. (Id.)

⁴ *Chronique de Morée*, page 65.

⁵ *Chron. de Morée*, page 65.

d'Espagne en Sicile en côtoyant les côtes d'Afrique, puis par la voie de Crète il le dirige en Grèce, et il ajoute ¹ :

« E pres terra al port de les Guatles ². E vench s'en puix à Curon ³; e los Vanacians donaren li gran refrescament; e de Curon à Mocho ⁴. *E puix vench s'en en la playa de Matagrifo*, e aqui ell pres terra. E les gents del pays, axi de cavall com de peu, exiren li tants, que be foren cinch cents cavallers Francesos e molta gent de peu, e arengaren li batalla. E axi ell feu exir los cavalls de les galees qui eren tro à cent cinquanta; e armats e apparellats vengren, batalla arregada. E plach à Deus que donà victoria à l'almirall, axi quels Francesos e els homens del pays foren tots morts e presos; per que la Morea, d'aquell temps avant, fo molt despoblada de bona gent. *E com aço hach feyt, vench s'en à la ciutat de Clarença*; e feu restar de la gent; e hach ne molt de thresor. E puix parti d'aqui, e ana à barrejar la ciutat de Patruix ⁵. »

Cette plage de Matagrifon, sur laquelle Roger de Loria débarque en venant de Modon par mer pour se rendre à Patras, et d'où il marche avec ses troupes de débarquement sur la ville de Clarentza qui en est voisine, ne peut être évidemment que la plage de cette longue côte dominée par la montagne sur laquelle était placé le fort de Chlomoutzi. Ce qui aura probablement fait donner à ce fort le nom de Mata-Grifon, qui, dans le langage vulgaire des Francs de Morée, signifie Tue-Grecs, c'est sa forte position à la fois contre les Grecs du pays et contre les assaillans du dehors.

Ce fort une fois construit, Geoffroy envoya demander l'absolution au pape, qui la lui accorda; c'est ce que dit positivement la *Chronique de Morée* ⁶, et son témoignage reçoit ici une confirmation authentique du passage suivant, que j'extrais de Rinaldi, sous l'an 1222 :

« Tum ⁷ Gaufridum è Villà-Arduini, Achaïæ principem, concordiam inter ecclesiam atque imperii principes jàm antè initam eique stare jubet, gravissimis ad ipsum exaratis litteris, quibus, primùm, ob nefaria scelera, Pharaone nequiores esse affirmat. Ille enim sacerdo-

¹ Chr. de Muntaner, chap. 159, fol. CXXX v^o.

² Porto-Quaglio.

³ Coron, qui appartenait aux Vénitiens.

⁴ Modon, appelée alors Moncio par les chroniqueurs latins.

⁵ Patras.

⁶ *Chronique de Morée*, page 65.

⁷ Rinaldi, pages 501 et 502. Année 6 d'Honorius III, année 2 de l'empereur Robert, année 3 de Frédéric II.

torum agros possessionesque non modò immunes liberasque censuerat, verùm quotidianum illis victum publicè præbueri voluerat; ipse verò damnis maximis atrocissimisque injuriis ecclesiasticos viros affecisset, *abbatias, ecclesias earumque bona ac jura occupasset*.
 . . . Quam ob causam cùm legatus ¹ eum anathemate percussisset, ipsiusque ditionem interdicti sententiæ subjecisset, adeò non resipuerat, ut gesta impiè aliis majoribus cumulando, præsules et clericos exilio mulcasset, qui eos hospitio excepissent in vincula conjecisset, sanctuaria violasset, sacras reliquias contemptui habuisset, ecclesiarum agricolas vectigalibus onerasset, quorum facies inustis etiam turpissimis notis fœdasset; demùm ubi asperioribus illum verbis perstrinxit, ex apostolicâ clementiâ resipiscenti ecclesiæ gremium explicat. Si verò flectere pervicaciam nolit, significat datam Atheniensi et Thebano archiepiscopis provinciam, ut interdicto ipsius ditionem percellant, ac tum gravem adeò ab ipso vindictam experitutum, ut illius magnitudo audientes horrore perfundat. Fregit superbos spiritus is princeps, tum divino terrore tum minis pontificiis correptus; quem *rediisse in gratiam cum episcopis* atque ad Honorii nutum voluntatemque concordiam firmasse argumento sunt pontificiæ epistolæ ad ipsum ² aliosque ³ anno insequenti exarata, quibus illum beneficiis atque officiis plurimis est complexus ⁴. »

Si c'eût été Geoffroy I^{er} qui, après avoir été absous par Honorius en 1218, s'exposât ainsi à un nouvel interdit, Honorius n'eût pas manqué de le répéter dans ses lettres; c'était donc un autre Geoffroy, le fils du premier; et l'imprudente audace avec laquelle il s'expose aux foudres ecclésiastiques est une preuve de plus de sa jeunesse. La nouveauté de son accession à la principauté aussi bien que sa jeunesse furent des considérations qui durent agir en sa faveur. Ce qui est bien démontré par le témoignage de la *Chronique* et par celui des lettres pontificales, c'est qu'après tous ces débats l'interdit fut levé à la fin de 1222 ou en 1223, c'est-à-dire, comme l'assure le chroniqueur, trois ans après le commencement des débats au sujet du refus de participation personnelle fait par les ecclésiastiques aux guerres de défense.

¹ Le cardinal Jean Colonne.

² Honorius, livre 8, ép. 40, 41, 42, 43, 44, 45,

46.

³ Idem, 35, 36.

⁴ Idem, 25; 46, 67.

Je pense donc que l'année 1219, ou la fin de 1218, est la date de l'accession du jeune Ville-Hardoin à la principauté. Voici un acte émané de lui cette même année 1219 et dans lequel il prend le double titre de prince d'Achaïe et de sénéchal de Romanie :

« Nos GOFFRIDUS DE VILLA-HARDUINI, princeps Achaïe et senescallus Romanie, omnibus presentes litteras inspecturis notificamus, quòd dominus Manasses de Valverrà gratum habet et acceptum, illudque amici sui de terrà suà versus Templarios composuerunt, et quòd idem et jam dictus eandem terram recommendat domino Haimoni de Rochàforti et domino Miloni de Ostricort. Quòd autem huic scripture indubitanter fides adhibeatur, ad preces ipsius, dignum duximus presentem cartulam sigilli nostri munimine roborandam. — Actum anno 1219, mense martii. » (Manuscrits de Du Cange.)

Geoffroy II devait être probablement âgé de vingt-cinq à trente ans au plus en 1219. Il était né en France peu de temps avant le départ de son père Geoffroy I^{er}, fils de Jean de Ville-Hardoin et neveu du maréchal, pour la croisade de Jérusalem. Sa mère Élisabeth quitta la France, soit pour accompagner son mari dans son pèlerinage, soit pour aller le rejoindre en Grèce. On a vu qu'elle y résidait en 1210, et en venant en Grèce elle avait amené avec elle son jeune fils Geoffroy.

Après avoir terminé ses débats avec l'Église, Geoffroy prit ses dispositions pour se rendre maître de Corinthe. C'est à tort, il me semble, que le chroniqueur de Morée attribue la prise de cette ville, ainsi que celle de Nauplie et de Monembasie, à Guillaume I^{er}, frère et successeur de Geoffroy II, qui, pour arriver plus sûrement à son but, comme le rapporte la *Chronique de Morée*, s'acquit la participation des Vénitiens par la cession définitive qu'il leur fit de Coron et de Modon. La prise de Corinthe et celle d'Argos me semblent des faits qui remontent au règne de Geoffroy II.

Une monnaie conservée dans le cabinet des médailles nous apprend que les efforts de Geoffroy II sur Corinthe furent en effet plus heureux que ne l'avaient été ceux tentés par son père, qui avaient été comprimés par l'intervention de l'empereur Henri et par la paix signée entre Michel, despote d'Arta, et l'empereur Henri. La mort de l'empereur Henri et les attaques incessantes de Théodore, frère de Michel, décidèrent Geoffroy II à porter un coup décisif. Théodore fut forcé de

capituler et de rendre Corinthe, et ne conserva même momentanément Argos qu'en en faisant hommage au prince. Les deniers tournois frappés par Geoffroy II attestent cette victoire sur Corinthe. On y voit ¹ :

Au droit, la croix entourée d'un anneau et pour légende G. P. ACCAIE, *Gaufridus, princeps Achaie*. Peut-être ce nom de l'Achaïe apparaît-il sur cette monnaie pour mieux prouver encore que la prise de Corinthe garantit la possession du nord du Péloponnèse et de l'Achaïe.

Au revers est représentée la citadelle de Corinthe sous la forme d'une tour, avec la légende CORINTUM.

J'ai placé sous le n° 2 de cette même planche III une autre monnaie de ce même prince, qui se trouve au cabinet des médailles. Elle porte au droit les mêmes types, mais le revers est resté frappé en creux, sans aucune empreinte.

Je suis fort tenté, je l'avoue, de faire remonter aussi jusqu'au règne de Geoffroy II la conquête de Nauplie et de Monembasie et la cession de Coron et de Modon aux Vénitiens pour prix de leur alliance dans cette guerre; mais les témoignages contemporains me manquent pour appuyer mon opinion, et je ne dois procéder ici qu'à l'aide de témoignages incontestables. Je suis donc forcé, bien malgré moi, de laisser ce fait au règne de Guillaume I^{er}, auquel je renvoie, et je continue la revue des documens relatifs au règne de Geoffroy II.

Sous l'année 1224 je trouve la note suivante dans les pièces citées par Du Cange :

« *Extrait des Archives de l'abbaye de Saint-Remy de Rheims. Titre traduit du latin, et daté de Clairmont, dernier jour de septembre 1224. On y voit que G. (Geoffroy) de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie, envoie à l'abbaye de Saint-Remy, par Arnoulf de Cotty, religieux de cette abbaye et son parent, un reliquaire trouvé dans les trésors de l'empire de Constantinople, et contenant des gouttes du sang répandu par Jésus-Christ sur la croix, le vendredi-saint.* »

Dans la même année, la ville de Coron fut, à ce qu'il semble par la Chronique de Sanudo, qui l'avait lui-même puisé à une autre chronique, reprise par les Vénitiens.

« Nel 1224, dit-il ². come ho trovato in certa ceronica, in questo

¹ Planche III, n° 3.

² Vite de' duchi, page 544.

andare ¹, l'armata predetta prese Corone per forza, che si teneva pe' Francesi contro ragione, perche nelle divisioni fatte dell' impero di Romania ², Corone toccò a' Veneziani; ma i Francesi vollero tenerla per se. »

Sous l'année 1236, Alberic mentionne ³ un secours puissant donné fort à propos à Jean de Brienne, empereur de Constantinople, l'année précédente.

« Postquàm rex Johannes ⁴ Constantinopolitanus vicerat multa bella Grecorum et aliarum gentium per circuitum, Walstachius ⁵ et Alsanus ⁶, duo reges potentissimi qui erant invicem adversarii, factà pace inter se, ità quòd filius Vastachii filiam Alsani duceret, Constantinopolim obsident. Theodorus verò, Thessalonie rex cecatus, non se intromittit de illà obsidione. Frater ejus Manuel privatus fugit ad dominum *Gaufridum* ⁷, et factus est homo illius. Sororius ⁸ quoque Theodori, comes qui dicitur maximus Jacincti ⁹ factus est homo Gaufridi. Et cùm Johannes rex indigeret adjutorio, iste Gaufridus cum 120 navibus seu vasis bellicis succursum prestitit obsessis. Et cùm adversarii 300 vasa haberent, ipse per medium illorum Constantinopolim intravit; et 15 vasa eorum contrivit. Habebat 100 milites, 300 ballistatores et 1500 archarios. Et ex quo rex Johannes venerat ad partes illas, mittebat quolibet anno 22,000 perpres ad conducendos auxilarios. »

Ces secours opportuns et puissans donnés par Geoffroy de Ville-Hardoin en 1235 à l'empire de Constantinople lors de l'attaque simultanée de cette ville par Jean Asan et Jean Vatatzes, sont mentionnés aussi dans la chronique de Philippe Mouskes :

Donques revint novele noble,
Que no gens de Constantinoble
Soucoru, à moult grant hustin,

¹ L'entreprise faite par les Vénitiens pour aller à Candie contre le corsaire Henri de Malte.

² Au moment de la conquête de 1204. Cette assertion est vraie, mais les parties cédées de ce côté paraissent avoir été abandonnées alors par les Vénitiens à Boniface et par lui au Champenois Guillaume de Champ-Little.

³ Alberic, page 558.

⁴ Jean de Brienne.

⁵ Jean Vatatzes, père de Théodore Iasaris.

⁶ Jean Asan, neuvième roi de Bulgarie et neveu de Joannice. (Voyez les Tableaux généalogiques des rois de Bulgarie.)

⁷ Geoffroy de Ville-Hardoin.

⁸ Le serourge, le mari de la sœur.

⁹ Le comte de Zante et Céphalonie. (Voyez les Tableaux généalogiques des douze pairies d'Achaïe à la suite.)

Jofrois de Vile-Harduin,
 Et Pisant et Venisien,
 Et li Genevois moult très bien.

Et ailleurs, après avoir dit que Jean de Béthune, qui allait au secours de Baudoin, mourut à Venise et que quelques-uns se rendirent en Morée et d'autres plus loin, il ajoute :

Li dus de Venisse acesma
 Douze galies et arma.
 Jofrois de Vile-Harduin
 En arma dix, por Bauduin
 L'empereor jouene soucorre.
 Outre les font aller et corre;
 Car Vatace et si ome là
 Orent, deviers la mer de là,
 Constantinoble assise entour
 De galies de grant atour,
 Et de grans gent deviers la terre;
 S'avoient nuit et jor grant guiere.

Cet important service rendu à l'empire de Constantinople et ceux rendus à Baudoin II en particulier lorsqu'il revint en Grèce¹ sont mentionnés dans une lettre de Baudoin lui-même à saint Louis, lettre qui fut apportée en France par le doyen du palais de Blackerne et dont l'original est conservé aux Archives du royaume. Elle est de l'année 1241, et porte le paraphe de Baudoin en lettres de cinabre. Le ton de la lettre indique bien qu'elle n'est pas une lettre ordinaire de chancellerie, mais qu'elle a été dictée par Baudoin lui-même, et que le scribe n'a fait que traduire en phrases latines les phrases françaises de l'empereur. La voici :

« Excellentissimo domino Ludovico, Dei gratiâ Francorum regi illus-

¹ Baudoin, parti en 1237 pour aller chercher des secours en Occident, retourna en 1247 à Constantinople. On conserve aux Archives du royaume (J. 509, n° 2) une lettre de Baudoin avec le paraphe royal, sur la garde du château de Namur avant son départ, et deux autres de l'impératrice Marie à la reine Blanche, en date de Négrepont, dernier janvier 1248, pour l'acquit

d'emprunts faits par elle (J. 509, n° 3). Je les ai indiquées déjà à l'article sur les sceaux des empereurs français. Avant cette époque, Geoffroy, outre le puissant secours donné par son armée et sa personne, en 1235, avait, à la demande du pape Grégoire IX, levé un impôt sur le clergé de Morée pour venir au secours du clergé de Constantinople ruiné. (Rinaldi, année 1236, p. 159.)

trissimo, Balduinus eâdem gratiâ fidelissimus in Christo imperator à Deo coronatus, Romanie moderator et semper augustus, consanguineus suus, salutem, et prosperorum successuum continuum incrementum.

« Intelleximus quòd Sublimitas Vestra mirata est et etiam molestè gessit, quòd nos terram nostram de Curtiniaco *principi Achaie* dederamus, prout per litteras nostras Vestre significavimus Majestati. Nos verò super admirationem vestram potiùs admiramur, sicut enim Celsitudini Vestre satis constare potuit, tàm per litteras nostras quàm per nuntios plures, tante inopie et paupertatis angustia tenebamur oppressi cùm *prefatus princeps in Constantinopolim ad nos venit*, quòd penitus ignorabamus quòd ire aut quid facere deberemus. Cùm ergò de dicto principe magnum adjutorium speraremus et ità indigentes essemus, non est mirandum si petitionibus ejus in tali articulo prebebamus assensum. Immò, si multò majora petiisset, sue nos oportuisset acquiescere voluntati. Quare, licet invitos, nos oportuit facere donacionem predictam. Sed cùm intelleximus quòd Dominatio Vestra ipsum principem ad dictam donacionem admittere recusaret, sciatis nos leticia tantà repletos quàm si aliam terram equivalentem cum illà essemus adepti; et vidimus quòd dominus dictus terram ipsam ad opus precordiatissime consortis nostre M. (Marie) Dei gratiâ imperatricis consanguinee vestre voluit reservari. Nosque considerantes quòd terra de Betraco, Collungiis super Yonam, Malli-castri et Malli-villa quam eis assignaveramus in dotem dubia erat, et in ambiguo essemus si eam poterimus obtinere, nullatenùs nolentes dictam imperatricem super suo dotalicio defraudari, statim ei dedimus et concessimus terram de Curtiniaco supradictam, hoc modo quòd, sive dictam terram de Betraco, Collungiis et Malli obtinuerimus, sive non, nihilominùs hanc dictam terram de Curtiniaco pro dote habeat, hoc modo quòd, quicquid de nobis contingat, quamdiù vixerit teneat dictam terram, et si de nobis heredem susceperit, heres ipse eam in perpetuum jure hereditario teneat sicut debet. Quia igitur quidem dicunt quòd meritò nos possumus ei dotem assignare ex quo inter nos et ipsam est matrimonium consummatum, Excellentiam Vestram affectuosissimè deprecamur quatenùs, habito prudentum consilio, ordinare dignemini et statuere quomodo donacio ista quam ei facimus rata et stabilis habeatur; ità tamen quòd si ipsa

sine herede de corpore nostro suscepto decesserit, dicta terra ad heredes nostros post ejus decessum, more debito, revertatur. Et tenorem litterarum que sibi super hoc necessarie fuerint nobis inscriptis dignemini destinare; et nos, secundum tenorem illarum, litteras nostras confici faciemus, et quicquid super hoc ordinaveritis, prout melius fieri poterit ad commodum prefate imperatricis, ratum habebimus et acceptum et procul dubio faciemus inviolabiliter observari.

« Quia verò dicta terra de Betraco, Collungiis et Malli-villâ quasi periclitans esse videtur, cum valdè sit difficilis ad habendum et benè scimus quòd eam nullatenus obtinere poterimus, nisi vestro consilio ac opere mediante, Sublimitatem Vestram attentius deprecamur quatenus, prout melius expedire videritis ad opus nostrum et imperatricis consanguinee vestre, eamdem terram peti in judicio faciatis et causam ad debitum finem perducì, constituentes procuratores ad hoc faciendum, sive per litteras vestras, sive per nostras quas lator presentium secum defert, prout videritis expedire, ut reverendissima consors nostra indè valeat pacificâ possessione gaudere, vel in toto vel in parte, secundum quòd per jus vel per compositionem fuit ordinatum. Procuratoribus autem qui ad istud negotium persequendum fuerint constituti, de re nostrâ faciatis expensas competentes ac necessarias exhiberi, ne per defectum expensarum negocia nostra derelinquere oporteat imperfecta. Pro hiis autem negociis specialiter dilectum clericum nostrum decanum Blakernensem latorem presentium ad Vestram Celsitudinem destinamus, cui fidem indubitata adhibere dignemini super omnibus que Dignitati Vestre ex parte nostrâ duxerit referenda, ipsum propensiùs recomdatum habentes.

« Datum Constantinopoli X kal. martii, imperii nostri anno secundo (1241) ¹. »

Geoffroy s'était toujours montré prêt à aider en toute occasion l'empire de Constantinople, qui tenait de si près à ses états. La lettre de Baudoin prouve que déjà il songeait à obtenir en France le comté de Courtenai, sans doute dans des vues de famille, au cas où la Morée viendrait un jour à échapper aux Français; car c'était sur elle en ce moment que portait tout le fardeau de l'entreprise de Constantinople, et né

¹ Voyez, dans les Archives du royaume, le carton J. 509.

en France, il devait conserver quelque idée de retour dans sa patrie. Les dimes du clergé morait servaient alors à l'entretien du clergé impérial, et les forces françaises du Péloponnèse devaient aller défendre leur pays à l'extrémité de l'empire. Voici ce qu'Innocent IV écrivait à ce sujet à Geoffroy, sous l'an 1244.

« Hinc est quòd ¹ nos ejusdem imperii adversitatibus condolentes et volentes sibi militum ad presens et balistariorum subsidio maximè indigenti contra instantia pericula, te suffragante, opportunum prestare juvamen, *ad quod invenire te credimus*, nec immeritò, *aliis promptiorem Nobilitatem Tuam monemus, rogamus et hortamur attentè, per apostolica tibi scripta mandantes, in remissionem peccaminum injungendo, quatenus considerato prudenter quòd, etsi alii principes christiani sint tribulationum ipsius imperatoris non expertes, tu tamen amplius et passionum ejus et consolationum, ex vicinitate, quin potiùs connexitate, consors existis, ad subveniendum eidem in presentis necessitatis articulo, pro divinà et nostrà reventià libenter et potenter assurgas, etc ². »*

Le pape ajoute, dit Rinaldi, afin de l'engager davantage à donner ses secours à l'empire de Constantinople, que s'il veut s'engager seulement à fournir cent chevaliers armés pendant un an, il lui renouvellera l'autorisation qui lui avait été accordée pour vingt ans par Honorius, de lever dans ses propres terres un impôt sur ce qui appartenait à l'église de Constantinople et aux autres églises.

Ces dernières expressions sont une justification de plus pour moi d'avoir fait remonter le règne de Geoffroy II jusqu'à la fin de 1218; et les services fréquens rendus par lui à la cause impériale, aussi bien que la haute réputation dont il jouissait, et sa facilité de porter sans cesse ses troupes en dehors de sa principauté, me justifient, ce semble, également d'avoir placé sous son règne la soumission de Corinthe, cette clé du Péloponnèse, qui entre les mains de ses ennemis eût pu à chaque instant arrêter tous ses mouvemens et annuler ses plus sages dispositions.

Au delà de cette année, je ne trouve plus dans les lettres d'Innocent IV,

¹ Rinaldi, année 1244, page 304.

² Donné à Latran, le 17 des calendes de juin,

année 1^{re} d'Innocent IV (1244). — Grégoire IX était mort en 1241, Célestin IV en 1243.

préoccupé de la grande affaire d'une nouvelle croisade, aucune mention de Geoffroi II. D'autres documens m'apprennent qu'en l'an 1247 Agnès de Courtenai, princesse d'Achaïe, sa femme, était veuve, et était domiciliée en France. Je présume donc qu'il mourut vers l'an 1246.

Il ne laissa après lui aucun enfant.

Son corps fut enterré à la droite de celui de son père dans l'église de Saint-Jacques d'Andravida ¹.

Guillaume I^{er}, prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie, de 1246 à 1277.

Guillaume de Ville-Hardoin était né en Morée, à Calamata, et en avait reçu le nom de Guillaume de Calamata; une conformation particulière lui fit donner le surnom de Guillaume à la Grande-Dent.

Pendant le voyage de son frère Geoffroy à Constantinople, c'était à lui qu'avait été confiée la défense de la Morée, et d'après une expression d'Alberic, je conjecture que ce fut un an ou deux avant cette époque, c'est-à-dire vers 1234, qu'il épousa en premier mariage une fille de Narjaud de Toucy, et de N., fille de Branas et d'Agnès de France ².

Cette Agnès de France était fille du roi de France Louis VII et de sa seconde femme Alix de Champagne. Elle n'avait que huit ans lorsque, le 2 mars 1180, elle épousa à Constantinople, où on venait de l'envoyer à cet effet, Alexis Comnène, fils de l'empereur Manuel Comnène et de Marie d'Antioche.

Alexis fut, deux ans après, en 1182, étranglé ainsi que l'avait été sa mère, par son cousin germain Andronic Comnène, qui, malgré son âge avancé, s'empara à la fois et du trône et de la femme, cette même Agnès de France qui n'avait pas encore onze ans accomplis.

Andronic ne régna pas tout à fait deux ans, et fut mis en pièces par la populace, en septembre 1189.

¹ *Chron. de Morée*, page 182.

² « Frater ejus Guillelmus qui custodit terram suam, dit Alberic, à l'an 1236 (page 558), habet filiam Narjoldi, natam de filiâ Li Vrenas et sorore regis Francie. »

Ce qui me fait conjecturer qu'il s'agit là d'événemens passés du vivant de Geoffroy, c'est la phrase suivante :

« Sub predicto domino Gaufrido duo sunt archiepiscopi, ille de Patras qui est primus, et archiepiscopus Corinthi. Primus unum habet episcopum, de Olina, id est de Andravillâ; secundus 3 : Metonen, Corone et Lacedemon. Sub Guidone duce Atheniensium duo archiepiscopatus : Atheniensis cum episcopo de Argos, et archiepiscopus Thebanus cum episcopo de Negreponi. »

Restée veuve de deux empereurs, sans avoir été réellement mariée, et âgée alors à peine de quatorze ans, Agnès n'avait pour toute fortune que la dot qu'elle avait apportée en Grèce. Théodore Branas, qui avait pris part au meurtre de son mari Alexis dans les intérêts d'Isaac l'Ange, devint amoureux de la jeune Agnès ; mais comme en l'épousant il lui eût fait perdre sa dot, il vécut avec elle sans l'épouser. C'est ce qu'explique sous l'an 1193 Alberic de Trois-Fontaines.

« Li Vernas autem ¹ sororem regis Francorum ², imperatricem illam quam habere debuit Alexius Manuelis filius, dote suâ utentem, tenebat loco uxoris. Non tamen sibi conjuncta erat solemnibus nuptiis, quia, secundum morem gentis, dotem primam perdidisset. »

Ailleurs il mentionne le même fait sous l'an 1202.

« Andronicus, dit-il ³, disposuit octo acies ⁴ infra civitatem, quaternorum millium pugnatorum singulas; et easdem rexerunt : li Vrenas, qui uxorem, regis Philippi Francorum sororem, tenebat, etc. »

Après la conquête définitive de Constantinople par les Français, Théodore Branas se réconcilia avec eux, et on régularisa alors son mariage avec Agnès de France, dont il avait déjà une fille. C'est encore Alberic qui me fournit ces indications, sous l'an 1205.

« Li Vranas autem princeps, dit-il ⁵, ad hoc inductus est, ut sororem regis Francorum, imperatricem, quam hanc usque tenuerat abs legalibus nuptiis, legitimo sibi conjungeret matrimonio; et filiam ejus dederunt viro nobili, Narjaldo de Tocceio ⁶, Guidonis de Dampetrâ consobrino. »

Ce fut du mariage de cette fille avec Narjaud de Toucy que naquit la fille qui fut donnée en mariage au prince Guillaume de Ville-Hardoin; et ce fut aussi probablement à cette occasion que les Toucy vinrent s'établir dans la principauté de Morée ⁷ près de leur parent, ainsi qu'on peut le voir dans la *Chronique de Morée*.

Le prince Guillaume n'eut aucun enfant de ce second mariage et

¹ Alberic, page 399.

² Philippe-Auguste, qui, comme Agnès, était fils de Louis VII et de sa seconde femme Alix de Champagne.

³ Alberic, page 427.

⁴ Pour repousser l'attaque des Français sur Constantinople.

⁵ Alberic, page 339.

⁶ Alberic mentionne encore ce mariage sous l'année 1239 : « Uxor ejus Narjaldi, dit-il, fuit filia Li Vranas Greci potentissimi, de illâ imperatrice quæ fuit soror Philippi Francorum regis. »

⁷ Voyez mon Index onomastique aux mots César de Toucy et Anseau ou Anselin de Toucy.

après la mort de cette première femme, dont je ne puis préciser l'année, il en contracta un second que je mentionnerai plus loin.

L'acte authentique le plus ancien que nous possédions de son avènement à la principauté nous est conservé dans les manuscrits de Du Cange. Il y prend les titres réunis de prince d'Achaïe et de sénéchal de Romanie :

« A noble et haut signor Thiebaut, par la grace de Dieu, roi de Navarre, conte de Champagne et de Brie palatin, *Guillaume de Ville-Hardoin, prince d'Achaye et seneschal de Romenie*, et service apparillié en toutes choses cum à signor.

« Sire, je vos fas à savoir que ge, totte la terre que ge ai et doi avoir de mon heritage à Ville-Hardouin et à Brandonviller et en autre leu dessous vostre signorie, où que ce soit, ai mise en la garde et en la main de mon cher cousin monsignor Vilain d'Aunoy, mareschal de l'empire de Romenie, en tel maniere que il en prengne les fruits et les essues et les eslois, ensi com se ge y estoie present sur la chose, en tel point et en tel maniere, que il ma terre devant dite me doit delivrer sans arrest, en paix et debonnoirement, toutes les fois que il me plaira rappeler ceste grace que ge li fais et il en recevra mon commandement, ou par lettres, ou par message, ou par ma vive vois. Dont je vous supploi et requier, com mon bon signor, que vos le devant dit mareschal recevés por garde de ma terre et de toutes mes autres droitures en mon leu; car ge le met et establis procureur par devant vous quant à ces choses, sauves mes raisons et mon rappel devant dites. Et en tesmoignance de ceste chose, je fis pendre mon scel an ces lettres.

« Ce fu fait à la Cremonie en l'an de l'incarnation Jesu-Crist 1248, ou mois de fevrier (1249 nouveau style¹). »

Il y avait à peine un an que Guillaume de Ville-Hardoin était en possession de sa principauté, lorsqu'il fut convié par le roi saint Louis² à se joindre à une nouvelle croisade pour arracher Jérusalem aux Sarasins.

¹ Extrait des manuscrits de Du Cange.

² On trouve dans les notes du livre 4 de l'*Histoire de Gênes*, de Serra (tome 2, page 232), un acte relatif aux préparatifs faits dès l'an 1246 par saint Louis pour cette croisade :

« Gl' inviati del re di Francia (en l'année 1246) chiedevano alla repubblica di Genova un stuol di galee, e la permissione di

armar gento e navilj in Liguria; dacchè il pilsimo principe non avendo potuto riconciliare i capi supremi della Cristianità (Innocent IV et Frédéric II, qu'Innocent venait d'excommunier au concile de Lyon) scandalizzato e dolente dello stato di Europa, voleva ad ogni costo provare se, nell' Egitto o ne' luoghi santi dell' Asia, sarebbe più utile alla religione..... La repubblica diedo

D'après le témoignage des auteurs contemporains français et grecs, il paraît que Guillaume de Ville-Hardoin alla rejoindre le roi saint Louis en Chypre, et partit avec lui pour la Syrie. Joinville mentionne son arrivée en Chypre ¹ en 1249 :

al re di Francia 14 navi con le bramate facoltà scusandosi se più non faceva, per cagion della guerra. Sussistono ancora i documenti di Ugo Lercari e di Jacopo Levanto eletti a un tempo ammiragli della repubblica e del re per così fatta impresa, e havvi memoria de' contratti stipulati in lor nome per comprare di navi e leve di marinari. » (Serra, tome 2, p. 90 et 91.)

Le départ de saint Louis ne put avoir lieu qu'en 1248. Voici les instructions données par saint Louis à Hugues Lercari et à Jacques Levante telles que les rapporte Serra :

« In presentia testium infrascriptorum D. Ugo Lercarius, admiratus illustris regis Francorum, precepit mihi Bartolomeo Farnario notario litteras inferius adnotatas eidem Ugoni et Jacobo de Levanto missas, cum sigillo cereo pendente, cum ipsis litteris, ab una parte cujus sigilli est quedam imago regis sedentis in cathedra et tenentis baculum cum flore in manu sinistra, et in dextra manu florem, cujus scriptum est *Ludovicus, Dei gratia Francorum rex*, et ab alia parte dicti sigilli est quidam flos, in publicam formam legere, ad rei memoriam retinendam, quarum tenor talis est :

« Ludovicus, Dei gratia Francorum rex, dilectis suis Ugoni Lercario et Jacobo de Levanto civibus Janue, salutem et dilectionem.

« Mandamus vobis quatenus usque ad 500 libras vel 600 ad Turonem quadrellorum ad unum pedem de minori pretio ad opus nostrum ematis, quos facietis deferri in navibus quas conduxi-mus apud Januam quando venient ad portum nostrum Aquarum-Mortuarum. Et predictam pecuniam quam pro his persolvere faciat per vestras litteras patentes quas nobis super hoc mittetis, Parisiis apud Templum vel apud Aquas-Mortuas quando ibi veniemus, ubi magis vobis placuerit, persolvi faciemus.

« Anno Domini 1247 mense octobris.

« In actis Bartholomei de Fornariis. — Anno Domini 1248 die 10 martii.

« Ex instrumentis scriptis manu Johannis Ve-

gli notarii. »

Le même Serra rapporte la lettre suivante, écrite de Marseille :

« Littera fratris Othonis de Gavi, preceptoris domus Massilie hospitalis hierosolomitani, et fratris Andree de Geogniaco, quarum litterarum tenor talis est.

« Venerabilibus, providis et discretis dominis Ugoni Lercario et Jacobo de Levanto, illustrissimi regis Francorum admiratis, frater Otto de Gavi et frater Andreas de Geogniaco, salutem.

« Discretioni Vestre volumus esse notum, nos habuisse in mandatis per litteras domini regis, quod tres naves ad suum opus debeamus modis omnibus naulisare. Quapropter Discretionem Vestram, prout possumus, deprecamur, quatenus tres naves bonas et optimas naulisare velitis; et cum dictas naves naulisaveritis, nobis conventiones et pretium, prout citius poteritis, rescribatis : nam nos faciemus dominis navium solutionem Parisiis. Et circa predicta taliter vos habebitis, quia dominus rex die Pentecostis recedet de civitate Parisiis, tunc incipiendo suum iter, Domino adjuvante.

« Datum Massilie, martii 1248. »

J'ai donné (p. 407, note 2 de la Chronique de Muntaner) le marché fait à la même occasion par saint Louis avec la commune de Marseille en 1246, d'après un cahier en parchemin tiré du *Trésor des chartes*, carton J. 456, n° 24. Ces premiers marchés de saint Louis avec les Marseillais et avec les Génois servirent de base au nouveau traité que le même roi conclut avec les Génois pour une nouvelle croisade en 1268. Les différents marchés conclus à cette occasion jettent le plus grand jour sur l'état de la marine à cette époque. Ils forment un gros cahier, conservé encore dans les Archives du royaume, à la suite du même cahier que j'ai indiqué plus haut, J. 456, n° 24. Je donne dans l'Appendice B le texte complet et inédit des parties les plus essentielles de ces divers traités.

¹ Page 32 de l'édition de Capperonnier.

« Le lendemain de la Penthecouste le vent fut à gré. Et adonc le roy et nous tous qui estions à lui fismes voile, de par Dieu, pour tousjours tirer avant (en quittant l'île de Chypre); et advint que en allant nous rencontrasmes *le prince de la Morée* et le duc de Bourgoigne ensemble, lesquels avoient pareillement sejourné audit lieu de la Morée; et arriva le roy et sa compagnie à Damiete le jeudi d'après la Penthecouste. »

Nangis mentionne le même fait dans ses *Annales de saint Louis* ¹.

« Dès le jour de l'Acension, que nos gens furent entrés (dans leurs vaisseaux en quittant l'île de Chypre) ils demourerent au port jusques au merquedi enprès, pour ce qu'ils n'avoient pas temps convenable pour sigler, et pour ce que tous les pelerins n'estoient pas apparelié. Et itel jour meismes li marenier leverent leurs voiles; et se parti le roy Loys de Limeçon à grant compaignie et à grant plenté de nefes et de vaissiaux; mais un poi de jours après ce que le roy Loys et li pelerin se furent parti du port, si grant contrarietés de vent leur avint, qu'ils vindrent près de Paphous, une cité de Chipre, et les convint retourner par deux fois arriere au port de Limeçon. Lors vinrent à euls, *li prince de la Mourée pour aler avecques euls ou secours de la sainte terre, à grant plenté de vaissiaux*, et li dus de Bourgoigne qui avoit sejourné l'iver ès parties de Roumanie. »

George Acropolite le rappelle également ².

« Ville-Hardoin, prince d'Achaïe et de Péloponnèse ³, dit-il, se rendit en Syrie pour se réunir aux Francs qui s'y trouvaient déjà. Il avait fait embarquer avec lui des troupes auxiliaires et même des cavaliers armés. En abordant à Rhodes il y trouva les Génois pressés par les Grecs. Moyennant un arrangement conclu avec les Génois, il leur laissa comme auxiliaires plus de cent de ses nobles et audacieux chevaliers. »

Je n'ai trouvé nulle part aucune mention de lui pendant cette croisade. Il ne tarda pas sans doute à revenir en Morée, où l'appelait la nécessité de défendre ses propres états.

La *Chronique de Morée* raconte que ce fut dès les premières années de sa principauté qu'il s'empara de la citadelle de Corinthe, après avoir fait bâtir, sur le plateau d'un monticule qui la domine, un château

¹ Page 209, édition in-folio de Capperonnier.

² Page 94 de l'édition de Bonn.

³ « ὁ τῆς Ἀχαΐας καὶ Πελοποννήσου πρίγκιψ Βιλλαρδουίν. »

(Idem, ibid.)

appelé par lui Montesquieu ¹. J'ai expliqué, sous le règne de Geoffroy II, ce qui m'autorisait à penser que c'était à lui et non à Guillaume qu'était due la prise de Corinthe et celle d'Argos, et j'ai ajouté que mon opinion était qu'on lui devait aussi la prise de Nauplie et de Monembasie; mais que cette opinion n'étant pas basée sur des documens suffisans, force m'était de présenter celle de la *Chronique de Morée*, qui attribue la prise de ces deux villes à Guillaume et la raconte avec beaucoup de détails.

Suivant le récit de la *Chron. de Morée*, pour mieux réussir dans son attaque sur ces deux villes, Guillaume se fortifia d'une alliance avec les Vénitiens ², et promit de leur céder définitivement tous droits sur Coron et Modon s'ils l'aidaient de quatre de leurs galères dans le blocus qu'il voulait mettre par terre et par mer. Les Vénitiens adhèrent aux conditions proposées. Coron et Modon leur furent d'abord remises ³, et après trois ans de siège, les places furent rendues à Guillaume de Ville-Hardoin. Nauplie céda la première. Des deux forts qui la défendaient, le prince ne conserva que celui qui était à l'orient, et laissa l'autre entre les mains des Grecs; ces forts en prirent, dit Dorothee, les noms de fort français et fort grec qu'ils conservent encore aujourd'hui ⁴.

Dorothee ajoute au récit de la *Chron. de Morée* que Guillaume donna la seigneurie de Nauplie à un seigneur français qui prit aussitôt possession de sa seigneurie en faisant placer ses armoiries sur les portes de la forteresse, et, ajoute-t-il, elles s'y trouvent encore aujourd'hui ⁵. Ce seigneur de Nauplie se maria avec la fille d'un seigneur français, nommée Marie; mais il mourut sans laisser d'enfans. A sa mort, les Vénitiens intrigèrent avec deux hommes du pays pour faire épouser à sa veuve un gentilhomme des leurs ⁶. Ils y réussirent, et ils parvinrent ainsi à

¹ Μούντι-Μοντέζαν, όπως τὸ λέγουν καλῶς. (P. 69.)

² *Chronique de Morée*, p. 69.

³ « Καὶ ἐκπεράσθη τὰ δύο κάστρα τῆς Μοδώνης καὶ τῆς Κορώνης, καθὼς ἔταξεν ἐς αὐτοὺς τοὺς Βενετικούς. » (Dorothee, page 476, et page XXVII de ma notice.)

⁴ Sur la fin du dix-septième siècle, où écrivait Dorothee. « Καὶ αὐτὰ τὰ δύο κάστρα, ὅπου τὸ ἕνα εἶναι πρὶς τὸ μέρος τῆς Ἀνατολῆς ἰλέγγοτο Φράγγικον, τὸ δὲ ἄλλο ὅπου ἦτον ἐπὶ τὰ μέρη τῆς δύσεως ἰλέγγοτο Ῥωμανικὸν καὶ ἐξὶ ἀνομάζονται ἕως τῆς σήμερον. » (Dorothee, page 476, et XXVIII de

mon édition.)

⁵ Dorothee, page 477, et page XXVIII de mon édition. — Il ajoute que ces faits se passèrent en 1289; mais c'est très-certainement une faute d'impression pour 1289.

⁶ Dorothee donne à la page suivante (p. 478) des détails sur ce que fit ce gentilhomme vénitien près Nauplie. (Voyez page XXVIII de mon édition.)

s'établir en maîtres à Nauplie et en firent une ville importante, car au moment où le prince s'en empara, ajoute Dorothee, la ville inférieure bâtie avec une forteresse par les Vénitiens telle qu'on la voit aujourd'hui n'existait pas encore, et il ne s'y trouvait que les deux châteaux placés sur la hauteur ¹.

Monembasie succomba ensuite sous les efforts de Guillaume de Ville-Hardoin, et les habitans des montagnes de la Laconie ne tardèrent pas à envoyer leur soumission. Guillaume, pour les mieux contenir, fit bâtir trois forteresses : Mesithra, pour dominer l'entrée du défilé des Melinges; le Magne, sur un cap qui domine la sortie de ces défilés ², et Leutron près de Ghisterna, pour protéger contre un débarquement tout ce pays, habité par une population slave.

Un événement inattendu faillit troubler la bonne harmonie entre le prince et la république de Venise. Je trouve dans la chronique d'André Dandolo ³ le passage suivant, qui se rapporte à l'an 1255 :

« GUILIELMUS DE VILLARDUIN, qui GUIFREDO fratri in Achaie principatu successerat, Narzotum de Carceribus et Guilielmum de Veronâ, dominatores Negropontis, ad se vocavit eosque detinuit; postea hostiliter accedens, Negropontem cepit, et Paulum Gradonico bajulum cum Venetis de urbe expulit; ex quo gravis discordia inter Venetos et ipsum principem est exorta. Quod Alexander papa cognoscens, ne Greci in imperio Romanie contra catholicos potentiores efficerentur, predictos monuit ut zelo fidei et romane ecclesie reverentiâ à novitatibus inceptis desisterent, ut acrius contra eos procedendi materiem non haberet. »

Ce récit de la chronique de Dandolo me semble coïncider avec un récit de la *Chronique de Morée* que je rapporte à cette même année.

D'après la *Chronique de Morée* ⁴, lorsque, après la soumission des forteresses de Nauplie et de Monembasie, et des montagnes des Melinges et du Magne, le prince se fut établi en souverain dans la principauté d'Achaïe, il manda ses grands feudataires d'Athènes, de Bodonitza, de Négrepont, pour avoir à lui prêter hommage. Ceux-ci refusèrent, et le prince leur déclara la guerre. Tous les hauts feudataires étaient réunis contre lui et avaient même entraîné son neveu, qui était

¹ Dorothee, page 477. (Voyez aussi page XXVIII de ma notice de la *Chronique de Morée*.)

² Voyez mon Index géographique.

³ Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, tome XII; Chronique d'André Dandolo, p. 363.

⁴ Page 77.

beau-frère de Guy de la Roche, alors seigneur d'Athènes. Malgré cette formidable coalition, le prince marcha contre eux avec ses bannerets, se rendit maître du défilé du Magne et remporta une éclatante victoire à Carydi ¹. Les hauts barons firent leur soumission. Le prince imposa pour amende au seigneur d'Athènes, le plus puissant d'entre eux, un exil de quelques années, déguisé sous le prétexte de l'envoyer se soumettre à l'arbitrage de saint Louis ². On verra plus tard, à l'article du duché d'Athènes, ce qui résulta de ce voyage. Le neveu du prince, seigneur de Caritena, qui s'était attaché à la fortune de son beau-frère, Guy de la Roche, fut puni par la perte de sa seigneurie, qui ne lui fut rendue que comme simple fief et non transmissible à ses collatéraux. Les trois seigneurs de l'Euripe, qui avaient pris part à la révolte, cherchèrent probablement un refuge dans leur île, où la république de Venise s'était ménagé des relations, les seigneurs de Négrepont étant originaires de Vérone. La *Chronique de Morée* dit qu'ils se soumirent ³; mais le témoignage des chroniques vénitiennes prouve que le prince les poursuivit jusque dans leur île, et que pour trouver une protection contre lui, ceux-ci se mirent sous la protection de Venise. Il me paraît fort probable que, pour ne pas se brouiller avec la république de Venise, Guillaume préféra s'arranger avec les trois seigneurs de l'Euripe, d'autant mieux, comme le dit la *Chronique de Morée*, que l'hiver approchait ⁴.

Le bail de Venise, ainsi que cela arrive fréquemment encore aujourd'hui aux mandataires de l'autorité publique, s'attribua tout le mérite de la condescendance de Guillaume de Ville-Hardoin, et il la représenta comme une victoire remportée sur un prince qui voulait prendre possession de son île; mais en comparant ce récit à celui de la *Chronique de Morée*, il est facile de voir de quel côté est la vérité. Les chroniques vénitiennes ont donc enregistré à l'année suivante 1256 la victoire remportée par Guillaume de Ville-Hardoin sur les rebelles en Négrepont, car il fallait bien des rebelles pour motiver et une coopération étrangère et une attaque.

Voici ce qu'on lit un peu plus loin que le premier passage ⁵ :

« Anno 4° (1256) dux, pro reprimendis offensis à principe illatis,

¹ Page 79. (Voyez mon Index géographique dans la notice de la *Chronique de Morée*.)

² *Chronique de Morée*, page 81.

³ *Chronique de Morée*, page 81.

⁴ Διού ἔρχετον ὁ ναυπὸς ἔλκεν ὁ χειμὼνας.

⁵ Chronique d'André Dandolo, p. 364.

Marcum Gradonico cum 7 galeis in Romaniam mittit, et, si civitatem Negropontis recuperare contingeret, illum bajulum constituit. Qui cum dominatoribus territoriarum confederatus urbem viriliter recuperavit et plures nobiles resistentes captavit. Princeps autem vehementius accensus, cum Michael Paleologo colligatus est; de quo papa certioratus, eum monuit ut colligationem dissolveret, alioquin episcopo Mothonis imponeret ut apostolicâ auctoritate ad hec annullanda ipsum compelleret. »

Sanudo ¹ confirme par son témoignage cette créance publique :

« E del 1256 fu ricuperata l'isola di Negroponte che avea ribellato, per Marino Gradenigo capitano di sette galere in Romania, il quale per nome del dominio restò ivi Bailo. »

Ces dissensions de l'année 1255 avaient sans doute contribué à relever les espérances de l'empereur Jean Vataces, qui fit des armemens considérables. Le pape Alexandre en fut effrayé pour le sort de la Morée, et il écrivit, sous la date de Naples, 4 des nonnes de janvier, 1^{re} année de son pontificat (an 1255) à l'évêque d'Argos et aux autres évêques pour stimuler leur zèle et les engager à réunir tous leurs efforts pour la défense du Péloponnèse.

« Intelleximus quòd Achaie et Moree regiones tante necessitatis articulo coarctantur quòd, nisi eis per ejusdem sedis providentiam celeriter succurratur, graviora eis poterunt pericula imminere²; propter quòd decet et expedit ut circa regionum ipsarum statum sollicitè vigilemus, ad earumdem munimentum efficaciter intendendo. Ideòque Discretionì Vestre per apostolica scripta mandamus, quatenùs universos archiepiscopos et episcopos, ac alios ecclesiarum prelatos, nec non procuratores cathedralium ecclesiarum vacantium et ceteros clericos beneficiatos, nec non omnes religiosos tam exemptos quàm non exemptos regionum ipsorum, moneatis attentè et efficaciter inducatis ut providè attendentes quòd hujusmodi negotium specialiter ipsos tangit, cùm communis sit ipsis et aliis et prosperitas et adversitas in hâc parte, tam per se quàm per cunctos suos subditos, clericos et laïcos, ad dictarum regionum conservationem adversùs hostiles insultus et impugnationes hostium communium violentas, sicut laïci tam

¹ Marin Sanudo, *Vite de' duchi di Venetia*, page 359; Muratori, XXII.

² Rinaldi, p. 542, an 1254.

nobiles quàm alii regionum ipsarum eisdem subventionem opportunam et congrua subsidia largiantur. »

La mort de Jean Vataces fit aussitôt passer tous ceux qui pouvaient avoir quelques craintes de ses attaques, d'un abattement profond à des espérances exagérées. On ne songeait à rien moins qu'à attaquer l'empire grec d'Asie dans son centre. Michel, despote d'Épire, de la famille des Ange, chercha aussitôt à se fortifier par des alliances qui augmentassent ses ressources pour l'exécution de ce projet. En 1259, il fit une alliance de famille avec deux souverains puissans ses voisins: L'un était Mainfroi, roi de Sicile, auquel il donna sa fille Hélène; l'autre, Guillaume de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe, veuf alors de sa première femme, fille de Narjoud de Toucy, et auquel il donna sa fille Anne. Tous les auteurs contemporains sont unanimes sur ce fait, raconté par la *Chronique de Morée* avec quelques détails de plus : « La dot de la jeune fille ¹, y est-il dit, devait être de 60,000 perpres que le despote d'Arta donna au prince de Morée, sans y comprendre la parure de mariage et les présens; et on ne tarda pas à célébrer l'union, qui eut lieu dans l'ancienne Patras. »

Le résultat de cette alliance de famille avec le despote d'Arta fut un traité d'alliance politique offensive et défensive contre l'empereur grec. La *Chronique de Morée*, qui a rendu compte ² des événemens qui préparèrent cette alliance, est parfaitement exacte en ce qu'elle dit du traité et des événemens militaires qui le suivirent.

Je renvoie à l'original ³ pour le récit détaillé de cette campagne, et me contenterai de fortifier son témoignage par les témoignages contemporains d'auteurs bien informés.

Quatre chroniqueurs grecs ont parlé de cette guerre, qui décida en effet de l'avenir entier de la principauté de Morée. Phranza, Georges Acropolite, Nicéphore Grégoras et Georges Pachymère. Phranza ne dit que quelques mots :

« Aussitôt, dit-il, que Michel Paléologue fut en possession de toute la souveraineté ⁴, il eut à soutenir une guerre considérable avec Michel,

¹ Page 76.

² Page 75.

³ Page 84.

⁴ Michel Paléologue agit d'abord au nom de

Jean IV, fils de Théodore Lascaris, dès le mois d'août 1259; mais il ne tarda pas à le détrôner, et il se fit proclamer empereur le 1^{er} janvier 1260 et sacrer par le patriarche de Nicée.

despote d'Étolie et d'Épire, qui avait pour allié ses deux gendres, le roi Mainfroi de Sicile et le prince de Péloponnèse et d'Achaïe. Les Grecs remportèrent une victoire due à leur courage, et firent beaucoup de prisonniers, du nombre desquels fut le prince de Péloponnèse et d'Achaïe. Celui-ci, pour se racheter, donna à l'empereur grec les trois plus fortes places du Péloponnèse : Monembasia, Maina près de Leuctra, appelée autrefois Tainaria du nom du cap voisin et Sparte, capitale de la Laconie. Ainsi les Grecs rentrèrent de nouveau dans le Péloponnèse, et à l'aide de ces trois places se rendirent maîtres de toute cette province comme ils l'avaient été auparavant, à l'exception d'une très-petite partie qui resta entre les mains de la république de Venise ¹. »

Georges Acropolite est plus circonstancié : il raconte d'abord l'alliance de famille que le despote d'Arta contracta avec le roi Mainfroi et avec le prince Guillaume :

« Il avait, dit-il ², marié sa fille Hélène avec Mainfroi, roi de Sicile, et son autre fille Anne avec le prince d'Achaïe. » — « Cette alliance, dit-il ailleurs, non-seulement avec Mainfroi de Sicile, mais avec Guillaume, prince d'Achaïe, avait augmenté son orgueil ³. »

L'empereur grec espéra qu'il lui suffirait d'envoyer une ambassade au prince d'Achaïe pour l'amener à renoncer à son alliance avec son beau-père : « L'empereur, dit Georges Acropolite ⁴, envoya une ambassade au prince d'Achaïe; mais celui-ci, plein de bonnes espérances par suite de son alliance de famille avec le despote Michel, et se promettant de nombreux avantages de cette guerre, dédaigna les paroles et les demandes de l'empereur. »

Georges Acropolite continue ensuite à décrire ainsi les préparatifs de la guerre de 1259 en Pélagonie.

« Aux troupes que le despote Michel avait déjà rassemblées, dit-il ⁵, il réunit les troupes auxiliaires en nombre respectable reçues de son gendre le roi de Sicile. Ces auxiliaires étaient au nombre de quatre

¹ Coron et Modon. — Il est fâcheux que toute note historique manque à l'édition de Phranza publiée à Bonn, aussi bien qu'à toutes les autres chroniques bysantines publiées par les professeurs allemands.

² Page 168 de l'édition de Bonn.

³ « Ἐρίσθη γὰρ αὐτὸν οὐ μόνον τὸ ἐπὶ τῇ γῇ τῆς Σικελίας τὸ μακρὸν χρόνον, ἀλλὰ καὶ τὸ ἐπὶ τῇ πρίναι τῆς Ἀχαΐας τῇ Γουλιέλμῳ. » (Page 174, idem.)

⁴ Idem, ibidem.

⁵ Page 179, idem.

cents chevaliers, tous bien armés, bien équipés, bien montés et pleins de courage et d'audace, et tous étaient choisis parmi les meilleurs chevaliers du royaume. Son autre gendre le prince d'Achaïe avait rassemblé toutes les forces de sa principauté et les avait amenées en personne. Il commandait lui-même ce bataillon armé, peu nombreux mais bien choisi, composé de Français et aussi de ses sujets grecs de l'Achaïe et du Péloponnèse; mais le plus grand nombre se composait de Français. »

Georges Acropolite raconte ensuite, ainsi que la *Chronique de Morée*, que le despote fut le premier à prendre la fuite, et que le prince Guillaume et Geoffroy, seigneur de Caritena, son neveu, et Anceau de Toucy¹, furent faits prisonniers. Il y ajoute une circonstance qui ne se trouve que dans son récit, c'est que le prince fut trouvé caché sous un monceau de paille.

« Cependant, dit-il², Michel l'apostat et son fils Nicephore, de concert avec un petit nombre de ceux avec lesquels il avait coutume de se consulter et d'agir, profita de la nuit, et tous, montés sur de bons chevaux et bien informés des routes à prendre, ils se dérobent du champ de bataille. Quand le jour eut lui le lendemain, les soldats de Michel, connaissant sa fuite, se mettent à fuir eux-mêmes et entraînent le bataillon grec avec eux. Les plus distingués des chefs qui conduisaient ce bataillon au combat, et le bâtard Jean, fils de l'apostat, n'eurent d'autre ressource que d'accourir eux-mêmes pour se rendre au sébastocrator Jean et de prêter foi par serment à l'empereur. Le prince d'Achaïe et les siens furent dispersés çà et là. Le prince fut pris près de Castoria, caché sous un tas de paille; mais il fut reconnu par un soldat à ses dents (car il avait les dents de devant excessivement grandes et saillantes), et il fut mené enchaîné à l'empereur. Les plus nobles de ses chevaliers et ses plus proches parens, tels que Ancelin de Toucy et Geoffroy, seigneur de Caritena, et plusieurs autres personnages

¹ Le texte grec dit : Ἀνσού και προσγενής ὁ τι Ἀσέλ δὲ Τουσί και ὁ τῆς Καριτανίας Ἰοφφί, c'est-à-dire : « Et ses parens (du prince) Anseau ou Anselin de Toucy et le seigneur de Caritena, nommé Geoffroy. » Dans l'édition de Bonn, le traducteur latin s'est fort peu soucié de l'histoire, et il traduit *Affinesque Aseldetusi* (en n'en faisant qu'un seul mot)

et *Caritanie Iophre*, sans une seule note explicative. (Voyez mon Glossaire onomastique de la *Chronique de Morée*, aux mots *Toucy* et *Caritena*.)

² Georges Acropolite, page 183, édition de Bonn.

illustres furent pris à Platamona et conduits, chargés de chaînes, à l'empereur. »

Voici comment Nicéphore Grégoras raconte cette même bataille de Castoria. Je traduis le texte en le serrant d'aussi près que possible :

« Le despote Michel, souverain d'Épire et d'Étolie, voyant que son beau-père, l'empereur Théodore Lascaris, n'avait laissé en mourant aucun successeur d'un âge mûr, et que la discorde, suite de cet état de faiblesse du gouvernement, divisait entre eux tous les grands de l'empire, résolut de porter tous ses efforts de ce côté, et conçut l'espoir de s'emparer facilement de ce vaste empire. Il pensait qu'en envahissant rapidement la Macédoine et la Thrace, les Grecs, accablés par tant de soins domestiques, ne seraient point en état de l'arrêter, même en renonçant à toutes autres affaires avec l'étranger pour ne s'occuper que de lui seul. Il rassemble donc de toutes ses provinces une nombreuse armée et reçoit des renforts plus considérables encore de ses alliés. Une ambassade qu'il avait envoyée à ses deux gendres, le prince du Péloponnèse et d'Achaïe, qui avait épousé sa fille Anne, et Mainfroi, souverain de Sicile, qui avait épousé sa fille Hélène, fut bien accueillie d'eux, et tous deux se rendirent près de lui, amenant avec eux, dit-on, des forces innombrables ¹. Ce n'était pas tant sans doute pour aider Michel que dans l'intérêt de leur propre agrandissement qu'ils accouraient à son secours. Ils espéraient, à la faveur des circonstances, ranger sans peine sous leur domination tous les pays qui s'étendent depuis le golfe Ionien jusqu'au golfe de Bysance, et déjà, comme s'ils en avaient la possession assurée, ils se les distribuaient par le sort avant même que la guerre eût éclaté.

« A la nouvelle de ces formidables préparatifs Comnène Michel Paléologue prend lui-même le titre de despote; et après avoir affermi son autorité par les premiers actes de son administration, il fait partir en

¹ D'autres écrivains grecs, d'accord avec les écrivains italiens, disent seulement que Mainfroi envoya ses troupes auxiliaires, sans les amener en personne. Voici les expressions mêmes de Nicéphore Grégoras, qui a été trompé sur la présence de Mainfroi. Le prince Guillaume d'Achaïe était le seul de ses gendres qui fût présent :

« Ὅθεν πολλὴν ἐκ τῆς χώρας αὐτοῦ συνήθροικε στρατιάν, πολλὰ

κλισίονα δ'ἔβηθεν αὐτὰ συμμάχων προσελέμβονα. Τὴν γὰρ αὐτοῦ κρισθεῖαν ἀσμένως δεξιόμενοι, τάχιιστα ἤκουσιν ὃ, τοὶ Πελοποννήσου καὶ Ἀχαΐας πρίγκη γαμβρός ἐπὶ Ἄννη τῇ θυγατρὶ τυγχάνων αὐτοῦ, καὶ ὁ τῆς Σικελίας τότε κρατὼν Μαρρό, γαμβρός καὶ αὐτὸς ἐπὶ Ἑλλάδι τῇ θυγατρὶ τυγχάνων αὐτοῦ, κληθεὶς ἐπαγόμενος στρατιᾷ οὐ πᾶν τοι ῥῆστα ἀριθμῶ ὑποκίπτεται ἐπαγγελλόμενον. » (Nicéph., livre 3, chap. 5, page 36, édition de Venise, et page 72 de l'édition de Bonn.)

toute hâte son frère Jean, sébastocrator, en lui confiant des troupes nombreuses. Il lui donne de plus comme compagnons et conseillers plusieurs nobles personnages versés dans l'art militaire. De ce nombre étaient : le César Constantin, son frère utérin; le grand domestique Alexis Stratégopule; le grand primecier Constantin Tornikios, beau-père du sébastocrator. Cette expédition fut préparée peu après le solstice d'été, à l'entrée d'Orion et de la canicule¹. L'armée passe aussitôt l'Hellespont, traverse la Thrace et la Macédoine, et réunit à elle toutes les troupes cantonnées çà et là sans rien faire, dans les villes, bourgades et campagnes de ces provinces, et ce ne fut qu'à l'approche de l'équinoxe d'automne qu'elle parvint à Achris² et à Deabolis, deux places très-fortes et capables d'assurer la tranquillité du pays. Après avoir disposé leur camp armé entre ces deux villes, ils apprirent que les ennemis avaient aussi placé leur camp dans la plaine d'Avlona, de telle sorte que les deux armées n'étaient séparées que par la montagne, les Grecs se trouvant sur le versant septentrional, les ennemis sur le versant méridional.

« Déjà avant l'arrivée des Grecs les ennemis avaient formé le siège de Bellegrade, forteresse située sur une éminence qui s'élève pour ainsi dire jusqu'au milieu des nuées, afin qu'une fois maîtres de cette place, ils pussent, de cette position culminante si favorable, étendre leurs excursions sur toutes les provinces occidentales de la Grèce avec l'impétuosité d'un grand fleuve qui du haut des montagnes déborde dans les vallées inférieures. Orgueilleux et insensés qu'ils étaient de rêver l'accomplissement de desseins qui ne devaient pas se réaliser! ils ignoraient que la vigueur la plus robuste de corps, que la multitude des cavaliers, que les préparatifs militaires les plus imposants, ne sont que comme un monceau de fourmis, si Dieu ne leur prête son assistance. Pleins d'orgueil et d'arrogance, ils ne songèrent qu'à attaquer leurs ennemis les Grecs, et leurs vaines pensées eurent une digne fin. Les Grecs au contraire, sachant bien qu'ils n'étaient rien sans l'assistance divine, et se fiant uniquement au secours d'en haut dans leurs entreprises, s'enhardirent à combattre contre un ennemi beaucoup plus nombreux, et obtinrent en récompense, de la faveur de Dieu, une éclatante victoire, comme je vais le raconter.

¹ Au mois de juillet 1259.

² Oehrida ou Giustandil, ville de Macédoine.

« Les Grecs, ayant vu l'ennemi rapprocher ses campemens, lui envoyèrent en secret un homme fort propre à provoquer des rixes entre eux et à faire naître des discordes entre les uns et les autres; et au reste cela était peu difficile, le prince d'Achaïe et le roi de Sicile étant étrangers ¹ et n'ayant aucune homogénéité de race avec Ange Michel. Cet homme se glissa donc comme un transfuge pendant la nuit parmi les ennemis et vint trouver secrètement le souverain d'Étolie, Michel Ange. « Apprends, lui dit-il, qu'un grand danger menace aujourd'hui toi et les tiens. Tes deux gendres et alliés le prince du Peloponnèse et d'Achaïe et le roi de Sicile négocient secrètement une alliance avec les Grecs, moyennant des dons qui leur seraient accordés. Si donc ton salut t'est cher, songe au plus vite à toi-même avant qu'ils aient amené à fin leurs négociations et leurs traités. » Michel se laissa persuader par ces paroles, et après avoir communiqué en secret ce qu'il venait d'apprendre à un petit nombre des siens, selon que le temps le lui permettait et qu'il en avait la possibilité, il se hâta de prendre la fuite avant que le soleil fût levé. Le bruit de la fuite de Michel ne se fut pas plus tôt répandu de bouche en bouche que chacun de ses soldats voulut imiter son exemple et que tous, qui çà et qui là, se hâtèrent de gagner au large à l'envi les uns des autres.

« Aussitôt que les alliés se furent réveillés le lendemain matin, et eurent appris la fuite de Michel, ne sachant à quoi attribuer ce départ, ils restèrent frappés de stupeur. Ils craignirent de risquer le sort des armes contre les Grecs, avant d'avoir pris connaissance de ce qui se passait réellement. De si nombreuses qu'étaient auparavant leurs troupes, elles se trouvaient d'ailleurs en ce moment fort inférieures en nombre aux troupes grecques. Ils se mirent donc eux-mêmes en fuite, se croyant trahis par Michel. Les Grecs, qui s'aperçurent de ce désordre, les attaquèrent avec impétuosité et en tuèrent la plus grande partie. A l'exception d'un petit nombre, tout le reste fut fait prisonnier, et entre autres le prince de Péloponnèse et d'Achaïe. Le roi de Sicile parvint à se dérober secrètement avec quelques-uns des siens ².

Pachymère enfin s'exprime ainsi sur le même sujet :

« Le despote Michel, fils du frère de Théodore, voyant l'état chan-

¹ D'une autre race, *ετερογένειαν*.

| ² Nicéph. Grégoras, livre 3, c. 5, p. 36 et suiv.

celant de l'empire d'Orient et les Latins maîtres de Constantinople privés eux-mêmes des moyens convenables de résistance, conçut une entreprise difficile, mais digne de son haut courage. Il résolut donc de réunir un aussi grand nombre de troupes que cela lui serait possible, de marcher sans délai sur Constantinople, d'en faire le siège et de tâcher de s'en emparer. S'il réussissait dans ce projet, il espérait pouvoir se faire proclamer empereur. Personne ne lui semblait avoir plus que lui de droits à l'empire, ni de plus légitimes espérances, ni Lascaris lui-même, ni qui que ce fût, aucun d'eux ne possédant des forces capables de soutenir le fardeau d'un empire. Il était en effet de noble extraction, de la famille Ange, et il était soutenu par les plus puissantes alliances : il avait marié Hélène, une de ses filles, au roi de Pouille Mainfroi, frère de l'impératrice Anne, que l'empereur Jean avait épousée lorsqu'il était dans un âge fort avancé ; son autre fille Anne était mariée à Guillaume, prince d'Achaïe. Il envoya auprès d'eux et reçut de son gendre Mainfroi un secours de 3,000 hommes appelés chez eux chevaliers ¹, hommes braves pris parmi les Germains. Le Prince (d'Achaïe) s'y était rendu avec toutes ses forces ; son fils bâtard Jean était arrivé de son côté avec de nombreuses troupes auxiliaires prises parmi les siens. Le bâtard Jean, qui avait épousé la fille de Taron, souverain d'une nation fort populeuse ², avait réuni sous son drapeau de fort bonnes troupes ; il était fort habile dans l'art militaire, et même sans secours étrangers il y avait en lui tout ce qu'il fallait pour pouvoir tenter de grandes choses et ajouter par la conquête de terres étrangères à l'étendue de celles qu'il possédait déjà. L'armée qu'il conduisait était composée de cette ancienne race des Hellènes placés autrefois sous le commandement d'Achille, et appelés aujourd'hui Mégalo-Vlachites ³. A l'aide des forces d'un seul de ces auxiliaires il lui était facile de retenir en deçà de Berrhoë et le grand domestique Jean Paléologue, et Alexis Stratégopule ⁴, et Jean Raoul le troisiè-

¹ « Πέρφας παρὰ μὲν τοῦ Μαρρί τριπλίους οὗς αὐτοὶ λέγουσι Καβαλλάρους λαμβάνει, ἀνδρείους ἐκ Γερμανῶν, τὸν δὲ γε Πρίγκιπα, ὅλον εἶχε σὺν τοῖς στρατεύμασιν. » (Pach., liv. 1, chap. 28, édit. de Bonn.) M. le duc de Luynes pense, avec Nicéphore Grégoras, que, non content d'envoyer ce secours, Mainfroi y alla lui-même. — Je rap-
porte plus loin, dans mon texte, les preuves que

le duc de Luynes tire, en faveur de ce fait, de la liste des séjours de Mainfroi.

² Les Vlaques.

³ « Τοὺς γὰρ τὸ καλεῖσθαι Ἰλλυρας, οὗς ἄλλοις ἔστι, Μεγαλοβλάχιτας καλεῖν, ἐκφέρειτο. » (Pachymère, p. 83.)

⁴ Celui que notre chroniqueur appelle Καβαλλάρης.

me commandant des forces impériales, qui étaient cependant chacun à la tête de forces imposantes. Ce fut toutefois en réunissant toutes ces forces auxiliaires et en y joignant ses propres troupes, fort nombreuses aussi, que le despote résolut de livrer bataille aux chefs impériaux, et après les avoir culbutés, comme il le pensait bien, de se jeter sur Thessalonique, de courir toutes les provinces occidentales et de marcher de là sur Constantinople; et il trouvait d'autant moins d'obstacle à la réalisation de ce projet, que son gendre Mainfroi, qui avait reçu comme une sorte de legs de l'empereur son père ¹ la révolte contre l'église, lui avait envoyé des Germains qui ne pouvaient trouver étrange d'avoir à combattre contre des Italiens dans Constantinople; et que le prince de Morée lui-même se réunissait à ce projet avec empressement, dans l'intérêt de la protection de sa propriété héréditaire d'Achaïe et de Morée. Ayant donc réuni toutes leurs forces, ils se préparèrent au combat. Les chefs impériaux ne restaient point oisifs de leur côté, et apprenant la réunion d'une si grande force italique, ils se préparèrent également. Mais au moment même où toutes les forces du despote allaient se porter en avant, la discorde, qui avait jeté la pomme fatale entre les trois déesses qui se disputaient le prix de la beauté, surgit au milieu des chefs et amena promptement ses conséquences.

« On rapporte que quelques-uns des grands de la suite du prince, de ceux nommés chevaliers ², avaient jeté un œil de convoitise sur la femme de Jean Ducas, que j'ai dit être fille de Taron. Le mari, qui se sentit vivement offensé, fit éclater ses plaintes et menaça même les auteurs de l'offense d'en tirer une vengeance terrible. Ceux-ci répondirent avec orgueil; la querelle s'envenima, la guerre éclata, et des hommes réunis pour combattre contre un ennemi commun versaient déjà le sang l'un de l'autre. A la vue de ce combat, le prince, dit-on, ne put contenir son indignation; mais n'osant peut-être accuser les siens, il s'emporta contre Jean, l'accusa d'être l'auteur de cette rixe, et alla jusqu'à l'insulter hautement dans sa naissance en le traitant de bâtard. Jean ayant en effet indiqué Nicéphore qui approchait, en disant : « Voilà mon frère! » le prince s'écria : « Tu en as menti, toi qui n'es pas même un homme libre; dis plutôt que tu es son esclave! »

¹ Frédéric II, dont il était bâtard.

| ² Καβαλλάρηδες ἄνθρωποι.

Cette injure du prince trouva Jean aussi sensible que le fut autrefois Achille dans une querelle du même genre. Voulant alors montrer que toute la force de cette armée était sienne et que ceux-là seuls avec lesquels il marchait pouvaient compter sur la victoire, il envoya secrètement pendant la nuit prévenir les chefs ennemis qu'ils tournerait de leur côté, et que s'ils voulaient attaquer les Italiens, qui sont mous et efféminés, il se joindrait à cette attaque. Il prit cependant la précaution d'exiger d'eux le serment que, quant à son père le despote et à son frère Nicéphore, s'ils venaient à tomber entre leurs mains, ils les mettraient sains et saufs en liberté, pour ne faire tomber tous leurs efforts que sur les Italiens et en particulier sur les troupes du Prince.

« Tous ces arrangemens étant convenus entre eux, et ayant mutuellement confirmé la foi de leurs sermens par l'échange de saints colliers ¹, une bataille sanglante se livra. D'une part marchaient les Grecs réunis aux Perses ² et à une multitude de Scythes; de l'autre combattaient les Éoliens, placés sous le commandement du Prince. Quant à son père et à son frère, après leur avoir exalté les dangers de cette journée, il leur avait persuadé non-seulement de s'abstenir du combat, mais même de gagner au large. Lui, tombant par derrière sur les Italiens, en fit un carnage horrible. Les Italiens s'aperçurent alors qu'ils étaient trahis et se mirent en retraite; mais ils ne purent échapper par là aux dangers dont ils étaient entourés, et la plupart, cernés par l'armée scythique, tombèrent percés de leurs flèches nombreuses. Les autres furent faits prisonniers par les Perses, ainsi que le Prince lui-même. Le Prince était entré dans un épais bosquet, espérant s'y cacher; mais son espérance fut vaine, car on l'y suivit, et il y fut trouvé et pris. Ainsi cette grande expédition n'aboutit en si peu de temps qu'à une mémorable défaite. Les chefs grecs, enrichis d'immenses dépouilles et conduisant après eux le prince d'Achaïe, retournèrent en Orient avec leur armée, après avoir fortifié, autant que cela leur était possible, les places frontières de l'occident de l'empire, de manière à ce qu'elles pussent opposer une longue résistance. De retour avec ces brillans trophées à la cour de l'empereur, Stratégopule y trouva toutes les affaires en désordre, et il eut à redoubler d'efforts pour être utile

¹ Reliques qu'ils portaient au cou.

| ² C'est-à-dire les Turcomans.

à Paléologue. Le prince d'Achaïe fut pour le présent mis en prison sous bonne garde ¹. »

Une circonstance du récit des divers chroniqueurs bysantins mérite un examen à part. Phranza, Grégoras et Pachymère mentionnent tous trois les secours qui furent envoyés au despote d'Étolie par ses deux gendres Mainfroi de Sicile et Guillaume de Ville-Hardoin; mais les uns font arriver Mainfroi en personne, tandis que l'autre dit qu'il envoya des troupes auxiliaires sans y aller lui-même. M. le duc de Luynes, dans sa savante édition des *Diurnali* de Matteo di Giovenazzo, pense qu'en effet Mainfroi y alla en personne. Je donne ici le texte de Matteo relatif à ce fait et l'explication de M. le duc de Luynes :

« Alli 10 de Luglio ² venne le conte de (Percivallo de Oria) et condusse tutti li Saracini in Campagnia di Roma per ordine de re Manfred. Lo Settembre, detto anno, re Manfred andao in Romagna e tutta la voltao sotto sopra. »

M. le duc de Luynes pense que par *Romagna*, il faut entendre ici la Roumanie, la Grèce, et il fait à ce sujet les réflexions suivantes ³ :

« L'an 1259, Manfred, qui avait épousé au mois de juin Hélène, fille du despote d'Épire, passa en Roumanie pour assister son beau-père Michel l'Ange et son beau-frère Guillaume de Ville-Hardoin, prince du Péloponnèse et d'Achaïe, dans leur expédition contre Michel Comnène Paléologue. Vers l'époque de l'équinoxe d'automne fut livrée la bataille d'Achrida, où les Grecs, favorisés par une trahison d'Ange Michel, prince d'Étolie, remportèrent une victoire complète. Le prince d'Achaïe fut pris par les vainqueurs, et Manfred ne s'échappa qu'avec peine. Ce récit s'accorde parfaitement avec celui de Matteo, qui place en juillet l'expédition de Percivallo dans les états du pape et en septembre celle de Manfred en Roumanie. Nous avons des pièces diplomatiques de Manfred, datées du camp près de Pescara, au mois de juillet 1259, et d'Orta le 18 novembre; les unes appartiennent à l'époque où le roi faisait les préparatifs de son expédition, les autres à celle où il était de retour dans ses états. »

Pour donner une nouvelle autorité à son opinion, M. le duc de Luynes s'appuie sur le tableau des séjours de Manfred, qu'il a dressé sur les

¹ Pachymère, livre 1, chap. 30, p. 81 à 86.

² *Diurnali*, pages 37 et 38.

³ Notes sur les *Diurnali*, p. 190.

documents les plus authentiques ¹; et on y voit en effet qu'en juillet 1259 Manfred était au camp près de Pescara, et le 18 novembre à Orta.

Un autre fait relatif à Guillaume de Ville-Hardoin se trouve mentionné par Matteo, quelques lignes plus haut, sous cette même année 1259; mais M. le duc de Luynes prouve fort bien qu'il faut lire 1269, et j'expliquerai en effet plus loin à quelle occasion Guillaume de Ville-Hardoin fit plusieurs voyages en Pouille. Voici les mots de Matteo :

« Alli 3 di decembre 1259 venne lo dispota de la Morea, che era coinato ² de lo re Manfredo, et sbarcao à Vieste, et passao à trovare lo papa et lo re ³. »

« Manfred, dit M. le duc de Luynes ⁴, avait épousé, au mois de juin 1259, Hélène, fille de Michel l'Ange, despote d'Étolie et d'Épire, et d'une princesse fille de Terter, roi de Bulgarie ⁵. Une autre fille, née de la même union de Michel, fut donnée en mariage à Guillaume de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe et despote de Morée ⁶. Celui-ci, défait par Michel Paléologue dans un combat livré au mois d'août 1259, resta prisonnier jusqu'en 1263, où son vainqueur le mit en liberté. On ne trouve nulle part, excepté dans les *Diurnali*, que le despote de Morée, beau-frère de Manfred, soit venu en Italie avant le règne de Charles d'Anjou. En effet Baudoin, détrôné par Michel Paléologue, conclut en 1267 le traité de Viterbe avec Charles par la médiation du pape Clément IV. D'après les clauses de ce traité, le nouveau roi de Sicile s'engageait à secourir Baudoin contre les Grecs au prix d'importantes concessions, entre autres celle de la principauté d'Achaïe, dont Charles devenait ainsi le seigneur suzerain. Guillaume de Ville-Hardoin, ne songeant qu'à ses intérêts et oubliant les droits de sa belle-sœur Hélène, consentit à cette mutation et vint à la cour du vainqueur de Manfred, sans doute pour lui faire hommage de sa principauté. Il réussit même à conclure le mariage de sa fille unique ⁷ Isabelle avec Phi-

¹ Introduction des *Diurnali*, p. LVIII.

² Beau-frère. Ils avaient épousé les deux sœurs.

³ Matteo, *Diurnali*, page 37.

⁴ Notes sur les *Diurnali*, pages 181 à 184.

⁵ Il y a là une légère erreur : Michel avait épousé Anna Petraliphe.

⁶ Les princes français de Morée ne prirent

jamais le titre de Despote, qui n'appartint plus tard qu'aux gouverneurs grecs de Misithra.

⁷ Il y a là encore une légère erreur. Guillaume de Ville-Hardoin avait alors deux filles, Isabelle et Marguerite, qui furent mariées en même temps. (Voyez mes généalogies à la suite de ces *Éclaircissements*.)

lippe, fils puiné du roi Charles ¹. Les historiens ne fixent pas positivement l'année où Guillaume passa de Grèce en Italie, mais ce dut être au plus tôt dans le mois de décembre 1267, puisque le traité de Viterbe fut conclu le 27 mai de la même année. Guillaume de Ville-Hardoin assista d'ailleurs à la bataille de Scurcola, où il soutint la cause de son nouveau souverain, au mois d'août 1268. A l'appui de tous ces documens, sur lesquels je fonde une date qui me semble certaine, je ferai observer au lecteur que le texte même de notre paragraphe est rédigé de façon à ne laisser aucun doute. On y lit : « *Alli 3 di decembre. . . . venne lo dispota de Morea CHE ERA coniato de LO RE MANFREDO, et sbarcao à Vieste, et passao à trovare LO PAPA et LO RE.* » Par les mots CHE ERA l'auteur montre que Manfred était mort quand il rédigea cette note. Par les mots RE MANFREDO il évite toute confusion avec le mot RE, évidemment appliqué à Charles d'Anjou, et par l'association du roi avec le pape il montre que les deux princes dont il parle agissaient de concert. »

On verra plus loin que les conjectures de M. le duc de Luynes sont vérifiées par l'histoire; mais suivons notre récit.

Ce fut pendant l'expédition de Pélagonie que Michel Paléologue se fit élever sur le pavois et créer empereur près de Magnésie. Il était à Lampsaque lorsqu'il reçut, un mois après, sur la fin de janvier 1260, la nouvelle de cette importante victoire.

« A ce moment, dit Nicéphore ², arrivèrent les vainqueurs eux-mêmes amenant à leur suite le prince du Péloponnèse et d'Achaïe et un grand nombre de prisonniers. Michel Paléologue accorda à tous les siens les récompenses et les honneurs dus à leurs travaux. Le sébastocrator fut élevé à la dignité de despote, le grand domestique fut créé César, et le César reçut en même temps que son père le titre de sébastocrator. Seulement le beau-père fut distingué de son gendre par l'honneur des talons de pourpre relevés par l'aigle d'or. »

Georges Acropolite raconte le même fait ³ :

« L'empereur, dit-il, se montra reconnaissant en élevant le sébastocrator Jean son frère à la dignité de despote, comme pour mieux triompher du despote d'Arta, Michel son gendre; le primicier Constantin

¹ Mariage non pas consommé, car ils étaient enfans, mais signé en 1269.

² Nicéphore Grégoras, livre 4, chap. 1, p. 79.

³ Georges Acropol., p. 184 de l'édition de Bonn.

Tornice et son propre frère Constantin furent élevés à celle de sébastocrator; et enfin le grand domestique Alexis Stratégopule fut créé César. Ce succès, ajoute-t-il¹, l'encouragea même tellement qu'il marcha aussitôt de Lampsaque sur Constantinople, sans grand appareil de guerre, dans l'espoir que son beau-frère Anseau de Caheu², qui avait beaucoup souffert dans la bataille contre le prince d'Achaïe, et qui se prétendait aussi mécontent de ses compatriotes les Français que reconnaissant envers l'empereur grec, l'aiderait à en ouvrir les portes; mais la flotte vénitienne rendait toute surprise difficile. Ses espérances durent donc être ajournées à l'année suivante, et il alla passer la belle saison à Nymphée, lieu de plaisance où les empereurs grecs passaient la saison des grandes chaleurs pour échapper aux exhalaisons du lac Ascanio et aux fièvres de Nicée. Quoique cette entreprise sur Constantinople eût avorté dans son germe, Baudoin n'en comprit pas moins bien le danger de sa position et il envoya à Paléologue trois ambassadeurs, qui le trouvèrent retournant à Nymphée, et qui lui demandèrent la paix au nom de leur souverain. Tout ce qu'ils purent obtenir de Paléologue fut une trêve d'un an qui lui était nécessaire à lui-même pour accomplir ses projets. »

Georges Acropolite raconte que ce fut à cette époque que l'empereur Michel Paléologue l'envoya en mission auprès de Constantin, seigneur des Bulgares³, sans doute parce qu'il désirait réunir toutes ses ressources pour se préparer au siège de Constantinople.

Il songeait en même temps aux moyens de neutraliser la marine des Vénitiens, qui, en se plaçant entre l'Europe et l'Asie, avait empêché une première fois le succès de l'attaque de Jean Vataces sur Constantinople, et qui venait une seconde fois de déjouer aussi son attente. Dans cette pensée, il résolut de faire appel à l'antique haine des Génois contre les Vénitiens, haine qui avait encore été augmentée par les succès des Vénitiens lors de la prise de Constantinople; car les Génois n'avaient pris aucune part à la croisade de 1204, et les Vénitiens seuls en avaient retiré tous les fruits. Il envoya donc à Gênes son oncle maternel Isaac Ducas, grand chancelier, Théodore Tornikios,

¹ Idem, *ibid*, p. 185.

² Il avait épousé Eudoxie. — Georg. Acropolite l'appelle ici *Ασκι* et ailleurs *Ασκι δε Καί*, dont, suivant l'habitude, l'éditeur allemand fait un seul

mot dans la traduction latine, en l'appelant *Aseldecæ*. (G. Acrop., p. 92 de l'édit. de Bonn.)

³ Georges Acropolite, page 187. (Voyez mes généalogies des rois de Bulgarie.)

grand chambellan, et l'archidiacre du palais Léon, afin de demander aux Génois le secours de leur marine pour prix des avantages qu'il offrait à leur commerce. Ces ambassadeurs trouvèrent les esprits des Génois très-disposés à cette alliance, qui mettait entre leurs mains des moyens nouveaux d'attaque contre leurs rivaux. La Chronique de Caffaro explique clairement ce sentiment. — On y lit ¹ sous l'an 1261 :

« In ipso anno Januenses memores injuriarum eis factarum à Venetis et eorum complicitibus in partibus ultramarinis, animam intenderunt ad eos affligendos modis omnibus quibus possent. Et ità, deliberato consilio, legatio solemnitas fuit ordinata, causà mittendi ad serenissimum dominum Paleologum imperatorem Grecorum qui cum Venetis guer-ram habebat, ad faciendam confederationem cum eo contra Venetos. Et fuerunt missi ad predicta agenda viri nobiles, Guilelmus Vicecomes et Guarnerius Judex, habentes plenam potestatem componendi et confederationem faciendi ex parte communis Janue contra Venetos antedictos. Predicti autem abeuntes ad imperatorem jam dictum, qui ipsos honorificè recepit, eis multos honores impendens et acceptans negotium pro quo iverant, utpote quòd Venetos intimo cordis exosos habebant, confederationem et pacta inivit cum eis, in quà, nomine communis Janue immunitatibus multis concessis civitatem Smirnarum liberaliter tradidit et donavit; ità quòd Jannuenses ad partes Romanie navigantes, tanquàm ad eorum propriam terram, portum facerent et accessum haberent. In ipso anno vel sequenti, destinati fuerunt alii legati ad imperatorem grecum, profectis illis de quibus suprà mentio facta est et qui Januam redierunt, cum quibus idem imperator suos nuntios solemnes ad civitatem Janue transmisit, causà corrabarandi ea que facta fuerant cum legatis. Et factis quibusdam mutationibus et promissionibus ab ipsis nuntiis imperatoris, confederatio predicta fuit firmata et jurata. Quùmque supradicta peracta fuissent, ad postulationem dictorum nuntiorum imperatoris, armate fuerunt in civitate Janue naves VI cum galeis X que misse fuerunt in Romaniam in subsidium dicti imperatoris contra Venetos; et earum fuit amiragius Martinus Buccanigra frater capitanei. In ipsis autem navibus et galeis reliqui nuntii imperatoris ad propria redierunt. »

¹ Caffari, *Annal. genuenses*, liber 6, p. 328; | apud Muratori, tome VI.]

Les ambassadeurs de l'empereur ayant exposé l'objet de leur mission, il fut décidé, après toutefois une longue discussion dans les deux conseils¹, que les deux ambassadeurs génois, ceux-là mêmes mentionnés par Caffaro, c'est-à-dire Guglielmo Visconte et Guarnero Giudice, seraient envoyés à l'empereur pour lui porter les conditions des Génois. Michel Paléologue avait prolongé son séjour à Nymphée et y avait passé l'hiver.

Après quelques pourparlers, les bases du traité furent arrêtées à Nymphée le 13 mars; Paléologue le ratifia et le jura le 28 avril, et il renvoya aussitôt ses ambassadeurs à Gênes avec les ambassadeurs génois, pour presser vivement l'envoi des secours stipulés, suite nécessaire de la conclusion du traité.

Le traité de Nymphée, bien qu'il n'ait pas produit immédiatement l'effet que Paléologue avait en vue en le négociant, eut cependant une influence véritable sur les destinées de la principauté d'Achaïe². C'est à dater de ce jour que l'influence de la marine génoise prit dans la mer de l'Archipel l'ascendant sur les autres marines, et put avoir sa revanche de l'humiliation que lui avait fait éprouver depuis plus d'un demi-siècle la prépondérance de la marine vénitienne.

Une fois la ratification du 28 avril donnée par l'empereur, et les dernières instructions reçues, les ambassadeurs grecs réunis aux ambassadeurs génois se mirent en route, à la fin de mai, pour se rendre à Gênes. Les conseils de la république se réunirent aussitôt après leur arrivée, et, lecture faite des traités en présence des ambassadeurs impériaux, la commune de Gênes donna sa ratification le 10 juillet³, et les galères s'apprêtèrent à faire voile.

Les Vénitiens, de leur côté, informés du danger que couraient l'empereur Baudoin et leur propre domination par les projets de Paléologue et par l'alliance menaçante avec les Génois, et sollicités par Baudoin

¹ Serra, *Storia di Genova*, p. 124, tome 2.

² Du Cange a publié ce traité en latin d'après un exemplaire du *Trésor des Chartes*. Une traduction française fut annexée au traité pour avoir la même force que la traduction latine. Les deux manuscrits sont sur vélin et sont conservés aux Archives du royaume, carton J. 512. Je donne ce traité en entier dans l'Appendice. J'ai préféré publier le traité français, qui est inédit; c'est d'ailleurs un monument de plus pour

l'histoire de la marine. L'emploi fréquent de *con* pour *avec* et certaines autres locutions annoncent que le traducteur était Italien. J'ai toujours mis en note les expressions latines lorsque les deux langues pouvaient s'éclairer l'une par l'autre.

³ Elle obtenait par là des comptoirs à Smyrne, Adramyti, Metelin, Scio, en Crète, à Négrepont, Salonique, Cassandrie, Aïnia (au milieu et dans la partie la plus étroite du golfe de Salonique). — (Voyez ce traité dans l'Appendice.)

lui-même¹, se hâtèrent de lui envoyer quelques galères commandées par Jacques Quirino². Mais ce secours envoyé par les Vénitiens servit aussi peu à Baudoin pour la défense que les secours envoyés par les Génois servirent à Paléologue pour l'attaque. Les deux marines arrivèrent trop tard. Un acte de témérité du jeune podestat vénitien de Constantinople, Marco Gradenigo; choisi pour commander la flotte, perdit les Francs, en même temps qu'un autre acte de témérité du général de Paléologue fit le triomphe des Grecs; et Constantinople resta entre leurs mains. Voici comment G. Acropolite raconte ce fait.

« Au mois de juillet 1261, dit-il³, l'empereur Paléologue expédia le César Alexis Stratégopule dans les parties occidentales de l'empire pour y attaquer les ennemis des Grecs, en lui ordonnant, au moment où la direction de sa route le rapprocherait de Constantinople, de se tenir prêt à livrer une attaque, et de porter même ses troupes jusque sous les murailles, afin de maintenir dans la crainte les Français de l'intérieur. La bonté de Dieu voulut plus. Il arriva à ce moment qu'une grande nef latine de Venise relâcha à Constantinople, portant à bord un jeune patricien revêtu d'une haute dignité. Ils lui donnent le nom de podestat⁴. C'était, comme il y parut par l'événement, un homme bouillant et surtout impatient de combats. En répétant aux Français de l'intérieur de la ville qu'il y avait peu de gloire pour eux à se renfermer dans l'enceinte des remparts d'une ville et à perdre ainsi leur temps à défendre et cette ville et eux-mêmes, mais qu'il fallait plutôt tenter quelque entreprise contre les Grecs eux-mêmes, pour que ceux-ci ne s'habituaient pas à les dédaigner et à les compter pour rien, il éveilla leur ardeur naturelle pour les combats. Tous se laissèrent donc persuader de se jeter sur les galères et bâtimens de toute espèce qui se trouvaient dans le port, et de se porter sur l'île de Daphnusium, où il y avait

¹ Je lis dans Sanudo (page 560) : « In questo tempo Baldovino imperadore di Constantinopoli ebbe grandi guerre da i Paleologi che gli voleano togliere il detto impero. E fece armata, capitano Marco Gradenigo, ch' ivi era nostro ballo. Il qual imperadore essendo in grandissimo bisogno di danari, mandò a dimandare a Venezia in prestito alcuna somma di danari per difendersi; e le mandò molte gioje e cose belle alla Greca, e ancone d'oro e d'argento, e croci e altro, le

quali ancora sono nel santuario, e si chiamano *le gioje di San Marco*. »

² « E nota ch'era stata fatta armata pe' Veneziani, per mandar la in favore dell' imperadore Baldovino, di alcune galere, capitano Jacopo Quirini, ma non andò a tempo. » (Sanudo.)

³ Georges Acropolite, page 190, éd. de Bonn.

⁴ C'était alors Marc Gradenigo qui occupait les fonctions de podestat et commandait en effet la flotte de Baudoin.

bon butin à faire au cas où ils pourraient s'en emparer. La ville resta donc vide de ses défenseurs, et n'avait pour protecteurs que des femmes et des enfans, avec une faible escorte qu'y avait conservée Baudoin leur chef. Tout à coup le César Alexis Stratégopule, arrivé pendant la nuit, attaque la ville pendant cette même nuit. Il avait avec lui quelques bannis de Constantinople fort bien informés de la situation des affaires. Ayant appris, en les interrogeant, qu'en un certain endroit des murs se trouvait une ouverture par où pouvait se glisser un homme, il se mit aussitôt à l'œuvre. Un soldat y entre d'abord, puis un second, puis un autre, et ainsi de suite jusqu'à quinze, et plus encore, qui pénètrent dans la ville. Ils aperçoivent sur le mur une sentinelle chargée de la garde. Quelques-uns montent, la saisissent par les pieds et la précipitent, tandis que d'autres, armés de haches, brisent les portes de leurs gonds, et font une entrée libre à l'armée. C'est ainsi que le César Stratégopule et tous les Grecs et Scythes de son armée, car cette armée était composée d'un grand nombre de Scythes, pénétrèrent dans l'intérieur de la ville. Les citoyens surpris ne songèrent plus qu'à pourvoir chacun à sa sûreté. Les uns se jettent dans les monastères et y revêtent l'habit religieux pour échapper au péril; les femmes se précipitent par les ouvertures pratiquées dans les murailles, et vont se cacher dans les endroits les plus retirés et les plus obscurs, et leur chef Baudoin se retire dans le grand palais. Cependant les Français qui étaient allés à Daphnusium avec le podestà, n'ayant pu réussir dans leur entreprise sur Daphnusium, car Dieu combattait contre eux, retournèrent vers Constantinople sans rien soupçonner de ce qui se passait. Ils arrivèrent sans être informés de rien jusqu'au temple de l'Archange Michel, prince des vertus célestes, situé à Anapli, avant de rien savoir de ce qui se passait. Là, informés de tout, ils se hâtent de vouloir rentrer dans la ville. Mais, sur la nouvelle de leur approche, les troupes grecques mettent partout le feu aux maisons des Français situées le long de la marine et les renversent, et en particulier celles des Vénitiens nommées maisons des Champs¹. Les Français n'eurent pas plutôt vu leurs maisons livrées aux flammes que, se déchirant les joues de dépit et prenant avec eux tout ce qu'ils pouvaient emporter, ils se jettent sur les galères et au-

¹ Ἄς καὶ Κάππου; κατορθώσαν. (Georges Acropolite, | page 192, édition de Bonn.)

tres bâtimens, et battent en retraite. Une des galères arriva à propos au grand palais pour recevoir à son bord Baudoin, qui se trouvait dans le plus grand danger d'être pris vivant. C'est ainsi que, par la protection de Dieu, la ville de Constantinople rentra de nouveau dans les mains de l'empereur des Grecs, le 25 du mois de juillet, quatrième indiction, l'année 6769 de la fondation du monde¹, après avoir été occupée par l'ennemi pendant cinquante-huit ans. »

A ces détails la chronique d'And. Dandolo ajoute² :

« Marcus Gradonico, pro Venetis tunc potestas et Balduinus imperator ac Pantaleo Justiniano patriarcha, cum multitudine Latinorum navigia Venetorum conscendentes, Negropontem perveniunt, et è Laurentio Teupulo, loci bajulo, de inopinato casu compuncti, honorificè recipiuntur. »

La flotte génoise expédiée en vertu du traité n'arriva qu'au moment où tout était consommé et n'eut aucune part au triomphe des Grecs. Michel Paléologue était rentré, dès le 14 août³, dans le palais de Blaquernes, encore tout noirci, dit Pachymère⁴, de la fumée des cuisines de Baudoin. L'arrivée des Génois le détermina à pousser par mer ses succès contre les Francs. Dès ce moment toutes les îles de l'Archipel furent en butte aux attaques maritimes, et la république de Gênes permit aux citoyens génois de faire séparément ou à frais communs des armemens dans des vues de conquête, dont l'empereur grec leur avait promis la sanction⁵. La Morée, dont le prince était encore prisonnier, tentait surtout l'empereur.

« Il detto imperadore, dit Sanudo⁶, cominciò à daneggiare la Morea à

¹ 1261 de Jésus-Christ.

² Ch. d'André Dand., page 369.

³ Georges Acropolite, p. 196.

⁴ Pachymère, livre 1, chap. 31.

⁵ « Tali furono le prime conseguenze della convenzione di Ninfio. Per accelerare lo sviluppo dell'altre, bisognava dar bando à quelle famiglie veneziane e francesi, che ritenevano ancora paesi ed isole greche. Il Paleologo dunque, d'accordo con la repubblica, fa intendere a' Greci e a' Genovesi, che in feudo perpetuo lo avranno coloro cui darà l'animo di racquistarle. A tale invito fan plauso i naviganti più risoluti di Genova. Chi è ricco alletta le proprie galee,

laddove i men facoltosi si uniscono insieme, e assunto un nome comune, apparecchiano a comuni spese una squadra. Donde gli *Embriaci* s'impadriscono di Lemno, i *Centurioni* o *Ceriteri* di Metelino, i *Gattilusi* di Enos; un *Zaccaria* va a Negroponte che gli antichi nominavano Eubea. L'imperatore (Paléologue), diede à *Zaccaria* l'isola di Scio col titolo d'ammiraglio e di gran contestabile. Circa il medesimo tempo *Andrea* e *Jacopo Cattanei* occuparono l'antica Focea. » (Serra, *Storia di Genova*, tome 2, pages 138 et 139.)

⁶ Page 562, de Sanudo, *Vite de' duchi*, dans la collection de Muratori.

lui vicina, e con trattato yolle avere il castello e'l luogo di Malvasia. »

Jusque-là Guillaume, prince d'Achaïe, s'était refusé dans sa prison à tout traité et à toute cession de territoire, espérant toujours faire accepter, suivant les habitudes de l'Occident, une rançon en argent ¹, mais enfin, après la prise de Constantinople et trois années d'emprisonnement de lui et des siens ² il soumit sa fierté, et il consentit à céder cette forteresse de Monembasie que l'empereur désirait surtout obtenir, et les deux forts du Vieux Magne et de Misithra ³. Pachymère ajoute en sus que le prince se déclarait vassal de l'empire et qu'il fut revêtu de la dignité honorifique de grand domestique ⁴. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Lorsque, deux ans après la grande bataille dans laquelle le prince d'Achaïe avait été fait prisonnier, la ville de Constantinople fut prise par les Grecs, le prince d'Achaïe, abattu par la grandeur de cette perte, et qui depuis ces deux années était resté dans les prisons de l'empereur, comprit enfin qu'il fallait faire fléchir son cœur orgueilleux, et reconnaître l'empereur grec comme souverain véritable de la Romanie. Il consentit donc enfin à se soumettre et se jeta aux pieds de l'empereur, en lui offrant les choses les plus magnifiques pour prix de sa rançon. Une telle offre aurait sans doute été rejetée par les Grecs avant que Constantinople fût tombée entre leurs mains; mais après une telle victoire, ils pouvaient sans crainte accepter ce rachat et en même temps en tirer un très-grand avantage. Le prince déclara : qu'il désirait devenir à perpétuité vassal de l'empereur et posséder un signe et comme un symbole de ce vasselage ⁵. L'empereur écouta cette demande avec faveur et consentit à sa mise en liberté et à la rançon proposée, qui était

¹ *Chronique de Morée*, page 100.

² Τρεῖς χρόνους ἔκειν ἐπὶ μὴ δούς τοῖς ἰδικύς του. (P. 100.)

³ Nicéphore Grégoras dit que le prince, pour racheter sa liberté et sa vie, abandonna à l'empereur Monembasie, le Magne et Sparte. (Livre 4, ch. 1, § 2, p. 80, édit. de Bonn.) Aux trois villes de Monembasie, le Magne et Misithra, Pachymère ajoute Hieraki, avec tout le pays qui environne Kisterna, et il dit que Nauplie et Argos restèrent contestées. (Pachymère, livre 1, p. 88.)

⁴ Pachymère, page 88. — Le titre de *grand*

domestique n'était rien autre chose qu'une traduction grecque du titre de *sénéchal*, possédé par les Ville-Hardoin de Morée.

⁵ « Ὁ μὲν Πρίγκιψ ταῦτα, αἰών καὶ δούλος ἐς αἶ κελεύσθαι καὶ τι σημαῖν ἔχειν ἐκ βασιλείας τῆς δουλείας σύμβολον. ὁ δὲ γε βασιλεὺς αἰκούσας μὲν καὶ τὰ λύτρα καὶ διαγνοὺς ἱκανὰ (Πόλεις γὰρ ἰδίδου καὶ χώρας ἀπόμοιραν ἑαυτοῦ ἐν Πελοποννήσῳ ἱκανὰς ἐκ διοικητικῆς σημειώμα μίαν) ἀποβλέψας δὲ καὶ πρὸς τὴν εὐσέβειαν τοῦ Λατίνου δουλείαν, ὡς ἐνταῦθεν καὶ μεγαλύνεσθαι τοὺς Ῥωμαίους, καὶ γε κερδαίνειν, ἔγνω σκεῖσθαι τὰ πρὸς τοῦτον. » (Pachymère, livre 1, chap. 31, p. 87, édition de Bonn.)

de lui abandonner des villes et contrées du Péloponnèse en quantité suffisante pour y soutenir hautement la dignité de despote. L'empereur, de son côté, considérant combien la vassalité d'un tel chef latin donnait d'éclat à la puissance des Grecs, et quel avantage réel il retirerait de ces offres, se laissa persuader et consentit.

« Les conventions étant arrêtées, il fit délivrer de prison le prince et tous ceux de sa maison qui avaient survécu à ce long emprisonnement. Il le reçut avec honneur, le traita avec politesse et l'approcha tellement de sa personne qu'il le pria de vouloir bien tenir son propre fils sur les fonts de baptême, comme la plus grande preuve de leur mutuelle réconciliation. Ils renouvelèrent ensuite leurs conventions par les sermens, dit-on, les plus terribles. Élevant au-dessus de leur tête des cierges allumés, ils les éteignirent après avoir prononcé et appelé chacun sur sa propre tête les imprécations célestes et les plus formidables malédictions. C'est ainsi que s'accomplit chez les Italiens la cérémonie des excommunications.

« Telles étaient les conventions arrêtées entre eux. Le prince cédait aux Grecs et à l'empereur, pour les posséder en propre et à perpétuité, les lieux suivans du Péloponnèse : Monembasie, Maïna, Hierakion et Misithra. Quant à Anaplion et à Argos, elles étaient conservées en litige, aussi bien que le vaste canton qui s'étend autour de Kisterna, pays fertile en toutes sortes de productions. De plus, le prince devenait vassal perpétuel des Grecs et de l'empereur et acceptait, en signe de vasselage, un office du palais.

« L'empereur, de son côté, s'obligeait à lui conférer la dignité de grand-domestique et le renvoyait libre, de la manière la plus honorable, avec tous ceux de ses compagnons qui avaient survécu.

« Toutes ces conventions une fois conclues, l'empereur renvoya en effet le prince avec beaucoup d'honneurs et accompagné de ceux qui devaient recevoir le prix de sa rançon. Le prince retourna aussitôt dans son pays avec la double qualité de prince d'Achaïe et de grand-domestique de Romanie, et aussitôt après son retour il s'acquitta de bonne grâce de tout ce qu'il avait promis de payer pour prix de sa rançon. Et il aurait sans doute continué à vivre en bonne harmonie avec les Grecs, de qui il tenait le titre de grand-domestique de Romanie, sans l'intervention du pape, qui avait été déterminé à agir par les

prières du roi de Sicile en personne. Tous deux trouvaient en effet contraire à leurs intérêts cette alliance du prince avec les Grecs. Aussi le pape déclara-t-il ces conventions illusoires et annula-t-il les sermens faits, comme ayant été arrachés par force pendant l'emprisonnement du prince, qui dans cet état n'avait pas la faculté d'agir librement. De là naquirent ensuite des guerres sanglantes et continuelles entre le prince et l'empereur ¹. »

En retournant en Morée, sur la fin de 1262, après sa défaite et son emprisonnement et surtout après le sacrifice qu'il venait de faire de trois places fortes au besoin de retrouver son pays et sa famille, Guillaume trouva l'état des choses bien changé. Guy de La Roche venait de revenir de France, après avoir obtenu de saint Louis, vers 1260, l'échange de son titre de mégas-kyr pour celui de duc d'Athènes. Un bon nombre de ses hauts barons avaient péri dans la dernière guerre, et les Grecs des montagnes, encouragés par les succès de Paléologue, manifestaient un esprit plus ardent d'indépendance. Son premier soin fut de conserver auprès de lui tous ceux des Français illustres qui avaient quitté Constantinople avec l'empereur Baudoin et l'avaient accompagné jusqu'à Négrepont. Quelques-uns avaient profité de cette occasion pour retourner en France; d'autres, devenus étrangers à leur famille, et trop jeunes encore pour abandonner si promptement l'espérance, résolurent d'attendre en Morée le retour de Baudoin, qui allait implorer l'appui de tous les peuples de l'Europe. Le prince Guillaume leur offrit des possessions importantes dans la principauté, et il parvint à en fixer plusieurs auprès de lui ².

La livraison des places aux troupes impériales ne put s'effectuer sans une grande résistance de la part des Français et une grande insolence de la part des Grecs impériaux. La haine impatiente des Génois contre les Vénitiens ajoutait encore à l'irritation naturelle; la guerre ne tarda pas à se rallumer par terre et par mer, et ce furent les états du prince qui en soutinrent tout le poids.

Par mer, les flottes génoises et impériales réunies s'emparèrent, en 1263, de Naxos, Paros, Zéa et des villes de Carystos et d'Oréos dans l'Eubée ³. »

¹ Pachymère, traduction de Cousin, livre 1, et pages 86 à 88 de l'édition de Bonn.

² *Chronique de Morée*, page 31.

³ Pachym, livre 3, ch. 15, p. 205, édit. de Bonn.

Les Vénitiens voulaient d'abord appuyer le prince par les efforts de leur marine; déjà ils avaient envoyé dix-huit bâtimens, et ils fortifièrent même cette flotte de trente-sept nouveaux vaisseaux ¹; mais une trêve de cinq ans leur parut bientôt plus utile pour eux.

« Guilbertus Dandolo, dit la chronique d'André Dandolo, 32 galearum capitaneus, apud Septempotios cum galeis 39 et sagitteis ² 10 Grecorum et Januensium viriliter pugnavit, et victor tandem existens 4 galeas cepit. Relique ex fugâ in Monobasiâ tutate sunt. Que dùm ibi residerent, tres taridas ³ Venetorum oneratas pane, que ad capitaneum accedebant, ceperunt, et Veneti in Nigroponte, sumpto refrescamento Venetias redeunt. Et eodem anno, ex procuratione devotorum hominum hinc inde pergentium, carcerati utriusque partis restituti sunt. »

Sanudo, après avoir raconté le même fait et plusieurs engagements moins heureux encore, ajoute sous l'an 1265 :

« In questo tempo ⁴ Michele Paleologo imperadore di Constantino-
poli fece tregua con Veneziani per anni cinque. »

Dans le Péloponnèse les troupes impériales en possession de Misithra, du Magne et de Monembasie, tendirent à pousser leurs conquêtes plus loin et devinrent maîtresses des montagnes de la Laconie et de tout le pays jusqu'à Sparte et à Lacedemonia. Constantin, frère utérin de l'empereur, et qui, comme je l'ai dit, avait été élevé de la dignité de César à celle de sébastocrator, fut envoyé pour prendre entre ses mains ces trois villes du Péloponnèse. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il eut de fréquens engagements avec les Latins du Péloponnèse. Il les vainquit dans un bon nombre de combats; et à l'aide de ces trois villes, desquelles il s'élançait comme d'un vaste camp fortifié, il s'empara de plusieurs autres villes ⁵. « A l'armée navale de l'empereur des Grecs, dit Nicéphore ⁶, étaient venus se joindre les Lacons, appelés, dans la langue vulgaire, Tzacons ⁷, arrivés du Péloponnèse. Ainsi, abondamment munie de tout, la flotte impériale fit voile par ordre de l'empereur et

¹ « E armarono diciotto galere, capitano Marco Michele, e il mandarono a defendere l'isola dell' Arcipelago e altre terre marine. . . . E determinarono d'ingressare l'armata di galere 37. » (Sanudo, p. 561.)

² Les *sagittaires* étaient des bâtimens tirant peu d'eau et fins voiliers.

³ Les *terides* sont des bâtimens longs. (Voyez mon glossaire à la suite de la *Chron. de Morée*.)

⁴ Sanudo, page 562.

⁵ Nicéphore, livre 4, chap. 1.

⁶ Nicéphore, livre 4, chap. 5.

⁷ « Λάκωνες οὗς ἡ κοινὴ παραθεῖσκα γλῶσσα Τζάκωνας μετωνόμαζεν. » (Nicéphore, tome 1, p. 98.)

remplit de toutes parts les Latins de terreur. Pendant cette saison elle s'empara de presque toutes les îles de la mer Égée, de Lemnos, de Chios, de Rhodes et de toutes celles qui avaient été soumises par les Francs. »

Voici comment Pachymère rend compte des événemens qui suivirent presque immédiatement la délivrance du prince.

« Après ces succès dans les îles, l'empereur donna alors à ses deux frères le commandement des troupes destinées pour l'Occident. Il donna à Jean celles qui avaient été tirées d'Orient et les Scythes, avec ordre de traverser le pays des Illyriens et des Serviens, de parcourir la Grèce et d'attaquer le despote Michel, qui n'avait plus le même prétexte de retenir ces provinces-là qu'autrefois, lorsqu'il disait que l'empereur ne les devait pas prétendre en un temps auquel il était chassé de sa capitale. Il envoya Constantin, sébastocrator, dans l'île de Monembasie¹ et lui donna les troupes qui venaient de Macedoine et tous les Perses, n'ayant pas jugé à propos de faire servir des Latins contre d'autres Latins, et ayant mieux aimé les donner au despote Michel Cantacuzène, qui fut depuis grand connétable. Les Tarchaniotes ses deux cousins et toutes les personnes considérables qui étaient venus d'Occident se soumettre à l'empereur suivirent Jean, despote. Alexis Philès, grand-domestique, et Macrynos, paracemomène, suivirent le sébastocrator.

« La flotte partit au printemps et fit voile vers le nord. Elle était conduite par Alexis Philanthropinos, protostrator, homme fort vaillant, qui ne jouissait pas encore de la dignité de grand-duc parce qu'elle était possédée par le frère de l'ancien empereur Lascaris, qui, par la sagesse de ses conseils, soulageait notablement l'empereur Michel Paléologue, bien qu'il fût dans une extrême vieillesse. Cet Alexis Philanthropinos avait l'honneur d'être allié de l'empereur, parce que sa fille avait été mariée au fils de Marthe, sœur du prince. Dès que celui-ci, qui remplissait la charge de grand-duc, fut mort, Alexis en fut pourvu en récompense de ses services, comme nous le dirons dans la suite. Voilà comment ces trois généraux partirent pour aller faire la guerre en Occident.

« Jean, despote, ayant redemandé à Michel, despote, les provinces qu'il retenait en Occident, il s'excusa de les rendre, non comme autrefois sur ce que l'empereur était chassé de Constantinople et sur ce qu'il de-

¹ Telle est en effet la situation de Monembasie. |

vait plutôt songer à se rétablir dans sa capitale qu'à reprendre un pays qui était éloigné de lui et qui s'étendait à peine jusqu'au territoire de Thessalonique, mais sur ce qu'il n'était pas juste de le dépouiller d'un pays qu'il avait reçu de ses ancêtres comme le prix de leurs succès et de leur sang, ajoutant que, quand il le faudrait rendre, il ne le faudrait pas rendre aux Grecs, à qui il n'appartenait pas, mais aux Français, sur lesquels il avait été pris; qu'enfin il ne le devait rendre à personne, puisqu'il le possédait au plus juste de tous les titres, qui était celui des armes. Le temps ayant été consumé en ces contestations, il n'en resta point pour faire la guerre.

« Constantin, sébastocrator, ayant attaqué l'île de Monembasie, était tous les jours aux mains avec le prince¹; car ne se contentant pas d'une partie du Péloponnèse, il le voulait avoir tout entier. Il était puissamment secondé dans l'exécution de ses desseins par Alexis Philès, grand-domestique, et par Macrynos, paracemomène.

« Macrynos se signala par tant d'illustres exploits et jeta une telle terreur dans l'esprit des ennemis que, quand Constantin sébastocrator fut rappelé, il fut laissé avec Alexis, grand-domestique, pour commander les troupes. Ils remportèrent d'abord divers avantages; mais enfin ils eurent le malheur d'être défaits et d'être pris².

« Alexis, grand-domestique, étant mort dans sa prison, Eulogie, sa belle-mère, se plaignit à l'empereur de la trahison de Macrynos, qui aurait dressé un piège à ses gendres par intelligence avec le prince, qui lui aurait promis en récompense de lui faire épouser la fille de l'empereur Théodore Lascaris, établie depuis peu de temps dans la principauté. L'empereur n'eut pas de peine à croire sa sœur; et ce qui le persuada le plus de la vérité de ce qu'elle disait, c'est qu'il ne douta point que le prince ne souhaitât d'avoir dans son parti un aussi grand homme de guerre que Macrynos, ni que Macrynos ne souhaitât d'épouser une princesse par le moyen de laquelle il serait allié aux premières maisons de l'empire. Ces soupçons ayant excité sa colère, il se résolut à la vengeance; et à l'heure même il envoya échanger Macrynos avec des principaux des Latins qui étaient ses prisonniers. Et quand il l'eut entre ses mains, il commanda de lui crever les

¹ Le prince Guillaume.

| ² *Chronique de Morée*, page 125.

yeux. Voilà quelle fut la récompense des services qu'il avait rendus en d'importantes occasions.

« Alexis Philanthropinos, protostrator, attaqua les îles avec les Gas-muliens ¹, auxquels il se fiait plus qu'à ses autres soldats, et avec les Lacédémoniens, ne se servant de prosilontes ² que pour ramer et remporter de grands avantages, et il s'en retourna trouver l'empereur avec un riche butin ³. »

Les historiens grecs, dans toutes ces relations, rendent un compte fort incomplet de la bravoure toute chevaleresque déployée par les Français dans cette guerre. La *Chronique de Morée* est le seul monument contemporain consacré à honorer nos compatriotes. Qu'on lise, page 109 et suivantes, les détails du combat de Prinitza, et on verra si la bravoure du seigneur français Jean de Catava n'est pas digne de figurer à côté des prouesses les plus célèbres de ses compatriotes!

Partout où les Français dominaient la résistance était forte et quelquefois heureuse; mais le prince fut moins heureux avec ses feudataires des îles. L'île de Naxos avait été ravagée par l'empereur; l'île d'Eubée lui fut livrée par le Génois Zaccaria, qui, à l'exemple de ses compatriotes, portait en lui la haine du nom Vénitien. Voici comment Nicéphore raconte la perte temporaire de Négrepont ⁴.

A cette époque un certain Zaccaria ⁵, profitant du désordre qui suivit parmi les Latins la prise de Constantinople, se révolta contre le seigneur de l'île d'Eubée ⁶, île qui appartient aux Vénitiens, et après avoir gagné à son parti quelques habitants de l'Eubée, s'empara de la citadelle. De là faisant de fréquentes excursions, il pillait les campagnes et bourgades voisines. En peu de temps il frappa d'une telle terreur l'esprit des habitants des campagnes qu'aucun d'eux n'osait s'aventurer à demeurer hors de l'enceinte fortifiée des villes, ni se rendre aux champs ou dans les villages, sans se faire accompagner d'un guet. Il ne tarda pas même à s'emparer d'une petite ville fortifiée d'où il osa attaquer de front le seigneur d'Eubée. Craignant toutefois que celui-ci, en réunissant toutes ses forces, ne parvint à l'accabler,

¹ Nés d'un Français et d'une Grecque.

² Gens chargés de pousser les vaisseaux. (Voyez Pachymère, pages 309.)

³ Pachymère, livre 3 ch. 16 et 17 (traduction de

Cousin), et p. 205 à 208 de l'édition de Bonn.

⁴ Nicéphore Grég., livre 4, chap. 5.

⁵ Nicéphore l'appelle *ισάριος*.

⁶ Fils de Ravan dalle Carceri.

il envoya à l'empereur grec pour réclamer son secours. Il l'obtint sans peine, et se hâta d'en profiter pour fortifier convenablement sa petite place. Lui-même se rendit auprès de l'empereur et lui affirma positivement que s'il recevait des Grecs une armée suffisante, rien ne saurait l'empêcher de réduire l'île d'Eubée tout entière sous l'obéissance de l'empereur.

« Il part donc avec un bon nombre de soldats grecs, avant que les habitants de l'Eubée puissent se douter de son arrivée; mais connaissant parfaitement l'active surveillance des Latins, et sachant bien que le seigneur d'Eubée n'aurait pas plutôt aperçu l'approche d'un corps d'armée étranger qu'il ferait aussitôt une sortie hors de sa forteresse, il commence par placer pendant la nuit beaucoup de ses soldats en embuscade autour de la ville, et lui-même, aussitôt que le jour parait, il se met à parcourir les lieux voisins, de manière à forcer les Latins qui se trouvaient alors dans l'intérieur de la place à sortir en armes ainsi que leur seigneur, et à se réunir promptement pour combattre leur ennemi. Cela s'exécuta ainsi. A peine se furent-ils avancés en dehors de la place, que les chefs de l'embuscade les surprennent par derrière et les entourent, tandis que Zaccaria les attaque par devant avec ses troupes, s'empare du seigneur d'Eubée vivant et de beaucoup d'autres avec lui, et fait égorger le reste.

« Le seigneur d'Eubée fut conduit prisonnier par Zaccaria à l'empereur des Grecs, et mourut peu de temps après, et voici à quelle occasion. Il était entré un jour dans le palais, et, ainsi qu'il sied à l'humilité d'un captif, il se tenait debout devant la porte. A la vue de l'empereur assis sur le trône impérial, entouré du cercle nombreux et brillant de ses grands et de Zaccaria, autrefois son vassal, aujourd'hui revêtu du costume le plus éclatant, sortant et rentrant avec dignité, et parlant familièrement à l'oreille de l'empereur, son âme se brisa tout à coup, et ne pouvant soutenir un tel choc de la fortune, il tomba à terre sans vie. »

Pressé par tant de difficultés et n'apercevant autour de lui en Grèce aucune puissance par l'alliance de laquelle il pût se fortifier, Guillaume, prince d'Achaïe, tourna ses yeux ailleurs. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait été créé roi de Sicile par le pape le 28 juin 1265, et couronné en cette qualité le 6 janvier 1266. La bataille de Bénévent,

dans laquelle périt Mainfroi, le 26 février de cette année, lui assura la possession de la couronne. Le prince d'Achaïe apprit avec joie une victoire si utile aux Français en général et à lui en particulier, par le voisinage du nouveau souverain ¹. Depuis son retour en Morée le prince Guillaume avait eu deux filles, Isabelle et Marguerite, de sa seconde femme, fille du despote d'Arta. Il pensa que, les Grecs étant établis dans la Morée par la possession de places fortes, et lui-même n'ayant pas d'héritier mâle, ses filles courraient grand risque de perdre leur principauté, s'il ne leur trouvait pas un puissant protecteur. Il conçut donc le projet de s'adresser au roi de Naples, en lui offrant sa fille Isabelle, alors âgée à peine de trois ou quatre ans, pour un de ses fils, en déclarant que si le roi Charles consentait à l'appuyer il se reconnaîtrait vassal du roi de Naples ².

Des ambassadeurs furent envoyés à Naples avec ces propositions en 1267, et y trouvèrent l'empereur Baudoin, qui venait d'arriver pour solliciter, de son côté, l'appui du roi Charles. Le cœur de Charles était rempli d'une trop vaste ambition pour qu'il n'acceptât pas avec joie cette occasion de gloire et d'agrandissement. Il fit donc dire au prince de Morée de venir le voir à Naples, où se trouvait Baudoin, et où ils pourraient se concerter ensemble. Le prince Guillaume s'y rendit sans délai, amenant avec lui, à ce qu'il semble, la princesse d'Achaïe sa femme et ses deux jeunes filles, l'une Isabelle, âgée de quatre ans au plus, l'autre, Marguerite, de deux ans.

Un acte, conservé encore aux Archives du royaume ³ témoigne que, le 27 mai 1267, dans la ville de Viterbe, en présence du pape, le roi Charles, l'empereur Baudoin et le prince d'Achaïe, conclurent des engagements réciproques en vertu desquels ⁴ :

Baudoin cède à Charles : 1° la seigneurie réelle de toutes les îles dépendantes de l'empire au delà des Dardanelles, à l'exception de Lesbos, Samos, Cos et Chios; 2° la seigneurie réelle des terres données par le despote d'Épire à sa fille lors de son mariage avec le roi Mainfroi; 3° le tiers de tout ce qu'ils conquerraient ensemble; 4° la seigneurie directe

¹ Μογθίας τὸ ἐχέμα, καὶ σφέδρα τὸ ἰδιχθὲν
 Διὰ τὸ γένος τῶν Φραγγῶν, ὅπου ἦτον γὰρ λατίνος
 Ἐκλήσασεν εἰς τὸν Μωριάν, εἰς τὸν ἰδικόν του τόπον.
 (*Chron. de Morée*, p. 143.)

² *Chronique de Morée*, page 146.

³ Carton des empereurs français de Constantinople, n° 7, et registre 49 de la chambre des comptes.

⁴ Voyez cet acte page 30 à 37 de mon Introduction.

d'Achaïe, en consentant à ce que ce fief fût à jamais séparé de l'empire¹, Charles s'engageait de l'autre à fournir à Baudoin certains secours stipulés dans ce traité, qui fut signé aussi par le chancelier d'Achaïe, Léonard de Verules, au nom du prince².

Guillaume étant présent et ayant donné son consentement, ainsi que Baudoin, à cette inféodation, en même temps que Baudoin déclarait y renoncer pour lui, Charles fut sur-le-champ investi de la seigneurie supérieure d'Achaïe par l'anneau d'or³. La chronique de Morée raconte⁴ que ce fut pendant le voyage du prince Guillaume que se termina le mariage d'Isabelle de Ville-Hardoin, sa fille aînée, avec le prince Philippe (appelé Louis par la chronique, sans doute du nom de son oncle saint Louis), fils puîné du roi Charles d'Anjou.

Ce mariage est un fait historique qu'il n'est pas permis de révoquer en doute, tant sont nombreux les monumens qui l'attestent⁵. Un chroniqueur catalan, dont j'aurai occasion de parler plus tard avec beau-

¹ « Vos autem onus quod pro ipsius imperii recuperatione suscepimus attendentes, preterea nobis nostrisque in regno predicto hereditibus, in presentia sanctissimi patris et domini Clementis, divina providentia pape quarti, ac ipso insuper consentiente et ad infrascripta auctoritatem prestante, ceditis, datis, conceditis, et donatis ex nunc feudum predicti principatus Achaie et Morae, ac totam terram quam tenet quocumque titulo, seu tenere debet à vobis et ipso imperio Gaillolmus de Villa-Hardoin princeps Achaie et Morae, ac imperialia, et quolibet alia jura, quecumque habetis seu habere possitis, aut vobis competunt vel possunt quocumque modo competere in feudo, principatu et terra predictis; feudum, principatum et jura eadem prorsus ab ipso separantes imperio, eaque omnia et singula à vobis, vestrisque successoribus, et eodem imperio totaliter abdicantes: ita quod nos et nostri in regno Sicilie heredes feudum, principatum et jura ipsa in capite et tanquam principales domini, nec vos, nec successores vestros, nec aliquem alium in illis vel pro illis superiorem habentes, libera, immunita et exempta ab ipso imperio et cujuscumque servitii onere teneamus et perpetuo habeamus. Idemque princeps, et ei qui post eum predicta feudum et principatum habuerint, eorum-

que subditi, pro eisdem principatu et terra, nos et nostros in regno Sicilie heredes superiores et dominos (sicut recognoscebant vos hactenus) recognoscant, ac solummodo nobis et eisdem nostris hereditibus ad homagia et alia omnia in quibus vobis et ipsi tenebantur hactenus, de cetero teneantur. »

² Page 151 de la Chron. de Morée.

³ Idem, page 150.

⁴ Idem, page 151.

⁵ G. Villani, parlant de Philippe d'Anjou, dit de lui (livre 7, chapitre 1) : « Per la moglie fu prenza della Morea. » Bernard d'Esclot, écrivain catalan du treizième siècle, dont j'ai publié pour la première fois la chronique, dit (manuscrit, fol. XLVI v^o, et p. 612 de mon édit.) : « Aquest rey Carles hach tan gran nomenada per tot lo mon que totes les gents lo temien el duptaven. E hach hi un fill de la primer muller, qui fo filla del comte de Prohença. El princep de la Morea donali sa filla per muller ab tota Morea. E per aquella terra de la Morea cuyda guanyar lo rey Carles Romania; e axi lo fill fo princep de la Morea. » Tant d'autres témoignages attestent ce fait que je crois devoir me contenter des deux cités dans cette note, ajoutés à celui de la Chronique. (Voyez la maison d'Anjou dans l'Histoire de la maison de France.)

coup de détails, raconte que ce fut à la même époque que se fit le mariage de Marguerite, fille du prince d'Achaïe (âgée, comme je l'ai dit, de trois ans au plus), avec un fils du comte d'Andria et d'Avellino, de la maison de Baux, et ami du jeune prince Philippe d'Anjou. Voici la partie du récit de Muntaner qui s'accorde complètement avec l'histoire.

« El rey Carles en aquell temps ¹ hach conquestat lo regne de Sicilia, e fo lo major senyor e lo pus poderos qui en aquell temps fo a llevant. E aquell senyor Carles havia un fill qui havia nom Falip, qui era apres del major : e los barons de la Morea pensaren que a negu no porien donar la nina princesa tambe com a mosenyer En Falip, fill del rey Carles, qui era molt savi e bo ; e axi hagren un archebisbe e un bisbe e dos richs homens e dos cavallers e dos ciutadans, e trameteren los al rey Carles en Napolis hon lo trobaren. E aquests missatgers parlaren del matrimoni ; axi que al rey Carles plague molt, per ço com sabia que aquella nina avayllava de son llinatge ² ; d'altra part quel princep de la Morea es de les honrades riqueses del mon apres de rey. E axi atorga lo matrimoni de madona princesa ab mosenyer En Falip. E abans que en als enantassen, si feu venir davant son fill, e li dix com aquell matrimoni havia fernet, si ell ho volia. E mosenyer En Falip respos e dix : Que li pleya molt, ab una cosa, que plagues a ell que li donas un do. E lo rey Carles dix : Que demanas que volgues, que atorgat li seria. E sobre aço ell li besa la ma e dix : « Senyor, « lo do que-us deman es aquest. Ben sabets quen infantesa me llivras per « companyo lo fill del compte d'Adria qui es dels meus dies ; e si hanch « nul hom se pot tenir per pagat de servidor e de companyo, yom tench « per pagat d'ell. Per que-us prech, pare senyor, qu'ell haja per muller la « germana de la princesa, ab la baronia de Matagrifon ³, e que amdues « germanes a una missa sien novies, e que amdosos nos façats cavallers « aquell dia de la vostra ma. » E lo rey Carles atorga li ho. E feu venir los mitssagers, e ferma axi mateix aquest matrimoni. E tantost mana que fossen armades a Brandis deu galeres que amdues les donzelles aportas-

¹ Muntaner, chapitre 262, et pages 502 et 503 de ma traduction.

² Erreur de Muntaner, qui a confondu Guillaume de Champ-Little, comte de La Marche, le Champenois, possessionné en Bourgogne, allié

par sa famille de la maison de France, avec son successeur Geoffroy de Ville-Hardoin.

³ Cette seigneurie, appelée aussi Chlomotzi, fut donnée en effet à la princesse Marguerite avec celle de Patras.

sen al dit lloch de Brandis; ella lo rey Carles e son fill esperar-les-hia, e ha farien les noces. E de Brandis al principat no ha CC milles; e axi era lloch cominal. Que-us dire? que les donzelles amenaren a Brandis, e aqui feu lo rey Carles cavayller son fill e apres son companyo. E mosenyer En Falip feu aquell dia C cavallers de la sua ma e son companyo XX; e amdues germanes foren novies ensemps; e la festa fo gran que aquell dia e totes les huytaves se feu en aquell lloch. »

Ainsi que cela était souvent pratiqué alors après de semblables mariages en bas âge, les deux petites fiancées furent fort probablement confiées aux familles de leurs fiancés, et le prince Guillaume, dont une des filles était devenue par ce mariage nièce du roi saint Louis, retourna dans sa principauté de Morée, après avoir reconnu la seigneurie directe des rois de Naples en échange de celle des empereurs français de Constantinople ¹.

Le roi Charles d'Anjou avait donné à son nouvel allié quelques troupes auxiliaires ² qui pouvaient lui être d'un grand secours pour la reprise des hostilités ³; mais au moment où on se mettait déjà en campagne, l'invasion de Conradin en Italie, en mai 1268, contre le roi Charles d'Anjou, obligea le prince Guillaume à ajourner ses propres projets pour secourir le roi de Naples. Il conclut donc avec les Grecs une trêve d'un an ⁴, et passa sur-le-champ avec des troupes auxiliaires dans le royaume de Naples. La présence de Guillaume de Ville-Hardoin dans cette guerre et la gloire dont il se couvrit à la bataille de Tagliacozzo, dans laquelle fut défait Conradin, le 23 août 1268, sont attestées non-seulement par la *Chron. de Morée* ⁵, mais aussi par Jean Villani ⁶.

Le prince Guillaume, fêté de tous pour son courage, était depuis plus de vingt-trois jours ⁷ auprès de la reine et du roi de Naples, lorsque la nouvelle lui vint que les Grecs avaient rompu la trêve ⁸. La *Chronique*

¹ La *Chronique de Morée* raconte (page 152) qu'aussitôt après son investiture de la principauté, Charles d'Anjou s'en dépouilla en faveur de son fils, qui à son tour la rendit à son beau-père le prince Guillaume pour en jouir pendant toute sa vie.

² *Chronique de Morée*, p. 153.

³ *Chronique de Morée*, page 155 à 158.

⁴ Τρίβαν ἔσχευαν μετ' αὐτὸν ἀγάπῃ, χρόνον ἕνα. (P. 160.)

⁵ *Chronique de Morée*, p. 153 et suivantes.

⁶ « E col re Carlo rimase messere Arardo di San Valeri con messere Guglielmo di Villa-Harduino, prinze della Morea, cavaliere di grande valore. (Giovanni Villani, livre 7, ch. 26.)

⁷ Ἡμίρας ἔσχευαν ἑκατὶ ἑκατοὶ τρεῖς καὶ πέντε. (P. 166.)

⁸ Εἰς τοῦτο ἦλθαν ἐκ τὸν Μωριά τοῦ πρίγκιπος μανδάτα,

Τὸ πᾶς οἱ ἀντιδικοὶ τοῦ ἑαίνου οἱ Ῥωμαῖοι,

Ἀτίσωνεν ἢ τρέψα τους, καὶ ἄρρισαν τὴν μάχην. (P. 166.)

de Morée raconte bien ¹ que le prince Guillaume retourna sur-le-champ en Morée pour prendre la direction de la guerre; mais, sans doute par une lacune du manuscrit, elle ne fait aucune mention des événemens de cette guerre, et elle développe un sujet beaucoup plus intéressant pour l'histoire intérieure de la principauté, un procès sur l'application d'un article du code féodal, et rapporte toutes les circonstances relatives à ce procès. Aucun historien grec n'aurait pu nous rendre ici le service que le chroniqueur greco-français nous a rendu. Quant aux événemens de cette guerre, le récit de Pachymère supplée à la lacune de la *Chronique de Morée*. Voici ce que je lis dans Pachymère ² :

« L'empereur n'abandonna pas le soin des autres provinces; au contraire, il équipa d'un côté une flotte, et de l'autre il fit la guerre par terre aux Illyriens et aux Serviens. Philanthropinos, protostrator, successeur désigné du grand-duc, qui par son grand âge ne pouvait plus faire aucune fonction, commandait la flotte, composée d'un grand nombre de vaisseaux, et avait sous lui des tribuns, des comtes et des capitaines avec force jeunes soldats bien disposés à combattre et à s'enrichir. Il y en avait parmi eux de ceux que l'on appelait Gasmuliens, comme qui dirait de deux nations, parce que leurs mères étaient Grecques et leurs pères Français. La plupart des autres étaient Lacédémoniens, que le peuple, par corruption de langage, appelait Tzaconiens. Ils avaient été transférés de leur pays à Constantinople en considération de leur valeur. Il y avait, outre cela, une quantité de goujats que l'on appelait prosilontes, parce qu'ils servaient à pousser les vaisseaux en mer. Ils avaient été ramassés de tous les côtés, dans la pensée que l'empereur avait que pour être paisible dans sa capitale il devait se rendre maître de la mer. »

Et plus loin :

« Jean Ducas jouissait alors paisiblement de ses états sans entreprendre sur l'empire, bien que peu auparavant il eût pris Joannina; mais il aimait la guerre avec trop de passion pour demeurer en repos lorsqu'il se présentait une occasion de conquérir. Un naturel courageux en fait plus quand il se repose, qu'un lâche n'en fait quand il travaille. Les âmes basses et oisives s'amuse à des choses vaines,

¹ Page 166.

² Pachymère, livre 4, chap. 26, p. 300.

au lieu que les âmes élevées et agissantes s'occupent à de hautes entreprises. Jean Ducas se servit de la moindre occasion pour prendre les armes, sans attendre la commodité de ses ennemis. L'empereur, très-fâché de cet incident, leva une armée de 40,000 hommes, en comprenant les troupes qui devaient servir sur mer, et en donna le commandement à Jean, despote. Il envoya avec lui quantité de capitaines et d'autres officiers considérables, parmi lesquels était Alexis Cavallarios¹, domestique de sa table, homme de cœur, qui mourut glorieusement dans ce combat, sans que l'on ait su qui l'avait tué.

« Jean, despote, espérait ébranler tout l'Occident avec cette puissante armée pendant que l'empereur équipait sa flotte. Le nombre des vaisseaux, tant grands que petits, montait à soixante-treize. Il en confia la conduite à Philanthropinos², avec ordre de côtoyer les terres des Latins³, et d'y descendre quand il en aurait l'occasion. Il croyait que pour avoir un heureux succès dans cette guerre il fallait occuper de telle sorte les Latins qu'ils ne pussent envoyer de secours à Jean Ducas. Le despote ne fut pas sitôt arrivé à Néopatras qu'il répandit une telle frayeur à l'entour que tout se soumit à sa puissance et que les habitants des forteresses commencèrent à branler dans la fidélité qu'ils avaient promise à Jean Ducas, et à chercher un prétexte de se rendre, dans la faiblesse de leur parti et dans le désespoir d'être secourus. Jean Ducas, manquant de troupes, mettait sa ressource dans ses ruses et trouvait sa sûreté dans le changement de lieu, courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les troupes du despote le suivaient de près, tenant la campagne et s'emparant des lieux où l'on se doutait qu'il se voulait retirer, et tirant la hardiesse et la confiance de le poursuivre de la faiblesse et de la timidité avec laquelle il fuyait. Enfin, lorsqu'il fut las d'être vagabond et errant dans son propre état, il se résolut de s'enfermer dans la ville de Patras, qui était nouvellement fortifiée et qui lui paraissait fort propre pour conserver les restes de sa fortune.

¹ C'est là le Cavallarios de la *Chronique*, pages 125 et 126. La famille des Cavallarios était, avec celle des Paléologue, des Vatace, des Philé, des Stralégopoulos, des Nestonge, des Camytzès, des Aprenés, des Ange, des Libadaire, des Tarchaniote, des Philanthropinos, des Cantacuzène (Pachymère, livre 1, ch. 21, p. 65), une des

plus illustres de Constantinople. Le morceau de Pachymère que je cite à cette année contient quelques-uns des mêmes faits rapportés par la *Chronique* et sert à combler la lacune qui s'y trouve. Ces faits sont de l'année 1271.

² *Chronique de Morée*, page 201.

³ Français établis en Grèce.

« Le despote ne sut pas sitôt qu'il s'y était enfermé qu'il alla l'y investir, et qu'il envoya sommer les habitans de se conserver en le livrant, sinon qu'il ne se retirerait pas jusqu'à ce qu'il eût emporté la place, ajoutant qu'il ravagerait la campagne, qu'il couperait les arbres, qu'il arracherait les vignes, et qu'enfin il mettrait tout à feu et à sang. Les habitans, soit d'eux-mêmes, ou par le conseil de Ducas, firent une réponse fort civile, et supplièrent le despote de leur accorder une suspension d'armes durant quelques jours, pendant lesquels ils tâcheraient de venir à bout de ce qu'il souhaitait. Pendant qu'ils temporisaient et qu'ils assuraient qu'ils épiaient l'occasion de se saisir de Jean Ducas, il eut recours à ses finesses ordinaires, et s'étant fait descendre couvert d'habits sombres et déguisé en valet d'armée, avec des cordes, le long des murailles, il passa à travers notre camp, tenant une bride entre les mains et criant si personne n'avait trouvé un cheval égaré et qu'on récompenserait celui qui le rendrait. Les uns ne répondaient rien, et les autres, à demi endormis, répondaient du fond de leur tente qu'ils ne savaient ce que c'était et qu'ils n'avaient point vu de cheval. Ayant ainsi traversé heureusement tout le camp, il partit le matin pour aller à Thèbes, où il arriva en peu de jours, sans que personne le sût, non pas même ceux de Patras, excepté ses amis intimes, à qui il avait confié son secret.

« Il y trouva le megas-kyr de Thèbes, nommé sire Jean ¹, qu'il supplia très-humblement de lui accorder sa protection, et à qui, pour gage de sa foi, il offrit sa fille en mariage. Le megas-kyr s'excusa de ce mariage sur ses indispositions fréquentes et principalement sur la goutte, à laquelle il était fort sujet; mais il lui dit que son jeune frère Guillaume ² serait un parti plus convenable pour sa fille, et le mariage se fit depuis. Mais parlons cependant du traité qui se fit alors. Il lui donna un corps de trois cents chevaliers, ou même davantage, parmi lesquels il n'y en avait pas un qui ne fût capable de commander.

« Les ayant joints avec une vitesse incroyable aux troupes qu'il avait déjà, il prit le temps auquel les Grecs ne se défiaient d'aucune surprise. L'arrivée si soudaine et si imprévue de ces troupes les mit en effet dans une horrible confusion. Les Francs, rangés en bon ordre et rem-

¹ Συρ-Ιωάννης. (V. l'article sur les ducs d'Athènes.) | ² Guy de La Roche.

plis de hardiesse, chargèrent rudement les Turcs, qui étaient conduits par Rimpsas, et qui faisaient la plus grande partie de l'armée grecque et la fleur de troupes qui étaient commandées par Jean, despote. Les nôtres, épouvantés par une attaque si brusque et si peu attendue et n'étant qu'une multitude ramassée de différentes nations peu unies ensemble, la plupart songeaient moins à vaincre qu'à se conserver. Lorsque la première phalange eut été rompue, celles de derrière se rompirent d'elles-mêmes. Elles commencèrent d'abord à lâcher le pied, puis à reculer, et enfin à jeter leurs armes et à prendre ouvertement la fuite, quelque effort que le despote pût faire par prières, par reproches ou par menaces pour retenir les fuyards. Enfin l'armée fut entièrement défaite, et chacun, méprisant les remontrances de son général, se laissa emporter à la peur et chercha les moyens de se sauver. Ils croyaient être poursuivis non par trois cents ni par six cents hommes; mais par une armée très-nombreuse.

« Le despote s'étant mis lui-même à fuir à toute bride, les uns s'échappèrent et les autres furent tués en fuyant; d'autres se cachèrent sous des arbres, et, y ayant été trouvés, tendirent les mains pour demander la vie avec des cris lamentables; quelques-uns furent assez heureux pour demeurer dans des cavernes sans y être découverts; d'autres furent menés en servitude pour avoir trouvé des vainqueurs qui étaient las de tuer ou qui étaient touchés de quelque sentiment d'humanité à la vue du changement si inopiné et si funeste de la fortune des vaincus. Cette journée était fatale à la vie, aux biens, à l'argent, aux armes, aux chevaux et aux habits mêmes. Si quelques-uns d'entre les vainqueurs faisaient difficulté de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes, il n'en faisaient pas de les dépouiller. Ils enlevèrent tout ce qu'il y avait de richesses dans les tentes du despote et des autres commandans. Ils y prirent des meubles précieux, des vases exquis, des armes, des chevaux, enfin tout ce bagage si embarrassant qui sert d'inulesment au luxe des grands, et ils furent si exacts à tout ramasser qu'ils n'y laissèrent pas une molette d'éperon.

« La renommée n'eut pas plutôt publié cette nouvelle si fâcheuse et si contraire à l'attente de tout le monde, que les uns en ressentirent de la douleur, les autres de la joie. Elle augmenta le mépris que les ennemis avaient pour la faiblesse de l'empire et leur inspira le dessein de

ruiner le peu qui y restait de forces. Leur armée navale, qui n'était pas composée de plus de trente vaisseaux, eut l'audace de partir de l'Euriepe pour venir attaquer la nôtre près de Demetriade, bien que la nôtre fût trois fois plus nombreuse. Peu s'en fallut qu'ils n'eussent un succès aussi heureux sur la mer qu'ils avaient eu sur la terre.

« Le despote, qui s'était sauvé à Dramianis et qui y déplorait sa défaite, appréhendant qu'elle ne fût suivie de la perte de la flotte, rallia à la nôtre les restes de son armée et courut en une nuit depuis Dramianis jusqu'à Demetriade, bien qu'il y ait pour deux journées de chemin. Comme le combat était commencé¹ et que les vaisseaux de la flotte grecque étaient rangés dix à dix, le plus grand de ces dix-là, sur lequel était Philanthropinos, protostrator, et sur lequel était arboré le sceptre de l'empereur, fut attaqué avec une impétuosité si brusque et avec une ardeur si opiniâtre par plusieurs de ceux des ennemis, qu'il ne put soutenir leur effort. Il y eut en cette rencontre un grand nombre des nôtres qui passèrent par le tranchant de l'épée et un grand nombre qui furent jetés dans la mer. Quelques-uns, tout blessés qu'ils étaient, se défendirent vaillamment jusqu'à la dernière extrémité. Le protostrator reçut plusieurs coups d'épée dont ses armes, qui étaient à l'épreuve, le garantirent; mais enfin il fut frappé au défaut de la cuirasse et percé en plusieurs endroits.

« Les blessures du général jointes au dommage que les vaisseaux avaient souffert, ôtèrent aux nôtres ce qui leur restait de courage pour se défendre. Le despote, qui était cependant arrivé sur le rivage, étendait ses mains vers eux, et criait à haute voix que c'était lui qui était venu pour les secourir, et qu'il y avait encore moyen de réparer ou leur faute ou leur perte, pourvu qu'ils eussent un peu de patience et un peu de cœur. Cette remontrance eut tant de force sur l'esprit des nôtres qu'ils donnèrent de plus grandes preuves de leur valeur qu'on n'aurait jamais osé l'espérer, et qu'ils devinrent semblables à des sangliers, qui sont terribles même en mourant.

« Le despote, ayant trouvé quelques barques, envoya dessus les plus vaillans de ses soldats, et les exhorta à soutenir de toutes leurs forces la faiblesse de l'empire; mais lorsqu'il vit que le péril croissait, et que

¹ Ce récit comble la lacune qui existe dans les | manusc. connus jusqu'ici de la *Chr. de Morée*.

la résistance des siens ne servait qu'à en augmenter si fort le carnage que la mer paraissait teinte de leur sang, il eut recours aux prières au lieu de se servir des armes, et il implora la puissance de Dieu après avoir imploré envain celle des hommes.

« Comme les ennemis enmenaient le principal de nos vaisseaux avec le commandant, les plus vaillans hommes et les enseignes de l'empire, le despote fit un dernier effort pour relever le courage des siens. Il jeta à cet effet son bonnet à terre, il se couvrit la tête de poussière et les conjura à chaudes larmes de ne pas abandonner les enseignes, et en même temps il leur envoya du secours et les anima si bien qu'ils se surpassèrent eux-mêmes, qu'ils remportèrent l'avantage et qu'ils prirent tous les vaisseaux des ennemis, à l'exception de deux ou trois qui leur échappèrent. Plusieurs périrent par les armes, d'autres tombèrent dans la mer et servirent de pâture aux poissons au lieu d'aller revoir leurs femmes et leurs enfans; les autres furent emmenés pour servir de consolation à notre perte.

« Ce fut un triste et déplorable spectacle de voir revenir les nôtres à Achrida, dans une indigence générale de toutes choses. Le despote fit ce qu'il put pour les soulager; puis étant percé de douleur et couvert de honte, il crut devoir déposer les marques de sa dignité et paraître devant l'empereur sans ses ornemens, soit pour apaiser sa colère, soit pour témoigner sa propre douleur. Cette manière d'agir lui réussit; car quand l'empereur le vit dans un habit de particulier, il changea en compassion l'indignation qu'il avait conçue à la première nouvelle de sa défaite ¹. »

Cette guerre se prolongea jusqu'en 1275, et je trouve dans Pachymère les détails suivans sur un Cavallarios, qui était sans doute de la même famille que celui mentionné dans la *Chronique de Morée* sous le nom de Caveleritzès ². Voici l'extrait de ce morceau de Pachymère :

« Lorsque l'empereur fut délivré de la crainte des armes de Charles ³, il s'appliqua plus fortement aux affaires du dedans de son empire. Zaccaria, qui par une longue expérience avait appris l'art de la guerre, fut obligé par une disgrâce de venir implorer sa protection, et en le

¹ Pachymère, fin du livre 4, chap. 31 et 32.

² Voyez mon Glossaire onomastique, à ce mot.

³ A la faveur d'une apparente soumission au

pape.

rangeant au nombre de ses sujets il soumit à son obéissance l'île d'Eubée¹, dont il était souverain. L'empereur, qui avait perdu depuis peu de temps ses deux frères, le sébastocrator et le despote, et avait perdu outre cela le César, le protovestiaire et le grand-duc et tous ceux qui avaient rempli les grandes charges, était en peine de trouver des sujets capables de les posséder. Il n'en donna aucune à Zaccaria; mais tout en le laissant dans une condition privée, il l'honora du commandement de la flotte.

« Ayant pris terre proche d'Oréos, dans l'Euripe, Jean Ducas ne refusa pas le combat, bien qu'il fût malade de la goutte; mais au premier bruit de la descente de notre flotte, il rangea ses gens en bataille, en vint aux mains, et fut blessé et pris avec la fleur de son armée, dans laquelle était le frère de Zaccaria. L'armée de terre, commandée par Jean Synadène, grand stratopédarque, et par Michel Cavallarios, grand connétable, étant arrivée à dessein de porter des munitions et des vivres au fort de Pharsale, que l'on appelait autrefois le fort de Pthia, elle en vint aux mains avec Jean le bâtard, dont la valeur fut secondée par un tel bonheur, qu'ayant remporté la victoire il prit un grand nombre des nôtres et entre autres Synadène, grand stratopédarque.

« Le grand-connétable Cavallarios s'échappa en poussant son cheval à toute bride; mais il n'évita pas la mort en évitant les mains des ennemis. S'étant heurté avec impétuosité contre un arbre, il se creva l'estomac; quelques-uns ayant arrêté son cheval, car ne songeant qu'à sa blessure ils n'avaient garde de l'arrêter, ils le remirent dessus et le menèrent à Thessalonique, où il mourut et où il fut enterré. Les soldats de Jean firent cependant passer par le tranchant de l'épée tout ce qui se présenta devant eux et enlevèrent un butin inestimable. Les Grecs reconnurent alors combien il leur était périlleux d'en venir aux mains avec un général aussi redoutable que Jean. Il ne rangeait pas ses troupes en bataille, mais il les plaçait en embuscade et fondait tout d'un coup lorsqu'on le croyait fort éloigné. Il n'avait que des gens choisis et éprouvés par une longue expérience, et ne les menait jamais nulle part qu'ils n'y remportassent de la gloire.

« L'armée navale revint non-seulement sans perte, mais avec du bu-

¹ Pachym. dit que les habitans d'Eubée appellent leur île Porles-du-Vent, Ἀνισπύλας. (P. 410.)

tin. Jean et ses compagnons furent gardés très-étroitement. Zaccaria fut honoré de la charge de grand-connétable en récompense de ses services. Le peuple de Thèbes choisit Guillaume ¹, frère de Jean, pour son seigneur. L'empereur traita Jean fort humainement, le mit en liberté, lui promit sa fille en mariage; mais il ne fut pas sitôt retourné en son pays qu'il y fut attaqué d'une dysenterie dont il mourut. Guillaume, son frère ², que nous avons dit ci-devant avoir épousé la fille de Jean le bâtard, succéda à tous ses états. Comme il était ennemi de l'empire, il n'y avait pas d'année en laquelle on n'équipât une flotte contre lui, et que Zaccaria ne le poursuivît incessamment sans lui donner la liberté de respirer. Il commandait alors notre armée navale en qualité de grand-duc ³. »

La *Chronique de Morée* ne me fournit d'autre fait à ajouter à l'histoire des dernières années de Guillaume de Ville-Hardoin que les débats du procès mentionné plus haut et la donation qu'il fit à sa fille, seconde fille de Marguerite, d'une partie de la baronie d'Akova ⁴ à ajouter à ses autres fiefs. On a vu, par Muntaner, que Marguerite posséda le fief de Matagrifon près de Patras. Le même chroniqueur, qui a connu personnellement cette princesse, raconte que par une clause particulière de son testament le prince Guillaume rendit ses deux filles héritières l'une de l'autre, au cas où l'une d'elles n'aurait pas d'enfant.

« Romangueren ne ⁵ (du prince Guillaume, que Muntaner appelle à tort Louis) dues filles. La una havia 14 anys com ell muri, e l'altra n'havia 12 anys. E lo princep llexa lo principat a la major, e a la menor la baronia de Matagrifo. E ell lexa vinclat lo principat a la manor, que si la major muria sens infants de lleyall conjugui, que tornas a la menor; e axi mateix jaqui vinclada la baronia de Matagrifo a la major. »

Tout ce qui est rapporté dans cette citation est démontré par l'histoire. Le prince Guillaume avait marié, comme on l'a vu, ses deux filles en 1267, l'une à l'âge de quatre ans, l'autre de deux ou trois ans; et c'est sur la fin de 1277 qu'il mourut en Morée ⁶.

¹ De la famille La Roche.

² Voyez les tables généalogiques.

³ Pachymère, livre 5, ch. 26 et 27, p. 410 à 413.

⁴ *Chronique de Morée*, p. 181.

⁵ Chronique de Muntaner, chap. 262.

⁶ La mort du prince Philippe d'Anjou, fixée par l'*Histoire général. de la maison de France* à l'an 1277, m'a aidé à fixer à cette même année la

Guillaume de Ville-Hardoin fut enterré dans l'église de Saint-Jacques d'Andravidia, qu'il avait fait construire et donnée au Temple¹, et fut placé dans le monument qu'il avait fait élever à sa famille, à la gauche de son père.

On a de son règne une monnaie, que je donne pl. II, n° 4. Elle représente :

Au droit, une croix entourée d'un anneau, avec la légende GU. PRINCEPS, *Guilielmus princeps*.

Au revers, le clocher surmonté de la croix, avec la légende D. CLARENCEA.

Louis-Philippe d'Anjou, prince d'Achaïe, en 1277.

Ce prince ne peut être mentionné que pour mémoire, puisque sa mort suivit presque immédiatement celle de son beau-père. Il était trop jeune pour que son père lui remit le gouvernement de la Morée à la mort de Guillaume, et peut-être était-il malade des suites de l'effort qu'il avait pris en tendant une arbalète; car on voit dans la *Chronique de Morée* que le roi Charles envoya un bail, nommé Rousseau de Sully², pour prendre possession de la principauté au nom de son fils Louis-Philippe. Rousseau de Sully arriva en Morée au mois de mai 1278³; et après qu'il eut prêté serment d'observer les lois du pays, il fut reconnu par les pairs en qualité de bail. « Ainsi, dit la *Chronique de Morée*⁴, la souveraineté du roi s'agrandit alors au nom de messire Louis (Philippe), fils du roi et mari d'Isabelle. Mais, ajoute le chroniqueur, peu de temps s'était écoulé lorsque messire Louis mourut. . . . Après sa mort⁵, la souveraineté de la Morée revint entre les mains du roi Charles. »

mort de son beau-père le prince Guillaume, et on voit que le témoignage de Muntaner, qui a connu sa fille, est en harmonie avec cette supposition. Ce ne fut probablement qu'au commencement de 1278 que l'on connut sa mort à Naples. On lit dans Ammirato (*Delle famiglie nobili napoletane*, page 100) :

« Sotto il regno del re Carlo, l'anno 1278, si vede (dans les Archives de Naples) che Ugo conte

di Lecco impetra licenza dal re per poter caver del regno e mandar certi cavalli al duca d'Atene (Guillaume I^{er} son beau-frère) essendo in quel tempo principe d'Accala Guglielmo.

¹ *Chronique de Morée*, page 182.

² *Chronique de Morée*, page 163.

³ Εἰς τὴν Γλαφύναν ἔσωσε ἵς τὸ τέλος τοῦ ματιού.

⁴ Page 186.

⁵ Villani dit de lui : « L'altro figlio di Carlo

Louis-Philippe posséda trop peu de temps la souveraineté d'Achaïe pour avoir eu le temps de faire frapper monnaie en son nom.

Charles I^{er} d'Anjou, prince de Morée (et roi de Naples et de Jérusalem),
de 1278 à 1285.

Charles d'Anjou possédait la seigneurie supérieure de Morée depuis le traité de 1267, conclu avec l'empereur Baudoin et avec le prince Guillaume à l'époque du mariage d'Isabelle de Ville-Hardoin avec Louis-Philippe, son fils puîné. La mort de Louis-Philippe d'Anjou ayant suivi presque immédiatement celle du prince Guillaume, Charles d'Anjou fut chargé du gouvernement de la principauté, à la fois en qualité de seigneur supérieur et de tuteur de sa belle-fille Isabelle, encore mineure. Il prit donc dans tous ses actes le titre de prince de Morée¹, ajouté à celui de roi de Naples²; et son fils aîné Charles prit en même temps le titre de prince de Matagrifon en Morée³.

Je n'ai à examiner ici aucun des actes de Charles étrangers à la Morée. Les Vêpres siciliennes, la guerre avec les Aragonais, le duel à Bordeaux avec Pierre, roi d'Aragon, les attaques maritimes de

ebbe nome Filippo, il quale per la moglie fu prenze della Morea, ma mori giovane e senza figliuoli, però che si guastò a tendere uno balestro. » (Livre 7, chap. 1.)

¹ Les *federa* de Rymer, à l'an 1288 (p. 621, 622, 623, 624, 628, 632, 633), rapportent plusieurs actes relatifs au duel entre Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon. Dans ces actes, comme dans les lettres d'Édouard d'Angleterre à ce sujet, on donne toujours à Charles le nom de prince de Morée, qu'il prend lui-même dans ses lettres comme dans ses actes publics. (Voy. p. 752, Chr. de Proclida, en note.) Dans l'acte des conventions attesté par l'autorité pontificale et déposé aux Arch. du royaume (carton J. 512, n° 27), Charles prend (en 1283) le titre de *princeps Achaie*.

² Au mois de janvier de la même année 1278, il avait pris aussi le titre de roi de Jérusalem en vertu de la cession de Marie d'Antioche, et Roger de Saint-Severino arriva le 7 juin comme bail, en son nom, à Saint-Jean-d'Acre, de la même manière que Rousseau de Sully arriva en mai à

Clarentza en Morée.

³ Voyez Muntaner, ch. 113. — D'Esclot, après avoir parlé des conditions préliminaires stipulées pour le duel royal de 1283, dit :

« Quant tot aço fo fet e ordenat, lo rey Carles qui era a Regols (Reggio), que es en la Calabria denant Mecina, ordena e stabli sa terra al millor que poch; mas be conexia la volentat de les gentes de Pulla e del principat que noi amaven nel preaven res; e jaqui *son fill*, lo *princep de la Morea* (Charles II) ab tota sa cavalleria a Regol, que estignes aqui en establida, quel rey d'Arago ne ses gentes no poguessen passar en la Calabria. E puix lo rey Carles aparellas de anar a Borden e tench son cami vers Napolis e vers Roma. » (Bernard d'Esclot, page LXXVIII^{re} de sa chronique manuscrite, B. R., fonds Saint-Germain, n° 1581, et page 644 de l'édition que j'en ai donnée dans le *Panthéon littéraire*.)

Et ailleurs : « En aquella hora lo *princep de la Morea*, fill del rey Carles, estava en Regols. » (Id., p. LXXX v°, et p. 646, 2^e colon. de mon éd.)

l'amiral Roger de Loria, sont des événemens qui ont été traités avec détails dans les chroniques de Muntaner et de d'Esclot, et que j'ai tâché d'éclaircir encore dans ma traduction du premier et dans ma première édition du texte catalan de l'autre. Je ne parlerai ici que de ce qui concerne l'Achaïe.

Il ne paraît pas que Rousseau de Sully soit resté longtemps bail de la principauté de Morée. Nicéphore Grégoras raconte que dans l'année 1281, qui précéda les Vêpres siciliennes, Charles d'Anjou voulut enfin mettre à exécution le projet d'attaque contre Constantinople, concerté successivement avec Baudoin II et avec son fils l'empereur titulaire Philippe¹, ainsi qu'avec la république de Venise², et qu'il fit de redoutables préparatifs pour l'armement d'une flotte³. Voici comment il s'exprime à ce sujet⁴ :

« Après tous ces vastes préparatifs pour une expédition navale contre Constantinople, Charles prépara une nombreuse armée de terre. Il mit à la tête un homme plein de bravoure, nommé Rousseau de Sully⁵. Ce chef, amenant avec lui toute l'armée de terre, traversa la mer Ionienne, et il ne tendait à rien moins, une fois maître de la forteresse de Bellegrade et de quelques autres situations favorables en Macédoine, qu'à s'avancer impunément jusqu'à Constantinople, ne pensant pas qu'à la tête d'une aussi nombreuse et aussi belle armée que celle qu'il avait il pût rencontrer quelqu'un qui osât lever les yeux sans avoir à s'en repentir. »

L'empereur, dans ces difficultés, agit avec beaucoup d'habileté. Afin de neutraliser l'armée navale, il engagea Frédéric, roi de Sicile, à déclarer la guerre au roi Charles, et il réunit toutes les forces de l'empire pour les diriger contre Rousseau de Sully, en recommandant à ses généraux de ne pas l'attaquer en bataille rangée, mais de le fatiguer par de fréquentes escarmouches, en empêchant partout ses approvisionnemens.

¹ Les divers traités conclus au sujet de la conquête de Constantinople furent repris au moment où Charles de Valois voulut à son tour les mettre à exécution. Ils se trouvent tous inscrits dans le cahier n° 49 des Archives du royaume. Ces actes forment une partie essentielle de notre histoire. Il en existe aussi plusieurs copies à la Bibl. royale, entre autres, fonds Brienné, n° 77.

² Voyez Du Cange, tome 2, pages 19 et 20.

³ Idem, tome 2, p. 21.

⁴ Nicéphore Grégoras, livre 5, chap. 6.

⁵ C'est celui que Du Cange appelle à tort (tome 2, p. 22) Soliman de Ross. (Voyez mon Glossaire onomastique.) Dans l'édition de Bonn on se contente de l'appeler *Rosonsulem* en un mot.

« Rousseau de Sully, ajoute Nicéphore ¹, jugeait indigne de lui de retirer ses troupes du siège de Bellegrade pour les diriger dans un endroit plus sûr, et il regardait comme une véritable honte

De rester si longtemps pour retourner à vide.

(*Iliade*, livre 2.)

« Mais, plein de fureur, il se mit à la tête d'un petit nombre des siens pour attaquer ceux qui s'opposaient à ce que ses troupes allassent s'approvisionner d'eau. Les Grecs, s'apercevant de ce mouvement, descendirent aussitôt des lieux élevés qu'ils occupaient, entourèrent les ennemis, accablèrent les chevaux de leurs flèches, et firent prisonniers tous les cavaliers, qu'ils ramenèrent dans le camp grec. Cet événement jeta un grand désordre parmi les Latins, et détermina les Grecs à profiter du moment pour les attaquer dans ce premier trouble. C'est ainsi qu'ils obtinrent facilement et sans la moindre fatigue une victoire aussi complète qu'inespérée contre les Latins. »

Pachymère rend ainsi compte des mêmes événemens :

« Les Illyriens avaient secoué le joug des Grecs, et, vivant dans l'indépendance, ils avaient rétabli la ville de Durazzo, qui avait été abattue par un tremblement de terre; et l'ayant remplie de compagnons de leur révolte, ils s'étaient fortifiés en ce pays-là par l'alliance du roi Charles, qui possédait le fort de Canino dans leur voisinage. Ce fort avait autrefois appartenu à l'amiral Philippe (Chinard), seigneur fort puissant, et lui avait été cédé par Michel, despote, dans le temps que Charles, roi de Sicile, venait d'affermir les fondemens de sa fortune sur la ruine de Mainfroi; car, ayant désiré alors s'appuyer sur celui-ci par l'alliance de Philippe, il lui offrit sa belle-sœur, qui était veuve de François; et en faveur de ce mariage, il lui donna le fort de Canino et celui de Corfou. L'ayant depuis fait tuer en trahison, il voulut reprendre Canino; mais les Italiens qui étaient dedans aimèrent mieux se donner à Charles, qui en augmenta aussitôt les fortifications, dans l'espérance d'en faire une place fort commode pour faire des excursions sur nos terres. La révolte des Illyriens lui releva merveilleuse-

¹ Nicéphore Grégoras, livre 5, chap. 6, pages 144 à 148 de l'édition de Bonn.

ment le courage et l'anima à l'exécution de son ancien dessein. Comme il y avait longtemps qu'il entretenait dans son cœur du ressentiment et du dépit de ce que l'empereur avait été assez heureux pour détourner pas ses soumissions envers le pape l'expédition qu'il méditait d'entreprendre contre Constantinople, il envoya à Brindes trois mille hommes tant de cavalerie que d'infanterie, et leur fit passer la mer Ionique. Ils descendirent à Canino et s'y préparèrent à envahir tout le pays, dans l'espérance d'emporter Thessalonique. Ils doutaient si peu du succès de leurs armes, que les commandans partageaient déjà entre eux les terres qu'ils devaient prendre.

« Rousseau de Sully ¹, le plus fier de tous, avait le commandement général. Il était d'une taille avantageuse, d'un esprit élevé, d'un abord méprisant. Il avait les cheveux roux et branlait souvent la tête par un effet de l'ardeur de son naturel. Je me persuade qu'on lui avait donné son nom à cause de la couleur de ses cheveux.

« Bellegarde fut la première place que les Latins attaquèrent avec la chaleur et avec la présomption dont je parle. Ce fort est assis sur une hauteur au bas de laquelle coule le fleuve Asunis. Il y a un petit ouvrage depuis le fort jusques au fleuve pour y puiser en temps de guerre. Les habitans peuvent aisément tirer sur ceux qui entreprendraient d'y puiser, et les ennemis ne l'entreprennent point sans se couvrir de leurs boucliers. Il s'élève à l'opposite une colline au pied de laquelle coule le fleuve Booses, qui fait la séparation du territoire de Canino. Les Italiens s'emparèrent d'abord de cette colline, puis ils commencèrent à saper la muraille de Bellegarde. La nouvelle de ce siège étant venue aussitôt aux oreilles de l'empereur, elle le remplit d'inquiétude. Comme la colère excitait la hardiesse des Italiens avec la même ardeur avec laquelle l'huile allume le feu, il crut que s'il ne résistait à leur premier effort, ils deviendraient invincibles. Il implora d'abord la protection de Dieu, et voici l'ordre qu'il tint pour l'implorer. Il assembla le patriarche, les évêques et le clergé pour prier pendant la nuit et pour demander la victoire. A la pointe du jour, le patriarche et six évêques vêtus d'étoles firent la bénédiction de l'huile, pendant que

¹ Cousin a défiguré, à l'imitation de Du Cange, de Bonn l'appelle *Rhos Solumas*. (Voyez mon ce nom en celui de Soliman de Rossi. L'édition | Glossaire onomastique de la *Chron. de Morée*.)

les autres continuaient les prières. Ils trempèrent ensuite dans l'huile bénite quantité de petits paquets de papier qu'ils mirent dans des vases de terre et qu'ils envoyèrent aux soldats pour les fortifier contre l'ennemi.

« L'empereur envoya Michel, despote, son gendre, Michel Tarcarniotes, grand-domestique, Jean Synadène, grand stratopédarque, et l'eunuque Andronique, surnommé OËnopolite, tatar ¹ de la cour, avec un bon nombre de gens de guerre, et leur commanda de chasser la crainte par une religieuse confiance aux prières de l'Église. Ils se campèrent le plus près qu'ils purent des ennemis, sans oser néanmoins les attaquer, le grand-domestique, qui avait le commandement, jugeant que cela ne pouvait se faire sans une extrême témérité; mais ils crurent devoir envoyer des vivres aux assiégés, et ils trouvèrent que le fleuve leur serait très-commode pour cet effet, avec l'ouvrage que nous avons dit avoir été bâti depuis le fort jusqu'au fleuve. Ils chargèrent donc les barques et rangèrent des gens de guerre sur le rivage pour repousser ceux qui voudraient attaquer le convoi.

« Les Latins n'en eurent pas sitôt avis qu'étant tout transportés de fureur ils entreprirent de s'y opposer, et se rangèrent sur un des bords pour empêcher les vivres d'entrer dans le fort, qu'ils prétendaient prendre par famine. Rousseau de Sully, suivi des plus vaillans, résolut de passer le fleuve pour combattre les gens de guerre qui soutenaient ceux qui menaient les provisions. Ils passèrent avec une telle impétuosité qu'ils arrêtaient le cours du fleuve, et ils parurent en un moment sur l'autre bord avec une telle arrogance qu'ils s'imaginaient que le hennissement de leurs chevaux était plus que suffisant pour jeter de la frayeur dans le cœur des nôtres. Lorsqu'ils fondirent de la sorte, les Grecs lâchèrent en partie pied; mais lorsqu'en se retirant ils furent attirés dans un lieu avantageux, ils commencèrent à tirer, autant sur les hommes qui avaient des cuirasses à l'épreuve que sur les chevaux. Ils percèrent entre autres une généreuse cavale sur laquelle Rousseau de Sully était monté; et bien qu'elle ne tombât pas à l'heure même, elle en marcha avec moins de fermeté, mit le pied dans un trou qui avait été creusé pour serrer du blé et jeta Rousseau de Sully par terre. Les

¹ Trente-sixième dignitaire de la cour de Byzance. (Voyez Codinus, chap. 2.)

nôtres accoururent aussitôt et le prirent sans qu'il pût se remuer pour se défendre, à cause de la pesanteur de ses armes. La nouvelle de sa prise se répandit en même temps et dans le camp des Grecs et dans le fort assiégé.

« A la pointe du jour suivant les Grecs prirent leurs armes, passèrent le fleuve, et chacun tenant à la main le papier trempé dans l'huile sainte, ils fondirent sur les ennemis, abattus par la prise de leur chef, et frappèrent au visage ceux qu'ils trouvèrent arrêtés par la curiosité de voir ce qui se passait plutôt que par le désir de se défendre. Ils les mirent en déroute, tuèrent les uns et prirent les autres. Comme ils n'avaient plus d'autre pensée que de se sauver en traversant le lac Boose, les nôtres les en empêchèrent en les attaquant par devant et par derrière. Ceux qui n'en furent pas empêchés par les nôtres le furent par le bagage et par les femmes qu'ils emmenaient à leur suite, ou par leurs compagnons, pendant que celui qui venait marchait sur celui qui était devant. Et ainsi les cavaliers, si avantageusement montés, furent pris par des soldats armés à la légère. A mesure qu'on les prenait, on les menait au fort, où l'on tuait les simples soldats et où l'on ne gardait que les commandans. Beaucoup d'entre eux se jetèrent dans le fleuve, aimant mieux périr que d'être réduits à une honteuse servitude. Quelques-uns l'ayant passé à peine se sauvèrent à Canino, sans habits et sans armes, eux qui s'étaient vantés de prendre l'empereur avec la même facilité que si ce n'eût été qu'un nid d'oiseaux.

« Je n'ai garde de passer sous silence le triomphe des vainqueurs. Quand ils eurent remporté sur leurs ennemis cette victoire si facile et si glorieuse, ils dépouillèrent les morts, amassèrent une quantité incroyable d'habits, d'armes et de chevaux, chargèrent les prisonniers de chaînes, rassemblèrent leurs troupes, ne jugeant pas à propos d'en laisser en un pays où ils n'avaient plus d'ennemis, et allèrent porter à l'empereur des marques de leur valeur, marchant dans un équipage qui donnait de l'admiration et de la joie à ceux qui avaient du zèle pour la prospérité de l'empire. Quand l'empereur eut appris les illustres exploits de ses troupes et qu'il eut vu les chevaux des vaincus, qui, bien qu'ils n'eussent plus que la peau et les os, ne laissaient pas de conserver encore des restes de leur ancienne vigueur, quand il eut

considéré ces corps prodigieux, ou plutôt ces ombres de géants, ces visages qui, dans l'abattement de leur mauvaise fortune, faisaient encore remarquer des traits de leur courage et de leur liberté, il fut touché de compassion sur leur malheur, et, levant les mains au ciel, il rendit grâce de la victoire; et, pour en conserver la mémoire, il commanda de la peindre sur les murs de son palais, avec les autres dont Dieu l'avait favorisé. On commença aussi de la peindre sous les galeries, mais l'ouvrage fut interrompu par sa mort.

« Après cela il commanda de mener en triomphe les vaincus, non pour s'en attribuer la gloire par une basse vanité, mais pour la rendre à Dieu par une juste reconnaissance. Il était debout, en un lieu élevé de son palais de Blaquernes, tourné vers l'occident, tant pour voir la pompe que pour être vu par le peuple. Les prisonniers marchaient à cheval à une juste distance l'un de l'autre, ayant les fers aux pieds et tenant à la main un pieu de carton ou d'une autre matière semblable, pour marque de leur défaite. Le peuple était debout des deux côtés, déplorant tantôt le malheur des personnes de condition et des gens de commandement qui étaient traités avec une si grande infamie, et se moquant tantôt de l'impudence avec laquelle ils s'étaient engagés dans une entreprise qui, leur ayant paru si agréable dans son commencement, ne s'était depuis terminée qu'à un triste repentir. Il y en avait parmi le peuple qui insultaient à leur misère. Il n'était pas besoin de changer de place pour jouir de tout le plaisir de cette pompe, puisqu'on la voyait tout entière du même endroit, sans rien perdre de cette longue file de captifs qui présentait toujours quelque figure nouvelle. Si les oreilles avaient du divertissement à entendre les chansons et les railleries du peuple, les yeux avaient du plaisir à voir un jeune homme qui marchait après un enfant, un vieillard qui marchait après un jeune homme, une personne presque nue après une autre qui avait de bons habits, un qui avait un bonnet après un qui n'en avait point, un visage morne et abattu après un visage fier et insolent. Enfin il n'y avait rien de si charmant que cette chaîne de prisonniers qui tenait toute la ville. Ils saluaient l'empereur en passant, et quelques-uns mêlaient des traits de joie à la tristesse que leur disgrâce avait peinte sur leur visage. Après avoir été promenés de la sorte, ils furent enfermés dans la prison de Zeuxippe.

Le menu peuple se réjouit de leur infortune, et les sages la déplorent¹. »

Cette entreprise contre Michel Paléologue fut peut-être ce qui amena les Vêpres siciliennes², ou du moins assura le succès de la révolte de la Sicile contre Charles d'Anjou. Paléologue, effrayé de l'ambition active de Charles d'Anjou, suscita l'ambition rivale de Pierre d'Aragon, et l'argent des Grecs vint armer des vaisseaux dans les ports d'Espagne. Une phrase de Pachymère, dans un passage relatif à l'altération des monnaies, prouve que les sacrifices d'argent faits par l'empereur grec à cette occasion durent être considérables.

« La nécessité (de payer les Catalans et de subvenir à des dépenses extraordinaires) força, dit Pachymère, l'empereur Andronic d'altérer les monnaies.

« Pour la première fois sous Jean Ducas³ on avait altéré la monnaie d'or en y mêlant une moitié d'alliage, et ce système avait continué depuis.

« Lorsque Michel Paléologue eut recouvré Constantinople⁴, forcé aussi par la nécessité et surtout par le besoin d'envoyer de l'argent aux Italiens⁵, il changea l'ancien type monétaire et mit au revers l'image de Constantinople⁶; et à cette occasion il altéra la monnaie d'or, car sur 24 parties il en mêla 15 d'alliage.

« Après la mort de Michel Paléologue il y eut une légère amélioration, car les parties d'alliage furent réduites à 14 et celles d'or pur portées à 10.

¹ Pachymère, livre 6, chap. 32 et 33, traduction du P. Cousin.

² Voyez d'intéressants détails sur cette partie de l'histoire de la maison angevine et sur le duel de Charles d'Anjou avec Pierre d'Aragon dans Muntaner et d'Esciot.

³ Probablement Jean Comnène Ducas, fils d'Alexis Comnène et d'Irène Ducas, fille d'Andronic Ducas. Jean naquit en 1088, reçut de son père le titre d'empereur en 1092, succéda à son père Alexis en 1118 et mourut en 1143.

⁴ En 1261.

⁵ Ce fut cet argent qui paya le voyage de Procyda et l'expédition de Pierre d'Aragon en Sicile. (Voyez la Chronique de Prochyta.) Michel

redoutait l'attaque de Charles d'Anjou, mentionnée dans le texte ci-dessus, et il eut pour but de détourner ainsi le coup qui le menaçait.

⁶ D'après la description de ces monnaies par M. de Saulcy (page 427) : « Au droit on lit : ΜΙΧΑΗΛ ΔΕΧΟΤ Ο ΠΑΔΕΟ. — Aux pieds du Christ, assis et vu de face, paraît l'empereur à genoux. La Vierge le soutient et le présente au Christ. Près de la tête du Christ on lit : ΙC XC, et près de celle de la Vierge, Μ, initiale de Marie. — Au revers on voit ΜΡ ΘΥ aux côtés du buste de la Vierge, les mains étendues. Elle est entourée du plan d'une ville dont les murailles crénelées sont garnies de tours. »

« Aujourd'hui ces parties d'or pur ont été réduites de moitié ¹. »

A la suite de ces guerres entre le roi Pierre d'Aragon et le roi Charles d'Anjou, prince de Morée, l'amiral sicilien Roger de Loria vint ravager la principauté d'Achaïe et les îles qui en dépendaient à deux reprises, la première fois en 1284, pendant que vivait encore Charles d'Anjou; la seconde en 1288, après sa mort. Muntaner dit quelques mots de l'une et de l'autre expédition :

« E apres, dit-il ², l'almirall (Roger de Loria) feu altre viatge; que ana en Romania, e correch la illa de Mateli ³ e Estelimens ⁴ e les Formanes ⁵, e Tin ⁶, e les Micoles ⁷; e puix correch la illa de Xiu ⁸ hon se fa lo mastech, e pres la ciutat de Malvesia ⁹; e torna ab tant de guany en Sicilia que aytals cinch armades s'en pagaren; e axi mateix correch la illa de Curfo ¹⁰; e cremà et affegà tot lo reyal del castell; e puig correch tota la Xifelonja ¹¹ e el ducat ¹².

Charles d'Anjou mourut à Foggia dans le royaume de Naples le 7 janvier 1285.

Les monnaies d'Achaïe furent frappées en son nom de 1278 à 1285. J'ai placé un denier tournois de ce prince n° 8, planche III.

On y voit :

A droite, la croix entourée d'un anneau avec la légende K. R. PRINC. ACH. *Karolus rex, princeps Achaie*.

Au revers, le clocher de Saint-Martin surmonté d'une croix, et la légende DE CLARENTIA.

Charles II, prince d'Achaïe (et roi de Naples et de Jérusalem),
de 1285 à 1291.

A la mort de Charles I^{er}, la princesse Isabelle, âgée alors de 21 ans et veuve sans avoir été mariée, résidait à la cour de Naples, et Charles II, héritier de Charles I^{er}, était prisonnier en Aragon depuis le 5 juin 1284.

¹ Pachymère, livre 6, chap. 8.

² Chapitre 117.

³ Metellin.

⁴ Stalymène.

⁵ Je ne puis retrouver ce nom.

⁶ Tine.

⁷ Mycone.

⁸ Chio.

⁹ Monembasie.

¹⁰ Corfou.

¹¹ Céphalonie.

¹² Duché de Néopatras, mieux nommé despotat d'Arta. (Voyez les notes de Muntaner, page 330.)

Il ne fut remis en liberté qu'au mois de novembre 1288, et ne rentra à Naples que dans les premiers jours de juin 1289.

Pendant ce temps l'administration de la Morée fut livrée tout à fait à elle-même. A Rousseau de Sully avait succédé, en qualité de bail, Guillaume, duc d'Athènes¹; à Guillaume succéda, à ce qu'il semble par la *Chronique de Morée*, La Trémoille². Cet événement dut avoir lieu vers 1284 ou 1285.

La Trémoille eut pour successeur dans le bailat un autre grand seigneur français Nicolas, chastelain de Saint-Omer. Il était veuf de la princesse d'Antioche, et venait d'épouser la veuve du prince Guillaume³. Suivant la *Chronique de Morée*, l'administration de ce dernier fut très-supérieure à celle des autres. Toutefois, la Morée fut une seconde fois, à cette époque, ravagée par l'amiral Roger de Loria. Voici comment Ramon Muntaner rend compte de cette expédition, qui est de l'an 1286.

« Apres (l'amiral Roger de Loria en venant de la côte d'Afrique) feu la via de Cret, e pres terra en Candia; e lla ell refresca. E puix ell s'en vench batent la Romania; e barrejà molts llochs; e puix passa per boca de Setull⁴, e pres terra al port de les Guatles⁵; e vench s'en puix à Curon⁶; e los Venecians⁷ donaren li gran refrescament; e de Curon à Mocho⁸; e puix vench s'en en la playa de Matagrifo⁹, e aqui ell pres terra. E les gents del pays, axi de cavall com de peu exiren li tant que be foren cinch cents cavallers Francesos e molta gent de peu; e arregaren li batalla. E axi ell feu exir los cavalls de les galees, qui

¹ « Le premier bail que le roi Charles d'Anjou envoya en Morée fut Rousseau de Sully; mais quelque temps après, Guillaume, duc d'Athènes, lui succéda en qualité de bail et de vicaire général de toute la principauté. Le roi lui envoya de la Pouille ses pouvoirs, par lesquels il occupa l'office du ballat et fut bail du roi tout le temps de sa vie. C'est à cette époque que fut reconstruite la place de Dimatra, que les Grecs avaient détruite, dans les défilés de Scorta. » (*Chronique de Morée*, page 189.)

² Εἰς τοῦτο ἔδραμε καιρὸς, ἀπέθανε ὁ μέγας κύριος, ὁποῦτον μάλιστα ἔς τὸν Μωρεῶν, καὶ μετ' αὐτὸν ἐπέβη Τρίμουραν τὸν ἐλέγχεσιν αὐτὴν Χάλανθριτζας.
(*Chron. de Morée*, p. 189.)

³ *Chronique de Morée*, page 189.

⁴ Je ne puis retrouver le nom réel de cette position.

⁵ Porto-Quaglio en Morée, près du cap Matapan.

⁶ Coron.

⁷ On a vu, dans le règne de Guillaume, que ce prince avait cédé aux Vénitiens Coron et Modon, pour prix de leur assistance dans sa conquête de Nauplie et de Monembasie.

⁸ Moncio, Monçon, suivant les chroniqueurs latins et français; en réalité Modon.

⁹ J'ai expliqué ailleurs que ce lieu répond à la position du Castel-Tornese actuel, le Chlomoutzi de Geoffroy de Ville-Hardoin.

eren tro à cent cinquanta; e armats e apparellats vengren, batalla arren-
gada. E plach à Deus que donà victòria à l'almirall, axi quels Fran-
cesos e els homens del pays foren tots morts e presos; per que la Morea
d'aquell temps avant fo molt despoblada de bona gent. E com aço
hach feyt, vench s'en à la ciutat de Clarença, et feu restar de la gent,
e hach ne molt de thresor. E puix parti d'aquí e ana a barrejar la ciutat
de Patraix ¹. E puix barreja la Xifellonia ² e el ducat ³, e tota la illa
de Curfo ⁴, la qual ja altra vegada havia barrejada. E puix feu la via
de Polla ⁵ e pres terra à Brandis ⁶. »

Dès son retour à Naples, en juin 1289, Charles II s'occupa de pour-
voir à la meilleure gestion possible de sa principauté de Morée. La
première chose à faire était de trouver pour Isabelle, veuve de son
frère, un second mari capable de défendre personnellement le pays
contre les grands vassaux à l'intérieur, aussi bien que contre les atta-
ques du dehors. Les hommes les plus considérables et les plus intelli-
gens de la principauté souhaitaient eux-mêmes la présence d'un su-
périeur qui pût retenir entre ses mains tous les liens de l'autorité. La
princesse Isabelle était alors à Naples près de Charles II ⁷. A cette même
cour de Naples se trouvait en ce moment le sixième fils de Jean d'Avesnes
comte de Hainaut ⁸ et d'Alix de Hollande. Florent de Hainaut était
de son propre droit seigneur de Braine-le-comte, de Hall, d'Estroem,
et des bois de la saisine de Sars et de Vicogne.

Jusqu'aux fêtes de Pâques 1288 on peut constater, par les actes dé-
posés dans les Archives de Flandre, la présence de Florent de Hainaut
dans ses domaines ⁹. Il paraîtrait qu'au moment où Charles II fut dé-

¹ Patras.

² Céphalonie.

³ Le duché de Néopatras, mieux nommé des-
potat d'Arta.

⁴ Corfou.

⁵ La Pouille.

⁶ *Chronica dels reys d'Arago*, per Ramon
Muntaner, chap. 159. (Voyez page 374 de ma
traduction.)

⁷ Ἐτότε ἔλειπον τὸν παῖδον ὅπου οὐκ ἀπηγοῦμαι.

Ἦσαν ἡ περιγίσιον ἑλπίη ἡ Ζαμπιά,

Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνάπολιν μετὰ τὸν ῥήγην Κάβλον. (P. 190.)

⁸ Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, était le
fils de Bouchard d'Avesnes et de Marguerite de

Flandre, deuxième fille de Baudouin I^{er} de Con-
stantinople. Le mariage de Marguerite avec son
tuteur Bouchard d'Avesnes, engagé dans les or-
dres, avait été déclaré nul; mais le pape avait
prononcé la légitimité des deux enfans issus de
ce mariage. Le Hainaut leur avait été donné, et la
Flandre appartient à la descendance du second
mariage de Marguerite avec Guy de Dampierre.

⁹ Voici la date de quelques actes dans lesquels
il est fait mention de lui avant son départ pour
Naples.

1268. Il reçoit du comte de Hollande son cou-
sin la terre située entre la Veschie et la Neuve-
Veschie à la charge de l'hommage.

livré de sa prison, en novembre 1288, Florent de Hainaut, allié avec lui par le mariage de son parent l'empereur titulaire Philippe avec Béatrice d'Anjou, fille de Charles I^{er}, alla à sa rencontre, partit avec lui pour Naples et y fut revêtu de la dignité de grand-connétable. Florent, qui sentait bien qu'un sixième fils d'un comte de Hainaut avait peu de chances de posséder un grand état, jeta ses vues sur la principauté de Morée, dont l'héritière Isabelle demeurait avec lui à la cour de Naples, et plusieurs des grands feudataires de Morée furent favorables à son ambition ¹.

Le roi Charles II se montra disposé à ce second mariage de la fille aînée du prince Guillaume de Ville-Hardoin; et Florent épousa en effet Isabelle, princesse d'Achaïe et de Morée, en l'an 1291. Dans un acte daté du mardi après le quatrième dimanche de carême 1292, le comte de Blois consentit à ce que si Florent, auquel il donnait les titres de prince d'Achaïe et de grand-connétable de Sicile, venait à mourir, la veuve et

1272. Il est commis par le comte de Hollande, le mercredi avant l'ascension de 1272, au gouvernement de ses terres du côté de la partie orientale de l'Escaut et occidentale de toute la Zélande, et, à la Nativité de la Vierge qui suit, de toute la Hollande méridionale.

1273. Il requiert, le dimanche avant la Saint-Jean, de quelques particuliers les biens qu'ils avaient à Arne-Mulden.

1775. Le comte de Hollande consent, le mercredi après l'octave des Rois, qu'il jouisse de toute la terre de Moër près l'Escaut avec ses dépendances. Chargé de la procuration du comte de Hainaut son frère, il rend hommage à l'empereur Rodolphe des fiefs que ce comte tenait de l'empire et dont il avait été investi.

1282. Son frère, l'évêque de Metz, le commet pour renouveler, à la Chandeleur, les jurés de la ville de Metz, en vertu de la procuration expédiée par ce prélat à Rome, le 12 décembre précédent.

Idem. La veille de Noël 1282, il fonde, avec la comtesse sa mère, une chapelle en son château de Sejedam.

Idem. La même année, il donne, le samedi après la Saint-Bavon, quelques terres à l'abbaye de Mort-Duc, à la charge de certains services après sa mort.

1283. Après la mort de son frère Baudoin, qui avait fait mention de lui dans son testament de l'an 1280, le comte de Hainaut leur aîné lui donne pour sa part, le vendredi après la Trinité suivante, la terre d'Estroem, avec 400 livres de rente sur les terres que la comtesse leur mère avait en Hollande.

1286. Il lui assigne comme supplément, le vendredi après la Conversion de saint Paul, les terres de Braine-le-Comte et de Hall avec les bois de la saisine de Sars et 400 livres de rente sur ceux de Vicogne.

1287. En vertu de ces dons, Florent renonce, le mardi avant la Saint-Marc, étant au jardin du prieuré d'Haspres, à toutes les autres terres qu'il avait, et les remet entre les mains de son frère, consentant que tout lui retourne s'il meurt sans enfant.

1288. Ayant engagé les revenus de sa terre d'Estroem et des moulins de Buflle pour les réparations qu'il y avait à faire, il prie ses frères de confirmer cet acte, et fonde une chapelle en son château d'Estroem, le samedi d'après les octaves de Pâques.

¹ La *Chronique de Morée* cite entre autres un des douze pairs d'Achaïe qui était Geoffroy de Tournay, seigneur de Calavryta, et le grand-connétable de la principauté. (P. 190.)

ses enfans pussent lui rendre hommage par procureur de la terre d'Estroëm jusqu'à ce que l'enfant qu'il aurait fût en âge; huit ans après le comte de Hainaut lui donna la même autorisation, en date du mois d'août de la même année, et consentit que, si le tuteur de l'enfant ne s'acquittait pas de son devoir, il fût loisible à la mère d'en désigner un autre; et le vendredi après la Quasimodo de la même année 1292, le comte de Hollande lui permit de pouvoir disposer de ses terres en faveur de celui des enfans, fils ou fille, qu'il aurait de la princesse sa femme, et il permit en même temps à la princesse sa femme d'en pouvoir prendre possession par procureur, au profit de celui que le prince son mari choisirait.

Par suite de ce mariage, Charles II se dépouilla de la gestion des affaires de Morée et ne conserva plus que la seigneurie directe, et Florent, dit la *Chronique de Morée*¹, « en épousant en mariage légitime la dame Isabelle, obtint la principauté pour la posséder comme son propre héritage et la transmettre à ses descendans. On dressa par écrit, ajoute le chroniqueur², tout ce que le prince devait au roi, et respectivement ce que le roi devait au prince. Un des articles portés dans le privilège devait faire le malheur du pays et était en même temps une grande injustice: c'était que, si jamais la principauté venait à échoir à une fille, elle pourrait régner seule; mais que, si elle voulait se marier, elle devait obtenir la permission du roi de Naples alors régnant, faute de quoi elle serait déshéritée de la souveraineté de Morée et de toute la principauté. On confirma ensuite ces conventions, et le roi fit aussitôt conclure le mariage. Ainsi messire Florent épousa la dame Isabelle, fille du prince Guillaume. Ce mariage fut célébré avec beaucoup de pompe, de réjouissances et de frais. Les nouveaux mariés furent conduits à l'église, où le métropolitain de Naples les bénit selon l'usage. *Le roi revêtit alors Isabelle comme héritière naturelle de toute la principauté.* Il donna de même l'investiture à messire Florent, qu'il fit placer sur le trône de prince, et il le revêtit du titre de prince d'Achaïe. »

Jusqu'à ce moment Charles II seul avait rempli ces fonctions en qualité de seigneur direct et de tuteur d'Isabelle. Ses fonctions cessèrent avec l'investiture donnée aux deux époux.

¹ Page 192.² *Chron. de Morée*, page 192.

Je donne pl. III, n. 6, une monnaie de Charles II en qualité de prince d'Achaïe. On y voit :

Au droit, la croix entourée de l'anneau et de la légende KA. PRINC. ACH. *Karolus, princeps Achaie.*

Au revers, le clocher de Saint-Martin surmonté de la croix avec la légende CLARENTIA.

Florent de Hainaut et Isabelle de Ville-Hardoin, princes d'Achaïe.

« Les fêtes du mariage étant terminées, dit la *Chronique de Morée* ¹, messire Florent se mit en route pour partir de la Pouille et se diriger avec pompe vers la Morée..... Il arriva à Brindes et y trouva ses bâtimens, à bord desquels il se rendit à Clarentza, où le bail de Morée, Nicolas de Saint-Omer, l'attendait. »

J'ai prouvé par les actes tirés des archives de Flandres que ce récit de la *Chronique* était en parfaite conformité avec les faits.

R. Muntaner mentionne aussi ce mariage en passant ².

Une fois les cérémonies de serment et d'installation terminées, Florent songea à régler les affaires de son nouveau pays. Sa première pensée fut de conclure une paix durable avec l'empereur des Grecs, et à cet effet il envoya des ambassadeurs auprès de celui qui commandait au nom de l'empereur dans le Magne ³. Celui-ci en prévint l'empereur, qui se hâta d'envoyer en Morée un des plus hauts dignitaires de sa cour, ce même Philantropinos qui plus tard, en 1296, après avoir été orné des plus hautes dignités de la cour impériale et de celle de duc de l'Asie Mineure ⁴, se révolta, fut livré par les Crétois, et puni, au mois de décembre de la même année, par la perte de la vue ⁵. Philantropinos conclut une trêve entre le prince et l'empereur, et l'empereur ratifia la paix par une bulle d'or. « Dès ce moment, dit la *Chronique*, Florent, en prince sage, se livra tout entier à la bonne administration de son pays et au développement

¹ Page 192.

² Que-us dire? que mosenyer En Falip (Philippe d'Anjou, premier mari d'Isabelle) no vix-que molt de temps, ans muri, e no hach infant negu. E puy la princesa hach per marit un gran baro del linatge del compte L'inerus (de

Hainaut). (Chap. 262.)

³ Dorothee dit que ce chef impérial était alors Cantacuzène.

⁴ Pachymère, livre 3, chap. 9.

⁵ Idem, ibid., chap. 10 et 11.

de toutes les ressources qui s'y trouvaient; et tous prospérèrent, Français et Grecs. » L'empereur, se voyant libre de ce côté, conçut alors le projet d'attaquer le despote d'Arta Nicéphore. Ce dernier envoya aussitôt des ambassadeurs à Florent de Hainaut pour réclamer son alliance. La princesse Isabelle, femme de Florent, était sa nièce¹, puisqu'elle était fille de sa sœur Hélène et de Guillaume de Ville-Hardoin. Florent accéda à ses propositions, et la guerre recommença contre l'empereur grec, qui s'était fortifié de soixante galères génoises². La *Chron. de Morée* ne fixe pas l'année de cette guerre, mais elle doit avoir eu lieu en 1292 ou 1293, puisque Florent n'arriva comme prince en Achaïe qu'à la fin de 1291, et que Nicéphore, despote d'Arta, père de Thomas, mentionné dans la *Chronique* comme otage de son père³, et d'Ithamar, qui épousa Philippe prince de Tarente⁴, mourut avant 1293⁵.

J'ai vainement cherché quelques détails sur cette guerre dans Nicéphore Grégoras et dans Pachymère; ils n'en disent pas un mot. La *Chronique de Morée* est le seul monument contemporain qui en parle, et l'auteur vivait à une époque trop rapprochée de celle où se passaient ces événements pour ne pas les avoir bien connus. Tout ce qu'il dit sur le despote Nicéphore, père de Thomas et d'Ithamar, est de la plus parfaite exactitude, et je ne vois aucune raison pour révoquer en doute aucun des détails de cette campagne; et il est d'autant plus à regretter que les manuscrits connus jusqu'ici offrent tous deux une lacune à ces endroits, qu'aucun autre histoire ne saurait y suppléer.

J'ai aussi recherché si les chroniques génoises ne me mettraient pas sur la voie. La continuation de la chronique de Caffaro par Jacques Doria, qui commence en 1280 et se termine précisément à cette année 1293, contient quelques faits qui prouvent du moins la possibilité de la part prise par les soixante galères génoises, à cette époque, dans cette guerre.

Après avoir raconté les discussions élevées entre les deux répu-

¹ Florent, prince de Morée, appelle en effet Nicéphore, despote d'Arta, *mon bon oncle*. (Voy. *Chronique de Morée*, p. 197.)

² Κάτιςσα ἑξήντα φάλας, τὰ ἐναι τῶν Γενουέσιων. (P. 200.)

³ Page 195.

⁴ Voyez Pachymère, livre 3, chap. 4.

⁵ « Ἀλλὰ φάναι καὶ ὅτι θύσας δεσπότης ὁ ἐξ Ἀγγέλου Νικηφόρος

τελευτήσας τὸν βίον. » (Pachymère, tome 1, p. 200.)

Pachymère fait commencer en 1293 l'association de Michel à l'empire par Andronic son père, et la *Chronique de Morée* donne à Michel le nom d'empereur au moment de cette guerre. (Voyez la *Chronique de Morée*, page 194.)

bliques de Venise et de Gênes au sujet de quatre galères vénitiennes chargées de la garde de Chypre, prises en pleine mer par sept galères génoises, Jacques Doria ajoute :

« Veneti verò jam armaverant galeas 14 magnas, velut tardas, sub spe transmittendi eas cum mercatoribus et mercibus in Armeniâ et Cypro, que de Venetis recesserunt penultimâ die decembris. Quibus de causis, post reditum nostri ambasciatoris una galea peroptimè fuit armata, que ire deberet veloci cursu in Siciliam et in omnes partes Orientis, ubicumque Januenses essent, ac ipsis predicta narret et faceret manifesta. . . . Fuerunt armate in Januâ pro communi hoc anno galee 21 et galeoni 5, que quasi nihil ceperant, quoniam Pisani ipso anno non fuerunt ausi intrare in mare, nisi fortè pauci cursales. De galeis verò omnibus et galionis armatis à tempore guerre citra usque in hodiernam diem, in summa 627, sicut vidi et certissimè didici, aliquæ fortè galee armate fuerunt etiam pro communi, dicto tempore, de quibus mihi memoriæ non occurrit, et ideò eas non redegì in scriptis. Cognoscat autem ventura posteritas quòd his temporibus civitas Januensis divitiis et honore maximè coruscabat, et terre omnes et civitates et loca Riperie, à Corvo usque Monacum et etiam ultra jugum, eidem obediebant in omnibus tanquàm majori et matri, ac in terrâ et mari pre aliis civitatibus Italie honore, potentia et divitiis coruscabat; quam Dominus omnipotens in his et majoribus semper de cetero conservare dignetur ad suum sanctum servitium ! »

La *Chronique de Morée* interrompt le récit de cette campagne au moment de l'arrivée des Grecs et des Génois dans le canton de Vornitza, après la levée du siège de Joannina. Dorothée, dans son extrait, ne dit pas un mot de cette campagne, et il s'arrête immédiatement après la conclusion de la paix avec l'empereur¹. Peut-être le manuscrit d'après lequel il a fait son extrait n'allait-il pas au delà ?

Pendant la vie de Florent de Hainaut il y eut une mutation dans

¹ Caffaro, *Annales*, livre 10, col. 607 et 608 ; Muratori, tome 6.

² « Καὶ ἔστασαν εἰς τὴν Μονεμβασίαν εἰς τὸν ἀγίον Κωνσταντῖνον, ὅπου ἦτον ἀγίως εἰς τὰ πόσθη τοῦ βασιλέως τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἔστασαν φοβούμενοι ἀρματοφόρους διὰ τὴν ἀγάπην. Καὶ ὡς τὸ ἔπαυεν ὁ βασιλεὺς, τοὺς ἔδωκεν μετὰ πολλὰς χάριτας, καὶ

ἔγινε μεγάλη ἀγάπη μετὰ τοῦ βασιλέως καὶ τοῦ πριγκίπου (qu'il appelle maître Φλόριος), καὶ ἀναπαύθη ὁ λαὸς τοῦ Μωραίας, καὶ ἔδωκαν τὸν θάνατον. » (Voyez Dorothée, page XLIII de mon édition, à la suite de ma notice sur la *Chronique de Morée*.)

la seigneurie directe de la principauté d'Achaïe. On a vu, à l'article du prince Guillaume, qu'en l'an 1267 l'empereur Baudoin II et le prince Guillaume, étant ensemble à Naples, avaient conclu avec Charles d'Anjou un traité en vertu duquel, moyennant certains secours stipulés, l'empereur faisait à Charles des cessions désignées dans l'acte, et entre autres celle de la seigneurie directe de l'Achaïe, et que Guillaume, dans l'intérêt du mariage de sa fille avec un fils du roi, donna son adhésion à cet acte. Après la mort de Baudoin II, l'empereur Philippe son fils renouvela les mêmes engagements, en 1274, avec le roi Charles d'Anjou, en épousant Béatrice, sa fille, et cet acte fut ratifié par Charles, prince de Salerne, fils aîné de Charles ¹.

Les Vêpres siciliennes en 1282 et la guerre avec Pierre d'Aragon qui les suivit forcèrent Charles d'Anjou à détourner pendant quelque temps ses vues de la conquête de l'empire grec. A sa mort, son fils Charles II, tenu en prison jusqu'en 1288, eut ensuite des affaires trop importantes dans ses propres états pour songer à l'exécution immédiate des vastes plans de son père. Toutefois, il ne les abandonnait pas complètement. Philippe, fils de Baudoin II, avait épousé Béatrice, sœur de Charles II. Après sa mort, en 1286, sa veuve continua à rester à Naples avec sa fille unique Catherine, héritière des droits de la maison de Flandres. La main de la jeune impératrice Catherine était convoitée par l'empereur Andronic pour son fils Michel, parce qu'il voyait dans cette alliance un moyen d'anéantir les prétentions des empereurs titulaires français, et par le roi de France Philippe-le-Bel, pour son frère Charles de Valois, qui, après les énormes pertes de la France en 1285 ², avait été forcé de renoncer à son titre de roi d'Aragon, et, soutenu par son frère, ambitionnait alors le titre d'empereur de Constantinople. L'alliance de Catherine avec Michel Paléologue ne put arriver à fin. Philippe-le-Bel, de son côté, afin d'assurer le succès de ses vues d'établissement pour son frère ou pour quelque autre prince de sa maison, résolut de faire venir Catherine en France. Avant son départ, motivé par le soin à donner aux grandes terres qu'elle possédait en France ³,

¹ Toutes ces pièces sont conservées R. 49, Arch.

² Voyez le récit de la campagne de 1285 en Catalogne, par Muntaner et d'Esclot.

³ Quia egregia domicella Catharina, bone

memorie domini Philippi imperatoris Constantinopolitani filia, Imperatrix Constantinopolitana, neptis nostra clarissima, posita in procinctu itineris eundi in Franciam pro manutentione.

Catherine ratifia, le 13 mai 1294, la cession faite par son grand-père Baudoin de la seigneurie directe d'Achaïe à Charles I^{er} d'Anjou, cession acceptée par Guillaume de Ville-Hardoin. Le 13 août de cette même année 1294, Charles II transporta ses droits à la seigneurie directe d'Achaïe, à l'île de Corfou et à quelques autres droits en Roumanie, droits résultant des traités précédents, à son fils puîné Philippe, prince de Tarente¹.

Après le récit de cette guerre par la *Chronique de Morée* je ne trouve plus, ni dans les historiens grecs ni dans la *Chronique de Morée*, aucune mention de Florent de Hainaut. Cette dernière chronique parle seulement de sa fille Mathilde ou Mahaut², qu'il eut de la princesse Isabelle.

Un certificat de l'archevêque d'Athènes, du grand-connétable d'Achaïe et d'autres grands seigneurs de cette principauté, annexé à une procuration du 5 décembre 1305, atteste que Mathilde avait eu douze ans accomplis, c'est-à-dire l'âge requis par le code féodal pour entrer

gubernatione et conservatione terre sue quam in illis partibus obtinet, etc. (Traité de 1294. Registre 49 des Archives et n° 77 fonds Brienne, B. R.

¹ Philippe cette même année épousa Ithamar, fille du despote d'Étolie Nicéphore. Anne, veuve de Nicéphore, avait d'abord désiré marier sa fille à ce même Michel pour lequel on recherchait aussi la main de l'impératrice Catherine. L'empereur Andronic voyait dans le mariage de son fils avec Anne un moyen de mettre fin aux troubles qu'avait suscités dans l'empire cette famille puissante des Ange d'Étolie; mais le clergé ne voulut jamais autoriser ce mariage, à cause des liens de parenté (Eulogie, mère d'Anne, était tante d'Andronic). Anne tourna alors ses vues d'un autre côté, et ayant obtenu de son fils Thomas le pouvoir de disposer du titre de despote, elle donna sa fille Ithamar en mariage à Philippe, prince de Tarente, en lui faisant avec ce titre de larges concessions de territoire en Étolie : « ὅθεν καὶ τῷ μὲν θυγατρὶ τοῦ δεσποτῆος αἰχμητῆς καὶ λαδοῦρας, τὴν δ' ἑνὶ τῷ αἰχμητῆρος ἀνελκίσαντα, πρὸς ἑταίρους ἀφ' ὧν καὶ τὸν δεσποτῆα ἐκταράσσεται φιλικῶν, οὐκ ὀλίγα τῶν τῆς χώρας καὶ πόλεως ἐς πρόσω δοῦσα τῇ θυγατρὶ. » (Pschym., t. 2, p. 202.) Philippe prit en effet, aussitôt après ce mariage, le titre de despote,

qu'il ajouta à celui de prince de Tarente; et il fit frapper des monnaies en son nom sous ce double titre.

J'ai fait graver une de ces monnaies, pl. IV, n. 2. Elles portent absolument les mêmes types que les monnaies d'Achaïe, dont Philippe possédait la seigneurie directe, et furent probablement frappées dans le pays. On y voit :

Au droit, la croix entourée de l'anneau et surmontée d'une croix plus petite, et la légende : PHIS. P. TAR. DESP. *Philippus, princeps Tarenti, despotas*.

Au revers, le clocher de Saint-Martin de Tours surmonté d'une croix avec la légende : NEPANTI CIVIS; Lepante ou Naupacte portait alors le nom de Nepante.

² Mahaut y est mentionnée sous le nom de Marguette et sous celui de Maalis. Elle est citée à propos de Guy de La Roche, duc d'Athènes, qu'elle épousa en effet.

..... Τὴν ἀνέμαζαν καὶ δεσπὴν Μαργίταν. (P. 169.)

ὅταν ἐκταράσσεται καὶ ἔγνη καὶ ἀνελκίσεται

ἐκείνη μὲν τὴν ἀνελκίσαντα τὴν δεσπὴν τὴν Ζαράταν,

ἐκτὸς ἐκείνη τὸν νόμον τοῦ ἀνελκίσαντος, καὶ τὴν κατὰ τοῦ

ἐκείνη τὴν δεσπὴν τῆς ἐκταράσσεται γυναίκας

Μαίαν τὴν ἀνελκίσαντα, οὕτως τὴν ἀνελκίσαντα. (P. 187.)

en possession, au 30 novembre 1304. Elle était donc née le 30 novembre 1292.

Muntaner parle aussi de cette fille dans sa chronique.

« E d'aquell (de Florent de Hainaut) hach (Isabelle) una filla. E puy's muri aquell princep¹. »

Florent vécut en effet peu d'années après les événemens dont je viens de parler. On trouve dans les archives de Flandres, sous la date d'octobre 1296, un acte du comte de Hainaut qui déclare ne rien prétendre aux terres de Keuste et de Ploih, acquises par Florent des derniers de sa femme, sous le nom du seigneur de Boussoit; et ce qui prouverait que Florent survécut peu à cette acquisition, c'est qu'on voit, à la date du vendredi après la Saint-Jean de l'an 1297, le seigneur de Boussoit, comme tuteur de la fille du prince Florent, faire hommage au comte de Hainaut de toutes les terres qui relevaient de lui; et à la date de la décolation de saint Jean suivant, le même seigneur de Boussoit faire hommage au comte de Blois, seigneur d'Avesnes, pour la terre d'Estroem, aussi en qualité de tuteur de la fille du prince Florent, cette même Mathilde de Hainaut mentionnée ci-dessus.

Un autre acte, cité par le père Anselme, fixe d'une manière certaine à l'an 1297 la mort de Florent de Hainaut. Dans cet acte, daté du 20 décembre 1297, Isabelle, étant veuve, donne à Marguerite de Ville-Hardoin sa sœur, dame de Matagrifon, *les terres de Blobocan, de Gligorianni, ou la terre de Caritain² et de Merlinay, de Noximo et de Niennos, qui lui étaient échues*, en augmentation de son château de Matagrifon, à la charge pour ses hoirs de fournir un chevalier.

J'ai placé, n° 8, planche III, une monnaie de Florent de Hainaut, prince d'Achaïe. On y voit :

Au droit, la croix entourée de l'anneau avec la légende FLORENS P. ACH., *Florens, princeps Achaie*.

Au revers, le clocher de Saint-Martin de Tours surmonté d'une croix, avec la légende DE CLARENCIA.

¹ Chronique de Muntaner, chapitre 262.

² Caritena. Les autres noms sont certainement défigurés par le père Anselme; mais je n'ai pu

les rectifier, n'ayant pas les actes originaux sous les yeux.

Isabelle seule, princesse d'Achaïe, de 1297 à 1301.

Muntaner raconte que ce fut avant son voyage (de 1299) en France qu'Isabelle, restée veuve une seconde fois, songea à chercher pour sa fille Mathilde un protecteur puissant, qui pût lui assurer après elle la succession de la principauté, et qu'elle jeta ses vues, à cet effet, sur Guy de la Roche, que Muntaner a connu personnellement. Le fait de ce mariage est de toute vérité ; mais Muntaner me semble l'avoir placé trop tôt, et lui-même d'ailleurs aide à redresser l'erreur qu'il commet, puisqu'il ajoute qu'au moment de ce mariage Mathilde était âgée de douze ans¹, ce qui serait impossible si on plaçait ce mariage avant le séjour de 1299 à Rome, puisque Isabelle n'ayant épousé Florent qu'en 1291, sa fille Mathilde n'avait, au moment de son départ pour le jubilé, que sept ou huit ans. Muntaner aura confondu le premier voyage hors de la principauté avec le second, qui est de 1304, et c'est en effet avant ce second départ que fut conclu, comme nous le verrons plus loin, le mariage entre Mathilde et le duc d'Athènes.

Les apprêts du grand jubilé de 1300 attirèrent Isabelle en Italie et à Rome, où un immense concours de pèlerins affluait de toutes les parties du monde chrétien², pour y profiter des indulgences extraordinaires accordées par Boniface à tous ceux qui visiteraient les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

On a de cette époque de la vie d'Isabelle, pendant laquelle elle géra la principauté en son nom seul, une monnaie que j'ai placée n° 7, planche III. On y voit :

Au droit, la croix entourée d'un anneau avec la légende YSABELLA. P. ACH. *Ysabella, principissa Achaïe.*

¹ « E la princesa (Isabelle) com sa filla fo de edat de XII anys, dona la per muller al bon duch de Tenes. E com la princesa hach maridada sa filla, ana s'en en França e pres per marit mosenyar En Falip de Saboya. » (Chap. 262.)

² Le célèbre chroniqueur J. Villani raconte (livre 8, ch. 36) qu'il fut lui-même attiré à Rome par ces solennités : « *Chò vi fui preso e viddi,* » et que ce fut ce grand spectacle et les souvenirs

qu'il éveilla en lui qui lui firent naître l'idée de consacrer ses chroniques à la gloire de Florence, comme les historiens anciens avaient consacré les leurs à la gloire de Rome : « E così, aggiunt-il, mediante la grazia di Cristo, nell'anni suoi 1300, tornato io da Roma, cominciai a compilare questo libro, a reverenza di Dio e del beato Santo Giovanni, e a commendazione della nostra città di Firenze. »

Au revers, le clocher de Saint-Martin de Tours surmonté d'une croix, et autour de la monnaie la légende D. CLARENCIA.

Aussitôt après son arrivée à Naples, elle se dirigea vers Rome. Peut-être un autre motif que les cérémonies religieuses de jubilé l'appelait-il à Rome? Data, dans son histoire des princes de Savoie-Achaïe raconte que depuis plusieurs années le prince Philippe de Savoie désirait obtenir la main d'Isabelle ¹ et qu'il profita aussi de l'occasion du jubilé pour se rendre à Rome et voir la princesse.

Isabelle devait alors avoir trente-cinq à trente-six ans. Philippe était plus jeune qu'elle et n'avait que vingt-quatre ans; mais, dépossédé de la Savoie et réduit au Piémont, la possession de la principauté d'Achaïe tentait son ambition. Le pape et le roi de Naples favorisaient cette alliance, et Isabelle n'était pas moins intéressée que Philippe à la conclusion de ce mariage.

Quelques jours auparavant, Isabelle accorda, par la lettre patente suivante, à son futur mari la châtellenie et la ville de Corinthe pour lui rester en propre, au cas seulement où ils n'auraient pas d'enfant ensemble, *pour qu'il ne perdît pas sa peine en l'espousant* ².

« Nous Isabeau, princesse d'Achaïe, faisons assavoir à tous chaus qui ces presentes lettres verront et liront, que cum ce soit chouse que traitement et paroles soient de mariage fere entre nous et noble haron et aut, mon sieur Philippe de Savoye, par la main des reverends peres, de mon sieur Lucha del Fiesc et de mon sieur Leonart vesques d'Albanes et par la Diex grace cardinalx de Rome, et par l'entroit et le commandement de saint pere mon sieur Boniface, par la miseracion divine apostoille de la sainte eglise de Rome, en lequel traitement *nous demandons et requerons le dit mon sieur Philippe qu'il viegne en nostre presence et amenit avec li certaine quantité de gens d'armes à cheval et à*

¹ Storia dei principi di Savoia del ramo d'Acala, signori del Piemonte dal 1294 al 1518, Torino 1832, 2 vol. in-8°, par Data.

M. Data fait remonter ce désir au mois de septembre 1295 : « Ritrovo, dit-il, che nel settembre del 1298 spedi à Roma certo Filippo frate di Pinerolo per questa prattica (la négociation du mariage avec Isabelle) à cui s'interessava il sommo Pontefice. » (Page 35 recto, 1.)

1^{re} PARTIE.

M. Data n'ayant pas publié, dans son Appendice, la pièce sur laquelle il fonde ce renseignement, je ne puis en peser l'autorité. Si cela était vrai, il en résulterait qu'Isabelle était veuve une seconde fois dès 1296, au lieu de l'être en 1297, comme j'ai cherché à le prouver et comme cela me semble résulter des actes de 1296 et de 1297, que j'ai cités plus haut.

² Guichenon, *Hist. de Savoie*, Preuves 102.

pié, por deffendre et maintenir nostre guerre encontre nos ennemis; et le dit *monsieur Philippe nous requiert que nous li doons pouvoir de nostre terre et de nostre princey*, pour le travail de son corps et pour les despens que il et ses gens feront pour aller en nostre princée, en telle maniere que les chouses que nous li donnons soient siens, se ainsi advenoit que nous et li ne feissions hoirs ensemble qui restast à nostre heritage et nostre princée :

« Et nous, voyans et reconnoissans que ledit monsieur Philippe demande et requiert chose juste et raysonnable, et qu'il ne seroit avenant qu'il perdist avecque nous son temps ne son travail, ne ses despans qu'il fera por luy et por ses gens por aller en nostre terre, et voyans qu'il nous estoit besoin qu'il maintiegne et deffande nous et nostre terre et face nostre guerre : pour ce, nous, de nostre bonne volonté, donnons et faisons donation pure et mere entre vis et non revocable, au dit mon sieur Philippe de Savoie, devant que matrimoine soit fait ne compli et devant qu'il nous hait esposée, c'est assavoir : *du chastel et de toute la chastellenie de Corinthe et de la ville*, avec toutes ses raisons et appartenances et droytures, *en plaine juridiction et seigneurie*, tant ce que nous tenons à nostre domayne, comme fieus et hommages et toutes autres raisons et appartenances qui à ladite chastellenie de Corinthe appartiennent et pourroient appartenir, en tel maniere que, se nous et ledit monsieur Philippe ferons hoirs ensemble qui soient hoirs et princes de nostre terre et de nostre princée, que ceste donation soit casse et vane et de nulle valeur. Et ceste donation faisons nous au dit mon sieur Philippe en telle maniere qu'il soit quite, et si l'en quittons, del service de son corps à toute sa vie, qu'il devroit faire ou seroit en tenus, por ces choses que nous li avons données, ensy comme cy dessus se contient :

« Et por ce que ceste chose soit ferme et stable, nous havons données ces presentes lettres ouvertes au dit mon sieur Philippe, scellées de nostre grand scel pendant, qui furent escriptes à Rome, à 7 jours du mois de fevrier, l'an de N.-S. J.-C. 1301, de la 14^e indic. »

Le mariage fut célébré à Rome, entre le 17 et le 27 fevrier, en présence du cardinal Luca Fieschi et de Léonard, évêque d'Albano, qui avaient assisté au premier acte. Charles II de Naples était présent aux cérémonies de ce mariage; et, en l'absence de son fils le prince de

Tarente, auquel il avait fait cession de la seigneurie directe de Morée en 1294, il donna l'investiture par l'anneau à Philippe de Savoie, le jeudi 23 du même mois de février, à Rome ¹.

Isabelle de Ville-Hardoin et Philippe de Savoie, princes d'Achaïe,
de 1301 à 1311.

Le mariage terminé et l'investiture reçue, Philippe s'achemina, avec la princesse Isabelle d'Achaïe son épouse, vers Pignerolles, chef-lieu de ses états de Piémont, où il avait à régler ses affaires avant son départ pour la Morée. Il nomma un conseil de gouvernement pour le Piémont ² et s'embarqua pour la Morée.

Ainsi que cela était d'usage au commencement d'un nouveau règne ³,

¹ Voici cet acte d'investiture tel qu'il est rapporté par Guichenon (*Histoire de la maison de Savoie*, Preuves 103) :

« Anno Domini 1301, indictione 14, die Jovis 13 mens. febr., presentibus magnificis et nobilibus viris : domino Henrico de Vilario, archiepiscopo Lugdunensi, — domino Ottone domino Grançon, — domino Rogerio de Lauria, — domino Bartholomeo de Capua, — domino Joanne Pepino de Barlota, — domino Guillemo de Montebello, milite, — domino Petro de Brayda, milite, — et domino Antonio de Burgis, testibus ad hoc vocalis :

« Noverint universi presens inspecturi publicum instrumentum, quod, contracto matrimonio inter illustrem virum dominum *Philippum de Sabaudia* ex una parte, et nobilem mulierem dominam *Isabellam principissam Achaie*, ex altera, et ut etiam preponeretur de dicto principatu per eandem principissam Achaie eidem domino Philippo nomine dotis, dato et accedenti predicto domino Philippo cum eadem reverentia quā decebat ad presentiam serenissimi regis domini Caroli II, Dei gratia Jerusalem et Sicilie regis, duci Apulie, principis Capue, Provincie et Forcalquerii comitis, dicti principatus Achaie investituram petendo et fidelitatem pollicendo : prefatus dominus rex, videns et cognoscens petitionem, oblationem et requisitionem dicti domini Philippi fore justam,

accepto ab ipso domino Philippo, pro dicto principatu Achaie, nomine et vice carissimi filii ipsius domini regis, domini *Philippi principis Tarentini* ad quem ipsius principatus Achaie vassallagium et homagium prefatus dominus rex pertinere dicebat, homagio et fidelitatis debite juramento, salvis et exceptis homagio et fidelitate per dictum dominum Philippum de Sabaudia factis, pro terra Pedemontium, illustri viro domino Amedeo, comite Sabaudie et in Italia marchioni, cum quodam annulo quem dictus dominus rex de suo traxit digito, de dicto principatu Achaie, nomine et vice prefati domini *Philippi principis Tarentini* supradicti ipsum dominum *Philippum de Sabaudia* investivit.

« Actum Rome in contractu sancti Joannis de Laterano, in hospitio quo hospitabatur dominus rex Carolus supradictus.

« Signé : Franciscus de Suavis. »

² Data, dans sa *Storia dei principi di Savoia del ramo d'Achaia, signori del Piemonte*, cite (Appendice n° 13) un arrêté rendu le 10 décembre 1301 par : dominus *Guillelmus Pruvana*, judex Pinarolli, *Facius Lardonus de Vigona*, *Barrinus de Plesascho*, *Obertus de Lucerna*, et *Jacobus de Scalengis*, vicarii generales et gerentes illustris domini Philippi de Sabaudia, principis Achaie, in partibus Pedemontis.

³ La *Chronique de Morée* commence presque

il renouvela tous les officiers et châtelains, et il créa Benjamin chancelier d'Achaïe, emploi sans doute vacant par la mort de Léonard de Vérules, qui l'avait occupé si longtemps, ainsi qu'on le voit dans la *Chronique de Morée* et dans tous les actes du temps.

Isabelle accoucha dans l'année 1302, au château de Beauvoir ou Belveder en Morée, d'une fille nommée Marguerite. Le 24 décembre de l'année suivante ¹, Philippe son mari et elle firent don à cette fille des châteaux de Caritena et de Bosselet ou Boussoit, par l'acte suivant ² :

« Nous Philippes de Savoie, prince d'Achaye, et Ysabiaux, princesse de celle meisme princée, faisons assavoir à tous ceaus qui cestes presentes lettres verront et orront : que nous, per nous et per nous hoirs, donnons et octroyons à nostre chiere fille Marguerite et as hoirs de son corps, le chastel et la chastelenie de Cariteyne et de Bosselet, à tutes leurs raisons, droitures et appartenances, tant ce qui est au domayne per domayne, comme ce qui est aux homages, homes, juridiction, justice, laut et vant, et tout ce qui appartient à la haute seigneurie, par ainsi que ladite Marguerite nostre fille doit tenir toutes ces devant dites choses de nous et de nos hoirs qui seront princes, pour le service de son corps et de six chevaliers six mois en l'ant. Et pour ce que ceste chose soit ferme et stable, et que nulle personne ne puisse aller à l'encontre par nul temps, havons nous fait donner à la dicte Marguerite nostre fille cestes lettres ouvertes, scellées de nostres sceaux pendans. Et à plus tesmoniance et fermeté de ceste chouse, nous havons requeru le honorable et sage Benjamin, chancelier de nostre princée, qu'il mete su son propre seyaule à ces presentes lettres.

« Et nous, Benjamin, chancelier de la princée d'Achaye, à la requeste de très-haut et puissant nostre chier seigneur monsieur Philippes de Savoie, prince d'Achaye, et de nostre chiere dame madame Ysabiaux, princesse de celle meisme princée, havons mis nostre

toujours l'annonce d'un nouveau règne par ces mots :

ὁφειδίου ἀλλὰ ἐν, ἰδανὲν ἀλλοὺς νέους, etc. (P. 185.)

Τα ὁφείδια δια ἀλλὰ ἐν, πρῶτον τοῖς κασιγλάνοις, etc.

(Page 193.)

¹ Le père Anselme cite sous l'année 1302 un acte par lequel le comte Philippe de Hainaut

promet à Philippe et à Isabelle, en date du mois de mai 1302, de leur payer 2,000 livres de rente tant qu'ils conserveront la tutelle de Mathilde, fille de Florent de Hainaut, défunt prince de Morée, pour les terres que cette fille possédait du droit de son père en Hainaut et en Hollande.

² Guichenon, Preuves 110.

seyaul propre à ces dites presentes lettres, en tesmoignance de vérité.

« Ce fut fait à Biauvoir, an l'ant de l'incarnation 1303, à 24 jours dou mois de desembre de la seconde indicion. »

L'original de cet acte est conservé dans les Archives de la cour à Turin ¹. Des deux sceaux pendans qui y sont désignés, il ne s'y trouve plus que le sceau d'Isabelle. MM. Cibrario et Promis le décrivent ainsi dans leur bel ouvrage sur les sceaux des princes de Savoie ².

« Sigillo grande in ovale acuta e contrasigillo di cera rossa. Nel sigillo è figurata, in una nicchia merlata, con arco di sesto acuto, una donna velata e tenente colla mano sinistra un fiore. Sopra l'arco vedonsi due scudetti colla croce ancorata d'Acaia. La leggenda attorno è : S. YSABELLE. PRIPISSE. ACHAIE ³. Il contra sigillo è tondo; ha uno scudo appuntato colla stessa croce ancorata e cimato di picciola croce semplice attraversata da un bastone posto in banda. In giro attorno leggesi : † S. SECRETU. YSABELLE. PNCIPISSE. ACHAIE ⁴. Per un massetto di seta gialla pende alla donazione, etc. »

Le sceau de Philippe, qui était pendant au même acte, aura été brisé par le temps; mais on le retrouve conservé dans les mêmes archives et annexé à un acte de l'année 1313. Il est ainsi décrit par MM. Cibrario et Promis dans l'ouvrage ci-dessus cité ⁵ :

« Sigillo grande tondo e contrasigillo di cera rossa. Nel sigillo vien raffigurato un guerriero à cavallo, armato di tutto punto, che tiene colla mano destra la spada sguainata e colla sinistra lo scudo sul quale è incisa la croce attraversata da un bastone in banda. Ha l'elmo ingraticolato e cimato d'una specie di penacchio che vedesi pure sulla testa del cavallo, coperto di gualdrappa segnata altresì della croce in due luoghi. Attorno al campo leggesi : S. PHILI.... BAVDIA. MILIT.... NCIPIS. ACAYE ⁶. Il contrasigillo è tondo, di cera rossa, con un scudo appuntato colla croce, ma è senza splendori. La leggenda è così : S. PHILI.... E SABAVDIA MILIT ⁷. Per una cordicella di filo bianco è attaccato questo sigillo

¹ Principi del sangue, mazzo 3, n° 12.

² *Sigilli de' principi di Savoia* raccolti ed illustrati da Luigi Cibrario e da Domenico Casimiro Promis. — Torino, della stamperia reale, 1834; in-4°, pages 232 et 233.

³ *Sigillum Isabelle principisse Achaie.*

⁴ *Sigil. secretum Isabelle principisse Achaie.*

⁵ *Sigilli de' pricipi di Savoia*, pages 231 et 232.

⁶ *Sigillum Philippi de Sabaudia militis, principis Achaie.*

⁷ *Sigillum Philippi de Sabaudia, militis.*

a sentenza arbitramentale proferta da Papiniano vescovo di Parma ed altri arbitri, per cui si definiscono le differenze insorte tra il principe Filippo ed Amedeo V conte di Savoia. Alla qual sentenza, come consta delle seguenti parole, si le parti, cioè Amedeo e Filippo, come gli arbitri, Papiniano, Ottone di Grandson, Girardo di Beaujeu e Ludovico di Vaud apposero i loro sigilli : *Quòd quidem instrumentum, in evidentiùs testimonium premissorum et ad majorem roboris firmitatem, predicti tam arbitratores quàm partes fecerunt sigillorum suorum appensione muniri*. Il che segui anno Nativitatis Domini 1313, indictione XI, die 20^a mensis decembris, in ecclesià sancti Martini de Alpignano Taurinensis diocesis ¹. »

Le savant comte Sclopis a bien voulu se charger de m'envoyer de Turin un dessin fort exact de ces deux sceaux, et je les ai fait graver avec leur contre-sceau dans ma planche IV. La vue du dessin servira de complément à la description de MM. Promis et Cibrario. Le sceau de Philippe porte le n° 8, celui d'Isabelle porte le n° 9.

Philippe de Savoie trouva sans doute de grandes difficultés à s'établir dans la principauté de Morée par suite des dissensions qui régnaient entre les hauts barons et de l'impossibilité de plier à l'obéissance des hommes qui avaient le droit de bâtir des forts, et qui, malgré l'obligation où ils étaient de les ouvrir au suzerain à sa requête, trouvaient toujours quelques prétextes pour s'y refuser. A cette anarchie, conséquence nécessaire du système féodal, les grands états d'Europe trouvèrent un remède, tantôt temporaire, tantôt permanent, dans les cours vehmiques, dans les ligues des villes libres, dans les institutions des communes, dans les parlemens, dans la tendance même de la royauté à faire prévaloir sa volonté unique par la destruction de tous les corps résistans. Mais que pouvait faire un souverain étranger lui-même au milieu de feudataires guerriers qui dominaient une population à laquelle ils étaient étrangers aussi? Philippe ne tarda sans doute pas longtemps à se convaincre de l'impossibilité d'asseoir son pouvoir d'une manière durable, et il songea à retourner en Piémont.

Pendant le temps de son séjour en Morée, Philippe y constata sa prise de possession de la principauté en faisant frapper monnaie en son

¹ Principi del sangue, mazzo 3, n° 12.

nom. On trouvera, planche III, n° 9, un denier tournois de lui frappé en Morée à cette époque.

On y voit :

Au droit, la croix entourée d'un anneau et surmontée d'une croix plus petite avec cette légende : PHS. D. SAB. P. ACH. *Philippus de Sabaudia, princeps Achaie*.

Au revers, le clocher de Saint-Martin de Tours surmonté d'une croix avec la légende DE CLARENCIA.

Philippe pensa sans doute qu'une investiture plus formelle de son suzerain le prince de Tarente lui donnerait quelques facilités de plus pour se faire respecter de ses grands vassaux; et le 8 mai 1303, il lui envoya Jean Camilla pour lui demander la confirmation de l'investiture accordée en son nom par son père Charles II.

Mais Philippe, qui possédait déjà une partie de l'Étolie du droit de sa femme Ithamar, et outre cela Duras, l'île de Corfou et plusieurs terres en Épire, et qui prenait les titres de despote de Romanie, seigneur de Duras et du royaume de Thessalonique, espéra par son refus transformer sa seigneurie directe en seigneurie réelle, et, en violation des coutumes féodales, il ne donna pas l'investiture, ce qui affaiblit en effet encore Philippe aux yeux des grands barons.

A cette même époque, Jacques de Scalenges, dont nous lisons le nom parmi celui des vicaires-généraux chargés en l'absence de Philippe de l'administration du Piémont, vint le trouver en Morée, sans doute pour lui exposer mieux encore la nécessité de rentrer en Piémont, où ses officiers prenaient aussi une mauvaise direction. Le 10 juin 1303, Philippe, étant à Clarentza, lui fit don, en récompense de ses services, de trois cents yperpres de rente sur Clarentza¹.

¹ Data a rapporté cet acte (Appendice n° XIV). Je le donne ici pour prouver que les Assises de Romanie continuaient à faire loi, sous la même forme mentionnée par la *Chronique de Morée*.

« Nous, Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et Ysabiaus, princesse de celluy meisme princée, sa loyaulz espouse, feissons assavoir à tous ceaux qui verront et ourront ces presans lettres, que nous, pour le boen servisse et loyaulz que Jacquemin de Scalenges nous ha fayt, et pour celuy qu'il nous pourra faire de ci en

avant, donons et outroions à ly et as hoirs de son cors trois cents imperiales (yperpres) de rante par ans, les quiels nous li prometons an bone foy assentier en leu suffizant à sa requeste en noustre princée d'Achate. Et tandis que nous li aurons assetiés les dits 300 imperiaux, nous volons et li otroyons qu'il hait et preigne les dits trois cents imperiaux chascun an sour notre commerce de Clarence, preignant premierement les dits trois cents imperiaux en la feste de Paques prochainement vignant,

Le dernier acte de son administration en Morée fut, autant que j'ai pu le découvrir, la confirmation de la donation faite, au mois de décembre de l'année précédente, à sa fille Marguerite. Cet acte, fait à Patras le 21 février 1304, nous fait connaître les noms de plusieurs des hauts dignitaires de Morée à cette époque. On y retrouve Nicolas de Saint-Omer, maréchal de la principauté, celui même dont parle la *Chronique de Morée* et qu'elle désigne ¹ comme fils de Jean et comme maréchal héréditaire, du droit de sa mère, Marguerite, dame d'Akova ². On y voit aussi les noms d'Angilbert, grand-connétable, Benjamin, chancelier d'Achaïe, Hugues de Charpigny, seigneur de Vostizza, Giles de Laigny, Girard de Lambry, Jean, archevêque de Patras, et Jacques, doyen du même archevêché ³.

et puis chascuns ans en la dite feste de Pasques jusques à tant que nous li aurons asselez en autre leu suffisant. Et pour ce mandons et commandons à noustre coumercier dou commerce de Clarence, qui est ou qui sera pour le temps qui est à venir comercier, qu'il responde au dict Jacquemin et face peyement à lui ou à son commandement des dicts 300 imperialux, chascun an, ou terme desus nomé; et les chouses que nous li asseleirons pour les dicts 300 imperialux, li et ses hoirs de son cors les doyent tenir de nous et de nous hoirs en gentils fiefs, et, *secont les us et les coustumes dou pays, fere nous le service de sa personne trois mois de l'ans*, à noustre requeste et de nous hoirs, pour luy et pour ses hoirs; et si ainsi fust qu'il ne nous peüst servir ou ne nayssit de sa personne, *et nous promet de servir et doyt d'un escuyer à cheval armez les dix trois mois chascun an*. Et pour ce il nous ha promis et juré féiauté et homage, et servir ensi come est desus dit et devisés. Et pour que ceste chouse soit ferme et estable, nous li avons donés ces pressans lettres ouvertes saillées de noustre grant saiels pendant.

« Escrites à Clarence l'an de l'incarnacion N.-S. J.-C. 1303 de la prime indicion, à 10 jours dou mois de junelet. »

¹ *Chronique de Morée*, pages 189 et 199.

² Voyez mon Glossaire onomastique.

³ Voici cet acte tel que je le retrouve dans Guichenon (Preuves de l'*Histoire de la maison de Savoie*, page 104) :

« Nous Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et Isabeaux, princesse de celle meisme princée, faisons assavoir à tous ceulx qui cestes lettres verront et orront, que cum ce soit chose que nous heussions donnée à nostre chiere fille Marguerite, nostres chasteaux de Caritayne et de Bosselet, à toute la chastellenie et les fortresces de ceulx meismes lieux et à toutes ses raisons, dreytures et appartenances, justice, laut et vant, juridicions et tout ce qui appartient à la dite chastellenie, tant ce qui est au domayne per domayne, que ce qui est au fieu par fieu et en homage lige, ensi que il appert par unes lettres que nous avons délivrés à la dite Marguerite nostre fille, vées ce que ancores donons nous à celle nostre fille et aux hoirs de son corps, et outroyons et confirmons toutes celles choses dessus escriptes et devisées, pour le service de son corps et de six chevaliers [trois] mois en l'an. Et pur ce que ceste chose soit ferme et estable et que nul ne puisse aller à l'encontre, nous havons fait bailler à la dite nostre fille cestes presentes lettres ouvertes scellées de nostres sceaux; et à plus grant fermeté de ceste chouse nous havons requis le reverend pere en Dieu messire Johan, par la grace de Dieu archevesque de Patras, et le honorable et sage homme messire Jaque, doyen de ce meisme lieu, et les nobles hommes messire Angilbert, grand-connetable de celle meisme princée, messire Hugues de Charpigny, Benjamin nostre chancelier, messire Giles de Laigny et messire Gi-

En même temps qu'Isabelle et son mari Philippe, avant de quitter la Morée, prenaient des mesures pour assurer le sort de la fille née de leur mariage, ils s'occupaient de pourvoir à l'avenir de Mahaut ou Mathilde de Hainaut, née du second mariage d'Isabelle avec Florent de Hainaut, et par conséquent héritière des droits des Ville-Hardoin. L'obstacle qu'avait trouvé Philippe de Savoie à son établissement était la puissance des hauts barons. Isabelle comprit que cet obstacle serait insurmontable pour sa fille si elle ne lui donnait un protecteur puissant : elle le chercha parmi les premiers de ses grands feudataires et songea au duc d'Athènes. C'était alors Guillaume II de La Roche, fils de Guy I^{er} et d'une fille du despote Théodore Ange et petit neveu d'Othon, qui possédait le duché d'Athènes. Bien que Mahaut, née tout au plus en 1292 ¹, n'eut guère alors que 12 ans ², ce mariage convenait tellement aux intérêts de la princesse d'Achaïe, comme aux intérêts du duc d'Athènes, premier feudataire des princes d'Achaïe, qu'il se fit cette même année.

Un acte du 5 décembre 1305 ³, cité par le père Anselme, prouve que Mathilde avait eu ses douze ans accomplis le jour de la Saint-André précédente, 30 novembre 1304. C'est un hommage rendu au comte de Hainaut le 5 décembre 1305 pour les terres de Braine-le-Comte, Hall, Ploich, Henaste et autres terres sises en Hollande, par le seigneur

rard de Lambry qu'ils mettent leurs sceaux à ces lettres présentes,

« Et nous Johans, archevesque, et Jaques, doyen de Patras, Nicolas de Saint-Omer, grand mareschaux, Anglibert, grant connestable de la princée d'Achaye, Hugues de Charpigny, sire de la Voustice, Benjamin, chancelier de la princée d'Achaye, Giles de Laigny et Girard de Lambry, à la requeste de très haut et puissant nostre bon seigneur mon sieur Philippe de Savoye, prince d'Achaye, et de madame Ysabeaux, princesse de celle meisme princée, havons scelés cestes presentes lettres de nostres seyaux en tesmoniance de verité.

« Ce fut fait à Patras, à l'an de l'incarnation 1304, le 21^e jour du mois de fevrier de la 2^e indiction. »

¹ Florent de Hainaut avait épousé Isabelle en 1291.

² « E la princesa (Isabelle) com sa filla fo de edat de XII anys dona la per meller al bon duc de Tenes, aquell qui dexa lo ducat al compte de Brenda qui era son cosi germa, que no hach infant negu de la filla de la princesa. » (Muntaner, chap. 262.)

³ On a la preuve que Mathilde était déjà mariée à Guy II de La Roche, duc d'Athènes, en septembre 1305, par une autre pièce que cite le père Anselme.

« Au mois de septembre 1305, le seigneur de Bousolt fit, au nom et comme procureur de Mathilde de Hainaut, duchesse d'Athènes, et de Guy de la Roche, duc d'Athènes, hommage au comte de Saint-Paul, seigneur d'Avesnes, de la terre d'Estroem, qu'ils possédoient dans son pays, du droit et des deniers de Florent de Hainaut. »

de Boussoit, agissant en vertu d'une procuration de Mathilde et de son mari Guillaume ou Guy, à laquelle procuration sont joints des certificats de l'archevêque d'Athènes, du grand-connétable d'Achaïe et d'autres grands feudataires de la principauté, les mêmes probablement dont on a retrouvé les noms dans l'acte de donation précédent, fait en faveur de Marguerite de Savoie, l'autre fille, et qui affirment que Mathilde était en âge de tenir ses héritages, ayant eu douze ans accomplis le jour de la Saint-André précédente.

Ce devoir accompli envers les enfans des deux lits d'Isabelle, Philippe se décida à retourner en Piémont, et on le trouve débarquant à Gênes dans les derniers mois de cette année 1304¹.

Isabelle accompagna son mari Philippe de Savoie en Piémont, et de là elle alla faire un voyage en France et en Flandres, selon qu'on peut le déduire des actes suivans cités par le père Anselme :

Le samedi après la mi-carême 1307, elle transige avec le comte de Hainaut au sujet de la somme qu'elle lui demandait pour l'achat fait par lui, du feu prince son mari, du vivier de Buffle, et de 800 livres pour la ferme des terres de Hainaut et de Hollande appartenantes à sa fille (Mathilde), et sur plusieurs autres demandes auxquelles elle renonce, moyennant 2,500 livres sur les bois de Mormal, payables au seigneur de Boussoit, son procureur.

Le mercredi après la Madeleine 1308², le comte de Hainaut promet de lui payer 400 livres de rente, en dédommagement des terres que la duchesse d'Athènes (Mathilde de Hainaut) sa fille, possédait à Eskidant, Berlant et ailleurs, en Hollande et en Zélande.

Le jeudi après la Saint-Pierre 1310, elle fait hommage au seigneur d'Avesnes de la terre d'Estroem, que la duchesse d'Athènes (Mathilde) sa fille lui avait cédée, et au comte de Hainaut de tout ce qu'elle possédait dans ce comté.

Le jeudi après la Saint-Marc 1311, dans la ville de Valenciennes, elle transige de nouveau avec le comte de Hainaut, pour qu'il n'empêche pas que la duchesse d'Athènes, sa fille aînée, hérite de toute la principauté de Morée, à l'exception des châtelainies de Caritaine,

¹ Data, *Storia dei principi di Savoia del ramo d'Achaia*, tome 1, page 40.

² Un acte de sa fille, de cette même année

(voyez Mahaut) 10 mai 1308, prou ve qu'Isabelle était alors en Hainaut.

de Beauregard et de Beauvoir, qu'elle destinait à sa cadette, Marguerite de Savoie, née de son troisième mariage.

Ce fut, à ce qu'il semble, dans le cours de cette même année 1311 que mourut Isabelle de Ville-Hardoin, puisqu'en 1312 Philippe de Savoie son mari se remaria à Catherine, fille du dauphin de Viennois Henri Jean. Je n'ai pu découvrir si Isabelle mourut en Hainaut ou en Piémont.

A dater de l'année 1311, Philippe ne fut plus que prince douairier ou titulaire. Je dirai quelques mots de lui et de sa descendance à l'article sur les princes titulaires. Je continue à suivre les descendants de Ville-Hardoin d'Achaïe.

Mahaut de Hainaut, duchesse d'Athènes, puis princesse d'Achaïe,
de 1311 à 1315.

Mahaut était née, comme j'en ai prouvé, le 29 ou le 30 novembre 1292, du second mariage d'Isabelle avec Florent de Hainaut, et en 1304, à l'âge de douze ans, elle avait épousé Guy II de la Roche, duc d'Athènes.

Jusqu'à la mort de sa mère, en 1311, Mahaut ne prit que le titre de duchesse d'Athènes. Le père Anselme cite, d'après les archives de Flandres, une procuration en date du 10 mai 1308, donnée par elle et son mari à la princesse sa mère pour gouverner les biens qu'ils avaient en Hainaut, et pour en faire hommage à qui il appartient.

Guy II mourut le 5 octobre 1308, et fut enterré le lendemain au tombeau de ses prédécesseurs, dans l'abbaye de Delfinable, de l'ordre de Cîteaux, au duché d'Athènes, ainsi que cela est constaté par un certificat que l'archevêque d'Athènes envoya au comte de Hainaut, en ajoutant que sa veuve, la duchesse d'Athènes, avait grand besoin de secours. Les Catalans avaient, en effet, déjà passé les Thermopyles et menaçaient le duché, qu'ils renversèrent l'année suivante.

Le 12 octobre de cette même année 1308, sept jours après la mort de son mari Guy, dont elle n'avait pas d'enfant¹, et agissant encore en qualité de duchesse d'Athènes et de dame de Calamata, car sa mère, la princesse de Morée, vivait encore, elle déclara avoir donné procura-

¹ « Que no hach (le duc d'Athènes) infant negu | de la filla de la priñcesa. » (Muntaner, ch. 202.)

tion à sa mère, la princesse d'Achaïe, pour administrer les biens qu'elle possédait en Hainaut, avec pouvoir d'en faire hommage en son nom et de recevoir ce qui lui était dû.

Son dernier acte dans le duché d'Athènes est une cession qu'elle fit à sa mère, et qui fut confirmée par le comte de Hainaut le jour de la nativité de la Vierge, ou 8 septembre de l'année 1309. Elle venait de quitter à cette époque le duché d'Athènes, où un cousin germain de son mari Guy, nommé Gautier de Brienne, comme on le verra à l'article des ducs d'Athènes, avait succédé au duché; et elle se rendit auprès de sa mère en France et en Hainaut.

Là, à la mort d'Isabelle sa mère, en 1311, elle prit le titre de princesse de Morée. Pendant son absence les feudataires firent frapper la monnaie de Morée en son nom. Je donne, planche III, n° 10, une de ces monnaies. On y voit :

Au droit, la croix entourée d'un anneau et surmontée d'une croix plus petite, avec cette légende : MAIA.... P. ACH. *Maiatis, principissa Achaie.*

Au revers, le clocher de Saint-Martin surmonté d'une croix, avec la légende DE CLARENCIA.

Le nom de MAIATIS pour celui de Mahaut, ou Mathildis, est une transformation très habituelle alors. La *Chronique métrique de Morée* donne à ce nom la forme *Mahy*; d'autres chroniques celle de *Mahatis*. La lettre *h* et la lettre *i* étaient alors fréquemment substituées à *t* et *th*. Ainsi, dans la *Chronique métrique de Morée*, Mathieu Remond est appelé *Mah Remond*, et dans notre vieux compatriote Ville-Hardoin, Mathieu de Valaincourt et Mathieu de Mont-Morency sont tour à tour et comme indifféremment appelés Mahieu et Mahé. Cette forme enfin ne s'est-elle par perpétuée jusqu'à nous, qui donnons à la ville de Saint-Mathieu en Bretagne le nom de Saint-Mahé ?

* C'est probablement pour ne pas être très-familier avec les habitudes de notre vieille langue que le savant docteur Friedlaender a rapporté d'une manière inexacte (page 34 de ses *Nymismata medii ævi*, fasciculus 1), d'après le baron Marchand, la légende de cette monnaie. Il lit MAIA au lieu de MAIA..... qu'un autre savant allemand lit TAIA. En défigurant ainsi cette

légende, il est fort concevable qu'ils n'aient pu l'expliquer, surtout à une époque où les notions sur l'histoire de la principauté française d'Achaïe étaient si incomplètes. Sur cette monnaie fort mutilée, il suffit d'allonger un peu les deux extrémités du T pour avoir la lettre m, qui a souvent cette forme sur les types monétaires, au lieu de la forme m.

A l'époque où Mathilde de Hainaut arriva en France et prit le titre de princesse d'Achaïe, il s'y trouvait une autre jeune héritière d'un grand titre, Catherine de Valois, fille de Charles de Valois et de l'impératrice Catherine de Courtenai. Catherine de Valois, ainsi que je l'ai expliqué à son article, avait été promise dès le berceau à Hugues, fils de Robert II, duc de Bourgogne, roi titulaire de Salonique depuis la cession faite de ce royaume par Baudoin II à son père, en 1266. Charles de Valois son père cherchait à se dégager d'une promesse de mariage faite par lui, au nom de sa fille, à Hugues V, duc de Bourgogne, pour la donner à Philippe de Tarente, veuf d'Ithamar, et seigneur direct d'Achaïe par la cession de 1294. Mahaut, jeune et en possession d'une belle principauté réelle, lui parut un bon dédommagement à offrir, et, par l'intermédiaire du roi de France Philippe-le-Bel et du pape Clément V, on fit servir cette jeune fille sans méfiance et deux autres enfans, l'un de douze ans, Catherine de Valois, l'autre de huit ans, Jeanne de Bourgogne, de marche-pied à l'ambition de leurs pères et de leurs protecteurs, au nombre desquels figure le pape. Mahaut fut surtout sacrifiée. Sous prétexte de droits sans fondement que voulait bien consentir à lui céder le prince de Tarente, qui confondait ses droits de seigneur direct d'Achaïe avec la possession de la principauté, on dépouilla en effet Mahaut du droit qui lui appartenait. On lui fit faire une cession entre vifs de la principauté d'Achaïe à Louis de Bourgogne, et, à défaut d'enfans nés de ce mariage, à ses héritiers d'une autre femme si elle mourait avant lui, et à ses collatéraux de Bourgogne si c'était elle qui survivait. On voulut bien seulement lui laisser dans ce cas la Morée pendant sa vie ; mais, au cas où elle se remarierait, ses propres enfans devaient être exclus de la succession à la principauté, réservée, dans tous les cas, à la descendance directe ou collatérale de Louis de Bourgogne. Tels sont les arrangemens que le pape, le roi de France, l'empereur titulaire de Constantinople et Charles de Valois, souverain titulaire de tant de royaumes divers, firent signer à trois jeunes filles dont Mahaut, la plus âgée, n'avait que dix-huit ans au plus. Voici l'acte principal de cette transaction, celui sur lequel se fonde la dépossession légale de Mahaut. Je l'extrais des Archives du royaume, où il est conservé, aussi bien que presque tous les traités qui furent la suite de cette négociation pour l'empire de Constantinople et la principauté

d'Achaïe. Je donne le texte du traité relatif à Mahaut en entier, afin d'éviter désormais toute cause d'erreur dans cette discussion :

« Philippus Dei gratiâ Francorum rex ¹.

« Notum facimus universis tam presentibus quàm futuris quòd cùm inter carissimum germanum et fidelem nostrum Karolum Valesie, Andagavie, Alençon et Carnotensis comitem ex unâ parte et bone memorie Robertum quondam ducem Burgundie ex alterâ tractatum fuisset, diu est, de matrimoniis contrahendis inter Hugonem primogenitum dicti quondam Roberti nunc ducem Burgundie carissimum consanguineum et fidelem nostrum et Katherinam primogenitam dicti Karoli ex ipsius et Katherine imperatricis Constant. quondam consortis sue matrimonio procreatam ex parte unâ, et inter Philippum dicti Karoli primogenitum ex ipsius et Margarete consortis sue prioris matrimonii procreatam ac Johannam dicti quondam Roberti ducis filiam ex alterâ, et supradictis matrimoniis certe convenciones inter ipsas partes fuissent habite et promisse, dictaque imperatrix, antequàm in ipsis matrimoniis vel eorum altero fuisset processum, decessisset, per cujus obitum Constant. imperium et ejus jura ad ipsam Katherinam progenitam suam sunt hereditariè devoluta : tandem nobis cum sanctissimo patre nostro summo pontifice apud Pictavis, pro tractandis negociis fidei catholice convenientibus, ad ipsum Constantinopolitanum imperium quod per ipsius imperatricis obitum extra manus ipsius Karoli translatum erat cujusque jura in eodem nulla tenus residebant, ad unionem fidei catholice reduci posset intuitum nostre considerationis vertentibus, et attendentibus quod dictus Robertus quondam dux Burgundie, qui ad regnum Thessalonicense sibi diù collatum est acquirendum, laborare et magnum in hac parte dicto Karolo suffragium facere sperabatur et poterat, diem clauserat extremum, et consideratis etiam aliis causis pluribus que nos ad hoc rationabiliter movere poterant et debebant, cum ipso summo pontifice, diligenti deliberatione perhabitâ, providimus honori et augmentacioni catholice fidei ac recuperacioni dicti imperii non mediocriter expedire ipsam Katherinam alieni nobili et potenti viro qui hujus recuperationem viriliter posset, sciret et vellet

¹ Archives du royaume, carton J. 51, n° 25. | *Histoire générale des ducs de Bourgogne de*
Cet acte est donné aussi par André Duchesne, | *la maison de France, Preuves, page 115.*

prosequi matrimonialiter copulandam, inter quos, per deliberationem, diligentissimum strenuum virum consanguineum nostrum Karolum Philippum natum Karoli secundi quondam regis Jerusalem et Sicilie illustris, principem Tarentinum ad hoc idoneum et utilem dictus summus pontifex et nos concorditer elegimus, ut ad honorem Dei et totius fidei christiane, dicta Katherina cum ipso Philippo principe matrimonialiter copuletur. Sed dictus Karolus ipsius Katherine pater, conventiones predictas dicto duci servare volens ut promisit, dicto matrimonio consentire noluit, nisi primò dictus Hugo nunc dux Burgundie, de quo inter dictos Karolum et Robertum tractatum fuerat, ut suprà dictum est, quòd dictam Katherinam duceret in uxorem, ab eodem tractatu et conventionibus in eo habitis spontaneus recederet et matrimonio inter ipsum principem et dictam Katherinam contrahendo consentiret.

« Dictus verò nunc dux Burgundie, habità cum amicis suis deliberatione plenarià, à tractatu predicto et conventionibus in eodem habitis et factis, ad honorem Dei et ecclesie sue sancte, omni affectione postposità, utilitatem publicam dictique sommi pontificis voluntatem et nostram sue proprie voluntati et affectioni preponens, spontaneus recessit et matrimonio inter dictum principem et ipsam Katherinam contrahendo specialiter, et expressè consensit.

« Dicto verò consensu sic habito, in nostrà presentia facti fuerunt et habiti inter personas infrà scriptas tractatus et convenciones qui sequuntur, videlicet :

« Cùm tractatum fuerit de matrimonio contrahendo inter Ludovicum de Burgundià, fratrem dicti Hugonis ducis Burgundie, et Mathildim de Hannonià nunc principissam Achaie, dictusque Philippus princeps Tarentinus vendicaret sibi jus in toto principatu Achaie predicto et suis pertinentiis omnibus, ipsumque principatum assereret ipsum pertinere pleno jure, ipse tandem, ad opus et ob causam dicti matrimonii inter ipsum Ludovicum et ipsam Maltuldinem contrahendi et median- tibus recessu ipsius ducis à tractatu et conventionibus predictis, etiam consensu ejusdem ad matrimonium inter dictum principem et dictam Katherinam contrahendum prestitò, considerans etiam suffragia que ex dicto principatu Achaye et aliter dictus Ludovicus eidem Philippo ad recuperacionem dicti imperii poterit et speratur impendere,

eidem Mathildi dedit, contulit, concessit et quittavit ac etiam in ipsam totaliter transtulit perpetuò et hereditariè, pro se suisque heredibus et successoribus causam que habentibus et habituris, ab ipsâ donatione irrevocabili factâ inter vivos, dictum principatum Achaye cum suis pertinentiis omnibus ac totum et quicquid juris actionis proprietatis, possessionis et dominii habebat et habere poterat et debebat, quocumque modo, nomine, ratione vel titulo in eisdem, fidelitate, homagio et servicio debito sibi in predictis tantummodò reservatis, ipsamque Mathildim de eisdem presentialiter investivit et propter hoc ad homagium suum recepit, et promisit bonâ fide dictum principatum Achaye cum suis pertinentiis omnibus eidem Mathildi ejusque heredibus et successoribus et causam ab eâ habentibus et habituris perpetuò garentizare, sub modo et formâ predictis, suis propriis sumptibus et expensis, erga omnes et contra omnes cujuscumque statûs et conditionis existant, absque exceptione quâcumque et specialiter erga inclitum principem Robertum, Dei gratiâ regem Jerusalem et Sicilie, ejusque successores, si in predictis ipsi vel eorum alter vellent jus aliquod reclamare ratione homagii vel ratione aliâ quâcumque.

« Dicta verò Mathildis, receptis et acceptatis ab eâ donatione, collatione, concessione, quitacione, translacione et investiturâ predictis, factoque ab eâ dicto principi homagio pro eisdem, eaque per dictum principem ad dictum homagium receptâ et admissâ, antequàm ipsa sponsalia aliqua vel matrimonium aliquod cum dicto Ludovico contraxisset, ad hoc propriâ suâ voluntate mota, non dolo, vi vel fraude inducta aut in aliquo circumventa, de jure et de facto quantum ad hoc certiorata, totum dictum principatum Achaye cum suis pertinentiis omnibus, donatione irrevocabili factâ inter vivos, dedit, contulit et concessit dicto Ludovico presenti et recipienti, et in ipsum totaliter transtulit omnia jura, nomina et actiones sibi competentia et competentes, competitura et competituras, quocumque modo, nomine, ratione, vel titulo in eodem, ipsumque Ludovicum pro se suisque heredibus et successoribus investivit presentialiter de eodem, usufructu duntaxat in dicto principatu et ejus pertinentiis eidem Mathildi quamdiù ipsa vixerit reservato et retento. Verùm si fortè contigeret dictum Ludovicum sine herede proprii sui corporis ab ipsâ Mathilde procreato decedere et ipsa Mathildis dictum Ludovicum superviveret, ipsa dictum usumfruc-

tum principatûs predicti et pertinentiarum suarum tenebit, et gaudebit de eo quamdiû vitam duxerit in humanis, et post ipsius obitum principatus ipse cum suis pertinentiis in omnem casum et eventum, etiam si dicta Mathildis post ipsius Ludovici obitum alii nuberet et ab ipso liberos haberet, ad ipsius Ludovici heredes etiam collaterales reverteret penitus et omninò, et eis perpetuò et hereditariè remanebit et non ad liberos ipsius Mathildis post obitum ipsius Ludovici susceptos.

« Et hiis sic actis, dictus Ludovicus antequàm sponsalia aliqua cum dictâ Mathilde contraxisset, eidem principi Tarentino pro principatu Achaye predicto fecit homagium, et illud ab illo recepit princeps dictus Tarentinus sub servicio debito, formâ et conditionibus predictis.

« Preterea princeps ipse Tarentinus ac etiam Hugo nunc dux Burgundie predicti ad opus et ob causam dicti matrimonii eidem Ludovico, pro se suisque heredibus ex ipso matrimonio seu quocumque alio procreandis, dederunt, contulerunt, concesserunt, quittaverunt, donatione irrevocabili factâ inter vivos ac in ipsum Ludovicum totaliter transtulerunt omnia jura, nomina et actiones eisdem et eorum cuilibet competentia et competentes, competitura et competituras ex causâ et titulo quibuscumque in regno Thessalonicensi et omnibus pertinentiis ejusdem, ipsumque de predictis presentialiter investiverunt, salvo et reservato Philippo principi Tarentino et dicte Katherine imperatrici Constantinopolitane homagio dicti regni Thessalonicensis ratione imperii Constantinopolitani predicti; et cum super baroniâ de Ainnes et ejus pertinentiis et quâdam aliâ baroniâ de majoribus baroniis totius imperii Constantinopolitani quam dux Burgundie vellet acceptare, seu etiam baroniis de Manditon, Laliè et de la Marguerie cum eorum pertinentiis, si fortè dictus dux dictam majorem baroniam vellet dimittere et tres alias de Manditon, de Laliè et de la Marguerie loco ipsius majoris baronie acceptare, questio esset môtâ dixerunt dicti dux nunc Burgundie et Ludovicus frater suus eas in donatione predictâ dicto Ludovico de regno Thessalonicensi, ut dictum est, factâ contineri debere, et dicto Ludovico pertinere virtute donationis predictæ.

« Tandem nos, de consensu dictorum principis, ducis et Ludovici, amicabiliter ordinavimus super hiis in hunc modum: quòd dictus Ludovicus dictum regnum Thessalonicense absque prestacione alicujus servitii quam illius ad quod ratione fidelitatis et homagii tenebitur cum

illud acquisierit vel majorem partem ejus perpetuò tenebit juxta formam donationis predictæ. Iterum verò, ad recuperationem dicti imperii prosequendam et obtinendam dictus Ludovicus dicto Philippo tale servitium exhibebit quale nos duxerimus ordinandum, dicteque baronie dicto imperio remanebunt; et hiis mediantibus dictus Ludovicus quitus et liberatus perpetuò remanebit ab omnibus oneribus serviciorum quorumcumque ad que ipse vel predecessores sui facienda vel prestanda de preterito tempore tenebantur vel pro futuro teneri possent ratione dictarum baroniarum, salvo etiam et retento dictis principi Tarentino et duci ac eorum cuilibet suo jure, quod ipsi et eorum quilibet in dicto regno et dictis baroniis habere poterant et debebant ex causâ quâcumque antè donationem et translationem predictas, si fortè contingat, quod absit, dictum Ludovicum sine herede proprii sui corporis decedere, quod quidem jus dicti princeps et dux, eorumque heredes ac ipsorum quilibet in dicto regno et dictis baroniis habere poterant et debebant ex causâ quâcumque antè donationem et translationem predictas.

« Premissa verò omnia et singula in nostrâ presentia, ut dictum est facta promiserunt dicti princeps Tarentinus, dux Burgundie, Ludovicus et Mathildis principissa Achaie et eorum quilibet in solidum, perpetuò tenere, complere et observare totaliter et ad plenum, et non contravenire per se vel per alium seu alios in futurum, consuetudine patrie vel loci per quam res donate ad eorum donatores revertuntur post obitum ipsorum quibus donate fuerant, et aliâ quâcumque consuetudine non obstantibus. Quibus quidem consuetudinibus dicti princeps, dux et Mathildis ex certâ scientiâ renunciaverunt penitus et expresse.

« Dictus etiam princeps Tarentinus promisit ex certâ scientiâ se facturum, curaturum et procuraturum quod sanctissimus pater summus pontifex premissa omnia et eorum singula laudabit, approbabit et auctoritate suâ apostolicâ confirmabit et in ipsum principem heredes et successores suos excommunicationis, in terras verò suas et heredum suorum interdicti sententias ex nunc auctoritate apostolicâ proferet, quas quidem excommunicationis et interdicti sententias dictus princeps ejusque heredes et eorum terre omnes ipso facto incurrant, totiens quotiens ipsi vel eorum alter contra premissa vel eorum aliqua venire vel

attemplare presumerent in futurum; ac etiam se facturum, curaturum, procuraturum bonâ fide quòd egregius princeps Robertus, Dei gratiâ Jerusalem et Sicilie rex, consanguineus noster carissimus, omnia premissa et eorum singula, specialiter quantum ad principatum Achaye pertinet laudabit, ratificabit, approbabit; ac etiam per suas litteras confirmabit et promittet, quod ipsum Philippum principem Tarentinum fratrem suum premissa omnia et eorum singula perpetuò tenere, servare et complere compellet, non obstantibus allegationibus, cavillationibus, usibus et consuetudinibus quibuscumque; quodque dicta Katherina imperatrix Constantinopolitana ac etiam Johanna predictorum Karoli et Katherine quondam ejus consortis imperatricis Constantinopolitane secundogenita que cum Karolo primogenito dicti Philippi debet matrimonialiter copulari, cum et postquam ipse cum dictis principe et ejus filio matrimonia contraxerint et ad annos discretionis devenerint, promissis omnibus et singulis consentiant, eaque laudabunt et ratificabunt ac promittent per eorum juramenta sub bonorum suorum obligationibus contra ea vel eorum aliqua per se vel per alium seu alios imposterum non facere vel venire, et super hoc tradent dicto Ludovico litteras suas bonas et competentes. Voluerunt etiam et consenserunt expressè princeps, dux, Ludovicus et Mathildis predicti, quod si circa predicta vel aliquod de predictis aliqua dubia vel obscura imposterum occurrerint vel emergant, nos ea et eorum quodlibet eis presentibus vel absentibus interpretari, et declarare possimus semel vel pluries pro nostre libito voluntatis; quas quidem interpretationem et declarationem unâ cum universis et singulis aliis in presentibus litteris contentis, ipsi et eorum quilibet tenere, servare et complere bonâ fide promiserunt penitus et omninò. Et ad promissa omnia et eorum singula tenenda et complenda perpetuò ac inviolabiliter observanda, predicti princeps, dux et Mathildis et eorum quilibet, se, heredes, successores suos, suaque et eorum bona omnia ubicumque et in quibuscumque locis et commodis consistentia specialiter obligaverunt. Et pro eisdem tenendis, complendis perpetuò et inviolabiliter observandis, interposuerunt, tactis sacrosanctis Evangeliiis corporaliter, juramenta, renunciantes specialiter et expressè per juramenta predicta dicti princeps, dux, Ludovicus et Mathildis et quilibet eorum per se et in solidum omni juris auxilio canonici et civilis, specialiter juri

dicenti donationem summam quingentorum aureorum excedentem sine insinuatione non valere nec donatorem obligare cum effectu, beneficio divisionis inter eos faciende et restitutionis in integrum, juri etiam dicenti quod propter viciū ingratitudinis vel inofficiositatis donationes quandoque revocari possunt in toto vel in parte, omnique privilegio crucis et fori à quocumque papā, prelato vel principe indulto vel indulgendo, concessio vel concedendo, et generaliter omnibus aliis exceptionibus, cavillationibus, allegationibus, privilegiis, graciis et cautelis tam juris quàm facti que contra premissa vel eorum aliqua possent quomodo libet obici vel opponi, et specialiter juri generalem renunciationem reprobanti. Dicta verò Mathildis renunciavit sub juramento suo predicto omnibus juribus privilegiis et graciis in favorem mulierum generaliter vel specialiter introductis. Voluerunt et consenserunt expressè prædicti princeps, dux, Ludovicus et Mathildis et eorum quilibet per se et in solidum quòd generales renunciationes eorum predictæ valeant et robur obtineant in omnibus casibus qui possent oriri deinceps ac si specialiter et singulariter in presentibus litteris essent scripta.

« Et ut premissa perpetue stabilitatis robur obtineant, presentibus litteris, ad petitionem predictorum principis, ducis, Ludovici et Mathildis, nostrum fecimus apponi sigillum.

« Datum Parisiis apud Luperam die veneris antè Ramos palmarum, videlicet sexto die aprilis, anno Domini millesimo trecentesimo duodecimo. »

A la suite de ce traité, Philippe-le-Bel voulut cependant garantir Mahaut et son mari, Louis de Bourgogne, contre le retour de cette même fantaisie qui avait poussé Philippe de Tarente à refuser, en violation de la loi féodale, l'investiture d'Achaïe qu'il devait, en qualité de seigneur direct, donner au prince réel, Philippe de Savoie, mari d'Isabelle, mère de Mahaut. En conséquence, il publia les lettres-patentes suivantes ¹ :

« Philippe, par la grâce de Dieu, roy de France, à tous ceux qui verront les presentes lettres, salut.

« Savoir, faisons que, entre les autres choses qui sont plus plaines-

¹ Archives du royaume, carton J. 510, n° 17. | *toire de Bourgogne* de dom Plancher (tome 2, page CI).
Cet acte se retrouve avec plusieurs des actes relatifs à ces mariages dans les preuves de l'*His-*

ment et plus consentement accordées ou traictié du mariage qui se doit faire entre nostre chier cousin, Philippe, prince de Tarente, et Katherine, fille de nostre très-chier frere et féal Charles, comte de Valois; en la presence de nous et des dis comte et prince, fut accordé que :

« Ledit prince doit pourchacier envers nostre pere le pape, ainsi comme il l'a autrefois promis et juré, qu'il doint sa sentence d'excommunication contre lui et ses hoirs, se il ou ses hoirs venoient contre les convenances sur ce faites ou se il ne les voloient garder en tout ou en partie. Il doit pourchacier envers le roy de Sicile son frere, que il ratifiera, gréera et loera lesdites convenances, et que en riens encontre ne viendra, et que il li suppliera que, se en aucun temps il venoit contre lesdites convenances, que il le constrainsist à garder et à emplier icelles, ainsi comme il est plus pleinement contenu ès autres lettres sur ce faites.

« Et ces trois points li dit prince doit faire à son pooir et pourchacier par son serment. Et ce que il en ait fait son pooir, en temps avenir en sera cru par son serment fait autre fois en nostre presence.

« Et est à savoir que, avant que il entre en la mer et que il passe les mons, il doit faire son pooir de faire donner lesdites sentences par nostre pere le pape, si comme dessus est dit.

« *Item.* Il est accordé que li dis prince doit bailler à Loys, frere du duc de Bourgoigne, la possession ¹ du princé de la Morée, ou à celui que ledit roy ² deputera pour li à ladite possession recevoir.

« *Item.* Ledit prince li sera tenu dès jà à bailler ses lettres bonnes et souffisans de faire la possession du dit princé au prince Loys ou à son commandement; et à ce faire il y envoira de sa gent; mais les dites lettres seront gardées en nostre main jusques à tant que li dis mariage soit fait et solennés entre aus.

« *Item.* Il est accordé que le dit prince sera tenu de garentir li dit princé envers le dit roy de Sezile son frere. Et se li dis prince ne bailloit la dite possession ou garantissoit, ainsi comme dessus est dit en chascun des deus cas dessus dis, le dit prince encourroit la perte de

¹ C'est-à-dire la mise en possession, l'investiture.

² Louis était devenu en même temps roi de Thessalonique.

40,000 livres qui seront appliqué et payé au dit Loys; laquelle comise et paiée, les convenances demourroient noient-moins en leur vertu, selon la fourme des premieres lettres faites sur ce; desquels 40,000 livres nous serons tenus au dit Loys pour le dit service, en rabatant de l'aide que nous avons promise à icelui prince.

« *Item*, il est accordé que, avec tout ce que les dites peines seroient comises, là où le dit prince seroit en defaut de bailler la dite possession ou de garantir, si comme dessus est dit, encor avec tout ce nous ne serions tenu à faire au dit prince la dite aide que nous li avons promis. La quelle garantie, que le dit prince doit faire sur les dites peines, doit durer de la Toussains prochaine en un an. Et se li dit prince li garanteist jusques au dit terme, comment qu'il ne le peust garantir outre le dit terme, nous serons tenu à li faire la dite aide que nous li avons promise. Mais ne pour-quant, en ce cas où il ne garentiroit outre le dit terme envers le dit roy son frere et quelconque autre, il seroit tenus de li garantir tous-jours sur les dites peines, ainsi comme il est contenu ès lettres sur ce faites. Il est toutes voies à entendre que, si le prince ne bailloit la dite possession, ainsi comme dessus est dit, dedens la Toussains, que, de quele eure que il la baille, il sera tenus de garantir envers le dit roy son frere pour un an, à compter du temps de la possession bailliée, sur les peines dessus dites; et le dit temps passé, se le dit Loys l'a tenu pour le dit an, et le dit prince li aura garenti pour le dit an entier, le dit prince sera quitte de la peine des dites 40,000 livres, et nous serons tenus à li faire le dit ayde que nous li avons promis; mais toutes fois le dit prince demourra obligié à li garantir, selonc les convenances sur ce faites.

« Et est ainsi à entendre que, si le dit Loys estoit en demeure et en deffaut de prendre la dite possession, souffisamment sur ce requis, et le dit prince en faisoit son devoir, en cest cas ci li dis princes n'encourroit nulles des dites peines.

« *Item*, il est accordé que toutes les autres convenances faites sur ceste matiere demorront en leur vertu, fors que de tant que comme l'on i trouveroit detrait, adjousté ou déclaré par ces presentes lettres, et fors que de tant que le dit prince ne sera mie tenus à pourchacier devers le pappe qu'il mette enterdit en sa terre, ne pourchacier devers le pappe la confirmacion des premieres convenances, pour ce que le

pappe, requis sur ce de par nous et le dit prince, ne le volt confirmer.

« En tesmoin de ce nous avons fait metre nostre séeel en ces presentes lettres.

« Ce fu fait au Val-la-Contesse, le diemenche devant feste de la Magdeleine, l'an de grace 1313. »

En conséquence de ces traités, le mariage entre Louis et Mahaut eut lieu à la fin de juillet 1313, et le nouveau prince d'Achaïe fit ses préparatifs pour se rendre dans sa principauté, et de là procéder à la conquête du royaume de Salonique. L'année suivante 1314, au mois d'octobre, le même roi Philippe-le-Bel, investi du pouvoir de déterminer à l'amiable les obligations réciproques de Louis, prince d'Achaïe et roi de Thessalonique, et de Philippe de Tarente, empereur de Constantinople, fit publier les lettres patentes qui suivent ¹ :

« Philippus, Dei gratiâ Francorum rex, notum facimus universis presentes literas inspecturis, quòd, cum tractatu matrimonii tunc contrahendi, nunc contracti, inter carissimum et consanguineum nostrum Ludovicum de Burgundiâ, filium Roberti quondam ducis Burgundie, militem, principem Achaïe, et Mathildim de Hanoniâ, principissam Achaïe, ejus uxorem, carissimus consanguineus noster Philippus, Caroli secundi, Hierusalem et Sicilie regis, filius, princeps tunc Tarentinus, nunc imperator Constantinopolitanus, ac etiam carissimus consanguineus noster Hugo, dux Burgundie, frater dicti Ludovici, ad opus et ob causam dicti matrimonii eidem Ludovico, pro se suisque heredibus ex ipso matrimonio seu quocumque alio procreandis, dederint, contulerint, concesserint, quittaverint donatione irrevocabili factâ inter vivos, ac in ipsum Ludovicum totaliter transtulerint omnia jura, nomina et actiones eisdem et eorum cuilibet competentia et competentes, competitura et competituras, ex causâ et titulo quibuscumque, in regno Thessalonicensi et omnibus pertinentiis ejusdem, ipsamque Ludovicum de predictis presentialiter investiverint, salvo et reservato dicto Philippo et Catherine imperatrici Constantinopolitane ejus uxori homagio dicti regni ratione imperii predicti; nosque, de consensu dictorum Philippi, Hugonis et Ludovici, amicabiliter

¹ Voyez André Duchesne, *Histoire générale des ducs de Bourgogne de la maison de France*, preuves, pages 117 et 118. Un vol. in 4°, 1628.

ordinaverimus quòd dictus Ludovicus dictum regnum Thessalonicense, absque prestatione alterius servicii quàm illius ad quod ratione fidelitatis et homagii tenebatur cum illud acquisierit, vel majorem partem ejus, perpetuò tenebit juxta formam donationis predictæ; et interim, ad recuperationem dicti imperii proseguendam et obtineendam, dictus Ludovicus dicto Philippo tale servitium exhibebit quale nos duxerimus ordinandum prout hec litteris indè confectis pleniùs inter cetera continentur. Nos dictum servitium interim, ad recuperationem dicti imperii proseguendam et obtineendam, dicto Philippo imperatori à dicto Ludovico exhibendum, per presentes litteras nostras in perpetuum valituras ordinamus et declaramus in hunc modum, videlicet :

« Quòd idem Ludovicus eidem imperatori deinceps servitium gentium armorum ad quod, ratione feudi principatûs Achaïe, tenebitur, exhibebit; et si dictus imperator ad recuperationem regni Thessalonicensi predicto in toto vel in parte recuperato vel acquisito, dictus Ludovicus juxta et secundùm id quod indè acquisitum et recuperatum fuerit, et quòd ipse Ludovicus indè tenebit, servitium eidem imperatori, ratione feudi, debitum exhibebit. Ex nunc etiam idem Ludovicus ad recuperandum seu acquirendum dictum Constantinopolitanum imperium vel partem ejusdem, cum 100 armorum hominibus, de quibus 20 erunt milites, serviet et personaliter intererit cum Philippo imperatore predicto, si idem imperator personaliter et presens ad hoc sit, et hoc cum sumptibus et expensis ipsius Ludovici, etc.

« Que omnia ut firma perpetuò permaneant, presentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum.

« Actum apud sanctum Dionysium, mense octobri, anno 1314. »

Ses préparatifs militaires le retinrent plus longtemps en France qu'il ne le pensait, car ce n'est qu'au mois d'octobre suivant 1315¹ qu'il

¹ Son frère Hugues rédigea son second codicille (Plancher, *Histoire de Bourgogne*, tome 2, chap. 8.) le dimanche avant l'Ascension 1315. Ce second codicille se termine ainsi : « Et nos, li

dis Odes et Loys (son frère), les havons promis tenir et garder par nos seiremens sur saints Evangiles donnés corporellement; et en tesmoing des dites choses, et force et valour d'i-

s'achemina vers Venise pour aller de là prendre possession de la principauté d'Achaïe et du royaume de Salonique.

Mahaut de Hainaut, princesse de Morée, et Louis de Bourgogne, roi de Thessalonique.

Louis et Mahaut arrivèrent au plus tard à Venise dans la première quinzaine de novembre 1315. Le 23 novembre, le jour de Saint-Clément de cette même année, Louis fonda en l'honneur de saint Maurice, dans l'église paroissiale de sa seigneurie propre de Duesme en Bourgogne, une chapelle avec deux messes par semaine, et en assigna la collation aux seigneurs de Duesme. Sept jours après, le jour de la Saint-André (30 novembre), prêt à s'embarquer pour la Morée, il fit son testament en ces termes :

« En nom de la Sainte Trinité, le Pere et le Fils et le Saint Esperit, Amen ¹.

« Comme pour le peschié de nostre premier pere Adam, li succession d'un chascun doit venir à autre, et rien ne soit si certains comme la mort, ne riens moins certains de l'eure de la mort, et que segure chose est de pourveoir son estat avant heure de mort : Pour ceu, je, Louis de Bourgoïne, princes de la Morée, sains et haitiés de corps et de pensée per la grace de Dieu, qui ne vuil pas, de mon pooir, passer de cest siecle en l'autre sens testament, fais et ordonne mon testament, ma disposition ou ma derniere volenté en la maniere qui s'ensieut :

« Premièrement, l'ame de moi et mon esperit je comant en la main de Dieu le pere, mon créateur.

« Item, j'eslis ma sepulture en l'esglise de Cisteaux, et veuil estre mis entre mes devanciers en ladite eglise, s'ensint est que je trespasse par de là les monts envers le royaume de France; et se je trespasse en ma dite princée, je vuil et ordonne moi estre mis et eslis ma sepulture en l'abaïe de..... ² qui est de l'ordre de Cisteaux; et se je trepas-

celles, havons mis nos sceaux sur les presents codicilles, fais, donnés, ottroyés le dyemoinge devant l'ascension Nostre Seignour, l'an de leis meïsmes 1315. » Comme Pâques tombait cette année là le 23 mars, l'Ascension dut se trouver le 2 mai; et Louis ne partit par conséquent pour

Venise que dans le mois de mai au plus tôt.

¹ Preuves de l'*Histoire de Bourgogne*, de D. Plancher, t. 2, p. CLIX; tirées de la Chambre des comptes de Dijon.

² Le nom ne se trouve pas dans l'acte.

soie de cest siecle autre part que ès leus dessusdis, je vuil et ordonne estre mis et eslis ma sepulture en l'abbaye de l'ordre de Cisteaux, qui sera la plus prochainne dou leu où je trespaseroie de cest siecle en l'autre.

« *Item*, je vuil et ordonne que mi dette et mi clain soient paiés et amendés par la main de mes exequiteurs ci dessous nommés.

« *Item*, je vuil et ordonne que, se je trepassoie de cest siecle en l'autre sens hoir loyal de mon corps, que cil de mes freres qui seroit duc de Bourgoinne hait toute ma terre que j'ai ou duchié de Bourgoinne et ma princée de Morée, saulf à la princesse ma chiere compaignie tous ses drois; et se je havoie hoir loial de mon corps, soit masle ou femelle, se il est seul, je vuil que il hait ma dite princée et ma terre dou duchié de Bourgoinne, et le fais et establi mon hoir loial et universel; et se je havoie plusieurs enfans loiaux de mon corps, je vuil et ordonné que li ains-né masle soit mes hers en ma princée dessus dite, et que entre les autres soit departies et divisée par ygaul portion ma terre dou duché de Bourgoinne.

« *Item*, je doins et lais per une fois, pour les servises que m'ont fait les personnes ci dessous nommées, les sommes de deniers qui s'ensieuent. »

Suit une liste de serviteurs de sa maison auxquels il fait divers menus legs d'argent, puis la désignation de ses exécuteurs testamentaires, qui sont :

« Mon chier et amé cousin, monseigneur Mile, seigneur de Noyers;

« Noble homme nostre amé et féaul chevalier, monseigneur Jehan, seigneur de Charny ¹;

« Nos amés et feals clers maistre Pierre et maistre Thibaut;

« Fournier de Semur, Estienne Chenillat et Guiot de Guilly, nos feals vallez escuiers. »

Le testament se termine ainsi :

« Et pour ce que toutes et chascunes choses dessus dites, ordenées et escriptes soient estables et fermement accomplies et gardées, je, Loys, princes dessus dis ai fait mettre mon seaul pendant en cest mien present testament ou darriere volenté; et en tesmoing de verité, j'ai encor

¹ Il ne faut pas le confondre avec le seigneur de Charny, dont la famille était établie depuis plus d'un siècle en Morée.

requis à mettre les seauls de nos amés et feals chevaliers ci dessous nommés, c'est à savoir des nobles homes, monseigneur Jehan, seigneur de Charny, — monseigneur Eudes de Rans, — monseigneur Hue Pioche, seigneur de Montlahin, nostre marechaux de la Morée, — monseigneur Hugues de Rans, — monseigneur Pierre de Thoraise, — monseigneur Estienne de Chantenay et monseigneur Ythier de la Broce. Et nous, chevaliers dessus nommés, un chascun de nous, avons mis nos seauls pendans en cest present testament ou darriere volenté, avec le grant seaul dou dit monseigneur le prince, en tesmoignage de verité.

« Fait et escript à Venise le dimanche jour de feste Saint-Andrien l'apostre, l'an de grace 1315. »

Dom Plancher donne dans sa planche VI le grand sceau pendant de Louis de Bourgogne, prince d'Achaïe. Je le reproduis d'après lui dans ma planche IV.

On y voit un chevalier monté sur un cheval en course. Le cheval est caparaçonné d'une étoffe bandée ou coticee d'or et d'azur. Le chevalier tient dans sa main droite une lance terminée par un pennon ou guidon pendant; sa tête est couverte d'un casque surmonté d'un oiseau, et à son bras gauche est placé l'écu, couvert des armes de Bourgogne; autour on lit cette légende : SIGILLUM LUDOVICI DE BURGUNDIE PRINCIPIS ACHAYE.

Le contre-sceau porte un cartouche avec l'écusson de Bourgogne ancien¹, au franc quartier de Ville-Hardoin-Achaïe², et autour la légende : S. LUDOVICI DE BURGUNDIE PRINCIPIS ACHAYE.

Ces précautions prises, Louis partit de Venise à la tête d'un renfort assez puissant de troupes de Bourgogne et de France³ et escorté de plusieurs bâtimens vénitiens. La Morée était dans le plus complet état de désordre. Un nouveau prétendant, Fernand de Majorque, mari d'une cousine germaine de Mahaut⁴, y était arrivé depuis les premiers jours de juillet de cette même année 1315, et, soutenu par la terreur

¹ Bandé d'or et d'azur de six pièces.

² De gueules à la croix ancrée d'or.

³ Cum multis gallicis militibus vel burgundis sciebant eam (Mahaut) noviter advenisse et matrimonium cum quodam nobili de Burgundiâ contraxisse (Rapport adressé au roi de Majorque.—

Voyez Muntaner, page 58, note 1). Potissimè cum foret principem cum magno exercitu Gallorum et Burgundorum. (Id., page 519.)

⁴ Isabelle, fille de Marguerite, sœur cadette de la princesse Isabelle.

qu'avaient inspirée de ce côté du monde les triomphes des Catalans, que je mentionnerai à leur place dans l'article sur le duché d'Athènes, il s'était emparé de quelques places de Morée et avait obtenu l'adhésion de plusieurs des hauts feudataires; mais ceux-ci n'apprirent pas plutôt l'arrivée de Mahaut et de son mari Louis de Bourgogne, dans le cours de décembre 1315, qu'ils abandonnèrent le parti de Fernand et vinrent faire leur soumission à la princesse Mahaut¹. Ces feudataires étaient entre autres: le comte de Céphalonie, l'évêque d'Olène et Nicolas Mauros, fils probablement de cet Étienne Mauros dont il est question dans la *Chronique de Morée*². Ils avaient vu avec peine que l'établissement de Fernand en Morée, soutenu par celui des Catalans ses compatriotes dans le duché d'Athènes, allait anéantir l'influence des Français dans ce pays, et la mort de la femme de Fernand, qui venait de se remarier à une princesse de Chypre³, les avait complètement éloignés de lui.

Louis les trouva tout disposés à reconnaître sans contestation les droits de sa femme et les siens; et, dès son arrivée, il fit acte de souveraineté en faisant frapper monnaie en son nom. Ces monnaies portent, comme toutes les monnaies de Morée, le nom de la ville de Clarentza, bien que ce fût son adversaire qui la possédât alors, et que Louis fût mort même avant d'y entrer. Je donne, n° 11, planche III, un denier tournoi au nom de Louis et de Mahaut sa femme. On y voit :

Au droit, la croix entourée de l'anneau surmonté d'une croix plus petite, avec la légende LODO. M. D. D. B. P. ACHE, *Lodoicus, Mahatis ducissa de Burgundia, principes Achaie*, Louis de Bourgogne et Mahaut, duchesse douairière (d'Athènes), princes d'Achaïe.

Au revers, le clocher de Saint-Martin de Tours surmonté d'une croix, avec la légende DE CLARENCIA.

Aussitôt que Louis eut pris possession du gouvernement, il réunit ses troupes et marcha contre son compétiteur, Fernand de Majorque, et contre les Catalans et Siciliens qui depuis un an se tenaient à Clarentza. Fernand sortit, le samedi 3 juillet 1316, de Clarentza pour aller

¹ Abierunt retró et fugerunt ad principissam: (Même rapport.)

² Page 213. Étienne Mauros avait épousé Agnès, fille de Villain d'Aunoi, un des plus hauts

barons de Morée.

³ Voyez ce contrat de mariage, n° XLVII, page 371, tome 2 de mon édition de Du Cange.

à sa rencontre jusqu'à un lieu appelé Espero¹. Le dimanche 4, les troupes furent en présence, et dès le même jour les escarmouches commencèrent par les archers dans un bois voisin². Le lundi matin 5 juillet, le prince Louis de Bourgogne se mit en mouvement pour aller attaquer Clarentza³. L'infant voulut tenir tête aux troupes françaises et Bourguignonnes, mais il fut renversé de cheval, cerné, pris et décapité⁴. Le reste de ses troupes prit la fuite vers Beauvoir ou Belveder⁵. Cet événement eut lieu le 5 juillet 1316, un an et deux ou trois jours après que l'infant fut entré en Morée⁶.

Le lendemain 6 juillet, Louis de Bourgogne s'approcha avec son armée jusqu'au pied des murailles de Clarentza, occupée alors par les Almogavares de Fernand. Il somma la ville de se rendre en annonçant aux Catalans la mort de leur chef l'infant et il leur montra même sa tête⁷. Après de longs pourparlers avec le prince et avec leurs propres amis qui s'étaient réfugiés à Belveder et à Estemira⁸, il fut décidé que douze personnes seraient choisies par les partisans de Fernand pour stipuler les arrangements⁹, et quinze jours après ces douze personnes convinrent que toutes les places fortes seraient rendues au prince Louis, à l'exception de Clarentza, qui restait entre leurs mains pour terminer leurs propres affaires¹⁰.

¹ Et sic exivit (l'infant Fernand) de Clarentia cum paucis (utinam bonis) die tertiâ mensis julii que fuit dies sabbathi, in occursum dicto principi, et venit ad locum dictum l'Espero. (Même rapport.)

² Inde venit, die dominicâ sequenti, versus principem (Louis de Bourgogne) ita quod exercitus utriusque partis invicem se videbant; et noctis illius die provocaverunt in quodam nemore ibi propè, ita quod balistarum jaciebant sagittas invicem.

³ Et die lune sequenti manè, cum princeps (Louis) moveret exercitum suum et iret versus Clarentiam cum acie sua, etc. (Idem, ibid.)

⁴ Et tunc dominus infans fuit affertus et circumdatus et captus per inimicos suos et ibidem fuit decapitatus. (Idem, ibid.)

⁵ Alii fugerunt versus Bel-Veser. (Idem, ibid.)

⁶ Dominus infans solum per unum annum tenuit Clarentiam et aliam terram, ita quod, anno revoluta et expleto, parum plus vel minus,

nisi per duos vel dies vel circâ, vitâ functus est anno Domini 1316, quintâ die julii. (Idem, ibid.)

⁷ In crastinum dicti prelii facti, inimici (les Français de Louis de Bourgogne ennemis des Catalans de Fernand) appropinquaverunt affidati ad portam Clarentie, et dixerunt quod redderet se, quia dominus infans erat mortuus, et ostenderunt caput. (Idem, ibid.)

⁸ Qui fugerant et erant in loco de Belveser et d'Estmira. (Idem)... Et fuerunt locuti cum Ademario de Moaseto et Guillelmo de Fontibus in loco de Belveser, et similiter iverunt ad Estmira. (Idem.)

⁹ Et... fuerunt electi duodecim pro faciendis et tractandis et ordinandis omnibus, qui finaliter fecerunt compositionem de terrâ tradendâ. (Idem ibid.)

¹⁰ Et dicta compositio fuit facta intra paucos dies, et infra decem, ut aliqui testes deponunt, et alii intra 16. Et omnia castra fuerunt tradita

Louis survécut peu à son compétiteur. Muntaner nous apprend qu'il mourut deux mois après cette victoire ¹, c'est-à-dire au mois de septembre 1316, un an après son départ de France. Le bruit courut que c'était le comte de Céphalonie, déjà accusé d'avoir trahi l'infant, qui avait empoisonné le prince Louis ².

Mahaut, princesse d'Achaïe, de 1316 à 1324.

Mahaut, restée veuve en Morée à l'âge de 22 ans, au milieu d'une noblesse indisciplinée, n'avait aucune espèce de pouvoir pour faire respecter son autorité. Elle-même avait ouvert la porte aux prétentions de l'extérieur en donnant, sous réserve uniquement de ses droits pendant sa vie ³, la principauté de Morée à son mari. Par cet acte et par le testament fait à Venise, Louis avait substitué à ces mêmes droits, après sa mort, son frère Eudes de Bourgogne, sous réserve cependant des droits de sa femme, c'est-à-dire qu'à la mort de Mahaut l'héritage de la Morée devait passer à la maison de Bourgogne. Malgré cet état d'anarchie de la Morée, augmentée encore par le voisinage des Catalans du duché d'Athènes, Mahaut prolongea toutefois son séjour en Morée. Ce fut peut-être à cette époque qu'elle fit frapper elle-même la monnaie que j'ai mentionnée de l'an 1311 à l'an 1315. Là, à ce qu'il semble, elle s'éprit d'un chevalier français, Hugues de la Palisse, dont la famille était établie en Morée depuis le départ de Baudouin II de Constantinople ⁴; et elle l'épousa en secret, par suite de l'embarras où la jetait la stipulation conclue lors du mariage d'Isabelle avec Florent et mentionnée par la *Chronique de Morée*, de ne pouvoir se marier sans l'autorisation du seigneur direct, qui était alors Philippe, prince de Tarente, en vertu de la cession de Charles ⁵ et aussi par suite de la renonciation

inimicis (à Louis), excepta Clarentia, ubi ipsi stabant pro negotiis suis faciendis. » (Id., ibid.)

¹ « E com ell (l'infant) fo mort, ne ana a dos mesos que muri l'altre princep. » (Muntaner, chap. 270.)

² « Predictum comitem (de Xiphaloniam) habebant suspectum de morte principis, quia dictum fuit quod fuerat potionatus. » (Rapport.)

³ Voyez l'acte de cession, cité plus haut.

⁴ Cette famille est mentionnée dans la *Chro-*

nique de Morée sous le nom de mar., dans lequel j'avais cru reconnaître d'abord, d'après les indications de Du Cange, le nom des Plaisier, qu'on retrouve à Naples, à Jérusalem, en Chypre. Il me semble toutefois, comme je l'ai dit dans mon Index onomastique, que ce nom reproduit mieux celui des La Palisse, qui, comme on le voit, étaient établis dans la Morée.

⁵ Page 102.

faite de tous ses droits par elle-même en 1312, renonciation qui ne lui permettait de rien faire en faveur ni d'un second mari ni de ses propres enfans. Robert, roi de Naples, de son côté, prétendait aussi devoir être consulté, en vertu de la lettre de cette même stipulation, qui portait ¹ : « que si jamais la principauté venait à échoir à une fille, elle pouvait régner seule; mais que si elle voulait se marier, elle devait en obtenir l'autorisation du roi de Naples alors régnant, faute de quoi elle serait déshéritée de sa souveraineté de Morée et de toute la principauté. »

Robert et Philippe, voulant marier Mahaut dans leur famille et espérant racheter du duc de Bourgogne leur droit éventuel de succession, la mandèrent à Naples. Le mari qu'ils lui destinaient était Jean, comte de Gravina, leur jeune frère, huitième fils de Charles II. Mahaut refusa la main de Jean sans expliquer ses motifs. Les deux frères, irrités, la conduisirent à Avignon devant le pape Jean XXII, qui avait succédé, en 1316, à Clément V. Là, Mahaut déclara son mariage secret avec Hugues de la Palisse. Robert, irrité de voir ainsi ses espérances déjouées, la ramena à Naples; et son mariage secret ayant été déclaré nul, il fit célébrer malgré elle, sur la fin de 1317, un simulacre de mariage avec son frère Jean, comte de Gravina, qui prit à l'instant même le titre de prince de Morée, comme si ces fiançailles avaient été suivies d'un mariage véritable. Quant à la pauvre Mahaut, elle fut enfermée au château de l'OEuf, probablement à la suite de la confiscation prononcée par le roi Robert et par son frère le prince de Tarente, seigneur direct d'Achaïe et empereur de Constantinople, en vertu des peines portées dans la stipulation mentionnée ².

¹ *Chronique de Morée*, page 192.

² Tous ces détails sont tirés du rapport présenté par les barons de Morée au roi de Majorque. Je l'extrai des manuscrits de Du Cange :

« Tractatum fuit matrimonium de eâ (la princesse Mahaut) cum domino Johanne (frère du roi Robert) in civitate Napolitana. Et quod dicta domina principatus recusabat matrimonio consentire, per predictos tractantes violenter cum quibusdam galeis duxerunt eam ad dictam civitatem Napolitanam, cum consilio et auxilio domini regis Roberti et dicti domini Joannis fratris sui. Et cum ibi essent, requisita dicta domina ut dictum matrimonium confirmaret, hoc facere

recusavit. Quâ de causâ duxerunt eam Avinionem corâm domino papâ Joanne, predecessore illius nunc regnantis; et ibi iterum requisita fuit de predicto matrimonio, cui noluit aliquo modo consentire, dicens quod cum alio jam contraxerat, videlicet cum quodam milite seu barone nomine messire Hugo de la Palisse. Quâ de causâ imposuerunt sibi quod amiserat principatum dicentes quod *non poterat contrahere matrimonium sine licentiâ eorum*, seu principis Tarentini, fratris regis Roberti et ejusdem domini Joannis. » (Voyez la Chronique de Muntaner, note 2, page 251.)

A dater de ce jour on n'entend plus parler de Mahaut; on voit seulement qu'elle vivait encore en 1324, puisqu'à la date de la fin de décembre 1323 (le jeudi après la Sainte-Luce, qui tombe le 13 décembre) Guillaume, comte de Hainaut, son cousin germain, faisait expédier dans Valenciennes une procuration au cardinal Napoléon pour emprunter jusqu'à cent mille livres pour sa délivrance de prison. Je ne puis savoir si elle survécut longtemps à cette démarche de son parent le comte Guillaume.

Jean, comte de Gravina, continua à se faire un droit de ces fiançailles pour prendre le titre de prince de Morée. Il se regarda, à dater de ce jour, comme prince en vertu de son propre droit, car il contracta à peu d'années de là et du vivant de Mahaut, en 1321, un mariage plus réel; mais je laisse là ce qui le concerne pour y revenir à l'article sur les prétendants, et je continuerai la série des princes d'Achaïe, dont le droit héréditaire ou concédé par des actes légaux est parfaitement constaté.

Eudes de Bourgogne, prince présomptif d'Achaïe.

Eudes IV, frère de Louis de Bourgogne, était le successeur légal de son frère après la mort de Mahaut, ou, à proprement parler, prince présomptif. L'unique pensée qui semble avoir préoccupé Eudes relativement à son droit sur la principauté de Morée, est la pensée de le vendre. Le 14 avril 1320, il y eut entre lui et le sire de Bourbon, Louis I^{er}, dit le Grand et le Boiteux, depuis premier duc de Bourbon, un arrangement en vertu duquel Louis de Bourbon devait lui payer 40,000 livres tournois pour ce droit éventuel de succession. Mais soit que Louis n'eût pu réunir cette somme au moment fixé, soit que les affaires de France préoccupassent plus vivement l'attention de Louis de Bourbon, le marché ne fut jamais conclu, et Eudes songea à trouver ses 40,000 livres tournois ailleurs. Il s'adressa à Philippe, prince de Tarente, mari de l'impératrice Catherine, et sur les 70,000 livres qui furent payées à Philippe par le roi de France (Philippe-le-Long), conformément aux stipulations de Philippe-le-Bel, il fut payé 40,000 livres tournois à Eudes en 1320, pour le rachat de son droit sur la principauté

de Morée seulement, le royaume de Thessalonique et ses appendances, les baronies de Madyte, Macri, etc., non comprises.

Philippe de Tarente, prince présomptif, empereur, puis prince réel d'Achaïe.

A la mort de Mahaut, vers 1324, Philippe de Tarente, qui avait acheté l'éventualité de sa succession à la seigneurie réelle d'Achaïe, dont il possédait déjà la seigneurie directe, prit le titre de prince d'Achaïe. J'ai donné une monnaie de lui planche IV. Il en existe une autre fort bien conservée et que j'ai examinée récemment à Londres dans le cabinet du Musée Britannique.

Philippe mourut à Naples, le 26 décembre 1332, et son fils aîné Robert succéda à tous ses titres.

Robert, prince d'Achaïe.

Aussitôt après la mort de son père en 1332, Robert prit le titre de prince d'Achaïe. Ce titre lui fut d'abord contesté par Jean de Sicile, comte de Gravina, qui se prévalait d'un mariage qu'il n'avait jamais contracté avec Mahaut, et qui, eût-il été contracté, ne pouvait lui conférer aucun droit, puisque Mahaut s'était dessaisie du droit de sa propre descendance en faveur de celle des ducs de Bourgogne, par l'acte de 1312 que j'ai rapporté. Toutefois, Catherine de Valois, mère de Robert, qui avait survécu à son mari Philippe, préféra faire taire ces prétentions par un arrangement, et elle détermina Robert à donner à Jean de Sicile le duché de Duras pour obtenir sa renonciation finale à la Morée. A la mort de sa mère, en 1446, Robert prit le titre d'empereur, et reunit par là la souveraineté directe d'Achaïe à la souveraineté réelle.

Il se maria, en 1347, à Marie de Bourbon, fille de ce Louis, sire de Bourbon, en faveur duquel la sirie de Bourbon fut érigée en duché-pairie par lettres patentes de Charles-le-Bel, en date du 27 décembre 1327. Robert se complut à avantager Marie de Bourbon autant qu'il fut en lui, et particulièrement en Achaïe. En 1357, étant à Tarente, le 27 juin, il lui donna Calamata et ses dépendances avec hommage aux princes réels d'Achaïe. En 1359, étant à Naples, le 1^{er} février, il lui donna la mense de Pocarinicon et la montagne de Man-

dritza en Achaïe. Elle-même acheta Vostitza de Guillemette de Charpigny¹. Elle possédait donc déjà en propre une bonne partie de la principauté, puisqu'elle tenait Clarentza, Calamata, Vostitza et plusieurs autres places fortes. Robert, par son testament, disposa en sa faveur de toute la principauté réelle d'Achaïe, qu'il sépara de la principauté directe, laissée à son frère avec le titre d'empereur en 1364.

Marie de Bourbon, princesse d'Achaïe, impératrice douairière de Constantinople.

Marie de Bourbon alla s'établir en Morée, et chercha à y faire respecter son autorité; mais la puissance des Turcs prenait chaque jour de nouveaux accroissemens autour d'elle, et la Morée continua à être livrée aux plus grands désordres². Peu de temps avant sa mort, Marie de Bourbon avait quitté l'Achaïe et s'était fixée à Naples; là, attaquée par la maladie dont elle mourut, elle fit son testament en 1387, et déclara Louis de Bourbon son neveu, son héritier dans la principauté d'Achaïe aussi bien que dans tous les autres biens qu'elle possédait en propre.

Louis de Bourbon, prince d'Achaïe, duc de Bourbon.

Louis de Bourbon, dont les aventures chevaleresques ont été fort exactement retracées par le secrétaire de sa maison, Cabaret d'Oronville³, résolut d'aller en Morée prendre possession de son héritage, ainsi que du royaume de Chypre, qu'il réclamait également, au même titre d'héritier universel de Marie de Bourbon.

« Il avoit, dit la chronique⁴, de hautes pensées en lui : la première

¹ Et non pas Charny, comme le dit à tort Du Cange (tome 2, p. 265 de mon édition). Hugues de l'Île, sire de Charpigny (le *τραπεζίτης* de la *Chronique de Morée*), avait obtenu le fief de Vostitza lors du premier partage. (Voyez *Chronique de Morée*, p. 48, et mon Glossaire onomastique.) Un peu avant la mort de Robert, en mars 1364, Marie de Bourbon aliéna cette seigneurie de Vostitza et celle de Nevelet (voyez mon Glossaire onomastique) en faveur de Nero Acciaiuoli, dont je dirai quelques mots dans l'article sur le duché d'Athènes.

² Ce fut pendant cette époque que les Centurioni de Gênes, établis dans les îles voisines, profitèrent de l'anarchie de la Morée pour chercher à y établir leur pouvoir en prenant peu à peu le titre de princes d'Achaïe. Je leur consacrerai un article particulier.

³ Voyez, parmi les chroniques du quatorzième siècle, mon édition de la *Chronique de Cabaret d'Oronville*, après la *Chronique de Du Guesclin*, dans la collection du *Panthéon*.

⁴ Page 199 de mon édition, à l'an 1390.

estoit de mener la royne à Naples; et, allant son chemin, de prendre la saisine du principat de la Morée, que l'on clame Achaye, qui estoit sienne; car ceux de la Morée n'attendoient que luy pour le recevoir à seigneur. Jà le duc de Bourbon y avoit envoyé deux fois Chastel-Morand, qui, dit la chronique en un autre endroit ¹, onques en sa vie ne fait voyage, sinon à ses despens, ne aussi n'ot cure de demeurer en cour de seigneur, et qui avoit apporté le scellé de cils de l'Archadie ²; et de la Morée iroit le duc à Naples; et de là estoit l'intention du duc de Bourbon d'aller en Cypre qui devoit estre sien de raison ³; et de Cypre à Jerusalem au Saint-Sepulcre. Si pouvez veoir de grandes entreprises du noble cœur de seigneur qui sur son vieil age ne vouloit point estre oiseux. »

Le duc de Bourbon mourut le 19 avril 1410.

Dans l'absence de ceux qui devaient prendre la direction générale des affaires, les hauts feudataires de Morée s'adressèrent au seigneur direct, alors l'empereur Jacques de Baux, pour qu'il les investît du pouvoir légal d'administrer le pays, jusqu'à ce que le possesseur réel de la principauté se fût présenté; et ce pouvoir fut accordé comme on va le voir à l'article sur Jacques de Baux, à Pierre de Saint-Superan.

On ne voit pas qu'après Louis de Bourbon la maison de Bourbon ait cherché à faire valoir ses droits à la principauté de Morée en aucune occasion, et qu'elle en ait même conservé le souvenir. Quand, près de cinq cents après, au cri de la France entière, un souverain de cette famille envoya des troupes françaises affermir en Morée le drapeau de l'indépendance grecque et qu'un trône fut offert à un jeune prince de la branche aujourd'hui régnante en France, il ne paraît pas que l'allusion la plus indirecte ait jamais été faite à cette antique possession; tant l'histoire de ces temps était complètement effacée alors de tous les esprits!

Après avoir suivi la branche aînée dans ses ramifications, et depuis

¹ Page 178 de mon édition.

² La ville d'Arcadia, donnée en fief, dans le siècle précédent, à Anceau de Toucy, après la reprise de Constantinople au temps de Paléologue. Elle était alors entre les mains d'Azan Zacharias Centurion, seigneur d'Arcadia et de Chaladritza et, en vertu de la possession de

la première de ces deux seigneuries, maréchal héréditaire de Morée.

³ Sans doute en vertu du même testament de l'impératrice Marie de Bourbon, veuve en premier mariage de Guy de Lusignan, fils aîné du roi Hugues IV de Chypre.

la cession de 1322, je ne puis clore cet article sur la branche aînée sans dire quelques mots du troisième mariage d'Isabelle avec Philippe de Savoie.

Marguerite de Ville-Hardoin, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de son second mari Philippe de Savoie.

Marguerite naquit en 1302, au château de Beauvoir ou Belveder en Morée, à côté de Clarentza.

Le 24 décembre 1303, Philippe et Isabelle lui firent don des châteaux de Caritena et de Boussoit ¹; et le 21 février 1304, avant de quitter à jamais la Morée, ils déposèrent à Patras, entre les mains de Benjamin, chancelier d'Achaïe, une confirmation de cette donation.

Marguerite quitta la Morée avec ses parens pour n'y jamais retourner. Sa mère Isabelle étant morte en 1311, et Philippe s'étant remarié dès 1312 avec Catherine, sœur de Henri-Jean, dauphin de Viennois ², son père devint complètement étranger aux affaires d'Achaïe.

En 1306 elle fut accordée en mariage à Charles de Sicile, fils de Philippe, prince de Tarente et d'Ithamar; mais ce mariage, qui aurait pu la ramener un jour en Morée, n'eut jamais lieu.

Dans l'année 1324, par un acte rendu le jeudi 3 mai dans le château de Pignerolles, Marguerite déclara avoir reçu de son père tout ce qui lui revenait de la dot de sa mère ³, et le tint quitte de tout engagement envers elle. Philippe la maria cette même année à Regnaud de Forez, seigneur de Mallevall, Virieu, Rocheblave, Chavanay, La Voute, Brandivillier, Le Fay, Bellegarde, etc., etc., fils de Jean, comte de Forez ⁴,

¹ Voyez l'article sur Philippe et Isabelle.

² Data, *Principi di Savoia*, tome 1, p. 67.

³ « Domina Margarita de Sabaudiâ, filia emancipata magnifici et illustris viri, domini Philippi de Sabaudiâ principis Achaye, fecit et facit tenore hujus publici instrumenti generalem pacem, finem, remissionem, quitacionem et pactum de ulterius non petendo ex causâ mere, pure et irrevocabilis donacionis ad presens inter vivos, dicto domino recipienti et stipulanti suo nomine heredumque suorum, de omni jure hypothecarum sibi competenti vel compe-

tituro aut quod competere posset in bonis et rebus et hereditate dicti domini principis, occasione dotis maternelle, vel quâcumque occasione vel causâ..... confitendo dicta domina Margarita se habuisse et recepisse à domino principe patre suo in pecuniâ numeratâ tantum et plus ad quantum ascendere possent omnia et singula superscripta. » (Data, tome 2, *Documenti*, n° 31.)

⁴ Les comtes de Forez portaient de gueules au dauphin d'or.

et d'Alix de la Tour, fille de Humbert de la Tour, dauphin de Viennois, mort en 1311. Elle lui apporta en dot 14,000 florins d'or, et elle reçut pour son douaire les seigneuries de Malleval, Virieu et Chavanay ¹.

Regnaud de Forez fut fait prisonnier à la bataille de Brignais, en 1361 ², et vivait encore en 1370.

Il n'eut pas d'enfant de Marguerite, et en elle s'éteignit la branche aînée de Guillaume de Ville-Hardoin. Passons à la branche cadette issue du même Guillaume de Ville-Hardoin, père d'Isabelle et grand-père de cette Marguerite.

BRANCHE CADETTE DES VILLE-HARDOIN DE MORÉE.

Marguerite, dame de Matagrifon, — née en 1265, morte en 1315.

Muntaner, qui a connu Marguerite et qui avait une grande affection pour sa fille, raconte dans sa chronique qu'au moment où le prince Guillaume maria sa fille aînée à Louis-Philippe, fils du roi Charles I^{er} de Naples, en 1367, sa seconde fille Marguerite lui fut demandée pour un fils du comte d'Andria, de la maison de Baux ³, et que les mariages des deux jeunes filles se firent en même temps. Isabelle n'avait pas alors plus de quatre ans et sa sœur Marguerite plus de deux ans ⁴.

Suivant la *Chronique de Morée*, le prince Guillaume lui donna les deux tiers de la seigneurie d'Akhova en fief héréditaire ⁵. Il paraît lui avoir donné aussi quelques autres possessions au nord de la Morée et en avoir constitué un fief particulier sous le nom de Matagrifon ⁶, qui devint le sien. Muntaner prétend de plus que Guillaume avait substi-

¹ Guichenon, *Histoire de Savoie*.

² « Et y fut prisonnier Regnault de Forez, oncle du jeune comte de Forez. » (Froissart, tome 1, page 457 de mon édition.)

³ Il s'appelait Guillaume, suivant qu'il est désigné dans le contrat de mariage de sa fille avec Fernand. Isabelle, cette fille, est qualifiée domi-

ne Margarita et quondam domini Guilelmi filium.

⁴ Voyez l'article sur Guillaume, à l'an 1267.

⁵ *Chronique de Morée*, page 181.

⁶ Khlomoutzi. (Voyez ce mot dans mon Index onomastique.)

tué la principauté à Marguerite au cas où Isabelle n'aurait pas d'héritier mâle ¹. Ce qui me paraît mieux démontré est ce qui est rapporté dans un mémoire tiré de l'ancienne Chambre des comptes et que j'ai rapporté ² d'après un manuscrit de Du Cange. Il est adressé par les barons de Morée au roi de Majorque.

« Certum est, lui disent-ils, quòd princeps Guillelmus, verus dominus et ultimus princeps ³ totius principatùs Achaie, decessit duabus filiis relictis. Majori quidem dimisit totum principatum Achaie, secunde quamdam baroniam vocatam baroniam de Matagriffo, que est sub tenentiâ dicti principatùs, substituendo ad invicem, quòd si aliqua decederet sine liberis, quòd pars sibi relictâ rediret ad aliam super viventem aut ad ejus liberos. »

Le contrat de mariage d'Isabelle, fille de Marguerite, atteste que les droits de sa mère étaient beaucoup plus éventuels que ne le dit Muntaner.

Muntaner est le seul historien qui nous dise quelques mots de ce fils du comte d'Andria de la maison de Baux, qui fut donné pour mari à Marguerite.

« Com lo fill del comte d'Adria hach feytes les noces, dit-il ⁴, entra en possessio de la baronia de Matagrifo. E si hanch senyor feu bona prova, ell ho feu, que fo molt savi e bo de tots feyts. . . . E aquest compte d'Adria es del llinatge dels Baus, qui es la pus antiga casa e la pus honrada de Prohença, e parents que son del senyor rey d'Arago. »

Le seigneur d'Andria et de Matagrifon eut de sa femme Marguerite de Ville-Hardoin, une fille nommée Isabelle, qui, d'après Muntaner, qui l'a connue personnellement, naquit en 1298; et à peu de temps de là le père mourut ⁵.

Marguerite refusa de se remarier ⁶ et ne s'occupait plus que de l'ave-

¹ « E llexa (la princesse Isabelle) en son testament. . . . que-u (le pays de Morée) llexava à sa filla (à Mahaut); ço que fer no podia, que ans devia tornar à sa germana qui era viva, à qui son pare lo havia vinclat. » (Chap. 262.)

² Muntaner, page 521.

³ De la branche Ville-Hardoin.

⁴ Chapitre 263.

⁵ « E hach de se muller una filla qui hach nom madona Ysabel. E com la filla fo nada, a poçh de temps ell muri; de que foren despagats tots ses barons e vasaylls, tots quants n'hach en la Morea. » (Muntaner, chap. 263.)

⁶ « E com la dona hach perdut son marit, fo molt despagada e no volch pus pendre marit. » (Idem, ibid.)

nir de sa fille. Quand elle apprit que sa sœur était morte en 1311, elle comprit que, veuve comme elle était et avec une fille aussi jeune, il fallait qu'elle cherchât ailleurs un appui. Fernand de Majorque, dont elle avait dû entendre parler si fréquemment depuis l'arrivée des Catalans en Grèce, venait de se rendre d'Aragon en Sicile auprès de son parent le prince Frédéric; ce fut à lui qu'elle songea.

Fernand de Majorque était le troisième fils du roi Jacques de Majorque et d'Esclarmonde de Foix ¹. Par le rapport dressé sur sa mort, on voit que son frère, le roi don Sanche, avait si peu d'affection pour lui, qu'il jugea prudent de s'éloigner d'Espagne pour quelque temps ². Impatient d'action, il était venu en Sicile auprès de son parent le roi Frédéric, dans l'attente d'une nouvelle guerre avec le roi Charles II de Naples; cette guerre ne se réalisa pas. La compagnie catalane venait de partir pour la Grèce sous le commandement de Roger de Flor ³. Son indiscipline la menaçait d'une ruine prochaine; Frédéric songea donc, aussitôt qu'il eut appris la mort de Roger de Flor, à leur envoyer un chef capable de leur imposer. Il proposa à Fernand cette difficile mission; Fernand accepta, et le 10 mars 1306 ils convinrent entre eux de divers arrangements.

Fernand s'engage d'une part à partir dès ce même mois de mars sur deux galères à lui, pour se rendre directement en Romanie près de la

¹ Son frère aîné, Jacques II, renonça à la couronne en faveur du second, Sanche, qui fut roi, et Jacquesse fit moine. Ce projet monastique ne devait pas être formé en lui depuis bien longtemps, à en juger par une pièce que je lis (n° 11, J. 519) aux Archives du royaume, et qui n'a été mentionnée par personne, autant que je puis le savoir. C'est un petit feuillet de parchemin détaché qui contient des conditions préliminaires de mariage faites en 1298 entre Catherine, impératrice de Constantinople, la même qui, trois ans après, fut mariée à Charles de Valois, et Jacques, fils aîné du roi de Majorque. On lit en forme de titre :

« Hii sunt articuli qui sequuntur, concordati inter partes infrascriptas super matrimonium quod tractatur inter dominum Jacobum primogenitum illustris regis Majoricarum et illustrem dominam Katalinam imperatricem Constanti-

nopolitanam et dominam de Cortenayo. »

La condition préliminaire est qu'il obtiendra le consentement du pape; la seconde, qu'il constituera à Catherine 80,000 livres tournois sur la ville de Montpellier et sur sa baronnie. Plusieurs autres conditions et garanties furent stipulées. Jacques donne son adhésion à toutes; et elle, de son côté, s'engage à accomplir ce mariage après avoir obtenu d'abord autorisation du pape, puis du roi de France, de la reine Jeanne et du duc de Bourgogne, qui la voulait aussi avoir pour un de ses fils. Cet acte ou projet d'acte est daté, anno Domini 1298, die lune post festum beati Vincentis (22 janvier).

² « Sancius rex Majoricarum, frater ejus, haberet eum exosum propter suggestionem quorundam consilliorum suorum. » (Rapport.)

³ Voyez dans Muntaner le récit de cette curieuse campagne des Catalans.

compagnie catalane; il promet qu'il se tiendra près d'elle en qualité de lieutenant de Frédéric; qu'il se conformera en tout dans cette lieutenance à la volonté de Frédéric; qu'il se tiendra toujours prêt à le secourir de tout son pouvoir; qu'il sera ami de ses amis et ennemi de ses ennemis; qu'il ne fera alliance avec personne sans avoir consulté Frédéric et se conformera à ses ordres; qu'il ne se mariera pas sans la volonté de Frédéric, et qu'il recevra pour femme celle que Frédéric lui désignera, pourvu qu'elle lui plaise.

De son côté, Frédéric s'engage à l'aider de toute sa puissance dans ses projets, et à lui faire prêter foi et hommage par la compagnie catalane en qualité de son lieutenant et représentant en Romanie ¹.

Il faut lire dans Muntaner, ami de l'infant Fernand, comment l'infant se présenta à Gallipoli à la compagnie catalane ², et comment il fut évincé par les intrigues de Rocafort ³; comment il suivit la compagnie catalane de Gallipoli au royaume de Salonique ⁴; comment il se sépara d'eux après le meurtre de Béranger près de Christopolis, et fit voile pour l'île de Tassos, où il retrouva Muntaner ⁵; comment ils partirent ensemble pour la Sicile en passant par Négrepont et furent faits prisonniers par les Vénitiens et par Thibaut de Cépoï ⁶, envoyé de ce côté par Charles de Valois ⁷, frère de Philippe-le-Bel; comment il fut expédié à Thèbes et retenu prisonnier par le duc d'Athènes, Guy de la Roche ⁸; comment il fut envoyé par le duc d'Athènes à Naples, à la demande du roi Robert, et y resta un an prisonnier ⁹; comment il fut délivré à la requête du roi de France Philippe-le-Bel, et retourna à Perpignan ¹⁰; et comment enfin, après s'être distingué par sa bravoure au siège d'Almeria contre les Sarrasins ¹¹, il se décida, sur les premiers bruits de la guerre avec le roi Robert, de passer en Sicile auprès de son

¹ Une copie authentique de cette convention, datée de Melazzo, 10 mars 1306 anc. st. (1307 nouveau style), faite à la demande du roi Robert de Naples, le 23 avril 1308, est conservée aux Archives du royaume (n° 23, J. 512). Je l'ai reproduite en entier note 1, page 487 de la chronique de Ramon Muntaner.

² Page 458 de ma traduction.

³ Page 459.

⁴ Page 460.

⁵ Page 463.

⁶ Page 469.

⁷ Charles de Valois était alors empereur titulaire de Constantinople. On trouve aux Archives du royaume les divers traités conclus alors par Charles de Valois.

⁸ Page 471.

⁹ Page 472.

¹⁰ Page 473.

¹¹ Pages 483 et 484.

ami le roi Frédéric, qui lui fit don de la ville de Catane sa vie durant, et de deux mille onces d'or de revenu sur sa propre bourse ¹.

C'est à cette époque de son séjour en Sicile que Marguerite de Ville-Hardoin tourna les yeux sur lui pour en faire le mari de sa jeune fille Isabelle. Je laisserai parler ici Muntaner, grand admirateur et ami de l'enfant et de sa femme.

« E com la princesa sa germana (Isabelle) fo morta, ella demana lo principat. E aquells quil tenien faeren lin curt respot, si qu'ella entes que en Sicilia era lo senyor infant En Ferrando, fill del senyor rey de Mallorques, qui no havia muller ne terra neguna. E pensa que no havia hom el mon en qui sa filla fos tambe messa, per tal com aquell havria per grat o per força tot son dret del principat. E axi trames sos missatgers al senyor rey de Sicilia e al senyor infant En Ferrando; si que finalment fo acordat que la dona ab sa filla vengues a Masina, e llavors, si la donzella era aytal com ells deyen, quel matrimoni los pleya. Si que la dona, ab sa filla e be X donzelles e altretantes dones e XX cavallers e XX fills de cavallers et ab d'autres companyes vench a Masina, hon li fo feyta molta d'onor. E com fo a Masina, lo senyor rey e lo senyor infant hagren vista la donzella; e qui tot lo mon li donas ab altra, ell non cambiara ab esta; ans n'hach tan gran plaer quel jorn li fo un any quel feyt fos fermat; si que de tot en tot dix al senyor rey : que aquesta donzella volia que fos sa muller, e no altra que el mon fos. E no fo maraveylla sino fo enamorat, que aquesta era be la pus bella creatura de XIV anys que hanch hom pogues veure, e la pus blanca, e la pus rosa, e la millor; e pus, fo la mes savia, dels dies que era, que donzella qui hanch fos el mon. Que-us dire? Que la dona de Matagrifo areta sa filla entre vius e apres la sua mort de tota la baronia de Matagrifo e de tot lo dret que havia en principat, a fer e a dir a totes ses volentats, que altre vincle no s'en feu ².

¹ Page 496.

² Les conditions ne sont pas exactement celles que donne ici Muntaner (chap. 263). J'ai publié (Muntaner, p. 508, note), d'après le *Spécilège* de Dom Luc d'Acheri, les conventions stipulées entre Fernand de Majorque et Marguerite, dame de Matagrifon, mère d'Isabelle, à la suite du mariage arrêté entre Fernand et Isabelle. Ce

contrat de mariage fait parfaitement connaître l'état des droits et prétentions réciproques; on voit qu'elle n'avait de droits positifs que sur la cinquième partie de la principauté. Le voici :

« In nomine Domini, amen. — Anno Incarnationis 1313, die mensis february, 12 indictionis, regnante serenissimo domino nostro domino rege Frederico tertio, regni ejus anno 18 feliciter.

« E com aço hach feyt e les cartes foren feytes de les donacions del esposalici, ab la gracia de Nostre Senyor, ab gran solemnitat e gran festa quen fo feyta per lo senyor rey e per madona la regina e per tots los barons de Sicilia e cavallers cathalans e aragonesos e llatins, et tots altres de Masina, lo senyor infant pres madona Ysabel per muller. E dix la missa l'archebisbe de Masina. E la festa dura be XV jorns, axi

« Nos Tornellus de Tornellis, iudex civitatis Messane, Fermus de Lardèa, regius publicus ejusdem civitatis notarius, et testes subscripsi, ad hoc specialiter vocati et rogati, presenti scripto publico notum facimus et testamur, quod, existentibus nobis in presentia, illustris dominus Ferrandus infans, filius illustris quondam domini regis Jacobi, regis Majoricarum bone memorie, et nobilis et magnifica domina, domina Margarita, filia quondam domini Guillelmi, Achaye principis, domina Matagriffoni: predicti, domina Margareta et dominus Ferrandus, vicissim animo obligandi consentientes, in nos predictos iudicem et notarium, tanquam in suos, cum scirent ex certa eorum conscientia nos suos esse iudicem et notarium, pariter sunt confessi quod:

« Cum nuper contractum sit matrimonium inter eundem illustrem dominum Ferrandum infantem et dominam Isabellam, ejusdem domine Margarite et dicti quondam domini Guillelmi filiam, quam dictus dominus Ferrandus infans secundum sacrosancte romane ecclesie et canonum instituta duxit legitimo matrimonio in uxorem, contemplatione predicti matrimonii predicta domina Margarita solemniter promisit eidem domino Ferrando infanti assignare in dotem et nomine dotis, hinc usque per totum mensem septembris primo venturum sequentis 13 indictionis, nisi justa causa impediendi superveniret eidem domine Margarite:

« Castrum et terram Matta-Griffoni cum omnibus juribus, rationibus, hominibus, vassallis, casalibus, feudis, sive pertinentiis suis, eo salvo quod dicta domina Margarita possit perpetuo concedere unam militiam alicui de quo sibi videbitur, de his bonis que sunt in dicta castellania.

« Item, omnes terras, casalia, castra, jurisdictiones, villanos, vassallos et baronias existentes ubicunque extra castellaniam dicti castri

Matta-Griffoni, tam que dicta domina Margarita habet, quam habere sperat vel habere possit in futurum, relicto usufructu et possessione in vita dicte domine Margarite predictorum bonorum existentium extra dictam castellaniam, et eo quod dicta domina Margarita possit in suo servitio habere tot villanos quod videbitur eidem domino Ferrando infanti ad ejusdem domini Ferrandi infantis arbitrium, excepto casali uno extra dictam castellaniam quod dicta domina Margarita debet habere pleno jure, ad faciendum de eo quidquid sibi placuerit:

« Item, quia dicta domina Margarita asseruit se habere jura in principatu Achate vel Moræ, in toto dicto principatu vel saltem in ejus quinta parte, eadem domina Margarita, in causam seu ex causa dotis, cessit eidem domino Ferrando infanti omnia predicta jura sibi competentia quacunque ratione, quacunque essent, sive in jurisdictione sive in terris vel feudis, constituens eundem dominum Ferrandum infantem exinde procuratorem in rem suam, si eum inde experiri contingeret, promittens de predictis juribus hinc in antea nulli alteri persone facere aliquam cessionem vel quitationem sive remissionem, sub pena infra scripta.

« Item, quia domina Margarita asseruit se debere recipere ex causa mutui vel alia causa legitima, ab heredibus quondam domine Isabelle principisse Achate perperos 28,000, predicta domina Margarita, ex causa dotis predictæ, cessit eidem domino Ferrando infanti jura predicta, constituens exinde eundem dominum Ferrandum infantem procuratorem in rem suam, ut possit inde experiri; promittens etiam eadem domina Margarita dicto domino Ferrando infanti de predictis juribus nulle persone in futurum facere aliquam cessionem vel remissionem, nec quod in preteritum de his aliquid alicui faciet, sub predicta infrascripta pena.

que tot hom s'en maraveyllava, com axi n'eren tuyt pagats. E com la festa fo passada ¹, lo senyor infant la s'en mena a Catania ² ab sa mare e ab tota aquella gent qui eren venguts ab ella, e li livra dones cathalanes, e donzelles cathalanes, e mullers e filles de cavallers. E com foren a Catania, lo senyor infant feu grans dons a tots aquells qui ab ella eren venguts; e axi estegren be quatre mesos a Catania. »

Ce mariage terminé, Marguerite partit pour la Morée ³. Les hauts barons français n'eurent pas plutôt appris que Marguerite venait de marier sa fille à Fernand de Majorque, qui avait été précédemment le chef de ces Catalans dont l'établissement dans le duché d'Athènes leur était si incommode, qu'ils firent entendre des plaintes violentes. Mahaut, princesse d'Achaïe, était alors en France; mais ils agirent en son nom ⁴. C'étaient surtout le comte de Céphalonie, l'évêque d'Olène et Nicolas Mavros, seigneur d'Arcadia, qui montrèrent le plus d'exaspération de cette alliance qu'elle venait de faire avec les Catalans. Ils l'arrêtèrent et mirent tous ses biens en séquestre ⁵. Marguerite mourut au mois de mars ⁶ 1315.

« Item, quia dicta domina Margarita se habere jura in terrâ Calamato et in parte provincie Clarencie asseruit, dicta domina Margarita cessit sibi ex causâ predicta jura.

« Item, predicta domina Margarita convenit et promisit eidem domino Ferrando infanti dare et assignare et tradere, ex causâ dotis predictæ, perperos 40,000, computato perpero pro gillatis 4. De quibus perperis domina Margarita assignavit manualiter eidem domino Ferrando infanti in florenis auri perperos 17,000, et reliquos perperos 23,000 predicta domina Margarita dare et assignare promisit eidem domino Ferrando infanti per totum predictum mensem septembris primò venturum dicte sequentis 13 indictionis primò venture.

« Item, quia predicta domina Margarita asseruit se debere recipere pro comitatu Cephalonie perperos 10,000 ex legitimâ causâ, dicta domina Margarita cessit eidem domino Ferrando infanti jura predicta ex causâ dotis, secundum dictam formam.

« Que omnia, etc. »

¹ En février 1314.

² Catane appartenait à l'infant.

³ « E puy la dona sogra del senyor infant torna s'en ab sa companya a la Morea alegre e pagada, e lo senyor infant, alegre e pagat estech ab madona la infanta. » (Muntaner, chap. 263.)

⁴ « Domina ejus (Elisabeth) mater (c'est-à-dire Marguerite) fuit graviter oppressa per principissam de la Moreyhe et ejus gentes et procuratores, et specialiter per comitem de Xipheloniâ et episcopum Oñne et Nicolaum Mauro. » (Mémoire sur la mort de l'infant Fernand. Muntaner, note 1, page 518.)

⁵ « Qui dictam dominam matrem domine Elisabeth ceperunt et arrestatam tenuerunt et multis injuriis affecerunt. E dicebant sibi : « Tu dedisti filiam tuam Catalanis ! Mala fortuna erit tibi quia totam terram tuam perdes. » Et de facto bona ipsius mobilia sapuerunt et terram suam, scilicet comitatum de Matha-Griffo, occuparunt et occupatum tenuerunt. » (Idem, ibid.)

⁶ « Ara es veritat que be havia dos meses que sa mare (d'Elisabeth) era morta de malautia a Matagriffo; ma, ella non sabia res, ne lo senyor infant no volia que hom lin digues res mentres ella era prenys, e axi mateix com hach parit, tro que fos exida a missa. » (Muntaner, ch. 264.)

Elisabeth de Matagrifon, infante de Majorque, et Fernand de Majorque.

Les seuls renseignemens précis que nous ayons sur Élisabeth nous sont fournis par Muntaner; ils sont courts, car Élisabeth mourut des suites des couches de son premier enfant :

« Plach a Deus, dit Muntaner ¹, que la emprenya; de que fo feyt gran alegre com ho saberem.
. E com fui (lui Muntaner) a Masina ² no ana a XV jorns que vench missatge : que madona la infanta havia haut un bell fill, que naixque lo primer di-sapte ³ de abril del any MCCCXV.

« E estant que yo hagui pres comjat d'ell (de l'infant) missatge li vench que anas a Catania cuytosament, que madona la infanta estava mal, que la febra l'havia presa e mal de cintiri. E axi cavalca, que aquella nit s'en entra a Catania. E com madona la infanta lo vae, fo millorada. Empero ella havia feyt testament ans que pirs li anas, e puy lo conforma; e llexa la baronia de Matagrifo e puy tot lo dret que havia en principat a son fill l'infant En Jacme, e si l'infant son fill muria lexava ho al infant En Ferrando marit seu. Que-us en dire ⁴? la infanta, axi com a Deus plach, passa d'aquesta vida als XXXII jorns depuy que l'infant En Jacme son fill fo nat. E muri els braços del senyor infant En Ferrando. E qui hanch vae dol, lo senyor infant En Ferrando ho feu e tota la ciutat. E ab gran solemnitat, axi com aquella qui era pura e be confessada e combregada e perboliada, hom la mes en un bell monument, prop del cos de la benevirada verge, madona sancta Agata, en la sua benyta esgleya de Catania. »

Pendant la grossesse d'Isabelle, l'infant avait fait ses préparatifs pour se rendre en Morée avec 500 hommes de cavalerie et beaucoup de gens à pied ⁵. Sur la nouvelle de ces préparatifs, Muntaner, qui avait reçu du roi de Sicile le gouvernement de l'île de Gerbes et des Querquens, sur la côte d'Afrique, arriva en Sicile avec de riches présens pour l'infant ⁶. Après avoir rendu ses respects à l'infant, Muntaner alla

¹ Chap. 263.

² Chap. 264.

³ Samedi.

⁴ Chap. 265.

⁵ « E com la dona fo grossa, lo senyor infant

s'apareylla d'anar a la Morea ab be cinch cents homens de cavayll e gent molta de peu. »
(Ch. 263.)

⁶ E fiu desplegar totes aquestes coses d'avant madona la infanta e el senyor infant, e lo hi

voir le roi à Messine. L'infante accoucha d'un fils nommé Jacques, huit jours après son débarquement à Catane¹, et la nouvelle lui en parvint quinze jours après son arrivée à Messine. Aussitôt que cet enfant, appelé Jacques, eut été baptisé², Fernand se rendit à Messine, où il avait à s'entretenir avec Muntaner de son projet de voyage en Grèce.

La mort de sa femme n'altéra pas les projets de Fernand sur la Grèce. Il était à Messine prêt à s'embarquer pour la Morée³, lorsque Muntaner vint le trouver pour lui offrir ses services. Mais Fernand avait besoin d'un homme aussi dévoué et aussi sûr que Muntaner pour un service plus délicat encore que tous ceux qu'il pouvait lui rendre en l'accompagnant. Il voulait charger Muntaner de conduire son fils Jacques à sa mère et à sa grand-mère en Catalogne⁴. Il faut lire dans Muntaner tout ce gracieux récit, et la manière dont il reçut cette preuve de confiance de l'infant, et les soins qu'il prit du jeune Jacques, et la tendresse paternelle qu'il lui montra en le tenant dans ses bras de nuit et de jour, tant que souffla le fortunal pendant son voyage⁵, et la solennité avec laquelle il remit son précieux dépôt, avec toutes les formes féodales, entre les mains de sa mère et de sa grand-mère, dans le château de Perpignan⁶.

Pendant ce temps l'infant Fernand s'embarquait à Messine et faisait voile pour la Morée. Voici comment Muntaner raconte le débarquement en Morée de l'infant et ses premiers succès. Sa chronique est le seul monument qui nous ait conservé ces détails :

presenti tot, de que lo senyor infant fo molt pagat. » (Chap. 264.)

¹ « E lo primer lloch hon pris terra en Sicília fo a Catania. E aquí yo trobe lo senyor infant sa e alegre e madona la infanta grossa, que no ana a VIII jorns que parí, e hach un bell fill, de que faeren gran festa. » (Idem.)

² « E lo senyor infant feu lo batejar a la esgleya major de la benevyrada madona sancta Agata e feu li metre nom Jacme. E si hanch infant fo nat de bona gracia, aquest infant En Jacme ho fo. Que-us dire? Que com lo senyor infant En Jacme fo batejat e la dona fo fora de perill, lo senyor infant vench a Masina. » (Idem, ibid.)

³ « E com aquest desastre fo esdevengut, lo

senyor infant vench a Masina per recullir e per anar a la Morea. » (Chap. 261.)

⁴ Muntaner dit qu'il partit de Catane pour l'Espagne avec l'infant Jacques le 1^{er} août 1315. (Chap. 268.)

⁵ « E hagem tant gran fortuna que VII naus s'en perderen, e nos e les altres ne foren en gran condicio. Empero plague a Deus que aquell jorn de Tots-Sanctis nos prenguem terra a Salou, que hanch la mar no feu mal neguna hora al senyor infant ne axi mateix a mí; ne exi del meu braç ay tant com la fortuna dura, de nuyt ne de jorn. » (Chap. 268.)

⁶ Voyez ma traduction de Muntaner, chap. 265, 266, 267, 268, 269.

« E com aço fo feyt (la procuration donnée à Muntaner), ell se reculli ab la bona hora a Masina. E ana s'en a Clarença; e pres terra prop de la ciutat a dos milles; e la host ¹ exi de Clarença ab be 200 homens a cavayll que la li volgren contrastar. Que-us dire? Quels Almugavers qui eren ab lo senyor infant van exir en terra, e los ballesters, e van ferir en aquella gent; si quels faeren llunyar e fer plaça. E entretant tragueren los cavaylls en terra. E com hach en terra entro a 50 homens de cavayll, e lo senyor infant fo guarnit e apareyllat e fo sobre son cavayll, ell feu desplegar la senyera, que pus no volch esperar l'altra cavalleria sua; ans feu sa broçada ab aquells 50 homens a cavayll e ab los Almugavers. E va ferir los enamichs, e vals desbaratar, en axi que van fugir devers la ciutat, e lo senyor infant ab tota sa companya ab ells ferint e donant. Que-us dire? Que ab ells ensemps s'en entraren en la ciutat, e mataren tots aquells quels plague; els hagren tots morts; mas, com foren dins la ciutat, tota la gent crida: « Senyor, marce! senyor, « marce! » E sobre aço ell capdella e veda que de aqui avant no muris negu.

« E axi les galees e tot son estol vench a la ciutat, e tot hom entra dins; e les gents de la ciutat ajustaren se e juraren per senyor lo senyor infant En Ferrando; e li faeren tots homenatge, que be sabien que a ell pertanya lo principat per madona sa muller ². E tantost com aquells de la ciutat de Clarença l'hagren jurat, ell ana assetiar lo castella de Bell-Ver ³, que es hu dels bells castells del mon e es prop de Clarença; e combate lo fort, e hi dreça trebuchs; e a poch de dies estrenque los en tal guisa ques reteren a ell.

« E puy cavalca per la terra ⁴, e cascu dels llochs se retien a ell volenters, per ço com ell hach feyt llegir lo testament en public del princep Loys ⁵ qui vincla lo seu principat a la sogra del senyor infant, axi que a ella se pertanya, e per lo vincle e per ço com ella sobrevivi molt de temps ⁶ a sa germana la princesa. Axi que tuyt sabien que a

¹ L'armée des chevaliers français qui tenait le parti de Mahaut.

² Muntaner trouve aisément vrai ce qui est agréable à ses amis.

³ Belveder ou Beauvoir.

⁴ Mahaut et son mari Louis de Bourgogne n'étaient pas encore arrivés.

⁵ Il veut dire Guillaume, père d'Isabelle et de Marguerite. Le chroniqueur anonyme de Morée donne ce nom de Louis à Philippe fils de Charles I^{er} d'Anjou, premier mari de la princesse Isabelle.

⁶ Non pas longtemps, mais seulement quatre ans. Isabelle était morte en 1311; Marguerite mourut en 1315.

ella devia tornar lo principat; e puyz mostra la donacio quen havia feyta entre vius a la infanta; e puyz axi mateix que com muri feu testament, e jaqui erçu madona la infanta sa filla; e puyz mostra com madona la infanta en son testament ho havia llexat al infant En Jacme son fill; e encara que ho vincla al senyor infant En Ferrando, si son fill muria.

« E com aço hach mostrat lo senyor infant en publich en la ciutat de Clarença, per totes parts n'anaren lletres. E axi tuyt se tenien per dit : que per dret lo principat devia esser de son fill, e si son fill defallia, que devia esser del infant En Ferrando. E axi tots lo obeyren axi com a senyor natural e dreturer; e lo senyor infant tench los en veritat e en justicia ¹. »

L'infant s'établit ainsi en Morée en l'absence de Mahaut et de Louis de Bourgogne. Cette même année il songea à se remarier ². Le mercredi 16 juillet 1315, il donna pouvoir à trois officiers de sa maison d'aller en Chypre demander en son nom la main d'une autre Isabelle, cousine germaine du roi Henri de Chypre et fille de Philippe d'Ibelin, sénéchal du royaume de Chypre ³. La cérémonie de ce mariage fut faite par procuration au nom de Fernand, en présence d'Isabelle de Chypre, à Nicosie, dans le palais de la reine, le 5 octobre 1315 ⁴, par Jacques, évêque de Paphos. Dans la procuration donnée par Fernand à ses officiers à l'occasion de ce mariage, il prend le titre de *Moree, baronie Montis-Pesulani et civitatis Cathanie dominus*. Isabelle arriva peu de temps après en Morée, et Fernand en eut un fils appelé Fernand comme lui ⁵.

¹ Muntaner, chap. 267.

² Suivant le rapport déjà cité, cet empressement de Fernand pour le mariage était unesage prévision de l'avenir.

« Sciens fratrem suum sine prole, in posterum previdens, duxit uxorem, etc. »

³ « Preclara domicella Isabella, soror consobrina excellentis principis domini Henrici, Dei gratiâ Jerusalem et Cypri regis iNestris, et filia magnifici et potentis viri domini Philippi de Ibelino, senescalci regni Cypri. (Voyez l'acte de mariage entre Fernand de Majorque et Isabelle de Chypre, dans ma traduction de Muntaner, page 578.)

⁴ « Acta et facta, dicta et concessa, promissa et jurata fuerunt predicta omnia et singula inter partes predictas, in civitate Nicosiensi regni Cypri, in hospitio regis, in palatio domine regine Jerusalem et Cypri, anno Domini è nativitate ejus 1315, indictione 14, die 5 mensis octobris, apostolicâ sede vacante, post mortem sanctissimi patris, domini Clementis pape V. »

⁵ Muntaner donne les détails suivans sur ce mariage et sur ce fils, auquel le trône de Majorque fut substitué par le roi Sanche, à défaut de descendance de Jacques, issu du premier lit de Fernand : « E si lo senyor infant (Jacques, fils d'Isabelle et de Fernand) muria menys

Fernand écrivait en même temps à son frère le roi de Majorque de lui expédier en Morée son ami Muntaner avec quelques renforts ¹. Muntaner avait déjà, à force de sacrifices personnels, réussi à obtenir quelques hommes, lorsqu'il reçut après quinze jours un contre-ordre pour suspendre ses enrôlemens ², attendu que la grande nef de l'infant venait d'arriver et qu'elle était chargée de cette affaire.

Cet ordre et ce contre-ordre retardèrent le départ des troupes, et pendant ce temps arrivèrent en Morée la princesse Mahaut et son mari Louis de Bourgogne avec des troupes françaises et bourguignonnes. Le rapport sur la mort de Fernand, que j'ai déjà cité, fait connaître ce qui se passa. Fernand fut abandonné par les hauts barons, qui firent leur soumission à Mahaut. On a vu, à l'article sur Louis de Bourgogne, comment il sortit de Clarence pour aller à la rencontre de Louis, et comment il périt le 5 juillet 1316, près de Clarence ³, après un an de séjour en Morée.

Son corps fut envoyé à Perpignan et fut déposé, le jour de la Toussaint suivant, dans le couvent des frères Mineurs ⁴.

Jacques II, prince de Morée, roi de Majorque.

Jacques naquit, comme on vient de le voir, le premier samedi d'avril de l'an 1315, dans la ville de Catane, donnée par le roi Frédéric à

de infant de lleyal conjugi mascle, que tornas al altre fill quel senyor infant hach de la segona muller que pres com hach Clarença conquestada; que feu venir la neboda del rey de Xipre que pres per muller; la qual era, e es encara, de les belles dones del mon e de les bones e de les savies. E hach la, axi mateix com l'altra, nina e punctionella, que no havia pus de XV anys. Si que no vizque ell ab ella pus d'un any; e dins aquell any n'hach aquell fill, lo qual la dona te en Xipre. E com lo senyor infant fo passat d'esta vida, ella s'en torna en Xipre ab dos galees armades. (Chap. 280.)

¹ « E no ana a molt de temps quel senyor infant trames missatge al rey de Mallorques que per mi li trametes cavalliers e homens da peu. E madoña la regina sa mare e lo senyor rey de Mallorques trameteren me a dir quem apareyllas e

que percasas bona companya da cavall e d'apen, que hi menas. » (Chap. 270.)

² « E yo tantost percasem de companya, axi que a molts acorregui de ço del meu. E no ana a XV jorns quem vench de llanament per un correu, que no m'entrametes de res, que Arnau de Caza, ab la gran nau del senyor infant, era vengut de la Morea, e que ell, ab la dita nau havia gent a Mallorques, que hi passaria. » (Chap. 270.)

³ *L'Art de vérifier les dates* (article de Jacques IV, roi de Majorque) fait à tort mourir Fernand en 1318.

⁴ « Et eodem anno (1316) fuit corpus ejus portatum apud Perpinianum et sepultum in domo Predicatorum in crastinum Omnium-Sanctorum vel circa. » (Rapport, notes de Muntaner, page 520.) C'est ce que dit aussi Muntaner : « E lo

Fernand, du mariage contracté l'année précédente en Sicile entre l'infant Fernand et Isabelle de Ville-Hardoin-Matagrifon, dame de la seigneurie de Calamata, apanage de la branche cadette des Ville-Hardoin ¹.

Isabelle mourut trente-deux jours après la naissance de son fils Jacques ², c'est-à-dire dans la première quinzaine de mai, deux mois après sa mère ³.

L'infant Fernand s'embarqua, vers la fin de juin 1315, pour la Morée ⁴. Avant de partir il avait pris toutes ses précautions pour que son absence ne nuisit pas à son jeune enfant Jacques, et Muntaner, l'homme dans lequel il avait la plus haute confiance, avait été chargé de le conduire à sa grand'mère à Perpignan ⁵. Un mois après le départ de son père ⁶, c'est-à-dire le 1^{er} août 1315, et trois mois et demi après la mort de sa mère ⁷, le jeune Jacques, âgé de cinq mois, partit donc de Catane sous la garde de Muntaner, et après une navigation de trois mois, il débarqua à Salou en Aragon le jour de la Toussaint ⁸.

Muntaner se déchargea de son dépôt royal entre les mains de sa grand'mère avec la même solennité qu'il l'avait reçu ⁹.

Je n'ai pas à rendre compte ici de la vie de Jacques, qui resta étrangère à la principauté d'Achaïe. Il continua à être élevé en Roussillon, et

seu cors fo portat a Perpinya..... e lo cors del senyor infant En Ferrando fo posat a la esgleya dels Preycadors a Perpinya. Deus haja la su anima el meta ab los sancs en paradís! » (Chap. 270.)

¹ Voyez la *Chronique de Morée*, mon *Index onomastique* à ce nom et le traité conclu par Marguerite, dame de Matagrifon, avec Fernand, à la suite du mariage de l'infant avec sa fille.

² « La infanta, axi com a Deus plach, passa d'aquesta vida als 32 jorns de puys que l'infant En Jacme son fill fo nat; e muri els braços del senyor infant En Ferrando. » (Muntaner, chap. 265.) « Defunctâ de partu ipsius dictâ dominâ Elisabeth conjuge suâ. » (Voyez le Rapport, page 518.)

³ « Be havia dos mesos que sa mare era morta de malautia a Matagrifo. » (Chap. 264.) »

⁴ Il mourut le 5 juillet 1316, une année seulement et deux ou trois jours après son arrivée en Morée. (Voyez le Rapport, page 520); il était

donc débarqué vers le 1^{er} juillet 1315, et avait dû partir à la fin de juin 1315 de Sicile; et ce fut quinze jours seulement après son arrivée, et quatre mois après la mort de sa première femme, qu'il envoya en Chypre pour demander la main d'une seconde femme, tant il était pressé de se donner des héritiers qui assurassent à sa branche la couronne de Majorque, qui devait lui revenir, puisque son frère Sanche n'avait pas d'enfants.

⁵ Voyez Muntaner, chap. 266.

⁶ « E axi feu vela de Catania el primer die de agost del any 1315. » (Chap. 268.)

⁷ « Post quinque vel sex mensium, vel circâ. » (Voyez le Rapport.)

⁸ Voyez Muntaner, chap. 268 et chap. 269. « E plague a Deus que aquell jorn de Tots-Sancs nos prenguem terre a Salou. »

⁹ Voyez le chap. 269, un des plus gracieux de Muntaner.

son oncle Sanche, roi de Majorque, étant mort sans héritier, en 1324, il lui succéda, ainsi que l'avait prévu son père Fernand, à l'âge de neuf ans ¹, sous la tutelle de son oncle Philippe, trésorier de Saint-Martin de Tours ².

Son règne fut le dernier des rois de Majorque seigneurs de Montpellier. D. Pedre IV, dit le Cérémonieux, réunit, le 29 mars 1344, tous les états espagnols de Jacques II à la couronne d'Aragon, et le 18 avril 1349, Jacques vendit à Philippe de Valois, pour 120,000 écus d'or, la seigneurie de Lates et celle de Montpellier.

Au moment même où don Pèdre venait de le dépouiller de ses états d'Espagne, les hauts feudataires de Morée lui envoyaient, en octobre 1344, une ambassade pour lui exposer et ses droits et l'état du pays. J'ai donné dans mon volume de la *Chronique de Morée* ³ l'extrait du rapport présenté alors, tel qu'il nous a été conservé par Du Cange. Mais Jacques était trop occupé de ses projets de reconquérir son royaume de Majorque pour s'inquiéter de ses droits sur la Morée. Il se contenta d'ajouter à ses titres celui de prince d'Achaïe ⁴, sans faire aucun effort pour recouvrer la possession réelle, et les Français de Morée durent chercher un appui ailleurs.

Jacques mourut le 25 octobre 1349, dans une tentative de descente à Majorque, et il laissa de sa femme Constance, fille de Jacques d'Aragon,

¹ Et non pas de douze, comme le dit l'*Art de vérifier les dates*, à l'article Jacques II, roi de Majorque.

² Muntaner, chap. 280 à 288. « E fo ordonat per los richs-homens e cavallers e prelat e homens de ciutats e viles, que al dit senyor rey En Jacme de Mallorques fos donat per tudor lo molt alt senyor e devot, mossenyer En Falip de Mallorques, avonclo seu; e axis cumpli com fo ordonat. » (Chap. 288.)

³ Diverses notions sur les feudataires de Morée.

⁴ « Nous ne lisons pas, dit Du Cange (tome II, page 226 de mon édition), quel succès eut cette négociation, sinon qu'ensuite de cet ambassade Jacques commença à s'intituler roi de Majorque, prince d'Achaïe, comte de Roussillon et de Cerdaigne, et seigneur de Montpellier; et en cette qualité il donna à Erard Mavros, seigneur des châteaux d'Arcadia et de Saint-Sauveur (descen-

dant sans doute de cet Erard, seigneur d'Arcadia, parent d'Étienne Mavros et maréchal héréditaire d'Achaïe, dont il est parlé page 213 de la *Chron. de Morée*), son familier et conseiller, qui probablement fut dépêché vers lui en qualité d'ambassadeur par les barons de Morée, et à ses successeurs mâles la dignité de maréchal de la principauté d'Achaïe avec tous les droits qui y appartenaient (c'est-à-dire qu'il lui en donna l'investiture, car Erard possédait cette charge héréditairement, comme le prouve la *Chronique de Morée*). Il lui donna encore toutes les seigneuries et baronnies qui avaient appartenu à Nicolas Ghisi, qui avait été maître connétable de cette principauté, tant en châteaux que forteresses, aux conditions d'hommage et de service, et pour être possédées par lui et ses hoirs mâles. Cet acte fut expédié en la ville de Montpellier le 24 novembre 1344. »

un fils nommé Jacques III, qui épousa, en décembre 1362, la reine Jeanne I^{re} de Naples, et mourut sans postérité, et une fille nommée Isabelle comme sa mère (Isabelle de Ville-Hardoin Matagrifon), qui épousa Jean Paléologue II, marquis de Mont-Ferrat, petit-fils de l'empereur Andronic Paléologue.

La postérité de la branche cadette féminine des Ville-Hardoin s'est perpétuée par les descendants de Jean II Paléologue et marquis de Mont-Ferrat, et par là elle se trouve, soit par descendance soit par alliance, unie aux familles impériales, royales et ducales les plus illustres.

SEIGNEURIE DIRECTE D'ACHAIE,

SES MUTATIONS ET SA RÉUNION AU TITRE IMPÉRIAL, PUIS A LA SEIGNEURIE RÉELLE.

La confusion faite par Du Cange lui-même dans quelques occasions entre la seigneurie directe d'Achaïe et la seigneurie réelle de ce pays, rend nécessaires quelques mots d'éclaircissement.

Ainsi que tous les autres États formés par les croisés de 1204 sur les ruines de l'empire Grec, la principauté d'Achaïe fut rattachée à l'empire français de Constantinople par un lien commun de vasselage. Pour tous les États indiqués dans l'acte préparatoire à la conquête de la ville de Constantinople, l'allégeance fut stipulée dans le traité même. Ainsi le royaume de Salonique et les possessions des Francs et des Vénitiens dans tout l'empire furent distribués sous cette condition. La Morée, étant une conquête séparée et indépendante, ne fut d'abord rattachée à l'empire que par un lien de fraternité commune; mais en 1216, Geoffroi de Ville-Hardoin reconnut la suzeraineté de l'empereur Henri, son ami, et ce lien fut resserré encore au moment de l'alliance de son fils avec Anne de Courtenai, fille de l'empereur Pierre et sœur de l'empereur Robert.

Ce lien féodal continua de rattacher la Morée à l'empereur de Constantinople, même après l'expulsion de 1261, jusqu'au traité fait par Baudoin avec Charles d'Anjou, roi de Naples, à Viterbe, le 27 mai 1267.

Par ce traité, Baudoin II cédait à Charles d'Anjou la seigneurie supérieure de la Morée, et le prince Guillaume de Ville-Hardoin, qui à cette même époque donnait sa fille Isabelle en mariage à Louis-Philippe d'Anjou, second fils de Charles I^{er}, adhérait à cette cession de suzeraineté.

Les rois de Naples conservèrent la seigneurie supérieure d'Achaïe jusqu'à l'année 1274, où Charles II en fit don à son troisième fils, Philippe, prince de Tarente, qui venait d'épouser Ithamar, fille du despote d'Étolie Nicéphore, et avait pris, en vertu de la possession de Corfou, de Duras et de quelques autres territoires, dont la remise lui fut cependant contestée par sa belle-mère, le titre de despote de Romanie.

Philippe conserva et exerça cette supériorité de seigneurie en diverses occasions, et particulièrement lors de l'accession de Philippe de Savoie à la principauté d'Achaïe par un mariage avec l'héritière, Isabelle de Ville-Hardoin; mais bientôt cette seigneurie directe fut réunie de nouveau à la possession de la dignité impériale.

Après la mort d'Ithamar, Philippe épousa, en 1313, Catherine de Valois, fille de Charles de Valois et de l'impératrice Catherine de Courtenai, et prit en conséquence le titre d'empereur.

A la seigneurie directe d'Achaïe, qui lui avait été cédée par son père Charles II en 1274, Philippe ajouta bientôt quelques droits à cette seigneurie réelle, qu'il avait vainement cherché à faire reconnaître, tout en s'en dessaisissant, au moment de son mariage. Eudes IV, duc de Bourgogne, légataire universel de Louis, prince d'Achaïe, héritier de l'Achaïe après Mahaut, lui céda sa possession éventuelle en 1320 pour 40,000 livres tournois. Cette même année 1320, Philippe désigna l'impératrice Catherine sa femme comme son héritière dans la principauté.

L'empereur titulaire, Philippe, seigneur direct et réel d'Achaïe, mourut à Naples le 26 décembre 1332, laissant après lui, de sa femme l'impératrice Catherine de Valois, trois fils : Robert, empereur de Constantinople après lui; Louis, devenu roi de Naples par son mariage avec la célèbre Jeanne II; Philippe, empereur de Constantinople après son frère; et trois filles: Marguerite, mariée en premières nocces à Edouard, roi d'Écosse, et en secondes nocces à François de Baux, duc

d'Andria ¹, descendant des Baux de Provence; Marie, décédée en 1368, sans avoir été mariée; et Irène, mariée en premières noces à Léon I^{er} de Lusignan, roi d'Arménie, et en secondes noces à Léon II, oncle et successeur de Léon I^{er}.

Catherine de Valois, veuve de Philippe, impératrice de Constantinople de son droit et princesse réelle d'Achaïe par achat, alla s'établir à Patras en Morée pour surveiller plus facilement de là l'occasion de ressaisir quelques lambeaux de l'empire, et elle nomma, en 1333, Bertrand des Baux gouverneur d'Achaïe en son nom. Quelques difficultés s'étant élevées entre elle et Jean de Gravina, qui par suite de son mariage simulé avec Mahaut de Hainaut prétendait aussi à la principauté réelle d'Achaïe, cédée par Eudes IV en vertu du legs de Louis de Bourgogne son frère, une transaction fut conclue en 1333, et Jean de Gravina céda la principauté réelle de la Morée à l'impératrice Catherine de Valois pour son fils Robert, moyennant le duché de Duras, que lui céda Robert. L'impératrice Catherine exerça donc la seigneurie directe d'Achaïe en qualité d'impératrice, et la seigneurie réelle en son propre nom et au nom de son fils Robert. On voit dans une lettre de Clément VI ² que ce pape invita Robert, en qualité de prince d'Achaïe, à entrer dans une ligue contre les Turcs, et qu'il invita en même temps sa mère, l'impératrice Catherine, à accéder à cette ligue comme gouvernante de cette principauté au nom de son fils, en 1345. Le même pape ³ s'adressa à Bertrand de Baux, seigneur de Courtenai, qui était alors vicaire général d'Achaïe au nom du prince Robert.

L'impératrice Catherine mourut au mois d'octobre 1346, et son fils Robert, prince réel d'Achaïe, despote de Romanie et comte de Céphalonie et de Zante, devint en même temps empereur et seigneur direct de la principauté.

Robert épousa en 1347 Marie de Bourbon, fille de ce même Louis, premier duc de Bourbon, qui avait eu l'intention d'acheter la Morée d'Eudes de Bourgogne. Marie était alors veuve de Guy de Lusignan, prince de Galilée, fils aîné de Hugues IV, roi de Chypre, dont elle avait

¹ Le fils de Marguerite et de François de Baux, appelé Jacques de Baux, succéda en 1268 à son oncle Philippe à titre d'empereur de Constantinople. (Voyez mes généalogies.)

² Année 8, épltres 21 et 22.

³ Tome 3, ép. secr. 963, 969; tome 4, épltre 132.

un fils nommé Hugues, qui plus tard vint s'établir en Morée. Le mariage entre Robert et Marie de Bourbon fut célébré à Naples le 9 septembre 1347, et le contrat rédigé suivant les formes de l'ancien droit français¹, avec un couteau plié².

L'empereur Robert mourut à Naples le 10 septembre 1364. Avant de mourir, il disposa par son testament de la principauté réelle d'Achaïe en faveur de sa femme Marie de Bourbon, et son titre d'empereur de Constantinople avec la seigneurie directe d'Achaïe passa à son frère Philippe de Tarente.

Ainsi, en 1364, Philippe succéda à la principauté de Tarente et aux titres d'empereur titulaire de Constantinople, de despote de Romanie et de seigneur direct d'Achaïe; mais son amour pour la belle Marie de Sicile lui suscitèrent des embarras qui l'empêchèrent de faire aucun effort pour reconquérir la plus minime partie de l'empire. Il mourut vers l'an 1373.

François de Baux, à l'occasion de ce mariage, reçut de son beau-frère le roi Louis de Tarente le titre de duc; c'est le plus ancien titre de duc du royaume de Naples.

Jacques de Baux, fils de Marguerite, sœur de l'empereur Philippe et de François de Baux³, succéda, en 1370, à son oncle Philippe dans la principauté de Tarente et aux titres d'empereur, de despote de Romanie et de seigneur direct d'Achaïe, ainsi qu'on le lit dans un titre daté de Naples, le 7 mai de l'an 1378, la cinquième année de son empire. Dépossédé de la principauté de Tarente par la reine Jeanne I^{re}, il se réfugia dans l'île de Corfou, qui lui appartenait du droit de sa mère. Pendant son séjour dans cette île les feudataires de Morée, abandonnés par leur princesse réelle, Marie de Bourbon, qui s'était réfugiée à Naples; s'adressèrent à lui comme leur seigneur direct et le prièrent de vouloir bien conférer à quelqu'un l'autorité légale. Jacques de Baux autorisa en conséquence Pierre de Saint-Supéran et les hauts barons à

¹ « More regaliū et Francorum jure utentes sicut ipsi corā nobis dixerunt. » (Contrat de mariage.)

² « Per cultellum flexum, juxta morem regaliū et aliorum nobiliū regni, jure Francorum viventium. » (Ibid.)

³ François était fils de Bertrand de Baux, comte de Monte-Scabioso et d'Andria. On a vu que la seconde fille de Guillaume de Ville-Hardoin, Marguerite de Matagrifen, épousa en 1367 le fils d'un seigneur d'Andria de la famille de Baux.

s'administrer par une commission, jusqu'à ce que le véritable héritier se présentât ¹.

Au départ de Jacques de Baux de Corfou pour l'Italie, les habitants de cette île envoyèrent des députés à Venise en 1382, pour offrir à la république de se placer sous son autorité. Les Vénitiens refusèrent d'abord pour ne pas blesser la maison de Naples leur alliée; mais pressés de nouveau quatre ans plus tard, ils se décidèrent à prendre possession de Corfou en 1386; et moyennant la somme de 30,000 ducats qu'ils donnèrent à Ladislas, roi de Naples, cette prise de possession fut ratifiée par un traité le 16 août 1401 ².

Jacques de Baux mourut à Tarente le 7 juillet 1383. En lui s'éteignirent les empereurs titulaires de Constantinople, seigneurs directs d'Achaïe.

Je vais maintenant jeter un coup d'œil sur les divers prétendants au titre de prince d'Achaïe.

PRINCES TITULAIRES D'ACHAÏE DE LA MAISON DE SAVOIE,
DU DROIT D'ISABELLE DE VILLE-HARDOIN.

Philippe d'Achaïe-Savoie.

Je n'ai à suivre ici le règne de Philippe de Savoie, troisième mari d'Isabelle de Ville-Hardoin, depuis son départ d'Achaïe, qu'en ce qui peut concerner l'histoire de la principauté de Morée.

¹ « » Dicebant quod : Petrus de Sancto-Superano ejusque societas dictum principatum Achaye cum juribus et pertinenciis suis justè, rectè et rationabiliter tenuerunt et tenent, non sine magnis sudoribus et expensis parentum et sociorum suorum, nec ne suarum personarum periculis gravibus et sanguinis effusione, vigore et auctoritate commissionis sibi facte et vexilli sibi traditi per quondam illustrem et incitum dominum Jacobum de Baucio imperatorem

Constantinopolitanum, verum et rectum dominum ex verà et rectà lineà descendente, dicti principatus Achaie et Tarenti principem, et sic tenebunt dictum principatum donec apparebit verus et rectus successor et heres, qui verè, rectè et de jure succedere debet in dicto principatu. » (Traité du 5 juin 1391 entre Amédée et les hauts barons d'Achaïe. Data, tome 2, *Documenté*, page 272.)

² Du Change, tome 2 de mon édition, p. 295.

Philippe, fils aîné de Thomas III et de Guye de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Thomas I^{er}, comte de Savoie ¹, avait eu d'Isabelle une fille nommée Marguerite, comme sa tante la dame de Matagrifon. Il ramena cette fille avec sa femme en Piémont, et ses destinées furent tout à fait étrangères à celles de la Morée ².

Dans l'année 1312, qui suivit la mort d'Isabelle, Philippe se remaria.

Guichenon d'abord, puis Cibrario ³, et ensuite le docteur Friedlaender ⁴, ont publié une monnaie de bas billon qui pourrait bien avoir été frappée par Philippe, après son retour de Morée, à Pignerolles. Le dessin qu'en donne Guichenon en est fort inexact, aussi bien que tous ses autres dessins de monnaies. Cette monnaie de bas billon est d'ailleurs tout à fait semblable à une monnaie d'or que l'on trouvera décrite plus tard, d'après l'original déposé au Cabinet des médailles. On voit sur la première monnaie dont j'ai parlé et que j'ai placée planche III, n° 12 :

Au droit, un lion surmontant l'écu de Savoie, et autour de l'écusson, qui enveloppe le tout, la légende PRINCEPS ACHAYE; plus, ces deux lettres ZC, dans lesquelles le docteur Friedlaender croit lire ETC.

Au revers, un Saint-Jean la tête entourée de l'aurole et tenant de la main gauche une croix appuyée sur son épaule, avec ces mots : S. JOHANNES B. *Sanctus Joannes Baptista*.

Philippe eut de sa seconde femme, Catherine, en 1325, deux fils, l'un nommé Jacques, qui prit après lui le titre de prince d'Achaïe, et Thomas, qui fut évêque de Turin ⁵.

Philippe, seigneur d'Achaïe, mourut le 25 septembre 1334.

Jacques, seigneur de Piémont, prince d'Achaïe.

À la mort de son père, Jacques prit le titre de prince d'Achaïe. Il épousa en premier mariage Beatrice d'Est, fille du marquis Renaut de

¹ Voyez la généalogie des princes de Morée.

² Voyez son article après celui de sa demi-sœur Mahaut.

³ *Documenti inediti*, page 187.

⁴ *Numismata medii ævi*, page 34.

⁵ « Instituit sibi heredem dominam Margare-

tam ejus filiam (née d'Isabelle) in dotibus suis et ultra in 25 marchis argenti; et pro predietis eam voluit esse tacitam et contentam..... Jacobum primogenitum heredem universalem, dominam Catharinam eorum matrem (de ses cinq filles et trois fils) curatricem. »

Mont-Ferrat, qui mourut peu de temps après sans lui laisser d'enfans.

En secondes noces il épousa Sibille, fille de Bertrand de Baux, maréchal et vicaire-général de l'empereur Robert en Achaïe, Céphalonie et Négrepont.

Dans l'année 1355, Jacques obtint de l'empereur Charles IV le droit de frapper des monnaies d'or et en même temps d'avoir des notaires publics. Voici cette charte de concession impériale :

« Carolus, Dei gratiâ Romanorum rex semper Augustus et Bohemie rex, illustri *Jacobo de Sabaudia principi Achaye*, nostro et imperii fidei dilecto, gratiam regiam et omne bonum.

« Consideratis tuis gratis obsequiis et fidei constantiâ quibus te nostre majestati regie et sacro imperio laudabiliter cooptasti, nec sit dubium quin bona sequentiâ prioribus continuare debeas in futurum, nos volentes tibi premissorum intuitu, tanquàm consanguineo nostro dilecto, gratiam facere specialem, tibi tuisque heredibus legitimis ut *monetam auri et argenti*, seu alterius metalli de quo, ad communem usum et morem, moneta possit fieri et que sit legalis et legitimo pondere et caractere, non fraudata, in territorio vestro fieri et fabricari, constituens ut autoritate nostrâ regali suffecti, tabelliones et notarios publicos idoneos et in litteraturâ sufficienter expertos, cum plenâ potestate ad tabellionatûs officium pertinente facere et creare valeatis etiam et possitis, accepto ab ipsis juramento, secundum formam capitulorum istorum, videlicet :

« Tu jurabis ad sancta Dei evangelia de cetero fidelis esse sacrosancte romane ecclesie et sacrosancto romano imperio suisque imperatoribus canonicè intrantibus, scripturas verò per te in formam publicam redigendas in membranis et non in cartis abrasis neque papireis conscribes, et in causis ecclesiarum, hospitalium, viduarum ac orphanorum jus requires, et eris favorabilis et benignus, tabellionatûs officium perpetuò sine fraude exercebis, nil addens vel minuens maliciosè vel fraudulenter quid alteri contrahentium prodesse valeat, vel obesse.

« Plenam et liberam, tenore presentium concedimus facultatem, ità tamen quod predicti tabelliones quos creaveritis in terris quas in presentiarum habetis vel habueritis, et ubicumque exercendi suum tabellionatûs officium habeant potestatem presentium, sub nostro majestatis sigillo testimonio litterarum.

« Datum Pisis, anno Domini 1355, indictione 8, tertio nonas februarii, regnorum nostrorum anno 9 ¹.

Il existe au Cabinet des médailles à Paris une de ces monnaies d'or de Jacques, prince d'Achaïe. Elle porte absolument le même type que la monnaie de billon que j'ai décrite plus haut. Je l'ai fait reproduire pl. III, n. 19, d'après l'original dont M. Long-Perier a bien voulu me donner l'empreinte. On y voit :

Au droit, le lion surmontant l'écu de Savoie, et autour de l'écusson qui enveloppe le tout la légende PRINCEPS ACHAIE, et les deux lettres Z C, interprétées comme je l'ai déjà dit, ETC, par le docteur Friedlaender.

Au revers, un saint Jean debout, la tête entourée de l'auréole et tenant sur l'épaule gauche une croix avec la légende S. JOHANNES B.

Jacques eut de sa seconde femme, Sibille de Baux, un fils nommé Philippe, né en août 1340. La faiblesse dans ses affections comme dans sa conduite politique fut ce qui amena tous les malheurs de la vie de Jacques. Par tendresse pour Sibille, il émancipa son fils dès l'âge de six ans, le 4 août 1346, en lui faisant donation de tous ses domaines du Piémont ², et le fit reconnaître le même jour comme son successeur par les feudataires piémontais ³. Sibille mourut en 1350.

Dès l'année suivante, 1351, il songea à un troisième mariage avec Marguerite de Beaujeu, et obtint une bulle de dispense papale pour procéder au mariage malgré les liens de parenté ⁴; mais les embarras dans lesquels le jetèrent ses querelles avec le comte de Savoie le forcèrent à ajourner ce mariage jusqu'en juillet 1362. Philippe, qu'il avait eu de son second mariage avec Sibille de Baux et qu'il avait déclaré son héritier, devint bientôt odieux à sa nouvelle épouse, et son caractère déréglé et ambitieux donna trop de prise aux accusations. La naissance de deux enfans de ce troisième mariage, Amédée et Louis, en 1363 et 1364, ne fit qu'ajouter aux haines réciproques. Philippe chercha à se prévaloir de l'acte de donation pour saisir l'autorité, et Marguerite

¹ Guichenon. Preuves 113.

² Le 4 août 1346. Data (tome 2, *Documenti* n° XIV, p. 106) donne la confirmation de cette donation par une bulle du pape Clément VI. Outre le Piémont, le Canavais, le comté d'Asti,

le territoire de Chieri, Jacques donna à son fils *omnia jura que habet idem princeps in principatu Achaie.*

³ Voyez Data, *Documenti* n° XV, page 170.

⁴ Data, tome 1, p. 199.

se prévalut de son esprit de rébellion pour faire annuler la donation; et elle y réussit promptement avec un prince aussi faible que l'était Jacques. En effet, dès le 23 août 1364, Philippe fut obligé de déclarer qu'il renonçait à l'émancipation et à la donation de l'an 1346¹; ce n'était là que le prélude des chagrins que ses violences d'une part, les manéges de sa belle-mère de l'autre, et la faiblesse de son père allaient lui attirer. Le 16 mai 1366 Jacques fit à Rivoli un testament² dans lequel, revenant sur tout ce qu'il avait fait en faveur de Philippe, qui était l'aîné, il nomma pour son successeur et héritier universel son second fils Amédée, et ne laissa à Philippe qu'un très-petit nombre de petits fiefs avec hommage à son jeune frère Amédée. Pour mieux assurer l'exhérédation de Philippe, il substitua, à défaut d'hoirs de son second fils Amédée, son plus jeune frère Louis; à défaut d'hoirs de Louis, il substitua Aimé de Savoie; et enfin à défaut d'hoirs d'Aimé, la succession devait revenir à Amédée VI, comte de Savoie ou à ses héritiers comtes de Savoie. C'était Amédée VI qui, en qualité d'exécuteur testamentaire, était garant de la bonne exécution des clauses de ce contrat. A cette même époque, Amédée VI se préparait à l'expédition en Grèce qu'il exécuta cette même année³.

A peine était-il parti que Philippe, informé sans doute des dispositions prises par son père, entra en pleine révolte contre lui. Affaibli par l'âge et la maladie, Jacques était hors d'état d'opposer une défense active. A l'aide de ces compagnies de routiers composées de malfaiteurs qui s'étaient formées pendant les guerres entre la France et l'Angleterre⁴, il porta le feu et le sang par tout le Piémont, sans épargner même Pignerolles, résidence habituelle de son père, qui s'était réfugié à

¹ Data, tome 1, p. 204.

² Data, tome 1, p. 206.

³ Amédée VI partit de Chambéri à la fin de mai 1366 pour aller attaquer les Turcs et soutenir Jean Paléologue; le 27 mai il était à Pavie (*Espeidizione in Oriente di Amedeo VI, conte di Savoia, negli anni 1366-1367*; Torino 1826, *Documenti*, p. 263); le 11 juin il arriva à Venise (*Documenti*, p. 184), et le 19 il mit à la voile, après avoir nommé amiral Étienne de La Baume. Suivant les comptes de son secrétaire (*Documenti*, *parte prima*), il était à Modon le 17 juillet,

à Coron le 19, à Saint-Georges le 28, à Négrepont le 2 août, à Gallipoli le 17, à Constantinople le samedi 4 septembre; le 5 juillet 1367 il était à Clarentza en Morée, de retour de son expédition (page 206), et le 31 juillet à Venise, et enfin le 10 décembre seulement à Chambéri (page 217).

⁴ C'étaient ces mêmes routiers dont parle Froissart et qui étaient sous le commandement de John Hawkwood, appelé *Achud* par Data et par Villani, en traduisant ce nom, *Falcons in Boso*.

Pavie. De là il publia, le 25 avril 1367, une protestation contre la conduite déloyale de son fils, en déclarant ne vouloir faire aucune paix avec Philippe, malgré toutes autres déclarations faites ou à faire ¹.

Frappé par cette déclaration, Philippe accourut à Pavie pour chercher à fléchir son père, et il parvint en effet à ramener avec lui le prince Jacques, qui en signe de réconciliation lui fit don d'un petit fief à Osasco, mais sans jamais vouloir revenir sur l'exhérédation. Peu de jours après il mourut à Pignerolles, au mois de mai 1367.

Philippe.

Aussitôt après la mort de son père, Philippe chercha à s'emparer de force des possessions dont il avait été déshérité en faveur des enfants de

« Illustris et magnificus dominus dominus Jacobus de Sabaudia, princeps Achale, dixit et protestatus fuit quod : quia illustris dominus Philippus de Sabaudia, ejus natus, fuit et est erga ipsum dominum principem ingratus et immeritus ab omni voluntate ipsius domini principis, multas ingratitudines demerita et offensiones inferendo, et delinquendo atrociter hoc instanti anno contra voluntatem ipsius domini principis et eundem, incendia, predationes, roberias, homicidia et alia multa maleficia, guerras et offensiones contra et supra terras, baroniam vel jura, et homines subditos et vassallos ipsius domini principis, tam per se ipsum dominum Philippum quam ejus complices et sequaces, per vim et aliis modis illicitis perperam inferendo, committendo, perpetrando, depopulando et devastando, in non modicum damnum et jacturam predicti domini principis honorisque et status ejusdem, prout idem dominus princeps dicebat et asseruit ibidem predicta omnia et singula fore vera, non intendit nec vult aliquammodo parcere, tacite vel expresse, vel quod remissum esse intelligatur dicto domino Philippo, per aliquam pacem, concordiam vel amorem, actum, contractum vel reconciliationem seu alio quovis modo deinceps faciendas vel perpetuo habendas et inhiendas inter ipsos dominos principem et Philippum, quocumque modo, forma vel ingenio, dictas injurias, delicta, homicidia, predationes, incendia, male-

ficia, damna illata, actiones et jura competantia et competitura eidem domino principi et suis perpetuo heredibus et successoribus adversum ipsum dominum Philippum, occasionibus predictis et aliis quibuscumque, protestans idem dominus princeps quod sibi et suis heredibus predictis semper salvum sit omne jus et facultas exigendi et consequendi restitutionem damnorum et injuriarum predictarum ab ipso domino Philippo et eum puniendi suis loco et tempore, non obstantibus dictis pace, concordia, reconciliatione acta contractaque, vel aliquo eorum quod fieri contingenter inter eos.

« Item, dicit et protestatur idem dominus princeps pro se et suis heredibus predictis, quod omnes et singulas protestationes predictas vult haberi pro reppellitis, et intendit, in quocumque actu, reconciliamento, concordia et pace et in quocumque dicto et facto de ceteris perpetuo faciendis, dicendis, inhiendis, inter ipsos dominum principem et Philippum, quocumque modo vel colore, et ab eis protestationibus vel aliqual earum, asserit se nullo tempore velle recedere; et si nullo tempore contrarium faceret, tacite vel expresse, protestatur ex nunc ipse dominus princeps quod illud tale contrarium mente non agit vel agitat, etc. » (Protestation de Jacques, en date de Pavie, 25 avril 1367, parmi les *Documents de l'Histoire des princes d'Achaïe-Savoie* de Data, tome 2, p. 220.)

Marguerite de Beaujeu, troisième femme de Jacques. Il prit le titre de prince d'Achaïe ¹; mais le Piémont, qui redoutait sa domination, refusa de le reconnaître, et bientôt Marguerite de Beaujeu, soutenue de Bonne de Bourbon, comtesse de Savoie, laissée par son mari, Amédée VI, comme régente en son absence, obligea Philippe à suspendre ses entreprises jusqu'au retour d'Amédée VI.

Après s'être emparé de Gallipoli, Amédée avait prêté un secours puissant à l'empereur Jean Paléologue et l'avait arraché des mains des Bulgares et ramené à Constantinople. Il était de retour à Chambéri le 10 décembre 1367. Là il se fit rendre compte, comme exécuteur testamentaire de Jacques, de tout ce qui s'était passé pendant son absence, et rendit un arrêt par lequel il condamnait Philippe à se contenter des fiefs qui lui avaient été laissés par son père avec obligation d'hommage au souverain du Piémont, et ordonna qu'Amédée, fils de Jacques et de Marguerite de Beaujeu, serait reconnu comme légataire universel. Philippe refusa de se soumettre et commença la guerre, mais plutôt en partisan et en chef de bandes qu'en prince puissant; et après de nouvelles dévastations commises par les routiers anglais et allemands de sa suite, il fut déféré par Amédée au jugement de l'empereur, qu'on regardait alors comme une sorte de chef mystique de tous les souverains, et de Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople ² et seigneur direct de la principauté d'Achaïe ³, dont Philippe s'était fait proclamer seigneur réel. Philippe déclina cette juridiction et défia Amédée en champ clos, cinquante contre cinquante. Ce défi fut accepté par Amédée ⁴; mais l'empereur Charles IV s'opposa à ce duel, et Philippe, menacé par toutes les forces ennemies, n'osa sortir de la forteresse de Fossano pour se rendre au champ clos fixé dans ce lieu, et où Amédée s'était présenté au jour désigné. Cerné dans cette forteresse et abandonné des siens ⁵, il fut enfin forcé de déclarer qu'il se soumettait au jugement d'un tribunal nommé par Amédée. Le 28 septembre 1368, la cour s'assembla sous la présidence d'Amédée. Marguerite comparut

¹ Data, page 215.

² Frère et successeur de Robert, et second fils de Catherine de Valois et de Philippe de Tarente.

³ Amédée, dans ses lettres, donne à Philippe

le titre de duc de Clarence (Data, *Documenti*, p. 255) et à Jacques celui de prince de la Morée. (Idem, *ibid.*, p. 226.)

⁴ Data, *Documenti*, p. 226.

⁵ Data, tome 2, p. 229.

comme accusatrice au nom de ses deux enfans, et Philippe comme accusé. Le surlendemain il fut décrété d'emprisonnement, et le 30 septembre, le tribunal rendit un arrêt qui le dépouillait du titre de prince et adjugeait la seigneurie de Piémont et le titre de prince d'Achaïe à Amédée, fils de Marguerite de Beaujeu ¹.

Philippe mourut dans sa prison, au mois d'octobre 1368 ².

Amédée, prince d'Achaïe, seigneur de Piémont.

Au moment de son accession au titre de prince d'Achaïe seigneur de Piémont, Amédée n'avait que cinq ans, étant né, comme on l'a vu, en 1363. Il eut pour tuteur, conformément au testament de son père, Amédée VI, comte de Savoie, qui après avoir administré sagement ses États de Piémont, lui en conféra l'administration, le 21 novembre 1377, à sa quatorzième année.

Au mois de septembre 1380, Amédée d'Achaïe épousa Catherine de Genevois, sœur de Pierre, comte de Genevois ³.

Amédée VI avait conçu sur les dernières années de sa vie le dessein d'unir le Piémont à la Savoie, afin d'obtenir ainsi une plus grande influence sur les affaires d'Italie, et à cet effet il avait proposé comme compensation à Amédée d'Achaïe de l'aider à prendre possession réelle de la Morée, dont il prenait son titre de prince. Il mourut sans avoir eu le temps de donner suite à ce projet, qui fut repris par son successeur Amédée VII, et Amédée d'Achaïe accéda à ce plan. L'impératrice Marie de Bourbon V, princesse réelle d'Achaïe, venait de mourir à Naples, en 1387, après avoir quitté Patras et la Morée, qu'elle avait léguée à son

« Postremò quum in eisdem actis invenimus fuisse coràm nobis propositum qualiter dictus dominus Jacobus dùm vivebat se principem nominabat, et petittum fuerit à nobis quod eidem domino Philippo prohiberemus et silencium imponeremus ne deinceps se Achaie principem apellaret, cum jus et nomen principis dicti principatûs ad dictum Amedeum, universalem heredem dicti domini Jacobi quondam pertinebat, sicut in suis aliis petitionibus extittit propositum atque dictum; ideò, concernentes quod dictum Amedeum invenimus et declara-

vimus dicti domini Jacobi quondam universalem heredem ad quem honores et onera debent pertinere de jure, prohibemus dicto domino Philippo tenore presentium, ne se deinceps Achaie principem nominet vel apellet, domino Philippo super hoc silencium imponentes. » (Data, *Documenti*, p. 255, tome 2.)

¹ Le 12 octobre 1369, Amédée de Savoie, en qualité de tuteur d'Amédée d'Achaïe, promettait à sa veuve, Louise de Villars, la restitution de sa dot, l'année légale de veuvage étant expirée.

² Data, tome 1, page 260.

neveu, Louis de Bourbon. Plusieurs des grandes seigneuries de Morée avaient déjà été aliénées par elle et son mari Robert, en faveur des Centurioni, des Acciaiuoli et d'autres chefs puissans, et l'anarchie était arrivée à son dernier degré de désordre.

J'ai expliqué au commencement de ce mémoire, à l'article du partage de Guillaume de Champ-Litte, comment les ordres militaires avaient reçu leur part des fiefs lors du partage ¹. Des trois ordres possessionnés au moment de la conquête, l'un, celui des Templiers, avait été supprimé, et un autre, celui de l'hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem s'était enrichi de ses dépouilles. Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem avaient conquis Rhodes en 1310 et convoitaient la Morée, où ils avaient déjà de vastes possessions. Dès 1377, Jean de Heredia, grand-maitre de Rhodes, à l'aide d'une flotte vénitienne, s'était emparé de Patras. Il crut le moment favorable pour mettre les projets de son ordre à exécution, et chercha à se fortifier par la sanction d'une autorité quelconque. L'empereur Jacques de Baux avait quitté Corfou et vivait ignoré à Tarente. Les rois de Naples avaient possédé quelque temps la seigneurie directe d'Achaïe, et depuis elle avait constamment été possédée par un membre de leur famille. Le dernier descendant de la branche cadette des Ville-Hardoin, Jacques II, roi de Majorque, avait épousé la reine Jeanne I^{re} de Naples, et n'était mort que peu de temps auparavant, en 1375.

Ce fut donc à Naples que s'adressa Jean de Heredia, et la reine Jeanne, après avoir consulté le pape Clément VII, consentit à cette aliénation d'un droit qu'elle ne possédait pas. Elle ne profita pas à Jean de Heredia, qui, voulant faire le siège de Corinthe, tomba dans une embuscade des Turcs et resta prisonnier jusqu'en 1381, où il retourna à Rhodes. L'ordre continua cependant à revendiquer la principauté comme sienne.

Amédée d'Achaïe, seigneur de Piémont, informé des tentatives des Hospitaliers, résolut d'y mettre fin en exécutant lui-même le projet qu'il avait conçu d'accord avec Amédée VI. Sur la fin de janvier 1387, il envoya un jurisconsulte habile exposer ses droits à Clément VII, qui annula la donation faite par la reine Jeanne I^{re} à l'ordre de Rhodes. Amédée en

¹ *Chronique de Morée*, page 48.

conséquence envoya en Morée un certain Grec nommé Jean Lascaris pour lui préparer les voies. Afin de s'assurer mieux de sa fidélité, il lui promit de lui donner le comté de Céphalonie s'il rentrait jamais en possession de la principauté. Les informations qui lui furent envoyées par Lascaris l'engagèrent à persévérer, mais il voulut avant tout savoir s'il ne trouverait pas opposition dans le chef impérial grec qui commandait à Misithra. Son parent, Amédée de Savoie, avait rendu d'assez grands services à Jean Paléologue pour qu'il pût espérer qu'on ne lui ferait pas obstacle de ce côté. Les ambassadeurs qu'il envoya à Théodore Paléologue, despote de Romanie, commandant à Misithra, lui rapportèrent une réponse favorable, en date de 1390¹. Les ambassadeurs s'adressèrent ensuite aux hauts barons de Morée, pour leur demander leur adhésion aux projets d'Amédée. Louis de Bourbon n'avait pas encore envoyé Chastel-Morand pour faire valoir ses droits auprès d'eux; les descendants de la branche cadette des Ville-Hardoin s'étaient éteints en 1375, avec Jacques de Majorque, mari de Jeanne I^{re} de Naples; mais parmi eux deux hommes s'étaient emparés de l'autorité, l'un, Pierre de Saint-Supéran, qui faisait valoir une concession de l'empereur Jacques de Baux; l'autre, Nero Acciaiuoli, qui possédait Corinthe. Afin de répondre aux ouvertures d'Amédée d'Achaïe, soutenues d'une lettre d'Amédée VII de Savoie, ils donnèrent à quelques-uns d'entre eux la procuration suivante, qui m'est envoyée des Archives de Turin :

« 1390, 11 décembre.

« Procura de' principali prelati, baroni, e nobili del principato d'Achaja, in capo di Bartholomeo Bombino, Giacomo Scazani, e Gioanello Rostagni, per trattare e convenire a loro nome con Amedeo di Savoia a rigurado del detto Principato d'Achaja.

« In nomine Domini nostri Jesu-Christi. Amen. Anno à nativitate ejusdem millessimo trecentossimo nonagessimo, indictione quartadecimâ die Dominicâ undecimo mensis decembris, in terrâ Druxii² de principatu Achaye: Ego Ugolinus, filius quondam Domini Johanini de laTurre de Mantuâ, publicus per romanum imperium imperiali auctoritate notarius, presenti scripto publico declaro, notum facio atque testor : quòd predictâ die ejusdem ibidem reverendus in Christo pater

¹ Data, *Documenti*, tome 2, pages 268 et 269. | ² Andruzza.

dominus frater *Petrus, episcopus Coronensis, Petrus de Sancto-Superano, generalis vicarius dicti principatus, dominus Asanus Zacharie miles, baronie Calandricie dominus et magnus comestabilis ipsius principatus, dominus frater Jacobus de Argli, sacri ordinis Sancte-Marie Theothonicorum de dicto principatu thesaurarius, vice et nomine reverendi venerabilis religiosi domini domini fratris Rulii Sciob, sacre domus ordinis predicti in dicto principatu magni preceptoris, Rogerius de Navellis canzelarius dicti principatus, dominus Johannes Viristia miles, Moynus de Polay, Nicolaus Lefort et Johannes Curie de Speleto procuratores, actores, factores, negotiorum gestores, syndici, ministri, et deffensores, et vicegerentes veri, certi et indubitati, nuncii speciales reverendorum dominorum prelatorum, religiosorum, baronum, militum et ligiorum nobilium ac universitatis hominum terrarum dicti principatus et comitive in dicto principatu degentis et militantis, habentes ad infrascripta omnia et singula ac dependencia emergentia et connexa mandatum ad plenum, prout constitit michi dicto notario, publico instrumento sumpto, scripto et subscripto manu mei dicti notarii, bullis pendentibus majoris et sanioris partis ipsorum dominorum prelatorum, religiosorum, baronum, militum, ligiorum nobilium et universitatis bullatum, ut est de consuetudine patrie, tam nomine eorum proprio quàm nomine et pro parte omnium et singulorum supradictorum, unanimiter et concorditer, nemine discrepante, sed eorum purâ, merâ, gratuitâ et spontaneâ voluntate, in mei dicti notarii presenciâ, confisi de fide, prudentiâ, maturitate et virtute legali nobilium virorum Bartholomei Bombini et Jacobi Scazani dicti Rosomice ac Johanelli Rostagni de Neapoli licet absencium tamquàm presencium, fecerunt, ordinauerunt statuerunt et creaverunt ipsos et quemlibet ipsorum in solidum comuniter, semotim vel divisim, ita quòd occupantis conditio melior non existat, in eorum tam propriis nominibus quàm nominibus quibus supra dicti principatus substitutos, procuratores, ministros, syndicos, actores, factores, negotiorum gestores, locumtenentes veros, certos et indubitatos, yconomos et nuncios speciales et quidquid melius, efficacius et de jure dici et censi potest; et specialiter ad comparandum coram inclito et illustri domino domino Amedeo de Sabaudiâ principe Pynerolii et cum eodem tractandum, promittendum, pactizandum, componendum, faciendum, afirmandum, confirmandum, conve-*

niendum, jurandum conventiones, juramenta et fidejussiones, prestandum, prestari faciendum et recipiendum, afirmandum conventiones et pacta sub illis modis, formis, promissionibus et obligationibus que dictis eorum substitutis vel duobus ex ipsis videbuntur, et ad obligandum bona ipsorum dominorum substituentium pro hiis que duxerint, promittenda privilegia, cartas, instrumenta, scripturas et cautelas alias que pro predictis et infra-scriptis et singulis et dependentibus et connexis et prorsus extraneis necessaria et opportuna videbuntur fieri, rogandum, requirendum, faciendum et recipiendum cum stipulationibus, promissionibus, obligationibus, penarum adictionibus, juramenti prestationibus, nec non renunciationibus, stipulationibus, cautelis et clausulis opportunis, et generaliter omnia alia et singula faciendum, administrandum ac gerendum et fieri faciendum et petendum que in predictis et singulis et dependentibus et connexis et prorsus extraneis necessaria fuerint et etiam opportuna et que ipsimet domini substituentes facere possent si presentes forent, etiamsi talia essent que exigerent magis speciale mandatum, cum plenâ liberâ et generali administratione et potestate, promittentes dicti domini substituentes, tam nominibus propriis quàm nominibus quibus supra, firma, rata, grata habere perpetuò et observare, ac haberi, teneri et observari facere quicquid dicti eorum substituti vel duo ex ipsis in predictis et singulis ac dependentibus et connexis et prorsus extraneis duxerint facienda, et non contrafacere vel venire de jure vel de facto, in judicio vel extra, aliquâ ratione, causâ vel modo, sub ypothecâ et obligacione omnium et singulorum bonorum suorum presencium et futurorum, ad penam et sub penâ ducatorum auri quinquaginta milia imperiali curie aut alteri cuique curie ubi reclamatio fieret, si secus per ipsos vel ipsorum alterum inde fieret, persolvenda; que pena tociens exigatur quociens in totum vel in parte fuerit contrafactum; et nihilominus presens instrumentum firmum et validum persistat et in suo firmitatis robore perseveret. Et juraverunt dicti domini substituentes, tam nominibus propriis quam nominibus quibus supra, ad sancta Dei Evangelia corporaliter tacta, de rato habendo omne totum et quicquid per dictos substitutos ipsorum vel duos ex ipsis in premissis et circa premissa dictum tractatum pactizatum, administratum, factum, confirmatum, afirmatum, compositum, conventum

fuerit sive gestum; et insuper declarantes et volentes expressè quòd presens possit refici et fieri refici semel, bis, et tociens quociens opus fuerit ad sapientis consilium, veritatis substanciâ non mutatâ, fidejubes dicti domini substituentes pro dictis substitutis ipsorum et eorum altero et relevantes ipsos et quemlibet ipsorum ab onere satisfaciendi. Et renunciaverunt expressè dicti domini substituentes, tam nominibus propriis quàm nominibus quibus supra, omnibus et singulis juribus, legibus, usibus, constitutionibus, privilegiis, literis et rescriptis, libertatibus, immunitatibus, franchisiis et juribus aliis quibuscumque criminalibus, canonicis et civilibus quibus vel propter que possent venire vel facere in totum vel in parte contra presentis seriem instrumenti, et specialiter juri ligie, et illi etiam juri dicenti quod pena perjurii per penam pecuniariam non solvitur, et è converso quod una per aliam non tollitur. Et pro predictis omnibus et singulis exequendis, rogaverunt dicti domini substituentes me supradictum notarium publicum de predictis confici publicum instrumentum, quod factum est per manus mei notarii supradicti et subscriptum ac solito signo signatum, sigillis pendentibus seu bullis ipsorum dominorum substituentium roboratum, prout est de consuetudine patrie. Et quia supradictus dominus frater Jacobus in predictis omnibus interfuit vice et nomine dicti domini magni preceptoris, presens instrumentum sigillo pendentis dicti domini magni preceptoris sigillavit. Et nos, prenominati substituentes, ad cautelam, certitudinem et evidenciam pleniorè, presens instrumentum sigillari seu bullari fecimus sigillis seu bullis nostris pendentibus, prout est de consuetudine principatus.

« Et ego Ugolinus quondam domini Johanini de la Turre de Mantuâ publicus ut supra notarius, quia predictis omnibus et singulis, dum sic agerentur et fierent, rogatus et vocatus interfui, premissa omnia propria manu scripsi, et ad majorem cautelam me subscripsi et in presenti meum signum apposui consuetum.

« Sigilla : — domini Episcopi Coronensis, — domini Vicarij, — domini Magni Conestabilis, — domini Preceptoris, — domini Cancellarij, — domini Johannis Viristie, — Moyni de Polay, — Nicholay-le-Fort, — Johannis Curie de Speleto. »

Après quelques pourparlers avec les ambassadeurs d'Amédée, prince d'Achaïe, qu'ils appellent toujours prince de Pignerolles, ils lui en-

voyèrent la lettre suivante, dans laquelle ils déclinaient de prendre aucun engagement.

« Illustri et magnifico viro domino domino Amedeo, principi Pinarolii.

« Magnifice domine, per nobilem militem dominum Philippum Symeonis, dominum Johannem de Odonibus, Obertum de Pleusascho, nuncios et ambaxiatores Magnificentie Vestre, recepimus litteras certorum continentie et tenoris, cum clausulâ de credenciâ, tàm ex parte Magnificentie Vestre quàm domini comitis Sabaudie; et earum litterarum intellecto tenore, et requisitionibus factis nobis de principatu Achaye, communicato cum omnibus prelatiis, baronibus, militibus, ligiis, nobilibus, consilio ad predictam requisito, fecimus responsionem quam de jure et nostro honore potuimus, cum non essemus illi qui possent et deberent ad quesita aliter respondere, salvo nostro et omnium nostrorum honore et illius qui tenet principalem potestatem in patriâ.

« Quare, Magnificentiam Vestram rogamus attentè quatenus predictam requisitionem juridicam et rationabilem placeat benignè et grater recipere, regratiantes Magnificentie Vestre de tàm honorabili ambaxiatu talium et tantorum nobilium qui diligenter et sollicitè fecerunt vestra vota, alferentes nos ad queque vobis grata et honores.

« Datum in terrâ Drusi ¹, de dicto presenti die 22 februarii, XI indictione 1391.

« Petrus de Sancto-Superano vicarius et capitaneus generalis.

« Barones, milites et nobiles ligii principatûs Achaie ². »

Ils décidèrent ensuite que des ambassadeurs seraient envoyés à Amédée en Italie en leur nom, pour convenir des conditions auxquelles ils consentaient à le recevoir. Ces ambassadeurs arrivèrent à Venise au printemps de l'année 1391, et de Venise ils partirent pour le Piémont. Des conférences eurent lieu à Turin au sujet de la reconnaissance d'Amédée en qualité de prince de Morée. Les ambassadeurs faisaient valoir que plusieurs hauts barons de Morée, au hasard de leur personne et de leurs biens, étaient parvenus à se maintenir en possession de leurs fiefs, et que Pierre de Saint-Supéran en particulier avait obtenu du véritable seigneur supérieur d'Achaïe (Jacques de Baux, empereur de Constantinople) le vicariat général, comme une sorte de possession

¹ Andruzza.

² Data, *Documenti*, tome 2, page 269.

héréditaire dans sa famille; ils se montraient donc peu disposés à céder la part d'autorité qu'ils s'étaient faite. D'un autre côté, songeant que la Morée était à chaque instant menacée d'une invasion des Turcs et qu'ils étaient incapables de résister dans l'état où ils se trouvaient, tandis qu'Amédée, d'accord avec Venise et les autres États qui lui donnaient leur appui, pouvait leur amener des forces imposantes, ils tombèrent d'accord sur une transaction qui fut conclue à Venise, le 5 juin de cette même année ¹.

Amédée prenait l'engagement: d'investir, selon les coutumes d'Achaïe, le vicaire-général, Pierre de Saint-Supéran, et les autres hauts barons des fiefs dont ils étaient en possession;

De laisser à chacun la faculté de disposer de ses fiefs soit par vente, soit par donation, au cas où il ne lui plairait pas de demeurer en Morée;

De se porter lui-même de sa personne en Morée, au plus tard à la fin du mois de mars suivant;

D'y faire, en attendant, passer cent cinquante lances et quatre cents hommes à pied;

De payer, aussitôt après la prise de possession de l'Achaïe, 20,000 ducats vénitiens d'or au vicaire-général, Pierre de Saint-Supéran;

De confirmer tous les actes émanés du vicaire et d'un bail qui n'est pas désigné, mais qui ne saurait être que Hugues de Lusignan, fils du premier mariage de l'impératrice Marie de Bourbon, princesse réelle d'Achaïe, avec Guy de Lusignan de Chypre, en tant que ces actes ne sont pas contraires aux droits du prince;

D'accorder une amnistie générale pour tous les délits qui pourraient avoir été commis, moins un seul coupable, Manuel Alaman Negri, qui y est désigné;

Enfin, de confirmer Renier Acciaiuoli dans la seigneurie de Corinthe.

Moyennant cet engagement d'Amédée, les hauts barons s'engageaient de leur côté à le reconnaître pour prince, à lui prêter hommage de fidélité, à remettre entre ses mains les fiefs dont ils n'auraient pas été investis et à maintenir à leurs frais les troupes qu'il enverrait en Morée ².

¹ Data, tome 1, page 273.

² Voici ce traité tel qu'il se trouve aux Archives de la cour de Turin, et tel que le donne Data dans son Appendice (tome 2, page 270) :

« In Christi nomine amen. — Anno à nativitate ejusdem 1391, indictione 15, die 5 mensis junii, in Venetiis.

« Hujus instrumenti publici serie noverit tam

A ce traité était joint un état des fiefs de Morée avec le nom des propriétaires et le nombre des feux, pour servir de guide à Amédée.

præsens etas quàm successiva posteritas, quòd, cùm illustris et magnificus dominus dominus Amedeus de Sabaudiâ, princeps Achaye, pro recuperatione principatûs predicti, suos certos ambassatores apud egregium et potentem virum Petrum de Sancto-Superano, generalem rectorem et gubernatorem dicti principatûs, et alios nobiles viros armorum de societate ejusdem Petri nec non patriotas transmisisset, et ipse Petrus et nobiles armorum ejus societatis et patriote versâ vice suos ambassatores transmisissent ad prefatum illustrem et magnificum dominum principem, hinc est quòd, post multa et varia parlamenta, concilia et colloquia super premissa facta, habita et tractata, tam in principatu Achaye coram prefato Petro nobilibusque ejus societatis ac prelati et patrioti dicti principatûs, quàm in Pedemontium, in civitate Taurini et loco Pignerolli coram prefato illustri et magnifico domino nostro principe : venerabilis et sapiens vir dominus Anthonius de Faba de Valenciâ, juris utriusque peritus, consiliarius prefati domini principis, nec non nobilis scutifer Bertinus Provane, con-dominus Villarii, nunci speciales et procuratores prefati illustris domini principis, volentes dictum negotium ad finem laudabilem pro posse deducere, petitionem infrascripte continencie et tenoris fecerunt nobilibus viris Bartholomeo Bombini et Johannelli Rostagni de Napoli, nunciis et procuratoribus prefatorum Petri de Sancto-Superano, nec non ejus societatis et patriotarum principatûs Achaye, videlicet :

« Quia petebant et requirebant, nominibus quibus suprà, à predictis Bartholomeo et Johannello, procuratoribus, etc, prefato domino principi, etc., tradi et restitui principatum Achaye et Moree, cum omnibus et singulis juribus, feudis, etc.

« Quibus petitionibus et requisitionibus auditis et intellectis, prefati Bartholomeus et Johannellus, nominibus antedictis dicebant: quòd Petrus de Sancto-Superano ejusdemque societas dictum principatum Achaye cum juribus et pertinenciis suis justè, rectè et racionabiliter tenebant et teneant, non sine magnis, sudoribus,

expenso parentum et sociorum suorum, nec ne suarum personarum periculis gravibus et sanguinis effusione, vigore et auctoritate commissionis sibi facte et vexilli sibi traditi per quondam illustrem et inclitum dominum Jacobum de Baucio imperatorem constantinopolitanum, verum et rectum dominum, ex verâ et rectâ linèâ descendente, dicti principatûs Achaye et Tarenti principem; et sic tenebunt dictum principatum donec apparebit verus et rectus successor et heres qui verè et rectè et de jure succedere debeat in dicto principatu.

« Et volentibus ipsis partibus, nominibus antedictis, divinâ gratiâ illustrante, periculis guerre et aliis scandalis que exindè oriri poterint obviare, et ut que calamitas belli introduxerat, pacis lenitas sapiret, sicque tota patria jam dicti principatûs longis temporibus diversis et variis guerris afflicta, nunc in bono pacis quiescat, et, Altissimo concedente, multiplicare et crescere possit, Ipse partes, nominibus quibus suprà, ad infrascripta pacta devenerunt.

« Primò namque, quòd prefati procuratores predicti illustris et magnifici domini principis teneantur et debeant, nominibus quibus suprà, in feudum perpetuum dare et assignare, secundum consuetudinem patrie dicti principatûs, predicto Petro de Sancto-Superano et societati, pro se et suis heredibus legitimis masculis ejus natis et nascituris, omnia et singula bona que quomodocumque obvenerunt et sunt ad manus et posse dicti domini vicarii et comitive, exceptis dominalibus ipsius principatûs existentibus ad manus curie et comitive, sub homagiis, fidelitatibus, servitiis, tributis, usagiis debitis et consuetis, et prout fuerint bona ipsa valere comperta, sicut consuevit fieri et observari in principatu predicto; et quòd, statim quòd dictus dominus princeps venerit in principatu, vel alter pro eo, et receperit à dicto Petro et societate possessionem bonorum dominalium predictorum et sacramenta fidelitatis et homagii, dari et assignari faciet dicta bona, et per se et heredes et successores suos fieri faciet dicto Petro et comitive privilegia bonorum predictorum in formâ debitâ et consuetâ, nisi quod

Guichenon a publié ce dénombrement dans ses preuves de l'*Histoire de Savoie*; mais les noms de lieux y sont tellement défigurés qu'il est fort

dicti Petrus et alii de comitivâ inter eos terminabunt dividunt et facient.

« *Item*, quod, in casu quo aliquis de dictâ societate vellet recedere à dicto principatu, quod tali recedenti sit liberum feudum vel feuda predicta in proximo sibi capitulo declarata vendere seu donare alteri persone, que tamen sit fidelis dicto domino principi, debito et jure superioritatis. Verum, in casu quo prefatus dominus princeps ipsum feudum seu feuda emere vellet, ipsum vel ipsa possit habere, et preferatur ceteris in habendo pro eo precio quod reperiretur, sine simulatione aliqua.

« *Item*, quod dicti de comitivâ relinquere seu donare possint ecclesie fratrum minorum et predicatorum de Clarençia de dictis bonis, exceptis fortalicis; vel aliis propter quod onus personale prefato domino principi vel militi debeatur, non prejudiciando tamen servitio inde debito prefato domino principi, cum pacto etiam adjecto, quod talia immobilia sibi relicta dicti fratres teneantur vendere seculari persone, ne remaneant ad manus mortuas, infra terminum; aliter verò spectent ad prefatum illustrem dominum principem, et ad ipsius manus et curie intelligantur esse reducta ipso facto.

« *Item*, quod prefatus illustris et magnificus dominus princeps teneatur et debeat dare, tradere et solvere predicto Petro de Sancto-Superano et societati, seu alteri super hoc deputato vel deputatis, seu heredibus et successoribus suis, ducatos auri cunei veneti 20,000, de quibus solvere teneatur et debeat ducatos auri 5,000, de mense marci vel per totum dictum mensem vel antè, quia verisimiliter speratur de suo adventu, quo citius ipse dominus princeps seu alter pro eo applicuerit ad partes dicti principatus et sibi tradita fuerit possessio, quam possessionem sibi tradere teneatur dum afferat se paratum eis tradere et realiter numerare dictos 5,000 ducatos, intelligendo possessionem bonorum dominalium existentem ad manus dicti Petri vel comitive.

« *Item*, quod omnes sententie civiles et criminales, et alia quecumque facta et gesta tem-

pore regiminis dominorum baillivi et dicti Petri de Sancto-Superano vicarii, usque ad diem presentem, remaneant et sint firma et omni firmitate valida, dummodò non prejudicent juribus prefati domini principis.

« *Item*, quod prefatus illustris et magnificus dominus princeps indulgeat omnibus et singulis dicti principatus et comitive omnes et singulas culpas et offensas ac alia scelera commissa et perpetrata, tam homicidiorum quam quorumcumque scelerum, malorum et criminum usque ad presentem diem.

« *Item*, quia Manuel Alamanus Negri, proditor, interfecit vel interfici fecit Berardum Varvassa capitaneum et plures alios dicte comitive, non concludatur in articulo presentis.

« *Item*, quod prefatus dominus princeps confirmabit egregia militi, domino Nerio de Acropolis castellaniam Corinti.

« *Item*, quod prefatus dominus princeps venire teneatur personaliter quo citius poterit in dicto principatu, et facere et observare omnia et singula supra et infra scripta.

« *Item*, insuper promiserunt et convenerunt ipsi Bartholomeus et Johanellus, procuratorio nomine quo supra, prefatis, domino Anthonio et Bertino, procuratorio nomine quo supra, recipere et receptare lanceas 150 hominum armatorum et pedites 400 vel circa cum sua familia et rebus in et super principatu predicto transmittendis per ipsum dominum principem ad dictum principatum Achaye, per totum mensem augusti proximum, ipsasque gentes armigeras et pedites benigne et gratiose tractare, et eisdem de victualibus et aliis necessariis providere, juxta eorum posse.

« Que omnia et singula supra scripta, etc.

« Acta fuerunt hec in Veneciis, in domo Sancti-Anthonii, in logia superiori ipsius domus, presentibus ad hec vocatis testibus specialiter et rogatis, dominis Wilhelmo de Botecaux et Berano ejus filio, anglis militibus; Herle eorum scutifero; venerabili fratre Ogerio de Calunio de Vigono, priore dicte domus Sancti-Anthonii; nobilibus Arardo Lascari Calofero et Wulhelmo

difficile de les reconnaître ¹. Cet acte est tout à fait nécessaire pour bien faire connaître l'état des domaines et de leurs possesseurs en Morée à cette époque. Je tâcherai d'expliquer par des notes les passages douteux.

Dénombrement de 1391.

La Voustice ² avec ses pertinances, lesqueux tient le vicaire où sont environ 200 feux.

Le Beguche, lequel tient le vicaire ³, où sont environ 40 feux.

La Oréole. — Le frere de messire Assant ⁴ le tient par sa femme, 120 feux.

Chastel-Neuf. — Nicod de Torent le tient de par le vicaire ⁵, 300 feux.

Le Flacto. — Johent de Villart le tient par le vicaire, 200 feux.

Le Chastel de les Portes. — Hue ⁶ de Chypre le tient pour le vicaire, 100 feux.

La Tour de la Gascogne. — Hugues d'Alex la tient, 30 feux.

Sainte Elie. — Le vicaire le tient, 40 feux.

La Tour de Godence. — Prot de Unay ⁷ la tient, 50 feux.

La Tour de la Christiania. — Johant d'Ayan la tient, 80 feux.

de Bressia, meque Humberto Fabri de Chatiaco, Gebennensis diocesis, secretario prefati domini nostri principis, imperiali auctoritate notario publico, qui in premissis omnibus presens interfuit, et hoc publicum instrumentum, indè rogatus, recepi, scripsi meâ propriâ manu, levavi et in hanc publicam formam redegei. »

¹ Pages 127 et 128 des Preuves de l'*Histoire de Savoie*.

² Vostitza, qui depuis la conquête était resté entre les mains de la famille de Charpigny. Il était possédé encore en 1369 par Guillemette de Charpigny, et fut acheté d'elle par l'impératrice Marie de Bourbon, princesse réelle de Morée, qui possédait en outre, en son nom propre, les forteresses de Clarentza, Calamata, etc. (Du Cange, t. 2, p. 255 de mon édition.) Marie de Bourbon aliéna ensuite la baronnie de Vostitza et celle de Nevelet en faveur d'Acciaiuoli, du consentement de son fils Hugues de Chypre (Du Cange, t. 2 de mon édition, p. 265).

³ Pierre de Saint-Supéran, institué vicaire général d'Achale par l'empereur Jacques de Baux. Avant cette époque, c'était un bail qui gouvernait au nom du prince.

⁴ Asan Zacharias Centurione, seigneur du fief de Chalandritza et d'Arcadia, qui avait appartenu aux La Trémouille. Centurione avait épousé une fille de Charles I^{er}, comte palatin de Céphalonie, et il avait pour beau-frère Léonard de Tocco, second fils de Charles I^{er}; son autre beau-frère Charles II venait de mourir.

⁵ Pierre de Saint-Supéran.

⁶ Il s'agit probablement de Hugo ou Hugues de Chypre, prince de Galilée, fils de l'impératrice Marie de Bourbon de son premier mariage avec Guy de Lusignan. Hugues était venu s'établir en Morée et la gouverna comme bail au nom de sa mère.

⁷ Peut-être d'Aunoi. Les descendants de Violain d'Aunoi étaient établis en Morée.

La Mandricé ¹. — Johane d'Agou la tient, 100 feux.

La Combe. — Le Moyne de Pollay ² la tient, 100 feux.

L'Estala. — Ele fu de Johant Misto, et la tient Bertronat Mota, 40 feux.

La Biquoque. — Nycole-le-Fort ³ la tient, 40 feux.

La Tour, qui fut de messire Nycholas Moche, 25 feux.

La Glace. — Pietre Cros la tient, 25 feux.

La Fenare ⁴. — Guillaume de la Forest la tient, 150 feux.

Saint-Archangel. — Le vicaire la tient, 100 feux.

Le Gravenil. — Le vicaire le tient, et fu de Johant Misto, 200 feux.

La Turtada. — Le vicaire la tient et fu de Johant Misto, 100 feux.

La Molines. — Le vicaire la tient et fu de Johant Misto, 40 feux.

Ainsi il y avait dans ces divers fiefs 1,904 feux en la possession des hauts barons; et le domaine particulier du prince était de 2,320 feux et plus ainsi répartis, suivant le même acte.

Les lieux du propre domaine en ladite princée.

Clairence ⁵. — Le vicaire la tient, 300 feux.

Clarmont. — Barthelemy Bonvin le tient.

Belveder. — Le vicaire la tient, 50 feux.

Saint-Homer ⁶. — Le vicaire le tient, 500 feux.

Porcellet. — Le seigneur de l'Arcadie ⁷ le tient et s'est en l'Estorte, 100 feux.

Castel-de-Fer. — Le seigneur de l'Arcadie le tient et s'est en l'Estorte, 150 feux.

La Praye. — Le seigneur d'Arcadie la tient ⁸ et s'est en l'Estorte, 200 feux.

¹ Fort placé sur une montagne, qui fut donné par Robert à sa femme, l'impératrice Marie de Bourbon.

² Un des signataires de la procuration citée plus haut.

³ Un des signataires de la procuration.

⁴ Phanarion, acheté par Marie de Bourbon de Guillemette de Charpigny.

⁵ Clarentza.

⁶ Forteresse bâtie par Nicolas de Saint-Omer, bail de Morée, vers 1290.

⁷ La seigneurie d'Arcadia avait passé en

1263, après la perte de Constantinople, à la maison de Toucy. Les seigneurs d'Arcadia étaient devenus par alliance maréchaux héréditaires de Morée. (Voyez mon Index des lieux et des personnes.) C'était, à ce qu'il semble, Asan Zacharias Centurione, seigneur de Chalandritza, qui était alors seigneur d'Arcadia, et investi de ce titre de maréchal héréditaire de Morée.

⁸ C'est par suite de la possession de tous ces fiefs et de son titre de maréchal héréditaire d'Achaïe, que Centurione en vint à prendre le titre de prince de Morée, sur la fin de ce siècle.

Druse ¹. — Le vicaire le tient, 300 feux.

Port-Jone. — Le Moyne et Johaut d'Ayne le tiennent.

Calemata ². — Le vicaire le tient, 300 feux.

Le Magne ³. — Le despote ⁴ le tient, 40 feux.

Beau-Regart. — Le Moyne la tient, 30 feux.

A cette note on avait joint une liste des hommages des barons laïques et ecclésiastiques. J'y retrouve les douze baronnies ou pairies dont j'ai parlé, sauf quelques variations que j'ai indiquées.

LES HOMMAGES DES BARONS.

Seigneuries laïques.

Le duc d'Athènes ⁵.

Le duc de l'Archipelage ⁶.

Le duc de Leucade ⁷.

Le marquis de Bondenice ⁸.

Le comte de Céphallonie ⁹.

La comtesse de la Solle ¹⁰.

Le seigneur de l'Arcadie ¹¹.

La illa de Negrepont ¹².

¹ Androusa.

² Calemata, apanage de la branche cadette des princes de Morée.

³ Mayna, forteresse dans le pays de Tzaconie ou Magne, cédée par Guillaume de Ville-Hardoin aux Grecs, pour sa rançon en 1262.

⁴ C'est-à-dire le despote de Misithra, ou commandant des forces impériales grecques en Morée.

⁵ Voyez la première pairie. C'était alors Neri Acciaiuoli qui portait le titre de duc d'Athènes.

⁶ Voy. la deuxième pairie. C'était Franç. Crispo qui portait alors le titre de duc de Naxos après avoir assassiné Nicolas dalle Carceri, seigneur de Négrepont et duc de Naxos ou de l'Archipel.

⁷ Les baronnies de Caritena et de Matagrisson, qui appartenaient à la famille Ville-Hardoin, et celles de Calavryta et de Passava, avaient été remplacées par d'autres, qui étaient celles de Leucade et de Sole, et celles d'Arcadia et

de Chalandritza, les deux dernières possédées par les Acciaiuoli.

⁸ Voyez la neuvième pairie. C'était alors un nommé François Georges qui était marquis de Bodonitza et gouverneur d'Athènes.

⁹ Voyez sixième pairie. Léonard II de Tocco, fils de Charles I^{er} et frère cadet de Charles II, était alors comte palatin de Céphalonie.

¹⁰ Il est plusieurs fois question dans Muntaner des barons de Soula comme fort puissants au quatorzième siècle en Morée.

¹¹ Azan-Zacharias Centurione.

¹² Voyez 3^e, 4^e et 5^e pairies. Nicolas, seigneur tiercier de Négrepont, venait d'être assassiné par François Crispo, en 1373. Il serait possible qu'à cette époque les trois seigneuries eussent été réunies en une seule main, ainsi qu'elles l'avaient été entre celles du premier conquérant Raban dalle Carceri, qui partagea cette île entre ses trois enfants.

Le sire de la Calandria ¹.

La baronnie de Patras ².

Seigneuries ecclésiastiques.

L'évesque de Modon.

L'évesque de Coron.

L'évesque de Holein ³.

Ordres militaires.

Le commandeur des Alemans ⁴.

Le commandeur de Rhodes ⁵.

Les ambassadeurs retournés en Morée, Amédée fit ses préparatifs pour se rendre lui-même dans sa principauté au printemps de l'an 1392. Il n'avait rien à redouter pour la sécurité de ses États de Piémont pendant son absence; Amédée, comte de Savoie, principal conseiller de cette entreprise, en prenait sur lui la garde, et sa réputation de courage et d'habileté était une garantie réelle. Mais au moment même où tout était disposé pour le départ, Amedée VII mourut subitement le 1^{er} novembre 1391, à la suite d'une chute de cheval, laissant un héritier âgé de huit ans. En présence des troubles que pouvait susciter une minorité, Amédée d'Achaïe dut sacrifier l'espoir d'un agrandissement en Grèce pour garantir la conservation de ce qu'il possédait en Piémont, et la Morée resta encore une fois sans défense, exposée à l'anarchie intérieure et aux attaques de l'extérieur.

MM. Cibrario et Promis ⁶ décrivent ainsi un gros d'argent d'Amédée, prince d'Achaïe, sans en donner la gravure.

¹ Chalandritza. C'était Centurione qui possédait aussi cette seigneurie.

² Voyez la onzième paire.

³ Olenos. Le siège de cet évêché fut depuis transporté à Andravida.

⁴ L'Ordre Teutonique.

⁵ Cet ordre, dont la jalousie avait beaucoup contribué à hâter la ruine des Templiers, avait

hérité de ses biens en Morée; et à peu d'années de là le grand-maître de Rhodes avait conçu la possibilité de s'emparer de la Morée entière.

⁶ *Documenti, sigilli e monete appartenenti alla storia della monarchia di Savoia*; 1 vol. in-8°, Torino 1833, page 387.

« A. DE. SAB. PRC. ACH. (*Amedeeus de Sabaudia, princeps Achaye*). Scudo formato da quattro semi-cerchi di squadra con croce caricata di bastone posto in banda (armes de Savoie Piémont) ed accollato della croce ancorata d'Acaia (armes des Ville-Hardoin).

« S. JOHANNES BAP. X. *Santo Giovanni Battista*, in piedi con aureola intorno al capo, con tonaca corta, mantello di pelle, nell'atto di benedire colla destra, e colla sinistra tenente un bastone con croce all'estremità. »

Amédée d'Achaïe mourut à l'âge de trente-huit ans, à Pignerolles, le 7 mai 1402, sans laisser d'héritier mâle de Catherine de Génevois sa femme. Il n'avait eu que deux filles, Marguerite et Mathilde, et ce fut son frère Louis qui lui succéda au titre de prince d'Achaïe, seigneur de Piémont.

Louis, prince d'Achaïe, seigneur de Piémont.

Louis était le troisième fils de Jacques de Savoie. Né en 1364, il succéda en 1402, dans la seigneurie de Piémont, à son frère Amédée, et prit comme lui le titre de prince d'Achaïe¹.

Guichenon a publié une monnaie au nom de Louis avec le titre de prince d'Achaïe. Le dessin en est fort imparfait, aussi bien que celui de toutes les monnaies et de tous les sceaux donnés par Guichenon. Dans la représentation de la monnaie de Louis, la grandeur de la copie est le double de la grandeur de l'original et aucune lettre n'y est donnée sous sa forme. N'ayant pu retrouver d'autre monnaie de Louis, j'ai dû reproduire celle de Guichenon, et me suis contenté de la soumettre à la réduction et à la forme de toutes les monnaies de Savoie-Achaïe. On la retrouvera pl. III, n. 14. On y voit :

Au droit, la croix barrée de Savoie, qui indique la branche de Piémont, et autour la légende LUDOVICUS DE SABAVDIA.

Au revers, la croix ancrée d'Achaïe avec cette légende : PRINCEPS ACHAIE.

Louis épousa, le 24 juillet 1402, Bonne de Savoie, fille d'Amédée VII

¹ On l'appelait indifféremment prince d'Achaïe et prince de Morée. Dans une pièce de vers du temps, sur la reddition de Pancalieri en 1410, je lis :

..... Le bon princi de la Morea Louys.
(Data, *Documenti*, tome 2, p. 288.)

et de Bonne de Berry, et sœur d'Amédée VIII, sous le règne duquel le comté de Savoie fut érigé en duché par l'empereur Sigismond, en 1416.

Louis fonda, en 1404, l'université de Turin, qui fut confirmée par une bulle de Benoît XIII en date du 24 octobre 1405.

Louis mourut à Turin le 6 décembre 1418, sans laisser d'enfant, et en lui s'éteignirent les descendants de Philippe et toutes prétentions à la principauté de Morée fondées sur le mariage de Philippe avec Isabelle.

Bâtards d'Achaïe-Savoie portant le nom d'Achaïe.

Je trouve dans Guichenon (1141) la désignation de trois familles qui descendent en ligne bâtarde de l'un des princes d'Achaïe-Savoie que je viens de nommer. Je les énumérerai ici chronologiquement.

Bâtard de Philippe. — Philippe, outre douze enfans qu'il eut de ses deux femmes Isabelle de Ville-Hardoin et Catherine de Gênois, eut un fils naturel qui fut la souche des seigneurs de Colegno et d'Altezan-le-Bas en Piémont.

Bâtard de Jacques. — Jacques, père de Philippe, d'Amédée et de Louis, eut un fils naturel auquel il donna le nom et les armes de Morée avec la seigneurie de Busque en Piémont. Les armes des seigneurs de Busque étaient de gueule à la croix ancrée d'or, qui est d'Achaïe, à la barre de sable brochant sur le tout.

Bâtard de Louis. — Louis n'eut pas d'enfant légitime et eut un fils naturel qui fut comte de Raconis et de Pancalier, marquis de la Chiuse et seigneur de Cavours. Les armes de ce cette famille sont de Savoie, au bâton d'azur brochant sur le tout.



**PRÉTENDANS DE LA MAISON DE SICILE-ANJOU,
DU DROIT D'UN PRÉTENDU TROISIÈME MARIAGE DE MAHAUT DE HAINAUT
AVEC JEAN DE GRAVINA.**

On a vu à l'article Mahaut comment Jean de Sicile, voulant à toute force épouser Mahaut de Hainaut et obtenir l'Achaïe par ce mariage,

l'avait fait demander par son frère le roi de Naples, pour recevoir son hommage, puis l'avait fait mander devant le pape à Avignon, et enfin malgré le mariage secret qu'elle venait de déclarer avec Hugues de la Palisse, avait fait célébrer ses fiançailles avec elle en 1317, et après avoir fait prononcer contre elle la confiscation de la souveraineté pour s'être mariée sans la permission du seigneur direct, l'avait fait jeter au château de l'OEuf, où elle mourut vers 1324. Jean n'avait pas attendu sa mort pour agir en véritable prince d'Achaïe. Au mois de janvier 1318, bien qu'il eût déjà contracté un mariage réel avec une autre femme en 1321, pendant que Mahaut restait en prison, Jean, comte de Gravina, partit pour la Morée avec vingt-cinq galères et autres bâtimens qui lui furent donnés par son frère, le roi Robert de Naples. A l'aide de ces forces il battit Jean, comte de Céphalonie, qui avait tué son frère Thomas¹, et s'était emparé de son comté. De là il fit voile vers Clarentza, en prit possession et y exerça pendant quelques années, à ce qu'il semble, l'autorité de prince. Muntaner dit qu'au moment où il écrivait, c'est-à-dire en 1328, c'était Jean de Sicile qui tenait la principauté; ce qu'il regardait comme une usurpation sur les droits de Jacques de Majorque, fils de Fernand et d'Isabelle de Matagrifon.

« E puy (après la mort de Fernand et de Louis) tota la terra (de Morée) se ocupa; e te ho vuy en aquest dia mosenyer En Joan, frare del rey Robert². »

Jean ne resta pas longtemps dans la principauté. Un autre prétendant se présentait avec des droits moins hypothétiques que les siens; c'était Catherine de Valois, impératrice de Constantinople, et qui dès 1321 avait reçu de son mari, Philippe de Tarente, l'éventualité de la succession à la principauté de Morée, les droits de Mahaut réservés, ainsi qu'il l'avait obtenu lui-même du duc Eudes IV, légataire universel de Louis de Bourgogne, moyennant une somme de 40,000 livres tournois. Comme Mahaut était morte vers 1324, la succession était ouverte, et Catherine réclamait ses droits. Jean de Gravina, qui dans tous les cas était forcé de prêter serment à l'impératrice en sa qualité de

¹ Ce Thomas, frère de Jean et fils d'un autre Jean, comte de Céphalonie, avait tué aussi, quelque temps auparavant, Thomas, despote d'Arta, son oncle, fils de Nicéphore.

² Muntaner, chap. 270.

princesse directe, finit par consentir à un arrangement, et il renonça, en 1333 à ses prétentions, en faveur de Catherine sa belle-sœur et de Robert son neveu, moyennant la cession qui lui fut faite du duché de Duras par Robert, fils de Catherine, qui en était en possession. Jean abandonna donc complètement son titre, et à sa mort, en 1355, on avait cessé de le lui donner. Du Cange cite son épitaphe, tirée de l'église de Saint-Dominique de Naples, et on voit qu'on ne lui donne que les titres de duc de Duras, comte de Gravina, seigneur d'Albanie et de l'honneur du mont Saint-Ange¹.

Cette renonciation formelle n'empêcha pas son second fils, Robert de Duras, de prendre ou d'accepter ce même titre de prince de Morée²; ni son arrière petit-fils, Ladislas, roi de Naples, de conférer le duché d'Athènes aux Acciaiuoli, comme s'il eût en effet possédé cette seigneurie³; ni Jeanne II, sœur de Ladislas, d'essayer de vendre la Morée à l'ordre de Rhodes.



SEIGNEURIES VÉNITIENNES EN MORÉE.

Par une des clauses du premier partage qui précéda la conquête définitive de Constantinople en 1204, les Vénitiens, entre autres pays situés au midi de l'empire, avaient obtenu les villes de Coron et de Modon. On voit en effet par les chroniques du temps qu'ils envoyèrent sur-le-champ des bâtimens pour en prendre possession. Je lis dans la Vie des doges de Sanudo⁴ quelques détails sur cette première occupation de Corfou, de Modon et de Coron.

« Nel 1206, dit Sanudo⁵, furono armate a Venezia galere 31, e fatti capitani Rinieri Dandolo⁶ e Ruggieri Remarino. La quale armata fu fatta per mandarla verso Constantinopoli e per ricuperare Corfù, il

¹ Dux Duracensis, regali è stirpe Joannes
Atque comes dignus Gravine, mente benignus
Ac Albanorum dominus, corrector et horum,
Angelici montis sancti dominator honoris.
(Du Cange, tome 2, p. 215 de mon éd.)

² C'est sous ce titre qu'on le trouve quelquefois désigné parmi ceux qui succombèrent à la

bataille de Poitiers, en 1356.

³ Voyez les Acciaiuoli, ducs d'Athènes, à la suite de ce mémoire.

⁴ Page 535.

⁵ Vie du trente-sixième doge Pierre Ziani.

⁶ Fils du doge André Dandolo.

quale era stato tolto al dominio veneto da un Lione Capillo, genovese corsaro. E nella detta armata vi fù supra-comite Marco Sanudo, del quale, per essere della mia famiglia, ne ho voluto far menzione. E così ricuperarono Corfù. E, come nella *Cronica Delfina* io vidi, fù prese il detto corsaro con 9 galere, il quale fù morto à Corfù, e postassi dentro custodia. Intesa tal nuova, fù determinato di mandare a Corfù 10 nobili feudati e designate le loro entrate; i quali furono, etc.

« Nel 1207 ancora, la detta armata andò nella Morea, e due luoghi prese, che un Vetril, corsaro, possedeva, col presidio d'alcuni Turche d'entrò v'erano stati posti, cioè Modone e Corone. In Modone fu messo per castellano, per nome del ducal signoria di Venezia, Giovanni Quirini, e in Corone Jacobo Dolfino. »

Cette occupation vénitienne ne fut toutefois que temporaire. Geoffroy de Ville-Hardoin, maître de la Morée, le fut aussi de Coron et de Modon, et ce ne fut que longtemps après que, moyennant le secours qu'ils offrirent pour la prise de Monembasie, les Vénitiens obtinrent la cession définitive de ces deux villes à leur seigneurie ¹. Déjà en 1224 ils avoient repris Coron sur les Français de Morée ², mais jusqu'à la cession définitive faite par Guillaume de Ville-Hardoin vers 1350 ³, cette occupation avait toujours été disputée et précaire.

Les Vénitiens conservèrent les deux ports de Coron et de Modon jusqu'à l'année 1498, où Bajazet les conquit sur eux en même temps qu'il s'empara du reste de la Morée.

SEIGNEURIES GÉNOISES EN MORÉE.

LES CENTURIONI.

On a déjà vu dans ce mémoire que les Génois, qui n'avaient pris aucune part à la croisade de 1204 et qui guettaient avec anxiété un moment favorable pour reprendre le dessus sur les Vénitiens, si grandis

¹ *Chronique de Morée*, page 69.

| page 544.

² Marin Sanudo, *Vite de' duchi di Venexia*,

³ Voyez la *Chronique de Morée*, p. 102.

par la conquête de Constantinople, conclurent à Nymphée avec Michel Paléologue, en 1261, une alliance qui leur rapporta des fruits beaucoup plus prompts et plus abondans qu'ils n'auraient osé l'espérer. A peine les Français avaient-ils été forcés d'évacuer Constantinople, et les Vénitiens avec eux, que les Génois se jetèrent partout sur leurs traces, et, avec la permission de l'empereur grec, firent des efforts publics et privés pour fonder de nouvelles seigneuries sur les ruines des seigneuries vénitiennes et françaises. La Morée était trop importante pour pouvoir être aisément entamée, mais quelques îles offrirent une proie plus facile. Ce fut alors que les Embriaci s'emparèrent de Lemnos, les Centurioni ou Ceriteri de Lesbos, les Gattilusio d'Enos¹. Les Vénitiens avaient été obligés de faire la paix avec l'empereur, et les Génois dominaient en leur lieu dans les conseils du nouvel empereur de Constantinople. On trouve à cette époque plusieurs Génois dans les hauts offices de la cour de Bysance, et c'est alors que les Zaccaria devinrent souverains de Scio et de Tassos². Les plus puissans de tous ces feudataires génois furent les Centurioni. L'un d'eux réunit par un mariage les états des Gattilusio aux siens, et commença, après la prise de possession d'Argos, à fonder en Morée une puissance supérieure à celle de tous les autres feudataires. Dans le dénombrement de 1391 que j'ai cité³ on trouve mention fréquente d'un Asan Centurione, seigneur de Chalandritza et d'Arcadia, et maréchal héréditaire d'Achaïe en vertu de cette dernière seigneurie, dans laquelle était venue se fondre celle de Passava⁴, investie du maréchalat héréditaire depuis la conquête. Ce Centurione avait épousé une fille de Charles I^{er}, comte palatin de Céphalonie. On voit dans ce dénombrement qu'une bonne partie des domaines du prince était, dans l'année 1391, entre les mains de Centurione, seigneur d'Arcadia. Les sujets de ce seigneur d'Arcadia figurent au nombre de ceux qui avaient promis d'aider leur prince, Louis de Bourbon, s'il se rendait en personne en Morée⁵. Ce fut quelques années seulement après, en l'absence des princes français appelés à régner de droit en Morée, que les Centurioni s'emparèrent peu à peu de l'auto-

¹ Voyez Serra, *Storia di Genova*, tome 2, page 139.

² Voyez Muntaner, *Expédition de Romanie*.

³ Voyez page 310 de ce mémoire.

⁴ Voyez la *Chronique de Morée* et le Glossaire géographique que j'y ai joint.

⁵ Voyez d'Oronville, page 199, à l'an 1390.

rité générale et finirent par prendre le titre de prince d'Achaïe, qu'ils ont conservé jusqu'à la conquête turque de 1498.

Despotat grec de Misithra.

Depuis le traité de 1262, conclu par Michel Paléologue avec Guillaume de Ville-Hardoin, les Grecs avaient pris position en Morée par les places de Misithra, du Magne et de Monembasie, qui leur avaient été cédées. Pendant longtemps l'empereur se contenta d'envoyer pour commander les forces impériales grecques en Morée un général renouvelé annuellement¹. Peu à peu, à mesure que l'anarchie allait croissant parmi les feudataires français, les habitans grecs firent des appels plus fréquens à l'empereur, qui dès 1341 y envoya son fils avec le titre de despote. Je laisse parler l'historien grec Cantacuzène.

« Pendant que le grand-domestique (Jean Cantacuzène) était à Didymotique, lui arrivèrent² en ambassade du Péloponnèse, l'évêque de Coron et Jean Sideros, envoyés par les chefs des villes soumises aux Latins. Le but de cette ambassade était d'offrir leur soumission à l'empereur, sous la condition que les chefs des villes continueraient à les posséder sous son nom et qu'ils paieraient à l'empereur les impôts payés jusque-là au prince.

« Ils écrivirent en même temps au grand-domestique³ pour lui dire que, pendant la vie même de l'empereur, ils avaient eu le projet de quitter la cause du prince et de se soumettre à lui, et que son départ seul les avait empêchés de donner suite à leur projet; qu'ils avaient même profité du voyage de leur ami Payen de Pistoie à Constantinople pour persévérer dans leur première résolution de se soumettre à lui, car seul il pouvait bien les défendre; et que s'il était disposé à accepter, et si l'impératrice le permettait, rien n'empêchait que ce projet ne se réalisât. Le grand-domestique charmé leur annonça que l'approche de l'hiver l'empêchait d'expédier ses troupes; mais il leur donna un de ses amis, Jacques Broulas, pour les maintenir jusqu'au printemps dans ces bonnes dispositions⁴.

¹ Voyez la *Chronique de Morée*, sur la fin.

² En 1341.

³ Son père avait eu pendant vingt et un ans le

gouvernement de la Morée, et il y avait résidé huit ans de suite.

⁴ Cantacuzène, livre 3, chap. 2.

« Le Péloponnèse était dans le plus déplorable état ¹, non-seulement par suite des excursions fréquentes des Turcs et des attaques de Latins (Catalans²) fixés dans l'Achaïe et obéissant à leur propre prince, mais aussi par suite de leurs guerres intestines; car tous se pillaient et se tuaient mutuellement. Les bourgs non murés étaient pillés par l'ennemi extérieur, les villes par les ennemis intérieurs.

« L'empereur se décida à y envoyer son plus jeune fils, Manuel despote, avec quelques galères. Manuel, arrivant avec des forces suffisantes, commença par apaiser les discordes civiles, et en punit les auteurs pour prévenir désormais de semblables méfaits. Il fit ensuite alliance avec les Latins. Il protégea les siens contre eux, et tous deux se réunirent contre les Barbares pour relever le nom de Péloponnèse. Le Péloponnèse, plus désert jusque-là que la Scythie, commença à respirer, à se repeupler et à se cultiver. Ce n'était pas seulement aux villes, mais aux grands eux-mêmes qu'il distribuait ses bienfaits; mais rien ne leur suffisait, et ils préféraient supporter tout plutôt que de renoncer aux factions et au plaisir de vivre à leur guise.

« La crainte qu'ils avaient du despote les empêchant de se livrer à ces désordres, tous se soulevèrent en masse et coururent aux armes. Ce fut un certain Lampadios, l'homme le plus habile du Péloponnèse dans toutes ces affaires, qui conçut le plan du soulèvement. Vaincu autrefois par le parti opposé au sien, dépouillé de tout, réduit à la misère, il était dédaigné par le despote à cause de sa méchanceté et de son habitude d'insurrection. Cet homme alla trouver le despote; il lui adressa ses prières; il engagea sa foi de ne jamais se soulever de nouveau, mais de lui rester tout dévoué à toujours; aussi augmenta-t-on ses richesses et lui rendit-on son ancienne situation; on lui fournit même l'occasion d'accroître son opulence pour qu'il pût balancer le pouvoir de ses adversaires; car ni la prospérité, ni l'infortune, ni même le temps qui détruit tout, ne sauraient détruire leurs haines; ils portent leurs inimitiés jusqu'au tombeau et les lèguent en mourant à leurs enfans comme un héritage de famille.

« Le despote ayant jugé convenable, pour mettre un terme aux pirateries des Turcs, d'acheter des vaisseaux, il fut nécessaire de réu-

¹ En 1348.

² Maîtres du duché d'Athènes sous un prince sicil.

nir de force des sommes considérables pour cet achat, jugé convenable pour tous. Lampadios sollicita la faveur d'accomplir cette exaction, comme l'homme le plus propre à un tel office par son expérience et par son affection. Une fois revêtu de l'autorité, il parcourt tout le Péloponnèse, soulève les passions et appelle aux armes.

« Tous ceux qui commandaient dans les villes ou bourgs furent arrêtés le même jour; une nombreuse force de cavalerie et d'infanterie se réunit sous le commandement de Lampadios et des autres chefs et marcha sur le despote. Celui-ci, avec les trois cents braves qu'il avait amenés de Bysance et avec quelques troupes de l'Acarnanie, marcha sur les Péloponnésiens, qui prirent promptement la fuite. Quelques-uns se fièrent à la merci du despote et obtinrent leur pardon, d'autres se jetèrent dans les villes pour résister. Tous finirent enfin par reconnaître l'autorité de l'empereur. Celui-ci, qui les plaignait plus qu'il ne les haïssait, pardonna à tous.

« Ils ne tardèrent pas à s'insurger de nouveau..... Les fils d'Isaac Azan, envoyés dans le Péloponnèse pour l'apaiser, furent les premiers à le soulever. Tous se révoltèrent, à l'exception d'une ville dont la citadelle, rendue inexpugnable par la force du lieu et par les travaux de l'art, fut conservée par la garnison impériale; mais le despote finit par les subjuguier encore.

« Ils lui envoyèrent alors des ambassadeurs pour traiter avec lui, lui offrant de se soumettre à son autorité et de devenir ses amis et ses alliés, et de l'aider, non-seulement dans le Péloponnèse, mais hors de leur pays en recevant salaire. C'est ainsi qu'ils l'assistèrent souvent contre les pirates turcs, et qu'à côté de lui ils remportèrent de nombreux avantages; c'est ainsi qu'en Béotie ils firent ensemble une attaque contre un certain chef latin nommé Roger de Loria ¹, et qu'ils eurent toujours à se louer de sa fidélité à tenir ses engagements. Toutes les fois qu'ils ont besoin de lui, un serment de lui leur est inutile, sa parole suffit. Depuis le temps de Manuel, fils Cantacuzène, le Péloponnèse, comblé de prospérités qui le protègent d'une manière invincible contre ses ennemis, a continué à être gouverné par lui avec sollicitude². »

¹ Amiral catalan. L'excursion de Roger de Loria est de 1286. (Voyez Muntaner, page 375.)

² Cantacuzène, livre 4, chap. 13.

Cette sollicitude des empereurs grecs, dont la domination allait toujours s'affaiblissant au centre de leur empire, ne pouvait être bien protectrice pour des intérêts éloignés. Aussi les malheurs privés croissaient-ils toujours avec les malheurs publics dans la Morée ¹ et les îles. Constantinople fut prise en 1453; la Morée ne succomba sous le joug turc qu'en 1498, sous Bajazet II.

Domination turque, de 1498 à 1685.

Bajazet soumit en même temps à sa domination, en 1498, les seigneuries de tout nom qui existaient en Morée. Français, Vénitiens, Génois, Grecs, vainqueurs et vaincus, conquérans ou conquis, tous ceux qui restèrent en Morée passèrent sous le même niveau de servitude. Il est étranger à mon sujet d'examiner quel fut l'état de la Morée sous l'administration des Turcs. Ils conservèrent ce pays jusqu'à l'année 1685, où ils furent forcés de le céder aux Vénitiens par un traité.

Domination vénitienne², de 1685 à 1715.

La république de Venise était entrée, en 1684, dans une ligue contre les Turcs, avec l'empereur et la Pologne. Un des plus habiles et des plus audacieux guerriers qu'ait possédés Venise, François Morosini ³, donna alors un grand éclat à sa gloire maritime. Le 6 août 1684 il s'empara de l'île Sainte-Maure, puis de Prevesa sur la côte d'Albanie. En 1685, il forma le siège de Coron, dont la possession lui fut vivement disputée par les Turcs; mais après une longue résistance Coron, Navarin, Nauplie, Monembasie et enfin toute la Morée furent conquises

¹ Die vornehmste Ursache dieses Verlustes (de la Morée) lag ohne Zweifel in der Natur des Lebensystems. Es schuf allzuvieler Selbständigkeiten, zu mannichfaltigen einander entgegenlaufenden Interessen: es rief, zumal wie es sich in dem Orient ausbildete, eine fortwährende innere Gährung hervor, die den Widerstand gegen einen nahen, Mächtigen und entschlossenen Feind fast unmöglich machte. (Léopold

Ranke. *Die Venezianer in Morea*, page 409.)

² Voyez *Die Venezianer in Morea*, fort bon mémoire de M. Léopold Ranke, inséré dans le 3^e cahier du 2^e vol. d'un recueil intitulé *Historisch-politische Zeitschrift*, journal politique et historique, Berlin, 1835.

³ Antonii Arrighii, *De vita et rebus gestis Francisci Maurocenti*, libri IV, Patavii 1749.

par Morosini¹, qui en 1688 venait d'être élevé à la dignité de doge. Par la paix de Carlovitz, signée, le 26 janvier 1699, entre la Porte et la ligue, la Porte déclara abandonner à la république de Venise la Morée entière, déjà occupée par Morosini depuis près de douze ans, et les îles d'Egine et de Sainte-Maure avec quelques autres villes fortes sur la côte de Dalmatie.

Depuis leur première occupation, les Vénitiens avaient donné tous leurs soins à la bonne administration de la Morée. Les idées avaient bien changé en Europe depuis la conquête de 1204. Cette fois il n'était plus question de système féodal ni de chevalerie; tout se faisait sous un point de vue financier². Les provéditeurs généraux envoyés par la république de Venise devaient, à leur sortie d'emploi, présenter un compte rendu fidèle de leur administration et exposer l'état dans lequel ils laissaient le pays, pour que ce compte rendu pût servir de guide à leur successeur. Ces divers comptes rendus, souvent fort bien rédigés et toujours remplis de faits intéressants, sont conservés dans les Archives vénitiennes.

Les premiers officiers publics envoyés en Morée au nom de la république furent Jean Renieri, Marin Michieli et Dominique Gritti, qui partirent en qualité de syndics, et furent chargés, sous l'inspection du capitaine général Morosini, de la première organisation du pays. Le rapport de Dominique Gritti fait connaître la Morée sous le point de vue de l'agriculture et des finances³.

¹ Il existe sur cette guerre un ouvrage encore manuscrit que M. Ranke attribue à un nommé Francisco Muazzo. Il est intitulé, *Guerra della Morea dal 1684 sin al 1698*, in f° de 406 feuillets. M. Ranke le regarde comme un ouvrage fort remarquable sous le point de vue historique, statistique et géographique. Il est terminé par deux chapitres curieux sur l'état des côtes en 1694 et sur celui de la province de Laconie en 1695. Ces deux chapitres sont intitulés : *Sentimento sopra le guardie littorali della provincia di Laconia nella Morea. — Esteso delle ville e case per villa, che tenevano nel 1695, dentro la provincia di Laconia in Morea, separati li territorii*. Ce volume se trouve dans les Archives de Venise.

² Wie so ganz hatten sich indess Zeiten, Gesinnungen, Sitten, und Einrichtungen verändert! Jetzt war nichts von Lehenwesen und Ritterthum, von Kampfspiel und Fehde, von jenem romantischen Geist der frühern Jahrhunderte übrig..... die Verwaltung setzte sich finanzielle Zwecke: venezianische Nobili nahmen sie in die Hände. Administrativ-militärische Gesichtspunkte herrschten durchaus vor. (Léop. Ranke, *ibid.* Page 409.)

³ Ce rapport est intitulé *Relations dell' eccmo signor Domenigo Gritti, ritornato dalla carica di sindaco e catasticador del regno di Morea, letta nell' eccellmo senato l'anno 1691*. M. Léop. Ranke dit l'avoir trouvé manuscrit, non pas dans les Archives, mais dans la Bibl. de St.-Marc.

Le premier provveditore général qui y fut envoyé fut Jacques Cornaro, qui y resta de 1688 à 1690¹.

Il eut pour successeur, en qualité de provveditore extraordinaire, Taddeo Gradenigo².

Antonio Molin succéda à celui-ci, aussi en qualité de provveditore extraordinaire³.

Aussitôt après la conclusion de la paix, Francisco Grimani fut envoyé avec la qualité de provveditore général⁴.

M. Ranke n'a rien trouvé du successeur de Grimani ni des nouveaux

VII. 656. M. Léop. Ranke donne (page 502 mé- tableau suivant, comme résultat probable de ce
moire intitulé : *die Venezianer in Morea*) le premier cadastre.

TERRITORI.	VILLE habitate.	VILLE distrutte.	MONAS- TERII.	FAMIGLIE.	ANIME.	CONTENTO in strema.	CAMPI trevisani.	
Napoli . . .	39	6	11	2,401	9,685	1,380,016	690,008	Romania.
Argos. . . .	30	6		1,423	6,129	628,168	314,084	
Corinto. . .	113	46	19	3,219	14,114	2,911,552	1,155,776	
Tripolizza. .	62	16	7	1,598	6,979	661,008	330,504	
Sio-Pietro di Zacogna . .	11	6	4	916	3,922	311,872	170,936	
Patrasso . .	99	12	7	3,024	11,918	1,222,544	611,272	Achaia.
Vostizza . .	31	8	5	972	4,165	546,912	273,456	
Calavrita . .	118	36	10	3,370	16,561	2,211,760	1,105,880	
Gastugni . .	171	44	16	4,079	16,847	2,785,184	1,392,592	
Navarin . . .	25	4		512	2,068	683,456	341,728	Messenia.
Modon . . .	51	3	2	664	2,679	331,312	165,656	
Coron	62	6		1,127	4,295	1,035,792	517,896	
Andrussa. .	62	10		1,600	6,642	1,314,592	657,296	
Calamata. .	24	2		1,228	4,801	307,072	153,536	
Leonardi . .	60	14	2	1,257	4,891	797,328	398,664	
Caritena . .	124	15	5	3,080	12,207	2,125,584	1,062,792	
Phanari . .	64	6		1,458	6,268	1,142,672	571,336	
Arcadia. . .	88	12	6	2,562	10,222	1,432,336	716,168	
Malvasia . .	17	13	3	2,067	9,003	1,296,256	648,128	Laconia.
Mistra . . .	168	20	20	5,928	22,069	1,254,500	627,280	
Bardugna. .	16	3		440	1,726	325,344	162,672	
Chielafa . .	38	8	2	1,760	7,130	411,272	205,636	
Passava. . .	31	6	8	1,522	6,332	355,160	127,530	
Zarnata. . .						457,984	228,992	
	1,498	302	135	46,207	190,653	25,959,736	12,929,818	

¹ *Relazione del N. H. Giacomo Corner, ritornato da proveditor generale in Morea*, 27 gennaio 1690 (1691). On la retrouve dans la collection Quirini, anonyme; elle commence par *Gravissimo è il cimento*.

² *Relazione di Tadio Gradenigo, ritornato da proveditore straordinario di Morea*, data Venezia, 8 marzo 1692, lecta rogatis 15 marzo

1692. (Archives de Venise.)

³ *Relazione del N. H. Antonio Molino ritornato di proved. estr. di Morea*, 30 maggio 1693. lecta rogatis.

⁴ *Relazione del N. H. Francisco Grimani, ritornato da proveditore general dell' armi in Morea*, 8 oct. 1701. (Archives vénitiennes.)

syndics et des inquisiteurs envoyés en 1701. Il pense cependant que c'est à cette époque que fut rédigée une sorte de statistique des lieux, familles et couvens, qui se trouve dans la collection de Quirini, sous le titre de *Breva descrizione della Morea*.

Celui qui exerça ensuite l'autorité supérieure en Morée au nom de la république de Venise fut Daniel Dolfin ¹.

La meilleure de toutes ces relations, avec celle de Grimani, est la relation d'Angelo Emo ², qui exerça les fonctions de provvediteur général de 1705 à 1708. Le rapport qu'il fait à son retour est une revue générale de l'état du pays depuis 1685, sous les quatre divisions de : *Economia, Militia, Governo civile, Religione*.

A Angelo Emo succéda Marco Loredano ³. A son retour il adressa comme les autres au sénat son compte rendu, qui est fort curieux à consulter. L'instruction laissée par lui à son successeur n'est pas moins digne d'être consultée ⁴.

Les dernières de ces relations sont celle d'Agostino Sagudo, qui remplit jusqu'en 1715 les hautes fonctions de provvediteur général ⁵, et celle de Jerome Dolfin ⁶, qui, en qualité de capitaine général, chercha vainement à résister aux Turcs.

Les Turcs avaient recommencé la guerre en 1314. Le 20 juin, le grand-visir arriva avec une flotte formidable dans l'isthme de Corinthe, s'empara de la citadelle après cinq jours de tranchée, et, malgré la capitulation, massacra toute la garnison et presque la totalité des habitans. Au mois de juillet suivant Nauplie subit le sort de Corinthe ⁷;

¹ Copia di *Relazione presentata all' eccell. senato per S. E. Daniel Dolfin, quarto proc. dopo ritornato da 4 consecutive cariche sostenute*, 6 marzo 1711. (Coll. Quirini. Elle ne se retrouve pas dans les Archives de Venise.)

² *Relazione del N. H. Angelo Emo, ritornato da provveditore generale in Morea*, 18 genn. 1708 (1709).

³ *Relazione del illust. et eccell. signor Marco Loredano, ritornato da provveditore generale in Morea*, 11 déc. 1711.

⁴ Copia d' *Informations, scritta dall' illustrissimo et eccellentissimo signor Marco Loredan, provveditore generale dell' armi, all' illustrissimo e eccellentissimo Antonio Loredan suo*

successore, 20 settembre 1711. » (Archives vénit.)

⁵ *Relazione di Agostino Sagudo, ritornato di provveditor general da mar*, 16 maggio 1715. (Archives vénitiennes.)

⁶ Difesa in forma di relatione in publico di S. E. Hier. Dolfin, capitano general, per li infelici successi della Morea.

⁷ La guerre faite en 1714 et 1715 par les Turcs contre la Morée fait le sujet d'un poëme grec de Manthos Joannos de Jannina qui a été plusieurs fois imprimé. Je possède la 2^e édition de Mantho Joannos, qui a été publiée à Venise en 1820, au moment du dernier soulèvement de la Grèce. Ce poëme, en vers politiques, forme 53 pages et est intitulé *Συμποία καὶ ἀγώνισμα Μανθῶς, οὐτολόγησιν*

enfin dans l'année suivante, 1715, les Turcs achevèrent en un mois la conquête complète de toute la Morée. Sans la défense du brave Schu-lembourg et la nouvelle de la célèbre victoire que le prince Eugène venait de remporter le 5 août en Hongrie sur les Turcs, l'île de Corfou elle-même eût succombé. Quelques efforts furent tentés l'année suivante par les Vénitiens pour reprendre leurs avantages de ce côté; mais ils durent se borner à la possession des îles Ioniennes et de quelques villes sur la côte voisine de l'Épire, telles que Vonitza, Butrinte et Prevesa, qui leur furent assurées par le traité de Passarovits, conclu le 21 juillet 1718, entre l'empereur, les Vénitiens et les Turcs, et la Morée retomba une seconde fois entre les mains des Ottomans.

Renouvellement de la domination ottomane.

De temps à autre les montagnards du Magne firent de généreux efforts pour affranchir leur pays de l'insupportable servitude des Turcs. L'expédition russe du comte Orloff, en 1770, et la victoire navale de Tchesmé, donnèrent un instant d'espoir aux Maniotes et à tous les autres Moraïtes, qui se soulevèrent en masse contre la Porte; mais ce moment d'espoir fut suivi de longs désastres, et ce n'est que de nos jours que ce malheureux pays a pu enfin entrevoir quelques jours meilleurs. Son indépendance de la domination turque est désormais assurée; peu à peu les autres biens arriveront à la suite de cette indépendance.

Après avoir suivi ainsi pas à pas toutes les phases de l'histoire de Morée depuis notre conquête de 1205, je vais dire quelques mots sur les douze grandes baronnies ou pairies françaises formées au moment de l'organisation féodale du pays.

πέρη Μανθού Ιωαννίου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων. A la page 28 com-
mence une autre pièce en 684 vers, sur le même

sujet. Cette pièce a pour titre περί τῆς ἀρχαίας
Μορίας τοῦ περιήμου.

DES DOUZE PAIRIES

DE LA PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE D'ACHAÏE.

J'ai indiqué déjà que, lors du premier partage fait par Guillaume de Champ-Litte aussitôt après la conquête de 1205, la terre de Morée fut répartie entre douze grands feudataires laïques¹ et dix ecclésiastiques, parmi lesquels figuraient les trois ordres militaires². — Après l'arrangement conclu avec les Courtenai en 1217, par Geoffroy de Ville-Hardoin, qui était désireux de modeler sa cour à l'instar de celle de Constantinople, les hauts feudataires d'Athènes, de la Dodécannèse (les douze Cyclades), de Négrepont et de Bodonitza, furent soumis à sa suzeraineté, et des arrangemens de famille y ajoutèrent, peu de temps après, la seigneurie de Céphalonie. Ce fut alors sans doute que furent désignés d'une manière définitive les seigneuries qui, par leur puissance ou celle de leurs possesseurs, devaient jouir des prérogatives de la pairie, c'est-à-dire posséder la haute justice ou justice par le sang, et le droit de bâtir des forteresses sur leurs terres, avec autorisation de guerre privée, et probablement aussi le droit de frapper monnaie. Un article des Assises de Romanie nous fait connaître et l'étendue des prérogatives de ces douze grandes baronnies et le nom des fiefs qui en étaient en possession, ce sont³ :

1. La seigneurie ou megas-kyrat d'Athènes, transformé en duché par saint Louis en 1259.
2. Le duché de Naxos, ou des Cyclades, ou de la Dodécannèse.
3. 4. 5. Les trois seigneuries de Négrepont, celles d'Euripe, d'Orée

¹ *Chronique de Morée*, page 38.

² *Ibid.*, page 39.

³ « Art. XLIII. — A far vendetta di sangue non se convien se non a li equali de miser lo principe, zo è : a lo ducha de Atene, al signor de Nixia (Naxos) a li terzieri de Nigroponte, a lo signor de la Bondonizza (Bodonitza), al conte de Cephalonia, al signor de Charontayna (Cariena) a quello di Patras, e de Matagrifon, a lo mariscalo (le seigneur de Passava) infino che lo

è in lo exercito sovra li soldadi, e a lo signor de Calovrata (Calavryta) che fo de Tornay. »

« Art. XCIV. — Nessuno baron over feudatario, chi che se sia, può edificar castello in lo principato de Achaia senza licentia del principe, salvo se lo sarà signor o ber de terra (haut baron), li quali ha dreto e zusto imperio lo qual può edificar castello o castelli in la propria terra. Ber de terra è clamato quello che ha jurisdiction de sangue e rescovado in la terra sua. »

et de Carystos, qui étaient la propriété des seigneurs de la même famille, connus sous le nom de seigneurs tierciars, parce que toute l'île était divisée entre eux trois.

6. Le comté Palatin de Céphalonie.
7. La baronnie de Calavryta.
8. La baronnie de Passava.
9. Le marquisat de Bodonitza.
10. La baronnie de Caritena.
11. La baronnie de Patras.
12. La baronnie de Matagrifon.

Examinons ces différentes seigneuries suivant l'ordre dans lequel elles sont rangées ici.

SÉIGNEURIE, DEPUIS DUCHÉ D'ATHÈNES.

Othon de La Roche.

Othon ou Eudes de la Roche partit avec la première expédition des Croisés et prit part à la conquête de Constantinople¹. Il était fi's de Pons de la Roche de Franche-Comté. Aussitôt après la conquête de Constantinople² en 1204, il s'attacha au corps d'armée du marquis de Mont-Ferrat³, et quand Boniface fut bien établi à Salonique, il le quitta pour aller chercher fortune dans les provinces méridionales.

¹ Alberic de Trois-Fontaines dit, sous l'an 1205 : « Otto de Rupe, cujusdam Pontii de Rupe in Burgundiâ (comté de Bourgogne) filius, quodam miraculo fit dominus Atheniensium atque Thebarum. »

² Notre vieux chroniqueur Ville-Hardoin mentionne fréquemment Othon de La Roche :

« La seste bataille (devant Constantinople) firent, dit-il, les gens de Bourgoigne. En celi fu..... Otes de La Roche. »

³ Ville-Hardoin le représente sortant d'Andrinople avec le marquis de Mont-Ferrat pour venir au-devant de lui :

« Et quant li marchis l'oi dire (que Ville-Hardoin venait le trouver à Andrinople) si ala encontre iaus; avec lui Jakes d'Avésnes..... et Othes de La Roche, ki plus haut estoit dou conseil au marchis. »

Ce fut lui que le marquis chargea de négocier le mariage de sa fille avec l'empereur Henri, frère de Baudoin I^{er} :

« Atant, dit Ville-Hardoin, vint uns messages en l'ost, de par le marchis Bonifasses de Mont-Ferras, ki Othes de La Roche avoit non. Et parla d'un message ki devant avoit esté pourparlés, de la fille Bonifasse et de l'empereour

Ce fut, à ce qu'il semble, avant même que Guillaume de Champ-Litte et Geoffroy de Ville-Hardoin se fussent établis en Morée que Othon de la Roche parvint à se faire une conquête particulière des provinces d'Athènes et de Thèbes, dont le marquis Boniface, roi de Salonique, lui accorda la seigneurie ¹. Dès le commencement de 1205 on trouve Othon de La Roche établi à Athènes et à Thèbes avec le titre de *megas-kyr*, ou grand-sire, que possédaient les anciens seigneurs grecs de la province d'Athènes. Aussitôt après la conquête de la Morée par Guillaume de Champ-Litte et Geoffroy de Ville-Hardoin, le roi de Salonique céda aux princes d'Achaïe son droit supérieur sur la seigneurie d'Athènes ²; et lorsque Geoffroy de Ville-Hardoin régla les droits réciproques des conquérans vis-à-vis les uns des autres, comme préliminaire nécessaire de la bonne administration des peuples conquis, le seigneur d'Athènes obtint la première des douze grandes baronnies ou pairies d'Achaïe. Le continuateur de Ville-Hardoin cite Othon de La Roche parmi les hauts feudataires qui accompagnèrent le prince au parlement tenu par l'empereur Henri à Ravennique en 1211 ³.

Henri. Et aporta la nouvele de la dame, que elle estoit venue de Lombardie et que ses sires l'avoit envoyé querre et k'elle fert à Salenike. Lors prist li empereres conseil; et la somme dou conseil si fu teus: ke, li mariages fust assurez d'une part et d'autre. Ensi s'en rala li messages au marchis à Salenike. »

¹ Le continuateur de Ville-Hardoin dit, à l'an 1207: « Li empereres (Henri) ala à la maistre eglise de Thebes en orisons; chon est à une eglise que on dist de Nostre-Dame; et Othes de La Roche qui sires en estoit, car li marchis li avoit donnée; si hounoura l'empereour de tout son pooir. »

² Ce fait est mentionné par la *Chronique de Morée*:

Ἐκείνος δὲ, ὡς εὐγενὴς καὶ φίλος τοῦ ἡτον,
τοῦ ἰδίου διὰ χάρισμα τῆς Ἀθηνᾶς τὸ μένει-
μίην κέρην τὸν ἑαυτὸν, οὕτως τὸν ἀνομάζαν,
ἑαίρων τοῦ αὐθέντεως ἐκείν τῇ Ἀθηνᾷ. (P. 37.)

Cette cession de la seigneurie supérieure au prince d'Achaïe, qui fut suivie, peu de temps après, de la substitution de Geoffroy de Ville-Hardoin à Guillaume-le-Champenois de Champ-Litte dans la principauté d'Achaïe, a produit une

confusion des deux faits dans la Chronique d'André Dandolo (apud Muratori, tome XII):

« Achaici tunc et Athenienses, dit-il (p. 335), per suos nuntios se Venetis submisserunt (avant la conquête définitive de Guillaume de Champ-Litte); sed cum civitates obtinere disponerent, à Campanis (les Champenois), quibus preerat dominus de La Roche, non sine sanguinis effusione prohibiti sunt. »

Et une page plus loin (p. 336):

« Goffridus etiam de Villa-Arduni, qui domino de La Rocha in questis successerat.... »

Une autre cause de cette erreur est peut-être aussi que Othon de La Roche était Bourguignon comme Guillaume de Champ-Litte.

³ Les Templiers avaient un fort du côté de Ravennique, ainsi que cela est mentionné dans une lettre d'Innocent III à l'empereur Henri (tome 2, p. 557, année 1219, édition de Baluze):

« Grave gerimus quod tu. fratribus militie Templi, qui pro ipsius terre defensione totis viribus elaborant, molestias et jacturas, castrum de Sifum (Zeitouni?) super Ravennica cum pertinentiis suis ipsis auferens pro tue arbitrio voluntatis, etc. »

« Et lendemain, dit-il, vint Joffroi de Vile-Harduin et Othes de La Roche. »

Les lettres de ce grand pape Innocent III, qui domina si puissamment par son génie supérieur et par sa droiture toutes les affaires et tous les hommes de son siècle pendant les dix-neuf années de son règne¹, font d'Othon de La Roche une mention plus fréquente que de tous les autres hauts barons, par suite de la supériorité du siège archiépiscopal d'Athènes.

Je trouve dès 1208 une lettre qui lui est nominativement adressée, ainsi qu'à plusieurs autres feudataires de Romanie. Déjà commençaient à se faire apercevoir les premiers symptômes de division entre les feudataires laïques et les feudataires ecclésiastiques.

« Quantò personas vèstras sinceriori diligimus in Domino caritate, leur dit-il², tantò majori dolore turbamur cùm ea nobis de vestris actibus referuntur que famam vestram obnubilant apud homines, et conscientiam maculant apud Deum. Cùm igitur, sicut venerabiles fratres nostri, Atheniensis archiepiscopus, episcopus Termopilensis et dilectus filius Nazorescensis electus, in nostrâ presentiâ constituti, pro se ac aliis ecclesiarum Romanie prelati, nostris auribus intimârunt, personatus, ecclesias et abbatias, et redditus detineatis ecclesiasticos in salutis vestre dispendium occupatos, Devotionem Vestram rogamus attentius et monemus, per apostolica vobis scripta mandantes, quatenus predicta omnia ecclesiis quibus debentur liberaliter resignantes, decimas eis integrè persolvatis, facientes subdito vestros, Grecos videlicet et Latinos, prelati suis obedientiam et reverentiam exhibere; alioquin venerabilibus fratribus nostris, Thessalonicensi et Larissensi archiepiscopis et episcopo Damaliensi, nostris damus litteris in mandatis ut vos ad id, monitione premissâ, per censuram ecclesiasticam, appellatione remotâ, justitiâ mediante compellant.

« Datum Laterani IX kal. februarii, anno XI^o (1208). »

Cette même année Othon de la Roche se maria, ainsi que nous l'apprend une lettre d'Innocent III à l'archevêque de Larisse :

¹ Innocent III fut élu le 11 janvier 1197 (ou 1198 nouveau style) et mourut le 16 juillet 1216.

² Lettre au connétable de Salonique, à Othon de La Roche, seigneur d'Athènes, au marquis

de Bodonitza, au seigneur de Négrepont et aux autres hauts feudataires de Romanie. (Ép. d'Innocent III, collection de Baluze, livre XI, p. 261, tome 2.)

« Venerabilis frater noster Atheniensis episcopus, lui dit-il¹, timore ductus, nobili viro *Otoni de Rocca domino Athenarum* qui uxoratus est, etc. »

Dans le même mois de février et dans cette même année, Innocent III constitua l'archevêché d'Athènes, lui assigna ses revenus particuliers et lui donna pour suffragans onze évêques².

Il paraît que Othon de la Roche avait défendu dans sa seigneurie de faire aucune donation aux ecclésiastiques, même par son testament à l'heure de la mort. Innocent III écrivit à ce sujet aux prélats voisins pour s'opposer à cette mesure :

« Archiepiscopo Thebano, et Damaliensi et Sydoniensi (*Zeitouni*) episc.

« Venerabilium fratrum nostrorum archiepiscoporum et episcoporum ac dilectorum filiorum aliorum prelatorum Constantinopolitani imperii gravem nuper accepimus questionem, quod nobilis vir *Otto de Rocca dominus Athenarum*, et alii barones et milites ipsius imperii, communiter inhibuerunt, in eorum gravissimum detrimentum, ne quis de possessionibus suis in vitam suam conferat, vel in extremo articulo condat ecclesiis testamentum. Cum igitur ex inhibitione hujusmodi et ecclesiarum dispendium et inhibentium interitus procuretur, Fraternitati Vestre per apostolica scripta mandamus, quatenus illos ut eandem inhibitionem relaxent moneatis attentius et efficaciter inducatis, ipsos ad id, si necesse fuerit, per censuram ecclesiasticam, appellatione remota, sicut justum fuerit, compellentes..... Datum Laterani, VI idus juli, anno 13^a (1210). »

Ce fut probablement vers cette même année que Othon de la Roche fit venir de France son neveu Jean de Ray (*de Rupe*), ainsi que sa nièce Hélène ou Isabelle, qui depuis épousa le seigneur de Caritena³, et trois autres frères de Guy de Ray, desquels il est parlé dans la *Chronique de Morée*⁴. Je trouve mention de Guy ou Guillaume dès l'année suivante 1211, dans une lettre d'Innocent III :

¹ Baluze, page 261.

² « Episcopatus quoque inferius annotatos ecclesie tue ab antiquis temporibus metropolitico jure subjectos, tibiisque successoribus nihilominus confirmamus, videlicet episcopatum Negripontis, Termopileensem, Damaliensem, Avelonensem, Zorcanensem, Caristiensem, Coroniacensem, Andrensem, Megarensem, Squi-

remsem et Chionsem. Datum Laterani per manum Joannis Sancte-Marie in Cosmidio, diaconi cardinalis, S. R. E. cancellarii, idibus februarii, indictione XI, Incarnationis Domini anno 1208, pontificatus vero domini Innocentii pape III anno undecimo. »

³ Voyez mon Glossaire onomastique à ce mot.

⁴ *Chronique de Morée*, page 79.

« Thebano capitulo.

« Ex parte vestrà fuit propositum coram nobis ¹, quòd cum vos, nobilibus viris, Oddoni de Rocca, domino Atheniensi, et *G. nepoti ejus*, 320 hyperpera et ampliùs teneremini nomine crustice ², reddere annuatim, dictus Oddo medietatem ipsius crustice pertinentem ad ipsum vobis pià liberalitate remisit, pro remissione verò medietatis alterius prefato G. 1500 hyperpera solvere certo termino promisistis : undè cùm nobilis vir Gaufridus, princeps Achaie, ad quem ratione feudi dicta crustica pertinebat, remissionem hujusmodi liberaliter acceptavit, nobis humiliter supplicastis ut remissionem eandem dignaremur vobis auctoritate apostolicà confirmare : nos igitur, vestris precibus inclinati, etc., etc. Datum Laterani, kal. octob., pontificatùs nostri anno 14^o (1211). »

Par une bulle de l'année suivante, Innocent III constitua l'archevêché de Corinthe en lui donnant sept suffragans :

« Episcopatus quoque inferiùs annotandos ecclesie tue metropolitico jure subjectos, tibi tuisque successoribus nihilominùs confirmamus videlicet Cephalonensem, Jacintum, Damalam, Malavesia, Argos, Gilas et Gimenes. Datum Laterani per manum Johannis sancte Marie in Cosmidio diaconi cardinalis, S. R. E. cancellarii, XI kal. junii, indictione XV, Incarnationis Dominice anno 1212, pontificatùs verò domini Innocentii pape III, anno 15^o ³. »

A cette occasion il écrivit, des kalendes de juin, à Othon de La Roche aussi bien qu'à Geoffroy de Ville-Hardoin⁴, pour les engager, sous menace des peines ecclésiastiques, à se dessaisir des biens qu'ils pouvaient avoir entre leurs mains, appartenant à l'archevêché de Corinthe, et quelques jours auparavant il avait écrit dans le même sens à l'archevêque de Thebes.

Baluze, dont le recueil est si précieux pour l'histoire de cette époque, donne sur le même sujet une autre lettre d'Innocent III avec une date antérieure de quelques jours.

¹ Collection de Baluze, p. 557, tome 2.

² Innocent III explique dans une autre lettre, adressée aux évêques du royaume de Salonique (tome 2, p. 496), ce que c'est que la *crustique* :

« Salvo tamen terrarum censu qui *crustica*

greco vocabulo manupatur et dudum solvebatur à Grecis. »

³ Collection de Baluze, tome 2, page 622.

⁴ Idem, ibid., p. 624.

« Archiepiscopo Thebano et Damaliensi et Zaratoniensi episcopis¹.

« Venerabilis frater noster Corinthiensis archiepiscopus proposuit coram nobis quòd, cùm nobilis vir Theodorus, quondam dominus Corinthi, de proditiōe convictus, castrum de Argos nuper tradiderit quod tenebat, thesaurus Corinthiensis ecclesie, quem illuc idem Grecus detulerat, est inventus ibidem; quem nobiles viri, Gaufridus princeps Achaïe, *Odo de Roccd* et quidam alii Latini, Thebane et Corinthiensis diecesum in proprie salutis dispendium detinentes, eidem ecclesie restituere contradicunt; ideòque, Fraternitati Vestre per apostolica scripta mandamus, quatenùs nobiles supradictos et alios, ut thesaurum ipsum ecclesie restituant antedictæ, monitione premissâ, per censuram ecclesiasticam, sicut justum fuerit, appellatione remotâ, cogatis.

« Testes autem, etc.

« Datum Laterani, VIII kal. junii, pontificatùs nostri anno decimo quinto (1212 de J.-C.). »

Les difficultés avec les ecclésiastiques furent ce qui préoccupa le plus vivement Eudes de la Roche dans sa seigneurie d'Athènes, comme elles préoccupèrent Geoffroy de Ville-Hardoin dans son premier établissement en Morée. Toutefois, malgré ses exigences, Innocent III savait parfois céder temporairement pour obtenir plus sûrement ensuite. Ses lettres, qui jettent une si vive lumière sur toute l'histoire de son temps, attestent à la fois et l'étendue de son intelligence et sa rare habileté, et même assez souvent sa tolérance.

Innocent III dans une lettre de l'an 1213 à l'évêque d'Amyclée, à l'élu de Corfou et au prieur de Patras², cite encore Othon de La Roche

¹ Baluze, collection des épîtres d'Innocent III, tome 2, p. 628.

² Je ne sais quel est ce Grec Théodore qui succéda à Léon Sgure.

³ Baluze, tome 2, p. 796. — Il s'agit de Patras en Achaïe, ou Paléo-Patras. Il n'y avait qu'un évêque latin à Néopatras, et d'après une autre lettre d'Innocent III, il semble que cet évêque était un transfuge de l'église grecque, qui, avant de s'enrôler dans les rangs des Français, avait combattu contre eux sous les drapeaux de Léon Sgure. La lettre d'Innocent III relative à cet évêque offre des détails curieux pour l'histoire de ce temps :

« Episcopo Zaratoniensi et decano Thebano et cantori Damaliensi.

« Dilecti filii, decanus et capitulum Neopàtrensîs ecclesie, nobis denuntiando monstrârunt quòd, venerabilis frater noster N. eorum archiepiscopus, antequàm ad dignitatis apicem ascendisset, licet esset in sacerdotali officio constitutus, comam tamen nutrens, *contra Latinos in Grecorum auxilium, cum Arguro (Léon Sgure) quondam Corinthi domino, tanquàm laicus pariter arma sumpsit, et circa eundem, in militis officio, per annum et amplius serviens, nonnullos Latinos dicitur occidisse*. Verùm, cùm postmodum per electionem quorundam canonicorum qui

avec Geoffroy de Ville-Hardoin comme ayant encouru les censures ecclésiastiques pour avoir spolié les biens du clergé :

« Cùm Thessalonicensi archiepiscopo, et Sidoniensi (de Zeitouni) et Cardicensi (de Gardiki) episcopis, nostris dedissemus litteris in mandato, ut nobilem virum Gaufridum de Villà-Arduini, Achaie principem, aliosque abbatiarum, ecclesiarum, papatum, decimarum et possessionum ad eorum ecclesias pertinentium illicitos detentores, per censuram ecclesiasticam ad restitutionem compellerent eorundem, dicti principes et alii, citati legitimè ab eisdem, in eorum noluerunt presentia comparere; propter quod iudicium ipsi excommunicationis in eos et in terram eorum interdicti sententias protulerunt, quas idem archiepiscopus apostolico petiit munimine roborari, adiciens nihilominus conquerendo quòd, per dictum principem et homines suos, sede propria et castro et dimossario Patracensi, possessionibus et fructibus earum, et rebus aliis contra justitiam fuerat spoliatus; et quòd, tam idem princeps quàm *nobilis vir Oddo de Roca, dominus Athenarum*, jura ecclesiarum suarum graviter perturbantes, ea que donantur, venduntur vel legantur eisdem, ab ipsis pacificè possideri non permittunt, etc. ».

eiusdem flagitia penitus ignorabant, adeptus fuit regimen ecclesie memorate, abjecta penè penitus modestia pastorali, neglexit prorsus consulere fame sue; sed ipsam potius evacuans vivendo perversè, contemnit tanquam hereticus celebrare ac audire divina, nec, ut tenetur, perse ipsum horas canonicas Deo reddit, nec coram eo ipsas facit per ministros ecclesie decantari, bona ipsius ecclesie dilapidans enormiter pro sue voluntatis arbitrio et devastans; preter hec autem, cùm in presentia bone memorie Thome, Constantinopolitani patriarche, prestitisset, astantibus pluribus, corporaliter iuramentum quòd tam possessionum quam proventuum ipsius ecclesie portionem per eundem patriarcham sententialiter adjudicatum eisdem, ipsos permitteret pacificè possidere, nec super ea eosdem aliquatenus molestaret, ipse suis perversitatibus volens iniquitatum cumulum aggregare, dicto patriarcha carnis debitum exsolvente, prefatos canonicos eadem portione, auctoritate propria, spoliavit, contra iuramentum proprium temerè veniendo. Insuper etiam idem archiepiscopus quemdam monachum

in habitu monacali et quemdam alium sacerdotem quem ad presbiteratus officium fecerat promoveri, et tres alios laicos homines ecclesie supradicte, per quosdam servientes suos suspendio jussit tradi, funem quàm eidem extiterunt suspensi eisdem servientibus manu propria tribuendo et ipsos compellendo ad hoc flagitium, in salutis sue dispendium et scandalum plurimorum : undè, nobis dicti canonici humiliter supplicarunt ut ad excessus huiusmodi corrigendos manus nostras apponere dignaremur. Nolentes igitur hec, si vera sunt, conniventibus oculis pertransire, qui nedum arbores extirpare inutiles, verùm etiam plantare fructiferas in dominico agro tenemur, Discretionì Vestre, per apostolica scripta mandamus quatenus inquiratis super premissis diligentissimè veritatem, et que inveneritis, fideliter redigentes in scriptis, ea nobis sub sigillis vestris transmittatis inclusa, ut per vestram relationem instructi, securius in his procedere valeamus, etc.

« Datum apud Criptam - Ferratam XII kal. septembris, pontificatus nostri anno 14 (1211). »

En réponse à ces accusations Othon de La Roche et Geoffroy de Ville-Hardoin présentèrent au pape une justification qui le détermina à suspendre la sentence d'excommunication jusqu'à l'arrangement définitif de l'affaire ¹.

Othon de La Roche quitta sa seigneurie d'Athènes pour retourner en France après l'année 1224, et non en 1220, comme le dit Du Cange. Une lettre qui lui est adressée par Honorius III, en septembre 1224, prouve qu'il y était encore à cette époque, puisque Honorius lui annonce les efforts qu'il a cru devoir faire en faveur du royaume de Salonique et de son souverain Guillaume de Mont-Ferrat, contre les attaques de Théodore Comnène, et lui fait part des indulgences réservées à ceux qui défendront Salonique.

Othon de La Roche laissa sa seigneurie d'Athènes à son neveu Guy, le même probablement qui est cité avec lui dans une lettre d'Innocent III que j'ai rapportée plus haut.

Guy I^{er}.

Guy ou Guillaume était fils de Pons de Ray (*de Rupe*), frère d'Othon de La Roche et deuxième fils de Pons de La Roche en Franche-Comté. Il était venu rejoindre son oncle Othon en Grèce avec trois frères ² et deux sœurs, l'une qui épousa Demetrius, roi de Salonique, et en secondes noces Nicolas de Saint-Omer ³, et l'autre nommée Isabelle ⁴, qui se maria deux fois aussi.

La puissance que lui donnait parmi les hauts barons de la principauté la possession des deux riches seigneuries d'Athènes et de Thèbes, le rendit souvent rebelle aux volontés du prince d'Achaïe. La *Chro-*

¹ Datum Signie VII kal. septembris, pontificatus nostri anno 16 (1213).

² Honorius, livre 9, p. 85, apud Raynald., anno 1224, tome 1, p. 537.

³ Ὁσούτας καὶ τρεῖς ἀδελφοὺς ὅπου εἶχε ὁ μέγας κύριος.

(*Chron. de Morée*, page 79.)

⁴ V. mon Gloss. onomastique au mot St-Omer.

⁵ Elle épousa en premières noces Geoffroy, seigneur de Caritena, neveu du prince Guillaume de Ville-Hardoin, et n'en eut pas d'enfans :

Ὁ συγγενὴς ὁ κάλλιος καὶ φίλος τὸν εἶχε τότε,

Ἦτον ἀδελφώτατος πόθινος Καριτίου.

ὅπου τὸν ἐτραπέσσασι 'ς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν.

Τὴν ἀδελφὴν τοῦ ὁμόζυγον εἶχε διὰ γυνὴν του' (P. 78.)

Et ailleurs :

Ἐκείνη δὲ ἀρρόνητος ἀδελφὴ ἐυρισκίτου

Τοῦ μιστοῦ Γουλιέλμου ἐκείνου τῶν Ἀθηνῶν τοῦ δούκα,

Μίγαν κυρὴν τὸν Πλεγαν, ὄνομα τῶν Ἑλλένων. (P. 168.)

Et quelques vers plus haut :

οὐκ εἶχε κληρονόμον

Καὶ ἀρχὴν τίκον ἀπ' αὐτὸν να τὸν κληρονομίαν,

Τὰ πάστρα καὶ τὴν αὐθεντίαν ὅπου εἶχε 'ς τὸν Μωρία. (P. 168.)

Après la mort de Geoffroy de Caritena, elle épousa Hugues de Brienne.

nique de Morée raconte qu'en l'an 1352 toute guerre avec les étrangers étant terminée, les bannerets et les chevaliers de Morée commencèrent à se faire la guerre entre eux. Ce furent surtout les douze hauts barons, investis du droit de bâtir des forteresses, qui montrèrent la plus grande impatience de tout frein. Le prince Guillaume, au moment de son accession à la principauté, ayant sommé les seigneurs d'Athènes, de Négrepont et de Bodonitza de venir lui faire hommage, ainsi que cela était de droit, ils refusèrent¹, déclarant ne le reconnaître que comme un de leurs pairs et non comme seigneur. Les alliés furent vaincus par le prince à Carydi près de Mégare², et le megas-kyr d'Athènes, bloqué dans Thèbes, fut obligé de faire sa soumission. Le prince, pour toute réparation du tort qui lui avait été fait, ordonna au seigneur d'Athènes de se rendre en France auprès du roi saint Louis, et de se soumettre à sa décision³.

Je ne sais si c'est à l'époque de cette guerre ou un peu auparavant que Guy, seigneur d'Athènes, voulant jouir de toutes ses prérogatives de pair du prince, exerça la plus haute de toutes, celle de frapper monnaie, car je ne crois pas que Othon de La Roche l'ait jamais exercée. Il existe dans notre Cabinet des médailles une monnaie frappée par le seigneur d'Athènes à cette époque, c'est-à-dire avant son retour de France, d'où il rapporta, comme on le verra plus loin, le titre de duc, en 1260. Cette monnaie est de bas billon et de forme un peu plus petite que les monnaies ordinaires d'Achaïe. J'en donne un *fac-simile* exact planche IV, n° 3. On y voit :

Au droit, une tour (peut-être celle de Thèbes, qui prit ensuite le nom de tour de Saint-Omer après sa reconstruction), entourée d'un anneau avec la légende DNS ATHEN, c'est-à-dire *dominus Athene*.

Au revers, une croix entourée d'un anneau avec la légende TH.... CIVIS, *Thebes civis*.

Au mois de mars⁴ 1254 ou 1255 Guy de La Roche partit de Morée avec deux galères pour se rendre à Brindes et de là aller à cheval à

¹ *Chronique de Morée*, page 77.

² *Chronique de Morée*, p. 81.

³ Voyez *Chronique de Morée*, p. 189, l'index géographique et Muntaner, p. 469.

⁴ ως ήλθεν ο νίκας καιρός από τον μάρτιον μήνα,

Κάτεργα δύο άρμάτωσι, και ισόθην εις αύτα,
Εις τὸ Βροντήσι ἀνίστασιν, ἐκίλεισιν ἑαυτοί.
Άλογα δάνου ἀγόμεσι, και ἰσάλη εις τὸν θρόνον
Και τόσον αἰδουσι καλῶ, ἔσωσι 'σ τὸ Παρισι. (P. 81.)

Paris, où il trouva saint Louis célébrant la fête de la Pentecôte. Il remit au roi, dit le chroniqueur, la lettre du prince, et saint Louis, après avoir consulté son conseil, fut d'avis que : s'il eût porté les armes contre le prince après lui avoir prêté son hommage, il eût dû être infailliblement dépouillé, lui et sa famille, de tous les biens qu'il possédait sous la suzeraineté du prince d'Achaïe; mais que comme il n'avait pas encore prêté son hommage au moment de son insurrection, il ne pouvait pas être accusé d'une brèche de foi, mais simplement d'un refus de service, et que pour punition de cette faute le long et pénible voyage fait en France paraissait au conseil une réparation suffisante.

Saint Louis ajouta que, pour sa part, afin de mieux prouver sa bienveillance et au prince de Morée et à lui, il était disposé à lui accorder la faveur qu'il lui demanderait. Guy de La Roche lui demanda de l'autoriser à porter désormais le titre de duc, que portaient autrefois, lui dit-il, les anciens seigneurs d'Athènes¹. Saint Louis lui accorda cette autorisation, et en effet, à partir du jour de cette demande et de cette autorisation, qui eut probablement lieu en 1260, nous le voyons prendre dans ses titres celui de *dux* au lieu de *dominus*, grand-sire ou *megas-kir*, qu'il portait auparavant. Deux monumens authentiques font foi qu'avant son retour en Morée le seigneur d'Athènes ne portait encore que celui de grand-sire, *megas-kyr*, que lui donne la *Chronique de Morée*. Ce sont deux actes tirés de la chambre des comptes de Dijon (fiefs de Bourgogne) et émanés de Guy lui-même. Voici le premier :

« Nos, Guis de La Roiche, *sire d'Athènes*, faisons à savoir à tos ces qui ces presentes lettres verront, que nos, por les besoignes de nostre terre, avons emprunté et receu en deniers nombrés dou noble baron Hugon duc de Bourgoigne, dus mile livres de tornois, les quex nos avons promis et somes tenu rendre et paier à celui duc ou à ses hoirs, ou à lor certain commandement; et se il avenoit que nos ou nostre hoir defaillassons de celui paiement faire à la requeste dou duc ou de ses hoirs, et il feissent emprunt ou receussent domaige par defaute dou paiement, nos prometons por nos et por nos hoirs à celui duc et ses hoirs tos domaiges et tos costemens rendre et restour, par la simple parole dou

¹ Εἰς τοῦτο λέγει.
τὴν εὐθετυαὶν τὸν Ἀθηναῖον, ὅπου ἔγω καὶ κρατῶ τὴν,
εἰ τις τὴν εἶχεν ἐκπαλαῖ δοῦκα τὸν ἀνομαζαν.

Καὶ ἂν ᾖται ἀπὸ τοῦ λόγου σου καὶ ἐν τοῦ ὀρισμοῦ σου,
ἀπὸ τώρα καὶ ἔμπροσθεν δοῦκα νὰ μὴ λαλοῦσι.
(*Chron. de Morée*, p. 83.)

duc ou de ses hoirs, sans autre preuve et sans sairement. Et por ces convenances garder sans aler encontre à nul tens, nos en loions à celui duc et à ses hoirs nos et nos hoirs et tos nos biens mebles et heritaiges en quelque lieu qu'ils porront estre trouvé. Et en totes ces choses nos avons arenoncié por nos et por nos hoirs, et deguerpi totes barres et totes exceptions que nos ou nostres hoirs porrions dire ne mettre avant contre ces choses en cort laie ou de chrestienté; et somes tenu por nos et por nos hoirs ces covenances garder et tenir et accomplir, sans aler encontre par nos ne par autrui. En tesmoignage nos en avons données nos lettres saalées de nostre séel.

« Ce fu fait en l'an de l'Incarnation 1259, au mois de fevrier (c'est-à-dire 1260 nouveau style). »

La seconde est du même mois de février :

« Nos, Guis de La Roiche, *sire d'Athènes*, faisons à savoir à tos ces qui ces lettres verront: que de totes detes et de tos empruns que noble dux Hugues, dux de Bourgogne, nous ait esté tenus, ou à nostre commandement por nos, jusques au jor que ces lettres furent faites, nos en avons receu paiement enteraing, et en quittons lui et ses pleiges et lor hoirs por nos et por nos hoirs. Et se nules lettres faites dou temps ça en arriers jusques au jor d'ui, de detes que li dux nost deust ou de ploiges qui en fussent tenu por lui, venoient avant, nos volons qu'eles n'eussent valor ne fermeté. Et en tesmoignage nos en avons donées nos letres saalées de nostre séel.

« Ce fu fait en l'an de grace 1259, le macredi après l'uitaine de la Chandelouse (c'est-à-dire en fevrier 1260 nouveau style, la Chandeleur tombant le 2 fevrier). »

Ces deux pièces prouvent la véracité du récit du chroniqueur grec, qui déclare qu'au moment où le prince Guillaume entreprit sa campagne de Pélagonie avec son beau-frère le despote d'Arta, et où il fut fait prisonnier en 1259 à Castoria, le seigneur d'Athènes était absent. Son témoignage n'est pas moins conforme à la vérité, quand il dit qu'il était de retour en 1262, et qu'il s'opposa alors aux cessions de territoire faites à l'empereur par le prince Guillaume. On sait en effet que ce fut Guy de La Roche, alors duc d'Athènes, qui reçut Baudoin, fugitif à son départ de Constantinople en 1261.

Il est donc à croire que Guy de La Roche se mit en route dans le cours

de l'an 1260¹ pour retourner en Morée, et qu'il y arriva après la nouvelle de la défaite de Pélagonie et de la captivité du prince Guillaume².

Aussitôt après son retour il s'empessa de prendre possession de sa nouvelle dignité de duc en faisant frapper une monnaie en son nom. Jusque-là ses monnaies, qui étaient de bas billon, n'avaient, comme je l'ai dit, porté que la désignation de *dominus Athene*, sans initiale de son nom, et leur forme était plus petite que celle des deniers tournois frappés en Achaïe au nom du prince. Cette fois, il crut devoir adopter entièrement le même type et la même forme avec un métal plus précieux, c'est-à-dire l'argent, soit qu'il en eût reçu autorisation du prince ou de saint Louis, soit que cela lui parût plus convenable. M. Rollin possède dans son précieux cabinet une monnaie de cette dernière espèce; le Cabinet des médailles en possède maintenant une autre, et j'en ai vu récemment plusieurs autres au Cabinet du Musée Britannique. M. Zinkeisen a bien voulu me confier aussi le calque d'un autre exemplaire. Je la reproduis fidèlement d'après celle que la complaisance de M. Rollin m'a autorisé à publier. On y voit (pl. IV, n° 4) :

Au droit, une croix surmontée d'une croix plus petite et entourée d'un anneau avec cette légende : GVI DUX ATENES.

¹ Une chronique des comtes de Foix, manuscrite, rédigée par Arnaut Esquirre en 1444, contient le fait suivant, qui vient donner un nouveau degré d'authenticité à ces divers témoignages :

« En l'an mil deus cent soixante, dit Arnaut Esquirre (page 27 de mon manuscrit), le roy de France avoit fait assembler à Paris, environ Pasques, barons, prelatz et chevaliers de son royaume, pour ce que le pape luy avoit escript et mandé que les Sarrazins estoient venus en la partie de la terre sainte d'outre-mer, soubmis et vaincu Erminia (l'Arménie), Anthioche, et Othe, et Triple, Damas et Alepa, et trop d'autres terres, et que peril estoit de la cité d'Acre pour la cristienté. Et pour ce le roy ordonna grant nombre de gens d'armes, archers et autres pour aler celle part; avec les quelz fut monseigneur le conte de Foix et plusieurs autres seigneurs du royaume de France pour deffendre la cité d'Acre. »

Ce fut pendant cette convocation que dut ar-

river à Paris Guy, seigneur d'Athènes, comme le mentionne notre chroniqueur, et le besoin qu'eut saint Louis de réunir toutes les volontés contre les Sarrazins le disposa à le mieux traiter et à chercher à le réconcilier avec le prince de Morée, qu'il avait connu lors de son premier voyage.

² Lorsque Geoffroy de Caritena vint en Morée pour livrer les places à l'empereur, il trouva opposition, dit la *Chronique de Morée*, dans son beau-frère le duc d'Athènes, qui venait d'arriver de France :

Καὶ ἤσαν ὅπου εἶχε ἔλθῃ τότε ὁ μέγας κύριος
ἀπὸ τὸν ῥήγαν Φράντζας κτ.

Μετά αἴτιαν καὶ τιμὴν τὴν τοῦ ἰδοῦμεν ὁ ῥήγας
Νὰ τὸν λαλοῦν καὶ λέγουσι τὸν Ἀθηναίων ὁ δοῦκας. (P. 102.)

Et ailleurs :

Τὸν χρόνον ἐκεῖνον καὶ καιρὸν.

Ὅταν ὁ δοῦκας Ἀθηναίων ἐπετρέψῃ ἐκ τὴν Φραγγίαν
εἶπεν, ὅτι ὁ πρίγκιπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιέλμος
ἐκείσθη εἰς τὴν Πελαγονίαν. (P. 156.)

Au revers, le clocher de Saint-Martin de Tours surmonté d'une croix, avec cette légende, qui se trouve dans la même forme sur tous les tournois seigneuriaux : THEBANI CIVIS ¹.

Cette monnaie n'est indiquée par personne avec le mot GVI en entier.

Lorsque Guy de La Roche revint de Paris avec le titre de duc en 1360, il n'était pas encore marié ². Il prit alors des engagemens avec un bâtard du despote Michel, le sébastocrator Jean Théodore Ducas, despote d'Arta et de Vlachie, que les chroniqueurs francs ont appelé duc de Patras, de son nom de Ducas et de sa résidence à Patras, et il épousa sa fille ³, et eut d'elle un fils nommé comme lui Gui ou Guillaume de La Roche, qui fut après lui grand-sire et duc d'Athènes ⁴.

Nicéphore Grégoras raconte aussi ce mariage et le place vers l'année 1270. Le bâtard Jean Théodore Ducas, fils du despote Michel, seigneur d'Épire et de Thessalie, était, suivant son récit, assiégé dans Néo-Patras par les troupes impériales sans espoir de secours. Pendant la nuit il s'échappa déguisé le long des murailles, traversa le camp grec sans être reconnu, et trois jours après il parvint dans l'Attique. Je le laisse parler ⁵:

« Là, il alla trouver le duc d'Athènes, lui promit de l'argent et de splendides et riches alliances avec ses enfans, sollicita ses secours, et, moyennant une forte récompense, obtint de lui 500 hommes, tous Athéniens d'élite. Pendant ce temps l'armée grecque, s'imaginant toujours que le sébastocrator Jean était dans Néo-Patras, pressait le siège de la place et redoublait ses attaques contre les murs; mais comme on ne pouvait faire approcher des machines de guerre, on se contentait d'observer toutes les issues pour que Jean ne pût s'échapper de la ville, espérant toujours ou qu'il ferait volontairement sa soumission, ou qu'il y serait forcé par les citoyens, accablés par les doubles maux d'un siège au dehors et d'une famine au dedans. Pendant ces opérations l'armée assiégeante était dans la plus parfaite sécurité. Les uns allaient faire quelques excursions dans le voisinage; d'autres allaient piller l'Achaïe, voisine de

¹ Un des exemplaires du Musée Britannique porte au revers THEBE CIVIS, et un autre THEBANI CIVIS, avec la même légende GUI DUX ATENES sur le droit.

² Ο δούκας γάρ τῶν Ἀθηνῶν τότε γυναίκα οὐκ εἶχε. (P. 186.)

³ ἰσίδωθαι μὲ σεβαστοκρατόρων

Ἐκείνῳ τὸν κύριον Θεόδωρον αὐθιγὴν τῆς Βλαχίας;

Ἐκείνῳ τὸν θυγατέρα τοῦ εὐλογοῦμαι γυναίκα. (P. 187.)

⁴ Καὶ ἱερὰν ἀμείντορον τὸ ἀνδρόγυνον ἐκείνο

ἦτον τὸν ἀνομήλας μιστὶ Γ' ἢ ντὶ λὰ βόξ,.

Ὅστις γὰρ μετὰ τὴν θανάτῳ ἐκείνου τοῦ πατρὸς τοῦ

ἔζησε, καὶ ἐγένετο τὸν Ἀθηνῶν ὁ δούκας.

Μέγαν κύριον τὸν Πλεῖον τῆς Ῥωμανίας ἐπαλιν. (P. 187.)

⁵ Nicéphore Grégoras, livre 4, chap. 9.

leurs frontières; ceux-ci allaient à la chasse. Au moment où ils étaient ainsi tous dispersés, le sébastocrator Jean tomba sur eux avec ses 500 Athéniens, en prit une partie et poursuivit l'autre jusqu'au camp. A cette attaque inattendue le plus grand tumulte se manifesta dans l'armée grecque; tous les chefs et le commandant lui même sont épouvantés, dans la persuasion où ils sont que c'est le prince du Péloponnèse et d'Achaïe qui s'approche avec une force imposante, ou que le duc d'Athènes en personne arrive avec une nombreuse troupe de Thébains, d'Eubéens et d'Athéniens pour prêter secours au sébastocrator Jean. Aussi, convaincus tous d'une perte imminente s'ils restaient, et en tout état de choses de l'impossibilité de rien faire de mémorable, cet événement ne leur faisant présager aucune autre issue, ils se virent forcés de battre secrètement et précipitamment en retraite avec ce qui leur restait de Paphlagoniens, tout en conservant cependant le bon ordre et la discipline militaire. »

La *Chronique de Morée* raconte qu'à peu de temps de là Guy de La Roche maria sa sœur Isabelle avec Hugues de Brienne. Je donne ici en entier son récit, qui est confirmé par les faits.

« La veuve de messire Geoffroi de Caritena était, dit-il¹, sœur de messire Guillaume duc d'Athènes, qui portait le titre de megas-kyr, titre transmis depuis les Hellènes. Après quelques mois et quelques jours le megas-kyr envoya des messagers prudents dans le royaume de Pouille, auprès du comte de Brienne, appelé sire Hugues et qui était comte de Lecce, et il fut convenu qu'il épouserait la sœur du megas-kyr, la dame de Caritena. Cet arrangement conclu, le comte de Brienne passa dans la Morée et arriva dans la ville d'Andravida; le megas-kyr s'y rendit aussi de Thèbes. Ils s'entendirent entre eux sur ce qu'il y avait à faire, et envoyèrent chercher la dame de Caritena, que le comte de Brienne épousa. Après avoir pris possession des forts et des villes qui appartenaient à cette dame dans la Morée, il l'emmena avec lui dans la Pouille. Il ne s'écoula pas un long espace de temps avant que, par la volonté du Seigneur, la dame devint enceinte du comte Hugues son mari, et mit au monde un bel enfant, auquel on donna le nom de Gautier². Avec le temps, cet enfant devint un hom-

¹ Pages 168 et 169.

² Il répète plus loin le même fait :

Ἐπειὴ ἡ ἀρχόντισσα ἔθηκε μὴ τὸν πόλεον
ἦν ἐξαίρετον παιδί, τὸ ὀνόμαζον Γαυτίγγον.

me illustre à la guerre, et se rendit fameux par ses faits d'armes dans tous les royaumes de l'Occident. Et dans la suite des temps, messire Guy de La Roche, duc d'Athènes, vint à mourir (en 1308), et la souveraineté de ce pays tomba en partage à Gautier, fils du comte Hugues, qui était cousin germain de ce messire Guy, et qui vint prendre possession du *megas-kyrat* et s'installer dans le pays en qualité d'héritier et de nouveau duc d'Athènes. »

La comtesse de Brienne mourut, à ce qu'il semble, vers l'an 1382. *La Chronique de Morée* raconte¹ qu'à la mort du prince Guillaume Rousseau de Sully fut le premier bail que Charles I^{er} d'Anjou envoya en Morée; que Guy I^{er} de la Roche, duc d'Athènes, lui succéda, et que ce fut peu de temps après son élection au baïlat, qui lui fut conféré à vie, que mourut la comtesse de Brienne. Or, la mort du prince Guillaume est de l'an 1278 au plus tard; Rousseau de Sully ne fut bail de Morée que pendant un an, puisqu'en 1280 il prit le commandement des forces franco-apolitaines dirigées par Charles d'Anjou en Épire; Guy de la Roche dut donc obtenir le baïlat vers 1280.

Il survécut lui-même peu d'années à cette sœur². « Sa mort, ajoute le chroniqueur, fut une calamité publique, car il était aussi sage qu'humain envers tout le monde; aussi une affliction profonde régna-t-elle dans la principauté. »

Les temps étaient en effet fort critiques pour la principauté française d'Achaïe. Guillaume de Ville-Hardoin était mort ne laissant que deux filles; Louis-Philippe d'Anjou, mari d'une de ces deux filles encore mineures, était mort la même année que son beau-père, et en même temps les Vêpres siciliennes et l'invasion de la Sicile par Pierre roi d'Aragon occupaient tellement l'attention de Charles I^{er} sur ses propres affaires qu'il ne pouvait rien faire, en faveur de la Morée, où s'accroissait cependant tous les jours l'audace des ennemis étrangers.

Guy I^{er} de la Roche, qui connaissait ces dangers, avait profité de la puissance que lui conférait le baïlat, qu'il posséda pendant ses dernières années³, pour rétablir quelques forteresses abattues par la guerre, surtout celle de Dimatra, qui dominait les défilés de ces Scortins tou-

¹ Page 187.

² Ἀφ' οὗ γὰρ ἀπώθανεν ἡ κοινότης διαβόητος ὀλίγος ὁ καιρὸς ἀπώθανε καὶ ἐκεῖνος

1^{re} PARTIE.

ὁ δοῦλος γὰρ τῶν Ἀθηναίων, τὸν Δαγην Γουλιέλμον. (P. 187.)

³ Καὶ ἦτον μάλιστα τοῦ ῥηγὸς εἰς τὴν ζωὴν τοῦ ὀλην. (P. 187.)

jours enclins à secouer le joug, et il présida en personne à sa reconstruction ¹. Il devait être d'un âge assez avancé au moment de sa mort, si c'est en effet lui dont il est question dans une lettre d'Innocent III, de l'année 1211, puisqu'il ne mourut que vers l'année 1286 ou 1287, avant le baïlat de la Tremouille, qui précéda celui de Nicolas de Saint-Omer ², pendant lequel Isabelle épousa Florent de Hainaut ³, en 1290.

Guy II.

Guy ou Guillaume succéda à son père vers 1286 ou 1287. Il était encore mineur, et sa mère, la duchesse douairière d'Athènes, fille du sébastocrator Jean-Théodore Ducas, despote d'Épire, fut chargée de la tutelle et de la régence. J'ai déjà dit que Hugues de Brienne avait épousé sa belle-sœur N. de la Roche, et que la comtesse de Brienne était morte peu de temps avant son frère, laissant un fils nommé Gautier de Brienne. Le comte Hugues se sentit le besoin de voyager pour se distraire de sa douleur. « Il passa, dit la *Chronique de Morée* ⁴, de la Pouille en Morée, d'où il se dirigea tout droit sur Thèbes pour voir la duchesse et la consoler de son veuvage, car elle venait de perdre son mari, messire Guillaume, duc d'Athènes, beau-frère de Hugues. Il la visita en effet et s'entretint avec elle. Il resta à Thèbes plusieurs jours, dans l'intention de la consoler ; mais en s'entretenant il finirent par s'entr'aimer. Le comte épousa alors la duchesse sa belle-sœur avec des arrangemens fort avantageux pour lui.... Par suite de ce mariage il occupa tout le pays et la souveraineté du megas-kyrat. »

Hugues agissait en cela au nom de sa femme la duchesse, qui était tutrice du fils mineur de son premier mariage, Guy II de la Roche ; car il est bien évident qu'il ne prit jamais et ne put jamais prendre le titre de duc d'Athènes. Le père Anselme et tous nos chronologistes se trompent évidemment en cela ⁵. L'exposé que je viens de faire suffit

¹ Καὶ τότε εἰς τὴν ἡμέραν τοῦ ἐκείνου τῆς ἀρχιτέρας
τὸ πᾶστρον, ὅπου ἦ τὰ Σαορὰ ἐγέλασαν οἱ ἄρχοντες.
Ἀπὸς τοῦ ἐκείνου ἐκεῖ τότε ὁ μέγας κύριος,
ὅς οὐ ἐκλήρωθη τὸ πᾶστρον τῆς ἀρχιτέρας. (P. 187.)

² Page 189.

³ Page 192.

⁴ Pages 187 et 188.

⁵ C'est cette confusion entre deux femmes qu'on ne savait pas distinguer l'une de l'autre qui a fait dire au généalogiste de la maison de Brienne qu'Isabelle de La Roche était fille de Guy de La Roche, de son mariage avec Hélène, fille de Jean-Théodore, duc (dit-il) de Patras. Isabelle de La Roche était sœur de Guy et non

pour le démontrer. Ammirato est plus exactement informé. Je lis dans son article sur les Brienne ¹ :

« Da costui (Gautier IV) nacque Ugo, conte di Lecce, la cui moglie ² Elena, e non egli, fu duchessa d'Atene, se al Regio Archivio si dee prestar fede, nel quale (senza che Ugo non mai che *conte di Brenna* si nomina), quello che ogni dubbio toglie, si legge, come Florentio principe d'Acaia ³ e Isabella sua moglie pretendevano d'haver l'homaggio da Elena duchessa d'Athènes, moglie di Ugo conte di Brenna e di Lecce, e il re Carlo secundo commette chi debba decidere questa differenza tra il detto principe e duchessa, à Guglielmo di Pontiacio e al suo giudice Niccolò Manco di Barletto. »

Si le renseignement donné par *la Chronique de Morée*, que la seconde femme du comte de Brienne mourut deux ans après ce mariage ⁴, en ne lui laissant qu'une fille nommée Jeannette, est aussi exact que le sont tous ceux qu'il nous donne pour cette dernière époque, dont il était contemporain, et si on prend aussi en considération le témoignage des Archives Royales de Naples, on verra que ce mariage dut avoir lieu en 1289 et que la duchesse douairière d'Athènes, comtesse de Brienne, ne mourut que sur la fin de 1291, Florent n'étant arrivé qu'un peu avant cette époque en Morée.

Après la mort de sa seconde femme, Hugues, comte de Brienne, retourna en Pouille et abandonna tout soin de Guy de la Roche, fils du premier mari de cette seconde femme ⁵.

« Quand cet enfant, dit *la Chronique de Morée* ⁶, eut terminé son éducation et fut parvenu à l'âge de majorité, il prit possession de la souveraineté du megas-kyrat, devint chevalier, et se conduisit en bon seigneur. Il s'acquît une brillante renommée dans tous les royaumes;

sa fille et première femme de Hugues de Brienne; et Hélène de Patras était devenue la belle-sœur d'Isabelle de la Roche en épousant Guy; puis après la mort de sa belle-sœur, elle était devenue la seconde femme de Hugues de Brienne.

¹ *Delle famiglie nobili napoletane*, p. 100.

² Il aurait dû dire la seconde femme. La source des erreurs commises est que l'on a toujours confondu ce second mariage contracté par Hugues avec la duchesse d'Athènes Hélène, veuve de Guy I^{er}, avec celui qu'il avait contracté avec

Isabelle, sœur du même Guy, de laquelle il eut Gautier de Brienne, tandis que du second mariage avec Hélène de Patras il n'eut qu'une fille nommée Jeannette, depuis duchesse de Naxos.

³ Florent de Hainaut, prince en 1290, par son mariage avec Isabelle de Ville-Hardoin.

⁴ Διασόντα δύο χρονίων απόθανεν ή κοιτίσσα. (P. 188.)

⁵ Ο κόντο Ούγγος έβήδηκε 'ς τόν τόπον του 'σ την Πούλιαν Άρκεν υιόν μετρίκιον τόν Γουόν ντι λα Ρόντζι. (P. 188.)

⁶ Page 188.

mais malheureusement il tomba dans la débauche, et Dieu ne lui accorda aucun enfant ¹ pour lui succéder dans le pays et dans la souveraineté qui lui appartenaient. »

Il fit, ainsi que son père, frapper des deniers tournois en son nom. Il en existe à notre Cabinet des médailles, au Musée Britannique et dans la Collection de M. Rollin ; c'est d'après un denier d'argent de la Collection Rollin que j'ai fait graver celui qu'on trouvera pl. IV, n° 6. On y voit :

Au droit, la croix surmontée d'une petite croix et entourée de l'anneau, avec cette légende : G. DUX ATENES.

Au revers, le clocher de Saint-Martin de Tours, surmonté d'une croix avec cette légende : THEBE CIVIS.

C'est le même que le docteur Friedlander a publié tab. 2, n° 8, dans ses *Numismata mediæ ævi* ². Marchand l'avait aussi publié en 1818 ³, aussi bien que Tobiesen Duby dans ses *Récréations numismatiques* ⁴, et le docteur Grote dans son journal allemand de numismatique ⁵; mais tous ces savans se sont trompés l'un par l'autre en adoptant, Marchand l'opinion de Duby, et Friedlander et Grote l'opinion de Marchand, qui attribue cette monnaie à Gautier de Brienne ⁶ au lieu de Guillaume II de la Roche. Je décrirai plus loin une véritable monnaie de Gautier de Brienne, duc d'Athènes, qui diffère beaucoup de celle-ci.

Muntaner a connu personnellement le duc d'Athènes Guy II de la Roche, à son passage forcé à Athènes en revenant de Romanie en Occident. Il semble qu'à la suite de quelques exactions un peu trop vives de l'amiral Roger de Flor contre les peuples d'Anatolie, un de ses plus nobles chefs, Ferrand Ximenès, s'était séparé de lui.

« Là, dit Pachymère ⁷, admis dans l'intérieur des murs de Cyzique, les Catalans se conduisirent pire que ne l'auraient fait des ennemis, extorquant l'argent, pillant les provisions, violant les femmes des

¹ Suivant Grégoras, il aurait eu une fille, qui sera peut-être morte fort jeune. Voici ce qu'il dit, livre 7, chap. 5, à l'année 1308 :

« L'empereur Andronic, ayant appris que le duc d'Athènes avait une fille, la lui envoya demander pour son fils Théodore, à la condition que tous deux se réuniraient contre le prince de Pelasgie et de Phthiotie pour conférer cette dignité à Théodore. Cette affaire ne put s'accomplir. » Muntaner, qui a connu personnellement ce duc en Sicile, dit qu'il n'avait ni fils ni

fille. (Chap. 240.)

² Pages 34 et 35 du texte.

³ *Mélanges de Numismatique et d'histoire*, page 77 du texte, et lettre 7, pl. 1, n° 8.

⁴ Planche I, n° 6.

⁵ Hanover, 1835, n° 34.

⁶ « Cum viro clarissimo Marchant, qui similiter illustrat, non dubitamus quin denarium nostrum Gualtero Briensi attribuemus. » (Friedlander, page 35.)

⁷ Livre III, chap. 14.

habitans et les traitant tous comme des esclaves achetés à prix d'argent. Les désordres allèrent si loin que Ferrand Ximénès lui-même, honteux de ce qui se passait, après avoir fréquemment réprimandé ces barbares en leur montrant ce qu'ils devaient aux bienfaits de l'empereur et l'indignité de leur conduite, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'eux, soutenus qu'ils étaient par leur chef, ne put pas y tenir, et rassemblant ses troupes sur les nefs qui lui appartenaient, retourna chez lui. »

Ce ne fut pas chez lui que retourna Ferrand Ximénès, mais c'est chez le duc d'Athènes qu'il alla prendre service. C'est ce que Pachymère indique lui-même un peu plus loin ¹.

« Au printemps (1304), une grande partie, dit-il, ne pouvant plus faire autre chose dans ce pays-là que ce qu'ils avaient déjà fait, mirent sur des vaisseaux leur équipage, leur blé et d'autres provisions, et suivirent les soldats de Ferrand Ximénès, qui étaient partis les premiers. Ils étaient allés prendre service chez le duc d'Athènes. »

Muntaner se garde bien de s'appesantir sur cette séparation; mais, avec son esprit de justice habituel, il l'indique par un mot et annonce aussi qu'ils étaient allés servir le duc d'Athènes.

« E com la companya se fo axi assetiada, dit-il, En Ferran Eximenes d'Arenos qui s'era apartat del maga-duc al Artaqui (Cyziqne) lo primer yvern, per noves que hach ab ell, era s'en anat al duch d'Atenes que li feu molta d'onor, etc ». »

Ce même fait est mentionné par *la Chronique de Morée*. « A cette époque, dit le chroniqueur grec ², les Catalans, connus sous le nom de la Grande Compagnie ³, venaient d'arriver dans le pays d'Armiros, mandés par Guy de la Roche, duc d'Athènes, qui voulait avec eux marcher en Morée. Il espérait par leur secours s'emparer de la souveraineté, en faisant valoir les droits de Mahaut, sa femme, qui en était l'héritière, et prétendait que son parent (Philippe de Savoie, mari de sa belle-mère Isabelle) retenait injustement la principauté d'Achaïe, qu'il réclamait comme la propriété de sa femme. »

Muntaner parle de Gui II, ainsi que le fait *la Chronique de Morée*,

¹ Pachymère, L. III, chap. 14, idem.

² Chap. 222.

³ Page 169.

⁴ Μεγάλη Συμπροχία.

comme d'un chevalier galant et magnifique. Voici un passage qui nous représente cette époque au vif.

« Veritat es, dit-il ¹, quel duch de Tenes era hu dels nobles homens qui sien en l'imperi de Romania apres rey, et dels pus richs. . . . E esdevench se quel bon duch de Tenes, com ja d'avant vos he dit, que lexa la terra al compte de Brenda ², que volch pendre cavalleria. E feu manar corts per tota sa terra. E mana, quel dia de Sanct Joan de juny, tots quants homens honrats havia en son ducat fossen a la ciutats des Tives ³ hon ell volia pendre cavalleria. E axi mateix ho mana a prelatz e tota altra bona gent; e puyz feu cridar per tot l'imperi e per tot lo dispotat e per la Blaquia ⁴ : que tot hom qui hi volgues esser, que hi vengues a recebre dons e gracies d'ell. E axi fo manada cort be per VI mesos abans ques faes. »

Ici Muntaner fait une digression pour amener le lecteur à la connaissance plus intime du personnage par lequel le duc Guy d'Athènes veut se faire armer chevalier; c'est Boniface de Vérone dont on lira l'article quand il sera question des seigneuries de Négrepont. Je dois me contenter ici de citer ce qui sert à mieux représenter la cour d'Athènes. Muntaner, après avoir peint Boniface arrivant de Verone et tout désespéré de se voir sans ressources après la mort de ses parens, le montre enrichi par le duc et contribuant à l'éclat de ses fêtes.

« E lo bon duch de Tenes quil vae axi desconortat, conortal, e dix que no s'esmayas, que ell lo rebria de sa casa e de son conseyll ab tots aquells qui ab ell eren venguts ⁵ E axi lo rich hom fo recreat del tot; e lo duch de Tenes feu li escriure racio bona e bella, per si e per sa companya. Que-us dire? En aquesta vida vixque be VII anys, que hanch no fo nul hom en la cort del duch qui pus asaltament se vestis com ell e sa companya, ne null anas arreat com ell feya; axi que tota aquella cort acolorava. E lo duch de Tenes prenias quart de son bon seny e de son bon enteniment, si be no s'en feya res semblant, e d'altra part trobaval en lo conseyll molt savi. Si quen aquella

¹ Chap. 244.

² Guy II, qui laissa sa terre au comte de Brienne.

³ Thèbes.

⁴ L'Épire.

⁵ Dix chevaliers et dix fils de chevaliers. Bo-

niface avait eu le soin aussi de se faire armer chevalier avant son départ « per ço que mes valia, dit Muntaner, que fos cavaller que si anas escuder, que en aquelles parts no es honrat negu fill de rich hom entro que es cavaller. » (Ch. 244.)

sabio quel duch hach manada sa propria carta, cascu s'esforça de fer vestits a si e a sa companya, per honor de la cort, que donassen a jutglars. Que-us dire? quel jorn de la cort vench, e en tota la cort no hach mills vestits negu ne pus honradament que fo micer Bonifaci e sa companya; e hach be C brandons ab son senyal. A aço manlleva tot sobre la racio que devia abans venir.

« Que-us dire? La festa comença molt gran. E com foren a la esgleya major hon lo duch devia pendre cavalleria, l'arquebisbe des Tives deya la missa, e sobre el altar estegren les armes del duch; e tot hom estech esperant quel duch preses cavalleria. E marvellaren se quel rey de França e l'emperador hagren plet, e ço tengren a gran honor, que d'ells volgues pendre cavalleria.

« E axi com tots estaven esperant, ell feu apellar micer Bonifaci de Verona, e ell vench tantost, e dix li : « Micer Bonifaci, seyts aqui prop l'arquebisbe. Be yo vull que vos me façats cavaller. » E micer Bonifaci dix li : « Ah! senyor, que deyts? Trets vos escarn de mi? — Segurament dix lo duch, no; ans vull que axi sia. »

« E micer Bonifaci que vae que ab cor de atendre ho deya, acost: s al altar al arquebisbe, e aqui ell feu cavaller lo duch. E com l'hach feyt cavaller, lo duch dix d'avant tuyt : « Micer Bonifaci, usança es que tostemps donen aquells qui fan cavallers als cavallers novells que fan; e yo « vull fertot lo contrari : que vos m'havets feyt cavaller; per que yo-us do « aci de present cinquenta milia sous de renda de torneses, per tostemps, « d'aquest jorn avant, a vos e als vostres, tots en castells e en bons llochs, « e en francalou, a fer totes vostres voluntats. E encara vos do per muller « la filla de aytal baro qui es romasa en mon poder, qui es dona de la terça « part de la illa e de la ciutat de Negrepont. » E axi veus com lo areta en un dia e en una hora; per que fo lo pus honrat do, en un dia, que gran temps ha ningun princeps faes; e fo cosa nova e estranya. »

Ce fut probablement le haut bruit des façons généreuses du duc qui avait attiré près de lui Ferrand Ximénès et les Catalans de sa suite.

A cette même époque, c'est-à-dire vers l'année 1304, le duc d'Athènes Guy s'était tout récemment marié avec une jeune fille de douze ans, Mahaut de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de Florent de Hainaut, et héritière de la principauté d'Achaïe. Sa mère Isabelle, qui s'était remariée en troisièmes nocces avec Philippe de Savoie, venait de

quitter la Morée pour retourner en Piémont avec son mari et avec une jeune fille nommée Marguerite, née de ce troisième mariage; mais avant de partir, elle avait voulu pourvoir à la protection des droits de Mahaut contre les prétentions des feudataires et elle l'avait mariée au plus puissant de tous, Guy II, duc d'Athènes. Le désir de maintenir à la fois l'obéissance dans son duché et dans la principauté d'Achaïe le décida à enrôler Fernand Ximènes et ses Catalans, et ce furent ceux-ci qui ouvrirent la porte aux envahissemens des autres.

Muntaner nous peint le duc d'Athènes entrant dans l'alliance de Charles de Valois, qui lui avait envoyé son ambassadeur Thibaut de Cépoï¹, en 1307, et consentant à arrêter comme prisonnier l'infant Fernand de Majorque, ami de Muntaner². A cette occasion Muntaner se rendit à cheval de Nègrepont à Thèbes, qui en est éloignée de vingt-quatre milles, et y trouva le duc d'Athènes malade. Il en fut néanmoins fort bien accueilli et en obtint la permission d'entrer aussi souvent que bon lui semblerait dans la forteresse de Saint-Omer pour y voir son ami l'infant³. C'est là que se passa cette scène décrite d'une manière si amusante par le grave Muntaner, qui fit prêter serment au cuisinier de Fernand, sur l'Évangile, entre ses mains, de veiller à ce qu'on n'empoisonnât pas l'infant⁴.

Avant son départ pour la Sicile, Muntaner vit encore le duc d'Athènes, prit congé de lui en personne et en reçut quelques beaux présens⁵,

¹ Tibaut de Cepoy, dans ses comptes de dépenses (Muntaner, page 468, note), mentionne quelques frais faits à cette occasion :

« Pour don aux menestreus le duc d'Athènes, etc.

« A Will. Abadie, capitaine de compagnie; à maître Pierre de Meschines et à Henriet le Bourguignon, envoyés au duc d'Athènes pour avoir aucune chevance pour la compaignie, etc.

« A Jean de Montenas et à Jean de Laval, qui furent envoyés, de par la compaignie, au duc d'Athènes, pour parler au duc d'avoir cheraus, etc, etc.

« A deux menestreus du duc d'Athènes qui vindrent pour le mariage de Roquefort, etc.

« A Jean de Berquon, escuyer du duc d'Athènes, qui devait dire au duc comment nous eussions accord en Blaquie de aucun secours de

Grèce, etc. »

² Voyez Muntaner, chap. 235, p. 469.

³ « E tantost hagui cinch bestles e ane m'en a la ciutat des Tives quin es prop XXIV milles; e trobe lo duch de Tenos malaut, qui, axi malaut com era, m'acolli e me dix : que molt era despagat del dan que havia pres, e que ell se proferia a mi, que en tot ço que vaes qu'ell mi pogues ajudar, que mi ajudaria..... E tantost feu obrir les portes del castell de Sanct-Omer hon estava lo senyor infant e anel vaer. » (Chap. 237.)

⁴ Muntaner, p. 471 de ma traduction.

⁵ « E ane pendre comjat del duch; e, la sua merce, donam de ses joyes riques e bones; e partim pagat d'ell, e torne en Negrepont hon trobe les galecs que no esperaven sino mi. » (Chap. 238.)

conformément aux habitudes de libéralité du duc. Il ajoute que peu de temps après le duc d'Athènes renvoya l'enfant à Naples au roi Robert, d'après un message qu'il avait reçu à cet effet de Charles de Valois, empereur titulaire de Constantinople et son suzerain ¹.

Cette même année 1308, le 5 octobre, Guy II, duc d'Athènes, mourut de la maladie dont il était attaqué au moment de la visite de Muntaner ².

La date de cette mort est constatée par un certificat que l'archevêque d'Athènes envoya au comte de Hainaut, parent de sa jeune femme Mahaut, en ajoutant que la duchesse sa veuve avait grand besoin de secours. Guy nomma Boniface de Vérone son exécuteur testamentaire jusqu'à l'arrivée de son successeur ³, Gautier de Brienne, fils de sa tante ou son cousin germain. Il fut enterré le lendemain 6 octobre, au tombeau de ses prédécesseurs, dans l'abbaye Delfinable de l'ordre de Cîteaux, au duché d'Athènes. Il ne laissait après lui ni fils ni fille, et son héritage fut dévolu à Gautier de Brienne ⁴, fils d'Isabelle de la Roche, de son second mariage avec Hugues de Brienne, qui depuis la mort d'Isabelle s'était lui-même remarié.

Mahaut de Hainaut veuve du duc Guy, passa en France. On peut lire ce qui la concerne à son article comme princesse d'Achaïe.

Gautier de Brienne.

Gautier de Brienne, qui était appelé à succéder au duché d'Athènes à défaut d'héritier direct de son cousin germain Guy II de la Roche, est connu sous le nom de Gautier V, en qualité de comte de Brienne.

Il était fils de Hugues de Brienne et d'Isabelle de La Roche, première femme de Hugues de Brienne, qu'elle avait épousé après la mort de son premier mari, le seigneur de Caritena.

Hugues de Brienne son père était fils d'un Gautier IV qui passa en

¹ « E entretant, missatge vench de micer Carles (Charles de Valois) al duch de Tenes : Que trames lo senyor infant al rey Robert. E tantost ell lo hi trames a Brandis. » (Chap 238.)

² « En aquest temps s'esdevench quel duch de Tenes mori de malautia. » (Chap. 240.)

1^{re} PARTIE.

³ « E li lexa (à Boniface de Verone) sa anima lo duch com muri, el feu procurador del ducat entro lo compte de Brenda hi fo. (Chap. 244.)

⁴ « E no hach fill ne filla; e lexa lo ducat al compte de Brenda, qui era son cosí germa. » (Chap. 240.)

terre-sainte, y épousa Marie de Chypre, fille de Hugues I^{er}, et mourut en 1257.

Enfin, Gautier IV était lui-même fils de ce Gautier III dont parle à diverses reprises notre vieux chroniqueur Ville-Hardoin¹, et neveu de Jean de Brienne, roi de Jérusalem puis empereur de Constantinople. Pour l'ascendance immédiate et la descendance de la famille de Brienne, je renvoie à la généalogie qui accompagne ce mémoire, généalogie rectifiée par moi d'après les sources pour Hugues et son fils Gautier V. Disons d'abord quelques mots de Hugues.

Hugues avait épousé, comme on l'a vu, la veuve du seigneur de Caritena, Isabelle de La Roche, sœur de Guy de La Roche, et il en eut un fils, Gautier de Brienne. Après la mort d'Isabelle, Hugues épousa la duchesse douairière d'Athènes, veuve de son beau-frère Guy I^{er} de La Roche mère de Guy II duc d'Athènes et fille de Jean Théodore Ducas, despote d'Étolie. De cette seconde femme il eut une fille mentionnée par la *Chronique de Morée*, Jeannette, qui épousa un Sanudo de Naxos.

Hugues, qui était passé à Naples avec Charles d'Anjou, est cité à plusieurs reprises par Muntaner² à l'occasion des guerres entre les Français de Naples et les Aragonais de Sicile, jusqu'à l'année 1299, où Mun-

¹ Gautier III de Brienne, qui s'était marié en 1202, resta en Italie et épousa la fille aînée de Tancrède, roi de Sicile. A Tancrède avait succédé son fils Guillaume. Guillaume fut détrôné par l'empereur Henri, qui lui promit le comté de Lecce et la principauté de Tarente comme seigneurie héréditaire. Malgré cette promesse, il l'emmena prisonnier en Allemagne avec sa mère et ses sœurs. Guillaume mourut en prison, mais sa mère et ses sœurs échappèrent.

Gautier, qui avait épousé la fille aînée au moment de sa sortie de prison, se présenta au pape Innocent en 1200 et réclama, au nom de sa femme et au sien, le comté de Lecce et la principauté de Tarente (*Gesta Innoc.* p. 25) ou une juste indemnité. Le pape Innocent III déclara qu'ayant égard à la parenté du comte de Brienne avec les comtes de Champagne et de Flandres, qui venaient de se croiser et qu'il allait aider, il pensait que le comté de Lecce et la principauté de Tarente devaient lui être donnés.

Le comte de Brienne retourna sur-le-champ en France pour réunir une armée et soutenir ses droits. Il revint de France en 1201 avec un fort petit nombre de braves. Innocent lui fit don de 500 onces d'or pour enrôler un plus grand nombre d'hommes et il obtint de grands avantages. Fier de ses succès sur les Allemands, le comte de Brienne disait qu'un Allemand armé n'oserait pas attaquer un Français désarmé; mais il fut surpris par l'Allemand Diupold dans sa tente, désarmé à nu et tué en 1205. Sa veuve fut épousée par Jacques, comte de Tricarico; mais ce mariage ne fut consommé qu'après la naissance d'un fils du premier mariage, appelé Gautier IV de Brienne et père de Hugues. (*Gesta Innoc.*, p. 38.)

² Voyez pages 314, 315 et 316, la bataille des huit comtes en 1283, dans laquelle fut pris le comte de Brienne; et page 403 le combat terrible des Chevaliers de la Mort, dans lequel il succomba en combattant avec héroïsme.

taner le fait mourir héroïquement avec tous les autres *Chevaliers de la mort* ¹. Au moment où il fut fait prisonnier dans la bataille de Cefalu ², en 1283, il donna en otage son fils Gautier, encore tout enfant, qui resta pendant quelques années au château d'Agosta en Sicile, parmi les Catalans, jusqu'à ce que fût acquittée la rançon de son père ³. De là il retourna à la cour de Naples, et il s'y trouvait encore lorsque lui arriva la nouvelle de la mort de Guy II et de son accession au duché d'Athènes. Il partit sans délai. Le duché d'Athènes avait grand besoin de sa présence. La compagnie catalane, repoussée par la disette du pays de Gallipoli, s'était avancée par le cap de Cassandria jusqu'à la vallée de Tempé, où elle avait séjourné une année, et, pressée par la bravoure de Chandrinos ⁴, elle allait être forcée de se jeter du côté du duché d'Athènes. En même temps, le désordre dans lequel la faiblesse du despote de Vlachie avait laissé son pays ⁵ menaçait d'atteindre les pays voisins. Dans cet embarras, Muntaner assure que Gautier fit faire des propositions aux Catalans, et qu'il leur offrit de grands avantages s'ils voulaient lui prêter leur assistance ⁶.

Muntaner ajoute qu'ils arrivèrent, reçurent leur solde de deux mois, entrèrent en campagne contre ses ennemis le despote d'Arta et l'empereur, les forcèrent à faire la paix, et firent ainsi en six mois rentrer au duc d'Athènes plus de trente forteresses qui lui avaient été prises par ses ennemis ⁷; mais que le succès l'ayant enivré, il résolut de se défaire des Catalans; qu'à cet effet il choisit parmi eux deux cents cava-

¹ Voyez page 403 de ma traduction.

² Voyez Muntaner, pages 316 et 474.

³ E el compte de Brenda (Gautier) nodris en Sicília llonch de temps al castell de Gosta (Agosta) com era fadri, que son pare lo hi mes en recena quo hi fo pres, e exiu ab rescat; e per axo feyas amar a Cathalans e parlava en cathalanesch. (Chap. 240.)

⁴ Voyez l'éloge de Chandrinos par Théodule, à la suite de ma notice sur Muntaner.

⁵ Voyez Nicéphore Grégoras, livre 4, chap. 6.

⁶ E trames sos missatgers a la companya, els promes de pagar lo sou de VI mesos si li venien ayudar, e encara puy de mantenir losen aquell sou: ço es a saber quatre unces lo mes per home a cavayll armat, e dos per cavayll alforrat, e una unça per hom de peu; si que d'aço saeren

llurs convinences ab cartes jurades de cascuna part. E sobre aço la companya partis de Saserandria (Cassandria) e vench a la Morea, ab gran afany que sofferiren a passar la Blaquia qui es la pus fort terra del mon. (Chap. 240.)

⁷ E com foren el ducat de Tenes, lo compte de Brenda acullils be, els dona encontinent paga de dos mesos. E començaren a venir contra los enamichs del compte; si quen poch de temps hagren consumada tota la frontera dels enamichs del compte. Que-us dire? Que cascuns hagren goig que poguessen fer pau ab lo compte. Si quel compte cobra me de XXX castells que li havien llevats, e ab gran honor posas ab l'emperador e ab l'Anglo (Ange) e ab lo dispotat. E aço hach feyt dins VI mesos, e no hach feyta paga mas de dos mesos. (Chap. 240.)

liers et trois cents fantassins qu'il attacha à sa maison en leur donnant des fiefs, et signifia aux autres d'évacuer son pays ¹.

Gautier s'apprêta donc à la guerre. Il avait écrit pendant ce temps au roi Robert de Naples et à ses amis de Morée, et avait rassemblé une armée imposante ². Il comptait aussi jeter la désunion dans les rangs des Catalans à l'aide de ces deux cents cavaliers et trois cents piétons catalans attachés à sa maison; mais ceux-ci l'abandonnèrent ³ pour aller se joindre aux leurs, qui avaient pris position avec leurs femmes et leurs enfans près de Thèbes, dans une plaine défendue par des terrains marécageux où la cavalerie française ne pouvait s'engager ⁴.

« Que vous dirai-je? continue Muntaner, le comte de Brienne en belle bataille rangée; avec deux cents chevaliers français tous aux éperons d'or et avec beaucoup d'autres cavaliers du pays et avec les gens de pied, marcha sur la compagnie. Lui-même se plaça à l'avant-garde avec sa bannière, brocha des éperons et alla fêrir sur la compagnie, et la compagnie fêrit aussi sur lui. Que vous dirai-je? les chevaux du comte, au bruit que firent les Almogavares, s'enfuirent du côté du marais, et là le comte tomba avec sa bannière. Tous ceux qui formaient l'avant-garde arrivèrent alors. Les Turcs et Turcopules, voyant que l'affaire était fort sérieuse ⁵, brochèrent à l'instant des éperons et allèrent fêrir sur eux et la bataille fut terrible. Mais Dieu, qui en tout temps aide au

¹ E com ell vae que hach pau ab tols sos vehins, pen sa una gran malaventura, ço es a saber que pogues destroyr la companya. E tria esto CC homens de la host de cavall, dels millors que hi eren, e esto a CCC de peu, e aquells ell feu de casa, els quita, els dona terres e possessions; e com be los hach assegurats, ells mana als altres que li exissen de son ducat. E aquells digueren quels pagas ço que li havien servit; e ell dix los quels daria la forca. (Chap. 240. Voyez ma traduction, pag. 476.)

² E entretant ell hach feyts venir, qui de la terra del rey Robert, qui del principat de la Morea, qui de tot aquell pays, be DCC cavallers francesos. E com los hach ajustats, ajusta be XXIV millia persones de peu, Grechs del ducat.

³ Mascom los CC homeus de cavall dels Cathalans e els CC de peu vaeren que a de veres se feya, anaren s'en tols ensemps al compte e digueren

li: « Senyor, nostres germans son aci; que nos vaem que vos volets destroyr, a gran tort e a gran peccat; per que nos vos deyem: que ab ells volem anar a murir. E axi desafiäm vos ens espedim de vos. » E lo compte dix que anassen a la mala ventura, que bo era que murissen ab los altres. E axi tols plegats anaren s'en mesclar ab la companya e pensaren tujt de arrenegar batalla. (Chap. 240.)

⁴ E aquells de la companya qui-u saberen, ab llurs mullers e ab llurs infants exiren los en un bell pla prop Estives. E en aquell lloch havia un pantan; e d'aquell pantan la companya se feu escut. (Idem, ibid.)

⁵ Au premier moment, ils avaient cru que cette querelle était un prétexte dont les Français et les Catalans se servaient pour se débarrasser d'eux-mêmes, et ils s'étaient tenus immobiles et éloignés de la lutte: « E els Turchs e els

bon droit, aida si bien la compagnie que de tous les sept cents chevaliers il n'en échappa que deux ¹. Tous les autres périrent, ainsi que le comte et les autres barons de la principauté de Morée, qui tous étaient accourus pour anéantir la compagnie. . . . Et là périrent aussi tout ce qu'il y avait d'hommes de cheval du pays. Et des gens de pied, il en mourut plus de vingt mille. La compagnie s'empara du champ et gagna avec cette bataille tout le duché d'Athènes².

Nicéphore Grégoras ne parle pas de ce premier accord du duc d'Athènes avec les Catalans, rompu ensuite par un refus de paiement; il dit au contraire que, malgré les instances des Catalans, qui demandaient à traverser son territoire pour se jeter ailleurs, il refusa toutes leurs offres avec hauteur et se prépara dès ce moment à la guerre qui se termina par sa mort et par la perte que les Français firent du duché d'Athènes. Ce morceau de Nicéphore est clair et bien écrit. Nicéphore suit les Catalans depuis leur départ de Gallipoli jusqu'à leur séjour en Thessalie et il ajoute ³ :

« Au retour du printemps ⁴, les Catalans, ayant reçu des Thessaliens de grandes richesses et des guides, franchissent les montagnes qui s'étendent au delà de la Thessalie, et, traversant les Thermopyles, viennent placer leur camp dans la Locride et sur les bords du Céphise. Ce grand fleuve découle des cimes du Parnasse et dirige son cours à l'orient, ayant au nord les Opuntiens et les Locriens, au sud et au sud-est toute la partie méditerranéenne de l'Achaïe et de la Béotie; puis, sans se diviser et toujours considérable, il arrose les champs de la Livadie et de l'Haliarte; puis, se partageant en deux branches, change son nom en ceux d'Asope et d'Ismène; enfin, sous le nom d'Asope, coupe l'Attique en deux pour aller se perdre dans la mer, et sous celui d'Ismène va se jeter dans la mer d'Eubée, tout près d'Aulis, où autrefois, dit-on, dans leur navigation vers Troies, abordèrent et s'arrêtèrent pour la première fois les héros grecs.

« Aussitôt que le seigneur de Thèbes et d'Athènes et de tout ce ter-

Turcoples anaren s'en ajustar tots en un lloch, que nos volgren mesclar ab la companya, pensant que nos faes ab acordada pensa dels uns e dels altres, per destroyr ells; e axi volgren estar tots plegats a la vista. » (Chap. 240.)

¹ Boniface de Verone et Roger Deslaur de Roussillon.

² Voyez Muntaner, p. 477.

³ Nicéphore Grégoras, livre 7, chap. 7.

⁴ De l'an 1309.

ritoire, nommé, comme je l'ai dit, *megas-kyrios* (grand sire), par corruption du nom de *megas primmikerios* (grand primecier) qu'il portait autrefois, eut appris l'arrivée des ennemis, il refusa, malgré les vives instances des Catalans, de leur donner passage sur ses terres pour aller se jeter de là où bon leur semblerait; mais il leur parla au contraire avec la plus grande hauteur, les poursuivit de ses moqueries, comme des gens dont il ne prenait nul souci, et pendant tout l'automne et l'hiver s'occupa de réunir ses forces pour le printemps suivant ¹.

« Au printemps, les Catalans passèrent le Céphise et placèrent leur camp non loin des rives du fleuve, sur le territoire béotien, décidés à livrer bataille en ce lieu. Les Catalans étaient au nombre de trois mille cinq cents hommes de cavalerie et trois mille d'infanterie, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de leurs prisonniers, admis dans leurs rangs à cause de leur habileté à tirer de l'arc. Dès qu'il leur fut annoncé que l'ennemi s'approchait, ils labourèrent tout le terrain où ils avaient résolu de livrer bataille; puis, creusant à l'entour et y amenant des cours d'eau tirés du fleuve, ils arrosèrent copieusement cette plaine, de manière à la transformer pour ainsi dire en un marais et à faire chanceler les chevaux dans leur marche par la boue qui s'attacherait à leurs pieds et dont ils ne pourraient qu'avec peine se dégager.

« Au milieu du printemps, le seigneur de ce pays se présenta enfin, amenant avec lui une nombreuse armée composée de Thébains et d'Athéniens, et de toute l'élite des Locriens, des Phocéens et des Mégariens. On y comptait six mille quatre cents hommes de cavalerie et plus de huit mille hommes d'infanterie. L'orgueil et l'arrogance du prince² dépassaient toute borne raisonnable; car il se flattait, non-seulement d'exterminer en un instant tous les Catalans, mais de s'emparer de tous les pays et de toutes les villes de l'empire jusqu'à Bysance même. Mais il arriva le contraire de ses espérances; car, en plaçant toute sa confiance pour l'exécution de son entreprise en lui seul et non dans la main de Dieu, il devint bientôt la risée de ses ennemis. En voyant cette plaine couverte d'un si beau vêtement de verdure, et ne soup-

¹ De l'année 1310.

² Le duc d'Athènes.

connaissant rien de ce qui avait été fait, il poussa le cri de guerre, exhorta les siens, et avec toute la cavalerie qui l'entourait s'avança contre l'ennemi qui, en dehors de cette plaine, se tenait immobile sur le terrain, attendant son attaque. Mais avant d'être parvenus au milieu de cette plaine humide, les chevaux, comme s'ils eussent été embarrassés par de lourdes chaînes, et ne pouvant, sur ce terrain humide et glissant, poser leurs pieds avec fermeté, tantôt roulaient dans la boue avec leurs cavaliers, tantôt, débarrassés de leurs cavaliers, s'emportaient dans la plaine, et tantôt, sentant leurs pieds s'enfoncer, restaient immobiles au même lieu avec leurs maîtres, comme des statues équestres de cavaliers. Les Catalans, encouragés par ce spectacle, les accablèrent de leurs traits et les égorgèrent tous; et, s'élançant avec leurs chevaux sur la trace des fuyards, les poursuivirent jusqu'à Thèbes et à Athènes, et attaquant ces villes à l'improviste, s'en emparèrent avec facilité, ainsi que de tous leurs trésors, de leurs femmes et de leurs enfans. Ainsi, comme dans un jeu de dés, la fortune ayant tout à coup changé, les Catalans devinrent maîtres de la seigneurie d'Athènes et mirent fin à leurs courses vagabondes, et jusqu'aujourd'hui ils n'ont pas discontinué d'étendre de plus en plus les limites de leur seigneurie. »

Le chroniqueur de Morée donne la date précise de cette bataille décisive, dans laquelle succomba Gautier, dont il mentionne, comme Muntaner, les projets et l'alliance avec les Catalans.

« A son arrivée en Morée, dit-il ¹, le duc Gautier de Brienne trouva dans le pays la Grande Compagnie catalane (mandée par Guy II son prédécesseur), à laquelle étaient réunis plus de mille Turcs. Il convint alors avec eux de porter la guerre en Romanie afin de s'emparer de la Vlachie. Mais lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la place de Domocos, une grande dissension et des symptômes de jalousie se manifestèrent entre les Catalans et le duc. Les Catalans conçurent une vive haine contre le duc d'Athènes; et celui-ci, excité à la fois et par cette fierté naturelle aux Français et par les mauvais conseils qu'on lui donna, s'engagea dans une bataille où il fut défait et tué. Le Megas-Kyrat, son pays, fut alors occupé par la compagnie catalane, qui y règne

¹ *Chronique de Morée*, page 169.

encore aujourd'hui. Ce combat eut lieu le lundi 15 mars de l'an 6817 de la création du monde, la septième indiction ¹ ! »

En suivant l'ère mondaine de Constantinople, adoptée encore aujourd'hui en Grèce, et d'après laquelle la naissance de Jésus-Christ tombe l'an 5508 de la création, ou plutôt 5507, en ne comptant pas l'an 0 du monde, l'année 6817 du chroniqueur de Morée répond à l'an 1310 de Jésus-Christ, calcul conforme aux faits.

Je donne pl. IV, n° 5, une monnaie que je crois devoir attribuer à Gautier de Brienne. Je la dois à la complaisance de M. Le Normand. Elle n'a jamais été publiée. On y voit :

Au droit, non plus la croix comme dans les deniers tournois des de La Roche, mais un écusson entouré d'un anneau guilloché, et autour cette légende G. DVX ATENES *Galterius dux Athenes*.

Au revers, la croix surmontée d'une croix plus petite et entourée de l'anneau, avec cette légende TEBES CIVIS.

Jeanne de Chastillon, veuve du duc Gautier, se réfugia à Naples, puis en France avec les deux enfans, Gautier VI et Isabelle, qu'elle avait de lui.

Il existe aux Archives du royaume², sous l'année 1320, deux actes de Jeanne de Chastillon, duchesse douairière d'Athènes.

Le premier est une transaction conclue entre Jeanne de Chastillon, duchesse d'Athènes, comtesse de Brienne et de Liches (Lecce), et sa fille Isabelle, d'une part, et de l'autre part son fils Gautier, duc d'Athènes, par laquelle elle cède son douaire à son fils.

Le second est une autre transaction entre la même duchesse Jeanne et son fils Gautier, au sujet de diverses dettes.

Gautier VI, duc titulaire d'Athènes.

Gautier VI, fils de Gautier V et de Jeanne de Chastillon, continua à porter le titre de duc d'Athènes, bien qu'il restât presque toujours étranger à la Grèce. Il épousa en premières noces Marguerite de Sicile, fille de Philippe, prince de Tarente et d'Ithamar; et en secondes noces Jeanne de Brienne, mais sans avoir d'enfant.

¹ Ο πολέμος έγινε ημέραν γὰρ δευτέραν
'Στας διακρίνεται τοῦ μηνός, ὅπου τὸν λόγον μάρτυρ.
Ἐν ἔτει τρέχοντι χρόνιον ἀπὸ κτίσεως κόσμου

Ἐξέως χυλίδων δι καὶ διακοσίων τε,
Καὶ σὺν αὐτοῖς καὶ δισμὶ ἑπτά, ἑξήκοντος δι ἑδμήτου. (P. 169.)

² Carton J. 378.

En 1325, Charles, duc de Calabre et fils de Robert, roi de Sicile, l'envoya, comme son vicaire général, pour prendre possessions de la seigneurie de Florence ¹.

En 1331, il chercha à reprendre son duché sur les Catalans; mais tous ses efforts furent vains, et il vint en France, où on le trouve, en 1339, dans les guerres contre les Anglais.

Sa conduite avait été prudente et habile pendant la première époque de son gouvernement de Florence. Quelques années après, en 1342, il fut choisi par les grands de Florence eux-mêmes et par quelques-unes des familles populaires les plus puissantes², pour seigneur de la commune de Florence; mais ayant voulu transformer cette dignité, à laquelle il avait été librement appelé, en celle de prince souverain et despotique³, il fut chassé en 1343.

Gautier retourna ensuite en France, où il fut élevé à la dignité de connétable, et mourut à la bataille de Poitiers en 1356.

Isabelle.

A la mort de son père Gautier VI, Isabelle hérita du duché titulaire d'Athènes, qu'elle porta dans la maison d'Enghien par son mariage avec Gautier d'Enghien. Elle eut de lui six enfans. L'aîné mourut avant son père; le second, Sohier, hérita du titre de duc d'Athènes; le troisième, Jean, de celui de comte de Lecce; et le sixième, Guy, alla chercher fortune en Grèce et obtint la seigneurie d'Argos.

Tobiesen Duby a attribué à tort à ce Gautier d'Enghien une monnaie frappée en Morée. Je l'ai restituée à Gautier V de Brienne.

Sohier.

La possession du duché d'Athènes ne fut qu'un titre pour Sohier, qui ne chercha jamais à obtenir la propriété réelle. Il mourut déca-

¹ Macchiavelli, *Istoria Fiorentina*, liv. 2, pag. 28, édition de Florence, 1831, en 1 vol.

² On remarque parmi elles celle des Acciaiuoli, dont les descendans devaient remplacer à Athènes la famille de ce Gautier, auquel leurs ancêtres contribuèrent à conférer la seigneurie

de Florence.

³ Voyez Macchiavelli, liv. 2, page 33. Cet épisode est écrit avec une vigueur de pensée et une fermeté de style que possédait seul Macchiavelli.

pité en 1367. De son mariage avec Jeanne de Condé il laissa un fils nommé Gautier.

Gautier.

Ce Gautier, cinquième du nom d'Enghien, fut tué à Gand en 1381¹, et ne laissa après lui aucun héritier. En lui s'éteignit le titre de duc d'Athènes.

DUCS D'ATHÈNES ET DE NÉOPATRAS.

Après la prise du duché d'Athènes, les Catalans se contentèrent de nommer un gouverneur provisoire, en attendant les ordres du roi Frédéric de Sicile, dont ils prétendaient toujours dépendre. Frédéric conféra successivement le titre de duc à plusieurs de ses enfans². A dater de ce jour le titre de duc d'Athènes et de Néopatras³ est resté l'un des titres des rois de Sicile-Aragon, puis de leurs descendants les rois d'Aragon, puis des rois de Castille et de tous les rois d'Espagne qui les ont suivis.

DUCS D'ATHÈNES DE LA MAISON ACCIAIUOLI.

Au moment où s'éteignait en France avec Gautier d'Enghien, en 1381, le titre de duc d'Athènes, un membre de cette même famille des Acciaiuoli de Florence qui avait contribué à appeler Gautier de Brienne, duc d'Athènes, à la seigneurie de Florence⁴, cherchait à ressaisir en Grèce et la réalité du domaine et le titre de duc d'Athènes. On trouve dès 1333 un Nicolas Acciaiuoli attaché au service de l'impératrice Catherine de Valois⁵ et la suivant à Patras après la mort de Philippe de

¹ Voyez Froissart.

² Voyez Muntaner, chap. 242, page 479 et suivantes de ma traduction.

³ Les Catalans allèrent étendant toujours leurs conquêtes dans l'Épire; mais ceci est étranger à

mon sujet, qui est tout français.

⁴ Voyez Macchiavelli, livre 2 de son histoire.

⁵ Du Cange, *Histoire de Constantinople*, liv. 8, page 213 de mon édition.

Tarente son mari. Il fut élevé ensuite à la dignité de grand connétable de Sicile ¹.

A son départ de Morée, Nicolas Acciaiuoli ² y laissa pour gouverneur l'aîné de ses neveux, nommé Renier ou Nerio ³. Ce dernier s'attacha au service de l'impératrice Marie de Bourbon, comme son oncle s'était attaché à celui de sa belle-mère Catherine de Valois, et fut quelque temps son chambellan. Son père lui avait probablement laissé en Morée quelques fiefs qu'il voulut accroître, et lorsqu'après la mort de son mari Robert en 1364, Marie de Bourbon alla s'établir dans sa principauté de Morée, Nerio acheta d'elle et de son fils Hugues de Chypre les baronnies de Vostitza et de Nevelet, achetées par l'impératrice elle-même de Guillemette de Charpigny, héritière de leur premier possesseur Hugues de Charpigny ⁴. A peu près à la même époque il devint seigneur de Corinthe ⁵. Il était à cette époque devenu si puissant que, dans le traité conclu par les feudataires français de Morée avec Amédée de Savoie il est stipulé expressément que Renier Acciaiuoli conservera la principauté de Corinthe ⁶.

Les progrès d'Amurat et de Bajazet contre l'empire grec venaient d'appeler l'attention des puissances européennes sur ce malheureux pays. Une ligue fut conclue, en 1389, entre le pape, les rois de France et de Naples et les républiques de Venise, de Gênes et de Florence, et les armées des alliés se préparèrent à prendre position en Grèce ⁷. Nerio Acciaiuoli profita habilement de l'occasion pour grandir son impor-

¹ Il avait sans doute emmené avec lui quelques personnes de sa famille en Grèce et il n'oublia pas leur avancement, car en 1358, ayant été envoyé au pape, il obtint l'archevêché de Patras en Morée pour son neveu Jean Acciaiuoli, fils de Jacques. (Du Cange, t. 2, page 259.)

² Ils s'appelaient ainsi de la corporation des ouvriers en acier, dans laquelle ils étaient classés à Florence.

³ Summonte, liv. 3, pag. 470.

⁴ Voyez la *Chron. de Morée*, page 48.

⁵ Il est désigné sous ce titre dans une lettre adressée par Grégoire XI, en 1370, à Louis, roi de Hongrie, à Jean, prince d'Anilloche, régent du royaume de Chypre, à Raymond Bérenger, grand-maître de Rhodes, aux ducs de Venise et

de Gênes, à Renier Acciaiuoli, seigneur de Corinthe, François Gattilusio, seigneur de Mételin, François Georges, marquis de Bodonitza, gouverneur du duché d'Athènes et de Néopatras, Frédéric, roi de Sicile, Léonard de Tocco, comte de Céphalonie et duc de Leucade, Hermolao Minotto, vénitien, seigneur de Lisernes, Nicolas dalle Carceri, seigneur de l'Agiopegge, etc.

⁶ Item, prefatus dominus princeps confirmabit egregio militi, domino Nerio de Aczaolis castellaniam Corinthi. (Voyez cet acte à sa date dans mon mémoire.)

⁷ Ce fut à la suite de cette guerre qu'eut lieu la célèbre défaite de Nicopolis en 1396. (Voyez Froissart et Boucicaut.)

tance en Morée et il réunit sa bannière à celle de Ladislas, roi de Naples, arrière petit-fils de ce Jean de Sicile, comte de Gravina, puis de Duras, qui avait cru obtenir la principauté de Morée en se faisant fiancer de force avec Mahaut de Hainaut, princesse d'Achaïe, veuve de Louis de Bourgogne. Et en effet Ladislas, qui, dans le partage des dépouilles que les alliés s'étaient fait d'avance, se réservait l'Attique et le Péloponnèse, sans doute par souvenir des prétentions de son ancêtre Jean de Gravina, fit acte de suzeraineté en concédant par la patente suivante, en l'an 1394, à Nerio Acciaiuoli, et, à défaut d'héritier mâle de Nerio, à ses frères, le duché d'Athènes¹, dont Nerio Acciaiuoli avait eu le projet et l'espoir de s'emparer d'abord.

« Ladislaus, Dei gratiâ, Hungarie, Jerusalem, Italie, Dalmatie, Dacie, Servie, Galicie, Lodomire, Comanie, Bulgarieque rex, Provincie et Forcalquieri ac Pedemontis comes, universis presentes litteras inspec-turis, tàm presentibus quàm futuris.

« Cùm merenti quod tribuitur dignè ad ejus conjunctos et postereros propagatur; quo sequitur ut graviora prestantur obsequia dum collata nascuntur munera ad posteros transitura; sanè attendentes constantis fidelitatis et grandium et utilium servitiorum viri magnifici Nerii de Acciajuolis, militis, consilarii et fidelis nostri dilecti, nec non sumptus et labores varios quos sublit in acquisitione ducatus Athenarum, illiusque revocatione de manibus nonnullorum emulorum nostrorum qui dictum ducatum contra nos occupatum tenebant, eidem Nerio ac suis heredibus in perpetuum, civitatem et ducatum predictum Athenarum, cum terris, castris, fortalitiis, casalibus, villis, omnibus vassallis, juribus et pertinentiis omnibus ad diotum ducatum spectantibus, per patens privilegium nostrum concessimus, ipsumque Nerium in ducem Athenarum prefecimus per seriem dicti nostri privilegii, hec et alia plenius continentis.

« Noviter autem considerantes quòd idem Nerius legitimis masculis presentialiter caret liberis, nec volentes quòd premissa per nos sibi facta concessio, sicut plerumque solet accidere, ad personas extraneas

¹ Voyez dans *Atene Attica* di Francesco Fanelli, avvocato veneto. Venezia, 1707, in-4°, p. 290. Fanelli y donne de fantaisie les portraits des ducs d'Athènes de la famille Acciaiuoli, et

d'assez complets détails sur leurs personnes. Je renvoie à cet ouvrage, n'ayant moi-même à donner ici qu'une notice fort succincte sur cette famille.

derivetur, inducentibus presertim nos ad id meritis constantis devotionis ac fidei tam dicti Nerii quàm viri magnifici Donati de Acciajuolis de Florentiâ, militis, predicti Nerii fratris, nostrique similiter consilarii et fidelis dilecti, ac grandibus, utilibus et fructuosis servitiis que fratres ipsi clarissime memorie domino regi Carolo tertio, reverendo domino genitori nostro, dum viveret, et nobis etiam fideliter et utiliter prestiterunt, et hactenùs quoque prestare fructuosè ac quotidie non desistunt, ob que instinctu merite rationis inducimur ut dictos fratres favorabiliter et munificè prosequamur, moti quoque certis considerationibus atque causis, eidem Donato, de certâ nostrâ scientiâ ac cum assensu reverendissimi in Christo patris, domini Angeli, tituli sancti Laurentii in Damaso presbyteri cardinalis, apostolice sedis legati, ac sernissime domine domine Margarite, Dei gratiâ regnorum predictorum regine, reverende genitricis nostre, et bailorum nostrorum, presentiarum tenore concedimus quòd, in casu quod Nerius idem absque legitimis filiis masculis ex suo corpore derelictis ab hac vitâ decederet, etiam si legitime filie femine ex eo superessent, prefatus Donatus, frater suus, vel ipsius Donati filii legitimi masculi sexus qui tunc superstites fuerint, etatis et gradus inter eos prerogativâ servatâ ac majori natu minori prelato, succedant et succedere debeant eidem Nerio in dictis ducatu et civitate Athenarum, cum terris, castris, omnibus vassalibus, juribus et pertinentiis. De dictâ nostrâ scientiâ, et cum consensu ac auctoritate quibus suprâ, nostreque potestatis plenitudine aptos reddimus, habiles et capaces, lege seu constitutione, consuetudine, capitulis et rescriptis quibuscumque contrariis nullatenùs obstituris. Filie verò predictæ, si que tunc ex dicto Nerio superessent, vel in capillo perstiterint, quas ex nunc (in casu obitus dicti Nerii sine legitimis masculis decedentis, si quidem dictus Donatus vel ejus legitimi filii masculi superstites fuerint) à compendio dicte successionis excludimus, per dictum Donatum vel prefatos suos filios de paragio debeant maritari.

« Volumus autem et presentibus declaramus quòd, tempore obitus dicti Nerii sine prefatis legitimis filiis masculis, si quando bene placiti Dei fuerit, decedentis, prefatus Donatus vel ejus filius primogenitus, aut primogeniti filius qui tunc superstes fuerit, venire ad nostram curiam teneatur, et debeat denunciare in eâdem curiâ obitum dicti Nerii,

legiumque, pro dictis ducatu, civitate, terris, castris et bonis, prestare in manibus nostris homagium et fidelitatis debite juramentum, nec non relevium propter ea curie nostre debitum eidem curie solvere, et alia adimplere ad que forsitan teneretur; et tunc, sibi concessione vel investiturâ dictorum ducatus, civitatis, castrorum et honorum, aut aliter, prout expediens fuerit, opportunè nostre littere cum clausulis et declarationibus debitis concedantur.

« In cujus rei testimonium presentes litteras et mandata fieri, et pendente Majestatis Nostre sigillo jussimus communiri.

« Datum Gajete, in absentiam logothete ac prothonotarii regni nostri Italie ejusque locum tenentis, per dominum nobilem Donatum de Aretio, legum doctorem, locum-tenentem cancellarii dicti regni Italie, consiliarium et fidelem nostrum dilectum.

« Anno Domini 1394, die 12 januarii, 2^a indictione, regnorum nostrorum anno 7^o.

« Nos Angelus, cardinalis, Florentie legatus et bailus concessimus. »

Nero Acciaiuoli avait épousé depuis quelques années une Génoise de l'île d'Eubée. Fanelli la nomme Euboïde et la dit fille de Philippe Doria, de l'illustre famille des Doria de Gênes¹. Il n'en avait eu que deux filles, mariées l'une à Théodore Paléologue, despote de Misithra, fils puîné de l'empereur Jean Paléologue, et à laquelle il avait donné en dot la seigneurie de Corinthe², l'autre à Charles de Tocco, comte de Céphalonie, mort en 1430 sans enfans. Il avait de plus un fils bâtard nommé Antoine, auquel il laissa en mourant la seigneurie de Thèbes et ce qu'il possédait en Béotie. Il mourut en 1423.

Antoine I^{er}, fils bâtard de Nério I^{er}.

Antoine, seigneur de Thèbes, convoitait le duché d'Athènes, dont son père avait confié la tutelle aux Vénitiens pour assurer l'exécution de l'acte de concession; mais l'intervention des Vénitiens fut déjouée par Antoine, qui avait eu soin de se fortifier par le secours et l'adhésion

¹ Je ne sais sur quel fondement Du Cange (tome 2, page 312) la dit fille d'un Génois nommé *Protaine*; ce nom n'est pas génois.

² Théodore n'ayant pas eu d'enfant de ce ma-

riage, Corinthe passa aux autres despotes de Misithra de la maison de Paléologue, et tomba entre les mains des Turcs le 6 août 1458.

d'Amurat. Il épousa la fille d'un prêtre, et n'en ayant aucun enfant, il se décida à faire venir de Florence pour lui succéder deux des neveux de son père, Nerio et Antoine, fils de François, frère de Donat et de Nerio I^{er}.

Antoine II.

Antoine, quoique le plus jeune, succéda à son parent Antoine I^{er}, et força son frère à retourner à Florence. Il épousa Marie Melissène, parente des seigneurs de Messénie. Ce fut sous son administration que Mahomet II s'empara de Corinthe. Il laissa après lui un fils nommé François qui n'arriva que plus tard au duché.

Nerio II.

Nerio, frère aîné d'Antoine, ne fut pas plutôt informé de sa mort qu'il accourut et se fit reconnaître comme duc d'Athènes. Il mourut laissant un fils nommé François.

François I^{er}.

Ce François ne doit être mentionné que pour mémoire. Sa mère était éprise d'un jeune noble vénitien nommé Pietro Almerio², gouverneur de sa part de Romanie, et voulait en l'épousant le faire reconnaître comme duc. Ne pouvant y réussir, elle alla trouver le sultan, maître de Constantinople depuis plusieurs années, et chercha à faire agréer les prétentions de son fils François. Sa demande fut rejetée en faveur d'un cousin germain de son fils, nommé aussi François et fils d'Antoine II.

¹ Voyez ma généalogie. Du Cange dans sa généalogie fait à tort descendre Nerio, ou Renier, et Antoine d'un fils de Nicolas Acciaiuoli. Nicolas n'eut jamais d'enfant; son frère Jacques au contraire en avait eu un grand nombre, qui

sont désignés à côté de Neri dans l'acte authentique de donation rapporté plus haut.

² Du Cange (tome 2, page 318) le dit fils de Pierre Priuli.

François II.

Les Turcs étaient devenus si puissans depuis la prise de Constantinople, qu'aucune des petites seigneuries franques ne pouvait tenir plus longtemps devant eux. En vain les papes firent appel au duc Philippe de Bourgogne et aux autres potentats en faveur de la Grèce chrétienne, sa ruine fut consommée. François II fut d'abord forcé d'échanger, pour Thèbes et la Béotie, le duché d'Athènes, qui avait plu à Mahomet II, puis sous quelque prétexte frivole il fut mandé devant le chef des armées turques de Morée, qui le fit assassiner, et ce qui restait des seigneuries des Francs de ce côté tomba enfin entre les mains des Turcs.

DEUXIÈME PAIRIE.

DUCHÉ DE NAXOS.

FAMILLE DES SANUDO.

Marc.

Marc Sanudo, Vénitien, avait pris part, sous le doge Dandolo, à la conquête de Constantinople. Dans la même année il fut avec Ravain dalle Carceri envoyé par le doge à Boniface de Mont-Ferrat, à Andrinople, pour négocier, au nom de la république de Venise, l'achat de Candie, donnée par le jeune empereur Alexis, avant le départ des Francs, à Boniface, qui y avait déjà quelques droits en qualité d'héritier de sa mère, fille du vieux empereur Alexis¹. Le partage de l'empire une

¹ « Nel 1204..... il marchese Bonifazio di Montferrato, avendo tolto per se il dominio dell' isola di Candia, come erede di sua madre che fu figliuola dell' Imperadore Alessio di Constantinopoli il vecchio, avuta per ragione della sua dote, deliberò di venderla, e i Genovesi la volevano comprare; ma il doge fu più vigilante e egli la comperò per nome del comune di Venezia dal

prefato marchese per certa somma di denari, che è di marchi 10,000 d'argento. E così il detto marchese poi fece carta di segurtà à Marco Sanudo e a Raban dalle Carceri che furono mandati da lui co' donari a questo effetto; il quale par che fosse in Andrinopoli. » (Sanudo, *Vite de' duchi di Venezia*, page 553, apud Muratori, tome 22.)

fois terminé, les Vénitiens reçurent autorisation de l'empereur franc de Constantinople et de leur république d'aller faire des conquêtes particulières dans toutes les îles grecques. Ce fut peu de temps après que Marin Dandolo s'empara d'Andros; que Jeremie et André Ghisi prirent possession des îles de Tine, Micon, Scyros, Schiati, Scopelos; que Filocajo Navigajoso s'empara de Stalimène; que Raban dalle Carceri de Vérone conquît Négrepont, avec la protection des Vénitiens, et que Marc Sanudo devint maître de Naxos et de quelques autres des Cyclades ¹ en 1207.

Une fois bien établi dans l'île de Naxos, Sanudo s'empara aisément, à l'aide des Vénitiens, qui achetèrent ainsi sa renonciation à Candie ², des îles de Paros, Antiparos, Sentorin, Nio, Anafi, Cinulo, Milo, Siphanto, Policandro, et il prit, avec l'agrément de l'empereur Henri et du roi de Salonique, le titre de duc des Cyclades, ou des douze îles.

Ce duché des douze îles, ou Dodécanèse, fut placé par l'empereur français de Constantinople sous la seigneurie supérieure des princes d'Achaïe ³ et devint la seconde des pairies de la principauté.

Je n'ai pu trouver aucune monnaie frappée au nom des ducs de Naxos.

Marc Sanudo mourut en 1220, à l'âge de 67 ans ⁴.

Il eut pour successeur son fils Ange Sanudo.

Ange.

Ange se distingua, à côté de Geoffroy de Ville-Hardoin, dans l'attaque contre Jean Vataces et le roi de Bulgarie, qui étaient venus

¹ Sanudo, *Vite de duchi*, page 546.

² Sanudo avait cherché à se faire déclarer roi de Candie, mais il échoua dans cette entreprise et fut chassé de l'île. Comme il était devenu puissant, on s'accorda ensuite avec lui moyennant l'assistance qu'on lui donna contre les Cyclades. La chronique d'André Dandolo (p. 337, apud Muratori, t. 12) mentionne cette affaire de Candie :

« Duchas (Tiepolo) Marcum Sanuto Aegæi Pelagi coadjutorem (dans l'expédition contre la Crète

révoltée) postulat et 30 militias, illis depressis rebellibus, dare promisit..... promissaque coadjutori renuens, de palatio sub custodia ejicitur. Sed postea clam evadens Themanum intravit et cum suscepto subsidio Marcum Sanuto promissis renuntiare et insulam exire coegit. »

³ Πρώτον τὸν διδοὶ ὁ βασιλεὺς διὰ δουρίαν καὶ προΐκα ὅλην τὴν Δωδεκάνησον, καὶ τὴν κρατὶ ἀπ' αὐτοῦ. (P. 63.)

⁴ *Histoire nouvelle des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel*, par le père Sanger, 1 vol. in-12, page 31.

assiéger Constantinople en 1308. Il avait armé quatre vaisseaux¹.

Ange mourut en 1244, laissant pour successeur son fils Marc, qui a été confondu par quelques écrivains avec son grand-père.

Marc.

Marc avait vingt-quatre ans lorsqu'il devint duc de l'Archipel. On le trouve, cette même année, aidant les Vénitiens à soumettre une révolte dans l'île de Candie.

Lorsqu'en 1259 le prince d'Achaïe fit alliance avec le despote d'Épire et marcha contre l'empereur en Pélagonie, Sanudo avait reçu, comme les autres feudataires, l'ordre de se réunir à l'armée française de Morée. Son contingent avait été fixé en secours maritimes, et il devait coopérer avec six vaisseaux à l'attaque des forces grecques. Au moment où Marc Sanudo arriva, le prince Guillaume de Ville-Hardoin venait d'être fait prisonnier à Castoria. L'expulsion de Baudoin de la ville de Constantinople en 1261, l'abandon fait par Guillaume de Ville-Hardoin, en 1263, de trois places fortes de Morée à l'empereur grec pour sa rançon, et l'alliance conclue à Nymphée en 1261, entre les Grecs et les Génois, rendirent fort précaire la possession des seigneuries vénitiennes. Les habitans de Milo se révoltèrent, à l'instigation des Génois; mais ils furent soumis par Marc Sanudo, qui mourut vers la fin de l'an 1263.

Guillaume.

Guillaume était âgé de vingt ans au moment de la mort de son père. Il n'apprit pas plutôt le retour de Guillaume de Ville-Hardoin dans sa principauté, qu'il accourut près de lui pour le prier de renouveler la guerre contre les Grecs plutôt que de se soumettre au traité conclu avec eux et dont le pape pouvait le dispenser. La guerre recommença bientôt en effet, et le duc de Naxos, réuni aux Vénitiens, attaqua et vainquit la flotte grecque commandée par le général Philanthropinos². L'arrivée de Jean Paléologue avec des forces nombreuses embarquées

¹ Sauger, page 41.

| ² Voyez la *Chronique de Morée*.

sur tous les vaisseaux marchands qu'on put trouver dans le port de Demetriade, put seule arrêter leur dérouté complète. Guillaume Sanudo ramena dans son île six des bâtimens qu'il avait pris ¹.

Guillaume mourut en 1283, laissant trois fils, Nicolas, Jean et Marc.

Nicolas.

La *Chronique de Morée* mentionne ce Nicolas comme ayant épousé Jeannette ², fille de Hugues de Brienne et de la veuve du duc Guy I^{er} d'Athènes, fille de Jean-Théodore Ducas. En 1295, Nicolas marcha avec le général vénitien Morosini contre les établissemens génois de Galata et de la mer Noire et ils obtinrent quelques avantages; mais l'année suivante la victoire passa du côté des Génois, et Nicolas Sanudo fut fait prisonnier. Mis en liberté trois mois après, il aida Benoît Zaccaria dans sa conquête de Chios, et mourut à peu de temps de là sans laisser d'enfans de sa femme, avec laquelle il ne vivait pas en bonne harmonie ³.

Jean.

Jean s'appréta à entrer dans les ordres lorsque son frère mourut. Il était alors veuf et avait une fille nommée Florence, qu'il maria avec Jean dalle Carceri, seigneur tiercier de Négrepont. Son troisième frère, Marc, chercha à lui disputer la succession de Nicolas; mais Jean l'apaisa en lui cédant en propriété l'île de Milo, et fit reconnaître son gendre Jean dalle Carceri comme son successeur. Jean mourut vers 1299.

Florence et Jean dalle Carceri son premier mari.

Jean était fils de François dalle Carceri, fils aîné de Guillaume dalle Carceri et d'Hélène de Mont-Ferrat. Tout ce qu'on sait de Jean, c'est

¹ Sauger, p. 88.

² ὁ πρῶτος εὐλογηθὴς
τὴν συγγένειάν σου, σὶ λαλῶ τοῦ δόμου, τὴν γυναῖκα
ἀφ' οὗ γὰρ ἐπαίξασιν, ὡς τὸ ἔργον τὸ φέρος.
Ἐκείνη ἐγγαστρέφθη, ἔσχε θυγατέρα,
τῆς ἑταίρας τὴν ἀνύμασιν, οὕτως τὴν ἀπαύσαν
ὅσον ἐκαστέρας, καὶ ἔσχεαι τοῦ νομοῦ

Ἄνδρα γὰρ τῆς ἰδέσθαι τὸν μιστὴ Νικολάον.
Τὸ ἐπὶ αὐτὸν ἦτον ντὶ Σανούς, δοῦλος ἦτον Ἄξις. (P. 188.)
³ Τίανον οἷα ἐποιέσων
Ἡ ἀφ' οὗ αὐτονομίαν τοῖς τὸ πρὸς τοὺς ἀναπείσων
Ἦ τὸ πρῶτον καὶ εἰς τὰ νησιὰ, τὰ εἶχε μιστὴ Νικόλαος.
(*Chron. de Morée*, page 188.)

qu'il eut quelques débats avec les Catalans, et mourut peu de temps après le duc Gautier d'Athènes, vers 1310 ou 1311, laissant un fils unique nommé Nicolas dalle Carceri, encore en bas âge.

Florence et Nicolas Sanudo Spezzabanda son second mari.

Après la mort de son premier mari, Florence épousa son cousin Nicolas Sanudo, petit-fils de Marc, frère de Guillaume, qui était le grand-père de Florence. Nicolas se distingua surtout dans les expéditions contre les Turcs, et en 1330 il contribua à remporter sur eux une grande victoire sous les ordres de l'amiral Jean de Chepois, amiral de France, qui commandait les galères françaises et papales.

Une seconde campagne navale fut moins heureuse. Clément VI, séduit par l'ambitieux Cantacuzène, prêcha une ligue contre Orkhan, successeur d'Othman, et y enrôla le roi de Chypre, les Vénitiens, les Génois, les chevaliers de Rhodes et le duc de Naxos.

« Henri, patriarche de Constantinople et légat du Saint-Siège, était, dit le père Sauger ¹, le chef de toute l'armée navale; Martin Zaccaria commandait quatre galères du pape; Pierre Zeno, cinq des Vénitiens; Édouard de Beaujeu, quatre du roi de Chypre; un commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, six de la religion et Nicolas Sanudo les siennes. Robert, prince d'Achâie, donna deux galères, et Catherine de Valois sa mère, qui gouvernait cette principauté au nom de son fils, contribua encore à cet armement par ses soins et son argent; les Génois avaient douze vaisseaux. »

Le combat eut lieu le 17 janvier 1345, près de l'île de Scio; les confédérés y furent défaits et Nicolas Sanudo y fut tué.

Il ne laissa de Florence qu'une fille mariée à Gaspard de Sommerive ².

Nicolas dalle Carceri.

Nicolas dalle Carceri avait fixé sa résidence dans l'île de Négrepont, qui lui appartenait en propre du droit de son père. Il prit part à la ligue de 1370 contre les Turcs et fut assassiné en 1372 par François

¹ Page 165.

² Voyez la généalogie des Sommerive.

Crispo, qui avait épousé une Florence Sanudo, fille de Marc et cousine germaine de sa mère Florence.

FAMILLE DES CRISPO.

François Crispo.

François Crispo fut, en 1372, reconnu duc de Naxos par les Vénitiens pour prix de la cession de l'île de Négrepont, qui avait appartenu à Boniface. Bajazet avait étendu ses conquêtes de ce côté et la menaçait d'une destruction prochaine lorsqu'il fut fait prisonnier de Tamerlan.

François Crispo mourut à l'âge de soixante-dix ans, laissant après lui cinq garçons, Jacques, Jean, Nicolas, Marc et Guillaume, et une fille nommée Pétronille, mariée à Pierre Zeno, noble vénitien.

Jacques.

Son accession au duché servit de prétexte à une guerre maritime entre ses alliés les Grecs et Mahomet I^{er}. La flotte turque fut défaite par Lorédan dans les eaux de Gallipoli. Je ne fais qu'indiquer les points principaux de cette histoire, qui appartient plutôt à l'histoire de la domination vénitienne¹ qu'à celle de la domination française.

Jacques mourut sans enfans en 1438.

Jean.

Il eut pour successeur son frère Jean, à la fois d'après l'ordre naturel de succession et d'après la substitution faite par leur père Fran-

¹ L'histoire de la domination des Pisans, des Vénitiens et des Génois dans l'Archipel est un point fort intéressant de l'histoire moderne. Un de mes amis, M. Zinkeisen, en a fait l'objet de ses études spéciales; déjà un volume, *l'Histoire de Candie*, est prêt à paraître sur ce sujet. Personne n'est aussi bien que M. Zinkeisen en état de traiter ces questions, car il est à la fois savant et homme d'esprit.

çois. Afin de ne pas voir son règne troublé, comme l'avait été celui de son frère, par des querelles de famille, il assigna à ses frères une partie du duché. Guillaume eut Namfio, Nicolas eut Santorin et Marc eut Nio et Therasia.

Jean fut mêlé à toutes les guerres des Vénitiens contre Amurat I^{er} et assista à la prise de l'isthme de Corinthe, qui devait entraîner plus tard la perte de toute l'Achaïe.

Il laissa en mourant un fils nommé Jacques.

Jacques.

Les succès des Turcs allaient être couronnés par la prise de Constantinople en 1453, quand Jacques prit possession du duché. Les Vénitiens jugèrent que la politique leur prescrivait la paix avec un ennemi aussi formidable que Mahomet II, et Jacques, compris dans le traité, fut reconnu par Mahomet II comme duc de Naxos.

Il mourut à vingt-cinq ans, laissant sa femme grosse de huit mois.

Jean-Jacques.

La duchesse accoucha heureusement d'un fils posthume qui fut nommé Jean-Jacques, mais qui ne vécut que treize mois. Il n'est donc compté que pour mémoire au nombre des ducs de l'Archipel.

Guillaume.

Le troisième fils de François Crispo, Guillaume, seigneur de Namfio, succéda à son petit-neveu au duché de Naxos. Il était alors âgé de soixante ans, et ne posséda le duché que pendant un an. On attribue sa mort à l'activité des eaux thermales de Milo.

François.

Le quatrième fils de François Crispo, nommé Nicolas, seigneur de Santorin, était mort quelques années auparavant laissant un fils nommé François, qui succéda à son oncle Guillaume.

L'an 1470 Mahomet s'empara de Négrepont.

François mourut en 1472, laissant deux enfans, Jacques et Jean.

Jacques.

Jacques, fils aîné de François, épousa la fille de David Comnène, empereur de Trébisonde. Les chrétiens firent alors des armemens considérables contre Mahomet II ; mais un traité, dans lequel le duc de Naxos fut compris en 1478, vint mettre fin aux débats. David Comnène, beau-père de Jacques, fut détrôné, puis quelques années après mis à mort à Constantinople. La belle résistance des chevaliers de Rhodes et la mort de Mahomet II, en 1481, protégèrent pour quelques années encore l'existence de Naxos.

Jacques mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, ne laissant après lui que deux filles.

Jean.

Jean était d'abord destiné à être chevalier de Rhodes, afin de pouvoir posséder une belle commanderie de son ordre dans l'île de Naxos. Un peu avant la mort de Jacques il avait été déclaré par son testament héritier de la principauté, au préjudice de ses deux nièces, filles de Jacques. Il fut reconnu comme duc de Naxos ou de l'Archipel, et mourut cinq ans après, en 1487, laissant un fils nommé François.

François.

François se conduisit avec beaucoup de courage dans la guerre que les Vénitiens firent à Bajazet, soutenus par l'alliance du roi de France Louis XII. Il mourut vers 1508, laissant un fils nommé Jean et une fille.

Jean.

Jean succéda à son père dans le duché de Naxos. En 1522 Soliman s'empara de Rhodes malgré la belle défense du grand-maître

l'Île-Adam. En 1527, Barberousse, son amiral, prit possession de Naxos au nom de Soliman, et laissa Jean dans son duché, mais sous la reconnaissance de la Porte. En 1537 Jean écrivit à cette occasion la lettre suivante aux puissances chrétiennes :

« Joannis Crispi Ægei maris Naxique ducis, Bizantini imperatoris tributarii, ad Pontificem Romanum, et Christianos principes epistola.

« Joannes Crispus Ægei maris et Naxi dux, Bizantini imperatoris tributarius, Paulo tertio Romano Pontifici et Carolo quinto Romanorum imperatori ac Ferdinando Romanorum et Francisco Gallorum, atque reliquis regibus, et principibus christianis. S. D.

« Quantâ animi consternatione, quantoque dolore ac cruciatu me ac mea omnia Byzantino tyranno dediderim, non ignorat Deus, ille unus humani cordis humanique consilii perscrutator et inspector, arcanorumque omnium cognitor. Ne autem vos etiam fallat, quâ id de causâ factum sit, quò brevius potero explicabo. Siquidem cùm vestra imprimis haud dubiè intersit, vehementer opto, non enim excusandi mei studio, quàm vestrâ ipsorum salute, ne christiano desim officio, idem quoque particulatim nostris literis vobis innotescere. Proinde attentis auribus et animis rem omnem ut sese habet quæso accipite. Cum proximo itaque maio et junio è Ponto et Propontide maximus Solimanus centum et quinquaginta triremes, ac biremes octoginta, et præter has hippagines, ac onerarias, et actuarias naves centum et septuaginta, centumque simul alia non unius generis navigia, eodem tempore primo in Ægeum mare, ac subinde in Ionium, et in Hadriaticum, demùm ad Epiri littora emisisset, ipse itinere terrestri cum centum et aliquot ultra millibus, partim equitibus, partim peditibus, nullo non armorum ac telorum genere instructis (quæ omnia procul dubio ad aures vestras pervenere) Appolloniam rectam contendit, Italicum bellum sive solus sponte suâ, seu cum sociis principibus (ut fama erat) ex conducto primo quoque tempore suscepturus. Ut igitur illuc appulit, majorem et meliorem classis partem, in quâ decem mille pedites lectos et duos mille equites robustissimos imposuerat, in Appuliam præmisit. Quæ copiæ, ut in continentem fuerunt expositæ, oppida et urbes aliquot, brevi tempore deditione ab incolis ultrò facta partim barbaricæ classis, barbaricique terrore exercitûs, quem majus in dies incrementum accepturum ferebatur, partim etiam opera reguli

Uxenti aliquot ante annos regno pulsi, et fœdere idcirco atque societate cum aliquot aliis imperialibus Masumetano juncti, in potestatem perfacile redegere. Cùm autem ad castra Appollonica ex Ciliciâ fuisset allatum Sophi, Persarum regem (sive id simulate ageretur vulgareturque, seu ita esse verè constaret) jam bellum parare, ac paulò post in Mesopotamiam descensurum, tyrannus Byzantinus animadvertens sociorum vires, et apparatus opinione infirmiores ac tardiores, veritus etiam si solus bellum id sumeret, ne res ex animi sententiâ parum procederet, flexo aliorum consilio ex Appuliâ copias, et classem cum ingenti virorum et militum, ac preciosæ suppellectilis prædâ, quam improbus Mahumetanus ab iis qui se dediderant antea ceperat in Epirum, præter communem omnium fermè spem revocavit. Simulato igitur in Thraciam reditu quem præmisso rumore de Persico bello fucaverat, dum Corcyreum fretum classis innocua præternavigatura à plerisque existimatur, quod proximis diebus præstiterat, cùm Appolloniam peteret, insulam circumquaque ea navigiis bellicis propè septa, animo intercipiendi quadraginta triremes ac totidem fermè alia minora navigia, aliquot item naves vestrorum firmissimum robur, vestramque certissimam tutelam Venetorum, quæ inquam illic (ut notissimum est) in anchoris stabant, callidus barbarus occupari mandat. Corcyrei nihil tale suspicantes non ignari pacis, quæ plures quidem ante annos confecta proximè inter Solimanum vosque Venetos firmata fuerat, ubi vestras triremes oram solvere ac vela ventis dare, paulòque post Turcicam classem appellere, et armatos milites inexpectato in littus emitti cernunt, pavefacti subito hostium adventu, se se illicò in fugam convertunt, alii devia nemora reconditasque specus, alii præruptos excelsosque montes petiere, pars circa urbis mœnia rupi asperrimæ impositæ se recepere. Complures igitur utriusque sexûs mortales principio à Turcis in suburbio intercepti, cæsi sunt; quamvis (ut postea compertum est) multo plures etiam in insulâ passim abditi inventi, qui ad primum hostium descensum diffugerant, capti ac interfecti sint. Cùm autem præter priores milites ex Bathroto lacisque finitimis quadraginta mille milites transportati in insulam fuissent, Corcyra urbs admotis tormentis et aliis machinis bellicis tertio nonas septembris, à Barbaro obsideri cœpta est. Verùm cùm perdifficilis impendio munitæ, arduoque in loco sitæ urbis expugnatio videretur, largissimis præsertim

per eos dies de cœlo imbribus assiduè decidentibus, cæptam obsidionem (id Optimo Maximoque Deo in animum illi suggerente, tum Corcyreorum jam fame frigoreque pereuntium, cum vestro omnium beneficio, nam eò propiorem magisque in conspectu, atque eò infestiorum hostem haberetis, si in urbe potitus fuisset) decimo die penitus soluit, incensis interea suburbanis ædibus amplissimis et penè innumerabilibus, sacellis item ac templis, aliisque locis cùm sacris tum prophanis, ex quibus geminæ permagnæ civitates erigi ac construi potuissent, devastatisque prius agris, villis provinciisque aspectu jucundissimis, et verè Alcinoiis, insulæque plurimæ sui ex parte consumptæ, prædæ ex his denique quàm maximæ hominum, auri et argenti, aliorumque bonorum abductæ et navibus impositæ; quæ omnia rapacissimus et alieni appetentissimus miles Mahumetanus duo de viginti dierum spatio ut Corcyram invaserat, passim depopulatus fuerat. Hæc cùm Solimanus ita egisset, advocatum ad se classis præfectum in Hellespontum redire jubet. Ipse cum terrestribus copiis, misso interim ad vos Venetos nuntio, qui propensum et benevolum ejus animum testaretur, et integrum ad mutuam reconciliationem utrinque reditum superesse proponeret, Hadrianopolica via Candania regredi quamprimum constituit. Cùm autem propter Zaginthus classis ea præterveheretur, nautici milites nocturno tempore, luporum more, quibus peranica nox est, in insulam descendere, ac centum et ultra miseros agrestes, quos ex diurno labore defatigatos et propterea dormientes invenerant, captivos (immò servos) reddidere. Illinc digressus præfectus, cum Zagynthiorum urbem magno virorum præsidio firmatam intelligeret, et jam ad resistendum paratam, ad Cytheram versum tenuit, tentatæque arcis illius loci expugnatione, cùm res ea parum ex voto procederet, octingentis et ultra utriusque sexûs hominibus captis, abacto insuper omni Cythereorum pecore cum dominis, et succensis domibus quæ circa oppidum et in insulâ frequenti virorum et mulierum copiâ habitatæ passim constructæ erant, inde in Ægeum revertit; illatisque damnis et malis permagnis et innumeris in eo cursu maritimo tam Monembasiensibus quàm Neapolitanis, ad Æginam non ignobilem insulam, maritimis fortissimis viris frequentem ac satis opulentam contendit. A quâ cùm non procul abesset, præmissis nunciis ad urbem prætorem et cives ad deditionem cùm promissis tum minis sollicitat. Recusantibus autem

iis, et jam palam resistentibus, signo dato pugnam infert. *Æginetæ* pugnam non detrectant, et audacter sese contrà offerunt. Committitur prælium atrocissimum. Plurimi ex hostibus primo congressu caduntur. Demum cùm barbarus cœde suorum admodum indignatus, immisso recenti supplemento militum, pugnam reintegrasset, cùm parva manus et jam ex acri longâque dimicatione fessa tot *Mahumetanorum* millia sustinere haud posset, *Æginetas* retrocedere ac intra urbem sese recipere compulit. Itaque, ulturus audaciam *Æginetarum*, è navibus tormenta et missilia non pauca extrahi, et uno atque altero in loco apponi mandat, dirutâ igitur majore nemorum parte, quo patientior militibus aditus foret; quàm maximo datur impetu, et conatu urbem adortus, extemplo capit, et eodem tempore expugnat. *Æquatis* autem mœnibus solo, deprædatisque civium bonis, ac domibus combustis, viros *Æginetas* omnes ad unum obtruncari jubet. Fœminas verò tum nobiles, tum ignobiles, ne ullus sævitiae locus reliqui fieret, ad stuprum nautis et militibus promiscuè concedit. Quas inquam postmodum unâ cum infantibus et pueris navibus oneratas, quæ jam ex ingenti multiplicique præda fatiscebant, et in *Atticam* ejectas, *Byzantium* ad durissimam et perpetuam servitutem trahi imperat. Deletis penitus *Æginetis*, pari propemodum impetu ac immanitate *Parios* et proximos atque aliorum locorum incolas aggreditur. Quos omnes momento fermè superatos, debellavit, depopulatusque est, resistentibus et adversantibus, senibusque pariter interfectis, arreptis ad hæc juvenibus qui cædi superfuerant, et remigio addictis, adolescentibus verò constupratis et ablegatis ad claustrum illud percelebre *Constantinopolitanum*, unde sanè pueri illuc introducti, puberes jam effecti et militarem jam disciplinam edocti, nullo non die in perniciem *Christianorum* postmodum educuntur. Hæc atque alia id genus atrocissima et nefandissima cùm sub oculis propè nostris fierent, vix uno aut altero die interjectis, ecce classis ad nos haud præter opinionem et expectationem remis velisque simul acta repente adnavigat, immò advolat. Accurrunt ad urbem pavidi trepidique cives et agrestes, mares fœminæque, desertis totius insulæ locis, desertis domibus, relictâque suppellectili majori ex parte. Fit ingens turba; coeunt, lachrymantur omnes ac vociferantur; it clamor cœlo. Quæ inquam in extremis periculis plerumque contingunt, haud nanque ignorabatur, quid ad *Naxum* classis ad-

ferret. Ut igitur ad nostra littora est appulsum et in ipsis descensum, infidi et inhumani hostes Mahumetani in turrim et domos proximas irruunt, nemineque illic reperto, cellas frumentarias et vinarias atque olearias effodiunt, exhauriunt, evertunt, domosque ac turrim demoluntur. Interim autem à præfecto classis nuncius ad nos ascendere et advenire adfertur, mandata quædam expositurus, proinde fandi copiam petere. Id cum nobis significatum fuisset, et si ægrè, attamen ita sentientibus et volentibus plerisque, concessimus ut in oppidum et in Ducarium subinde nostrum impius nuncius introductus fuit. In hæc verba sine ullâ præfatione prorumpit. « Si te ac insulas locaque tua « Constantinopolitano imperatori (immò verò jam totius Asiæ atque « brevi totius Europæ domino futuro) sponte subieris, ipsius gratiam « facile promerueris. Sin effeceris secus, ipsius odium et indignationem « tibi denuncio. » Hisquædam alia in eandem fermè sententiam subdit, fatus: « Si te dedideris, integra salvaque omnia tua erunt; alioquin, si re- « cusaveris, gratiæ locus nullus supererit; quin immò te ac uxorem, et « liberos civesque, ac subditos omnes propediem unà pessundabimus. « Adest classis potentissima, robustissimus victorque miles; adsunt « armamenta omnia expugnationi idonea. Ab Æginensibus, Pariis, « atque aliis Cycladum regulis exemplum et consilium sume. Pro- « clara est fortuna tua ni desipis, cum ex alienis malis valeas, tuo mederi « nolis, et cum liceat esse incolumi, sponte detrectes. » His auditis nuncium christianum hominem aliquantisper secedere mandavimus, ut interim consuleremus ac decerneremus quid facto opus esset. Itaque eo amoto, pavidi omnes, et merore ipso penè confecti, consilium iniimus, et cum non pauca in utranque partem strictim, ut ratio temporis ferebat, exposita fuissent, cum nec opes ad repugnandum, nec vires ad resistendum tanto furori nobis suppeterent, nec vestrum aliquis (ut par fuisset) auxiliator accederet, nec aliunde subsidiarius miles, subsidiariave classis expectaretur, intuiti omnia plena timoris et miseriorum, cogitantesque nos impendenti periculo prædæ ac cædis jam obnoxios, cum inter omnes ita constitisset, necessitate coacti, cui adversari nemo sanè potest, re jam desperatâ et conclamatâ, condiciones demum perindignas et periniquas accepimus, rati magis è re ac usu christiano esse atque futurum, si mortales penè innumerabiles, quos habeat nostra insula clarorum olim virorum ingeniis et monumentis

affatim celebres ad feliciora tempora servarem (quæ utinam me superstitie contingant) quàm si in nullum usum et commodum me atque illos servituti atque neci objicerem, et in commune reliquorum detrimentum communemque jacturam unà omnes perditum irem. His igitur causis compulsus, qua fortissimum quenque vestrum ad idem meritò compulissent, Mahumetano tyranno, tertio Idus novembris, deditionem feci. Ita illius jugum simul et imperium subii, pollicitus ad hæc, ut annuatim quinque aureorum millia tributi nomine, et jam iis ante tempus persolutis, quò placatiorem dominum mihi redderem. Quæ summa tametsi major et gravior à nobis atque à civibus nostris æstimetur quàm duci pauperi et regnò pertenui conveniat, integrè tamen quotannis à nobis enumerabitur, id quod declinandi evitandique magis adversi et atrocioris infortunii gratiâ perfecturum me planè profiteor. Quanquàm haud ignoro aliquot post annos idem mihi quoque procul dubio eventurum (nisi ipse Christus redemptor noster suppetias attulerit, vestrisque sedatis et pacatis controversiis atque dissidiis vos in unum composuerit, et ad sumendum bellum adversus potentissimum et penè invictum hostem compulerit) quod octogesimo ab hinc anno Constantino Paleologo novissimo Græcorum imperatore evenit, qui bello fatigatus fractusque, cum ab Amuratâ Turcorum rege pacem in conditione impetrasse, ut ei ac successoribus perpetuò annum tributum penderet, id quod etiam quotannis fideliter præstitit, contra omnia humana divinaque jura, à Mahumeto, ipsius Amurati filio et successore, octavo anno post initum et percussum cum patre fœdus de imperio Constantinopolitano exturbatus et ejectus fuit ac pariter occisus. Arrigite proinde aures et oculos, animosque intendite, principes, dum res vestra integra et incolumis est, ac dum vobis aliena vecordia, alienaque pericula et mala prodesse possunt; nolite vobis ipsis deesse, immò verius obesse, ne, si communis hostis vos sigillatim invaserit, quod habet in animo, et sibi de vobis, utpote semper discordibus perfacile pollicetur, eandemmet aleam et fortunam subeatis, quam equidem proximè subii, et plures ante me principes indignè subierunt, præsertim cùm in hoc tempore Solimano auri argentique vis sit, ea imperii magnitudo, is militum exercitatissimorum numerus, id robur et obsequium ac fides, et ea terrâ marique potentia assiduis christianorum concertationibus quæsita, et maximum ac incredibilem

propè in modum aucta , ut non solum vobis tametsi concordibus et in unum coactis (quod difficilimum est ad fidem) palam resistere, verum etiam molestiam et vim quàm maximam inferre valeat, quod reipsà certissimum intelligetis, ubi ferocissimus barbarus felici rerum suarum successu meritò elatus, ac plurimis jam victoriis effervescens, sequenti anno (id quod die noctuque meditatur, et undequaque molitur) vos omnes terrestri maritimoque bello fuerit adortus. Quare interea date operam, quæso (vestrâ omnium salute non odio dictum arbitremini), ut post tot bellorum civilium turbines tantasque tempestates quot quantisque hactenus ultrò citròque jactati estis, inter vos denique, ut discordes præoccupaverit (ut veteris instituti morisque vestri est, ac immitissimus ac fallacissimus barbarus maximopere cupit, et clam nititur, dum uni callidè arridet ac blanditur, ut alium intercipiat et opprimat) universos postmodum, more majorum suorum, brevi tempore perdat ac deleat; unde, conversis oraculis Prophetarum, unum in toto orbe terrarum ovile, Mahumetanum scilicet, unumque omnium pastor, Mahumet, nostrâ culpâ fiat. Quod ne cui vestrum mirum videatur aut impossibile putetur, laudatissimum et comprobatissimum illud nostrigenis auctoris testimonium in medium proferam; qui inquam parvas res concordia crescere, maximas discordia dilabi ac interire censuit, memoriaque prodidit. Verùm ne plus æquo Crispo nostro tribuere me ducatis, accipite oraculum ab ore Christi prophetarum minutissimi olim emissum, qui (ut testantur quatuor divini illi Evangelici præcones) regno dissidenti interitum et desolationem interminatus est. An obscurum est ducentorum et quatuor, sive (ut alii malunt) ducentorum et triginta annorum spatium Othomani familiam christianorum principum odiis et contentionibus mutuis adductam et plectam, cum à primordio sui privata et pertenuis esset, multo ampliora et opulentiora, firmioraque imperia passim in orbe terrarum sibi comparasse (pace vestrâ dictum velim) quàm vos licet omnibus regnis vestris in unum positus, et cum illis regnis collatis cuncti teneatis et possideatis? Expergiscimini quapropter, et deposito antiquo veterno, aliquando (immò quàm primum) resipiscite, revalescite, rerumstrarum eventum prospicite, calamitates ac infortunia vestra, si non præsentia (utinam equidem mentiar) at saltem impendentia et futura ex alienis miseriis cogitate, perpendite, metimini, omnique su-

blatâ morâ, ut veros christianos reipsâ haud solo nomine decet, dum Persico bello distrahitur noster hostis, unanimiter (quamvis serò prope modum id fiet) arma parate, arma capescite, Mahumetanas provincias magnanimiter invadite, immanem belluam terrâ marique primi fortiter impetite, vexate et infestate. Quo auspice et favente Deo Optimo Maximo cujus omnipotentiae plurimum dare ac fidere vestrarum partium est, ereptis vobis locis et regionibus, ereptoque sanctissimo sepulchro Servatoris Nostri Jesu Christi, illum exuere ac denudare possitis. Vocat vos beata immensa illa Trina Majestas cœlestis ad hoc laudatissimum certamen et bellum; ad hunc gloriosissimum triumphum invitat Christiana pietas cœtusque reliquus christianus; hortatur vestrum munus et officium; admonent promissa ipsi Christo duci et imperatori nostro à vobis facta; excitant propinqui et finitimi Turcorum imperio populi, ut nonnullis vestrum subjecti, ita ipsorum ignavia simul et avaritia ex parte aliquâ neglecti, et aliorum quorum non interest nequitia et iniquitate penitus destituti, ac prædæ crudeliter indubitato expositi; Exstimulat infinitus numerus captivorum Christianorum compedibus ferreis catenisque vinctus, reliquo gregi libero non impar, qui inquam Mahumetano tyranno durissime ac dolentissime servit; arctat vestra ipsorum tutela et salus; urget miserandum et flebile plurimorum principum exitium et excidium; cogit, aut cogere decet imminens discrimen, ne cum regnis et imperiis vestris libertatem et vitam pariter amittatis, atque ita erroris et delicti admissi pœnas, tum superstites sub hoc cœlo, tum brevi defuncti sub alio, ut gravissimas sic etiam meritissimas luatis. Haud sanè pauca supersunt, quæ hoc in loco aptè accomodatèque memorare possem, cùm de naturâ et moribus, tum de armis, armamentis, ordinibus et vaframentis ac de militari disciplinâ Turcorum, demumque de genere ac formâ belli, ut scilicet, et quâ inferri ac geri debeat. Verùm cùm hujusmodi aliaque id genus, utpote hinc aut aliunde ad vos sæpius allata exactissime tenere, vos verisimillimum sit et armorum peritiâ, atque animorum et corporum robore, Byzantinum imperatorem ejusque duces et præfectos superetis, et industriæ omiserim, ne longiore oratione apparatus vestros bellicos diutius remorer; imprimis cùm intelligam ab Othomano ex Thraciâ facialem jam istuc missum properare, indicendi vobis propediem belli causâ. Itaque cùm jam haud dicto sed facto opus sit, quo appa-

ratiores, magisque accinctos cùm illuc accesserit, vos offendat, epistolæ (atque utinam ita lachrymis et luctu daretur) finem imponam. Valet. Ex Naxo. Datæ cal. decemb, anno ab enixu et puerperio virginæ M. D. XXXVII. »

Jean mourut peu de temps après, laissant un fils nommé Jacques, qui fut après lui duc titulaire de Naxos, et une fille mariée à Jean-François de Sommariva, à laquelle il donna en dot les îles de Zea et de Micon.

Jacques.

La possession du duché de Naxos n'était plus qu'un vain titre sous la suzeraineté de la Porte. Jacques ne tarda pas à être mandé à Constantinople et jeté en prison; et le duché fut donné par Selim II, en 1566, à un Espagnol nommé Coronello, dont la famille s'est perpétuée à Naxos et a été chargée longtemps de la gestion du consulat de France.



TROISIÈME, QUATRIÈME ET CINQUIÈME PAIRES D'ACHAÏE.



SEIGNEURS TIERCIERS DE NÉGREPONT.

Ravan, ou Ravain.

On a vu à l'article sur Marc Sanudo que Ravan et lui avaient été chargés en 1204, par Henri Dandolo, de négocier avec Boniface de Mont-Ferrat à Salonique l'achat de l'île de Candie. Lorsque Boniface se fut installé dans son royaume de Salonique, il autorisa Ravan, qui était de Vérone en Lombardie, à aller au midi chercher à se faire une conquête de famille. Ce fut sur Négrepont que Ravan jeta les yeux. Il y avait été devancé par Jacques d'Avesnes. Notre vieux chroniqueur Ville-Hardoin parle fréquemment de ce Jacques d'Avesnes, qui fut envoyé par Boniface pour faire le siège de Corinthe; il se trouve mentionné aussi, mais comme déjà mort, à l'an 1210, dans deux lettres d'Innocent III :

« Domum Nigropontis..... et alia que tenetis, écrit-il aux Templiers ¹, in insulâ Nigropontis, à *nobili viro Ravano*, et bone memorie *Jacobo de Avennis* et *Guberto* vobis piâ devotione concessa, sicut ea omnia justè et pacificè possidetis, vobis et per vos domui vestre auctoritate apostolicâ confirmamus.

« Datum Laterani, XV kal. octobris, pontificatûs nostri anno 13^o (1210). »

Le même mois, Innocent III écrit à l'évêque de Damala :

« Suam ad nos dilecti filii, fratres militie Templi, querimoniam transmisere quòd nobilis vir *Ravanus*, dominus insule Nigropontis, quasdam possessiones à *Jacobo*, *quondam domino de Avennis*, pietatis intuitu concessas, eisdem, in anime sue dispendium, detinere presumit. Quocircâ, etc.

« Datum Laterani IV, nonas octobris, anno 13^o (1210). »

On voit donc qu'à cette année 1210, Ravain dalle Carceri était déjà établi comme seigneur de Négrepont et qu'il avait succédé à Jacques d'Avesnes, qui était mort à l'époque citée, après avoir fait un premier établissement à Négrepont.

Une autre lettre d'Innocent III de l'année 1212 prouve que cette même année Ravain se maria à une veuve avec laquelle il avait été lié pendant la vie de son mari :

« Supplicavit nos, écrit Innocent à l'archevêque d'Athènes, dilectus filius nobilis vir *Ravanus*, dominus Nigripontis, ut cum, pietatis intuitu, quamdam nobilem, quam ipsius viro vivente cognovit, velit modò ducere in uxorem, dignaremur cum eo super hoc misericorditer dispensare. Quocirca Fraternitati Tue per apostolica scripta mandamus quatenus prefato nobili, nisi forsan eidem vivente viro suo fidem dederit, seu mulierem ipsam in nece viri constiterit machinatum, ut cum ipsâ legitimè contrahat concedas auctoritate nostrâ liberam facultatem, dum modò aliud canonicum non obsistat.

« Datum Laterani, VIII kal. junii, pontificatûs nostri anno 15^o (1212). »

Je n'ai pu trouver dans aucun monument contemporain trace de Ravain dalle Carceri après cette année.

¹ Collection de Baluze, tome 2, p. 480.

DE Guillaume.

Les détails de l'histoire de la conquête primitive de Négrepont ne sont pas assez connus pour qu'on puisse déterminer comment Guillaume avait réuni entre ses mains les trois seigneuries d'Eubée, qui dès l'origine avaient appartenu à Jacques d'Avesnes, à son père Ravain et à un nommé Guibert.

Ce qu'on sait de lui, c'est qu'il devint, en 1243, roi de Salonique. Je renvoie à ce que j'ai dit de lui à l'article Salonique. Après sa mort on trouve de nouveau les baronnies de Négrepont divisées entre ses trois fils : François obtint Chalcis; Conrad obtint Loréa; et une fille, mariée depuis à son parent Boniface, obtint Carystos. Guillaume avait de plus conquis l'île de Scyros.

François.

Je ne puis mentionner ici que le nom de ce seigneur tiers de la branche aînée; les documens historiques contemporains ne fournissent aucun fait sur son compte ¹.

Jean.

Son fils Jean épousa Florence Sanudo, fille unique de Jean Sanudo, sixième duc de Naxos, et héritière du duché. Tout ce qu'on sait sur son règne, c'est qu'il eut quelques démêlés avec les Catalans aussi bien qu'un de ses parens nommé Boniface de Vérone. Ce Jean est le même que Muntaner, en racontant la manière dont Tibaut de Cépoys, envoyé en Grèce au nom de Charles de Valois, fit arrêter Fernand de Majorque

¹ Ce fut probablement de son temps qu'arriva le fait suivant, mentionné par la chronique de Dandolo :

« Secundo ducis anno (1270), dominatores territorii Nigropontis, dissentiente Andrea Dandolo, Venetorum bajulo, cum 17 galeis Asiam minorem Paleologo subditam invadunt, et maximam commissam predam redeunt. Tunc Paleologus indi-

gnatus, cum potente stolo castrum Orey obsidet et 20 galeas bene armatas in Nigroponte quas domini insule pro removenda obsidione miserant, posuit in conflictum, et multos nobiles feudatarios captivos conduxit..... Hic dux, ante creationem suam, feudum à principe tenebat Achaie, quod postea retinuit. » (Chronique d'André Dandolo, p. 379, apud Muratori, tome 12.)

en 1308, appelle Jean de Nisi ou de Nixia, à cause de son mariage avec l'héritière de Naxos ¹. A la même occasion Muntaner mentionne son parent Boniface ². Autant qu'il m'est possible de le conjecturer, ce Boniface devait être fils ou petit-fils d'un frère de Ravain, resté à Vérone dans l'héritage de famille. Muntaner raconte que ce Boniface était arrivé de Vérone, dans la confiance de faire fortune auprès d'un second frère qui avait obtenu du premier duc d'Athènes, Guy de La Roche, une seigneurie ³ en Négrepont; mais qu'arrivé dans le duché il trouva que son frère était mort depuis moins d'un mois, laissant deux fils et une fille, et que le duc Guy ou Guillaume II d'Athènes, fils de Guy I^{er} de La Roche, charmé de ses belles manières et de son courage, lui avait fait épouser, sept ans après son arrivée ⁴, la fille d'un des seigneurs tiers de Négrepont ⁵. Muntaner ajoute que ce dernier Boniface n'eut qu'une fille, qui fut ainsi héritière de la troisième partie de la cité, de la ville et de l'île de Négrepont et de treize châteaux forts sur la terre ferme dans le duché d'Athènes, et qui épousa Alphonse-Frédéric, fils naturel du roi Frédéric de Sicile, dont elle eut beaucoup d'enfants. Muntaner a connu personnellement Boniface et sa fille, âgée alors de huit ans, et en parle avec de grands éloges ⁶.

¹ « E com aquesta traycio hagren feyta (l'arrestation de l'infant Fernand de Majorque à Négrepont) micer Tibaut de Cipoys lliura lo senyor infant à micer Joan de Nisi, senyor de la terça part de Negrepont, e quel menas al duch de Tenes, e quel guardas per micer Carles, e que faes ço que ell li manaria. » (Chap. 235.)

² « E axi venguem nos a la ciutat de Negrepont; e com fom a la ciutat, los capitans digueren al batle (bail) de Venecia que faes cridar: que tot hom qui hagnet haut res del meu, que mo retas, en pena de cors e d'haver. E axi mateix micer Joan de Nisi e micer Bonifaci de Verona faeren atretal com hagren vista la carta d'En Tibaut de Cipoys. » (Chap. 237.)

³ « E es veritat quel senyor de Verona, que es bona ciutat en Lombardia, hach tres fills. E la hu, ço es lo major, ell feu hereu de Verona; e aquell que venia apres, arrea ab XXX cavallers e ab XXX fills de cavallers, el trames a la Morea al ducat de Tenes. E aquell qui era duch de Tenes, pare d'aquest duch de qui ara vos parlo, recebe lo molt volenterosament, e dona li molt

del seu, e feu lo gran rich hom, e li dona muller ab molt gran riquesa, e feu lo cavaller. E hach de sa muller dos fills e una filla. » (Chap. 244.)

⁴ « En aquesta vida vixque be VII anys. » (Chap. 244.)

⁵ « E encara vos do per muller la filla de aytal baro, qui es comesa en mon poder, qui es dona de la terça part de la illa e de la ciutat de Negrepont. » (Idem.)

⁶ « E donaren li (les Catalans à Alphonse Frédéric) per muller la filla de micer Bonifaci de Verona, a qui era romas tot ço que micer Bonifaci havia, ço es la terça part de la ciutat e de la vila e de la illa de Negrepont, e be XIII castells en la terra firma el ducat de Tenes. E axi hach aquesta donzella per muller, qui fo filla d'aquest noble hom qui fos lo pus savi e lo pus cortès rich hom que creu que hanch naixques..... E axi N' Alfonso Fraderich hach per muller aquesta gentil dona qui es de pare e de mare dels nobles homens de sanch qui sien en Lombardia. E la mare, qui fo muller de micer Bonifaci, fo filla

Ce même Boniface, après l'arrivée de Muntaner, avait assisté au grand combat livré par Gautier de Brienne, successeur de Guy II de la Roche, contre les Catalans, et avait échappé, lui deuxième, sauvé par les Catalans eux-mêmes, qui voulurent ensuite le faire leur capitaine.

« De tots set cents cavallers (les Français du duché d'Athènes) non escaparen mas solament dos, que tots muriren, e lo compte e tots los altres barons del principat de la Morea, que tots eren ven-guts per destroyr la companya. E d'aquest dos fo la hun micer Bonifaci de Verona, senyor de la terça part de Negrepont qui era molt prom e bo, e tost temps havia amada la companya; si que tantost lo salvaren quel conegren. . . . E tantost com lo camp hagren llevat preyan micer Bonifaci que fos capitani, e ell no-u volch pendre per res ¹.

De ces divers faits avancés par Muntaner, savoir :

1° La mention faite d'un second frère, parti de Vérone pour Négrepont à l'époque de la première conquête;

2° La désignation de deux fils et d'une fille comme descendants de ce premier conquérant;

3° Le nom de Jean de Naxos, seigneur tiercier de Négrepont, parent de Boniface;

Je conclus que, par une confusion assez facile à concevoir, Muntaner aura fait de Boniface un frère du premier conquérant, tandis que c'était son père et peut-être son grand-père qui était le troisième frère de Ravain dalle Carceri, et que la fille qu'on lui avait fait épouser et qui était héritière d'un des seigneurs tierciers de Négrepont était une fille de Guillaume, sœur de Conrad et de François ². Je ne suis ici que la branche aînée issue de François.

Jean, fils unique de ce François, eut de sa seconde femme, Florence Sanudo, un fils unique nommé Nicolas. Je ne connais pas d'une manière exacte l'époque de la mort de Jean.

dels nobles homens de la Morea. E per la muller hach micer Bonifaci la terça part de Negrepont. E d'aquesta dona hach N' Alfonso Fraderich infant assats. E es exida la millor dona e la pus savia que hanch fos en aquell pays, e segurament es de les pus beles christianes del mon; que yo la viu en casa de son pare, que havia

estro à VIII anys; que en casa de micer Bonifaci fom mesos ab lo senyor infant com fom presos. » (Chap. 244.)

¹ Chronique de Muntaner, chap. 240.

² Boniface aurait ainsi été non le fils de Guillaume, comme le dit le père Sauger (pages 126 et 129), mais son beau-fils.

Nicolas.

Nicolas était encore enfant au moment de la mort de son père. Florence, veuve de Jean, ne tarda pas à se remarier à un de ses parens, Nicolas Sanudo Spezzabanda, qui s'était distingué dans différentes guerres; mais il fut stipulé qu'à la mort de Florence ce serait son fils du premier mariage, c'est-à-dire Nicolas dalle Carceri, qui hériterait du duché de Naxos, et qu'en attendant il posséderait la seigneurie de Négrepont; et en effet, à la mort de Sanudo Spezzabanda, Nicolas dalle Carceri devint duc de Naxos.

Nicolas dalle Carceri fut assassiné dans une partie de chasse, en 1372, par François Crispo, qui avait épousé une parente de sa femme et qui brigait la possession du duché de Naxos, dont il s'empara en effet ¹.

Quant à l'île de Négrepont, les Vénitiens y avaient depuis longtemps un bailli ² et administraient cette île à la fois comme seigneurs supérieurs du tout et comme seigneurs réels d'une bonne partie. A la mort de Nicolas dalle Carceri sans enfans, leur domination prit sans doute un plus grand accroissement. A peu de temps de là ils y dominèrent complètement, et on a vu à mon article sur Geoffroy de Ville-Hardoin qu'ils donnèrent à cette île, en 1421, le code des Assises de Romanie comme loi du pays.

Négrepont fut conquis sur les Vénitiens par les Turcs, et est resté entre leurs mains jusqu'à la révolution de 1821.

SIXIÈME PAIRIE.

COMTÉ DE CÉPHALONIE.

Dès l'an 1207 on trouve une lettre d'Innocent III adressée à un Maione, comte de Céphalonie et de Zante ³, qui menait depuis quel-

¹ Voy. duché de Naxos. Les Crispo se vantaient de descendre de l'historien Crispus Sallustius, une inscription trouvée à Chalcis, sur un de ces baillis vénitiens, en 1273.

² Voyez dans la *Chronique de Morée*, page 38, ³ «Nobili viro Maioni comiti insularum Keph-

ques années une vie de pirate et qui lui avait demandé à rentrer dans la voie du pardon. L'Archipel tout entier était, au moment de l'arrivée des Français, un véritable foyer de pirates. L'empire grec, affaibli par tant de crimes de palais, avait à peine conservé assez de force pour exercer une apparence d'autorité dans la capitale et dans les grandes villes qui en étaient rapprochées. Quant aux provinces les plus éloignées, elles s'étaient désaccoutumées de l'obéissance depuis la première croisade, et celles qui n'étaient tombées ni entre les mains des Croisés ni entre les mains des Turcs de toute race, vivaient avec une grande indépendance municipale, ou avaient fini par devenir la proie du premier ambitieux grec ou étranger qui avait su tourner leurs passions à son avantage. Le même effet se manifesta à la décadence de l'empire français de Constantinople, lorsque les républiques pour elles-mêmes, et chacun de leurs concitoyens pour soi, travaillèrent à se faire des villes fortes comme des îles les plus aisées à défendre une conquête particulière.

Les lettres d'Innocent III nous montrent au vrai cet état d'anarchie au moment de la prise de Constantinople par les Croisés et quelques années auparavant. Ici Innocent sanctionne, dans des motifs catholiques, l'indépendance des rois de Bulgarie et fait couronner, longtemps avant le départ des Croisés de France, le roi Bulgare Jean Asan, qui promet d'être bon catholique; là il écrit au *noble comte de Céphalonie et de Zante*; ailleurs au *noble comte de Malte*¹, autre corsaire semblable au

lonie ac Jacinti. Sicut enim apostolatus nostro per tuas literas humiliter intimasti, licet hactenus quasi piraticam vitam ducens multa comiseris, in tue salutis dispendium et injuriam creatoris, nunc tamen conditionem tue fragilitatis agnoscens veniam postulas de commissis. et tam temetipsum quam terram tuam sedis apostolice potestati cum fervore omnimode devotionis exponis: ut igitur desiderii tui votum sine feliciore claudatur, Nobilitatem Tuam rogandam ducimus et monendam, per apostolica tibi scripta mandantes, quatenus aliqui discreti sacerdoti universa peccata tua humiliter confessione reveles, et ab ipso penitentiam recipiens salutarem, juxta posse tuum satisfactionem exequi studeas quam tibi duxerit injun-

gendam Datum Viterbii, XVII kal. octobris, anno decimo (1207). »

Et ailleurs, en s'adressant à l'archevêque de Patras (Viterbe, 14 des kal. d'octobre, même année 1210; — voyez la Collect. de Baluze, p. 73): « Ad nostram noveritis audientiam pervenisse quod, in insula Jacinti, que ad dilecti filii, nobilis viri Maionis, comitis Cephalonie, pertinet ditionem. »

¹ Nobili viro Henrico, comiti Malte. — Litteras quas nobis Tua Devotio destinavit ea que decuit benignitate recepimus, et earum tenore perspicaciter intellecto, prudentiam in Domino commendamus, quod et ad succursum terre sancte ferventer aspiras et ad honorem apostolice sedis diligenter intendis, devotum in utraque respec-

premier. Corfou, la Crète, Samos, étaient devenus de véritables nids de pirates. Rhodes ne devait tomber qu'un siècle après (en 1310), et pendant tout ce temps elle fut comme la propriété du premier occupant; tandis que dès 1191 Chypre, prise sur les Grecs par Richard Cœur-de-Lion, avait été donnée par lui au Français Guy de Lusignan.

La conquête des Francs en 1204, la vigueur que pendant les premières années de la conquête purent montrer les nouveaux possesseurs, et la loi féodale même à laquelle ils se soumirent, furent plutôt utiles que funestes à un pays livré depuis si longtemps à la plus complète anarchie. Ce ne fut qu'alors que l'on commença à compter la loi pour quelque chose, en voyant l'empire qu'elle avait sur les maîtres du pays eux-mêmes; ce ne fut qu'alors que les opprimés purent avoir quelque espoir de salut contre l'oppresseur, en tournant les yeux vers Rome et en contemplant l'énergie de cette puissance morale, qui, maniée par un homme aussi habile qu'Innocent III, luttait avec succès contre l'aveuglement de la puissance matérielle et forçait les plus hautains à courber la tête.

Le groupe d'îles situé entre le continent italien, l'Épire et la Morée, était tour à tour et en même temps convoité par la commune de Venise, les despotes d'Épire et les princes français de Morée.

tum habens ad Deum pro cuius reverentiâ huiusmodi propositum conceplisti; è quo, si voluntatem ad actum perduxeris, mercedem non solum eternam sed temporalem etiam consequeris, cum, secundum apostolum, pietas promissionem habet vite que nunc est et future. Sanè pensatis omnibus circumstantiis rerum et personarum, temporum et bonorum. Vix aliquid aliud etiam secundum seculi statum de negotio Crete potuisti prudentius meditari quam quod per dilectum filium magistrum Petrum acconensem, nuntium tuum, virum utique providum et fidelem, nostro apostolatu suggestisti..... Datum Laterani, VI kal. martii, pontificatus nostri anno 12^o (1209). Cette affaire de Crète, dont Innocent III, mal informé, parle avec quelque éloge, n'est rien autre chose qu'une prise de possession de la Crète, faite en 1205 à main armée par cet Henri Piscator, comte de Malte, avec le secours des Génois, qui voulaient par là détruire l'influence vénitienne. Voici comment

s'exprime à ce sujet la chronique de Dandolo :

« Eodem anno (1205) Henricus Piscator, comes Maulte, Januensium fultus navigio, Cretensem insulam invadit. Municipales tunc, Venetis subesse preelicientes, nuntios mittunt et requisitum obtinent subsidium. » (Chronique d'André Dandolo, page 331, apud Muratori, tome 12.)

.... Cumque Veneti Cretam accedere decrevisent, consilium agitur quid de conquistis urbibus facturi essent. Quas cum prosternere elegissent, Raynerius Dandolo, unus ex capitaneis, ut ejus sumtibus custodiret obtinuit; et Petro Polano et Lello Veglo eas, suo proprio nomine, custodiendas, tradidit. Ducis (P. Ziani) itaque anno tertio (1208) stolus iter arripiens, invasore fugato, quatuor ejus naves capit, et magistratalem urbem, vocatam *Candiam*, et alia illius insule fortalitia obtinuit. (Chronique d'André Dandolo, apud Muratori, page 333.)

Venise commença par s'emparer de Corfou¹, après avoir négocié avec Boniface de Mont-Ferrat l'achat de la Crète.

Les despotes d'Arta s'emparèrent de Céphalonie, de Zante, de Leucade et des autres îles qui restaient de ce côté; mais à la suite du mariage de Guillaume de Ville-Hardoin avec une fille du despote d'Arta, ces îles furent placées sous la suzeraineté des princes d'Achaïe et devinrent la sixième des pairies françaises de Morée. Quelle est la famille qui la première posséda le comté de Céphalonie après la cession de souveraineté qui suivit le mariage de Guillaume en 1258? c'est ce que je n'ai pu parvenir à bien déterminer pour le treizième siècle. Le chroniqueur de Morée nomme bien le comte de Céphalonie parmi les hauts feudataires du prince, mais il ne donne pas son nom de famille², et se contente de le désigner par son nom de baptême Richard³. Au commencement du quatorzième siècle on trouve un Jean, comte palatin de Céphalonie et de Zante; était-il fils de ce Richard, comme cela semble probable? Une pièce communiquée à Du Cange par M. de Courtenai donne quelques détails sur ce comte Jean; je la citerai pour jalonner le terrain, dans l'intérêt des recherches à venir :

« Nous *Jehan*, comte palatin, sire de Chephalonie et de Jachint, faisons à savoir à tous ceux qui ces presentes leictres verront et orront, que, comme ce soit chose que, quant l'accort du mariage de la noble dame madame *Marie*, comtesse, nostre comtesse, nostre compaignie et leal espose, fu fait, convenances furent faites entre monseigneur le très puissant despote de bonne memoire d'une part, et nostre pere le comte et nous de l'autre part⁴; et à ces convenances nous ordenames que la devant dite nommée comtesse, nostre chiere compaignie, doit estre doée de la moitié de tout nostre heritage; et à ce tenir ferme et estable nous nous jurames, nostre sire le comte et pere et nous, et tuit nostre homme, de tenir ces convenances fermes et estables et de non aler à l'encontre; et encore nous maintenant volons ces convenances tenir fermes et estables selonc nostres convenances et nostre

¹ « Qui (Renier Dandolo et Roger Premarino, envoyés par le doge avec trente et une galères) *Corphum* hostilliter aggrediuntur et tandem obtinent et muniunt. » (Chronique d'André Dandolo, à l'an 1206, p. 335, apud Muratori, t. XII.)

² Καὶ ὁ κόντος τῆς Κεφαλονίας ἦλθεν ἐξ ἄλλο μέρος. (P. 196.)

³ Οὕτως ἔπαιον ὅμοιον μὲ τὸν κόντον Ριτζάρδον, ὅπου ἦτον γὰρ τῆς Κεφαλληνίας ἐκθέτης γὰρ καὶ κόντος. (Page 196.)

⁴ Marie devait être fille du despote d'Arta.

serement; et pour ce que les convenances ne furent mie faites par devant seigneur, ne confermées selonc les us et les coustumes du pays, véez cy que de rechef confermons et octroyons, et de rechef doons nostre chiere et amée compaignie la comtesse de toute la moitié de tout nostre heritage que nous tenons, et que par raison devons avoir et tenir, tant ce qui est en demaine por demaine, que ce qui est en fié por fié, et en homage lige, tant de nos fortereices comme de tout autre chose que nous tenons en heritage et devons tenir. Et pour ce que ceste chose soit ferme et estable par nous et par nos hoirs, et que nul ne puisse aller à l'encontre, nous avons faites ces presentes lettres séellées de nostre grant séel pendant et delivrées à ladite nostre chiere compaignie la comtesse.

« Et à plus grant fermeté et pour que ceste chose soit plus estable, nous avons requis le très noble et haut seigneur, nostre bon seigneur et *cousin*, monseigneur Philippe de Savoie, prince d'Achaïe, et madame Isabeau, princesse de celle meisme princée, *nostre chiere cousine*, que ils meissent leurs seaus en ces presentes leictres avecques les nostres, en conformance de verité.

« Et requérons aussi le reverend pere en Dieu, monseigneur Jean, archevesque de Patras, par la grace de Dieu, *nostre chier frere le grand connestable*, nostre bon ami le chevalier monseigneur Gile de Lagny et monseigneur Girart de Lambruy, que ils mettent leurs seaus en ces presentes lettres en tesmoignance de verité.

« Et nous Philippes de Savoie, prince d'Achaïe, Isabiau, princesse de celle meisme princée, Jehan par la grace de Dieu archevesque de Patras, *Englebert, grand connestable de la dite princée*, Benjamin, chancelier de celle princée, Gile de Laigny et Girart de Lambruy, chevaliers, à la requeste de très puissant et noble monseigneur Jehan, comte palatin dessus dit, avons mis nostre propre seaus pendans en ces presentes leictres, en tesmoignance de verité.

« Données et escrites à Clarence à sept jours du mois d'avril de la seconde indicion, l'an de l'incarnacion 1304. »

En réunissant les renseignemens fournis par cet acte avec ceux qui me sont donnés par la *Chronique de Morée* et par Nicéphore Grégoras, voici les seuls faits qu'il m'a été possible de constater :

I. — Il y eut, vers 1263, un comte français de Céphalonie nommé Richard ¹.

II. — Ce comte Richard eut un fils nommé Jean, qui est celui dont le nom se trouve inscrit dans cet acte, duquel il résulte qu'il épousa une fille du despote, c'est-à-dire Marie, fille de Nicéphore, despote d'Étolie², et eut d'elle quelques fiefs en Épire.

III. — Ce Jean eut de sa femme Marie deux fils, Thomas et Jean, et une fille qui épousa Lionel de Sommerive³.

IV. — Thomas, l'aîné des frères, eut de violents débats avec son oncle, nommé ainsi que lui Thomas, et fils et successeur de Nicéphore au despotat. Il le tua⁴ en 1313, épousa sa veuve Anne⁵, fille de Michel Paléologue et de Marie d'Arménie⁶, et prit le titre de despote d'Acarnanie et d'Étolie.

V. — Il fut tué lui-même par son frère Jean, qui prit aussi le même titre⁷.

VI. — Jean fut à son tour empoisonné par sa femme⁸, qui s'empara de l'autorité comme régente de ses deux enfans.

VII. — Enfin la veuve de Jean et les fils qu'elle avait eus de son mari ne purent conserver ce titre, l'empereur grec s'étant emparé de l'Acarnanie et ayant emmené de force avec lui le fils du comte de Céphalonie⁹, l'autre étant sans doute mort à cette époque.

¹ Le père Sauger dit qu'il devait être d'une famille considérable de France, puisque les armes de sa famille étaient d'hermine au chef de France. (*Histoire des ducs de l'Archipel*, p. 329.)

² L'autre fille, Ithamar, épousa Philippe de Tarente, et lui porta le despotat; et, à cette occasion, Philippe de Tarente fit frapper la monnaie que je donne planche IV, n° 2, avec cette légende : PHS. P. TAR. D. (*Philippe, prince de Tarente, despote*); et sur le revers : NEPANTI (*ville de Lépante*) CIVIS. J'ai vu un bel exemplaire de ce denier d'argent conservé au Musée Britannique.

³ *Histoire des ducs de l'Archipel*, p. 329.

⁴ « Παρόντως δὲ πρὸς τοῦ δουφιοῦ πόντου Κεραιλληνίας ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνανῶν δεσπότης. » (Nic. Grég., I. VIII, c. 6.)

⁵ « Ἡ (Anne) ἔσχεν μετὰ ταῦτα, φρονέουσα Θεοῦ καὶ ἑαυτοῦ ἀδελφιδῆος πόντου. » (Id., I. VIII, ch. 1.)

⁶ « Τὸ βασίλει Μιχαὴλ παῖδες ἐκ Μαρίας τῆς ἱερᾶς βασιλίσσης καὶ τοῦ βασιλέως ἐγένοντο θῆται μὲν δύο, ἄννη καὶ Θεοδώρα, καὶ ἡ μὲν ἄννη ἀπέβηκεν πρηνὴς καὶ ἡ Θεοδώρα, τῇ ἡμετέρῃ καὶ Αἰτωλίας.

ἔρχονται. » (Idem, ibid.)

⁷ « Οὗτος γὰρ (Jean) τὸν αὐτοῦ διαχειρισμένον ἀδελφόν, ὅσπερ καὶ αὐτὸς τὸν τῆς μητρὸς ἀδελφόν, οὕτω τὴν διαδοχὴν ἐκράτισσε τῆς ἀρχῆς. » (Id., liv. XI, ch. 3.)

⁸ « Ὁ δὲ τῶν Αἰτωλῶν τι καὶ τῶν Ἀκαρνανῶν ἀρχηγὸς Ἰωάννης ὁ πόντος θανάτῳ βίαιῳ τοῦ ζῆν ἀπέβηκε, τῆς διακῆς, ὡς τὸ εἰκός, περιεβούσης καὶ αὐτὸν τελευταῖον, καθάπερ δὲ καὶ τοὺς πρὸ αὐτοῦ. . . . τῆς δὲ διακῆς οὐ σιωπᾶν εἰδικμένους ἐς τέλος ἐν τοῖς τοιοῦτοις, βίαιως καὶ οὕτως τοῦ ζῆν ἀπεβήκεν, φάρμακον παρασκευάσας λαθραῖον αὐτῇ τῇ συζύγῳ. Νοσημάτων γὰρ ὅσα ὤλεσεν ὑποφρονέμενος ἐν τῇ εἰκῇ, δαίσαμα ἢ γυνὴ τὴν ἐπιβουλὴν τοῦ συζύγου πρὶν φρονεῖν καὶ περὶ αὐτοῦ καὶ οὕτως διαδόχος ἑαίρη σὺν δυοὶ παιδαρίοις τῆς τῶν Αἰτωλῶν τι καὶ Ἀκαρνανῶν κατιστῆ ἀρχῆς. » (Id., livre XI, chap. 3, p. 536.)

⁹ Τοῦτον δ' οὕτως ἔχοντες ἀπογόνους πρὸς τὸ τῆς πολιτείας ἐκτεταμένον ἐβίδσαν καὶ εἰ Ἀκαρνανῶν καὶ οὕτως ὑποχείριος ἐτιγόνει τῇ τῶν Ὀμηρικῶν ἡγεμονίᾳ πᾶσα ἡ τῆς παλαιᾶς Ὀμηρικῆς ἡγεμονίας ἐπαρχία, καὶ οὐδὲν ἦν ἐν τῇ ἀντιπαράθετον ἐκτελεῖν. Ἀλλ' ἐπαύοντο τῇ βασιλείᾳ πρὸς Θεσσαλονίκην συνεπαρμένη καὶ ὁ τοῦ τελευταίου πόντου Κεραιλληνίας υἱός, ὃς μέλας ἐκόν, μετῴκειαν

Ce fut dans ces circonstances que l'empereur Robert de Constantinople, fils du second mariage de Philippe de Tarente, veuf d'Ithamar, avec l'impératrice Catherine de Valois, disposa de l'île de Céphalonie, ainsi abandonnée à elle-même, et en fit passer la seigneurie d'une famille française dans la famille italienne des Tocco.

La famille des Tocco était originaire de Bénévent et s'était établie à Naples sous l'empereur Frédéric II. Robert, pour lequel les trois frères Tocco s'étaient employés avec une grande activité et un grand succès pour le tirer de son emprisonnement en Hongrie, ne tarda pas à les en récompenser largement. A l'ainé, Pierre, il donna de grandes terres dans la province de Labour et d'autres dans la province d'Otrante, érigées depuis en comté par la reine Jeanne, et il le fit grand sénéchal de son hôtel. Le second, Charles de Tocco, eut les quatre baronnies de Tocco, Vituleno, Casa-Folese et Pietra-di-Tocco. Enfin le troisième, Léonard de Tocco, reçut, en 1353, le comté de Céphalonie et prit le titre de duc de Leucade.

Comme les comtes de Céphalonie, ducs de Leucade, n'appartiennent à la principauté d'Achaïe qu'au moment où les liens de suzeraineté tendaient à s'affaiblir, je me contenterai de réunir la série de ces comtes avec les faits les plus marquans dans leur généalogie, que je fais précéder de la généalogie des comtes de Céphalonie de la famille française, autant qu'il m'a été possible de m'orienter à travers cette obscurité, qui n'est éclairée par aucun des traits lumineux que jette assez souvent sur l'ensemble de cette histoire plus que sur ses détails la vaste science de Du Cange.

SEPTIÈME PAIRIE.

BARONNIE DE CALAVRYTA.

Raoul de Tournai obtint dans le premier partage de 1206 la seigneurie de Calavryta avec douze fiefs¹. Ce grand fief se conserva longtemps

ὅταν ἐκ τοῦ προεδρίου ἀναμύθην ἐς τὴν πατρίαν τοῦ ἑταίρου
καὶ τοῦ διαδοχῆ. » (Idem, livre XI, chap. 9, pages
553 et 554.)

¹ Τὸν μιστὸν τοῦ καὶ Νταυρὸς ἐπαύσαντες ὁσέως
Νὰ ἔχῃ τὰ Καλαβρύτα, καὶ οἱ διαδοχῆ.
(Chron. de Morée, p. 48.)

dans la même famille, puisque je retrouve le seigneur de Calavryta indiqué comme descendant de la famille de Tournai dans l'article XLIII des assises d'Achaïe ¹ et comme possédant une des douze grandes baronnies ou pairies françaises de Morée.

La *Chronique de Morée* est le seul monument qui nous fournisse des indications sur sa descendance. On y trouve un Jean de Tournai ² accompagnant le prince Guillaume de Naples pour secourir Charles d'Anjou contre Conradin en 1268. Il paraît être, d'après l'ordre des dates, le fils du premier conquérant, Raoul de Tournai.

Dans une autre occasion il cite un Geoffroy de Tournai ³ parmi les hauts barons qui aidèrent Florent de Hainaut de leurs conseils à son entrée en Morée, en 1291.

HUITIÈME PAIRIE.

BARONNIE DE PASSAVA.

Jean de Neuilly obtint, lors du partage de 1206, la seigneurie de Passava avec quatre fiefs, et le titre de maréchal héréditaire de la principauté française de Morée ⁴, titre transmissible, comme l'était aussi sa seigneurie, à ses descendants mâles et femelles. Cette dignité était distincte de l'emploi de maréchal ordinaire de la principauté.

Jean de Neuilly épousa la fille unique du seigneur d'Akova, Gautier de Ronchères, et n'en eut qu'une fille qui hérita de ces deux grandes seigneuries et de la dignité héréditaire de grand-maréchal. Cette fille épousa en premier mariage le seigneur de Lisarea, Gilbert de Score, dont elle n'eut qu'une fille qui hérita des fiefs de Lisarea et d'Akova. En second mariage la grande-maréchale épousa Jean de Saint-Omer

¹ « E a lo signor de Colovrata (Calavryta) che fo de Dornay (Tournai). » (Voyez page 170 de la *Chronique de Morée*, note.)

² Τὸν μιστὶ Τζάν τὸ τοῦ Τουργᾶ καὶ ἄλλους καβαλλάρους.
(Page 160.)

³ Ὁμοίως τοῦ μιστὶ Τζεφφὶ λαίνοῦ τὸ Τουργᾶ καὶ τὸν ἱέρων τοῦ λεζάν μικρὸν τε καὶ μεγάλον. (P. 193.)

⁴ Τὸν μιστὶ Τζάν δι Νάουλη τὸν Πασσαβᾶν ἰδίων τισσικᾶ ριὲ νὰ κρατῇ, φλέμβουρον νὰ βασιλέζῃ Νὰ ἦναι πρωτοστράτορας, νὰ τὰ ἔχῃ γουβὲ τοῦ. (P. 48.)

et en eut un fils nommé Nicolas, qui devint seigneur de Passava et maréchal héréditaire d'Achaïe du droit de sa mère, tandis que du droit de son père il était seigneur de Thèbes.

Cette seconde branche des maréchaux héréditaires d'Achaïe possédait depuis longtemps une grande puissance dans la principauté. Elle était issue de ce Guillaume, châtelain de Saint-Omer, qui avait épousé Ida, sœur de Jacques d'Avesnes, que nous avons vu partir avec Baudoin pour Constantinople et s'établir à Négrepont. Parmi les cinq enfans de Guillaume, deux, Jacques et Nicolas, les plus jeunes de tous, désirèrent accompagner leur oncle maternel Jacques d'Avesnes, et ils partirent en même temps que Baudoin pour Constantinople. Tous deux suivirent leur oncle Jacques d'Avesnes à Négrepont et dans l'Attique. Jacques, le quatrième frère, étant devenu veuf de sa première femme Clémence, sœur de Renaud de Dampmartin, épousa Élisabeth, princesse douairière d'Achaïe¹, veuve de Geoffroi I^{er} et mère de Geoffroi II et de Guillaume. Il n'en eut aucun héritier.

Nicolas, le cinquième fils de Guillaume et d'Ida, partit pour la croisade de Constantinople avec son frère Jacques et son oncle maternel Jacques d'Avesnes, qu'il suivit aussi dans l'Attique. Déjà, à l'année 1210, il est mentionné comme un homme puissant dans le diocèse de Thèbes². Après la mort de Demetrius de Mont-Ferrat, roi de Salonique, il épousa sa veuve, sœur de Guy ou Guillaume I^{er} de La Roche, seigneur d'Athènes³. Nicolas de Saint-Omer eut de N. de La Roche, sœur de Guy I^{er}, deux fils, Belas ou Abel et Guillaume⁴.

Bélas, Bela ou Abel, fils de Nicolas de Saint-Omer et de la sœur de

¹ « Quartus filius Guillelmi, castellani sancti Audomari et Idæ, *Jacobus* nomine, uxorem duxit nomine Clementiam, sororem comitis Rainaldi de Dammartin. Quæ sine herede defuncta, cum comite Hanonie et Flandrie Balduino ixit Constantinopolin, et ibi duxit principissam Achaie ipsam uxorem, ex qua nullum genuit heredem. » (Extrait des livres de Baudoin d'Avesnes. — *Chr. de Morée*, p. 172, note.)

² « Archiepiscopo Patrensi et episcopo Damaliensi et Nazorescensi, etc., etc.

« Exposita nobis dilectorum filiorum fratrum militie Templi petitio continebat quodd, nobilis vir Nicolaus de Sancto Aumero, diocesis

Thebane, super quibusdam terris à Rolandino et Albertino fratre ipsius, in eleemosynam concessis eisdem, ipsos contra justitiam aggravat et vexat, etc.

« Datum Laterani, XII kal. octobris, anno 13^o (1210). » (Voyez Baluze, tome 2, p. 482.)

³ « Quintus, nomine *Nicolaus*, cum alli sivit in Greclam; et ibi duxit uxorem reginam Thesalonie, sororem Willelmi de Rupe ducis Athenarum. » (Baudoin d'Avesnes, *Généal.*, id., ib.)

⁴ « Ex qua (de la sœur de Guy I^{er}) duos genuit filios, quorum primogenitus nomine *Bilas*, fratre suo *Willelmo* sine herede mortuo, etc. » (Idem, *ibid.*)

Guy I^{er} de la Roche, épousa, suivant Baudoin d'Avesnes dans ses *Généalogies*¹, la dame de Thèbes, et suivant la *Chronique de Morée*, Marie fille d'André, roi de Hongrie, veuve d'Asan², roi de Bulgarie³. Ce dernier ajoute qu'ils étaient cousins des seigneurs d'Athènes³.

La généalogie de Baudoin d'Avesnes me semble avoir fait ici une confusion entre le père, qui épousa la dame de Thèbes, sœur de Guy de La Roche, et le fils qui naquit de ce mariage et qui n'épousa pas une autre dame de Thèbes, mais Marie de Hongrie. De ce mariage Bela ou Abel eut trois enfans, Nicolas, Othon et Jean⁴.

Nicolas épousa en premières noces Marie, princesse d'Antioche⁵, et en secondes noces Anne Ange-Comnène, veuve de Guillaume de Ville-Hardoin, prince de Morée⁶. Il fut, vers l'année 1291, bail de Morée, et pendant son administration fit construire à Thèbes le beau château de Saint-Omer, dont parlent également la *Chronique de Morée*⁷ et Muntaner, et la forteresse de Navarin⁸.

Il n'est fait aucune autre mention d'Othon de Saint-Omer ni dans la *Chronique de Morée* ni dans Baudoin d'Avesnes.

Quant à Jean de Saint-Omer, il épousa Marguerite, fille de Jean de Neuilly, seigneur de Passava et maréchal héréditaire de Morée, veuve de Gilbert de Score, et transmit ainsi au fils qu'il eut d'elle, nommé Nicolas, la seigneurie de Passava avec le maréchalat héréditaire de Morée et la seigneurie de Thèbes, qui lui appartenait en propre.

Nicolas de Saint-Omer, fils de Jean de Saint-Omer et de Marguerite de Passava, est mentionné sous ce titre dans la *Chronique de Morée*⁹ et dans plusieurs actes du règne de Philippe de Savoie.

Au delà de ce Nicolas de Saint-Omer je ne trouve plus aucun renseignement sur cette famille.

¹ « Bilas uxorem duxit dominam Thebarum. » (Idem, ibid.)

² Ἡ μητέρα τους ὑπομένοντος τοῦ βασιλῆος τῆς Βουλγαρίας
Αὐτὰδέληφ' αὐτοῦ νόμιμος τὴν ἔχον ὁ πατὴρ τους
ἐκεῖνος ὁ βασιλεὺς Ἀνδρέας ἀπὸ τῶν γυναικῶν του. (P. 172.)

³ *Chr. de Morée*, page 172.

⁴ « Tres filios ex ea genuit, Nicolaum, Othonom et Joannem. » (Généalogie de Baudouin d'Avesnes.) C'est aussi ce que rapporte la *Chronique de Morée* :

Καὶ ἔκτισαν οἱ δύο ἀπὸς αὐτοῦ τοὺς τρεῖς ἀδελφούς. (P. 172.)

La *Chronique de Morée* les nomme également

(p. 171) Nicolas, Othon et Jean.

⁵ ὅς ἐστιν ἀποθανεῖν τὴν ἡ πρώτη του γυναῖκα
ὅπου ἔχονε προγαμίσσας τῆς πόλεως Ἀντιοχείας. (P. 189.)

⁶ ἑστῆν
ἐκείνη τὴν προγαμίσσαν ἑστῆν ἔχον τοῦ Μαρίας. (P. 189.)

C'est aussi ce que dit Baudouin d'Avesnes : « Nic Nicolaus patri succedens, uxorem duxit principissam Achale. » (Idem.)

⁷ Voyez mon Index géographique de la *Chronique de Morée*.

⁸ Voyez *Chronique de Morée*, page 189.

⁹ Page 189.

NEUVIÈME PAIRIE.

MARQUISAT DE BODONITZA.

J'ai fait de vaines recherches pour retrouver le nom de la famille du premier possesseur du marquisat de Bodonitza. Cette seigneurie dépendait d'abord du royaume de Salonique, et le seigneur de Bodonitza est toujours compris parmi les hauts feudataires du royaume de Thessalonique dans les lettres fréquentes qui leur sont adressées par Innocent III. Je n'ai trouvé dans aucune le moindre renseignement qui pût me mettre sur la voie. La seigneurie supérieure du marquisat de Bodonitza fut cédée par Boniface, roi de Salonique, aux princes de Morée¹, et le marquis de Bodonitza en Thessalie près des Thermopyles, continua depuis ce temps à figurer au nombre des douze hauts barons ou pairs français d'Achaïe.

Je trouve dans une lettre d'Honorius III, à l'année 1221², mention d'un nommé Guillaume, marquis de Bodonitza, comme bail ou régent de Thessalonique, sans doute après la mort du comte de Biandrate.

Zurita, à l'année 1372, et Jauna (tome 2, p. 882) en 1375, font mention également d'un François Georges, marquis de Bodonitza, qui fut nommé gouverneur du duché d'Athènes et de Néopatras au nom du roi de Sicile.

DIXIÈME PAIRIE.

BARONNIE DE CARITENA.

Hugues de Brières obtint, au moment du partage, la seigneurie de Caritena avec vingt-deux fiefs de cavaliers³. Cette seigneurie devint une

¹ Voyez *Chronique de Morée*, page 38.

² Rainaldi, page 492.

³ Πάλιν ἀπάνευς ἰδόντων τοῦ μικροῦ βουγιου λατινοῦ

Ναὶ Πριόρις τὸ ἐπικλῆν του, ἐκ τῶν Σαροτῶν τὸν ὄργον.

Εἰσοδεῖς καὶ ἀλλοτρίων πρὸς τοὺς ἀσπαράζοντες.

Τὸ κατὰ δὲ τὰς ἀρκευαίς, ἔκτισε καὶ ὁ πρὸς ἐκείνους.

Καρίτην τ' ἀνέμασιν.

(*Chr. de Morée*, p. 47.)

des douze grandes baronnies ou pairies d'Achaïe; mais elle resta peu de temps attachée à la descendance directe de Hugues de Brières. Soit que, comme Guillaume de Champlitte et Othon de La Roche, il soit retourné dans son pays de Champagne, soit, comme cela paraît plus probable d'après quelques faits rapportés par la *Chronique de Morée*, qu'il soit mort en Grèce sans enfans pour lui succéder, son fief de Caritena passa au neveu des princes Geoffroy et Guillaume de Ville-Hardoin, fils de leur sœur, de son mariage avec Geoffroy de Cicon. Geoffroy de Cicon, mari de la sœur des princes de Morée, était fils d'Odon de Cicon et, à ce qu'il me semble, d'une sœur de Hugues de Brières, et son fils, nommé Geoffroy comme lui, devint, faute d'héritier plus prochain, le successeur naturel des droits de sa grand'mère.

La *Chronique de Morée* mentionne un fait qui vient à l'appui de cette assertion. Sur la fin du premier siècle de la conquête, un nouveau Geoffroy de Brières, entendant dire que Geoffroy de Cicon-Ville-Hardoin, seigneur de Caritena, était mort sans descendance, partit à l'instant de Champagne avec ses titres de famille, vers l'an 1288, avant l'arrivée de Florent de Hainaut et pendant le bailat de Nicolas de Saint-Omer¹. Il se rendit en droite ligne auprès du roi de Naples, seigneur direct de Morée, et réclama son héritage. D'après l'inspection de ses titres de parenté, le roi l'adressa à la Haute Cour féodale de Morée pour statuer sur la justice de ses réclamations. Geoffroy de Brières ignorait : que son parent, le seigneur de Caritena, avait forfait ses droits à l'héritage après sa révolte, qui est racontée au long dans la *Chronique de Morée*; que son fief avait été confisqué, et qu'en le lui rendant ensuite, le prince Guillaume son oncle avait déclaré qu'il cesserait d'être fief collatéral et qu'il reviendrait au domaine princier en absence d'héritier direct du possesseur. Or, Geoffroy de Caritena était mort sans héritier direct, et Geoffroy de Brières, n'étant qu'un cousin germain, ne put obtenir qu'on le mît en possession de ce fief, qui fit ainsi retour au domaine du prince.

Geoffroy de Brières reçut un léger dédommagement. On lui donna le fief de Morena, et sa descendance se conserva longtemps dans la principauté française de Morée.

¹ *Chronique de Morée*, page 206.

| ² *Chronique de Morée*, sur la fin.

ONZIÈME PAIRIE.

BARONNIE DE PATRAS.

La *Chronique de Morée* nous apprend que la seigneurie de Patras fut donnée dès 1206 à Guillaume Alaman¹. On trouve, au treizième siècle, cette famille Alaman établie dans les rangs les plus élevés en Chypre, à Naples et en Morée, et on la retrouve longtemps encore après parmi les illustres familles des royaumes d'Aragon et de Majorque. L'article XLIII des Assises d'Achaïe place les seigneurs de Patras au nombre des douze pairs. Je n'ai pu retrouver aucun renseignement sur la filiation de Guillaume Alaman. Soit qu'il soit retourné dans sa patrie, soit qu'il soit mort sans héritier, son fief de Patras fit retour au domaine du prince, qui en réunit une partie à d'autres démembremens de fief pour en constituer une seigneurie de famille.

DOUZIÈME PAIRIE.

BARONNIE DE MATAGRIFON.

Cette seigneurie n'est pas mentionnée sous ce nom dans la *Chronique de Morée*, qui raconte seulement² que le prince Guillaume constitua une seigneurie particulière en réunissant plusieurs fiefs et qu'il la donna à sa fille cadette Marguerite. J'ai expliqué dans mon Glossaire Géographique de la *Chronique de Morée* comment Mata-Grifon n'était rien autre chose que la forteresse de Chlomoutzi, bâtie par Geoffroy pour tenir les Grecs en respect, d'où lui vint parmi les Français le nom de Mata-Griffon³. L'histoire de ce fief se rattachant à l'histoire de la fa-

¹ Δουάντου καλὸν ἔγραψε τρίτος μακρὸς Ἰωάννης
Μισὲρ Γουλιέλμον τὸν Πάτριον, τὸ ἑταίριον Ἀλαμάνου.
Ἡ Πάτρα γὰρ τοῦ ἔγραψε καὶ ἔχον τὴν ἀποθετίαν. (P. 48.)

1^{re} PARTIE.

² Sur la fin.

³ *Griffon* signifie *Grec* dans notre vieille langue. (V. Ville-Hardoin et Henri de Valenciennes.)

mille de Ville-Hardoin, traitée dans une autre partie de ce mémoire, il me suffira de renvoyer à ce que j'ai dit de la branche cadette de Guillaume, prince de Morée, branche qui avait pour souche Marguerite, dame de Matagrifon, sa seconde fille.

Ici se termine tout ce que j'avais à dire sur notre principauté française d'Achaïe, si féconde pendant deux siècles en grands hommes et en grandes actions, et dont l'histoire était si oubliée de leurs concitoyens.

Je terminerai par quelques renseignemens succincts sur quelques-uns des points les plus importans de l'Archipel en contact avec nos Français de Morée.

ÎLE DE RHODES.

On a vu dans la *Chronique de Morée* que, dans le partage des terres de Morée, les ordres du Temple, de Saint-Jean de Jérusalem et Teutonique obtinrent un bon nombre de fiefs. A la suite de querelles avec Henri de Lusignan de Chypre, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem se décida à quitter cette île pour aller s'établir à Rhodes, que les chevaliers conquièrent en effet en 1310, et la suppression des Templiers deux ans après (1312) vint les enrichir de leurs dépouilles. Ce fut le grand-maître Foulque de Villaret qui opéra la conquête de l'île de Rhodes. Il eut pour successeur un autre Français, Héliou de Villeneuve, de 1319 à 1346. M. Friedlaender a fait graver une monnaie frappée par ce dernier et j'ai cru devoir la réunir à celles que je donne dans ce volume. On la trouve pl. IV, n° 7. On y voit :

Au droit, le grand-maître agenouillé devant une double croix placée sur quelques degrés et autour la légende : FR. ELION. D. VILENOV... DI GRA. (Frère Héliou de Villeneuve, par la grâce de Dieu.)

Au revers, une croix fleuronée dont les quatre extrémités posent sur une croix entourée d'un ovale, avec la légende OSPT L' S. IOHS IRLMI. DUX RODI (Hôpital Saint-Jean de Jérusalem, duc de Rhodes).



LES LUSIGNAN DE CHYPRE.

L'île de Chypre, qui après la Sicile est la plus grande des îles de la Méditerranée, faisait, depuis plus de huit siècles, partie de l'empire d'Orient et était gouvernée, au nom des empereurs, par un haut dignitaire, souvent de leur famille, avec le titre de duc, lorsque la mauvaise conduite de son dernier gouverneur, Isaac Comnène, en fit passer la souveraineté entre les mains des Francs.

Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, était parti de Messine en avril 1191 pour se porter au secours de l'armée chrétienne qui faisait le siège de Ptolémaïs ¹. Une tempête dispersa sa flotte. Richard, avec une bonne partie de ses bâtimens, chercha un refuge dans le port de Rhodes. Trois de ces bâtimens ayant échoué sur les côtes méridionales de l'île de Chypre, Isaac Comnène fit enlever aux naufragés tout ce qui leur restait et les fit jeter dans les cachots. Il fit en même temps refuser l'entrée dans ses ports à un autre bâtiment de Richard qui portait la reine Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume-le-Bon, roi de Sicile, et la princesse Bérengère de Navarre sa fiancée. Instruit de ces lâches procédés, Richard marcha sur l'île de Chypre, s'en empara, poursuivit Isaac Comnène dans les montagnes, le fit prisonnier, et le fit charger de chaînes d'or.

Maître de toute l'île, il l'érigea en royaume, et, après avoir fait célébrer son mariage avec Bérengère, il la fit couronner à la fois comme reine de Chypre et reine d'Angleterre; puis, après avoir pris les mesures nécessaires pour la conservation de Chypre et en avoir conféré la vice-royauté, en son nom, à Robert Truhan, sénéchal d'Anjou, il alla rejoindre Philippe-Auguste au siège de Ptolémaïs.

Ptolémaïs fut reprise par l'armée chrétienne le 12 juillet 1191, au prix des plus grands sacrifices; mais les querelles entre les Croisés d'une part, et les prétentions entre les beaux-frères de Baudouin le Méseu ou Lépreux d'une autre, au sujet de la succession au trône,

¹ Ptolémaïs avait été prise par Saladin en 1187, | 2 mois et 17 jours après la conquête de Godefroi
et quelques mois plus tard, le 2 octobre 1187, | de Bouillon.
Jérusalem tomba aussi entre ses mains, 88 ans

détruisirent l'effet des énormes sacrifices faits jusque-là. Après de longs débats, Richard Cœur-de-Lion, qui était resté dans la Terre-Sainte après le départ de Philippe-Auguste, mit fin aux prétentions rivales, en donnant en 1192 à Guy de Lusignan, celui des beaux-frères qui survivait, la propriété de son royaume de Chypre, en échange du titre de la royauté de Jérusalem, que Guy abandonna à Marie, fille de l'autre sœur de Baudoin, de son mariage avec Conrad de Mont-Ferrat. Pour s'assurer la conservation de son influence, Richard donna Marie en mariage à Henri, comte de Champagne son neveu, en exigeant d'eux qu'ils lui prêtassent serment de fidélité, en sa qualité de seigneur suzerain.

Premier roi, GUY DE LUSIGNAN. — Guy de Lusignan, une fois mis en possession de son royaume de Chypre¹, chercha à s'y fortifier en distribuant des fiefs aux trois cents gentilshommes français qui l'avaient suivi de Palestine. Il répartit aussi dans les endroits les plus dépeuplés les deux cents hommes de cavalerie et toute l'infanterie qu'il avait amenés, en leur distribuant des terres et des maisons, et en les mariant aux veuves ou filles des Français morts dans les guerres de Syrie, et qu'il avait aussi amenées en Chypre. Il fit de plus appel à tous les étrangers et promit de laisser liberté à chacun, Arménien,

¹ Voyez sur la dynastie des Lusignan les ouvrages suivans : *Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jérusalem, d'Arménie et d'Égypte*, par Dom Jauna, 2 volumes in-4°, Leide, 1747; *Chronographia e breve istoria universale dell' isola di Cipro*, par Fr. Stephano Lusignan; Bologne, 1573; *Historia de' re' Lusignani*, per Giov. Fr. Loredano, publicata da Henrico Giblet, 1 volume in-4°, Bologne, 1647; *Histoire des rois de Chypre de la maison de Lusignan*, traduite de l'italien du chevalier Henri Giblet, 2 volumes in-8°, Paris, 1722 (c'est une traduction de l'ouvrage précédent); Johan-Paul Reinhard, *Vollständige Geschichte von Cypern*, 2 volumes in-4°, Erlangen, 1766; *Om Frankernes Mynter i Orienten*, ved F. Münter, Kiöbenhavn, 1806, in-4°, de la page 24 à la page 43. L'ouvrage de M. Münter est consacré à l'histoire numismatique du royaume de Chypre. *Voyage dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine*, par Mariti, Neuwied, 1791.

Histoire chronologique de l'île de Chypre, extraite de divers historiens et composée par l'archevêque et archimandrite Cyprianos. Cet ouvrage, écrit en langue grecque vulgaire, a été imprimé à Venise en 1 vol. in-4° en 1788; c'est certainement le meilleur ouvrage et le plus complet qui existe sur l'île de Chypre. On y trouve une foule de détails locaux qu'on chercherait vainement ailleurs. Le récit de la conquête de Chypre par Richard d'Angleterre et de l'établissement des Lusignan commence à la page 117. L'auteur, après avoir raconté la prise de Chypre par les Turcs et la bataille de Lépante, récapitule ensuite succinctement les derniers événemens de l'histoire de cette île jusqu'en 1788.

En faisant quelques recherches à Londres au Musée Britannique sur le sujet du présent Mémoire, les conservateurs m'ont montré, avec la plus gracieuse obligeance, tout ce qui pouvait m'être utile. Deux volumes manuscrits m'ont surtout paru intéressans.

Copte, Maronite, Jacobite, Nestorien, Latin ou Grec, d'y professer son culte et d'y posséder une église; et en même temps il déterminait un bon nombre de Chypriotes à revenir habiter leurs maisons abandonnées, en les menaçant de donner aux étrangers tout ce qui resterait inhabité. Il déclara ensuite sa volonté de gouverner le pays conformément aux lois établies dans son ancien royaume de Jérusalem sous le nom d'Assises et administré par deux cours, la Haute-Cour, présidée par lui, la Cour Inférieure, présidée par un vicomte, et chargée uniquement des affaires civiles de police.

Il ne me paraît pas douteux que pendant ses trois années de règne Guy de Lusignan ait fait frapper en son nom des monnaies sur divers métaux; mais je n'ai pu retrouver ni sceau ni monnaie de lui. L'étude de la numismatique du moyen âge et en particulier des états français d'Orient est encore enveloppée d'épaisses ténèbres. Un savant Danois, M. F. Münter, a cherché à jeter quelque jour sur ce sujet,

Le premier est coté *Ms. Add. 8630 Mus. Brit.* C'est l'histoire de Chypre en langue italienne, par Florio Bustrone, le même qui se retrouve dans le n° 10,493 de la Bibliothèque royale de Paris. Florio Bustrone y raconte, dans son préambule, qu'après avoir consulté tous les auteurs anciens, il a lu les *Fastes des Chypriotes*, écrits en français par Philippe de Navarre; les ouvrages de Gurardo et ceux de Georges Bustron, son parent.

L'autre pourrait bien contenir l'ouvrage de Georges Bustron, mentionné ici par son parent Florio Bustron; telle est du moins l'opinion de quelques-uns des savans conservateurs du Musée Britannique, et entre autres de M. Holmes; c'est un volume en langue grecque coté ainsi : *Mus. Brit., Bibl. Arundel*, 518. Il contient le récit de tous les événemens qui se sont passés dans l'île de Chypre de l'année 1456 à l'année 1474; ils'y trouve même le récit de quelques événemens qui appartiennent à l'année 1501. Il serait intéressant d'avoir une copie de ce volume pour notre Bibliothèque royale, et les conservateurs du Musée Britannique s'y prêteraient avec la plus grande obligeance.

La Bibliothèque royale de Paris contient aussi plusieurs manuscrits intéressans sur l'histoire de Chypre. Je citerai entre autres les suivans :

10,493. — *Histoire de Chypre* en langue italienne, par Florio Bustron; c'est le même ouvrage que celui qui est conservé au Musée Britannique. M. Marsan a oublié d'en faire mention dans son catalogue.

10,494. — *Descrittione delle cose di Cipro, con le ragioni in favore o contra diverse opinioni, et delle provisioni ch' erano necessarie per quel regno.* L'auteur de cet opuscule est un noble Vénitien nommé Ascanio Savorgnano, envoyé à Venise pour recueillir des informations sur les mesures à prendre pour la défense de cette île. (Marsan, *Catal.*, t. 1, p. 528.) L'écriture est du seizième siècle. Ce même Traité de Savorgnano se retrouve à la fin du volume 8350^a, F. Baluze; puis 10,127^a, aussi F. Baluze; et enfin écrite d'une main plus nette, en date de Ferrare, 4 novembre 1574, dans le n° 13, F. Corbie.

987. Fonds Saint-Germain aussi à la Bibliothèque royale. — *Relazione fatta al senato di Venezia sulle cose dell' isola di Cipro, dal magnifico messere Bernardo Sagredo, provveditore di essa isola, nel suo ritorno. — Altra relazione intorno all' isola medesima, scritta da Ascanio Savorgnano l'anno 1562.* C'est la même que le n° 10,494.

788. Saint-Germain, in-folio. — *Altra relazione sopra lo stesso argomento di Francesco*

et son court volume est jusqu'ici ce qui a été publié de plus complet ¹.

« Il ne nous est parvenu, dit M. Münter ², que fort peu de monnaies des rois de Chypre, bien qu'il soit hors de doute qu'à l'exemple des souverains leurs contemporains ³ ils n'en aient fait frapper sur tous les métaux. Il est possible que les Vénitiens, pendant un siècle de possession de cette île, aient cherché à détruire peu à peu les monumens qui pouvaient rappeler aux Chypriotes les souvenirs d'une existence meilleure et plus indépendante. Peut-être aussi les monnaies qui restaient encore au moment où ils perdirent Chypre ont-elles été détruites ou perdues sous l'administration de fer des Turcs, qui n'a pesé aussi rudement sur aucune autre province grecque que sur l'île de Chypre. Quoi qu'il en soit, il est certain que les plus riches cabinets, même en Italie, sont privés des monnaies des rois Lusignan ⁴. On ne connaissait jusqu'ici qu'une seule monnaie cyprienne en or, tirée du cabinet de Gotha et publiée par Reinhard ⁵. Pélerin en avait publié une autre en or ⁶, mais l'avait fort mal interprétée. J'ai donc lieu de croire que les amateurs de la numismatique du moyen âge me sauront gré de leur présenter quatre monnaies cypriotes en argent qui, du musée du comte de Tott, ont passé dans la belle collection de M. Trimm, et que

¹ Attar. (Marsan, tome 1, page 678.)

² 793. Saint-Germain, in-folio. — Ce volume contient à la fois un discours sur l'île et le royaume de Chypre. (Marsan, tome 1, page 687.)

³ 391. Sorbonne, in-folio. — *Ragionamento storico della guerra di Cipro, di messer Antonio Tiepolo, senatore veneziano*. (Marsan, tome 2, page 203.) — Le même volume contient : *Copia di una lettera scritta da Cipro circa la fortificatione di Nicosia alli 12 di agosto 1567, et Avviso venuto di Cipro per la fabrica novamente fatta in Nicosia, per una lettera scritta dal reverendo fra Bartholomeo Nogiero, cappellano del clarissimo Barbaro*. (Marsan, t. 2, page 205.)

Je n'ai pas le projet de donner ici une histoire suivie des rois de Chypre. Mon seul but est de présenter de la manière la plus claire les renseignemens numismastiques qui peuvent jeter une nouvelle lumière sur la domination française à la suite de la quatrième croisade, pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles.

⁴ *Om Frankernes Mynter Orienteni ved F.*

Münter, Kiöbenhavn, 1806, in-4° de 50 pages, avec une planche représentant douze monnaies.

⁵ Page 26.

⁶ J'ai publié planche I, d'après M. de Saulcy, les monnaies des empereurs français de Constantinople. M. Münter donne une monnaie de cuivre qu'il prouve fort bien être de Roger, prince d'Antioche, tuteur de Bohémond II, avec la légende en lettres grecques : ΡΟΤ 5 ΠΡΝΓΑΙΟ ΑΝΤΙ, et un sceau de Bohémond, comte de Tripoli, en lettres latines portant d'un côté BOEMONDV COMES, et de l'autre TRIPOLI CIVITAS. (Voyez Münter, pl. I, n° 1 et 2.)

⁴ Le Cabinet des médailles de Paris en possède quelques-unes; M. Rollin en a quelques autres; M. Dassy de Meaux en a aussi réuni plusieurs; enfin j'en ai examiné trois autres tout récemment au Cabinet des Médailles du Musée britannique à Londres, entre autres une fort belle en argent de Henri, avec la légende HENRI REI DE sur le droit, et IERVSAL'M E IY' CHIP'R sur le revers.

⁵ Geschichte von Cypern I, page 292.

⁶ Lettres, planche 184 et 185.

ce dernier a bien voulu me céder pour mon propre cabinet. »

La numismatique du moyen âge est en effet fort redevable à M. Münter de cette publication, faite avec science et discernement, et ce sera toujours un titre honorable pour le savant Danois d'avoir le premier ouvert la voie et jalonné le chemin aux compatriotes mêmes de ces conquérans ; son ouvrage a été pour moi un guide fort utile, et j'aurai à le citer fréquemment. Au reste, notre Cabinet des médailles commence aujourd'hui à tourner ses vues vers le moyen âge, et il possède plusieurs monnaies des princes Lusignan. La monnaie d'or décrite par Pélerin s'y retrouve¹, comme je l'indiquerai, et plusieurs monnaies d'argent que je décrirai aussi y ont été ajoutées. Le savant directeur de la Bibliothèque, M. Letronne, a bien voulu m'autoriser à en prendre l'empreinte; et ces diverses monnaies inédites de M. Rollin, de M. Dassy et des Cabinets de Paris et de Londres, ajoutées à l'ancienne monnaie du cabinet Pélerin, aux quatre monnaies décrites par M. Münter, et à celles données par Reinhard, feront, je l'espère, faire quelques pas de plus à notre numismatique des croisades. Deux sceaux de plomb originaux des Archives du royaume, et un troisième déposé au Cabinet des médailles, seront un complément utile de ces nouvelles recherches.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, il ne m'a été possible de retrouver dans aucune collection ni dans aucun ouvrage de numismatique du moyen âge, ni sceau ni monnaie de Guy de Lusignan, soit que ses monnaies ne soient pas arrivées jusqu'à nous, soit qu'on n'ait pu les reconnaître dans les collections, parce qu'il leur aura peut-être donné des légendes en caractères orientaux, pour faciliter leur circulation en Asie².

Le cabinet impérial de Vienne contient une monnaie d'argent assez grande et qui, au premier aperçu, paraîtrait appartenir à un frère de notre Guy, à Godefroi de Lusignan. On y voit en effet sur le droit une tête d'homme casquée avec la légende GODEFRIDVS DE LVJINEN,

¹ Un second exemplaire de cette monnaie d'or, mieux conservé que celui de Pélerin, se retrouve dans le cabinet de M. Dassy, qui a bien voulu m'en envoyer l'empreinte. C'est à l'aide de ces deux exemplaires que je restitue complètement la légende.

² Quelques bulles des papes du treizième siècle nous apprennent que depuis longtemps

cet usage s'était introduit dans le royaume de Jérusalem, dans la principauté d'Antioche et dans le comté de Tripoli, et avait même pénétré dans l'évêché de Maguelonne. On trouve dans Rinaldi, à l'année 1253, le fragment suivant d'une bulle d'Innocent IV rendue à Pérouse, sur ce sujet.

• Transmisso nobis insinuatione monstrasti

et sur le revers une tête de chien ; mais M. Münter démontre fort bien ¹ que cette monnaie doit être exclue de cette série et qu'elle n'a été frappée qu'au quinzième siècle en Italie, en l'honneur d'un Godefroi de Lusignan qui quitta Chypre pour venir se fixer en France.

Deuxième roi, AMAURI. — A Guy de Lusignan, qui mourut en 1194, après trois ans de règne, à l'âge de soixante-cinq ans et sans laisser d'enfants, succéda son frère Amauri, connétable de Jérusalem, puis de Chypre. Amauri refusa de porter le titre de roi de Chypre jusqu'à ce que l'autorisation lui en eût été donnée par une bulle impériale de Henri VI ². Sa première femme, Esquive d'Ibelin, était morte peu de temps avant son couronnement, lui laissant six enfants. Isabelle,

quod, cum tibi liquido constitisset quod in bisantliis (besans) et drachmis que in Acconensi et Tripolitana civitate fiebant à christianis, nomen Mahometiac annorum à nativitate ipsius numerus sculpebantur, tu in omnes illos qui nomen et numerum ipsa in hisdem bisantliis et drachmis sive in auro sive in argento sculperent de cetero vel sculpi facerent, in regno Hierosolymitano, principatu Antiocheno ac comitatu Tripolitano, excommunicationis sententiam promulgasti; quare petisti ut eandem sententiam robur faceremus firmitatis obtinere. Nos igitur, attendentes non solum indignum esse, sed etiam abominabile huiusmodi blasphemum nomen tam solemnem memorie commendare, mandamus quatenus sententiam ipsam facias auctoritate nostra, sublato appellationis obstaculo, inviolabiliter observari. — Dat. Perusie, id. febr. anno X. »

L'autre bulle est de Clément IV, en l'an 1266. Le voici :

« Clemens episcopus, servus servorum Dei, venerabili fratri Magalonensi episcopo salutem et apostolicam benedictionem.

« Irritatus à susurronibus carissimus in Christo filius noster Ludovicus (IX), rex Francorum Illustris super Melgorii comitatu, quem in ejus prejudicium et injuriam à te possideri dicebant, prudenter nos consuluit. Cui plenam rescripsimus veritatem, quæ et ipsum credimus fore contentum; et ideo nullius commissionem aut minas timeas, nam qui te tanget, pupillam oculi nostri tanget; nostrum enim negotium in hac parte agitur. Sanè de monetâ milliariensi quam in tua diocesi cudi facias, miramur plurimum cujus

hoc agas consilio, nam quod injuriam facias dicto regi si in feudis non suis fabrices, sed regi glorie extra cujus dominium nec hoc potes nec aliud operari. Quis enim catholicus monetam debet cudere cum titulo Mahometi? Quis etiam licite potest esse aliene monete percussor? Cum enim nulli eam liceat cudere, nisi cui vel summi pontificis vel principis autoritate conceditur, quam nullus unquam sic effusè concessit ut omnis generis monetam faceret. Data autoritas ad rem certam quodam pacto ad aliam extenditur? Si consuetudinem forsan allegas, in adulterino negotio te et predecessores tuos accusas potius quam excusas, cum perverse consuetudines dici debeant corruptele. Quod si consuetudine et jure cessantibus, lucro inhias, vide quantum dedecet excellentiam pontificalem, negotiationem huiusmodi exercere quam in inferioris gradus clericis reprobamus. Certè, si venerabilem fratrem nostrum Agathensem episcopum in hac parte requireres, audires utique ab eodem quantum ei hoc dissuasimus ad opus simile provocato, cum essemus in statu alio constituti. Hinc est quod Fraternitati Tue per apostolica scripta precipiendo mandamus, quatenus si in regis feudis hoc facis, pareas prohibenti, et si alibi, nihilominus desistas omnino, cum Deo et nobis displiceat et sit contrarium honestati. D. Viterbii, XVI kal. octobres, pontificatus nostri anno 11. »

¹ Pages 42 et 43.

² Jauna, *Histoire de Chypre*, tome 1, p. 386. Livon, prince d'Arménie, sollicita à la même époque de Henri VI le titre de roi et fut cou-

reine de Jérusalem, avait, de son côté, perdu son troisième mari, Henri de Champagne ¹. Les barons de Jérusalem envoyèrent proposer à Amauri, deux ans après son avènement à la succession de Chypre, la main d'Isabelle et la couronne de Jérusalem. Amauri accepta cette royauté si pénible, mais si haute dans l'estime des chrétiens, et se décida à aller promptement au secours de son nouveau royaume. Toutefois, avant de quitter l'île de Chypre, il s'occupa de régler d'une manière plus stable l'administration du pays pendant son absence. Il nomma douze gouverneurs pour les douze cantons, et donna au vicomte de Nicosie, président de la Cour Inférieure, une juridiction particulière sur cette ville et sur trois lieues de territoire autour du château. Il fixa aussi les droits respectifs des nobles, bourgeois, affranchis ou *francmates*, et serfs ou *pariques*. Jusque-là on avait fait usage des Assises telles qu'elles se conservaient dans la mémoire des chevaliers-juges qui les avaient appliquées dans le royaume de Jérusalem; Amauri voulut donner une base plus sûre à leurs interprétations et réunit les hommes pourvus de la mémoire la plus fidèle; et d'après les décisions d'un conseil d'hommes choisis par lui et auxquels il s'adjoignit lui-même, il fit faire une rédaction particulière des Assises à l'usage du royaume de Chypre ². Cette rédaction paraît être celle qui nous a été conservée, et qui, à peu d'années de là, fut introduite dans l'empire français de Constantinople et dans la principauté française de Morée.

ronné à Gorbigos, qui fut la dernière place que possédèrent dans ce pays les rois de Chypre et d'Arménie.

¹ Isabelle avait épousé en premier mariage Humphroi, seigneur de Thoron; en deuxième mariage Conrad, marquis de Mont-Ferrat; en troisième mariage Henri, et avait porté à ces deux derniers maris, comme elle le porta à Amauri, le titre de roi de Jérusalem.

² Ces Assises ont été imprimées à Venise sous le titre de *Alta e Basse Corte*. Les nos 8390 et 8391 de la Bibliothèque royale, in-folio, contiennent une rédaction des mêmes Assises de Chypre sous ce titre : *le Assise del regno di Gerusalemme e di Cipro, versione di Florio Bustron*. Florio Bustron, notaire dans l'île de Chypre, reçut en 1531, sous le doge André Gritti, l'ordre de traduire en langue italienne le recueil

des lois, coutumes, usages, pratiques du royaume de Jérusalem et de Chypre, écrit en langue française et conservé dans cette île. C'est cette traduction qui est contenue dans les deux volumes 8390 et 8391. A la fin du premier volume, on lit : *Le Assise de l'Alta Corte del regno di Hierusalem et Cipro, tradutte da francese in lingua italiana, de ordine de la Serenissima Ducal Signoria di Venetia, per me Florio Bustron, così comandato da li clarissimi signori rectori di questo regno de Cipro, come nodaro eletto da li magnifici deputati sopra la traduttione.*

M. Marsan dit (page 233, tome 1, de son Catalogue des manusc. italiens de la Bibliothèque royale) avoir comparé quelques passages de ce manuscrit avec ceux donnés par Gamba (pag. 63 des *Scritti in dialetto Veneziano*, in-8°, 1832),

Après s'être acquitté de ces soins avec intelligence, Amauri partit pour Ptolémaïs, où il fit célébrer son mariage et son couronnement. A dater de ce jour le titre de roi de Jérusalem fut celui qu'il adopta comme le titre le plus haut. Le Cabinet des médailles de Paris possède une monnaie d'argent frappée en son nom et restée jusqu'ici inédite. Elle ne porte que le titre de la royauté de Jérusalem. On y voit ¹ :

Au droit, une croix droite avec deux perles au deuxième et au troisième cantons; autour, la légende AMALRICVS REI;

Au revers, le portail et la légende DE IERSALEM.

Cette monnaie, restée jusqu'ici inédite, et dont je dois la communication à M. Longpérier, est une des plus curieuses de cette époque. On avait jusqu'ici remarqué deux époques fort distinctes pour les monnaies des princes croisés ². La première époque était celle pendant laquelle, leur domination étant encore récente, ils avaient senti le besoin de s'autoriser davantage auprès des peuples en conservant le type et les habitudes de la monnaie bysantine. C'est ainsi qu'on trouvera plus loin des *nummi scyphati* en or des rois Lusignan à l'imitation des *nummi scyphati* des empereurs Grecs, avec le Christ nimbé et le IC XC du revers. Plus tard, quand l'établissement des Français de Constantinople se fut raffermi et qu'eut grandi surtout l'influence de la principauté française de Morée, on abandonna l'imitation bysantine pour adopter le gros tournoi des Ville-Hardoin de Morée, surtout après la réforme monétaire de saint Louis et ses premiers voyages en Terre-Sainte. On en trouve la preuve dans les monnaies diverses qui accompagnent ce mémoire. Mais la pièce d'Amauri devance la deuxième époque, et elle porte une légende en langue française et le type français, longtemps avant que le type grec eût été abandonné, puisqu'on le trouve repris complètement après lui.

Amauri mourut en 1205, dans la ville de Ptolémaïs, ne laissant que deux filles de son mariage avec Isabelle de Jérusalem. Ce fut une autre fille nommée Marie, née du second mariage d'Isabelle avec Conrad de Mont-Ferrat, qui fut déclarée héritière de la couronne de Jérusalem.

et y avoir trouvé quelques différences qui sont à l'avantage de la langue du manuscrit, peu respectée, à ce qu'il semble, dans l'édition du même recueil donnée par Pincio en 1535 à Venise.

¹ Planche VII, n° 1.

² Voyez Lelewel, tome 2, page 23 et Cousinery à la suite du 5^e vol. des *Croisades* de Michaud, édition de 1822.

Sur la demande des barons français de Palestine, le pape Innocent III et le roi Philippe-Auguste, invités à lui choisir un mari, désignèrent Jean de Brienne, qui partit aussitôt pour Rome, et de là pour la Palestine. C'est le même Jean de Brienne qui fut depuis choisi pour empereur de Constantinople conjointement avec le jeune Baudoin II.

Quant à la couronne de Chypre, elle fut dévolue à Hugues, fils aîné d'Amauri, de son premier mariage avec Esquive d'Ybelin.

Troisième roi, HUGUES I^{er}. — Hugues était encore mineur au moment de la mort de son père, et fut placé par la Haute Cour sous la tutelle de son beau-frère Gautier de Mont-Béliard ¹, homme hautain, violent et avare. Cinq ans après, Hugues, ayant atteint sa majorité, s'empressa de déposséder Gautier de Mont-Béliard de toute autorité. Il épousa Alix, fille du troisième mariage d'Isabelle de Jérusalem, sa belle-mère, avec Henri de Champagne, et en eut un fils nommé Henri et deux filles. Il se joignit à la croisade de 1217, combattit vaillamment en Terre-Sainte, et mourut à Tripoli de Syrie en 1219.

Le Cabinet des médailles de Paris contient un sceau de plomb fort vermoulu du roi Hugues I^{er}. On y voit ² :

Au droit, un roi assis, la tête couverte d'une couronne à trois fleurons; de sa main gauche il tient le globe crucigère, de la droite un sceptre surmonté d'une croix; autour est la légende HYGO DEI GRA... REX CIPRI.

Au revers, une porte de ville surmontée d'une haute tour crénelée et flanquée de deux petites tours, et en légende : CASTELLUM NICOSSIE.

Une monnaie d'or de ce prince a été conservée dans le cabinet ducal de Gotha et publiée par Reinhard ³. Münter l'a publiée d'après Reinhard ⁴, et c'est d'après le dessin de Münter que je la donne ici ⁵. On y voit :

Au droit, un roi debout, revêtu d'une dalmatique ornée de perles, la tête couverte d'une couronne royale à quatre perles et à trois fleurons simples; de sa main droite il s'appuie sur un sceptre surmonté d'une croix droite; dans sa gauche il soutient un globe surmonté

¹ Gautier avait épousé Bourgogne, veuve de Raymond VI, comte de Toulouse.

² Voyez planche VII, n° 1.

³ *Geschicht von Cypern*, tome 1, page 292.

⁴ *Om Frankernes Mynter i Orienten*, page 28, planche I, n° 5.

⁵ Planche VI, n° 2.

d'une autre croix semblable. Autour on lit : HVGO REX CYPRI.

Au revers, un Christ nimbé, à la façon des monnaies bysantines de la même époque. Il est assis sur un trône à dos élevé et donne la bénédiction de la main droite. Dans le champ on lit, du côté gauche de la tête du Christ : XC, dernière partie du nom de *Jesus Christus*. Les deux lettres IC, qui en forment la première partie, se trouvaient certainement dans l'autre champ, mais sont presque entièrement effacées.

« La forme et le coin de cette monnaie d'or, dit Münter ¹, sont évidemment bysantins. La forme en est concave, comme le sont les monnaies bysantines de la même époque, appelées *nummi scyphati*. Le costume qu'y porte le roi, placé au droit, est le même que portaient les empereurs constantinopolitains. Quant au Christ assis représenté sur le revers, on le retrouve aussi sur les monnaies des Comnène et sur les monnaies des dynasties impériales plus récentes, avec le IC XC, *Jesus Christus*, nom du Sauveur, dont la dernière moitié seulement se lit sur l'exemplaire du cabinet de Gotha. Ce même type fut transporté de Constantinople dans d'autres pays et on le retrouve fréquemment sur les monnaies des doges de Venise, sur celles d'Arménie et sur celles des deux rois de Serbie, Vrosc et Étienne. Le travail de cette monnaie est fort grossier, et le titre royal, qui n'est que REX CYPRI, sans adjonction d'aucune autre couronne, tend à prouver qu'elle fut frappée avant la réunion finale du royaume de Jérusalem au royaume de Chypre, réunion qui suivit l'exécution du malheureux Conradin par Charles d'Anjou en 1269. Elle ne saurait donc être de Hugues III, sous lequel s'opéra cette réunion, mais bien de notre Hugues I^{er} ², qui régna de 1206 à 1218. »

Quatrième roi, HENRI. — A Hugues I^{er}, mort en 1219, succéda au royaume de Chypre son fils Henri, né en 1218. Alix sa mère, fille d'Henri de Champagne, roi de Jérusalem, et d'Isabelle de Jérusalem, fut chargée des fonctions de régente pendant sa minorité. Elle passa ensuite en France pour y réclamer le comté de Champagne, qui, en 1206, avait été adjugé à son cousin Thibaut VI, depuis roi de Navarre, par un arrêt des pairs de France siégeant à Melun, sous la présidence de Philippe-Auguste. Je trouve aux Archives du royaume ³ un sceau de

¹ Page 28.

² Hugues II, né en 1253, mourut en 1267, et

ne parvint pas par conséquent à sa majorité.

³ Carton J. 433, n° 4.

plomb d'Alix au bas d'une cession qu'elle fait au roi saint Louis des droits possédés par elle, du droit de son père Henri de Champagne, sur les fiefs de Blois, Chartres, Sancerre et Châteaudun. On y voit ¹ :

Sur le côté droit, une femme assise sur un siège couvert d'un coussin de velours et sans dossier; sa tête est couverte de la couronne royale à trois fleurons simples, comme dans la première monnaie citée du cabinet ducal de Gotha. De sa main droite elle soutient un globe surmonté d'une double croix. Sa gauche est appuyée sur son sein; dans le champ gauche est une violette. Autour on lit : AALIS DEI GRACIA REGINA CIPRI.

Sur le revers du sceau paraissent deux tours des deux côtés d'une porte de ville. Dans le champ, au-dessus de la porte, est placée cette même violette, et autour, en légende, CIVITAS NICOSSIE. C'était à Nicosie qu'étaient couronnés les rois de Chypre.

L'acte au bas duquel pend ce sceau est de l'année 1234.

Les mêmes Archives contiennent aussi un sceau de plomb de son fils Henri ², de l'année 1247. Il est placé au bas d'une cession faite à Jean de Brienne, son neveu, des droits possédés par lui, du droit de sa mère et de son grand-père, sur les comtés de Champagne et de Brie. On y voit ³ :

Sur le droit, un roi assis sur un trône sans dossier. Sa tête est coiffée d'une espèce de mitre ou bonnet long à la persanne. De sa main droite il élève un sceptre fleurdelisé, de sa main gauche il soutient un globe surmonté d'une double croix. Autour on lit : HENRICVS REX CYPRI.

Sur le revers, on voit la même porte à deux tours indiquée plus haut, mais au lieu de la violette ou pensée qui se trouve dans le champ sur les deux faces du sceau d'Alix, et qui était admise dans la sphragistique du moyen âge comme indice d'un sceau de femme, on voit une tour crénelée qui surmonte la porte de Nicosie, sans doute par allusion aux fortifications qu'il y avait fait construire; et autour on lit : CIVITAS NICOSSIE.

L'année 1248, qui suivit cette cession faite par Henri, fut marquée par l'arrivée du roi saint Louis, et par celle de Geoffroy de Ville-

¹ Voyez planche VII, n° 2.

² Carton J. 433, n° 5.

³ Voyez planche VII, n° 3.

Hardoin ¹, qui le rejoignit en Chypre, pour de là marcher sur Damiette, au secours de la Terre-Sainte. Henri suivit le roi saint Louis, et fut fait prisonnier en même temps que lui et le comte d'Anjou, frère de saint Louis, et délivré aussi en même temps par les clauses du traité.

Je n'ai retrouvé aucune monnaie de ce roi Henri de Chypre. Il ne me paraît pas douteux que, pendant un règne de trente et un ans, il ait fait frapper monnaie en son nom. On reconnaîtrait ces monnaies, même avec une seule H au lieu du nom entier, en ce qu'elles ne peuvent porter que le titre de REX CIPRI.

Cinquième roi, HUGUES II. — Au moment de la mort de Henri en 1253, son fils unique Hugues II ne venait que de naître. Hugues II n'atteignit jamais sa majorité légale, et mourut de maladie à Nicosie, à l'âge de quatorze ans, en 1267. Je ne sais si on a jamais frappé monnaie en son nom; il ne s'en trouve aucun exemplaire dans nos collections.

Sixième roi, HUGUES III. — Il eut pour successeur son cousin-germain Hugues III, fils d'Isabelle, sa tante, de son second mariage avec Jean de Lusignan, connétable de Chypre, deuxième fils du premier mariage du roi Amauri. Hugues III fut couronné roi de Chypre dans l'église de Sainte-Sophie de Nicosie, par Guillaume, patriarche de Jérusalem, en 1267 ². La mort du jeune Conradin, condamné à l'échafaud par Charles d'Anjou, lui ouvrit bientôt une nouvelle carrière d'ambition. Conradin était le dernier héritier d'Yolande, fille de Marie de Jérusalem et petite nièce de Baudouin-le-Méseau. Avec lui s'éteignait la branche des rois de Jérusalem issue de Marie ³, et la descendance de

¹ Voyez le règne des Ville-Hardoin à leur article. Jauna (page 598, tome 1) appelle Geoffroy Guillaume de Ville-Hardoin et le fait prince d'Achaïe et de *Bythinie*, tant les notions sur notre principauté de Morée étaient alors et sont restées confuses jusqu'ici.

² Jauna, tome 1, page 663.

³ M. Th. Friedlaender donne (page 24 et 25 de son texte, aux nos 1 et 2 de sa planche II) deux monnaies de Conrad II avec le titre de roi de Jérusalem. Je les donne ici d'après lui, planche VII, nos 5 et 6.

N° 5. — Au droit, dans le champ, quatre c ainsi disposés  — Au revers quatre c dans

les quatre cantons d'une croix, ainsi  et la légende IER ET SICIL.

N° 6. — Au droit, aigle aux ailes étendues et la légende c. SECUNDUS. — Au revers, une croix avec une perle aux 2^e et 3^e cantons, comme dans la monnaie de Jean II, pendant sa captivité, n° 11, et la légende IER ET SICIL. R.

M. Friedlaender a trouvé ces deux monnaies de cuivre de bas aloi dans la collection royale de Berlin. Il ne doute pas qu'elles ne soient de Conrad II, par leur ressemblance avec celles de Conrad I et de Mainfroi. Ces deux monnaies se retrouvent dans la collection de Thomsen à Copenhague, et à Dresde dans celle de Römer.

sa sœur cadette Alix était appelée à la succession ¹. Hugues III, petit-fils d'Alix par sa mère Isabelle, réclama la succession, qui lui fut disputée par Marie d'Antioche ²; mais le besoin d'un roi guerrier détruisit facilement toute opposition, et Hugues III, sans perdre de temps, débarqua à Tyr, et y fut couronné roi de Jérusalem.

Pélerin a donné dans une des planches de sa lettre ³, une monnaie d'or qui me paraît devoir être attribuée à Hugues III. Il s'est évidemment trompé sur son attribution. L'original de cette monnaie d'or, de l'espèce des *nummi scyphati*, a passé du cabinet de Pélerin dans notre Cabinet des médailles de Paris, où il est facile de s'en assurer. C'est d'après l'original de Paris que je le donne ici ⁴. On y voit très-visiblement :

Au droit, un roi debout revêtu de la dalmatique ornée de perles. Sa tête est couverte d'une espèce de couronne sans fleurons, ou plutôt d'un bonnet garni aussi de perles. De sa main droite il soutient un globe surmonté d'une croix droite; de sa gauche il porte une bannière, autour on lit : H. REI D..... EM E D. 'HIPR..... c'est-à-dire Hugues, roi de Jérusalem et de Chypre.

Au revers, dans le creux de la coupe, l'empreinte est moins visible, mais on reconnaît parfaitement dans celle donnée par Pélerin ⁵, et d'après lui par Münter ⁶, le Christ avec l'auréole, assis sur un trône à dos élevé et garni de perles, et tenant de ses deux mains sur son sein un globe surmonté d'une croix. Dans le champ, des deux côtés de la tête, on lit IC. XC., nom du Sauveur.

Ce revers est presque entièrement le même que celui qui a été adopté

Jamsilla parle de cette fabrication de monnaies en Sicile sous Conrad.

« Hujus modi autem confederatione sic facta, dit-il (Muratori script., t. VIII, page 549), princeps (Mainfroi) cum in Apulia partibus prosperaretur, Petrus Rufus, assensu principis generalis balli regni nec requisito nec habito, monetam novam cudi fecit in Messana sub nomine regis Conradi, etc. »

¹ Voyez ma table généalogique des rois de Jérusalem.

² Jauna, tome 1, page 667. Marie était fille de Melissende et de Bohémond, prince d'An-

tioclie, et petite-fille d'Amauri de Chypre et d'Isabelle de Jérusalem. (Voyez ma table gén.)

³ Lettre de l'auteur du Recueil des médailles, page 184 à 185, planche III, n° 16.

⁴ Voyez planche VI, folio 3. M. Dassy possède un second exemplaire de cette monnaie d'or. On lit fort distinctement au droit : h. rex d'isa... autour du roi debout décrit ici, et à l'autre face, autour du Christ nimbé, dans le champ : ic xc.

⁵ Planche III, n° 16.

⁶ Planche I, n° 6. L'exemplaire de M. Dassy le reproduit d'une manière beaucoup plus nette.

dans toutes les monnaies byzantines de la même époque, telles qu'elles nous sont devenues familières depuis le savant ouvrage de M. de Saulcy. C'est probablement cette similitude qui aura trompé Pélerin et qui lui a fait attribuer cette monnaie d'or à l'empereur français Henri de Constantinople ¹. Il est étrange qu'après avoir soupçonné que la légende était écrite en une autre langue, et, après ses remarques sur une monnaie d'Arménie ², Pélerin n'ait pas été naturellement conduit à l'attribuer au royaume français de Chypre, si voisin de l'Arménie; mais la préoccupation d'une idée détourne souvent le jugement et le fait s'arrêter à des suppositions compliquées au lieu de le porter sur des certitudes faciles. En songeant à Chypre, Pélerin eût été naturellement amené à lire la légende qu'il défigure un peu, en substituant DN, qui ne signifie rien, à EM, fin du mot IERUSALEM, visible sur la monnaie en question. Münter, qui n'a pas vu l'original, et en est réduit au dessin de Pélerin, est forcé de former des conjectures ³, et quoiqu'il se trompe sur la substitution d'un P au D de Pélerin, il est fort judicieusement amené, par l'ensemble de la monnaie, à l'attribuer, ainsi que je le fais moi-même, et avec certitude, d'après l'exa-

¹ « A l'exception de la légende, qui est écrite en caractères gothiques, cette médaille, dit Pélerin (page 184), ressemble entièrement à celles que nous avons des empereurs des familles des Ducas, des Comnène et des Paléologue, qui ont régné depuis la moitié du XI^e siècle jusqu'à la fin de l'empire. Ces médailles sont de même fabrique, de même forme, concave d'un côté et convexe de l'autre, de même métal, c'est-à-dire d'or mêlé d'alliage, et elles représentent la plupart, comme celle-ci, l'empereur debout sur un côté et sur l'autre côté la figure de Jésus-Christ assis, type qui ne se trouve que sur les médailles des empereurs grecs. On ne peut supposer qu'ils en aient jamais fait fabriquer avec des légendes en caractères gothiques, qui n'étaient point en usage dans les pays de leur domination; mais vous savez qu'alors on s'en servait assez communément en France et en plusieurs autres contrées de l'Europe. Il y a par conséquent lieu de croire que les princes français, auxquels ces caractères étaient propres et usuels, ont pu les employer sur leurs monnaies, en les faisant faire de même forme et de même

poids que les monnaies grecques, afin qu'elles pussent avoir également cours. On connaît des médailles en semblables caractères de nos rois et des rois d'Écosse et de Suède, qui sont à peu près du même temps. Vous trouverez sans doute que tout cela n'est pas à beaucoup près une explication complète de la médaille en question. Il est vrai que l'essentiel y manque, savoir : l'interprétation de la légende et la connaissance du prince qui y est représenté. Aussi je vous avoue franchement qu'ici *aqua mihi hæret*. J'avais pensé d'abord que ce prince était Henri, frère et successeur de Baudouin I, et je croyais même voir sur la médaille les premières lettres de son nom; mais soit que les autres lettres soient des initiales de mots ou des mots abrégés, soit que la légende ait été écrite en une autre langue que la latine, il ne m'a pas été possible d'en découvrir la signification. »

² Pages 146 et 186.

³ L'exemplaire de M. Dassy, que j'ai eu l'occasion de voir après avoir écrit ce mémoire, détruit tous les doutes, puisqu'on lit très-distinctement : H. REI D'IER. . . .

mén de la monnaie originale, au roi Hugues III¹, dit le Grand.

Hugues III eut pour concurrent à la couronne de Jérusalem Charles d'Anjou, roi de Sicile, auquel Marie d'Antioche, petite-fille d'Amauri, avait cédé ses prétentions; mais après quelques efforts, Charles d'Anjou fut obligé de rappeler ses troupes pour les tourner contre les Siciliens, à la suite des Vêpres siciliennes.

Hugues III mourut en Chypre le 7 mars 1284. C'est à lui que saint Thomas d'Aquin a dédié son livre *De Regimine principum*.

Septième roi, JEAN. — Le règne de Jean I^{er} fut court et ne dura que deux ans. Après s'être fait reconnaître comme roi de Chypre, il se fit couronner roi de Jérusalem à Tyr. Il mourut à Nicosie à trente-trois ans sans avoir été marié. Je ne connais aucune monnaie qu'on puisse lui attribuer avec certitude.

Huitième roi, HENRI II. — Son second frère Henri II lui succéda aux deux couronnes. Il se fit, comme son frère, couronner roi de Chypre dans l'église Sainte-Sophie de Nicosie, et roi de Jérusalem à Tyr. Ce fut sous son règne que les chrétiens perdirent Ptolémaïs et ce qui restait de la Palestine. Henri donna aux Francs de ce pays un refuge dans son île de Chypre; et afin que la perte de Ptolémaïs fût moins sensible

¹ « Ce besant d'or, dit Münter, a été pour la première fois publié par Pélerin, et la parfaite coïncidence qu'il y trouve avec les monnaies des maisons impériales Ducas, Commène et Paléologue, dans la forme même, semblable à celle des *nummi scyphati*, et dans le bas aloi de l'or, qui s'y trouve mêlé d'argent, l'engage à attribuer cette monnaie à légende latine à un des empereurs latins de Constantinople, bien qu'il avoue que la légende lui semble illisible. Le fait est que cette légende n'est pas en latin, mais en français du moyen âge, qui était devenu la langue dominante parmi les Occidentaux de ces contrées, et cette légende doit être expliquée ainsi : H (nom du roi), R (roi), D (de), D (lieux : H, sans doute pour H, abréviation de Jérusalem), E (et), D' (de), H (Chipre). Je suppose que, soit le fondeur de la monnaie, soit le graveur de Pélerin, aura commis une faute en mettant un D pour un R. Le C a été omis aussi devant H. La comparaison avec les quatre monnaies chypriotes que je publie prou-

vera que j'ai bien lu. La question est donc seulement de savoir quel est le roi dont le nom est représenté par la lettre H, de Hugues III ou de Henri II, qui régnèrent de 1286 à 1324, ou du fils (il est neveu) de ce dernier, Hugues IV (1324 à 1361). Mais attendu que quelques monnaies, qui paraissent devoir être attribuées à ces deux derniers, Henri II et Hugues IV, ont un autre type et que leur couronne en particulier diffère de la couronne ou espèce de bonnet de cette monnaie, je croirais de préférence qu'elle a été frappée par Hugues III, surnommé le Grand, et peut-être avant son couronnement comme roi de Jérusalem, après la mort de Conradin. Peut-être la bannière qu'il tient en main est-elle une allusion à cette nouvelle dignité, car on voit qu'au couronnement des rois hiérosolomitains, un des barons portait la bannière du royaume. Cette explication est même superflue, car on sait qu'il est fort commun, surtout sur les sceaux, de voir les princes avec la bannière en main. »

pour le commerce, il fit agrandir et fortifier Famagouste sur le modèle de Ptolémaïs, et ordonna qu'à l'avenir ses successeurs, après avoir pris la couronne de Chypre à Nicosie, iraient à Famagouste prendre celle de Jérusalem ¹.

A son retour de sa prison en Arménie, Henri II punit quelques-uns des chefs qui l'avaient trahi et récompensa les autres. Il maria Anne d'Ibelin, fille du sénéchal, avec Fernand de Majorque, en 1316², et donna à son neveu Balian d'Ibelin la principauté de Galilée, en faisant marier son propre neveu, depuis Hugues IV, à la fille de Balian.

Ce fut sous son règne que les chevaliers Hospitaliers quittèrent l'île de Chypre, où ils étaient dans des discussions perpétuelles avec les barons français de l'île, pour aller fixer leur résidence à Rhodes, dont ils avaient obtenu la concession à la fois du pape et de l'empereur Andronic. Foulque de Villaret, grand-maître des Hospitaliers, s'empara aisément de Rhodes sur les Grecs et les Sarrasins qui y dominaient, et entra triomphant dans la capitale, le 15 août 1309.

Henri II mourut après trente-trois ans de règne, à l'âge de cinquante-sept ans, en 1324.

Le Cabinet des médailles de Paris et celui du Musée Britannique possèdent une monnaie d'argent d'Henry II. C'est celle que je reproduis ici³. On y voit :

Au droit, un roi assis avec des vêtements royaux différens de ceux représentés sur les monnaies précédentes. La couronne est aussi à trois fleurons fleurdelisés, à la différence des deux autres couronnes, qui sont ou sans fleurons ou à fleurons simples. De sa main droite le roi appuie sur ses genoux un sceptre fleurdelisé, de sa gauche il soutient un globe surmonté d'une croix. Une croix semblable est représentée dans le champ à la droite du roi, qui a les pieds posés sur un coussin et est assis sur un siège bas sans appui et avec les côtés terminés par des têtes de loup. Autour on lit : HENRI REI DE.]

Au revers, une croix potencée, dite aussi croix de Jérusalem, entre les branches de la quelle sont placés quatre croisillons et en légende : IERUSAL'M E D' CHIPRE.

¹ Jauna, tome I, page 728.

² Voyez l'article sur la branche cadette de Ville-Hardoin de Morée, issue d'une fille cadette

de Guillaume de Ville-Hardoin.

³ Voyez planche VI, n° 4.

Un exemplaire de cette monnaie était dans les mains de F. Münter, qui l'a donnée dans son ouvrage ¹ et qui s'exprime ainsi, en parlant de cette monnaie et de trois autres, données aussi par lui et dont les types sont tout à fait semblables :

« Le costume porté par le roi sur ces quatre monnaies, dit Münter ², ressemble beaucoup au costume qui se voit sur les monnaies byzantines ³, et c'est celui sous lequel on représente généralement les empereurs allemands sur leurs sceaux impériaux officiels; seulement la couronne est un peu différente. Elle diffère aussi de celle donnée sur les anciennes monnaies des rois de Chypre, mais elle reproduit la forme qu'avaient presque toutes les couronnes royales du moyen âge, telles qu'on les voit sur les monnaies et sceaux des rois de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Danemarck, de Suède. Peut-être les couronnes représentées sur les anciennes monnaies de Chypre étaient-elles celles que portaient dans l'origine les rois de Chypre, tandis que la couronne représentée sur les monnaies plus récentes était celle de Jérusalem. Il n'est pas douteux que les princes ne considérassent la couronne de Jérusalem comme la plus noble, et c'est par cette raison qu'ils font passer ce titre le premier. L'histoire nous apprend en effet qu'ils se faisaient couronner deux fois, la première fois avec la couronne de Chypre à Nicosie, la seconde avec la couronne de Jérusalem à Famagouste ⁴, jusqu'à ce que cette dernière ville fût cédée aux Génois par Pierre III; et ce ne fut qu'après cette cession que Jacques I^{er} et les rois ses successeurs reçurent les deux couronnes à Nicosie. Les deux animaux, le loup et le lion, qui portent tour à tour le trône du roi sur ces dernières monnaies, sont très-communs dans la sphragistique du moyen âge. On les voit quelquefois sur les monnaies d'or, et ils sont un signe du plus haut degré d'autorité. On trouve également des lions sur les monnaies des rois arméniens Livon I^{er} et Livon II, comme pour attester que ce n'étaient pas seulement les Occidentaux qui imitaient les Orientaux, mais qu'aussi les Orientaux imitaient à leur tour les Occidentaux en certains usages. Le coussin sur lequel le roi pose ses pieds est aussi

¹ Planche I, n° 7.

² Page 22 et suivantes.

³ Les toges royales de ces monnaies ne sont toutefois pas relevées de perles comme les toges

impériales de Bysance.

⁴ Ce fut Henri II qui conféra cette prérogative à Famagouste, après la perte de Ptolémaïs ou Acre.

du costume byzantin, et on le retrouve sur les monnaies et sur les chrysobulles de l'empire. »

M. Münter ajoute que ces monnaies portant le titre de Jérusalem et la croix potencée avec ses quatre croisillons, qui forment les armes de Jérusalem ¹, elles doivent être postérieures à l'année 1271, qui fut marquée par la réunion des deux couronnes de Chypre et de Jérusalem sur la tête de Hugues III; et que ne portant ni le titre ni les armes d'Arménie, elles doivent être antérieures à l'année 1393, marquée par l'adjonction de la couronne d'Arménie aux deux autres couronnes sur la tête de Jacques I^{er} ².

Neuvième roi, HUGUES IV. — A Henri II, mort en 1324, succéda Hugues IV, son neveu, fils de son frère Guy, connétable de Chypre et cinquième fils de Hugues III. Dans l'année 1329, Hugues fit un voyage en France et maria Guy, son fils aîné, avec Marie de Bourbon, fille de Louis I^{er} de Bourbon; mais Guy, quoique l'aîné, ne posséda jamais la couronne, étant mort en 1346 avant son père. C'est à ce souverain que Bocace a dédié son traité *De Genealogia Deorum*, lors d'un second voyage en Occident, en 1349. A cette époque Hugues fut créé sénateur de Rome et parvint à rétablir l'autorité pontificale dans cette ville. Il espérait, pour prix de ses efforts, une assistance efficace du pape, qui cherchait à réunir les peuples de l'Europe sous le drapeau d'une nouvelle croisade; mais la guerre ravageait à cette époque la France et l'Espagne et épuisait les forces de plusieurs autres pays. Le roi Jean fut fait prisonnier à Poitiers, et la croisade échoua. Jauna assure que Hugues IV mourut en Italie en 1364, et Loredano le fait mourir cette même année en Sicile.

Il existe au Cabinet des médailles une monnaie d'argent de Hugues IV. Je la donne ici ³. On y voit :

Au droit, un roi assis sur un trône dont les deux bras sont terminés par deux têtes de lion ⁴; un coussin est placé sous ses pieds; il porte

¹ Les armes de Jérusalem étaient d'argent à la croix potencée d'or et cantonnée de quatre croisettes simples de même; celles d'Arménie : de gueule à trois rencontres de daims d'argent couronnés d'or; celles des Lusignan : burelées d'argent et d'azur; et celles des Lusignan de Chypre : écartelées, au 1^{er} et 4^e canton, d'azur,

à la croix d'argent; au 2^e et 3^e, burelées d'argent et d'azur au lion de gueule brochant sur le tout, lampassé, couronné et armé d'or.

² Voyez ma table généalogique des Lusignan de Chypre.

³ Planche VI, n° 5.

⁴ M. Rollin possède plusieurs monnaies des

une couronne à trois fleurons fleurdelés; de sa main gauche il soutient le globe crucigère, de sa droite il appuie sur ses genoux un sceptre fleurdelé; autour, en légende on lit : HVGVE REI DE.

Au revers, la croix potencée de Jérusalem avec ses quatre croisillons et autour la légende IERUSAL'M E D'CHIPR'.

Münter a décrit cette même monnaie ¹ d'après un exemplaire de son cabinet. « Je ne puis déterminer avec exactitude, dit le savant danois ², quelle a été la dénomination de cette monnaie de Chypre. Il est probable qu'on lui donnait le nom de besans blancs, *byzantini albi*, monnaie courante non-seulement à Chypre ³, mais aussi à Rhodes et sur le continent asiatique, et qui tirait son nom d'un besant en argent de la même grandeur, bien que les besans de Chypre paraissent avoir été d'un moindre poids que ceux de Bysance. Ce furent sans doute ces mêmes besans blancs qui reçurent ensuite le nom de *gianeti*, nommés ainsi du roi Janus, qui régna de 1398 à 1432. Les besans d'or étaient nommés aussi du nom des empereurs qui les avaient frappés ⁴.

Dixième roi, PIERRE I^{er}. — Aussitôt après la mort de son père, Pierre se hâta de quitter l'île de Chypre pour aller invoquer en personne l'assistance des souverains de l'Europe. On le trouve tour à tour en Italie, à Avignon, en France, en Angleterre, en Danemarck, en Allemagne, en Pologne, puis de nouveau en Italie, sans qu'il puisse obtenir aucun secours effectif nulle part. Retourné en Chypre, il soutint une lutte active et parfois heureuse contre les Sarrasins. Cinq ans plus tard, en 1368, on le voit s'embarquant de nouveau pour l'Europe avec son fils Pierrin. Pendant son séjour à Milan, il conclut le mariage de Pierrin avec Valentine, fille de Bernabo Visconti, duc de Milan, et se hâta de retourner en Chypre sur le bruit des amours publics de sa femme la reine Eléonore. Il la fit mettre en jugement devant la Haute Cour. Elle fut acquittée, et ce jugement lui inspira contre les membres de la Haute

rois arméniens à légendes arméniennes. On retrouve dans les plus modernes le même vêtement royal, la même attitude et le même trône à têtes de lion qu'on voit ici.

¹ Planche I, n° 8.

² Page 41.

³ In Cipri sono due monete, *bisanti bianchi* e *bisanti saracinati*; e lo *saracinato*

vale 3 1/3 di bianchi. Ragionasi bisanti cinque per un florino. Carli (opere, tome 3, page 239).

In Cipri si spendono *bisanti bianchi* d'ariento, che sono di lega once XI d'ariento fine per libra. (Idem, ibid).

⁴ Usage introduit aussi chez nous. Nous avons eu nos Carolins et nos Louis, et nous avons nos Napoléons.

Cour une telle fureur de vengeance, qu'il se précipita dans les excès les plus violens contre leurs femmes et leurs filles. Une d'Ibelin, maltraitée odieusement par son ordre, appela les nobles aux armes, et Pierre fut assassiné en 1369.

Je ne trouve pas dans le Cabinet des médailles de monnaies que je puisse lui attribuer. Il en existe plusieurs avec le nom de Pierre, mais l'effigie du roi est beaucoup trop jeune pour pouvoir lui convenir, et elles me semblent bien plutôt devoir être attribuées à son fils Pierrin. M. Münter en donne une¹ qui, si le dessin en est exact, pourrait appartenir à ce prince. Je la donne ici d'après lui² :

Au droit, un roi paraissant barbu, assis sur un trône d'une forme différente de ceux que j'ai donnés jusqu'ici sur les autres monnaies³. Sa tête est couverte d'une couronne fleuronée semblable aux couronnes modernes ; dans sa main droite il tient un sceptre fleurdelisé ; dans sa main gauche un globe surmonté d'une croix ; dans le champ, à la gauche de son trône, est un écusson de la forme consacrée aujourd'hui et offrant un lion passant.

M. Münter ne me semble pas avoir lu correctement la légende de cette monnaie de son cabinet. Voici comment il la lit⁴ : PIERE R...C EDD.IER; et il ajoute⁵ : « Cette monnaie appartient au roi Pierre, soit Pierre I^{er}, dit le Grand, qui arriva au trône en 1361 et fut assassiné en 1369, soit son fils et successeur Pierre II, qui régna de 1369 à 1382. La légende est en partie effacée, mais on en lit assez pour ne pouvoir pas se méprendre sur le nom du roi : PIERE Rei; ensuite vient un D incertain, et à quelque distance une lettre qui pourrait être un I. Entre ces deux lettres paraissent avoir été trois ou quatre autres lettres; mais on ne peut en rien les deviner. Si Chypre eût eu un troisième roi du nom de Pierre, je proposerais de lire HERM ou ARM, ou ERM, lettres initiales du nom d'Arménie; mais la chronologie ne justifie pas cette conjecture. La première lettre lisible après l'R est un C, c'est-à-dire Chypre, puis vient ED. D. IER, c'est-à-dire Jérusalem. »

La sagacité ordinaire de M. Münter me semble ici en défaut. Il ne

¹ N° 10, planche I.

² Voyez planche VI, n° 6.

³ M. Münter dit que ce trône a exactement la même forme que ceux de quelques rois danois

dont on conserve le dessin dans les Archives de Copenhague. (Pages 35 et 36).

⁴ Pages 32 et 33.

⁵ Pages 39 et 40.

peut s'agir ici de Pierre II, qu'on trouve représenté sur plusieurs monnaies du Cabinet des médailles avec une tête enfantine, mais uniquement de son père Pierre I^{er}, le seul autre roi du nom de Pierre qu'il y ait eu en Chypre. Quant à la légende, M. Münter aurait dû penser qu'on ne pouvait y lire IER., puisque les mots DE IERUSALEM E DE CHIPRE sont fort lisibles au revers de cette même monnaie. Les monnaies de Pierre II du Cabinet des médailles m'aident à retrouver les véritables lettres de la légende représentée sur la monnaie de M. Münter, et il me semble évident qu'il faut y lire PIERRE P..... ACE. D. DIE. R., c'est-à-dire, en français, *Pierre, par la grâce de Dieu, roi*. Ces mêmes mots sont en effet fort visibles sur les monnaies de Pierre II, que je décrirai plus loin.

Au revers de la monnaie donnée par M. Münter on voit la croix de Jérusalem avec ses quatre croisillons et la légende DE IERUSALEM E DE CHIPRE.

Onzième roi, PIERRE II ou PIERRIN. — Les premières années de ce règne furent signalées par les attaques des Génois, que soutenait la reine Éléonore d'Aragon. Dans l'année 1375 le général génois Fregose s'empara par trahison de la personne du jeune roi Pierrin et abandonna l'île de Chypre aux excès de ses troupes. Sur la fin de cette même année 1375, le pape appela les chrétiens à une nouvelle croisade contre les Turcs et fixa le lieu de réunion des princes à Thèbes. Les souverains chrétiens d'Orient furent les seuls qui s'y rendirent. On y vit, suivant Jauna¹ :

L'empereur Jean Paléologue.

Louis, roi de Hongrie.

Pierrin, roi de Chypre.

André Contarini, doge de Venise.

Les députés du couvent de Rhodes.

François Cathaluse (Gattilusio), seigneur de Lesbos.

Raimond (Renier) Acciaiuoli, seigneur de Corinthe.

Léonard Tocco, seigneur de Leucate.

François-George, seigneur de Bondanizza (Bodonitza.)

Emilio Minoli, duc de l'Inferia.

Les archevêques et évêques de la principauté d'Achaïe,

¹ *Histoire de Chypre*, tome 2, livre 18, | chap. 11, page 882.

d'Athènes et de toutes les îles de l'Archipel que possédaient encore les chrétiens.

Pierrin fit dans les années suivantes d'inutiles efforts pour enlever Famagouste aux Génois, et mourut, en 1382, étouffé par la graisse, dans sa vingt-sixième année, sans laisser d'enfant de sa femme Valentine de Milan.

Il existe au Cabinet des médailles plusieurs monnaies d'argent de ce prince, qui est très-reconnaissable, car il y est représenté fort jeune et fort gras, à la différence de l'effigie donnée par la monnaie précédente, tirée de Münter, qui donne un roi d'âge mûr et fort maigre. Je donne ici celle des monnaies du Cabinet des médailles qui m'a semblé le mieux conservée¹. Les autres diffèrent seulement par la marque monétaire du lieu où la monnaie a été frappée et qui se voit dans le champ, au droit.

La monnaie d'argent du roi Pierrin représente :

Au droit, un jeune roi à la figure pleine et grasse; il a la tête couverte d'une couronne fleuronée, et est assis sur un trône semblable au trône décrit plus haut, avec un écusson de la forme déjà décrite, situé à gauche du trône et représentant un lion passant. De sa main droite le souverain tient un sceptre fleurdisé; de sa main gauche un globe crucigère; autour on lit : PIERIN PAR LA GRACE DE DIE ROI.

Au revers, la croix potencée ou de Jérusalem avec ses quatre croisillons et la légende DE IERUSALEM E DE CHIPRE.

Douzième roi, JACQUES. — Au moment de la mort de son neveu le roi Pierre, Jacques, sénéchal de Chypre et frère du roi Pierre I^{er}, était prisonnier à Gênes, ainsi que son fils Janus. Les Génois refusèrent de le délivrer avant qu'il eût légalisé leur prise de possession de Famagouste, qu'ils devaient conserver jusqu'à parfait acquittement de 100,000 ducats qu'ils réclamaient pour les frais de la guerre. Jacques se fit couronner, en 1384, à Nicosie, roi de Chypre et de Jérusalem. Ce fut pendant le règne de ce prince que le fameux Bajazet remporta la victoire de Nicopolis et fut lui-même arrêté dans son triomphe par Tamerlan. Comme Jacques n'était que le troisième fils du roi Hugues IV, les droits à la couronne de Chypre furent réclamés par

¹ Voyez planche VI, n° 7.

Louis de Bourbon, héritier de Marie de Bourbon, fille de Louis I^{er} et femme de Guy, fils aîné de Hugues IV et mort avant son père. D'Oronville, secrétaire de Louis de Bourbon, raconte que l'intention du duc était d'aller faire valoir ses droits en personne, mais que la mort l'en empêcha.

« Et de là (de Naples) estoit l'intention du duc de Bourbon d'aller en Cipre, qui devoit estre sien de raison ¹, et de Cipre et de Jerusalem au Saint-Sepulcre ². »

Un nouveau titre sans propriété réelle, celui de roi d'Arménie, échut en 1394 à Jacques par la mort de son parent Livon VI de Lusignan, roi d'Arménie. Livon avait été fait prisonnier par le soudan en 1375; délivré après six ans de prison, à la demande du roi Jean de Castille, il était allé en Castille remercier ce souverain, qui lui avait donné les fiefs de Madrid, Villa-Real et Andujar; de là il était allé en France en 1385 et avait reçu le fief de Saint-Ouén. On le voit souvent, à cette époque, présidant le parlement de Paris en l'absence du roi. Il mourut à Paris au palais des Tournelles, le 29 novembre 1393 ³. A sa mort, Jacques ajouta le titre de roi d'Arménie à ses deux titres de roi de Chypre et de Jérusalem.

Je ne trouve aucune monnaie cyprienne à l'effigie du roi Jacques ⁴.

Treizième roi, JEAN II OU JANUS. — Ce prince prit, comme l'avait fait son père, le titre de roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie; mais ces deux derniers titres étaient vains ⁵, et la possession de Chypre était à chaque instant mise en question par la possession de Famagouste entre les mains des Génois. Janus, dès le commencement de son règne, fit les plus grands efforts pour rentrer en possession de Famagouste; mais les Génois s'étaient mis depuis quelques années sous la protection du roi de France, qui avait envoyé l'aventureux maréchal

¹ Il réclamait aussi le titre de prince d'Achale. (Voyez d'Oronville, page 199 de mon édition.)

² Idem, ibid.

³ Il fut enterré aux Célestins, de là transporté au Musée des Petits-Augustins, et aujourd'hui à Saint-Denis. Voyez ma table généalogique des rois d'Arménie, et ce que je dis de lui dans mon édition de Froissart, livre III.

⁴ Münter dans son catalogue (pars III, page 69) en indique deux diversités en ces termes :

Jacobus I. (Chron., 1382-1398.)

N° 9234. « JACOBUS DEI (GRA.). Leo erectus. (REX IHERUSALEM CIP. CRUX hierosolomitana). »

9235. « Alius similis quoad epigr. detritus tamen legi potest Jacobus. »

Je crois que ces deux Jacques sont des monnaies de Jean mal lues.

⁵ Il ne restait aux chrétiens dans le royaume d'Arménie que la forteresse de Gorigos et rien dans le royaume de Jérus. le n.

de Boucicaut comme gouverneur de Gênes¹. Boucicaut partit le 3 avril 1403, prenant la voie de Rhodes². Il força Janus à payer 60,000 ducats pour les frais de cet armement et garantit aux Gênois la continuation de leur occupation de Famagouste.

En 1409 Janus, désireux sans doute de satisfaire par un mariage les prétentions de la maison de Bourbon, envoya demander en mariage Charlotte de Bourbon, fille du comte de la Marche et de Catherine de Vendôme. Charlotte arriva en Chypre en 1411 et fut couronnée à Nicosie. La tranquillité qui régnait en ce moment en Chypre ne tarda pas à être troublée. Le soudan, furieux des dévastations commises sur ses côtes par les pirates catalans et génois, qui trouvaient un asile en Chypre, déclara la guerre au roi de Chypre. Après plusieurs années de succès divers, Janus fut battu et fait prisonnier en 1424, et ne fut mis à rançon, pour 200,000 écus d'or, qu'en 1427.

Ce fut probablement pendant cette captivité du roi Jean que fut frappée une monnaie d'argent qui se trouve au Cabinet des médailles et dont M. Longpérier a bien voulu me faire le dessin, que je donne ici³. On y voit :

Au droit, au lieu de l'effigie du roi, qui était prisonnier, un lion passant, armes des Lusignan de Chypre, et autour IOHAN GRAC. DI. REX, *Johannes gratid Domini rex.*

Au revers, la croix de Jérusalem avec ses quatre croisillons et la légende IERUSAL...

¹ Voyez mon édition du *Livre des faits*, de J. Boucicaut, pages 614 à 627. Les faits sont racontés dans cette chronique avec simplicité, clarté et noblesse.

² *Livre des faits*, de Boucicaut, page 621. « Jâ, dit la chronique, avoit gouverné environ un an la cité de Jennes le bon mareschal, auquel espace de temps l'avoit adonc remise au chemin de prospérité, quand nouvelles lui vinrent que le roy de Cypre avoit mis le siege devant Famagouste, la quelle est une riche cité qui sied mesmes en la terre de Cypre, et est aux Jenevois, et l'ont possédée toujours, et encores font, depuis qu'ils l'eurent conquise contre le roy de Cypre successeur du bon roy Pierre, auquel eurent guerre. Pour laquelle dicte cité

cuidier recouvrer, s'il eust peu, avoit le dist roy de Cypre, qui à présent regne (Janus, mort en 1429), assiégé icelle. Adonc le chevalereux gouverneur qui ces nouvelles oult, et à qui moult eut pesé si en son temps les Jenevois feussent descheus en rien de leurs juridictions et seigneuries, lesquelles à son pouvoir desiroit et vouloit soutenir et accroistre, pour cause que au roy de France en appartient la souveraineté, au nom du quel il a le gouvernement, dit que aculé en demeureroit ainsi; et que bien et tost remedié y seroit. Si fit hastivement son erre aprestier pour en propre personne y aller. » (Pages 620 et 621.)

³ Planche VI, n° 8.

Jean II mourut à Nicosie le 19 juin 1434, laissant quatre enfans de son mariage avec la belle Charlotte de Bourbon : Jean, qui lui succéda ; Jacques, mort peu de temps après lui ; Anne, mariée à Louis de Savoie, comte de Genevois, et Marie, fiancée à Louis de Bourbon, fils de Charles I^{er}.

Quatorzième roi, JEAN II. — Jean était encore mineur au moment de la mort de son père. Toutefois, Charlotte de Bourbon sa mère, pour couper court aux ambitions rivales, le fit couronner sur-le-champ à Nicosie comme roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie. Ce fut sous ce prince que les chrétiens perdirent la forteresse de Gorhigos, la seule qui leur restât en Arménie. Les Turcs enlevèrent de leur côté les îles de Lemnos, Mordacio, Tassos, Lesbos, qui leur fut livrée par Lucaïn, parent du seigneur de Gastiluso, et Samos, Lango (Cos), Lerro, Calamo et Nizzarro ¹.

Jean III mourut l'année suivante 1458, laissant de son deuxième mariage avec Hélène Paléologue, fille de Théodore Paléologue, despote de Misithra, une fille unique nommée Charlotte, qui fut la dernière héritière des Lusignan de Chypre, et qui céda ses droits sur Chypre, en 1482, à Charles I^{er}, duc de Savoie ² ; mais ces droits furent pendant quelques années usurpés par un frère bâtard nommé Jacques.

Il existe au Cabinet des médailles une monnaie d'argent de Jean III ; je la reproduis ici. On y voit :

Au droit, un roi assis sur un siège dont les deux bras sont terminés par deux têtes de lion. Il porte sur la tête une couronne fleuronnée, dans la main droite un sceptre surmonté d'une croix à double croisillon, et dans la gauche un globe surmonté d'une croix droite ; autour on lit fort distinctement : IOANNES DEI GRA.

Au revers, la croix de Jérusalem avec ses quatre croisillons et la légende REX IHRLM ET CIPRI.

¹ Jauna, page 961.

² Le manuscrit 10,428 de la Bibliothèque royale contient un ouvrage relatif aux prétentions de la maison de Savoie sur le royaume de Chypre ; il est intitulé *Parere dell' abate Taroni sul titolo di re di Cipro, che fu assunto dal duca di Savoia*. (Marsan, catal. tome 1, p. 475.)

Le n° 1527, fonds Saint-Germain, in-4°, con-

tient un autre ouvrage sur le même sujet intitulé *Parere di Gasparo Gianotti sopra un Ristretto delle rivoluzioni del reame di Cipri e delle ragioni che v' ha la serenissima casa di Savoia, e sopra un altro trattato del titolo regale dovuto à Sua Altezza Serenissima*. (Marsan, tome 1, p. 704.)

³ Voyez planche VI, n° 9.

Cette monnaie est évidemment la même que décrit M. Münter sous le n° 5 de son texte ¹ et le n° 9 de ses planches, et dont il n'a pu donner l'explication, parce que l'exemplaire qu'il en possédait était presque complètement effacé. Il est aisé de juger de cette similitude en comparant mon dessin, fait sur une monnaie parfaite de conservation, avec le sien, qui est à peine distinct.

Les lettres étaient si peu visibles qu'il lui était difficile d'approcher du vrai avec certitude. « Cette monnaie, dit-il ², n'est pas facile à déterminer. La seule lettre visible qui précède le mot ROI ³ est un E, qu'on pourrait conjecturer être la dernière des noms de PIERE, JAIME (Jacques) ou HUGUE. Ce ne peut être le nom d'un Hugues; ce ne peut pas être non plus le nom de Jaime ou Jacques, qui prit le titre de roi d'Arménie, qu'on ne voit pas sur cette monnaie du reste; des lettres il est impossible aussi de faire le nom de Pierre. Je ne sais donc à quel roi attribuer cette monnaie, qui ressemble plus aux n°s 3 ⁴ et 4 ⁵ qu'au n° 6 ⁶, et on en pourrait conclure qu'elle est plus ancienne que ce dernier. »

Le dessin que je donne de cette monnaie, d'après un exemplaire parfaitement conservé, lèvera, j'espère, toute espèce de doute. Elle ne peut être de Jean I^{er}, le plus ancien de tous, puisqu'il ne régna qu'un an et presque enfant, et que cette tête est la tête d'un vieillard; et quant aux monnaies de Jean II, je les ai décrites plus haut. Mon opinion est au contraire que la frappe de cette monnaie est la plus récente de toutes et ne convient qu'à Jean III.

Quinzième roi, CHARLOTTE ET LOUIS DE GENEVOIS. — Charlotte, restée unique héritière du royaume, chercha à faire reconnaître l'autorité de son mari Louis de Genevois comme roi de Chypre; mais Jacques, soutenu par le sultan d'Égypte, parvint à s'emparer de l'île de Chypre en 1264. Charlotte avait été déjà obligée de partir pour la Savoie avec son mari.

¹ Page 32.

² Page 40.

³ La lettre I, initiale de IOHANES, est fort visible sur la monnaie de Münter, et je suis étonné qu'il n'en ait pas été frappé. Quant aux lettres E ROI, il a visiblement mal lu; il fallait lire EI. CEA, pour *Dei gratia*. Il a mal lu aussi les lettres

du revers, qui ne sont pas, comme il le pense, DE IERYSALEM E CIPR. (page 32), mais REX. IHRLM ET CIPRI.

⁴ Henri.

⁵ Hugues.

⁶ Pierre I.

Seizième roi, JACQUES. — Resté maître de Chypre en 1465, Jacques continua ses succès et chassa même les Génois de la forteresse de Famagouste. Afin de se fortifier contre une nouvelle attaque de cette république, il fit appel à une alliance avec leurs éternels rivaux les Vénitiens, et épousa en 1471 la belle Catherine Cornaro, que le sénat vénitien adopta pour fille de Saint-Marc et à laquelle il donna 100,000 ducats de dot. Une alliance entre Chypre et Venise fut en même temps conclue¹.

Jacques mourut le 5 juin 1473, laissant la reine Catherine Cornaro enceinte. Quelques jours auparavant il avait fait un testament dans lequel il déclarait laisser à sa femme Catherine Cornaro la tutelle de l'enfant qui naîtrait après sa mort, et la régence jusqu'à sa majorité. Si cet enfant mourait, il déclarait vouloir disposer de la couronne en faveur de l'un de ses deux fils naturels par ordre de primogéniture, et à leur défaut de sa fille naturelle Charlotte; et enfin, à défaut de tous ces enfans, il voulait que ses royaumes appartenissent au plus proche de ses parens de la race des Lusignan. Le général vénitien Mocenigo, alors présent en Chypre, contribua efficacement à empêcher les partis de se soulever après sa mort. Peu de mois après, Catherine accoucha d'un fils nommé aussi Jacques, et Mocenigo, après avoir fait reconnaître cet enfant, quitta l'île de Chypre.

Je ne connais aucune monnaie du bâtard Jacques, quinzième roi de Chypre en concurrence avec Charlotte.

Dix-Septième roi, JACQUES II. — L'absence de Mocenigo ayant donné lieu à de grands troubles dans l'île, les Vénitiens envoyèrent des renforts à leur fille adoptive et mirent garnison dans toutes les places fortes². Pour voiler leur projet de conquête personnelle, ils firent couronner le jeune roi Jacques; mais l'île était désormais entre leurs mains. Jacques mourut à l'âge de trois ans. Les Chypriotes, désireux de

¹ Ce fut à la même époque que Mahomet enleva aux Vénitiens l'île de Négrepont. (Jau-na, page 1020.)

² Münter dans son catalogue (pars III, page 69) donne une monnaie de Jacques II; mais je crois qu'il a été induit en erreur. (*Jacobus II*, Chr. 1460 à 1473.)

9236, « + IAC (OBVS) DEI X Leo erectus. —

(+ IER....) Typus idem. »

9237. « + IACO (BVS) DEI C..... REX, Leo erectus. — (+..... CIP..... ARMENE) Typus idem. »

« ARMENE, ajoute Münter, *significat ARMENIA, quum reges, Leons VI mortuo, hunc titulum sumerant.* » J'ai prouvé que Münter se trompe et que cette monnaie est de Pierre.

conserver leur nationalité, voulurent couronner un des enfans naturels du roi Jacques, conformément aux clauses de son testament; mais la précaution prise par les Vénitiens de mettre garnison dans toutes les places importantes de l'île assura leur domination. En 1489 le sénat vénitien obtint définitivement de Catherine qu'elle quitterait l'île et en ferait hommage à la république¹; et en effet, sur les instances de son frère Georges Cornaro, elle retourna à Venise avec les trois enfans naturels de Jacques et fit don de son royaume à la république, qui en fit sur-le-champ prendre possession et y établit ses lois, pendant que de son côté la reine Charlotte, en mourant en 1482, transmettait le titre stérile de la royauté de Chypre à la maison de Savoie. C'est en vertu de cette cession que les souverains de Savoie ont continué à porter le titre de roi de Chypre.

Après quatre-vingts ans de possession de l'île de Chypre, les Vénitiens en furent dépouillés en 1571 par Mustapha. Le pape venait enfin de conclure, le 6 mai 1570, une ligue avec le roi d'Espagne et la république de Venise pour faire la guerre aux Turcs. Il fut stipulé que deux cents galères et cent vaisseaux de charge seraient armés aux frais des trois puissances et réunis à Otrante, et que Don Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe II, en serait le généralissime. Après mille obstacles de toute nature, la flotte avait enfin fait voile, et ce fut à Céphalonie que lui arriva la nouvelle de la prise de Famagouste et de la perte entière de l'île de Chypre. Cette flotte se composait de 209 galères dont 12 du pape, 4 du duc de Savoie, 4 de l'ordre de Malte, 81 du roi d'Espagne et 108 de Venise, outre 6 galéasses, 28 grands navires et un grand nombre d'autres bâtimens de transport. La rencontre entre les deux flottes chrétienne et musulmane eut lieu dans le golfe de Lépante. Des poèmes ont été composés en toutes langues pour célébrer la victoire de Lépante, dont l'honneur est dû à Don Juan d'Autriche.

Une médaille fut frappée à Venise en l'honneur de cette alliance, qui n'avait pu sauver Chypre. Je la donne ici² d'après un dessin qui m'a été communiqué par M. Zinkeisen. On y voit :

Au droit, le lion ailé de Saint-Marc, et au-dessous le chiffre 1570, qui

¹ Jauna, page 1181.

² Voyez planche VIII, n° 1.

désigne l'année de la conclusion de la ligue. En légende PRO REGNI CYPRI PRESIDIO.

Au revers, VENETORVM FIDES INVIOLABILIS BISANTE..... I.

J'ai réuni dans la planche n° 8 six autres médailles d'argent que possède notre Cabinet des médailles, frappées à l'occasion de cette ligue¹ et de la bataille de Lépante.

Le n° 2 représente d'un côté l'effigie du pape Pie V avec la main droite qui bénit. Autour est la légende PIVS V PONTIFEX MAXIMVS, AN. V. Sur l'autre face sont représentées trois déesses casquées unissant leurs bras, et la légende FOEDERIS IN TURCAS SANCTIO².

Le n° 3 porte la même effigie que le n° 2, et sur l'autre face on voit le pape agenouillé, entouré de plusieurs ecclésiastiques et priant au pied d'un temple, sa tiare déposée à ses genoux. Dans les nuages paraît l'ange exterminateur. Autour on lit : FECIT POTENTIĀ IN BRACHIO SVO, DISPERSIT SUPERBOS³.

Le n° 4 porte la même effigie que les deux précédentes; le revers représente la troisième scène de ce drame, c'est-à-dire le combat naval et la victoire de Lépante. Autour des nombreux vaisseaux des deux flottes on lit : A DOMINO FACTUM EST ISTUD⁴, 1571.

Le n° 5 porte d'une part l'effigie du pape tenant entre ses mains un Christ et remerciant Dieu de la victoire qu'il vient de donner. Ses habillemens sont des vêtemens monacaux. Autour de sa tête on lit : PIVS V. PON. MAX. A. D. MDLXXI. Sur le revers on voit dans le lointain le golfe de Lépante avec les deux côtes. La flotte turque est dispersée, et la flotte chrétienne est réunie en bon ordre et appareillée. Autour on lit : DEXTERA DOM. FECIT VIRTUTEM.

La médaille n° 6 paraît comme une répétition du n° 4. Elle aura sans doute été frappée hors des domaines pontificaux, probablement par l'empire. On y voit d'un côté l'effigie du pape, la tête ornée de la tiare

¹ Le n° 10,061, in-4°, de la Bibliothèque royale, contient un ouvrage italien sur cette ligue; il est intitulé *Discorso di Gabriele Salvago circa la lega del Papa e del Re Cattolico da farsi co' Veneziani per difensione dell' isola di Cipro contro il Turco l'anno 1570, diretto al cardinale di Correggio*. (Marsan, catalogue, tome 1,

p. 328.) — Le même volume renferme plusieurs autres pièces italiennes sur ce même sujet.

² *Trésor de Numismatique*, Médailles des papes, pl. XIII, n° 8.

³ *idem*, *ibid.*, pl. XIV, n° 5.

⁴ *Idem*, *ibid.*, pl. XIII, n° 9.

et bénissant. Autour est la légende : PIVS V. GHISLERIVS BOSCHEN PONT. M. ; sur le revers, l'Éternel consume de ses rayons la flotte ottomane et la submerge, tandis qu'au milieu de la flotte chrétienne la Religion, placée sur un vaisseau, la croix à la main, encourage les chrétiens. Autour on lit : DEXTERA TVA DOM. PERCVSSIT INIMICVM¹, 1571.

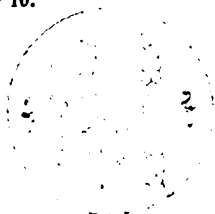
Enfin la médaille n° 7 paraît certainement aussi frappée dans l'empire² ou plutôt en Espagne. Elle est la plus curieuse, en ce qu'elle offre une tête qui semble un portrait fidèle de la tête de Don Juan d'Autriche, avec une figure tout à fait mauresque. On lit autour : JOANNES AVSTRIAE, CAROLI V FIL., AET. SV. ANN. XXIII. IO. F. MILON. V. 1571. *Jean d'Autriche, fils de Charles V, à l'âge de vingt-quatre ans.* Sur le revers est représentée une colonne rostrale posant au-dessus des flots sur un trophée d'armes, et entourée d'une flotte nombreuse rangée en cercle, et la légende CLASSE TVRCICA AD NAVPACTVM DELETA. *die octobr.* 1571.

Les Turcs ont continué à posséder l'île de Chypre, malgré leur défaite, depuis cette année 1571, et la possèdent encore.

Tels sont les résultats de mes recherches sur ce sujet si intéressant des établissemens français en Grèce. Le temps n'est pas éloigné, j'espère, où je pourrai aller les compléter sur les lieux, et me mettre en état de présenter cette fois, non plus sous une forme pédantesque, qui ne sera plus nécessaire dans un sujet pour lequel ce premier ouvrage servira de preuves, mais d'une manière plus vive et plus animée, un épisode si dramatique de nos annales nationales, le récit de notre domination dans les provinces démembrées de l'empire grec à la suite de la quatrième croisade, fragment d'un ouvrage qui restera à écrire à d'autres, l'Histoire des royaumes chrétiens d'Orient.

¹ *Trésor de Numismatique, Médailles des papas*, pl. XV, n° 4.

² *Trésor de Numismatique, Médailles allemandes*, planche XXV, n° 10.



APPENDICE

CONTENANT :

- A. Chansons des Croisés de Constantinople.
- B. Marchés conclus par saint Louis avec les Génois en 1268 et 1269.
- C. Lettre de l'évêque de Tunis au roi Thibaut de Champagne, sur la mort de saint Louis en 1270.
- D. Fragmens tirés des auteurs bysantins, et relatifs :
 - I° Aux empereurs français;
 - II° Aux rois de Bulgarie;
 - III° Aux despotes d'Arta;
 - IV° Aux empereurs grecs depuis la prise de Constantinople;
 - V° A Sthlivos ou Wenceslas;
 - VI° Aux Génois établis en Grèce;
 - VII° A Charles d'Anjou;
 - VIII° Aux îles de Samos et de Lesbos et à la ville de Phocée.
- E. Traité d'alliance conclu à Nymphée en 1261, entre l'empereur Paléologue et les Génois, contre les Français de Constantinople et contre les Vénitiens.

CHANSONS

COMPOSÉES PAR LES CROISÉS DE CONSTANTINOPLE.

(EXTRAITES DES MANUSCRITS 7222 ET S, 184 DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.)

LI PRINCES DE LE MOURÉE.

I.

Loiaus amours qui m'alume . . .

 Et m'esmerveill où pris le hardement
 Coment m'osai de chanter enhardir.
 Ce fait ma dame à cui sunt mi desir.
 Se n'a de moi merci prochainement,
 Morir m'estuet, por aimer loiaument.

II.

Au novel tans, quant je voi la muance,
 Qu'yvers remaint, nois et glace et gelée,
 Cist oiseillon sunt en grant revelance;
 Retentir fait lor chans bois et ramée.
 De douçor est la terre enluminée;
 Partot trueve-on flors de mainte samblance,
 Et por ce vueill chanter, en esperance
 Qu'autrement ne . . . vrée.

(N° 7222.)

QUENES DE BETUNE.

I.

Au comenchier de ma nouvelle amor
 Ferai cançon, k'il m'en est pris talens,
 Et proierai à celi qui j'aor,
 Puis ke del tot li sui obediens.
 Por Dieu li proi ne m'i soit desdignans,
 Ains dainst valoir ke par moi soit servie,
 Si en serai plus lies tote ma vie.

Se ne me doit nus tenir à folour
 Se je desir estre ses biens voillans,
 Puis ke beautés fait de li miréor
 Et ens tos biens est chis entendemens.
 Diex ! com serai envoisiés et joiens
 Se jà nul jor vers moi tant s'umelie
 Ke par son gré l'ose apeller amie.

Je me delit ens l'espoir ke j'en ai,
 Si dochement, k'il m'est sovent avis
 K'ele me doinst s'amor de cuer verai;
 Mais tost m'en est chis dols espoirs faillis,
 Ke de pavor sui mal et esbahis
 Tant dot raison, se ele i met s'entente,
 Sans estre amés crierà mort en atente.

Et non-por-quant adès la servirai
 Sans estre amés, come loiaus amis;
 Ke nus fras cuers ne doit estre en esmai
 Puis ke il est en haute amor assis,
 Ains doit penser coment soit deservir
 Li très grans biens où il a mis s'entente,
 Ne jà nul jour por mal ne s'en repente.

Il m'est avis, ki à droit velt jugier,
 Ke nus amans ne doit d'amors partir;
 K'en poi d'eure rent ele tel loier
 Ke nus n'aroit pooir de deservir,
 Por çou la voil boinement obéir,
 Et voil proier à ma dame honorée
 K'avoc beauté soit pitié assamblée.

Quens de Guelle, riens ne puet avanchier
 Tant com amors celui ki à li bée;
 Entendés, si ert vostre honors doublée.

(S. 184, f. 98.)

II.

L'autrier avint en cel autre país
 C'uns chevaliers eut une dame amée,

Tant com la dame fu en son bon pris.
 Li a s'amor escondite et vée;
 Puis fu un jors k'ele li dist : « Amis
 « Mené vous ai par parole mains dis ;
 « Ore est l'amors conéue et grée ;
 « D'ore en avant serai à vo devis. »

Li chevalliers le regarda el vis,
 Si la vit molt tainte et descoulourée.
 « Dame, fait-il , certes, mal sui baillis ,
 « Ke n'eüst piechà ceste pensée.
 « Vostre cler vis , ki sambloit flors de lis ,
 « Est si alés , dame, de mal em pis
 « K'il m'est avis ke me soiés emblée.
 « A tart avés , dame, cest consell pris. »

Quant la dame si s'oï ramposner,
 Grant honte en ot ; si dist , par sa folie :
 « Par Dieu ! vassal, jel dis por vos gaher ;
 « Quidiés vos dont k'à chertes le vos die ?
 « Onques nul jor ne me vint em penser.
 « Sariés vos dont dame de pris amer ?
 « Nenil, certes ! ains vos prendroit envie
 « D'un bel vallet baisier et acoler. »

« — Dame, fait-il , j'ai bien oï parler
 « De vostre pris , mais ce n'est ore mie.
 « Et de Troies , r'ai-jou oï conter
 « K'ele fu jà de molt grant signorie ;
 « Or n'i puet on fors les plaices trover.
 « Et si vous lo ensi à escuser
 « Ke cil soient reté¹ de iresie
 « Qui des-or-mais ne vous vouront amer. »

— « Par Dieu , vassal , trop avés fol penser
 « Quant vous m'avés reprové mon éaige.
 « Se j'avoie mon jovent tot usé,
 « Si sui jou riche et de si grant paraige
 « C'om m'ameroit à petit de beauté.
 « Encoir n'a pas un mois entier passé
 « Ke li marchis m'envoia son message ,
 « Et li Barrois a por m'amor josté. »

— « Dame, fait-il , ce vos a moult grevé
 « Ke vos fiés ens vostre signoraige ;
 « Mais tel set ont jà por vos sospiré,
 « Se vos estiés fille au roi de Cartaige
 « Ki jamais jor n'en aront volenté.
 « Ou n'aime pas dame por parenté,

¹ Accusés.

« Mais quant ele est belle et courtoise et saige.
 « Vos en saurés par tans la verité. »
 (Suppl. 184.)

III.

Molt me semont Amors ke je m'en voise
 Quant je plus doi de chanter estre cois ;
 Mais j'ai plus grant talent ke je me coise.
 Por çou s'ai mis mon chanter en defois²
 Ke mon langaige ont blasmé li François
 Et mes cançons , oiant les Champenois,
 Et la contesse encoir, dont plus me poise.

La roïne ne fist pas ke courtoise
 Ki me reprist, ele et ses fiex li rois.
 Encoir ne soit ma parole franchoise,
 Si la puet on bien entendre en franchois ;
 Ne chil ne sont bien appris ne cortois
 S'il m'ont repris, se j'ai dit mos d'Artois,
 Car je ne fui pas norris à Pontoise.

Diex ! ke ferai ? dirai li mon coraige ?
 Li irai-je dont s'amor demander ?
 Oil, par Dieu ! car tel sont li usaige
 C'on n'i puet mais sans demant riens trover ;
 Et se jo sui outraigex del trover,
 Ne s'en doit pas ma dame à moi irer,
 Mais vers Amors ki me font dire outraige.
 (Suppl. 184.)

IV.

Tant ai amé c'or me convient haïr ,
 Et si ne quier mais amer
 S'en tel lieu n'est c'on ne saice traïr,
 Ne dechevoir ne fausser.
 Trop longement m'a duré ceste paine,
 K'Amors m'a fait endurer.
 Et non-pour-quant loial amor certaine
 Vurai encoir recouvrer.
 Ki vauroit or loial amor trover,
 Si viegne à moi por coisir ;
 Mais bien se doit boine dame garder
 K'ele ne maint pour traïr,
 K'ele feroit ke fole et ke vilaine;
 Si l'en porroit maus venir
 Ausi com fist la fause chapelaine
 Cui tos li mons doit haïr.
 Assés i a de celes et de ceaus
 Ki dient ke j'ai mespris

² Défaut.

De çou ke fis covretures de saus,
 Mais à moult boin droit le fis.
 Et del anel ki fu mis entraîne,
 Dont li miens cors fu trais,
 Car par celui fu faite la saisine
 Dont je suis mal baillis.

(Suppl. 184.)

V.

Belle, doce, dame chiere,
 Vostre grans beautés entiere
 M'a si sospris,
 Ke se iere em paradis
 S'en revenroïe arriere
 Par convent ke ma priere
 M'éust là mis
 Ke fuisse vostres amis
 N'a moi ne fuissiés fiere,
 Car amc¹ ens nule maniere
 Ne forfis,
 Ke fuissiés ma guerriere.

Por une k'en ai haïe,
 Ai dit as autres folie
 Come irous.
 Mal ait vos cuers convoitous
 Ki m'envoia en Surie!
 Fausse estes, voir! plus ke pie;
 Ne mais por vous
 N'averai mes iex plorours.
 Vos estes de l'abéie
 As soffraitous;
 Si ne vous nomerai mie.

(Suppl. 184.)

VI.

Cest raige et derverie
 Et destresce d'amer
 M'a fait dire folie
 Et d'amors mes-parler;
 Nus ne m'en doit blasmer.
 S'ele à tort me fausrie.
 Amors qui j'ai servie,
 Ne me sai où fier.

Amors, de felonie
 Vous vaurai esprover.
 Tolu m'avés la vie
 Et mort sans desfier.

¹ Jamais.

Là m'avés fait penser
 Où ma joie est perie.
 Cele qui jou em rie
 Me fait d'autre esperer.

Plus est belle k'imaige
 Cele ke je vos di;
 Mais tant a vil coraige
 Anuyex et failli
 K'ele fait tot ausi
 Com la leuve sauvaige,
 Ki des leus d'un boskaige
 Trait le pieur à li.

N'a pas grant vasselaige
 Fait, s'ele m'a traï;
 Nus ne l'en tient por saige
 Ki son estre ait oï,
 Mais puis k'il est ensi
 K'ele à tort me deschaice
 Je li renc son homaige
 Et si me part de li.

Molt est la terre dure
 Sans eve² et sans humer,
 Où j'ai mise ma cure.
 Mais n'i keudrai³ nul jor
 Fruit ne foille ne flor.
 S'est bien tans et mesure,
 Et raisons et droiture
 Ke li rende s'amor.

(Suppl. 184.)

VII.

Ahi! Amors, com dure departie
 Me convenra faire de la millor
 Ki onques fust amée ne servie!
 Diex me ramaine à li par sa douçour,
 Si voirement ke m'en part à dolor.
 Las! k'a-je dit? Jà ne m'en part je mie.
 Se li cors va servir Nostre Signor,
 Li cuers remaint del tot en sa baillie.

Por li m'en vois sospirant en Surie,
 Car je ne doi faillir mon creator.
 Ki li faura à cest besoing d'aie,
 Saciés ke il li faurra à grignor.
 Et saicent bien li grant et li menor,
 Ke là doit on faire chevalerie
 Où on conquiert paradis et honor
 Et pris et los et l'amor de sa mie.

² Eau.

³ Cueillerai.

Diex est assis en son saint iretaige,
 Or i parra se cil le secorront
 Cui il jete de la prison ombraige
 Quant il fu mors en la crois ke Turc ont.
 Saichiés, chil sont trop honi ki n'iront,
 S'il n'ont poverté, ou vellece, ou mal-aige.
 Et cil ki sain et jone et riche sont
 Ne poevent pas demorer sans hontaige.

Tous li clergiés et li home d'éaige
 Qui ens ausmogne et ens biens fais morront
 Partiront¹ tot à cest pelerinaige,
 Et les dames ki chastement vivront
 Se loiauté font à ceus qui iront²;
 Et s'eles font par mal conseil folaige,
 As lasques gens et mauvais le feront,
 Car tot li boin iront en cest voiaige.

Riches ne velt avoir vie anuieuse,
 Si voist por Diex morir lies et joieus.
 Ke cele mors est douce et savereuse
 Dont on conquiert le resne presieus.
 Ne jà de mort n'en i morra un sels,
 Ains naisteront en vie glorieuse.
 Ki revenra molt sera éureus;
 A tos jors mais en iert Honors s'espeuse.

Diex ! tant avons esté prex par huiseuse !
 Or verra-on kia certes iert prex.
 S'irons vengier la honte dolereuse
 Dont chascuns doit estre iriés et hontex ;
 Car à no tans est perdus li sains lieus
 Où Diex soffri por nos mort glorieuse.
 S'or i laissons nos anemis mortex
 A tos jors mais iert no vie honteuse.

(Suppl. 184.)

VIII.

Bien me déusse targier
 De chançon faire et de mos et de chans,
 Quant moi convient eslongier
 De la millor de totes les vaillans.
 Si em puis bien faire voire vantance
 Ke je fas plus, certes, ke nus amans ;
 Si en sui molt endroit l'ame joians,
 Mais del cors ai et pitié et pesance.

On se doit bien efforchier
 De Dieu servir, jà n'i soit li talans,

¹ Prendront part aux bienfaits.² Ce vers est oublié dans le manuscrit 184
 Suppl. et m'est fourni par le recueil de M. P. Paris.

Et la char fraindre et plaier
 Ki adès est de pechie desirans.
 Adont voit Diex la dohle penitance.
 Hélas ! se nus se doit sauver dolans,
 Dont doit par droit ma merite estre grans,
 Car plus dolans ne se part nus de France.

Vous ki dismés les croisiés,
 Ne despendés mie l'avoir ensi,
 Anemi Dieu en seriés.
 Diex ! ke porront faire si anemi.
 Quant tot li saint tramblent de dolance
 Devant celui ki onques ne menti,
 Adont seront pechéor mal bailli,
 Se sa pitié ne cuevre sa poissance.

Qui ces barons empiriés
 C'est sans éur; jà n'en ara servi
 K'il vous em prenge pitiés.
 Pour çou fait boin Dieu servir, ke le di,
 Qu'en lui servir n'a ens lui ne eür ne kaance:
 Ki bien le sert, et bien li est meri.
 Pléust à Dieu k'Amors se fist ausi
 Ens vers tos ceaus qui ens li ont fiance.

Ne jà, por nul desirier,
 Ne remanrai chi avoc cel tirans
 Ki sont croisiet à loier
 Por dismer clers et borjois et serjans.
 Plus en croisa convoities que créance.
 Mais cele crois ne leur iert jà garans
 A nul croisié; ke Diex est si poissans
 Ke il se venge à peu de demorance.

(Suppl. 184.)

*Un autre manuscrit, fonds Saint-Germain,
 ajoute :*

Nostre Sires est jà vengiés
 Des haus barons qui or li sont faillis.
 Or les vosist empiriés
 Que sont plus vil qu'onques mais ne vi si.
 Dabait li bers qui est de tel semblance
 Com li oisel qui conchie son nit;
 Pou en ira n'ait son regne honni
 Por tant qu'il ait sor ses homes poissance.
 Or vos ai dit des barons ma semblance :
 Si lor poise de çou que vos ai di,
 Si s'en preignent à mon maistre d'Oisi
 Qui m'a appris à chanter dès enfance.

IX.

L'autr'ier, un jor après la saint Denise,
 Fui à Betune où j'ai esté sovent ;

Li me sovint de gens de male guise
Ki m'ont mis sus mençoigne à entient¹
Ke j'a chanté des dames laidement;
Mais il n'ont pas ma chançon bien aprise:
Je n'en chantai ke d'une solement
Qui bien forfist ke vengeance en fust prise.

Si n'est pas drois ke on me desconfisse,
Et vous dirai bien par raison coment,
Car se on fait d'un fort larron justice,
Doit il despleire as loiaus de noient?
Nenil par Dieu, qui raison i entent;
Mais la raisons est si arriere mise
Ke çou ke doit blasmer loent la gent,
Et loent çou ke nus autres ne prise.

A la millor del royaume de France²,
Voire del mont, ai mon cuer atorné,
Et non-por-quant pavor ai et dotance
Ke sa valors ne me tiegne en vilté,
Car tant redoc orgelleuse beauté,
Et Diex m'en doinst trover vraie esperance;
K'en tot le mont n'a orgoill ne fierté
K'Amors ne puist plaier par sa poissance.

(Suppl. 184.)

X.

Chançon legière à entendre
Feraï, que bien m'est mestiers
Ke chascuns le puist aprendre
Et c'on le chant volentiers.
Ne par autres messaigiers
N'iert jà ma dolors mostrée
A la millor ki soit née.

Tant est sa valors doublée
C'orgex et hardemens fiers
Seroit, se jà ma pensée
Li descovroie premiers;

Mais besoins et desiriers
Et çou c'on ne puet atendre
Fait maint hardement emprendre

Tant ai celé mon martire
Tos jors à tote la gent,
Ke bien le devroie dire
A ma dame solement,
K'Amors ne li dist noient.
Ne-por-quant s'ele m'oblíe
Nel oublierai-je mie.

Por quant se je n'ai aïe,
De li et retenement,
Bien fera et cortoisie
S'aucune pitié l'em prent.
Au descovrir mon talent
Se gart bien del escondire
S'ele ne me velt ochirre.
Fols sui, ki ne li ai dite
Ma dolors ki est si grans,
Bien déust estre petite
Par droit, tant sui fins amans!
Mais je sui si meschaans
Ke, quanques drois m'i avance,
Ne retaut ma meschéance,

Tous i morrai en soffrance;
Mais sa beautés m'est garans
De ma dame et la seynblance
Ki tos mis maus fait plaisans.
Si ke je muir tous joians,
Ke tant desir sa merite
Ke ceste amors me delite.
Noblet, je sui fins amans
Si aim la millor eslite
Dont onques cançons fu dite.

(Suppl. 184.)

JEHANS LI QUENS DE BRAINE.

I.

Je n'os chanter trop tart ne trop souvent,
Ensi¹ n'ai liu de chanter ne de taire;
Ains ai chanté en pardon longement,
Et si quidai adès tant dire et faire
Que je péusse à cele millieur plaie

¹ A escient.

² Au lieu de ce couplet, je lis le suivant dans le *Romancero* de M. Paulin Paris:
Dame, lonc tems ai fait vostre servise
La merci Dieu! c'or n'en ai mais talent,
Si m'est au cor une autre amor emprise

Qui m'ocira, se Amours li consent,
Tout à loisir, pour plus faire torment.

Tout mi mal trait fuissent à mon talent,
Se jà nul jor en quidaisse à chief traire;
Mais je sai bien que ne m'i yaut noient;

Qui me requiert et allume et esprent,
Et me semont d'amer si haltement
Que jel feraï, ne pent estre autrement.
En li n'i a ne orgueil ne faintise;
Si me mettrai del tout à son command.

³ Variante de 7222: car je.

C'Amours n'ont si atorné mon affaire
Que je l'aim tant que ne m'em puis retraire,
Ensi me tient Amours, ne sai coment.
C'un peu le hac très amoureusement.

Trop m'i sot bien esprendre et embraser¹
Au beau samblant² et au simplement rire.
Nus ne l'orroit si doucement parler
Que de s'amour³ ne quidast⁴ estre sire.
Par Diu⁵ ! Amours⁶, ce vos puis-je bien dire :
Que on vos doit⁷ servir et honorer⁸,
Mais d'un petit s'i puet on trop fier.

(Suppl. 184, f. 23.)

II.

Pensis d'amour dolans et coureciés⁹,
M'estuet chanter quant¹⁰ ma dame m'en prie,
N'onques nus hom ne fu¹¹ si csmaiés.
Grant paour ai que ne soit m'anemle¹²,
Si est bien drois¹³ que pour¹⁴ li chant¹⁵ et rie.
Helas ! dolans¹⁶, jamais ne serai liés
Se sa pitié ne vaint¹⁷ sa signorie¹⁸.

Par Diu ! dame¹⁹ nus ne vos aime tant
Come je fac²⁰ si me morrai d'envie;
Mil fois²¹ le jour vos regart eimpensant²²,
Et proi²³ merci que ne m'ociés mie
Si n'ai pooir c'autrement²⁴ le vo die.
Et s'il vos plaist à savoir mon tormant²⁵

¹ Var. Moult me sot bien espanre et alumer.² Var. Au bel parler.³ Var. S'amor.⁴ Var. Cuidast.⁵ Var. Par Dieu.⁶ Var. Amors.⁷ Var. On vous doit bien.⁸ Var. Honorer.⁹ Var. Dolens et courouciés.¹⁰ Var. Que.¹¹ Var. Onques mès jour ne fui.¹² Var. Jà ma mie.¹³ Var. S'est il bien drois.¹⁴ Var. Por.¹⁵ Var. Chante.¹⁶ Var. Dolens.¹⁷ Var. Vainc.¹⁸ Var. Seignorie.¹⁹ Var. Douce dame.²⁰ Var. Je fais.²¹ Var. Cent fois le jor.²² Var. En pensant.²³ Var. Pri.²⁴ Var. Je n'ai pooir qu'autrement.²⁵ Var. Mon talent.

Regardés moi, si conistrés²⁶ ma vie.

(Suppl. 184, f. 23.)

Par Deu ! Amors, se vers li ne m'aidiés,
Je me plaindrai de vos tole ma vie.
Se j'onques fis rien que vos vosissiez,
Li guerredon soit tex qu'ele me die :
« Amis, bien sai que ne me haez mie. »
Lors seroie joians et envoisiés,
Et à plusors de bone compaignie.

(N° 7222.)

III.

Par desous l'ombre d'un bois.
Trouvai pastoure à mon choïs;
Contre yver ert bien guarinie.
La tousette ot les crins blois.
Quant la vi sans compeignie,
Mon chemin lais; vers li vois, etc.

La touse n'ot compaignon
Fors son chien et son baston.
Pour la fredor en sa chapele
Se tapist lès un biusson;
En sa flahute regrete
Gariuet et Robeçon, etc.

(Suppl. 184.)

Quand la vi, soudainement
Vers li torne, et si descent.
Se li dis : « Pastoure amie,
« De bon cuer à vo me rent;
« Faisons de foille courtine;
« S'amerons mignotement, etc.

— « Sire traiés vos en là,
« Car tel plait oi-je jà.
« Ne sui pas abandonnée
« A chascun ki dit : Vien cha !
« Jà pour vo sele dorée,
« Garinés rien n'i perdra, etc. »

— « Pastourelle, si t'est bel,
« Dame seras d'un chastel.
« Desfuble chape grisete,
« S'afuble cest vair mantel.
« Si samblers la rosete
« Ki s'espanist de novel, etc.

— « Sire, ci a grant promesse !
« Mais moult est fole ki prent
« D'ome estrange en tel maniere
« Mantel vair ne garniment
« Se ne li fait sa proiere
« Et ses boens ne li consent, etc.

²⁶ Var. Connoîtrez.

— « Pastorelle, en moie foi !
 « Pour çou que bele te voi,
 « Cointe dame, noble et fiere,
 « Si tu vels, ferai de toi.
 « Laisse l'amour garçoniere,
 « Si te tien del tout à moi, etc.

— « Sire, or pais, je vos empri;
 « N'ai pas le cuer si falli
 « Que j'aim miex povre deserte
 « Sous la foille od mon ami
 « Que dame en chambre coverte,
 « Si n'ait on cure de mi. etc.

Ces six derniers couplets manquent à S. 184.

ROBERT DE BLOIS.

I.

Li departir, de la douce contrée
 U la bele est, m'a mis en grant tristor,
 Laisser m'estuet la riens c'ai plus amée
 Pour Damedieu servir le creator.
 Et ne-pour-quant tous remaigen s'amour;
 Car tous li lais, mon cuer et ma pensée.
 Se mes cors va servir Nostre Signour,
 Pour çou n'ai pas bonne amor oubliée.

Amors, ci a trop dure desevrée¹
 Quant il m'estuet partir de la millour
 Ki onques fus ne ki jamais soit née,
 Tant a en li cortoisie et valour.
 Nus ne s'en doit mervelier se je plour,
 Quant mes cors va faire sa destinée,
 Et li miens cuers est si mis el retour
 Que sans fauser tent à sa dame et bée.

Dame en qui est et ma mors et ma vie,
 De vos m'em part plus dolens que ne di.
 Mon cuer avés del tout en vo baillie,
 Retenés-le, u vous m'avés trai.
 Diex ! où irai ? ferai je noise u cri,
 Quant il m'estuet faire la departie
 De mon fin cuer, et laisser à celi
 Ki ainc² del sien ne me lascia partie.

Douce dame, qui mes cuers pas n'oublie,
 Ne me voelliés pour rien metre en oubli;
 Jamais nul jor ne ferai autre amie;
 Pour Dieu vous pri, ne faites autre ami.
 Mais se je sai que vos gabés de mi,
 L'amors n'iert pas entiere ne demie;
 Ne jà de moi ne ferés anemi
 Se loiautés ne m'i est anemie.

(S. 184, f. 42.)

HUES DE SAINT-QUENTIN.

I.

Jerusalem se plaint, et li païs
 U Dameldiex souffri mort doucement,
 Que deçà mer a poi de ses amis
 Ki de son cors li facent mais nient.
 S'il sovenist cascuns del jugement
 Et del saint liu où il souffri torment.
 Quant il pardon fist de sa mort Longis,
 Le descroisier sesissent mout envis;
 Car ki pour Dieu prent le crois purement,
 Il le renie au jor que il le rent,
 Et com Judas faura à paradis.
 Nostre pastour gardent mal leur berbis,
 Quant pour deniers cascuns al leu les vent.
 Mais que pechiés les a si tous souspris
 K'il ont mis Dieu en oubli pour l'argent.
 Que deveniront li riche garnement

K'il aquierent assés vilainement
 Des faus loiers k'il ont des croisies pris?
 Se loiautés et Diu et fois ne ment,
 Retolu ont et Achre et Belleem,
 Ce que cascuns avoit à Diu promis.

Ki osera jamais en nul sermon
 De Dieu parler em place n'em moustier,
 Ne anoncier ne bien fait ne pardon,
 Chose qui puist Nostre Seigneur aidier
 A la terre conquerre et gaaignier
 U de son sanc paia no raençon !
 Segneur prelat, ce n'est ne bel ne bon
 Que son secors faites si detryer.
 Vos avés fait, ce poet-on tesmoignier,
 De Deu Rolant, et de vous Guenelon.

¹ Séparation.

1^{re} PARTIE.

² Jamais.

En celui n'a mesure ne raison
 Ki se connoist, s'il n'aie 'à vengier
 Ceuls ki pour Dieu sont de la em prison,
 Et pour oster lor ames de dangier.
 Puis c'on muert ci, on ne doit resoignier
 Paine n'anui, honte ne destorbier.

Pour Dieu est tout quant c'on fait en son non,
 Ki en rendra cascun tel guerredon
 Que cuers d'ome nel poroit esprisier,
 Car paradis, en ara de loier;
 N'ainc pour si peu n'ot mès si riche don.
 (S. 184, f. 42; et 7222, f. 81.)

LI CUENS D'ANJOU.

I.

Li grans desirs et la douce pensée
 Que j'ai por vos, dame qui valez tant,
 Dont la paine ne peut estre celée
 Où m'avez mis et tenu longuement,
 Encor tenez mon cuer en tel tormant
 Dont jà n'istrai nul jor de mon vivant.
 Se par vous non, douce dame honorée.

Li grans desirs et la paine m'agré
 A souffrir tant de fin cuer bonemant,
 Que par vos m'iert tote joie donée,
 Douce dame, qui tant estes plaisant.
 Et sachiez bien, ma dame, a ensiant,
 Se de vos n'ai aucun alegement,
 Je ne sais mais où merciz soit trovée.

Et sans merci coment iert endurée
 Si granz dolors par moi tant longement.
 Se par vos est pitiez entr' oubliée,
 Douce dame à cui mes cuers s'atent,

'S'il n'aide.

Mon cors perdrai et ma vie ensement.
 Et sachiez bien, dame, certainement
 Si en seroiz de fins amans blasmée.

Douce dame, car soiez remembrée
 De la painne que suefrent fin amant,
 Tant que par vos me soit guerredonée
 Cele que j'ai soufferte, et toz jors sant;
 Car onques n'ot voloir ne hardement,
 Ne jà n'aurai, se Dieu plaist le poissant,
 Que par moi soit loial amor ghilée.

Jà envers vos n'iert par moi porpensée
 Desloiauté, douce dame avenant;
 Et quant auroiz séue et esproyée
 La bone foi qu'ai del cuer en convant,
 Lors porroiz vous, sanz blasma de la gent,
 Et au mau-gré de felon mes-disant,
 Faire de moi ami com bien amée.

Douce dame, del tout à vos me rent;
 Aiez pitié de moi, s'il vos agré.
 (7222, f. 4.)

CROISADE DE SAINT LOUIS

ET MARCHÉS CONCLUS PAR SAINT LOUIS

AVEC LES GÉNOIS EN 1268 et 1269.

POUR LA CONSTRUCTION DE QUELQUES VAISSEAUX.

1. *Littere Communis Janue, in quibus continetur quod Guido de Corrigiâ, Janue civitatis Potestas, Guillelmus Portus, et alii ex Octo Nobilibus januensibus et consiliarii, nomine et vice Communis Janue, promiserunt magistro Henrico de Campo-Repulso et Guillelmo de Morâ, nunciis domini regis, facere duas naves pro passagio domini regis ultra mare, pro libras 14,000 turonensibus.*

In nomine Domini, amen.

Nos, Guido de Corrigiâ, Janue civitatis Potestas, nec non Guillelmus Portus, Guarinus Judex, Umaldus de Carlone, Frexonus Malocellus et Bonifacius Pretus, ex Octo Nobilibus, pro Comuni, de bene placito et voluntate consilii cornu et campanâ more solito propterea congregati, nec non et nos ipsi consiliarii quorum nomina inferius descripta sunt, nomine et vice Communis Janue et pro ipso Comuni, primò examinatâ et approbatâ formâ presentis instrumenti per Octo Viros, unum videlicet per compagnam, et duos judices, secundum formam capituli, quibus placuit presens instrumentum sic fieri debere: Volentes annuere petitioni dominorum magistri Henrici de Campo-Repulso et Guillelmi de Morâ, nunciorum et ambasatorum illustrissimi domini regis Francie in eo quod Comune potest et credit se posse adimplere de petitionibus ipsorum ambasatorum, nomine et vice dicti Comunis, inimus et inire volumus pactiones infrascriptas cum ipsis ambaxatoribus. Unde, nomine et vice dicti Comunis et pro ipso Comuni, promittimus et conveni-

mus vobis, predictis ambaxatoribus et nunciis dicti domini regis, nomine et vice ipsius domini regis, quod:

Faciemus et fieri faciemus per Comune Janue, ad opus dicti domini regis, pro passagio suo, naves duas in plagia Sancti-Petri de Arenâ, de infrascriptis mensuris, et cum sarcii et apparatibus et instrumentis ipsarum navium inferius descriptis. Quas quidem naves, nomine et vice dicti Comunis, et pro ipso Comuni Janue, promittimus vobis predictis ambaxatoribus facere et complere usque ad kalendas aprilis que erunt in 1270. Ab inde verò in antea custodientur ad expensas domini regis, et sint periculo ipsius domini regis. Quas si quidem naves, dicto nomine, promittimus vobis ad dictum terminum habere paratas et furnitas in portu Janue, cum sarcia infrascriptâ et cum omni apparamento alio infrascripto quod in ipsis navibus habere debetis et cum ipsis, secundum videlicet quod inferius continetur. Et promittimus vobis quod dictas naves sic paratas et furnitas sarcia infrascriptâ et apparatibus et instrumentis infrascriptis ad dictum terminum trademus et consignabimus atque deliberabimus nuncio seu nunciis dicti domini regis in portu Janue, si in Januâ fuerint et requisitio facta fuerit; et ipsas naves et quamlibet ipsarum, cum dicto apparatu et sarcii et omnibus infrascriptis, liberè abire de portu Janue permittemus, absque aliquâ aliâ dactâ solvendâ pro ipsis Comuni Janue seu alicui alii singulari persone.

Quas quidem promissiones vobis facimus quia confitemur vos nobis pro ipso Comuni dedisse et solvisse pro ipsis navibus faciendis ad opus ipsius domini regis libras 14,000 turonensium bonorum de Turone, quas habuisse et recepisse confitemur, renunciantes exceptioni non numerate pecunie et non recepte, doli in factum exceptioni et omni juri per quod tueri nos possemus, asserendo dictam pecuniam non numeratam fuisse. Et quia etiam, nomine et vice dicti domini regis, vos ad infrascripta debetis obligare;

Et nos predicti, magister Henricus et Guillelmus de Morâ, ambaxatores et nuncii dicti domini regis, ut apparet per litteras regias et sigillo pendenti ipsius domini regis munitas, per pactum in continenti apportatum in predictis, promittimus et convenimus vobis, quod faciemus ita quod dictus dominus rex liberè permittet extrahi et eximi hominibus Janue et nunciis ipsorum arbores et antennas, atque timones et timonarias ad cosum et pro cosu dictarum duarum navium de forestâ domini regis que vocatur Foresta de Anglis, et quod faciemus et curabimus ita, et ipse dominus rex faciet quod per aliquam personam non impediuntur dicti Januenses dictas arbores, antennas, timones et timonarias vel aliquod ex predictis de dictâ forestâ, et in dictâ forestâ incidere, eximere atque extrahere quantum ad cosum et utilitatem et pro facto dictarum duarum navium et cujuslibet earum. Et etiam promittimus vobis dicto nomine, quod dictus dominus rex per totam terram suam de dictis arboribus, antennis, timonibus vel timonariis, vel de aliquo, vel pro aliquo ipsorum, nullum pedagium vel exactionem seu dactam percipiet vel percipi faciet seu percipi permittet, de hiis videlicet vel ex hiis pedagiis, exactionibus seu dactis que pertinent ad ipsum dominum regem, et hoc sive pedagium, dacta, exactio, colligatur in terrâ, sive regno.

Que omnia predicta et singula, attendere, complere et observare et contra non venire in aliquo, vobis predictis ambaxatoribus promittimus, et proinde cum predictis omnibus et singulis attendendis, complendis et observandis omnia bona Communis Janue et hominum Janue, vobis dictis ambaxatoribus, no-

mine et vice dicti domini regis, pignori obligamus.

Tenor litterarum dictorum ambaxatorum.

Ludovicus, Dei graciâ Francorum rex, dilectis suis viris discretis, Potestati, Comuni et Consilio Janue, salutem et dilectionem.

Mittimus ad vos dilectos et fideles nostros, magistrum Henricum de Campo-Repulso, clericum, et Guillelmum de Morâ, servientem, nostros latores presentium ad tractandum vobiscum, et, si necesse fuerit, cum singularibus personis de Comuni vestro, de navibus faciendis fieri, et tam de ipsis navibus quas de novo facient fieri quam de aliis conducendis pro nostro passagio transmarino. Damus etiam eis plenariam potestatem et speciale mandatum conveniendi super hiis vobiscum et cum aliis de vestro Comuni, dandi franchisias et concedendi partem in acquisitionibus, si Deus eas fieri annuerit, secundum quod eis videbitur expedire, requirendi etiam à vobis sufficiens subsidium in galeis et in aliis opportunis, nec non petendi securitatem à vobis super premissis, et eam recipiendi pro nobis ac obligandi nos ad convenciones quas super premissis vobiscum et cum aliis de vestro Comuni fecerint observandas, ratum et gratum habiturum quicquid per ipsos nuncios nostros actum fuerit super premissis, seu etiam procuratum, secundum quod in litteris ipsorum patentibus super hoc confectis invenerimus contineri.

In cujus rei testimonium, presentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum.

Actum apud Sanctum-Dyonisium in Franciâ, in crastino beati Dionysii anno Domini 1268.

Et erant dicte littere integre, non viciales nec cancellate, nec in aliquâ sui parte abolite, cum sigillo cereo pendenti; in quo sigillo erat ab una parte ymago domini regis Francie sedentis in cathedrâ, tenentis in manu dextrâ florem unum et litteris circumspectis dicens: Ludovicus Dei graciâ Francorum rex. Ab aliâ verò parte erat una flos.

Ut inferius continetur, mensura et sarcia et apparatus cujuslibet navis sic habere debet.

Primò videlicet quod quelibet navis debet esse,

Longitudinis in carinā cubitorum 31,
 Longitudinis de flodā in flodam cubito-
 rum 50,
 Altitudinis in sentinā palmorum 17 $\frac{1}{2}$.
 Altitudinis in primā coopertā palmorum 9,
 Altitudinis in secundā coopertā palmo-
 rum 8,
 Altitudinis in orlo palmorum 5,
 Amplitudinis in mediā navi palmorum
 40 $\frac{1}{2}$.
 Item, debet habere barcham unam,
 canterium, barchas duas de paras-
 calmo et gondolam unam, furnitas de
 omni sarcia et apparatibus ad ipsas
 barchas pertinentibus;
 Item, timones duos qui debent esse labo-
 rati et affetati palmorum 9,
 Item, arborem unam de prorā,
 Longitudinis cubitorum 51,
 Grossitudinis palmorum 13 minus $\frac{1}{4}$.
 Et debet esse dicta arbor affaitata palmo-
 rum 12 $\frac{1}{2}$.
 Item, antennas de prorā pecias 2, qua-
 rum due debent esse pro qualibet cu-
 bitorum 41, et sunt penne; alia verò
 pecia debet esse cubitorum 35, et de-
 bet esse car. grossitudinis palmorum
 7 $\frac{1}{2}$ et debent esse affaitate palmorum
 7 $\frac{1}{4}$.
 Item, antennas de medio pecias 2, una
 quarum debet esse longitudinis cubi-
 torum 37, alia cubitorum 32, gros-
 situdinis palmorum 7 minus $\frac{1}{4}$, et
 debent esse affaitate palmorum 6 $\frac{1}{2}$.
 Item, antennas pro velono pecias 3, duo
 quarum debent esse longitudinis pro
 qualibet cubitorum 38, alia verò cu-
 bitorum 30, et debent esse grossi-
 tudinis pro qualibet palmorum 7 mi-
 nus $\frac{1}{4}$ et affaitate palmorum 6 $\frac{1}{2}$.
 Item debet habere centanaria 400 cana-
 bis lunbardi filati et comissi pro sar-
 ciā navis et barchā faciendā et com-
 plendā.
 Item, debet habere vela 6 cotoni infra-
 scriptarum mensurarum, videlicet:
 pro artimono cubitorum 66, velum
 unum terzarolium cubitorum 61, ve-
 lum unum cubitorum 56, velum unum
 cubitorum 52. Item velum unum de
 medio cubitorum 58, velum unum cu-
 bitorum 52 de medio; quorum, duo
 vela sunt de cotono Massilie, videli-

cet: terzarolium de prorā et velonum
 de prorā.
 Item, debet habere ancoras ferri 26, vi-
 delicet: ancoras 20, que sint pro qua-
 libet canteriorum 8, et ancoras 6, que
 sint canteriorum 10 pro qualibet.
 Item, debet habere vegeles pro aquā
 tenendā pro mezaroliis 2,000.
 Item, debet esse navis quelibet parata
 et furnita de stabulariis ad sufficien-
 tem pro portandis equis 100.
 Item, debet habere pro onnerandā nave
 in portu Janue festos 14 pro qualibet
 nave.
 Actum Janue in palacio hereditario
 quondam Oberti Aurie, ubi regitur cu-
 ria potestas, presentibus testibus: fratre
Jacobo de Alexandria et fratre *Ruffino*
de Alexandria, de ordine predicatorum,
Januino Osbergerio, scribā et cancellario
 Comunis Janue, *Manuele Loco*, scribā Co-
 munis Janue, et *Segnorino de Castro*, no-
 tario, anno Dominice Nativitatis 1268, in-
 dictione 11, die 26 novembris, inter tertiam
 et nonam.
 Duo instrumenta unius et ejusdem te-
 noris fieri rogaverunt dicte partes.
 Nomina verò consiliariorum qui ad
 dictum consilium interfuerunt sunt hec:
Daniel Spinula Idolertarius,
Anseleus Fallamonica,
Obertus de Grimaldo,
Evrardus Drogo,
Ansaldus Pollionus,
Matheus Ceba,
Guillermus de Canullā,
Guillermus de Faviguno,
Pigolus Pigoles,
Symon Cigala,
Guillermus Cibo,
Matheus de Guisulfo,
Franciscus de Canullā,
Bonus-Vass Usus-maris,
Bonus-Vass Neptrella,
Occolinus de Nigro,
Rubeus de Orto,
Johannes Lomelinus,
Bonifacius de Voltā,
Comes Guillermus Lanfrancus de Gi-
sulfo,
Ansaldus Luxius,
Hugo Fornarius,
Bertholinus de Castro,
Daniel Albericus,

Conradus Venturus,
 Conradus Embriacus,
 Jacobus Racaldus,
 Guillermus de Gamo,
 Lanfranchus Advocatus,
 Jacobinus Venturus,
 Symon de Quarto,
 Obertus Spinula,
 Franciscus de Sancto Uzinexio,
 Ogerius Pilavicornum,
 Nicholaus de Quinto,
 Symon Tascicus,
 Johannes Grecius,
 Guillermus Garberina,
 Jacobus Anjoynus,
 Octobonus de Cruce,
 Thomas de Gualteria,
 Guillermus de Castro,
 Philippinus Mallonus,
 Franciscus Ceba,
 Antonius Mallonus,
 Bonifacius Guaracinus,
 Obertus de Mari,
 Raymundus de Casali,
 Evrardus Calvus,
 Belmustinus Tertanus,
 Guillermus de Porta,
 Petrus Javalданus,
 Jacobus de Murta,
 Paschalis de Vignali,
 Jacobus Rubeus,
 Marinetus de Manno,
 Marinus Usus-maris,
 Nicolaus Figallus,
 Guillermus de Mercedo,
 Ricobonus Coxanus,
 Symon Belmustus,
 Petrus de Carmadino,
 Thomas Malocellus,
 Ogerius Embronius,
 Idetus Aspanus,
 Andriolus Embriacus,
 Francolinus Antiochenus,
 Johinus Embronius,
 Johinus Strellia,
 Operinus de Aldone,
 Evrardus Squarazficus,
 Gratus Nicolaus,
 Thomas Mallonus,
 Benedictus de Carmazino,
 Guillermus Gallus,
 Guillermus Balbus de Castro,
 Symon Panzanus,
 Et Guillermus Buencius.
 In cujus rei testimonium, ut plena fides
 adhibeatur in predictis, dictus domi-

nus Potestas Janue predictum instrumentum sigillo cereo pendenti Comunis Janue jussit communiri.

Ego, Ricobonus Pacarinus, sacri palatii notarius, rogatus scripsi.

2. *Littere Oberti Stanconis et sociorum ejus in quibus continetur quod ipse et socii sui tenentur facere et paratam reddere unam navem nuntiis domini regis, in plagia Janue, ejusdem mensure cujus mensure et quantitatis erunt naves Comuni Janue prescribere.*

In nomine Domini, amen.

Nos Obertus Stanconus, Lanfrancus de Guisulpho, Jacobinus Bassus et Nicholaus Bassus fratres, cives Janue, quisque nostrum in solidum promittimus et convenimus vobis, dominis magistro Henrico de Campo-Repulso, clerico, et Guillermo de Mora, serenissimi domini regis Francie nunciis et ambassatoribus ejusdem domini regis, ut apparet per litteram dicti domini regis, sigillatam sigillo dicti domini regis cereo pendenti, et quarum litterarum tenor talis est:

Ludovicus, etc., (entièrement conforme à l'acte contenu dans la pièce 1, jusqu'à la date de 1268.)

Facere atque construere seu construere facere in plazia Sancti-Petri de Arenà, Janue diocesis, navem unam nostris expensis propriis, eodem modo et formà quo sive quā Comune Janue promisit facere et debet domino regi Francie sive vobis dictis dominis, magistro Henrico et Guillermo, nomine dicti domini regis, et que sit et esse debeat earumdem mensurarum in quibuscumque locis, quemadmodum et ille due naves quas Comune Janue debet et promisit facere dicto domino regi debent esse, sive vobis dictis dominis magistro Henrico et Guillermo, nomine dicti domini regis, occasione passagii transmarini quod, Deo dante, iturus est dictus dominus rex, et ita conredatam et apparatam omnibus sarcis suis et paramentis, et cum tot barchis, et sic aptatas et apparatas quemadmodum ille sive una illarum quas Comune Janue debet dicto domino regi et promisit, ut dictum est. Et eam navem completam et furnitam omnibus sarcis suis necessariis, tam dictarum mensurarum quam etiam sarcia

et harchis, promittimus et convenimus vobis predictis dominis, magistro Henrico et Guillermo, nomine dicti domini regis stipulantibus, consignare et dare nuncio dicti domini regis, si fuerit in portu Janue, usque ad illud tempus et eo tempore quo et ad quod dictas duas naves dare et consignare promisit dictum Comune Janue vobis, dominis magistro Henrico et Guillermo, nomine dicti domini regis, sive nuncio dicti domini regis, et de quarum duarum navium constructione et tradicionem est instrumentum factum manu Ricoboni Pacarini notarii, hoc anno, die 26 novembris. Alioquin penam marcharum 1,000 argenti, si contra fecerimus, vobis dictis dominis, magistro Henrico et Guillermo, dicto nomine stipulantibus, promittimus, et proinde vobis obligamus pignori omnia bona nostra habita et habenda. Et de predictis quilibet invicem in solidum teneatur, renunciantes juri de principali et omni juri, et specialiter nove constitutioni de duabus reis.

Item promittimus et convenimus vobis dicto nomine stipulantibus sic facere et curare, quod Comune Janue se et sua obligabit et principale se constituet versus dominum regem predictum, sive versus vos dicto nomine pro nobis omnibus, tam de constructione dicte navis quam etiam de predictis omnibus et singulis, per nos vobis dicto nomine promissis, videlicet marcharum 1,000 argenti, et instrumentum de dicta obligatione sive fidejussione Comunis, sive litteram Comunis Janue sigillatam sigillo dicte Comunis apportabimus seu apportari faciemus nos, vel alter nostrum, sive nuncius noster, vobis dictis dominis, magistro Henrico et Guillermo, vel alteri vestrum, sive dicto domino regi, et se principale constituet de omnibus hiis que vobis predictis dominis per nos promissa sunt quantum per marchas 1,000 argenti.

Versâ vice nos dicti, magister Henricus et Guillermus, nomine dicti domini regis promittimus et convenimus, vobis dictis Oberto, Lanfranco, Nicholao et Jacobino Basso, fratribus, dare et solvere et sic facere quod dictus dominus rex dari faciet et solvi vobis, sive vestro certo nuncio dicte navis et ceteris predictis, libras 7,000 turonenses per hos

terminos, videlicet: libras 3,500 turonenses Parisiis apud Templum, usque ad proximum festum Purificacionis beate Marie, et residuum, quod est libras 3,500 turonenses, ibidem Parisiis apud Templum, ab inde usque ad proximum festum Pentecostes.

Acto inter dictas partes in presenti contractu, quod si dicti Obertus Lanfrancus, Jacobus et Nicholas, vel alter eorum, seu eorum nuncius, presentaverit dicto domino magistro Henrico instrumentum sive litteram Comunis Janue, in quo vel quâ contineatur quod Comune Janue teneatur dicto domino regi de hiis que promissa sunt dictis, domino magistro Henrico et Guillermo dicto nomine, per predictos Obertum Lanfrancum, Nicolaum et Jacobum, ut dictum est usque ad dies 25 proximorum venturas, quod predictus dominus Henricus dare teneatur et debeat eis sive alteri eorum, vel eorum nuncio litteras de solutionibus prenominationis, et in illâ formâ quâ scriptum est superius solutiones habendi; et si dictas litteras non portaverit, ut dictum est, ad dictum terminum, volunt dicte partes dictum instrumentum cassum et irritum et nullius valoris.

Acto similiter inter dictas partes dictis nominibus, quod predicti domini, Henricus et Guillermus, sive nuncius dicti domini regis, debeant ipsam navem expedire à vicecomitibus Janue et denariis 4 marcatis qui colliguntur per capitulum à Comuni.

Actum Janue in domo Guillermi de Terri, 1268, indictione 10, die 28 novembris, inter tertiam et nonam.

Testes: Forlemus de Grimaldis, Guillenzonus Comes, civis Nauli, et Lanfranchinus de Grillo.

Leoninus de Sesto, notarius, rogatus scripsi.

3. *Littere in quibus continetur quod Petrus Aurie et alii ejus socii locaverunt seu nauzilaverunt dictis nunciis, nomine dicti regis, navem unam pro 3750 L. turonensibus.*

In nomine Domini, amen.

Nos Petrus Aurie, Jacobus Lercarius et Obertus Cicada, cives Janue, locamus sive nauilizamus vobis, dominis

magistro Henrico de Campo-Repulso, clerico serenissimi domini regis Francie, et Guillermo de Morà, nunciis et ambaxatoribus dicti domini regis, conducentibus nomine dicti domini regis, et bayliam atque potestatem habentibus conducendi, ut constat per litteras dicti domini regis, in quibus est sigillum cereum pendens, tenor quarum litterarum talis est :

Ludovicus (sunt la transcription de l'acte contenu dans les deux pièces qui précèdent).

Navem quamdam, nomine *Paradisus*, pro ipso ducendo in passagium transmarinum quod, Deo dante, facturum est dictus dominus rex, cum sarcia et apparatu infrascriptis, videlicet :

Cum timonibus 2 bonis et convenientibus dicte navi,

Arbore 1 de prorrà, sanà et novà, de cubitis 50 in longitudine, et grossitudinis palmorum 12,

Et carcà cum candelis 28,

Anchis 3,

Parancho 1,

Amantibus 2,

Junchis 4, ex quibus 2 debent esse senarii,

Tagiis 4 de jonchis,

Ostis 2,

Orsiis 2,

Mulganario 1,

Palomis 2,

Pantenà trocà 1 cum manteletis et bigotà,

Sacheto de gabià cum suà sagorà,

Arbore 1 de medio, novà et sannà, de cubitis 46 in longitudine et grossitudinis palmorum 11,

Cum candelis 26,

Anchis 3,

Palancho 1,

Amantibus 2,

Jonchis 6, ex quibus 2 debent esse senarii,

Tabiis 4,

Ostis 2,

Orsiis 2,

Mulganario 1,

Palomis 2,

Trocà 1 cum manteletis et bigotis,

Sacheto de gabià cum suà sagorà,

Pozis 2,

Pozastrellis 2,

Peciis 9 de antennis, sanis et conve-

ni entibus dicte navi de prorrà, medio et velonis cum suis prolis,

Velis 7, videlicet 1 novo de cubitis 63, uno terciarolio quasi novo de cubitis 57 usque in cubitis 59, velonis 2 de cubitis 48 usque in cubitis 52, terziarolio 1 novo de cubitis 57, velo 1 de medio de cubitis 53, velo 1 novo de cubitis 58,

Anchoris 25,

Gallicellis 12,

Rassis 3,

Aguminiibus 31,

Prodesiis 4,

Molis 2,

Degropalibus et gropalibus 11,

Venteribus de passis ab 11 usque in 25,

Ternario 1 pro stivando, de passis 20, et quod fuit alias operatum,

Amante 1 novo,

Spatezinà 1 novà pro barchà cantherii,

Scandalio 1 furnito,

Barchà 1 de canterio dicte navis cum remis 52 et spatà 1, et cum sarcia suà necessarià ipsi barche, et specialiter :

Anchoris 2,

Arganello 1,

Et calderono 1,

Barchà 1 de parischalmo dicte navis, cum remis 32,

Arganello 1,

Spatà 1,

Et ramparegolo 1,

Barchà alià de parescalmo dicte navis cum remis 34,

Et spatà 1,

Et gondolà 1 cum remis 12,

Sarcia et rebus de camerà infrascriptis :

Marechiis 8,

Maugiis 6,

Axiis 3,

Axonibus 3 pro darbare.

Cloderià 1,

Vetrobiis 3,

Et vetrinis quam pluribus

Lanternis 6,

Et laternà 1 de vitro,

Stacris 2 cum romanis 2,

Picociis 6,

Mantiis 6,

Lucernis 6,

Scopellis 2,

Serrà 1 pro legendis guarnixonibus,

Cathenis 3 cum ramparegolo,

Parolo 1 de pisce ,
 Et paroieto 1 cum taciis 2 ,
 Turnis 4 ,
 Levis 2 ,
 Capsa 1 ,
 Barilibus 2 cum quarolis vertricibus
 qui ibi sunt ,
 Lapciis et gacaroliis à 450 usque in
 500 , sicut sunt ibi in dictâ nave ,
 Tabiis 8 ,
 Ternalibus cum aliis pluribus veteri-
 bus tabiis ,
 Preleziis de ylice , pro faciendis pule-
 ziis ,
 Lignis de ylice pro faciendis parvis ,
 Turno 1 pro stiâ ,
 Pennis 2 sive manganellis qui ibi sunt ,
 et que res sunt omnes in ipsâ navi ;
 Rebus ipsius navis de compagine in-
 frascriptis :
 Vegetibus 16 pro aquâ , quarum que-
 dam sunt recce et quedam in faxio , que
 tenent inter omnes , mezarolias 350 us-
 que in mezarolias 375.
 Vegetibus 5 pro vino , que tenent inter
 omnes mezarolias à 40 usque in meza-
 rolias 50 , quarum quedam sunt recce et
 quedam in faxio.
 Butizellis 4 parvis , pro levandâ aquâ ,
 que sunt in navi.
 Mancetâ 1 veteri cum curello et im-
 buto ,
 Calderonis 3 ,
 Barilibus 2 ,
 Patellâ 1 ,
 Lebeti 1 ,
 Cultellis 3 ,
 Scutellis 100 ,
 Inosoriis 10 ,
 Vernigalibus 10 ,
 Copis 25 ,
 Claretis 6 ,
 Quantino 1 , et 1/2 cantino pro mensu-
 rando ,
 Jaterâ 1 que tenet barille et 1/2 oli ,
 Barili 1 pro oleo ,
 Peciis 4 de tumagis.
 Que res sunt omnes in ipsâ navi pro
 mercede librarum 3,750 turonensium ,
 nobis seu nostro nuncio dandarum et
 solvendarum , ut jam contrâ.
 Et nos predicti , Petrus , Jacobus et
 Obertus , dictam navim debemus et pro-
 mittimus vobis , nomine dicti regis con-
 ducere seu conducî facere apud Telonum
 in estate proximò venturâ , nostris expen-

sis marinariorum et aliis expensis facien-
 dis in dictâ nave in ipso termino ad risi-
 cum ¹ et forninam nostram. Quam
 navim , cum sarcîâ predictâ et rebus pre-
 dictis omnibus , vobis , nomine dicti do-
 mini regis conducentibus sive naulizan-
 tibus , concedimus et locamus pro dictâ
 mercede , ducendam de Telono ad partes
 ultrâ marinas , nobis vel nostris certis
 nunciis à vobis , sive dicto domino rege ,
 sive ejus nuncio , solvendâ per hos ter-
 minos videlicet : in Parisiis libras 1,000
 turonenses usque proximum festum Pu-
 rificationis beate Marie , et alias libras
 2,750 infra mensem unum postquàm dic-
 ta navis applicuerit in Telono.

Acto et expressim dicto in presenti
 contractu tam in principio , medio , quàm
 in fine dicti contractûs inter nos predic-
 tos , Petrum , Jacobum et Obertum ex
 unâ parte , et vos predictos dominos ,
 Henricum et Guillerum , nomine dicti
 domini regis ex alterâ parte , per pac-
 tum inter nos et vos apportatum , quòd ,
 si fuerit de voluntate vestrà vel alterius
 vestrum , seu nuncii dicti domini regis ,
 predictam navim cum sarcîâ predictâ
 et rebus predictis habere velle ex causâ
 vendicionis , promittimus et convenimus
 vobis vel nuncio dicti domini regis dare
 et conducere eam navim ex causâ vendi-
 cionis , precio librarum 4,400 turonen-
 sium ; et tunc , si dicta vendicio flet ,
 computabimus nobis infra solutionem
 dicti precii dictas libras 1,000 de quibus
 superius facta est mencio et quas habere
 debemus usque proximum festum Purifi-
 cationis beate Marie , et reliquas libras
 3,400 turonenses , habere debemus infra
 mensem unum et 1/2 postea quàm dicta
 navis applicuerit apud Telonum.

Et predicti domini , magister Henricus
 et Guillelmus , nomine dicti domini regis ,
 promiserunt et convenerunt dictis Petro ,
 Jacobo et Oberto , dictas solutiones face-
 re , sive quòd dictus dominus rex ipsas
 solutiones faciet seu fieri faciet ad termi-
 nos supradictos , et sicut superius dictum
 est.

Et acto expressim inter duas partes
 dictis nominibus , quòd dictus dominus
 rex licenciam concedet predictis Petro ,
 Jacobo et Oberto , et cuilibet eorum nun-
 cio , boscandi , extrahendi et ducendi

¹ Risque.

arbores ad ipsam navim necessarias sine aliquo ductu vel pedagio solvendo et sine daciâ aliquâ solvendâ in aliquâ parte sive loco totius terre et districtis dicti domini regis, sive in locis pertinentibus ad dictum dominum regem.

Et acto similiter inter dictas partes dictis nominibus, quod predicti Petrus, Jacobus et Obertus debent dicte navi dare latus¹, eo tempore quo movere debet ipsa navis de portu Janue pro eundo apud Telonum, sive in Telono, ad voluntatem dictorum Petri, Jacobi et Oberti, et coopertas ipsius navis carcari facere et aptari prout solitum est.

Et acto similiter inter dictas partes dictis nominibus et reservato, quod predicti Petrus, Jacobus et Obertus et eorum nuncii, in itinere quod faciet ipsa navis de Januâ apud Telonum, et ibidem in Telono, possint uti sarcia ipsius navis novâ et veteri prout expediret et eis videbitur, et ad eorum voluntatem.

Que omnia et singula promiserunt dicte partes inter se dictis nominibus attendere, complere et observare et in nullo contrâ venire, alioquin penam dupli valimentis dicte navis, inter se stipulantes promiserunt, et pro -indè sibi ad invicem obligarunt pignori bona eorum habita et habenda.

Actum Janue in domo Guillermi de Turri, 1268, indictione 10, die 27 novembris, inter complectorium et pulsationem campanarum.

Testes : Lanfrancus,
Pignolus Judex,
Symon Malonus,
Et Johannes Metifortis.

Leoninus de Sesto, notarius, rogatus scripsi.

4. *Littere in quibus continetur quod Guido de Corrigiâ, Potestas Janue et alii ex Octo Nobilibus confitentur Januino, notario scribe Comunis Janue, quod actum fuit inter nuncios predictos ex unâ parte et inter ipsos ex alterâ occasione promissionum Guilienzonis Comitis, civis Nauli.*

In nomine Domini, amen.

Nos, Guido de Corrigiâ, Janue civitatis Potestas, Guillermus Portus, Frexonus Malocellus et Bonifacius Picamilius, ex

¹ Lest.

Octo Nobilibus, in presenciâ, voluntate et decreto consiliariorum Comunis Janue ad consilium per cornu et campanam more solito congregatorum, quorum nomina inferius scripta sunt, nec non et nos predicti consilarii, in presenciâ, decreto et auctoritate dicti Potestatis, lectâ prius et approbatâ formâ presentis instrumenti per Octo Viros, unum videlicet per compagnam, et duos jure peritos, secundum formam capituli, nomine ac vice Comunis Janue, confitemur tibi, Januino Ospergeto, notario scribe Comunis Janue, recipienti nomine illustris domini regis Francie, quod inter nos ex unâ parte et magistrum Henricum de Campo-Repulso, clericum, et Guillermum de Morâ, nuncios dicti domini regis ex alterâ, actum fuit, occasione promissionum quas Guilienzonus Comes, civis Nauli, fecit predictis nunciis domini regis, de construendâ, habendâ, complendâ et preparandâ quadam nave dicto domino regi cum sarcia et apparatu ipsius et certis rebus et numero marinariarum, certo loco et tempore, secundum tenorem instrumenti scripti manu Leonini de Sesto, notarii, anno 1268, die 28 novembris, quod pro dicto Guilienzono, nos nomine Comunis Janue, et ipsum Comune deberemus obligare dicto domino regi de constructione dicte navis et de observandis omnibus et singulis que dictus Guilienzonus, secundum tenorem dicti instrumenti, dictis nunciis domini regis promissum et de marchis 500 ultra predicta, neuter volentes ea observare, nomine et vice Comunis Janue, promittimus et convenimus tibi, predicto Januino, tabellioni, ut publice persone stipulanti nomine dicti domini regis, quod nos, nomine dicti Comunis, et ipsum Comune Janue faciet et curabit quod predictus Guilienzonus dictam navim de predictis mensuris et cum sarcia et apparatu, et cum illis rebus et tot marinariis, ad illum terminum et locum ad quem et prout promisit dictus Guilienzonus dictis nunciis, francam et completam et preparatam habebit dictus Guilienzonus predictis nunciis domini regis, secundum tenorem instrumenti predicti se facturum et observaturum promisit, et de constructione dicte navis, et de omnibus his que per dictum Guilienzonum dictis nunciis promissa sunt, secundum tenorem dicti

instrumenti et de observanciâ omnium predictorum de quibus fit mencio in dicto instrumento dicto domino regi, nos nomine Comunis Janue, et ipsum Comune Janue, et bona ipsius et ultrâ sortem si predicta non observarentur usque in quantitatem marcharum 500 argenti, tibi pro dicto domino rege recipienti et per te ipsi domino regi obligamus, et obligatos et ipsum Comune Janue esse confitemur et de predictis omnibus observandis; et si predicta non observarentur ad sortem et ultrâ sortem usque in quantitatem marcharum 500 argenti, nos nomine Comunis Janue pro dicto Guilienzone versus te dictum Januinum pro dicto domino rege et per te ipsi domino regi, et ipsum Comune proprios et principales debitores et observatores constituimus, videlicet usque ad sortem et ultrâ sortem, usque in dictam quantitatem marcharum argenti, obligantes indè nos nomine dicti Comunis et ipsum Comune et bona omnia ipsius Comunis tibi dicto Januino recipienti pro dicto domino rege, et per te ipsi domino regi, renunciantes juri de principali et omni juri.

In cujus rei testimonium publicum instrumentum indè fieri jussimus et in ipso sigillum Comunis Janue apponi.

Nomina verò dictorum consiliariorum Comunis Janue sunt hec :

Johannes Ugolini,
Daniel Auric,
Obertus Pulpus,
Matheus Pignolus,
Guillermus Cibo,
Matheus de Guisulpho,
Johanninus de Marino,
Guillermus de Javignono,
Symon Gallus,
Conradus Panzanus,
Daniel Spinula,
Guillermus de Camillâ,
Bartholinus de Castro.
Guillermus Balbus de Castro,
Lanfrancus Pignolus,
Franceschinus de Camillâ,
Conradus Embriacus,
Pignolus Pignolus,
Franceschinus Ceba,
Hugo Fornarius,
Philippus Mallonus,
Anthonius Mallonus,
Guillermus de Castro,
Bartholinus de Carmazino,

Bonus Vassallus Neptrella,
Petrus de Camillâ,
Andriolus Embriacus,
Obertus de Montolio,
Guillermus Comes,
Lanfranchus de Gulsulpho,
Petrinus Grillus,
Guillermus Pictella,
Symon Streneponus,
Henricus Calvus,
Fulo de Castro,
Jacobus Anjoinus,
Guillermus Grillus,
Guillermus de Gavio,
Martinus de Porticu,
Paschalis de Vignali,
Jacobus Rubeus,
Obertus de Mari,
Petrus Javoldanus,
Symon Toscius,
Johannes Quercius,
Obertus Spinula,
Symon de Quarto,
Johanninus Embronus,
Lanfrancus Advocatus,
Francolinus Antiochia,
Octobonus de Cruce,
Jacobus de Murta,
Thomas de Gualterio,
Hugo Canis,
Nicholaus Draperius,
Henricus Dregus,
Thomas Malocellus,
Benedictus de Carmadino,
Raymondinus de Mari,
Bonifacius Guarecus,
Symon Belmustus,
Gavinus de Cebâ,
Octolinus de Maydetto,
Nicholaus de Quinto,
Bonus Vasallus Usis-marius,
Symon Panzanus,
Symon Mallonus,
Franceschinus de Sancto-Senunio,
Ogerius Palavicinus,
Henricus Scarzaficus,
Guillermus Gaberina,
Obertus de Grimaldo,
Jacobinus Ventus,
Andreas Gantilimius,
Rubeus de Orto,
Nicholaus Quercius,
Obertus Pristinus,
Amdudus Pollicinus,
Martinetus de Marico,
Johannes de Sesto,

Symon Canzelerius,
Martinetus de Bulgaro.
Juanus de Baldizono,
Marinus Usus-maris,
Raymundus de Casalli,
Nicholaus Figallus.

Actum Janue in palacio illorum de
Auriâ ubi tenetur curia Potestatis, 1268,
indictione 11, die 1 decembris, prusante
ad tertiam.

Testes : Ricobonus Pajarius, notarius,
Henricus Guillermi Rubei, notarius, et
Enricus Antrocius, scriba Comunis.

Bonassignor de Castro, notarius, jussu
Potestatis scripsi.

5. *Littere in quibus continetur quòd Guido de Corrigiâ, Janue civitatis Potestas, et Guillelmus Porcus, et alii ejus socii contententur Januino notario quòd actum fuit inter ipsos et dictos nuncios, occasione promissionum quas dictus Simon Mallonus fecit dictis nunciis.*

(Texte semblable à 4).

6. *Littere Guidonis de Corrigiâ, Janue civitatis Potestatis, in quibus continetur quòd Lanfranchus de Guisulpho et alii socii ejus obligaverunt et securitates prestiterunt dicte Potestati de nave construendâ pro domino rege, prout in secundis litteris hujus quatenus continetur.*

Summe magnitudinis et potencie viris, dominis, magistro Henrico de Campo-Repulso et Guillelmo de Morâ, ambaxatoribus serenissimi regis Francie, Guido de Corrigiâ, Janue civitatis Potestas, optatum gaudium et salutem.

Multipotencie et Nobilitati Vestre clareat per presentes quòd, Lanfranchus de Guisulpho, Obertus Franchonus, Jacobus et Nicolaus Bassi, nobiles cives Janue, se obligarunt et securitates ydoneas prestiterunt nobis nomine et vice Comunis Janue stipulantibus, pro navî et de navî faciendâ pro domino rege Francie, prout in instrumento inter vos ex unâ parte confecto et prefatos cives ex alterâ, manu publici notarii, continetur. Quapropter Commune Janue pro predictis viris nobilibus et pactis predictis ver-

sus vos se obligavit et obligat, et predicta pacta vobis stipulantibus nomine prefati domini regis observare et facere observari promittit. Et ut predictis fides certior adhibeatur, presentem paginam jussimus sigillo Communis Janue roborari.

Datum Janue 1268, indictione 11 die 28 novembris.

7. *Littere in quibus continetur quòd Nicholaus de Salvo, civis Janue, suo et ejus sociorum nomine, confessus est se recepisse à magistro Henrico et Guillelmo, predictis nunciis domini regis, ad Templum Parisii, vice domini regis, libras 238 turonenses et 4760 Loturonenses.*

Ce reçu est daté ainsi :

Actum Vincenne, in curtili nemoris dicti domini regis, 1269, indictione 11 die 9 feb., inter primam et tertiam.

Testes : Antoninus Pedasii, Petrus de Camillâ et Guillelmus Butucius de Mari.

8. *Littere in quibus continetur quòd Antoninus Pedasii, procurator Guilienzonis dicti Comitis, confessus est se habuisse à dictis nunciis, nomine dicti regis, apud Templum Parisii, lib. 1500 tur. nomine procuratoris dicti Guilienzonis.*

Cet acte est daté ainsi :

Actum Parisii, in talamo dicti domini regis, 1269, indictione 11, die 5 feb., inter primam et tertiam, presentibus testibus : Petro de Camillâ et Guillelmo Butucio de Mari, ambaxatoribus Comunis Janue.

9. *Littere in quibus continetur quòd Guillelmus Rubeus, procurator Petri Aurie et ejus sociorum, confessus est se recepisse à dictis nunciis, in Templo Parisii, L. 1000, solventibus nomine et vice dicti domini regis.*

Cet acte est daté ainsi :

Actum Parisii, in talamo predicti domini regis, 1269, indictione 11, die 5 februarii, inter primam et tertiam ; testibus presentibus : Petro de Camillâ, Guillelmino Butucio de Mari et Antonio de Pedasio, civibus Janue.

10. *Littere in quibus continetur quòd Guilienzonus, civis Nauli, constituit Antoninum Pedasii et Desirinum de Facio procuratores suos ad recipiendum à dicto rege lib. 3,000 turon.*

Date.

Actum Janue ante domum can.... Sancti Laurentii quam tenet Lanfranchus Sparius, 1268, indictione 11, die 18 decembris, ante tertiam.

Testes : Andriolus Spinulla, et Gandulfinus de Quercu et Symon Gajeronus.

11. *Littere domini legati Radulphi, in quibus continetur quòd Simon Mallonus constitutus coram ipso, recognovit se coram Potestate Janue promisisse dictis nunciis quòd faceret et prepararet navem, videlicet modo, formis et mensuris quo seu quâ sive quibus Comune Janue promisit dictis nunciis facere dicto regi alias duas naves.*

Radulphus, miseracione divinâ episcopus Albanensis, apostolice sedis legatus, universis presentes litteras inspecturis salutem in Domino sempiternam.

Noveritis universitas vestra, quòd Symon Mallonus, civis Januensis, in nostrâ presenciâ constitutus, ad instantiam et requisicionem discreti viri, magistri Henrici de Campo-Repulso, clerici et nuncii excellentissimi principis domini L. regis Francorum illustris, instantis et requirentis ipsius regis nomine, confessus est et recognovit se coram Potestate Januensem promisisse eidem magistro Henrico et Guillermo de Morâ, nunciis ipsius regis, ejusdem regis nomine, seque obligasse coram illo, sub ypothecâ omnium bonorum suorum et penâ 1,000 marcharum argenti, quòd faciet et preparabit ac dabit in expensis propriis quandam navem eidem regi cum sarcîâ et apparatu et certis rebus, certo loco et tempore, eodem videlicet modo et formâ ac mensuris, nec non cum illâ sarcîâ et apparatu et cum illis rebus, eisdem quoque termino et loco quo seu quâ sive quibus Comune Januense promisit dictis nunciis facere dicto regi alias duas naves, Potestate ac Comuni Januensi, ad instantiam ipsius Symonis, de hiis adimplendis se obligantibus pro eodem, prout in publico instrumento per manum Bonsignoris de Castro, publici tabellionis, con-

fecto, et ipsius Comunis sigillo signato plenius continetur. Et ad majorem firmitatem omnium predictorum, Symon ipse coram nobis, ad instantiam et requisicionem supradicti magistri Henrici factam nomine dicti regis, de novo sub penâ promisit se quòd, sub ypothecâ bonorum suorum omnium, obligaret quòd faciet, preparabit et dabit eidem regi navem predictam sub modo, formâ et mensuris et cum sarcîâ, apparatu et rebus, nec non in loco et termino supradictis.

Promisit etiam dictus Symon quòd, si in hiis vel horum aliquo defecerit, satisfaciet dicto regi de penâ ipsâ et sorte ac dampnis omnibus et expensis que et quas idem rex vel ejus nuncius propter hoc, ipsum regem duxerint subiisse, et quòd credat super hoc ejusdem nuncii dicto symplici, sine juramento et onere cujuslibet probacionis, renunciâns expressè cujuslibet appellacionis beneficio, omni auxilio juris et consuetudinibus ac statutis et constitutionibus de duabus dietis, editis in concilio generali, ac convencioni judicum, et omni eo per quod in hiis contra dictum regem se juvare posset vel quomodo libet se tueri.

Idem quoque Symon jurisdictioni nostre totaliter se submittens, consensit, voluit et etiam supplicavit ut eum ad predicta teneri et ipsum ea omnia et singula implere debere curaremus auctoritate quâ fungimur condemnare.

Voluit insuper et instantè petiit ex se ipso ut, si in predictis vel eorum aliquo fortasse deficiet, in eum excommunicacionis sententiam proferremus.

Unde nos, cùm ad premissa teneri ipsumque ea omnia et singula implere debere diceret ac finaliter etiam condemnaret in ipsum, si premissa vel aliquod eorum adimplere neglexerit, auctoritate quâ fungimur, excommunicacionis sententiam promulgamus.

In quorum testimonium presentes litteras fieri, et per infrascriptum tabellionem in autenticam scripturam redigi fecimus et sigilli nostri munimine roborari.

Actum et datum in abbaciâ Sancti-Germani de Pratis juxta Parisiis, die jovis secundâ, exeunte mense januario, anno à nativitate Domini 1269, indictione 11; presentibus : magistro Johanne Tricestrino, et magistro Johanne Messanensium

ecclesiarum archidiacono, et magistro Guillermo de Rothomago, juris civilis professore, capellano, nostris testibus ad hoc vocatis et rogatis. Et ad majorem cautelam dictus Symon sigillum suum proprium duxit presentibus apponendum.

Et ego Nicolaus de Limatis de Cumis, notarius publicus, confessionibus, recognitionibus, promissionibus et obligationibus ac aliis omnibus supradictis interfui et de mandato venerabilis patris et domini domini Radulphi, Dei providenciâ, episcopi Albanensis apostolice sedis legati, et partium requisicione, scripsi et in autenticam scripturam redegei, et proprio signo signavi.

12. *Littere in quibus continetur quod Petrus Aurie, Jacobus et Obertus, ejus socii, constituerunt et ordinaverunt Franciscinum de Federeto, Gabrielem Pignolum et Guillelmum Rubeum procuratores suos, ad recipiendum à dicto rege lib. 1,000 turonenses.*

Date.

Actum Janue in apotheca Thome de Nigro et ferma quam tenet Pascalis Butinus, 1268, indictione 11, die 13 decembris, inter tertiam et nonam.

Testes: Guillelminus Aurie, quondam Nicolai, et Vassus Gallus.

13. *Littere Johannini de Marino et Conradi Panzani, civium Janus, supra locacione cujusdam navis que vocatur Bona-Ventura.*

In nomine Domini, amen.

Nos, Johanninus de Marino et Conradus Panzanus, cives Janue, naulizamus et locamus vobis, dominis Johanni Poilevilani, militi, magistro Henrico de Campo-Repulso, clerico, et Guillermo de Morâ, nunciis et ambaxatoribus domini regis Francorum, sicut apparet per litteras dicti domini regis, roboratas ejusdem domini sigillo, tenor quarum inferius continetur, navim unam que vocatur *Bona-Ventura*, de mensuris infra-scriptis et cum sarcia et rebus rescriptis et cum marinariis 38 et que est in schario varaginis; que navis debet esse:

Longa per carenam cubitos 25,

Et de rodâ in rodam cubitos 38,
Alta in sentinâ palmos 14 minus 1/4,
In coopertâ primâ alta palmos 9 minus 1/3,

In correo palmos 6 1/2,

Alta in orlo palmos 4,

Ampla in coopertâ palmos 30;

Sarcia infra scriptâ,

Arbore de prorrâ longitudinis cubitorum 40,

Grossitudinis palmorum 8,

Furnita ejus sarcia ad sufficientiam,

Arbore de medio longitudinis cubitorum 37,

Grossitudinis palmorum 7 1/2,

Cum suâ sarcia ad sufficientiam,

Que arbores sunt et esse debeant sane;

Anthenarum peciis 7, bonis et sanis et convenientibus dicte navi,

Sarcia de canayo, in summâ centanaria 124,

Velis 5 de cotone, novis, convenientibus dicte navi,

Anchoris 18 de canteris 5 usque in 6 pro qualibet,

Timonibus 2, grossitudinis palmorum 7 pro qualibet, sanis et convenientibus dicte navi,

Barchis 2 de paleschalmo, furnitis remis et spatibus et omnibus furnimentis suis,

Rucis pro aquâ pro mezaroliis 1,000.

Quamquidem navim de dictis mensuris et cum omnibus aliis et singulis supra dictis isti navi necessariis, vobis dominis ambaxatoribus, nomine dicti domini regis locamus sive naulizamus, finito precio librarum 2,400 turonensium, de quibus jam habuisse et recepisse confitemur, nomine dicti domini regis, libras 800 turonenses, renunciantes exceptioni non numerate pecunie et omni immunitati et exceptioni quâ nos vel alter nostrum tueri possemus. Residuum verò dicti pecunii dicti nauti, quod est libre 1,600 turonenses, michi dare et solvere debetis, sive dari et solvi michi facere tenemini, infra dies 8 postea quàm dicta navis applicuerit in Aquis-mortuis. Pro supra dicto itaque precio sive naulo, promitto et convenio vobis dictis dominis ambaxatoribus dicto nomine, quod dictam navim ita furnitam et preparatam omnibus rebus sive necessariis, ut dictum est, conducam et consignabo, sive conduci et consignari faciam vobis, seu mandato domini regis, in Aquis-mortuis, usque

dies 8 mensis madii proximò venturi, anno currente 1270, sannam et stagnam coopertis et completam castello et stailariis pro equis ponendis et cum omnibus aliis et singulis supra dictis, et demùm cum effectu omnium rerum necessariarum ipsi navi ad bonum intellectum, sicut expedit habere navem ultra mare transferentem in passagio cum equis et peregrinis. Et tali modo ut supra dictum est, dictam navim vobis dictis ambaxatoribus dicto nomine promittimus habere paratam et conductam ad dictum locum de Aquis-mortuis usque ad dictum terminum.

Insuper, promittimus et convenimus vobis dictis ambaxatoribus, quòd honerabimus seu honerari faciemus nostris expensis in dicta nave omnes illas res quas vobis seu dicto domino regi placuerit in ipsa navi ponere sive poni facere, et quòd non honerabimus sive honerari faciemus aliquas res in ipsa navi absque scientia domini regis seu ejus mandato.

Item, promittimus et convenimus vobis dicto nomine, quòd jurabimus si in dicta navi fuerimus, sive illi qui in dicta nave fuerint jurabunt, ad sancta Dei Evangelia, salvare et custodire dictum dominum regem et gentem suam et omnes res suas, et gentis sue, et eidem monitionibus obedire, et complere viagium quod idem dominus rex facere voluerit.

Insuper, ei pacto incontinenti apponito, promittimus et convenimus vobis dicto nomine, quòd ex quo dicta navis, de mandato domini regis vel ejus nuncii, separata fuerit de dicto loco de Aquis-mortuis, si voluntas fuerit domini regis vel ejus nuncii quòd dicta navis applicare debeat ad aliquam insulam vel portum vel alium locum, pro habendo consilio vel expectare, quòd illuc cum illa navi ire teneamur, si fuerimus, et illi qui in dicta nave fuerint ire teneantur et ibi expectare; et si necesse fuerit ibidem similiter discaricare res et equos que erunt in ipsa navi, et iterùm ipsas res et equos reducere seu reduci facere in ipsa navi, salvo quòd intelligatur ut teneamur dictas res et equos honerari et exhonerari usque ad ripam seu littus maris.

Si fortè contigerit dictum dominum regem sive nuncium ejus, dictam navim ibidem tantum delinere quo oporteret

quod yemaret, quâ occasione illius yemationis, dabitis et solvetis nobis, seu dari et solvi facietis in ipso loco vel alibi ubi yemaret ipsam navim facto domini regis, libras 40 turonenses per centum summe dicti nauli, scilicet libras 960 turonenses.

Insuper promittimus et convenimus vobis dictis ambaxatoribus, quòd in dicto loco dictam navim iterùm honerabimus seu honerari faciemus omnibus illis rebus que placuerit dicto domino regi, cum barchis dicte navis, quòd ut melius fieri potuerit; et demùm, cum ipsa navi et marinariis ibo ad illum locum ad quem placuerit domino regi vel ejus mandato; et ibidem, si necesse fuerit, exhonerabo sive exhonerari faciemus ipsam navim, ut dictum est; et postquàm ergo de ipsa navi exhonerati erunt in terrâ in ipso loco, promittimus et convenimus vobis, ibidem stare et expectare per mensem unum cum ipsa navi, faciendo ibidem servicium domini regis, sicut de ipsius voluntate processerit usque ad dictum terminum; et si infrâ dictum mensem, voluntas fuerit dicti regis vel ejus consilii transferendi se et gentem suam ad alium locum in eadem regione, quòd teneamur illuc, si in dicta navi fuerimus, vel illi qui in dicta navi fuerint ire teneantur cum dicta navi; et iterùm equos et gentes et res omnes, que ibidem de dicta navi exhonerate erunt, rechonerare seu rechonerari facere et reducere in dicta navi cum barchis dicte navis, pro ut melius fieri potuerit; et demùm ire cum ipsa navi et honerare ad alium locum in eadem regione quo placuerit dicto domino regi, et ibidem exhonerare ipsam navim sive exhonerari facere omnibus rebus pertinentibus dicto regi et genti sue, ut dictum est; et post modum, liceat nobis si fuerimus, vel illis qui in dicta navi fuerint, ut demùm quo eis placuerit, sive voluerint et nobis vel eis placuerit salvo quòd in ipsa navi ire non teneamur nos vel alter nostrum nisi nobis vel alteri nostrum, plaçeret, seu possimus ibidem alium sufficientem constituere loco nostrum.

Predicta omnia et singula promittimus vobis dictis ambaxatoribus stipulantibus nomine dicti domini regis, attendere, complere et observare, sive attendi, compleri et observari facere et in nullo con-

travenire; alioquin penam dupli totius dicti nauli vobis dicto nomine stipulantibus promittimus. Pro quâ penâ et predictis omnibus attendendis et observandis omnia bona nostra habita et habenda vobis dicto nomine pignori obligamus, renunciantes immunitati de principali non numerati solidi, nove constitutioni de duobus reis, et placiti divi Adriani et omni juri. Insuper Lanfranchinus Marocellus, Johannes de Rovegio, Faciolus de Marii et Thomasinus de Murcâ, quilibet eorum in solidum de predictis omnibus et singulis se constituerunt proprii et principales observatores et attenditores predictis Johannino et Conrado versus dictos ambaxatores nomine dicti domini regis, sub dictâ penâ et obligatione bonorum suorum, renunciantes immunitati de principali non numerati solidi, nove constitutioni de duobus reis et omni immunitati et fori privilegio.

Versâ vice, nos dicti Johannes de Poilevilani, magister Henricus et Guillelmus de Morâ, dicti domini regis nuncii et ambaxatores, sicut apparet per litteras ipsius domini regis infra descriptas et dicti domini regis sigillo sigillatas, nomine ipsius domini regis promittimus et convenimus vobis dictis Johannino et Conrado, dare vobis et solvere, et sic tractare quod dictus dominus rex dabit et solvet vobis vel vestro certo nuncio, residuum dicti pecunii dicti nauli, videlicet: libras 1,600 turonenses in Aquis-mortuis, infra dies 8 postquam dicta navis ibidem applicuerit, ut dictum est, libr. 960 turonenses si contigerit dictam navem yemare alicubi de mandato dicti domini regis vel ejus nuncii, seu facto dicti domini regis, ultra pactum dicti nauli, ut superius dictum est. Que omnia et singula, nomine et vice domini regis et pro ipso domino rege, promittimus et convenimus vobis dictis Johannino et Conrado attendere, complere et observare, et attendi, compleri et observari facere bonâ fide, ut superius, et in nullo contravenire. Tenor autem litterarum predictarum talis est:

Ludovicus, Dei gratiâ Francorum rex, dilectis suis, Potestati, Concilio et Communi Janue, salutem et dilectionem.

« Mittimus ad vos dilectos nostros, Henricum de Campo-Repulso, clericum, Jo-

hannem Poilevilain, militem, et Guillelmum de Morâ, servientem, nostros latores presentium, ad tractandum vobiscum, et si necesse fuerit cum singularibus personis de vestro Comuni, de navibus, vasis et aliis conducendis, nec non et de galeis de novo faciendis fieri pro nostro passagio transmarino. Damus etiam eis plenariam potestatem et speciale mandatum conveniendi supra hiis vobiscum et cum aliis de vestro Comuni super quod videbitur eis expedire, requirendi etiam à vobis sufficiens subsidium in galeis et in aliis oportunis, nec non petendi securitatem à vobis et singularibus personis de vestro Comuni cum quibus convenierint, et eam recipiendi pro nobis, ac obligandi nos ad convenciones quas supra premissis vobiscum et cum aliis de vestro Comuni fecerint observandas, ratum et gratum habituri quicquid per ipsos tres vel duos ex eis actum fuerit supra premissis, seu etiam procurare secundum quod in posterum litteris patentibus super hoc confectis invenerimus contineri.

« In cujus rei testimonium, presentibus nostrum fecimus apponi sigillum.

« Actum apud Sanctum-Germanum in Laxâ, die jovis post octavam Pasche, anno Domini 1269. »

Actum Janue in domo Guillelmi de Turri 1269, indictione 11, die 8 madii inter nonam et vespas; testes octo.

Viccomes Guillelmus.

Daniel de Naulo et Guillelmus de Turri Luncheneri.

14. *Littera Bonifacii Piperis supra locacione cujusdam navis que vocatur Sanctus-SALVATOR.*

In nomine Domini, amen.

Ego, Bonifacius Piper, loco sive naulizo vobis dominis Henrico de Campo-Repulso, Johanni Pillavillano et Guillelmo de Morâ, nunciis et ambaxatoribus serenissimi regis Francorum, nomine ipsius domini regis et pro ejus felici passagio, quamdam navem novam que dicitur *Sanctus-Salvator* et que adhuc est in Santo-Sagone; et habet tales mensuras videlicet quia est:

In longitudine per carenam cubitorum 21,

Et de rodâ in rodam cubitorum 31 1/2,
Et in altitudine in sentinâ palmo-
rum 12 1/2;

Et apetit palmos 24,

Et est altitudinis in coopertâ palmo-
rum 8,

Et in orlo palmarum 5 1/2 et plus.

Et habet talamum ad popam et pro-
dam bonum et sufficientem; et erit ejus
arbor de prodâ grossa palmarum 6,

Et longa cubitorum 30.

Et arbor de medio grossa palmarum
5 1/2,

Et longa cubitorum 27.

Et habebit pecias 7 antennarum,

Velas 5 coloni bonas et novas,

Et centenaria 65 sarcie canabis co-
missee;

Ancoras 12, de canterio 4 1/2 per an-
coram.

Barcham de palescarmocum rapegallo,
et gondolam unam, furnitas,

Et tot bures de aquâ, capaces mesu-
rias 300,

Et marinarios 22,

Et 3 pueros, computato nautâ 1,

Et stabularias pro equis,

Et restes sub pedibus equorum,

Et demum omnes alias res necessarias
ipsi navi pro dicto passagio.

Quamquidem navem et de dictis men-
suris et cum omnibus aliis et singulis su-
prascriptis ipsi navi necessariis vobis
dictis ambaxatoribus dicto nomine loco
sive naulizo, finito precio librarum 850
turon.; de quibus jam habuisse et rece-
pisse confiteor libras 500 turonenses, re-
nuncians exceptioni non numerate pec-
unie et non recepte, etc.

(Même formule que la pièce qui pré-
cède.)

Date :

Datum Janue in domo Guillermi de
Turri, 1269, indictione 11, die 3 madii,
inter vespas et complectorium.

Testes : Petrus Aurie, dictus Guiller-
mus et Lanfrancus de Grillo.

15. *Littere Henrici Aurie et Johannis de Mo-
mardino supra constructione cujusdam
salandrini.*

In nomine Domini, amen.

Nos, Henricus Aurie et Johannes de
Momardino, quisque nostrum in solidum,

1^{re} PARTIE.

promittimus et convenimus vobis domi-
nis Johanni Pillavilano, militi, magistro
Henrico de Campo-Repulso et Guillermo
de Morâ, nunciis et ambaxatoribus sere-
nissimi regis Francie, stipulantibus no-
mine et vice ipsius domini regis, quod
faciemus sive fieri et construi faciemus
presencialiter, pro felici passagio domini
regis, in Sancto-Petro de Arenâ, ad nostras
propriis expensas, salandrinum unum de
manerie et mensuris infrascriptis, videli-
cet :

Longum per carenam cubitorum 28 1/2,

Et de rodâ in rodam cubitorum 41,

Et altum in sentinâ ad rectam lineam
palmarum 10 1/2;

Et aperiet palmos 26 1/2,

Et altum in coopertâ palmarum 9,

Et in orlo palmarum 5 1/2.

Et habebit talamum ad popam et
ad prodam bonum et decentem.

Et habebit arborem de prodâ grossam
palmarum 7

Et longam cubitorum 32,

Et arborem de medio grossam palmo-
rum 6

Et longam cubitorum 29.

Et habebit pecias 7 antennarum,

Ancoras 13, de canterio 5 minus 1/4 pro
qualibet,

Cotoni novi velas 5,

Barcham de palascarmo et gondolam,
furnitas remis,

Et centenaria 80 sarcie comisse cana-
bis,

Et tot vegetes que erunt capacitatis
mensurarum 600 aque,

Et staliarias pro equis,

Et restes sub pedibus equorum.

Et habebit marinarios 25 et pueros 3
computato nautâ 1.

Et dictum salandrinum de dictis men-
suris et cum omnibus aliis et singulis su-
prascriptis ipsi salandrino necessariis,
conducemus et consignabimus vobis pre-
dictis ambaxatoribus nomine et vice do-
mini regis, vel de mandato ipsius, in por-
tu de Aquis-mortuis, usque dies 8 mensis
madii proximi, quod erit anno currente
1270, etc., etc.

(Même formule et engagement.)

Date :

Actum Janue in domo Guillermi de
Turri, presentibus testibus vocalis et
rogatis : Petro Aurie, Andrea Mallono et
Belmustino Lercario, anno Dominice Na-

tivitatibus 1269, indictione 11, die 30 madii, inter tertiam et nonam.

16. *Littera Umaldi Buge de Arezanno supra locacione cujusdam navis que vocatur SANCTUS-NICHOLAUS.*

In nomine Domini, amen.

Ego Umaldus Buge de Arezanno, nautico et loco vobis, dominis, Johanni Poilevilain, magistro Henrico de Campo-Repulso, clerico, domino Guillermo de Morâ, nunciis et ambaxatoribus domini regis Francorum, sicut apparet per litteras infrascriptas patentes dicti domini regis et in quibus est sigillum pendens dicti domini regis, nomine dicti domini regis, navem quandam de mensuris rescriptis et cum sarcia et rebus rescriptis, que vocatur *Sanctus-Nicholaus*, pro eâ ducendâ in felici passagio quod secuturus est dictus dominus rex. Que navis debet esse :

Per carenam longitudinis cubitorum 22,

De rodâ in rodâ longitudinis cubitorum 34,

Larga in plano palmos 6,

Alta in sentinâ palmos 13,

Alta in coopertâ superiori palmos 8 minus $\frac{1}{4}$,

Alta in orlo palmos $4 \frac{1}{2}$,

Ampla in coopertâ palmos 26 ;

Sarcia infrascripta

Arbore de prorrâ longitudinis cubitorum 33,

Grossitudinis palmarum $6 \frac{1}{3}$;

Arbore de medio sanâ, longitudinis cubitorum $29 \frac{1}{2}$,

Grossitudinis palmarum $5 \frac{1}{2}$.

Timonibus 2, bonis et convenientibus dicte navi, peciis anthenarum 7,

Velis de cotone 5 novis,

Et sarcia sufficienter pro arboribus,

Anchoris 12, de canteriis $4 \frac{1}{2}$ pro qualibet,

Anguminibus 12 pro dexiis, quarumque propialibus et aliâ sarcia sufficienter dicte navi,

Bulis pro aquâ de mezaroliis 450,

Marinariis 22,

Famulis 3,

Barchâ de paleschalmo furnitâ sufficienter,

Et gondolâ unâ furnitâ sufficienter,

Et staliariis preparatis in dictâ nave pro equis ponendis in eâ nave,

Et demum omnibus aliis rebus necessariis ipsi navi predicto passagio,

Quamquidem navim, de dictis mensuris, etc., etc.

(Même formule.)

Actum Janue in domo Guillelmi de Turri, 1269, indictione 11, die 4 mensis junii, inter nonas et vespervas.

Testes : Guillelmus de Turri, Lanfrancus de Grillo, Jacobus Bocacius de Castro et Colinetus de Olivâ, presentes, vocati et rogati.

17. *Littere Andree de Rochâ-Taliatâ, supra factione seu constructione cujusdam navis.*

In nomine Domini, amen.

Ego Andreas de Rochâ-Taliatâ promitto et convenio vobis dominis, magistro Henrico de Campo - Repulso, Johanni Pillavillano, militi, et Guillermo de Morâ, nunciis et ambaxatoribus serenissimi regis Francie, stipulantibus nomine ipsius domini regis, quod faciam seu fieri faciam ex nunc ad meas expensas in Sagonâ vel è Sagonâ, citrà versus Januam, pro felici passagio dicti domini regis, quamdam navem de novo, de manerie et mensuris infrascriptis, videlicet :

Longitudinis per carenam cubitorum 26,

Et de rodâ in rodâ cubitorum 41,

Altitudinis in sentinâ palmarum $14 \frac{1}{2}$,

Et in coopertâ palmarum $8 \frac{1}{2}$,

Et in corredorio palmarum 6,

Et in orlo palmarum 4;

Et aperiet palmos $32 \frac{1}{2}$.

Et habebit :

Arborem de prorrâ bonam et sanam

Longitudinis cubitorum 41,

Et grossitudinis palmarum $8 \frac{1}{2}$,

Et arborem de medio longitudinis cubitorum 38,

Et grossitudinis palmarum $7 \frac{1}{2}$,

Item pecias 7 antennarum,

Item velas coloni novi 5,

Et timones 2, grossitudinis palmarum 7 pro qualibet ;

Item anchoras 18, de canteriis 5 et de canteriis 6,

Item centanaria 135 sarcie nove canabis comisse,

Et barchas 2 de palescammo, unam magnam et aliam parvam,

Item bures¹ de aquâ que capiant mezurelias 800 aque;

Et marinarios 38 cum serventibus 4.

Item habebit stabullarias pro equis ponendis et restes sub pedibus equorum.

Et dictam navim de dictis mensuris, etc.

(Même formule.)

Actum Janue in domo Guillermi de Turri, presentibus testibus vocatis et rogatis: Belmustino Lercario, Guillermo Daniele, Phono Draperio et Rufino Texia, anno Dominice Nativitatis 1269, indictione 11, die 4 junii post vespas.

18. *Littere Oberti Cigale, supra factione cujusdam salandrini seu constructione.*

In nomine Domini, amen.

Ego Obertus Cigala promitto et convenio vobis (même formule) quod faciam seu fieri faciam ex nunc ad expensas meas, pro felici passagio ipsius domini regis, salandrum unum, à Sancto-Petro de Arenâ usque caput montis, de manerie et mensuris infrascriptis, vide licet:

Longitudinis per carenam cubitorum 28 1/2,

De rodâ in rodam cubitorum 41,

Altitudinis in sentinâ ad rectam lineam palmarum 11;

Et aperiet palmos 27.

Et erit altitudinis in coopertâ palmarum 9,

Et in orlo palmarum 6;

Et habebit talamum de poppâ et ad prodam bonum et decentem.

Et habebit arborem de prodâ grossam palmarum 7 1/4,

Et longam cubitorum 33;

Et arborem de medio grossam palmarum 6 1/4,

Et longam cubitorum 30.

Et habebit 7 pecias antennarum bonas et decentes,

¹ Dans notre vieux français *buirre*. V. Froissart.

Et ancoras 13, de canteriis 5 minùs 1/4 pro quâlibet,

Velas novas cotonî 5 bonas et decentes, Barcham de palescharino et gondolam furnitas,

Et 800 centanaria sarcie nove canabis comisse,

Et marinarios 25, et famulos 3, computato nautâ,

Et lot vegetes que sint capacitatis mensurarum 600 aque,

Et stabularia pro equis ponendis, Et restes sub pedibus equorum.

Et dictum salandrinum de dictâ maneriâ, etc.

(Même formule.)

Actum Janue in domo Guillermi de Turri, anno 1269, indict. 11, die 31 madii, inter nonam et vespas. Testibus, etc.

19. *Littere Guilenzonis, dicti Comitiss, supra factione sallandrini unius seu constructione.*

(Copie exacte du précédent.)

Date:

Gênes, 30 mai 1269.

20. *Littera Philippi Embriaci et Johannini Embriaci, fratrum, supra locacione cujusdam navis.*

In nomine Domini, amen.

Nos Philippus Embriacus et Johanninus Embriacus, fratres, cives Janue, naulizamus et locamus vobis etc.

Que navis debet esse:

Longa per carenam cubitos 27,

De rodâ in rodam cubitos 40;

Alta in sentinâ palmos 15,

Ampla in coopertâ primâ palmos 8 1/2,

In correorio palmos 6,

Alta de orlo palmos 4 1/2.

21. *Littera Jacobi de Rollando de Naulo loco supra locacione cujusdam navis que vocatur CARITAS.*

22. *Littere Symonis de Cumâ supra confectione seu constructione cujusdam sallandrini.*

23. *Littere domini Radulphi cardinalis, in quibus continetur quod Symon Malonus, civis Janue, in presencid ipsius constitutus, confessus fuit se habuisse et recepissee 7,000 l. tur., in quibus dominus rex tenebatur eidem pro quiddam nave quam ipse Symon tenetur facere dicto domino regi.*

Actum et datum in abbacia Santi-Germani de Pratis juxta Parisius, die jovis secundo, exeunte mense januarii, anno Nativitatis Domini 1269, indict. 11.

24. *Littere in quibus continetur quod Guilienzonus, Comes, promisit magistro Henrico et Guillermo, predictis nunciis, quod faceret construi domino regi navem unam secundum mensuram in eisdem litteris infrascriptis.*

25. *Littere in quibus continetur quod Guilielmus Rubeus, civis Janue, suo et personarum in littera inferius contenta expressarum nomine, confitetur se habuisse, a dictis nunciis 2,500 l. tur. de debitis lib. 5,000 tur. solventibus, nomine dicti regis, ad Templum Parisii.*

C. LETTRE SUR LES DERNIERS MOMENS DE SAINT LOUIS.

Epistola episcopi Thunensis ad Theobaldum regem Navarre, de felici obitu S. Ludovici regis Francorum (ex Ms. Præmonstratensis monasterii).

C'est la fin que le bon roy S. Loys ot à sa mort, que l'evesque de Thunès envoya à Thibaut, roy de Navarre.

A Thibaut, roy de Navarre par la grace de Dieu, comte de Champagne et de Brie, quens palatin, l'evesque de Thunès, salut et luy tout.

Sire, j'ay receue vostre lettre en la quelle vous priés que je vous face à savoir l'estat de la fin de mon chier seigneur Loys, jadis roy de France. Sire, du commencement et du milieu savés vous plus que nous ne savons; mais de la fin vous pourrions nous tesmoigner la veue des yeulx que, en toute nostre vie, nous ne veismes ne ne sceusmes si sainte ne si devote, en homme du siecle ne de religion; et aussi avons nous oy tesmoigner à tous ceulx qui la virent. Et saichiés, sire, que, dès le dimenche à l'heure de nonne jusqu'au lundy à l'heure de tierce, sa bouche ne cessa, de jour ne de nuit, de loer Nostre Seigneur et de prier pour le peuple qu'il avoit là amené. Et là où il avoit ja perdue une partie de la parole, si crioit il aucunes fois en hault: *Fac nos, Domine, prospera mundi despicere et nullò ejus ad-*

versa formidare. Et moult de fois crioit il en hault: *Esto, Domine, plebi tue sanctificator et custos.* Et près heure de tierce, il perdit aussi comme du tout la parole, mais il regardoit les gens moult debonnairement et faisoit moult de fois le signe de la croix. Et entre heure de tierce et de midy, feist aussy comme semblant de dormir; et fust bien les yeulx clos l'espace de demie heure et plus. Après il ouvrit les yeulx et regarda vers le ciel et dist les vers: *Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum;* et oncques puis il ne dit mot et ne parla. Entour heure de nonne, il trespassa (25 août 1270). Jusques à lendemain que on le fendi il estoit aussi bel et aussi vermeil, ce nous sembloit, comme il estoit en pleine santé, et sembloit à moult de gens qu'il voulsist se rire. Après, sire, les entrailles furent portées à Mont-Real, en une eglise près de Palerme, là où Nostre Sire a ja commencé à faire moult de beaux miracles pour lui, si comme nous avons entendu par l'archediacre de Palerme, qui le manda par sa lettre au roy de Secille; mais le cuer de lui et le corps demourerent en l'ost; car le peuple ne vout souffrir en nulle maniere que il en feust portés.

(Martenne, *Amplissima collectio*, t. 6., p. 1218).

I.

EMPEREURS FRANÇAIS.

Henri était plein d'audace et de courage, il contribua beaucoup à l'affaiblissement des Grecs et de Théodore Lascaris. Apprenant que celui-ci, dans la bataille où il avait tué le sultan Azaeddin, avait perdu un chevalier français qui faisait surtout sa force, il s'écria : « Ce n'est pas là une victoire pour Lascaris, c'est une défaite. » Il résolut de profiter de ce moment d'abattement et marcha en Asie. Il vint camper à Nymphée et porta d'abord la destruction partout; mais comme les peuples francs manquent de persévérance dans les affaires de guerre, il conclut bientôt un traité avec Lascaris. Il fut convenu que Henri posséderait tout le pays de Kimina (c'est ainsi qu'on appelle la montagne près d'Achyraos,) et le pays d'Achyraos même; que Kalamos, capitale du thème de Neocastron qui en reçoit son nom, resterait désert; que tous les lieux placés à la suite, tels que Neocastron, Kelvianos, Chliara et Pergame, et ceux placés sur le côté, tels que Magidia et Opsikia appartiendraient à l'empereur Théodore, qui posséderait en outre tout le pays qui s'étend à partir de Lopadion et embrasse Pruse et Nicée¹.

Quoique Franc d'origine, Henri se conduisit fort bien avec les Grecs et les admit dans sa cour et dans son armée, traitant le peuple grec comme son propre peuple. Lorsqu'après une longue résis-

tance les villes de Lentianon et de Poimannon finirent par se rendre à lui, il se contenta de mettre les chefs à rançon et confia aux autres la défense des provinces orientales¹.

Le légat envoyé au nom du pape avait répandu la désolation partout. Il faisait sous le moindre prétexte fermer les temples, emprisonner les prêtres, exiler les moines, mettre à mort les citoyens. Les habitans de Constantinople, indignés, vinrent trouver l'empereur Henri : « Nés d'une autre race que toi, lui dirent-ils, et obéissant aux lois d'un autre pontife, quand nous nous sommes soumis à toi, il était bien entendu que nous te donnions seigneurie sur nos corps, mais non sur nos âmes et notre esprit, etc. » Henri se laissa fléchir à leurs prières et malgré le légat fit rouvrir les temples, délivra les prêtres, rappela les moines et fit respecter les personnes des citoyens².

Après la mort de Robert de Courtenai, son frère Baudouin II lui succéda au titre d'empereur franc; et comme il était enfant, on élut Jean de Brienne comme empereur. G. Acropolite dit l'avoir vu³. Jean de Brienne, aussitôt après son arrivée, fit une expédition sur Lampsaque et reprit à Pigas un château nommé Keramidas, près des collines de Cyzique⁴.

II.

ROIS DE BULGARIE.

Depuis l'empereur Basile, surnommé Bulgaroclone, les Bulgares avaient été soumis à l'empire grec et avaient continué à payer un tribut jusqu'au règne de l'empereur Isaac. Lorsque, après la mort de sa première femme, l'empereur Isaac épousa Marie, fille du prince de Hongrie, il voulut donner des fêtes magnifiques en honneur de ce mariage et mit à contri-

bution toutes les provinces de l'empire. La Bulgarie eut particulièrement à se plaindre : car, comme elle abondait surtout en bestiaux de toute nature, ce fut à elle qu'on eut recours pour fournir aux approvisionnements immenses de ces fêtes. Les habitans, déjà mécontents, s'irritèrent. Un nommé Asan les poussa à la révolte et se mit à leur tête; et après avoir soumis

¹ G. Acrop., c. 15.

¹ G. Acrop., c. 26.

² *Id.*, c. 18.

³ *Id.*, c. 27.

⁴ *Id.*, c. 30.

tout le pays entre l'Hémus et l'Ister, il s'empara de l'autorité royale. L'empereur Isaac réunit ses troupes contre eux, s'avança par mer jusqu'à Mesembria, débarqua et pénétra dans l'Hémus. Asan s'était établi à Strinavos¹. Les troupes grecques furent défaites et l'empereur Isaac obligé de fuir et de se retirer à Constantinople.

Quand l'empire grec eut passé des mains d'Isaac entre les mains de son frère Alexis, qui l'avait fait aveugler, ce dernier recommença la guerre contre les Bulgares et leur livra plusieurs combats peu avantageux pour lui, près de Philippopolis et de Berrhoë. Asan était mort assassiné par son cousin Ivangos et laissant deux enfans en bas âge, Jean et Alexandre². Les Bulgares préférèrent se donner pour roi le troisième frère d'Asan, qui était resté auprès de lui, plutôt que son second frère Pierre, qui avait obtenu d'Asan, la possession de Peristhlava, de Probaton et du pays environnant, appelés, longtemps encore après, le pays de Pierre³. Jean était donc déjà roi de Bulgarie au moment de l'inutile attaque d'Alexis.

A l'époque de la prise de Constantinople par les Francs, Jean fit de nouveaux préparatifs de défense. Les Francs s'étant jetés aussitôt après sur la Macédoine, et la ville d'Andrinople voulant échapper à leur joug, Jean accepta l'appel que lui firent les habitans d'Andrinople. Comme il était alors éloigné, il envoya les Scythes, ses alliés, pour s'opposer aux troupes de Baudouin. La vivacité de l'attaque des troupes légères des Scythes désorganisa les rangs de la cavalerie pesamment armée des Francs. Les chevaliers francs furent vaincus, et Baudouin fut amené prisonnier à Jean, qui lui fit couper la tête et se servit ensuite de son crâne, bien enchâssé de bijoux, comme d'un gobelet de luxe. Jean s'avança aussitôt sur Andrinople pour en prendre possession; mais ses troupes étaient plus propres à une attaque en rase campagne qu'à un siège en règle, et il abandonna bientôt ses desseins sur cette ville pour se jeter sur la Macédoine. La belle et grande ville de Philippopolis, située sur l'Hébre, puis Heraclée, Panion, Rhaideston, Charioupolis, Trafanoupolis,

Macris, Claudioupolis, Mosynoupolis, Peritheorion et beaucoup d'autres furent successivement détruites. De là il marcha sur Thessalonique, devant les murs de laquelle il fut tué, dit-on, d'une manière miraculeuse, en songeant qu'un homme armé lui perçait le flanc de sa lance.

A la mort de Jean, Vorylas, fils de sa sœur, et qui avait épousé Scythide, sa propre tante, s'empara du royaume, et Jean et Alexandre, fils du premier Asan, se hâtèrent de chercher un asile en Scythie. Jean revint aussitôt qu'il eut atteint l'âge de manier les armes; il vainquit Vorylas, qui se jeta dans Trinovon, et y soutint sept ans de siège. Ses troupes désertèrent enfin. Vorylas fut arrêté au moment où il prenait la fuite, et Jean lui fit crever les yeux et s'empara de toute la Bulgarie⁴.

Jean Asan fit alliance avec Théodore Comnène, qui s'était fait déclarer empereur à Thessalonique et qui avait rangé sous son autorité Mosynoupolis, Xanthia, Gratziana, toute la partie du mont Stagire connue sous le nom de Macri, tout à côté de l'Hébre, Didymotique et jusqu'à Andrinople⁵. Il donna sa fille naturelle Marie en mariage à Manuel, frère de Théodore; mais Théodore ayant voulu étendre sa domination jusqu'en Bulgarie, Jean Asan réunit un petit nombre de troupes, fit placer sur ses étendards, au lieu d'insigne militaire, le serment d'alliance de Théodore et le défit complètement. Jean usa avec habileté de cette victoire; il rendit aussitôt la liberté à tous les soldats et les renvoya dans leurs foyers, et, se conciliant ainsi tous les esprits, il s'empara à son tour d'Andrinople, puis de Didymotique, du Boleron, de Serrhès, de Pélagonia⁶, de Prilapos et de tous les lieux voisins, ravagea la Megalo-Vlachie, prit Elbanon, et porta le pillage jusqu'en Illyrie, puis retourna dans son pays, laissant quelques châteaux forts aux siens, s'en réservant d'autres et plaçant partout des hommes à lui pour recevoir les impôts en son nom⁴.

Jean Asan avait fait Théodore prisonnier. Celui-ci ayant voulu tramer quel-

¹ Ternovo.

² Georges Acropol., c. 20.

³ Πίρρου χώρα.

⁴ G. Acropol., c. 24.

⁵ *Id.*, c. 25.

⁶ Nom de ville et de pays.

⁷ G. Acropol., c. 25.

ques entreprises contre lui, il lui fit crever les yeux ¹.

Jean Asan avait une fille nommée Hélène, née de sa femme hongroise; l'empereur Jean Vataces envoya demander cette fille de neuf ans pour son fils Théodore, surnommé Lascaris, qu'il avait eu de l'impératrice Irène et qui avait alors onze ans. Cette alliance de famille cimentait entre eux une alliance politique ². Jean vint amener sa fille à Gallipoli, où l'attendait Vataces. Il fut convenu entre eux que Vataces posséderait Gallipoli, Madyton, toute la Chersonnèse, le château de Kissos et tout le pays jusqu'à la Maritza (Hèbre), et que Jean Asan aurait tout ce qui était au nord. Ils réunirent donc leurs troupes, marchèrent sur Constantinople; mais ils décampèrent au commencement de l'hiver sans aucun avantage réel ³. A quelque temps de là Asan enleva sa fille par ruse ⁴ et s'allia aux Francs, mais la paix ne tarda pas à être de nouveau faite entre Jean Asan et Jean Vataces, et Hélène fut rendue à son mari Théodore ⁵.

A la mort de sa première femme, née en Hongrie, Jean Asan épousa Irène, fille de Théodore Ange Comnène, au frère duquel (Manuel) il avait marié sa fille naturelle Marie. Il eut d'Irène un fils nommé Michel, et deux filles, Théodora et Marie; et à la suite de ce mariage il délivra son beau-père Théodore Ange Comnène, qu'il avait jusque-là retenu prisonnier ⁶.

Jean, étant mort, eut pour successeur son fils Kallimanos, né de son premier mariage avec la princesse de Hongrie. Il en avait aussi une autre fille appelée Ithamar. De sa seconde femme (Irène) fille d'Ange Comnène, il eut un fils nommé Michel et deux filles, Marie et Anne ⁷.

Kallimanos, parvenu à la couronne, renouvela les traités conclus avec l'empereur Jean Vataces et régna en paix. La paix régnait également entre Théodore Ange (père de Jean couronné empereur

à Thessalonique), Constantin despote, et son neveu Michel ¹.

Kallimanos n'était âgé que de douze ans. Dans le mois de septembre il mourut d'une mort naturelle, disent les uns, de l'effet du poison, disent les autres ². L'empereur Jean Vataces venait alors de débarquer sur le continent européen pour visiter cette portion de l'Europe qui avait reconnu sa dépendance. Il était d'abord allé à Zichna, près de Serrhès, d'où il pouvait dominer tout le pays; de là il alla à Kissos. Le lendemain il continua sa route et parvint à l'Hèbre, appelé par les habitants du pays la Maritza, qui passe près du monastère de Biros. On était alors au 27 ou 28 septembre. Au moment où l'empereur passait à cheval le fleuve à gué, il reçut du gouverneur de l'Achride des lettres qui l'informaient de la mort de Kallimanos. Il continua sa route, traversa Christoupolis, arriva à Philippe, et là prit conseil avec les siens pour savoir s'il se jetterait sur-le-champ en Bulgarie pour leur enlever tout ce qu'ils avaient pris, ou s'il valait mieux s'emparer de Serrhès. Le grand-domestique Paléologue, contre l'avis de beaucoup des conseillers, engagea l'empereur à se rendre maître de Serrhès, attendu qu'une fois en possession de cette place, il lui serait très-facile d'amener à ses intentions les Bulgares, qui allaient être régis par un enfant, Michel, fils de Jean Asan et de sa seconde femme, Irène. Vataces adopta cet avis et marcha sur-le-champ contre Serrhès, place autrefois importante, mais renversée par Jean Asan avec les autres villes de Macédoine, et n'ayant plus pour défense qu'une citadelle environnée de murs. Dans cette citadelle commandait un Bulgare (Dragotas) qui possédait aussi le commandement de Melenikon. Ce Barbare inexpérimenté n'eut pas plutôt vu les Grecs dans la basse-ville qu'il se crut perdu et demanda à vendre la forteresse. On lui en donna un bon prix, ce qui lui gagna le cœur, et il promit de faire tous ses efforts pour amener la reddition de Melenikon. Les habitants de Melenikon, gagnés par sa parole et ses promesses, se

¹ G. Acrop., c. 26.

² *Id.*, c. 31.

³ *Id.*, c. 33.

⁴ *Id.*, c. 34.

⁵ *Id.*, c. 37.

⁶ *Id.*, c. 38.

⁷ *Id.*, c. 39.

¹ *Id.*, c. 39.

² *Id.*, c. 43.

rendirent en effet auprès de l'empereur à Labisdas, et lui rendirent Melenikon et les villes environnantes. C'est ainsi qu'il eut Stenimachon, Tzepaina, et toutes les villes du Rhodope, et que l'Hèbre devint de ce côté la limite entre les frontières de l'empereur et du roi de Bulgarie. Au nord, Stoumpion, Chatobos, Beleboudios, Scopia, Belesos, toutes les villes en un mot jusqu'à Prilapos et aux champs de Pélagonie, Neustapolis et Prosacos se soumirent à lui, et il fut stipulé que l'empereur se contenterait de ces conquêtes¹; tout cela était terminé en octobre². Au mois de décembre il retourna en Orient fier de tant d'avantages et laissant la garde du pays à des hommes de sa confiance³.

Lorsque Michel, roi des Bulgares, fils de Jean Asan et d'une fille de Théodore Ange, et beau-frère de Théodore Lascares par Hélène, sa sœur, qui avait épousé celui-ci, apprit la mort de Vataces en 1255, il conçut le projet de profiter du premier moment de surprise pour reprendre à l'empereur grec tout ce qui lui avait été récemment cédé. Il traversa donc l'Hèbre et entra facilement en possession de ces villes : telles que Stenimachon, Pristitza, Krytzimon, Tzepaina, et toute l'Achride, à l'exception de Mniakon; et ensuite il prit Oustras, Perperakion, Kryvous et Ephrem dans les environs d'Andrinople⁴. Le nouvel empereur se décida à aller attaquer les Bulgares. Il partit donc d'Orient et arriva à Andrinople. Un espion bulgare vint annoncer cette nouvelle au camp bulgare, placé non loin de l'Hèbre, et il ajouta même avoir vu l'empereur passer l'Hèbre. Cette approche subite frappa les Bulgares de terreur; ils prirent la fuite. L'empereur les poursuivit jusqu'à Berrhoë, qu'il reprit à la première attaque, et il aurait même poursuivi ses succès dans les villes rapprochées de l'Hémus si un froid extraordinaire n'était survenu. La neige couvrait tout le pays. L'empereur retourna donc à Andrinople⁵. — Il rassembla ensuite

des troupes considérables, et envoya ses officiers dans le reste du pays, tandis que lui-même marchait sur les villes placées au pied du mont Rhodope et reprenait avec facilité Pristitza, Stenimachon et Krytzimon; mais l'intensité de l'hiver l'empêcha d'aller plus loin. Ses généraux furent envoyés contre Tzepaina; mais ils furent mis en fuite et obligés de rétrograder sur Serrhès⁶. — Quant à l'empereur, après avoir été retardé par le commandant du fort de Melenikon, il franchit l'obstacle qu'on avait voulu lui opposer sur le Strymon⁷, et arriva de Melenikon à Thessalonique. Là, il passa le Vardar, et alla camper près de Bodina. De Bodina il alla à Prilapos, et prépara tout pour l'attaque de Belesos; puis nous traversâmes Neustapolis, passâmes près de Stroumitza et revînmes par Melenikon à Serrhès; puis il prit sa route par Didymotique et rentra à Andrinople après avoir fait rentrer dans l'obéissance toutes les villes bulgares révoltées, à l'exception de deux : l'une fort petite, nommée Patmos, dans les collines de l'Achride; l'autre, Tzepaina, à l'embranchement de la partie la plus élevée des chaînes de l'Hémus et du Rhodope, au milieu desquelles coule l'Hèbre⁸. L'empereur ne voulut pas retourner en Orient sans avoir tenté un dernier effort. Il alla donc jusqu'à Stenimachon et Balkounia; mais la violence de l'hiver le força à rétrograder, et il retourna à Lampsaque, où il arriva pour les fêtes de Noël⁹.

Au printemps suivant, l'empereur rassembla tout ce qu'il put de soldats et quitta Lampsaque pour traverser l'Hellespont et se diriger vers Didymotique. Le roi des Bulgares Michel préféra s'arranger avec l'empereur et lui envoya son beau-père Wrosc¹⁰, qui, lui-même, avait épousé une fille du roi de Hongrie. Un arrangement fut en effet conclu, et Tzepaina fut rendu à l'empire grec. L'empereur attendit à Regina la conclusion de l'affaire¹¹. — Ce fut là qu'arriva à

¹ G. Acrop., c. 44.

² *Id.*, c. 45.

³ *Id.*, c. 46.

⁴ *Id.*, c. 54.

⁵ *Id.*, c. 56.

⁶ G. Acrop., c. 57.

⁷ *Id.*, c. 58.

⁸ *Id.*, c. 59.

⁹ *Id.*, c. 60.

¹⁰ G. Acrop. l'appelle *Ἰωάννης ὁ πρῶτος*.

¹¹ *Id.*, c. 62.

Georges Acropolite un événement qu'il raconte fort en détail; l'empereur le fit fouetter en sa présence ¹.

Michel, prince des Bulgares, fut tué (en 1257) par son cousin Kallimanos avec la participation des habitans de Ternovon ².

Kallimanos, son meurtrier, épousa sa veuve (fille de Wrosc) et parut vouloir s'emparer de l'empire; mais Wrosc marcha contre lui. Kallimanos fut obligé de se sauver de lieu en lieu, et périt égorgé. Wrosc reprit sa fille et l'emmena. En l'absence d'un héritier, les grands confièrent la couronne à un nommé Constantin, fils de Tœchos; et, afin de lui conférer une apparence de droit, ils envoient des députés à l'empereur Théodore pour le prier de lui donner en mariage sa fille aînée Irène, qui se trouvait petite-fille de Jean Asan; mais comme Constantin était déjà marié légitimement, il renvoya sa première femme à l'empereur Théodore ³.

Nicéphore Gregoras raconte ainsi ces derniers événemens.

Asan, roi des Bulgares ⁴, dont l'empereur Théodore Lascaris avait épousé une sœur ⁵, ne laissa en mourant aucun enfant pour lui succéder ⁶. Une autre de ses sœurs, nommée Marie, avait épousé un nommé Mytzes; ce fut lui qu'on appela au trône; mais il ne tarda pas à déplaire à tous par ses manières efféminées, et le peuple cessa de tenir aucun compte de ses ordres. Un Bulgare de famille illustre, nommé Constantin Tœchos se mit à la tête des mécontents, se fit proclamer roi et assiégea Ternovon, capitale de la Bulgarie. Mytzes se vit obligé de se réfugier avec sa femme et ses enfans dans une forteresse de la côte nommée Mesembria, et de là il alla trouver l'empereur à Nicée. Théodore reçut

de lui la place de Mesembria, et l'adjoignit à l'empire, et il lui fit don de propriétés considérables autour de Troie et du Scamandre, en y ajoutant un revenu annuel. Mytzes s'installa dans ce pays et y resta. Quant à Constantin Tœchos, il continua à s'établir en Bulgarie, et afin de se donner plus de force, il envoya une ambassade à l'empereur pour lui demander en mariage une de ses filles, qui se trouvait petite-fille, par sa mère Hélène, de Jean Asan. Il était déjà marié, mais il s'engageait dans ce cas à répudier sa première femme. Cette proposition plut à l'empereur Théodore, qui lui envoya sa fille Théodora pour l'associer au trône et à son lit; et, afin de prouver sa bonne foi, Constantin renvoya sa première femme à l'empereur Théodore ¹.

Théodora étant morte, Constantin Tœchos, prince de Zagora et de Bulgarie, épousa Marie, fille d'Eulogie, qui était sœur de Michel Paléologue. A cette époque, un pasteur bulgare, nommé Lachanas, parvint à réunir sous ses ordres un grand nombre d'hommes. Constantin marcha contre lui avec toutes ses forces, mais il fut défait et tué, et Lachanas se mit à la fois en possession du trône et de sa femme, Marie Paléologue. Michel Paléologue, voulant couper court au mal dès sa racine, fit donc venir Jean Asan, réfugié près de Troie, lui donna en mariage sa fille Irène, et l'envoya en Bulgarie pour qu'il défit Lachanas et se mit en sa place. En même temps, Marie, nièce de l'empereur Michel, fille d'Eulogie et femme de Constantin, revint à Constantinople avec son fils Michel, qu'elle avait eu de Constantin ².

Jean Asan, afin de mieux s'établir en Bulgarie, crut devoir donner sa sœur en mariage à un Bulgare nommé Terter, et il le créa despote. Terter résolut d'aller plus loin et de s'emparer de la couronne en tuant son beau-frère. Jean Asan, averti à temps, se réfugia à Constantinople, où il resta, et Terter prit possession du royaume ³.

¹ G. Acrop., c. 63.

² Id., c. 73.

³ Id., c. 73.

⁴ Michel Asan, qui fut tué par son cousin Kallimannos.

⁵ Hélène.

⁶ Son assassin Kallimannos chercha à obtenir l'empire et eut quelques succès momentanés.

¹ N. Greg., l. 11, c. 5, p. 60 et 61.

² Niceph. Greg., l. 5, c. 3.

³ Niceph. Gr., ibid.

III.

DESPOTES D'ÉPIRE.

Le sébastocrator Jean Ange Comnène, fils de Constantin Ange et de Théodora Comnène, fille de l'empereur Alexis Comnène, et décoré de la dignité de sébastocrator par son neveu Isaac Comnène, avait eu quatre fils : *Constantin*, *Théodore*, *Manuel* et *Michel*.

Au moment de la prise de Constantinople par les Francs, *Michel* parvint à se rendre maître de l'Épire et d'une partie de l'empire grec¹.

Théodore était resté auprès de *Théodore* Lascaris, ainsi que les autres Grecs échappés de Constantinople après la conquête des Francs.

Michel, se voyant sans autre fils qu'un fils naturel auquel il avait donné le nom de *Michel*, trouvant ses frères peu propres à la possession du pouvoir et craignant une mort prématurée, pria l'empereur *Théodore* Lascaris de vouloir bien lui renvoyer son frère *Théodore*; ce que fit *Lascaris*, après avoir reçu de *Théodore* serment de fidélité à l'empire. *Théodore* vécut avec son frère dans la meilleure harmonie, et, à peu de temps de là, *Michel* ayant été tué dans son lit avec sa femme par un esclave, *Théodore* lui succéda, conservant auprès de lui ses deux frères *Constantin* et *Manuel*². Il étendit beaucoup ses possessions, en y ajoutant quelques pays pris sur les Francs et plusieurs autres sur les Bulgares. C'est ainsi qu'il soumit la Thessalie, l'Achride, Priapos, Albanon et Dyrrachion. Ce fut là qu'après avoir fortifié Dyrrachion, *Théodore*, apprenant que *Pierre* de Courtenai, beau-frère de *Baudoin* et de *Henri*, par son mariage avec leur sœur *Yolande*³, s'avancait pour prendre possession de

l'empire, résolut de marcher à sa rencontre. Il l'attaqua entre Dyrrachion et les défilés d'Albanon. Les troupes de *Pierre* furent défaites et prises, et *Pierre* y fut tué. Après tous ces avantages, *Théodore*, maître de Thessalonique, s'y fit proclamer empereur⁴. Il s'empara ensuite d'Andrinople⁵ et après avoir porté le ravage jusqu'aux environs de Constantinople, il parvint aux portes de Bysie⁶. *Théodore* Comnène fut ensuite fait prisonnier dans une guerre contre son voisin *Jean Asan*, roi des Bulgares, et fut privé de la vue.

Théodore Ange avait deux fils, *Jean* et *Demetrius*, et deux filles, *Anne* et *Irène*. *Irène* épousa *Jean Asan*⁷.

Manuel, frère de *Théodore* Comnène, épousa *Marie*, fille naturelle de *Jean Asan*, roi de Bulgarie, et ce mariage servit à amener une alliance momentanée entre *Théodore* Comnène et *Jean Asan*; mais *Théodore* ne tarda pas à vouloir étendre son pouvoir jusqu'en Bulgarie. Il attaqua *Jean Asan*, et fut battu et fait prisonnier; puis ayant voulu pendant son emprisonnement préparer quelques bouleversements, *Jean Asan* le priva de la vue⁸.

Au moment où l'armée de *Théodore* prit la fuite, *Manuel* son frère se joignit aux fuyards. Il avait été créé despote par son frère *Théodore*. A l'aide de ce titre et de son mariage avec la fille de *Jean Asan*, le vainqueur, une fois retourné à Thessalonique, il agit en lieutenant de son frère et s'empara de toute l'autorité⁹.

¹ G. Acrop., 21.

² *Id.* 24.

³ Ce fut alors, dit *George* Acropolite, qu'*Anceau* de Cahieu (Ἀνάλ δι Καί), qui avait épousé une fille de l'empereur *Théodore* Lascaris, fut blessé à la gorge d'un coup de lance. Sa blessure, jugée d'abord mortelle, fut guérie par un habile médecin; mais sa voix en resta rauque et son cou roide.

⁴ G. Acrop., c. 38.

⁵ *Id.*, c. 25 et 26.

⁶ *Id.*, c. 26.

¹ De Joannina et Arta jusqu'à Naupacte. (G., Acrop., c. 8.)

² G. Acropolite, c. 14.

³ *Georges* Acropolite dit ici que *Pierre* eut de *Yolande* trois fils, *Philippe*, *Robert* et *Baudoin* que *Philippe* donna ses pouvoirs à *Robert*, et que ces deux derniers furent empereurs de Constantinople. *Marie*, une de leurs sœurs, épousa *Théodore* Lascaris.

Cependant après la mort de la Hongroise, sa première femme, Jean Asan ayant désiré épouser Irène, fille de Théodore Ange Comnène, il délivra son beau-père. Théodore, aidé par quelque appui de Jean Asan, entra déguisé à Salonique et enleva tout le pays à l'autorité de son frère pour le ramener sous la sienne; mais ne voulant pas reprendre le titre d'empereur à cause de sa cécité, il le fit donner à son fils Jean, en se réservant la gestion des affaires, et il exila son frère Manuel à Attale¹.

Manuel alla trouver l'empereur Vataces, qui s'offrit de l'aider et lui donna six galères, avec lesquelles il alla débarquer à Demetriade; puis, ayant fait savoir son arrivée à ses amis, il rassembla des troupes et s'empara de Pharsale, de Larisse et de Platamona. Ses deux frères, Constantin, despote, et Théodore, l'empereur, vinrent le trouver et obtinrent de lui de renoncer à son alliance avec Jean Vataces. Ils firent alors alliance entre eux, se partagèrent les villes et firent une autre alliance avec les Français qui habitaient l'Euripe et le Péloponnèse². — Manuel survécut peu à cette confédération.

Jean Ange Comnène renonça peu de temps après au titre d'empereur pour celui de despote, qui lui fut accordé par Jean Vataces. Cet arrangement fut conclu par son père Théodore Ange, qui resta auprès de lui³; — et Jean Vataces retourna passer la saison d'hiver à Nymphée en 6741.

A Jean, qui vécut peu, succéda son frère Demetrius, qui obtint également de Vataces le titre de despote, mais qui se conduisit avec autant de folie que son frère avait montré de prudence, et perdit bientôt la souveraineté de Thessalonique dont le dépouilla l'empereur Vataces. Ce dernier, laissant son fils Théodore en Orient, traversa l'Hellespont et voulut faire un voyage dans les parties européennes de son empire⁴. — L'occasion s'étant offerte de ressaisir la Bulgarie après la mort de Kalimannos, il se hâta d'en profiter,

et ce fut pendant qu'il était à Melenikon qu'une conspiration contre Demetrius lui donna l'occasion de réunir Thessalonique à l'empire. Cet événement eut lieu au milieu de novembre¹.

Demetrius fut ensuite emprisonné par l'empereur Vataces dans la forteresse de Lentionon².

Depuis la soumission de Thessalonique et de Berrhoë, tous les lieux qui s'étendaient au couchant, depuis ce pays jusqu'au couchant de Platamona, et tout ce qui touchait à la Pélagonie, l'Achride et Prilapos, était placé sous l'autorité du despote Michel.

Quant à Bodina, Staridola, Strabos et tout le pays environnant, c'était Théodore Ange, père de Demetrius et oncle de Michel, qui l'occupait³.

Michel fit alliance avec l'empereur, qui donna sa petite-fille Marie, fille de Théodore, en mariage à Nicéphore fils de Michel; mais cette alliance avec l'empereur n'empêcha pas Michel de céder aux conseils de son oncle Théodore Ange et de se mettre avec lui en pleine révolte contre l'empereur. Vataces se décida donc à passer lui-même l'Hellespont à la tête de forces considérables. Il se rendit d'abord à Thessalonique, puis vint assiéger Bodina. Théodore Ange avait déjà quitté cette ville pour aller trouver son neveu le despote Michel. L'empereur n'en continua pas moins le siège de Bodina et s'empara de la ville. De là il alla placer ses tentes dans un lieu voisin du lac d'Ostrovo et envoya ravager le pays. Castoria et les lieux voisins firent ensuite leur soumission; Diabolis la grande et Diabolis la petite se rendirent aussi. Le chef qui était chargé de la défense de l'Albanie en fit autant. Michel, voyant ses affaires en si mauvais état, envoya à l'empereur des ambassadeurs, parmi lesquels était Melissenos, gendre de sa sœur. Il céda à l'empereur les villes de Prilapos, de Belesos et de Croas en Albanie. Les envoyés de l'empereur, parmi lesquels était Georges Acropolite, comme il le dit lui-même, allèrent trouver à Larisse Michel, qui leur remit son fils Nicéphore, décoré par l'em-

¹ G. Acrop., c. 38.

² *Id.*, c. 38.

³ *Id.*, c. 48.

⁴ *Id.*, c. 43.

¹ G. Acrop., c. 45.

² *Id.*, c. 46.

³ *Id.*, c. 46.

perceur du titre de despote, par suite de son mariage avec sa petite-fille, et son oncle Théodore Ange, chargé de chaînes, et ils les emmenèrent avec eux à Bodina, où l'empereur avait passé l'hiver. Au printemps l'empereur alla visiter les pays nouvellement acquis à l'empire, d'abord l'Achride, puis Diabolis et Castoria, et il retourna en Orient à l'automne ¹.

Après la mort de Jean Vataces, en 1255, son fils Théodore vint faire une expédition contre les Bulgares, qui avaient ressaisi les villes enlevées par son père. Pendant son séjour à Thessalonique, Théodora, femme de Michel, lui amena son fils Nicéphore pour terminer le mariage dont on était convenu avec son père. L'empereur profita de l'imprudence de Théodora, qui était venue se remettre ainsi entre ses mains, pour en obtenir par la crainte la cession de Servia et de Dyrrachion, confirmée ensuite par Michel, qui désirait retirer sa femme et son fils de ses mains. Le mariage de Marie et de Nicéphore eut lieu immédiatement après ², — et l'empereur retourna en Orient, rappelé par les menaces des Turcomans, en laissant des officiers de confiance dans ce pays et en chargeant G. Acropolite de la surveillance générale, comme expiation du rude châtimement du fouet qu'il lui avait fait infliger ³.

Il n'était pas plutôt parti que le despote Michel songea à prendre sa revanche et alla mettre le siège à Prilapos, où G. Acropolite raconte qu'il vint s'enfermer, après avoir, en sortant de Thessalonique, visité Berrhoë et laissé Servia, Castoria et Achris pour entrer en Albanie, voir Dyrrachion et de là se rendre par Chounarias, le mont de *Kari-Hirpe* (mauvaise pierre), et Matis à Derbis, puis par Kytzabis ⁴ à Prilapos ⁵.

L'empereur envoya aussitôt contre eux un de ses généraux, Manuel Comnène; mais avec si peu de forces qu'il dut rester

à Salonique et se contenter de passer le Vardar, appelé par les anciens Naxios ⁶, pour ravager Berrhoë. Le prince des Serbiens ne tarda pas à imiter Michel et se mit à ravager l'empire ⁷.

Les généraux grecs réunirent alors leurs forces; le despote Michel confia le commandement de son armée à son fils bâtard Théodore. Michel Comnène attaqua avec une grande vigueur. Lui-même renversa d'un coup de lance le bâtard Théodore, et un soldat turc lui coupa la tête ⁸. — Son armée fut mise en fuite, et les généraux grecs, poursuivant leurs succès, s'avancèrent jusqu'à Prilapos, que vint aussi attaquer Michel, despote, en personne. La peur lui en ouvrit les portes. G. Acropolite raconte qu'il y fut lui-même fait prisonnier ⁹.

L'empereur Théodore accourut en 1259 avant d'avoir pu se venger de Michel, qui, pour se fortifier lui-même, avait donné sa fille Hélène en mariage au roi Mainfroi de Sicile, et sa fille Anne au prince d'Achate ¹⁰. — Fier de sa première alliance avec Mainfroi et de la seconde qu'il venait de faire avec le prince Guillaume d'Achate ¹¹, — Michel refusa aussi bien que ses deux alliés, Mainfroi et Guillaume de Ville-Hardoin, les propositions qui leur furent faites, et la guerre s'engagea ¹². — Michel était alors campé avec sa femme et ses amis dans les environs de Castoria. Le bruit se répand tout à coup que les troupes grecques ont franchi le passage de Bodina. La frayeur s'empare de tous les esprits; Théodore Petraliphe, frère de la femme de Michel, périt en tombant avec son cheval dans un précipice. Tous se réfugient jusqu'aux monts Pyrrénées, qui séparent l'Empire de la Grèce. Le sébastocrator Jean Comnène, saisissant ce moment de surprise, presse sa marche, s'empare d'Achris, puis de Diabolis. Toutes les villes environnantes, Prespa, Pélagonia, Sos-

¹ G. Acrop., c. 49.

² *Id.*, c. 63 et 64.

³ *Id.*, c. 66.

⁴ Plus loin il dit que de Derbis ou Debris il passa à Achris, à Prespa, à Sidero-Castron et à Prilapos.

⁵ *Id.*, c. 68.

⁶ Axios. Voyez Tafel, de *Thessalonica, ejusque agro*, 235, 290, 307.

⁷ G. Acropol., c. 70.

⁸ *Id.*, c. 71.

⁹ *Id.*, c. 72.

¹⁰ *Id.*, c. 76.

¹¹ *Id.*, c. 79.

¹² *Id.*, c. 79.

cos et Molyscos, se rendent aussitôt à lui ¹.

Michel voit que le moment est venu de déployer toutes ses ressources, et il rassemble son armée. Il y ajoute les forces auxiliaires que lui avait envoyées son gendre le roi de Sicile; composées de 400 cavaliers, tous hommes d'élite et bien armés et montés; son second gendre, le prince d'Achate, avait aussi réuni toutes ses forces et les avait lui-même amenées à son beau-père. Le prince d'Achate marchait lui-même à la tête d'un innombrable bataillon d'élite, composé de Français et de quelques Grecs de sa principauté d'Achate et de Péloponnèse; mais le plus grand nombre était Français ².

L'habileté avec laquelle manœuvra le sébastocrator avait jeté le découragement dans l'esprit de Michel, qui pénétra cependant de force dans Stanos, Soscos et Molyscos, en voulant se diriger sur Prilapos pour lui porter secours. Là, ils comprennent qu'ils n'avaient plus qu'à songer à leur vie. Michel et son fils Nicéphore, avec un petit nombre d'amis seulement, prirent donc conseil tous entre eux, et pendant la nuit ils se dérobèrent par des chemins bien connus d'eux, laissant là toute leur armée. Dès le matin, les soldats de Michel, étant informés de ce fait, se mirent à fuir eux-mêmes de tous côtés. Les Grecs et Jean, fils bâtard du despote Michel, se hâtèrent de se livrer au sébastocrator. Quant au prince d'Achate et à ses amis, ils furent dispersés de côté et d'autre. Le prince fut pris près de Castoria, caché sous un monceau de paille et fut reconnu par un soldat à ses dents de devant, qu'il avait fort longues. Les plus illustres de ses compagnons, Anceau de Toucy et Geoffroi de Caritena ³, et d'autres furent trouvés près de Platamona et conduits enchaînés à l'empereur. Les quatre cents auxiliaires envoyés par Mainfroi furent vaincus par quatre hommes,

Alexis Stratégopule, un turc fait chrétien nommé Nicéphore Rimpas, et deux autres, et furent conduits enchaînés à l'empereur ⁴.

Le sébastocrator Jean passa aussitôt en Thessalie et jusqu'à Neopatras, emmenant avec lui le bâtard Jean, fils de Michel ⁵; puis il traversa la Livadie et pilla Thèbes.

Alexis Stratégopule et Jean Raoul passèrent les Pyrénées, arrivèrent à Arta et laissèrent quelques hommes pour assiéger Joannina. Georges Acropolite, qui était à Arta, dit que les troupes grecques se conduisirent si mal après la prise d'Arta qu'à dater de ce moment tout tourna contre eux.

Le bâtard Jean s'échappa alors et alla trouver son père Michel, qui, dans son trouble, s'était embarqué sur de petits bâtimens avec son fils Nicéphore, sa femme et sa famille, et qui errait autour des îles de Leucade et de Céphalonie. Michel se hâta de retourner sur le continent. La ville de Bodonitza ⁶ lui était toujours restée fidèle, et les habitans d'Arta s'offraient à revenir à lui. Par leur aide, il chassa les Grecs du pays d'Arta et les força à lever le siège de Joannina. Les généraux grecs retournèrent alors près de l'empereur à Lampsaque ⁷. — Il les récompensa en créant son frère Jean despote, comme l'était celui qu'il avait combattu, son beau-père Constantin Tornice et son propre frère Constantin (né d'une autre mère), sébastocrators ⁸.

Le sébastocrator Jean, prince de Thessalie, épousa Irène, bâtarde de l'empereur Andronic ⁹.

Il fut tué par le comte de Céphalonie, fils de sa sœur ¹⁰.

¹ G. Acrop., c. 80.

² *Id.*, c. 81.

³ Ο τι ἄλλα δε Τούσι, ὁ τῆς Καριτανίας Ἰσπῆι.

⁴ G. Acrop., c. 81.

⁵ *Id.*, c. 82.

⁶ Bodonitza.

⁷ G. Acrop., c. 82.

⁸ *Id.*, c. 82.

⁹ Niceph. Greg., l. 7, c. 113, p. 278.

¹⁰ *Id.*, l. 8, c. 6, p. 318 et 283.

IV.

EMPEREURS GRECS, DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

Avant la prise de Constantinople (11 mai 6711), l'empereur Alexis l'Ange avait cherché un refuge d'abord à Philippopolis, dont les habitans refusèrent de le recevoir, puis à Mosynopolis. Il avait eu trois filles.

L'une, *Irène*, avait épousé Paléologue, qui avait été nommé despote et était mort avant la prise de Constantinople.

La seconde, *Anne*, était fiancée à Théodore Lascaris.

La troisième, *Eudoxie*, avait d'abord été mariée avant l'âge de puberté au cralle de Servie; mais le cralle, l'ayant surprise, à ce qu'il disait, dans quelque action blâmable, la renvoya à son père Alexis, auprès duquel elle resta.

Murtzuphle (Alexis Ducas), échappé de Constantinople au moment de la prise, avait épousé cette troisième. Informé que son beau-père Alexis était à Mosynopolis, il s'y rendit avec sa femme, s'empara par surprise de son palais et lui fit crever les yeux.

Alexis, aveugle, se transporta à Thessalonique.

Murtzuphle fut pris dans les environs de Mosynopolis par les Français, ramené prisonnier à Constantinople et précipité du haut de la colonne appelée *Taurus*.

Théodore Lascaris, qui avait épousé Anne, la seconde des filles d'Alexis, chercha un refuge à Nicée avec sa femme et ses trois filles (*Irène*, *Marie* et *Eudoxie*); mais les habitans de Nicée n'ayant voulu recevoir que sa femme, il se réfugia dans les environs de Pruse, fit alliance avec le prince des Perses (*Seljoucides*), prit la régence au nom de son beau-père Alexis et, après deux ans, fut reçu à Nicée et couronné empereur.

Dès que les Francs furent maîtres de Constantinople, ils envoyèrent leurs troupes en Asie et soumièrent d'abord le thème d'Opsikion et d'Aegée, ainsi qu'Atramyntion, puis Baris, Avlonia, Poimaninon, Lentiana et tout le pays jusqu'à Lopadion, et enfin toute la Bythinie jusqu'à Nicomédie.

Pendant que les Francs se distribuèrent ces vastes lambeaux de l'empire

de Lascaris, les Grecs lui en arrachaient d'autres.

Théodore, surnommé Morothéodore, s'empara de Philadelphie; Sabbas s'empara de Sampson; David, frère de cet Alexis seigneur de Trebizonde qu'on nommait le grand Comnène (tous deux petits-fils de l'empereur Andronic par leur père), avait soumis toute la Paphlagonie.

Toutefois Lascaris soumit aisément Morothéodore et Sabbas, et continua à gouverner paisiblement tout le pays de Kelbianos, Meandron, Philadelphie et Neocastron¹.

Alexis, arrivé à Thessalonique, y fut accueilli par Marie, de race hongroise, qui avait épousé l'empereur Isaac après la mort de sa première femme et qui, après la mort d'Isaac, venait d'épouser Boniface, marquis de Mont-Ferrat, roi de Salonique; mais, ayant voulu essayer une révolution à Thessalonique, il en fut chassé avec sa femme et sa fille Eudoxie, et se réfugia à Corinthe, où Léon Sgure épousa sa fille Eudoxie. Peu de temps après, Alexis, craignant des embûches de ce côté, alla chercher un refuge auprès de son parent Michel, qui dominait alors une partie de l'ancienne Epire, de Joannina et d'Arta jusqu'à Naupacte. Sur sa route, Alexis fut pris par les Lombards; puis, ayant été mis à rançon, il résolut de chercher un abri avec sa femme chez le sultan d'Iconium Azaeddin, qu'il avait connu intimement au temps où ce dernier, chassé par son frère, avait été accueilli à Constantinople jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion favorable de rentrer dans ses États. Alexis quitta donc les États de Michel et débarqua à Attale avec des vents favorables, et y fut très-bien reçu du sultan. Azaeddin, voyant dans le secours à donner à Alexis une occasion favorable d'étendre ses propres États aux dépens de ceux de Théodore Lascaris, gendre d'Alexis, qui s'était emparé du trône de Nicée au nom de son beau-père, envoya une ambassade à

¹ Georges Acropolite, c. 5 et 6.

Alexis pour lui faire connaître l'arrivée de son beau-père et le sommer de lui rendre ses États, qu'il retenait injustement. La guerre s'alluma. Théodore s'empara de Philadelphie, et Azaeddin, en conduisant dans ses rangs l'empereur Alexis, fit le siège d'Antioche, près du Méandre. Lascaris arriva à sa rencontre, et ce fut sous les murs mêmes d'Antioche qu'il se fit proclamer empereur, pour mieux prouver aux siens son désir d'appuyer la cause qu'ils avaient défendue. Un combat fut livré entre Lascaris et Azaeddin. Tous deux se rencontrèrent personnellement sur le champ de bataille. Azaeddin fut renversé de cheval par Lascaris, et un soldat lui coupa la tête. Alexis fut de son côté fait prisonnier par son gendre, ramené à Nicée, dépouillé des insignes impériaux et jeté dans le monastère de Saint-Hyacinthe, où il mourut. Sa femme Euphrosine mourut à Arta, où elle fut enterrée¹.

Théodore Lascaris avait épousé Anne, fille de l'empereur Alexis. Il eut d'elle trois filles : *Irène, Marie, Eudoxie*.

Marie épousa le fils du roi de Hongrie lorsqu'à son retour de Jérusalem il passa par le pays de son père.

Irène fut mariée deux fois, la première avec Andronic Paléologue, qui reçut le titre de despote; et, après sa mort et celle de sa mère Anne, avec Jean Ducas Vataces, originaire de Didymotique et élevé à la dignité de protovestiaire.

Anne étant morte avant ce second mariage de sa fille, l'empereur Théodore Lascaris épousa une fille du roi d'Arménie, puis la répudia et la renvoya en Cilicie.

Il contracta ensuite un troisième mariage avec une sœur de l'empereur français Robert (de Courtenay)².

Lascaris mourut âgé de moins de cinquante ans, après dix-huit ans de règne. Les deux fils qu'il avait eus de sa première femme Anne étaient morts avant lui, et le fils qu'il avait eu de l'Arménienne n'avait que huit ans³.

Jean Ducas Vataces, son gendre, prit possession de l'empire, et fut couronné par le patriarche Manuel⁴.

Jean Ducas Vataces chercha à se fortifier contre les Francs par une alliance avec le roi de Bulgarie Jean Asan. Il lui envoya demander sa fille Hélène pour son fils Théodore (surnommé Lascaris, du nom de son beau-père), qu'il avait eu de l'impératrice Irène¹.

A l'aide de cette alliance, il reprit Lampsaque, envoya des troupes à Calliopolis (Gallipoli), l'attaqua et la reprit des mains des Vénitiens. C'est là que vint le trouver Jean Asan avec sa femme Marie et sa fille Hélène. Jean Asan resta à Gallipoli, et Jean Vataces emmena sa belle-fille Hélène à Lampsaque et fit célébrer son mariage. Les préparatifs militaires se firent aussitôt d'accord pour une attaque contre les Francs de Constantinople. Il fut convenu que tout ce qu'ils prendraient dans la partie occidentale de l'empire serait partagé entre eux. Comme Gallipoli avait été assiégée avant la jonction avec Asan, il fut convenu qu'elle resterait à Jean Vataces, ainsi que Madyton et toute la Chersonnèse. L'empereur obtint aussi le fort de Kissos et étendit ses frontières jusqu'au fleuve appelé Maritza, ou Hèbre, qui descend de l'Hémus et se jette dans la mer Egée². — Il s'empara aussi du mont Ganos et y fit bâtir une petite ville. Asan obtint tout ce qui était à l'ouest. Tous deux s'avancèrent jusque sous les murs de Constantinople, mais se retirèrent à l'approche de l'hiver et sans avoir rien fait³.

Quelques années après, l'empereur Vataces profita de la mort de Kalimannos pour reprendre une partie de la Bulgarie⁴, — et des folies de Demetrius pour reprendre une partie de la Macédoine⁵. — Après ces succès, il alla passer l'hiver à Nymphée, et se voyant en paix avec tous, excepté les Francs, il résolut de redoubler contre eux la vivacité de ses attaques. Il traversa donc l'Hellespont, et mit d'abord le siège à Tzouroulon (Ciorli). Là se trouvait Eudoxie, sœur d'Irène Lascaris, sa femme. Elle avait épousé Anseau de Cahieu, qui,

¹ Georges Acrop., c. 8.

² *Id.*, c. 15.

³ *Id.*, c. 18.

⁴ *Id.*, c. 19.

¹ G. Acrop., c. 31.

² *Id.*, c. 35.

³ *Id.*, c. 38.

⁴ *Id.*, c. 44.

⁵ *Id.*, c. 45.

à la nouvelle de l'invasion de l'empereur, s'était enfui de la ville après l'avoir fortifiée et y avait laissé sa femme Eudoxie, comptant bien que l'empereur n'attaquerait pas cette ville à cause de leurs liens de parenté; mais l'empereur fit le siège de Tzouroulon, la prit et renvoya sa belle-sœur Eudoxie à Constantinople avec un seul cheval pour la transporter. Byzie fut prise bientôt après ¹.

Vataces fit alliance avec Michel, despote d'Arta, au fils duquel, nommé Nicéphore. Il donna sa petite-fille Marie, fille de Théodore, en mariage; mais Michel s'étant révolté à l'instigation de son oncle Théodore Ange, l'empereur alla lui-même en Occident, et Michel, forcé de se soumettre, lui livra son oncle Théodore Ange et son fils en otage, et les villes de Diabolis, Castoria, etc. ².

L'empereur Jean Vataces mourut deux ans après, le 3 des calendes de novembre 1255, dans sa maison de campagne, près de Nymphée, âgé de soixante-deux ans ³.

Son fils Théodore était âgé de trente-trois ans au moment où il monta sur le trône, étant né l'année même où son père devint empereur.

Il régna peu d'années, et mourut en 1259 au mois d'août, laissant après lui trois enfans, l'un mâle, nommé Jean, âgé de près de huit ans, les deux autres femelles ⁴, *Théodora*, ou *Irène*, mariée à Constantin, fils de Tœchos ⁵, l'autre *Eudoxie*, ou *Marie*, mariée à Nicéphore ⁶, fils du despote Michel ⁷. — L'empereur Théodore laissa pour tuteur à son fils Jean le protovestiaire Georges Musalon, qui devait gouverner l'Etat jusqu'à sa majorité. Les grands prêtèrent aussitôt

¹ G. Acrop., c. 47.

² *Id.*, c. 49.

³ *Id.*, c. 52.

⁴ Plus deux filles non mariées, suiv. Nicéph., t. 3, c. 3.

⁵ Constantin, après la mort de Théodore Las-caris, épousa Marie Paléologue, fille d'Eudoxie Paléologue et sœur de l'empereur Michel Paléologue.

⁶ Nicéphore après la mort de Marie, épousa Anne, fille d'Eudoxie et nièce de Michel Paléologue.

⁷ G. Acrop., c. 74.

serment; mais Théodore n'était pas depuis trois jours dans la tombe que ces mêmes grands se portèrent sur le monastère de Sosander, où Georges Musalon rendait les derniers hommages à l'empereur mort et le tuèrent. D'un autre côté, une autre partie des grands se réunirent et nommèrent régent Michel Comnène Paléologue ¹. — Peu après il fut créé despote, puis associé à l'empire et couronné à Nicée par le patriarche Arsenios ². — Avant son couronnement il fit partir son frère, le grand domestique Jean Comnène, pour marcher contre le despote d'Arta Michel, et il lui donna pour assistant Alexis Stratégopule et Jean Raoul. Aussitôt après son couronnement il lui expédia les insignes de la dignité de sébastocrator, et Alexis Stratégopule fut créé grand domestique ³.

Michel Paléologue, parvenu à l'empire, résolut de poursuivre la guerre avec vivacité contre les Turcomans, en Paphlagonie, contre les Francs de Constantinople et contre Michel, despote d'Arta ⁴. — Il envoya à ce dernier un ambassadeur, aussi bien qu'à Mainfroi et au prince d'Achaïe; mais tous refusèrent de renoncer à leur alliance commune contre lui ⁵. — Il augmenta donc les troupes envoyées contre Michel et recommanda à son frère Jean la plus grande hâte.

Jean obtint de grands avantages en s'avancant par Achris et Diabolis. Une bataille s'engagea avec Michel, soutenu par quatre cents auxiliaires envoyés par son gendre Mainfroi et par les Français qu'amenaient en personne le prince Guillaume de Ville-Hardoin; mais Michel et son bâtard Jean prirent la fuite pendant la nuit. L'armée grecque se dispersa, et le prince de Morée fut fait prisonnier et envoyé à l'empereur, à Lampsaque. Cette bataille eut lieu sur la fin de 1259 ⁶.

Au printemps de 1260, l'empereur, qui avait passé l'hiver à Lampsaque, se prépara à attaquer Constantinople. Anseau de Cabieu, qui avait une maison située

¹ G. Acrop., c. 76.

² *Id.*, c. 77.

³ *Id.*, c. 77.

⁴ *Id.*, c. 78 et 79.

⁵ *Id.*, c. 79.

⁶ *Id.*, c. 81.

près des portes, lui avait promis de lui en faciliter l'entrée; mais au moment de l'exécution, Anseau recula devant cette trahison, et Michel Paléologue dut ajourner ses projets. En s'en retournant, trois députés lui furent envoyés par les Francs, qui désiraient la paix; il ne leur accorda qu'une trêve d'une année.

A l'approche de l'automne (1360), il alla passer le reste de la saison à Nymphée¹.

Au printemps de 1261 il quitta Nymphée aussitôt après Pâques et alla passer quelques jours à Phlébios et à Clyzomène, lieu fertile, bien arrosé, bien planté et abondamment fourni de tout par son voisinage de villes opulentes².

Là il décida que le César Alexis Stratégopule partirait avec quelques troupes pour la partie occidentale de l'empire, et il lui recommanda, quand il passerait près de Constantinople, de faire un simulacre d'attaque jusqu'aux portes, afin de maintenir les Francs en crainte. A ce moment venait d'arriver de Venise, avec le titre de Podestà, un jeune patricien qui reprocha aux Francs leur oisiveté, les excita à entreprendre quelques faits d'armes, et les entraîna, eux et la plupart de leurs bâtiments, contre Daphnusie. Alexis Stratégopule arriva dans le moment où presque tous venaient de partir. Un Grec lui indiqua une ouverture dans les murs; il en profita pendant la nuit, monta sur la muraille, se jeta dans la ville avec une

partie des siens, brisa les portes pour ouvrir l'entrée au reste, et Constantinople fut ainsi reprise le 25 juillet 6769 (1261), cinquante-huit ans après son occupation par les Francs. Baudoin, qui était resté dans la ville, se réfugia dans le grand palais. A ce moment le jeune Podestà revint de Daphnusie avec la flotte; il était trop tard. Une des galères s'approcha du grand palais, et Baudoin, après de grands dangers, put monter à son bord et s'échapper³.

L'empereur apprit cette nouvelle à Meteorion⁴.

Le 14 août il vint se loger auprès de Blaquernes dans le monastère de Saint-Côme. Le lendemain 15 août, il rentra en grande pompe à Constantinople.

L'empereur Théodore Lascaris laissa en mourant un seul fils nommé Jean, âgé de six ans, et quatre filles plus âgées. L'aînée, nommée Marie, avait épousé Nicéphore Ange, créé despote à cette occasion; la seconde, Théodora, avait épousé Constantin Tæchos, prince des Bulgares. Il lui en restait deux non mariées, dont la tutelle fut aussi confiée à Georges Musalon⁵.

Michel Paléologue mourut en 1283 près de Lysimachie, pendant qu'il était allé passer la revue d'un corps scythe qu'il voulait envoyer contre le sébastocrator Jean Ange, prince d'Epire, qui s'était de nouveau soulevé⁶.

V.

STHLAVOS, OU WENCESLAS.

Sthlavos, parent du roi Asan, possédait la partie du Mont-Rhodope qui a reçu le nom d'Achride, ainsi que les villes de ce pays et la ville de Melenikon. L'empereur Henri de Constantinople lui avait donné en mariage une fille qu'il avait eue d'une concubine⁷, — et l'avait honoré du titre de despote. Ce Sthlavos s'était emparé de la forteresse de Mele-

nikon, forteresse tout à fait inexpugnable, et y régnait en souverain, sans reconnaître aucun supérieur, tantôt en alliance avec les Francs, par suite de son mariage, tantôt avec les Bulgares, par son origine commune avec la leur, et tantôt avec Théodore Comnène, sans se soumettre toutefois à aucun et sans garder aussi

¹ Ce fut de là qu'il envoya George Acropolite son parent en ambassade à Constantin (Tæchos), roi des Bulgares, qui séjournait à Terno-von; ce fut de là aussi qu'il envoya à Gènes une ambassade qui amena l'alliance de 1261.

² G. Acrop., c. 84.

1^{re} PARTIE.

³ G. Acrop., c. 85.

⁴ *Id.*, c. 87.

⁵ Nic. Greg., l. 3, c. 3, p. 63

⁶ *Id.*, l. 5, c. 7.

⁷ On voit que ce récit est tout à fait conforme à celui d'Henri de Valenciennes.

pour personne une sympathie et une foi bien entières. A la mort de sa première femme, Sthlavos épousa la fille de Petra-

liphe, frère de la femme de Théodore Comnène ¹.

VI.

GÉNOIS ÉTABLIS EN GRÈCE.

Vers l'an 1248 environ, les Génois s'emparèrent par surprise pendant la nuit du fort de l'île de Rhodes, pendant l'absence du gouverneur grec, Jean Gabalas, qui était alors avec l'empereur près de Nicomédie. L'empereur y envoya aussitôt Jean Cantacuzène avec des forces suffisantes. Celui-ci prit possession de Philiremon et de Leiton, et cerna les Génois, qui, bien qu'ils ne manquaient de rien, étaient tenus à l'étroit. A ce moment arriva à Rhodes Ville-Harduin², prince d'Achate et de Péloponnèse, se rendant en Syrie auprès des Francs, et leur conduisant des troupes auxiliaires et des cavaliers

armés sur ses galères. Ville-Harduin fit un arrangement avec les Génois, et leur laissa cent bons chevaliers, et davantage, qui forcèrent les Grecs de s'éloigner, et ils reprirent Philiremon. Cependant l'empereur, étant instruit à Nymphée de ce qui se passait, ordonna à la flotte de Smyrne d'aller au secours de Rhodes. Les chevaliers francs furent tous tués, sans qu'on en prit aucun à merci, d'après l'ordre de l'empereur; les hommes de pied génois enfermés dans la forteresse furent forcés de se rendre, et l'île de Rhodes rentra de nouveau sous la domination grecque ³.

VII.

CHARLES D'ANJOU.

L'alliance contractée par Baudoin II avec Charles, qui avait donné sa fille à Philippe, fils de Baudoin⁴, et les traités conclus entre eux l'engagèrent, en 1280, à tenter une expédition en Grèce. Il prépara donc une flotte considérable et de nombreuses troupes de débarquement et en conféra le commandement à un guerrier renommé, Rousseau de Sully⁵. Sully traversa la mer Ionienne, et il ne visait à rien moins, après avoir assiégé le fort de Bellegrade et les places les plus fortes de la Macédoine, qu'à marcher sur Constantinople⁶.

Michel Paléologue vit que le moment était venu de faire appel à toutes ses ressources: argent, troupes et bons conseils. Il envoya d'abord à Frédéric⁷, roi

de Sicile, pour l'exciter à déclarer la guerre à Charles, afin d'arrêter au moins sa flotte et d'appeler son attention des choses étrangères aux choses plus rapprochées de lui. C'est ainsi qu'il occupa les troupes de mer de Charles; quant aux troupes de terre, il ne crut pas prudent de les attaquer par la force, mais de les laisser par la ruse et les embûches, de manière à les provoquer perpétuellement et à les isoler les unes des autres. Les Italiens ont toujours été comme un mur inexpugnable quand ils sont réunis; mais il est aisé de s'en rendre maître une fois que l'ordre est troublé dans leurs rangs. Leurs approvisionnements furent interceptés, et ceux qui allaient chercher de l'eau furent attaqués sans relâche, de telle sorte que Rousseau de Sully se vit obligé de quitter en fureur le siège de Bellegrade, pour une

lieu qu'en 1282, deux ans plus tard. Pierre d'Aragon n'avait pas encore dépossédé Charles d'Anjou. Frédéric succéda en 1296 seulement à son frère Jacques, fils de Pierre.

¹ G. Acrop., c. 24.

² Βιλαρδουίν. Il s'agit de Geoffroy II de Ville-Hardoin, prince de Morée.

³ G. Acrop., c. 48.

⁴ Nic. Grég., l. 5, c. 1.

⁵ Ρώσον Σουλάν. Hugues de Sully, dit le Rousseau.

⁶ Niceph. Grég., l. 5, c. 6.

⁷ Φρειδερίκων. Les Vêpres Siciliennes n'eurent

position plus sûre. Désespéré d'être resté si longtemps en ce lieu sans rien faire, il se porta avec un petit nombre d'hommes contre ceux qui s'opposaient à celles de ses troupes qui étaient chargées d'aller chercher de l'eau. Les Grecs descendirent aussitôt de leurs montagnes, percèrent les chevaux de leurs flèches et s'emparèrent des chevaliers vivans. Le désordre se mit à l'instant dans les rangs des Francs. Les Grecs en profitèrent pour

les attaquer et remportèrent une grande victoire, qui leur coûta peu de sacrifices. Charles vit ainsi toutes ses espérances déjouées, tous ses préparatifs anéantis. Forcé de diviser ses forces en deux parties, l'une, envoyée sur la mer Ionienne, fut perdue, l'autre, envoyée avec les Siciliens, ne fut pas complètement anéantie, mais il y perdit son fils ¹. Charles mourut de chagrin peu de temps après ².

VIII.

CHIOS, LESBOS ET PHOCÉE.

On trouve dans Cantacuzène les renseignements suivans sur Chios, Phocée et Lesbos.

Cantacuzène raconte d'une manière fort circonstanciée ³ les événemens qui firent passer Chios des mains des Zaccaria aux mains des Grecs ⁴.

¹ Charles II fut fait prisonnier par Roger de Loria et emmené en Sicile et de là en Aragon.

² Nic. Grég., l. 5, c. 6.

³ Cantacuzène, l. 11, c. 6.

⁴ Muratori nous a conservé (*de Moneta seu de jure condendi nummos*, dans la collection d'Argelati, t. 1, p. 92, planche LXXX) une monnaie d'argent de Chios qui paraît appartenir au douzième siècle. Münter l'a reproduite dans son *Traité sur les monnaies des Français d'Orient*. Voici ce que Münter pense à ce sujet :

« Cette médaille de Chios, dit M. Münter, représente sur le droit une croix avec la légende CONRADVS REX; sur le revers une ville surmontée d'un aigle couronné aux ailes déployées. Elle a été sans doute frappée, ajoute-il, lorsque le roi des Romains, Conrad III fit sa malheureuse croisade en Palestine, dans l'année 1147. Peut-être a-t-il été lui-même à Chios, lorsqu'après de grands désastres en Asie il retourna à Constantinople et de là s'embarqua pour Saint-Jean-d'Acre. Chios avait été de nouveau réunie à la Grèce, Alexis Comnène ayant profité de la guerre des Sarrasins avec les premiers croisés de l'Asie, pour s'emparer de cette Ile, ainsi que de Rhodes, d'Éphèse, de Smyrne et d'autres villes et pays de l'Asie-Mi-

Benott Zaccaria s'était d'abord emparé de Chios. Andronic le Vieux, ne pouvant recouvrer cette Ile, occupé qu'il était par les fréquentes incursions des Turcs en Orient, fit la paix avec Benott Zaccaria aux conditions suivantes :

Il lui laissait l'Ile en propriété pour dix ans, sans qu'il eût à lui payer aucun tribut; cette Ile devait seulement relever de l'empereur, dont les bannières devaient flotter sur les murs; et après dix ans elle devait être rendue aux Grecs.

Pendant ces dix ans, Zaccaria compléta la soumission de l'Ile; il restaura Ochyros et autres villes en ruines, éleva des murs, fit des retranchemens, et se prépara à se défendre.

Ces dix ans passés, l'empereur, voyant neure. Il est probable que cette médaille aura été frappée par les Sciotes, en signe de la soumission de leur ville, qui se mettait sous la protection de l'aigle impériale. . . . Conrad n'y est appelé que REX ROMANORVM, parce qu'il n'était pas encore couronné, et il ne le fut en effet jamais, étant mort à Bamberg en 1152. (*Om Frankernes Mynter i Orienten*, pag. 23 et 24.)

Münter a donné cette monnaie, pl. I, n. 4; je la reproduis d'après lui dans ma planche VII, n. 10.

Lelewel pense (t. 2, p. 38.) que cette monnaie fut frappée pendant l'occupation génoise du treizième siècle; les Grecs ayant toujours conservé sur leurs monnaies de tout âge la légende CONRADVS REX.

l'île fortifiée contre lui, se laissa aller à la demande de Zaccaria, et la lui accorda pour cinq années de plus, aux mêmes conditions, et ensuite pour cinq années encore.

A la mort de Zaccaria, ses enfans, qui avaient hérité de son habileté comme de ses domaines, avant l'expiration du terme en demandèrent la prorogation. Ces deux fils s'appelaient *Martin* et *Benott*. La concession impériale allait être donnée, lorsqu'un habitant du pays vint appeler l'attention de l'empereur sur une île qui rendait annuellement cent vingt mille écus d'or, et le décida à envoyer une flotte pour reprendre Chios. Une occasion légitime de guerre lui était offerte par la construction d'une nouvelle citadelle et par l'expiration du terme du traité.

A peu de temps de là, en 1329, Benott, frère de Martin, se querella avec lui à l'occasion de 6,000 écus d'or annuels qui lui étaient dus héréditairement sur les revenus de l'île, et vint trouver l'empereur pour réclamer justice.

L'empereur équipa 105 vaisseaux et opéra un débarquement. Benott lui livra un château à lui, situé à un jet de pierre de la ville et qui commandait ses murailles. Martin se rendit, lui et son armée, à l'empereur, qui, après avoir distribué tout ce qui lui appartenait, l'emmena prisonnier et fit rentrer l'île sous son obéissance.

Voulant récompenser Benott de l'assistance qu'il lui avait prêtée, l'empereur lui offrit la préfecture de l'île de Chios, avec la moitié des revenus, évalués en totalité à 120,000 écus d'or, et l'autorisation de continuer la forteresse commencée par Martin, et qui pouvait protéger l'île contre les chevaliers Hospitaliers de Délos. Benott refusa, déclara qu'il voulait la cession entière de l'île, ajoutant que si l'empereur refusait, il était inutile de faire retentir le mot de reconnaissance; que s'il consentait, ce serait à lui Benott de savoir ce qu'il lui conviendrait de faire de l'île; tout ce qu'il demandait, c'étaient trois galères de la flotte impériale pour le transporter lui et sa famille à Galata. L'empereur lui fit proposer en échange de l'inscrire au nombre des grands de l'empire; avec vingt mille écus d'or sur les revenus de l'île et l'accession aux plus hauts emplois. Il refusa, et on lui donna les trois galères, avec lesquelles il

se rendit à la colonie génoise de Galata¹.

La même année, Benott profita d'une invasion des Perses pour faire voile contre Chios. Il attaqua la ville sans succès et mourut de chagrin et d'une attaque d'épilepsie le septième jour².

— Vers cette époque (1346), quelques nobles génois équipèrent à leurs frais 32 galères, firent voile vers Chios et l'attaquèrent. Ils ne purent d'abord la prendre de force; mais la famine contraignit les habitans à se rendre. L'impératrice n'avait pu envoyer aucun bâtiment au secours de Chios, faute d'argent³.

— L'empereur, désirant recouvrer Chios (1348), envoya une ambassade au doge de Gènes pour réclamer Chios, ravie malgré les traités. Le doge, le sénat et le peuple répondirent que l'empereur avait raison; que ce n'était toutefois pas la république, mais bien quelques particuliers qui, à leurs frais, s'étaient emparés de cette île, dont la république ne pouvait les déposséder, car cela coûterait trop; qu'il fallait s'en fier au temps et saisir avec habileté l'occasion. Cette réponse ne satisfait pas l'empereur, qui voulut que les ambassadeurs qui lui étaient à ce sujet envoyés aussi par Gènes fixassent une époque. Il fut donc convenu: que les Latins continueraient à posséder encore Chios pendant dix ans, en payant à l'empereur 22 mille écus d'or annuellement; que le drapeau impérial flotterait sur la ville; que Chios recevrait un évêque grec et que les prêtres catholiques chanteraient le *Salvum fac*. L'île entière devait être soumise à l'empereur, qui pouvait y envoyer un archonte à son choix, chargé de prononcer sur tout ce qui intéressait les Grecs. A l'expiration des 10 ans, les Génois devaient abandonner complètement l'île. Siméon Beniousos, chef des Génois de Chios, préféra se mettre en guerre avec la Commune de Gènes, plutôt que d'abandonner l'île.

Pendant ce temps un Chiote puissant, nommé Cibo, archonte de Phocée l'Antienne au nom des Génois, offrit à l'empereur de lui faire rendre Chios. Il rassembla donc des Grecs à Phocée, se dirigea sur Chios et attaqua les Génois.

¹ Cantacuzène, I. 2, c. 10, 11 et 12.

² *Id.*, I. 2, c. 13.

³ *Id.*, I. 3, c. 95.

Beniousos fut blessé et les autres se retirèrent dans la ville. Le même jour, un Génois, André Petrila, apprenant que ses compatriotes de Chios étaient en danger,

accourut avec deux bâtimens. Cibo fut tué en combattant; les Grecs retournèrent à Phocée, et Chios rentra encore une fois dans les mains des Génois ¹.

PHOCÉE (la Nouvelle).

André Cataneo, Génois, s'était emparé de Phocée et y avait fait construire une citadelle (comme Zaccaria l'avait fait à Chios). Quelques affaires l'ayant appelé à Gênes, il laissa pour y commander son oncle Henri ². L'empereur grec s'étant présenté devant cette ville en 1329, Henri lui en ouvrit les portes et en fit sortir la gar-

nison, composée de Francs (Latins) de Gênes; et les Varanges armés de haches furent chargés de lui porter les clés de la ville. L'empereur, charmé de cette soumission, laissa à André le gouvernement de la ville, et au lieu d'André il le remit à Henri son oncle ³.

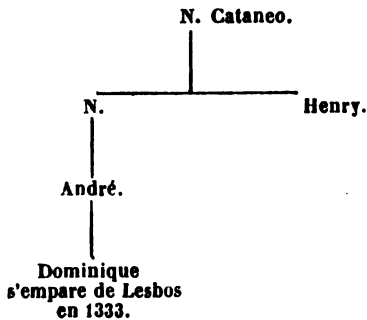
LESBOS.

A la mort d'André Cataneo, auquel avait été donnée la Nouvelle Phocée, Dominique son fils, héritier de grandes richesses, désirant se faire une principauté séparée, forma le projet d'enlever aux Grecs l'île de Lesbos. Il équipa à Gênes deux galères, une autre en Sicile, et en obtint cinq des habitans de Délos, et avec ces

forces il se dirigea sur Lesbos (en 1333). Mytilène, surprise, se rendit, et bientôt toutes les petites villes de l'île suivirent cet exemple. Il chercha à s'emparer aussi d'Eresse et de Methymne; mais ces villes résistèrent, et ce sont encore aujourd'hui les seules qui soient restées soumises à l'empereur ⁴.

¹ Cantacuzène, l. 4, c. 12.

² Descendans de Cataneo :



³ Cantacuzène, l. 2, c. 13.

⁴ *Id.*, l. 2, c. 29.

E. TRAITÉ DE NYMPHÉE ENTRE L'EMPEREUR PALÉOLOGUE ET LES GÉNOIS.

Les convenances que ot jadis le Paléologue au Commun de Jennes, translâtées du latin en français mot à mot.

(En tête de la première page on lit) :

En le nom de Nostre Seigneur Jesu Crist bonnaventureusement, Amen.

Comme les nobles hommes Guillaume Visconte¹ et Guarnier Juge², mesages et ambaxadors du Commun de Jennes, feussent venus à très excellent empereor des Griex, monseigneur Michiel Duc³ Angele Comnene Paleologue, firent et convenancerent con⁴ cellui treserein empereor, en nom et en lieu du Commun de Jennes en la teneur que s'ensuit.

En le nom de Nostre Seigneur Jesu Crist et de sa glorieuse mere sainte Marie, Amen.

Michiel, en Crist Dieu feal empereor et atrempeor des Griex, Duc Angele Comnene Paleologue,

Depuis que Guillaume Visconte et Guarnier Juge furent envoiés du mandament de leurs seigneurs, c'est assavoir messire Martin de Facio, poesté⁵ messire Guillaume Bouchenoire⁶, chapitain de Jennes, du consentement et de commun

¹ Visconti.

² Giudice.

³ Ducas, nom propre.

⁴ Avec. On retrouve fréquemment cette locution dans cette traduction.

⁵ Podestà, chef des tribunaux; d'après la nouvelle constitution de 1237 c'était toujours un étranger.

⁶ Boccanegra. Le gouvernement des nobles avait été renversé à Gênes en 1157, et Guillaume Boccanegra avait été proclamé capitaine de Gênes. Douze personnes avaient alors été choisies pour la révision des lois, et, au lieu de rejeter complètement les nobles, ainsi qu'on l'avait voulu dès le premier instant, ces douze établirent un certain équilibre entre les nobles et le peuple. Aux anciens parlemens fut substitué un grand conseil, présidé par un podestà et le capitaine du peuple, et composé de huit nobles, trente anciens et deux cents conseillers. (Voyez l'extrait de cette organisation politique dans Serra, *Storia di Genova*, t. 2, p. 109.) Les huit nobles formaient une sorte de conseil de la Trésorerie.

conseil des Huit-Nobles et anciens du pueple et du Commun de Jennes, sindiques, messages et proucreors, pour parler, demander, treiter, confirmer, affirmer et perfere con nostre empire toutes les choses qui leur estoient commises par les dessus dits leurs seigneurs, poesté, chapitaine et tout le Commun de Jennes, et vindrent à nostre empire, nostre empire les receut liement et honorablement, et il parlerent con le nostre empire sus tous les chapitres qui leur estoient commis, et demanderent que nostre empire les otroïast; et nous nous accordames, et nostre empire s'accorda à acomplir les chapitres dessus dis.

Et jura et proumist nostre empire as dessus dis messages, proucreors et syndiques, recevans en nom et en lieu du Commun de Jennes, ceus chapitres et le present privilege guarni de bulle d'or de nostre empire, ad saintes evangiles⁷ de Dieu et honorable et vivifiable croix et tous les sains.

Premierement, que du jour de hui en avant, aura nostre empire et ses successeurs amour et pais perpetuel con le commun de Jennes et destreceables⁸ de Jennes; et que aura guerre d'ores en avant au Commun de Venice et à tous Venetiens nos enemis; et que non fera pais à cellui Commun, trieve ne acort, sans seu et volanté du Commun de Jennes; et le dit Commun de Jennes ne fera pais, trieve ne acort à cellui Commun de Venice, sans seu et volanté de nostre empire.

Item, qu'il, par soi et par les homes du saint empire, les quels il a, et par la misericorde de Dieu il acquerra, sauvera tous Jenevois et ceus qui sont du destret de Jennes, et ceus qui seront appelés Jenevois, et ceux d'euls qui seront perilliés⁹, en mer et en terre, en pors et en isles, les quels et les queles il a, et en avant par la pitié de Dieu aquerra, en personnes et choses, seulement que la poesté ou le chapitaine ou les consules de Jennes qui seront adonc es parties de

⁷ *Ad sancta Dei evangelia*, dans le texte latin.

⁸ *Et districtualibus ejus*.

⁹ Naufragés.

Romanie, tesmoignent qu'il soient Jennevois ou du destret de Jennes, ou gens qui soient appellés Jennevois.

Item, donna et outroia aus dis syndiques et messages, recevans en nom et en lieu du Commun de Jennes et de chascuns Jennevois, seurté, liberté et franchise et immunité d'ores en avant, perpetuellement, en mer et en terre, en pors et isles, les quels et les queles ores a, et en avant par la misericorde de Dieu aquerra, en tel maniere que tous Jennevois et du destret de Jennes et appellés Jennevois soient frans, delivres et non redevables en tout nostre empire dessus dit de toute redevance et exaction, en entrer et en issir de nostre empire, en demourer ou en aler d'une terre en autre, par mer et par terre, con merceries et sans merceries ilec apportées ou ilec achetées pour porter con autre, personnelment ou realment.

Item, donna et outroia es terres dessous escriptes et en chescune d'elles selonc liberté de propriété de droit et de seignourage en *Anea*, en *Semirris*¹, en *Landrimuti*², en *Constantinople*, et es parties de *Salonic* et *Casandre*³, et es isles dessous escriptes et en chascune d'elles, c'est assavoir en *Metelli*, en *Scio*, en *Creti* et en *Negropont*, logie, palais, eglise, baigne, four et jardin, et mesons souffisans as estals de marcheans qui hi vindront pour accaison de merchander, en tel maniere que ne leur en soit demandé ne levé aucune pension. Et pevent et divent les Jennevois avoir es terres et isles dessus dittes et en chescune d'elles à leur volanté, consules, court et jurisdiction pure et mestée, en tous civils et criminals, sus tous Jennevois et du destret de Jennes et qui sont dis Jennevois. Et se question sera d'aucun, se il est Jennevois ou du destret de Jennes ou appellé Jennevois, l'en s'en tindra ou dict des consules de Jennes qui seront à celui temps. Et promist et convenança qu'il ne recevra aucun Jennevois ne destreeable⁴ de Jennes, en vassal, home ou feal, qu'il ne soit tous jours dessous la court et la jurisdiction des con-

sules de Jennes, et dessous euls soit tenu de respondre comme citoen et habitoeur de Jennes.

Item, proumist et convenança qu'il ne empeschera ne fera ne lera empeschier en tout l'empire qu'il a, et qu'il par la misericorde de Dieu aquerra, aucun Jennevois ou destreeable de Jennes, ou qui soit dit Jennevois, pour fet ou mesfet d'autre, en personnes ou en bien, pour aucune accaison; mès les maufeteurs en aient la pene, en tel maniere que les autres ne aient dommage ne bleceure pour mesfet ou pour rapine d'autre. Et se aucun sera accusé ou enculpé ou requis d'aucune debte, de rapine ou pesché, soit coneu de droit dessous la court et la jurisdiction des consules de Jennes. Et se aucun de la terre de nostre empire, ou autre qui ne soit de nostre empire ne Jennevois, offendera aucun des dessus dis Jennevois, ou li sera debteor d'aucune quantité, nostre empire hi ira avant et fera justice brief et delivre.

Item, que au temps avenir ne lerra fere en toute sa terre ou es isles de nostre empire, les queles il a et par la misericorde de Dieu aquerra, aucune armée, la quele doie estre contre le Commun, la terre ou destret de Jennes, et ne recevra ne lerra recevoir aucune armée contre les Jennevois en tout le dessus dit empire, ne otroiera as enemis du Commun de Jennes aucun mercie, exceptés les Pisains, qui sont feals de nostre empire. Et tous robbeors de mer contre les Jennevois de tout nostre empire chascera, et les poursievra et punira, selonc ce que justice requiert, c'est assavoir ceus qui auront fet offense.

Item, proumist, convenança et confirma drois, raisons et prevelege de drois et de hedifices que, par favour de la misericorde de Dieu, le Commun de Jennes soloit avoir en la grant cité de Constantinople⁵. Et si Nostre Seigneur tout puissant outroiera à nostre empire à recouvrer et prendre la ditte cité⁶ adonc donra en

⁵ D'après le traité de 1155.

⁶ L'objet de ce traité était de parvenir à ce recouvrement de Constantinople. Michel Paléologue fut forcé de restreindre sa demande à seize galères, en empruntant même des Génois l'argent nécessaire à leur solde. Son compéti-

¹ Smyrne.

² Adramittli.

³ Cassandria.

⁴ Nec de districtu dans le texte latin.

celle cité au Commun de Jennes palais, estal, possessions et terres, et fera grace au dit Commun, c'est assavoir qu'il li donra l'église de Sainte Marie, la quele tienent ores les Venetiens, con son cimetre et con les loges qui sont d'entour celle eglise, et la place où est le chastel des Venetiens, qui est en celle cité, c'est assavoir se le dit Commun envoie de present et vigoreusement secors de galies à prendre la diite cité.

Item, donna et outroia par droit de propriété et de seignourage, con plene et pure et meslée jurisdiction, la cité ou soit lieu de *Semirri*¹ et son port, con les dessus dis possessions et con le destret et habiteors, entrée et issue de mer et de terre delivre et franche à posseoir perpetuellement; c'est assavoir tout ce qui appartient à l'imperial majesté, sauves les drois de l'evesché et des eglises d'icelle cité et de leurs chevalliers qui sont previligies de nostre empire, demourans en celle cité en ordre de chevalerie, la quel cité est prouffitable à usage de marchandises, et a bon port, et est habundant de tous biens.

De rechief proumist et convenança de donner chascun an au Commun de Jennes pour solennité, ysperos² cinc cens, et deux

teur Baudoin n'était pas plus opulent; il fut obligé de mettre son fils en gage entre les mains d'une riche famille vénitienne pour en avoir un peu d'argent. Le hasard favorisa Michel Paléologue. Il ne devait commencer ses opérations qu'en septembre et après l'arrivée de la flotte génoise; en attendant, il envoya un de ses généraux, Alexis Stratégopule, pour prendre position. Les Vénitiens, alors occupés au siège de Daphnusie, n'opposèrent aucun obstacle à un coup de main. Alexis Stratégopule, favorisé par des intelligences dans l'intérieur de Constantinople, résolut de profiter de son avantage. Il passa la mer avec 800 hommes; et à l'aide d'un canal souterrain, fut introduit dans Constantinople surprise, qui céda et qui entra, le 25 juillet 1261, sous la domination grecque. Baudoin se réfugia en Italie, puis en France.

¹ Smyrne.

² *Ysperos quingentos*, dans le texte latin, c'est - à - dire 500 hyperperes. Les Hyperperes étaient appelés aussi *ipres* et *perpres*.

palles³ doré et à l'archevesché de Jennes ysperos sexante et un palle doré, selonc ce qu'en fet memoire ou previlige de bonaventureuse memoire monseigneur Manuel, empereor jadis des Griex⁴.

³ *Pallia* dans le texte latin.

⁴ Manuel Comnène, fils de Calo-Jean, avait ajouté aux concessions faites par son père aux Génois. Voici le traité qu'il conclut avec eux en 1155 et qui fut la base de toutes leurs conventions futures. Je l'extraits des *Documenti* publiés par Sauli, à la suite du 2^e volume de son histoire de la *Colonie de Galata*. (T. 2, p. 181.)

Convention entre l'empereur Manuel et la Commune de Gênes, du 12 octobre 1155. (Tirée par Sauli des Archives de la cour de Turin.)

In nomine patris et filii et spiritûs sancti, amen.

« Ego Demetrius Macropolites, nuncius sanctissimi Constantinopolitani imperatoris, domini mei Hemanuelis Porfirogeniti Comnini, promitto vobis consulibus Janue, G. Porco, Oberto Cancellario, Johanni Malaucello et Wilhelmo Lusio atque populo Janue, ex parte ipsius domini mei, pacem et bonam voluntatem, et quod vos salvabimini et custodiemini in omnibus terris imperii ejus, et quod de querimoniis quas antè eum fecerunt Januenses qui erant in terram imperii ejus, faciet indè eis quod justitia vult, postquàm antè eum querimonia evenerit; in aliquà verò terrâ imperii ei non dabitur commercium (impôt) majorem quam Pisani non tribuunt.

« Promitto etiam quòd ipse dominus meus sanctissimus imperator dabit Comuni vestro singulis annis, pro solemnis, *yperperos* 500 et *pallia duo*, scilicet, de istis proximis quatuordecim annis; singulis annis vobis *yperperos* quingentos et *pallia duo* dabit; *archiepiscopo verò vestro yperperos et pallium unum*. Et dabit vobis in Constantinopoli embolum et scalas cum commercio et omni jure in eis pertinentibus, sicuti Pisani habent. Et in totis aliis terris imperii sui dabit vobis ipse dominus meus sanctissimus imperator, sicuti Pisani habent. Si verò Paleologus vel subitus promiserit vobis specialem embolum et speciales scalas, dominus meus sanctissimus imperator dabit vobis easdem. Sin autem, dabit vobis ea sicut

Item, proumist et convenança que en tout le dit empire le quel il a et qu'il par la misericorde de Dieu aquerra, ne fera d'ores en avant au Commun de Jennes aucun deve¹ d'aucunes merchandies, vitallies et frument, mès celles merchandies, vitallies et frument lerra de tout le dit empire par tous et chascuns Jennevois trere et pourter franchement et delivrement sans aucun empeschement de redevance, de loier ou exaction.

Item, proumist et convenança qu'il ne retindra, ne fera, ne lerra retenir aucune nef ne ligne² d'aucun Jennevois

supra scriptum est. Et faciet hoc notum principibus suis, et preceptum faciet eis ut solvant et custodiant omnes Januenses, ita quod Januenses non dent in terris imperii sui nisi, ut superius scriptum est.

« De his omnibus faciet vobis ipse dominus meus sanctissimus et excellentissimus imperator circographum suo sigillo impressum, quod ipse et heredes ejus qui post eum imperatores erunt, in perpetuum sic observent. Facta sunt hec in civitate Janue, in ecclesia beati Laurentii, anno Domini 1155, die 12 intrantis octobris, indictionis 3^o. »

En vertu de cet engagement pris par Manuel, les consuls génois firent serment, à leur tour, d'observer fidèlement ces conditions. (Voyez Sauli, p. 182, *Documenti*.)

Suivant Serra (t. 1, p. 385 et 386), ces deux pallium étaient de ceux que portent les papes et dont les empereurs grecs étaient dans l'usage de gratifier les hauts fonctionnaires en signe de suprématie. Quant aux hyperperes, ou ipres, voici ce qu'il en dit :

« Un perpero, o iperpero, fu valutato 15 soldi di Genova. Una lira ossia 20 soldi equivalevano à una oncia d'oro; onde 7,000 perperi (c'est-à-dire 500 perpres annuels pendant 14 ans) facevano 5,240 once d'oro, che, calcolando l'oncia intorno à cento lire d'oggi, fanno lire 525,000 della presente moneta, secondo la grida del 1792. In quegli antichi tempi una nave mercantile costava lire 16 di Genovine, e una galea 5. » (Vide *Acta Notariorum*, A. 1192. 1204.)

¹ *Devetum*, prohibition, de *vetare*, d'où *dever* dans notre vieux français.

² *Lignum*, lin, vaisseau.

pour aucune accalson, ne aucun Jennevois en personne ou en choses ; mès les lerra tout jour exir de tout l'empire personnelment et realment, s'il ne fut enculpé d'aucune deble, furt ou rapine, de quoi il sera jugé sous la court de Jennes.

Item proumist et convenança qu'il ne emporra¹, ne levera, ne sera lever d'aucune persone aucun treu, redevance ou exaction en tout le dit empire qu'il a et par la misericorde de Dieu aquerra, de celles merchandies qu'il achatera des Jennevois et de ceus qui sont dis Jennevois, forque en la maniere que fut acoustumé de prendre et d'avoir de semblables merchandies ça en arriere, ou temps de bonaventureuse memoire, monseigneur l'empereor² Kalojam nostre cousin³.

De rechief proumist et convenança qu'il ne lerra d'ores en avant merchander entre la mer Majur⁴ aucun Latin, se ce n'est Jennevois ou Pisan, et ceus qui deffendissent le port ou les choses du vestiaire⁵; auxquels Jennevois il ne fera deve⁶ d'aler outre la mer Majur et de revenir, con mercheries et sans mercherries; mès puissent franchement et delivrement aler, et estre delivrés de chascune redevance et revenir.

De rechief proumist et convenança que, fermées et ratifiées par saremment les choses qui sont contenues ou present privilege par la poesté, chapitain et Huit-Nobles et anciens et conseilliers et tout le Commun de Jennes envers nostre empire, il delivrera et absoudra de liens et de prison tous Jennevois et du destret de Jennes, et ceus qui sont dis Jennevois qui sont en prison de nostre empire, et les lerra departir et retourner.

¹ Imposera.

² En 1142, Calo Jean, père de Manuel Comnène, avait fait, à Auaversa en Cilicie, un premier traité avec les Génois; il prenait à sa solde un corps de Génois, comme il en avait d'autres d'Allemands, de Russes et d'Anglais, et il modérait les droits imposés sur la navigation génoise.

³ *Agnati nostri* dans le texte latin.

⁴ Mer Noire, appelée *Majeure*, par comparaison avec les bras de mer environnans.

⁵ Grand dignitaire de la cour bysantine.

⁶ Défense.

Toutes et chascunes choses dessus dittes proumist, convenança et confirma par serement nostre empire par ' soi et par ses successors aux dessus dis sindiques, messages et proucureors recevans en nom et lieu du Commun de Jennes et de chascun Jennevois.

Ce que convenança le Commun de Jennes au Paléologue.

Et depuis que nostre empire ot receu, accompli et confirmé par serement les peticions des dis messages, les dis messages, c'est assavoir Guillaume Viscont et Guarnier Juge, reçurent les peticions de nostre empire dessous escriptes, et les jurerent ad saintes evangiles de Dieu, et honorable et vraie croix, et tous les sains, sur leurs armes² et de leurs seigneurs, poesté, chapitain, anciens, Huit-Nobles et Commun de Jennes, à accomplir, confirmer et ratifier par serment.

Premierement, que le Commun de Jennes aura d'ores en avant pais et amour perpetuel à nostre empire et à ses successeurs, et ne fera pais, trieve ne acort à nos communs ennemis le Commun de Venice, sans seu et volanté de nostre empire, selonc ce que nostre empire est tenu de non fere pais, trieve ne acort aus dis Veneciens nos communs ennemis sans seu et volanté du dit Commun de Jennes.

Item, qu'il sauvera, gardera et deffendera et honorera en Jennes et ou destret de Jennes le quel il a et qu'il aquerra, tous messages, feals et homes de nostre empire.

Item, que tous mercheans et tous et chascuns qui sont de la terre de nostre empire puissent aler à Jennes et par tout son destret qu'il a et qu'il aquerra, et merchander et trere de Jennes et de son destret de toutes merchandies et d'armes et des chevaux franchement sans aucune redevance ou treu³; et qu'ils soient frans et quittes en Jennes et en son destret qu'il a et qu'il aquerra, en allant et en revenant; et qu'il duient estre gardés, tant les sains comme les perillies en mer⁴.

¹ Pour.

² Ames.

³ Libéré sine aliquâ dactâ vel commercio.

⁴ Et quod custodiri debeant sani et naufragi.

Item, que ne lerra aucune armée¹ fere en Jennes ou en son destret qu'il a et qu'il aquerra par aucuns enemis de nostre empire ne par aucuns autres, contre nostre empire ou gens ou isles de nostre empire.

Item, que tous Jennevois et du destret de Jennes qui voudront venir au service de nostre empire hi puissent venir en galies, armes, nés et chevaux, et que les dis poesté, chapitain et Commun ne les puissent retenir.

Item, que tous Jennevois et ceus du destret de Jennes et qui seront appelés Jennevois qui seront en nostre empire, aideront à bone foi à deffendre la terre et les homes de nostre empire; mès pour ce ne puissent il estre retenus personnelment ne realment, que il ne puissent tout jour exir de nostre empire et s'en aler personnelment et realment à leur volanté.

Item, que quant aucune nef de mercheans jennevois sera en nostre empire, s'il avindra que il hi viegne le estol² de Piscins ou de Veneliens, ou d'autres qui eussent guerre à nostre empire, et le chapitain ou duc ou chastellein du lieu où celle nef seroit, requerroit des homes de la ditte nef pour guarir le chastel et convenanceroit aus dis Jennevois, par tant de temps comme ils seront en acort, donant à euls les gages de dis jours, de vint ou d'un mois, ou de plus ou de mein, les dis Jennevois qui auront convenancé soient tenus de deffendre à tout leur pooir celui chastel et de sauver le, si comme propre chastel de Jennes, et de ne fere malice ne traison du dit chastel; et se il la feissent, soient tenus la poesté, le chapitain et le Commun de Jennes de fer'en correction et vengeance, si comme il feroient s'il fussent en semblable cas traitres du Commun de Jennes.

Item, que les messages de nostre empire puissent tous jours trere de la cité et du destret de Jennes armes et chevaux à leur volanté, sans aucune redevance.

Item, que quant nostre empire aura nécessité de galies et les requerra pour son service, seront tenus la poesté, chapitain et le Commun de Jennes d'envoyer de une galie jusques en cinquante,

¹ Armata, flotte.

² Stolis, flotte.

as despens de nostre empire, selonc ce que appert des despens, et est escript en cestui privilege serementé; c'est assavoir :

Que les homes de chescune galie chescun mois aient pour vivre :

Canteres 90 de pain bescuit, qui font, au pois de Romanie, lib. 14,400.

Item, 10 muis de seves au muis de Constantinople.

Item, 6 canteres de char salée au Jennevois, qui sont 960 lib. de Romanie.

Item, vin, au mitre de Nisi, 260¹.

Item, pour gages chescun mois :

Le commit² de chescune galie, perpres 5 1/2.

4 nochers³ de chescune galie, yperres 13, si que chescun nocher en aura 3 et kâr. 6⁴.

Les seure-sallians⁵ de chescune galie perpres 100; c'est assavoir pour chescun 2 perpres 1/2.

Le panetier de chescune galie, yperpres 7 et kâr. 18.

Les vogueors⁶, qui seront 108 en chascune galie, perpres 89, c'est assavoir pour chescun un perpre et kâr. 18.

Et les dites vitallies et gages donra et paiera nostre empire au pueple des dittes galies, de celui jour en avant que elles se partiront du port de Jennes. Et le Commun de Jennes soit tenu d'appareiller les dittes galies bien et enterignement de toutes sarches⁷ et autre leur appareillage-ment.

Les queles galies et les homes d'icelles doivent servir à nostre empire contre tous homes enemis de nostre empire, exceptée l'Eglise de Rome et tous

autres barons et communautés as quels et à queles les Jennevois ont pais ou convenance, lesquels doivent estre nommés, coneus et donnés en escript la journée que la poesté, chapitaine, Huit-Notables, anciens, conseillers et Commun de Jennes, jureront ces articles comme dessous est dit. Et nostre empire donra congié as dittes galies, receu le service. Et s'il avindra qu'il leur doint congié avant le premier jour d'octobre¹, les gens des dittes galies, depuis qu'il auront congié, recevront, por quarante jours prouchainement adonc sivans, les dis gages et despens. Et se avant le terme des dis quarante jours les dittes galies arivassent au port de Jennes, soit tenu le dit Commun de rendre à nostre empire les gages et despens qui seront de demourant, de quoi nostre empire fera sa volenté. Et s'il avindra que nostre empire leur doint congié depuis le premier jour d'octobre, il donra gages et despens aus homes des dittes galies par tant de temps comme il metteront à ariver au port de Jennes. Tuttevoies l'amirant², les commit³ et nouchers des dittes galies jureront que, à quelque ore nostre empire leur donnast congié, devant le dit terme ou depuis, il, le plus tost qu'il porront convenablement, sans demoure, retourneront à Jennes.

Item, que nul mercheant de Jennes ou du destret de Jennes ou qui soit appelé Jennevois, en entrant ou en alant hors de nostre empire, ne portera choses d'aucun home estrange, en defraudant le droit de nostre empire; et ce soit coneu par letres ou par autre tesmoin des consules de Jennes, qui seront adonc en Romanie.

Item, que tous mercheans jennevois et du destret de Jennes aient licence de merchander et de trere de tout nostre empire toutes mercheries, exceptés or et argent, les quels il n'en doivent trere sans volenté de nostre empire; mès yperperos d'or et turchifaros en puisent il trere et porter à leur volenté. Et comme nostre empire donnast et outroiaist as dis syndiques, mesages et procureors, selonc ce qu'il requistrera, logie en *Lan-*

¹ Le texte latin dit 240.

² *Comites*, les Comites.

³ *Nautileni* et *nocleri*.

⁴ *Quatuor nautileni uniuscujusque galee, yperperos 13, videlicet quilibet noclerus yperperos 3 et kâr. 6.*

⁵ *Supersallientes*. Ils étaient au nombre de 25 par galère. C'étaient probablement les matelots, la partie de l'équipage chargée du travail de la navigation. Suivant Serra (t. 2, p. 237), les sur-sallians étaient chargés de monter aux voiles.

⁶ *Vogherii* 108 uniuscujusque galee perperero 89, videlicet perperum 1 et kâr. 18.

⁷ *De totis sarcinis*.

¹ *Mensis octobris*.

² *Admiratus*.

*drimit, en Syo, Anca, Metellin, Cassandria, Symirris*¹, en Constantinople, en Negrepont et en Creti. il proumistrent et proumettent que les merchandies que les Jenevois et ceus qui sont nommés Jenevois apporteront des parties estranges à leurs mesons, ils manifesteront et denunceront certainement, et donront en escript per serement celles merchandies aus commissaires de nostre empire, pour ce que les comissaires preignent leur droit de toutes gens estranges four que² de Jennevois. Et les autres merchandies que pourteront Griex et tous autres mercheans, de quelque generation il soient, exceptés les Jennevois, doivent estre mises as mesons emperiales; et illec les Jennevois les doivent partager pour ce qu'il soient francs et les autres paient le droit du péage.

Les choses dessus dites, toutes et chescunes, proumet nostre empire par ce present privilege serementé de saver³ et de garder se la poesté, chapitaine, Huit-Nobles, anciens, conseillers, et tout le Commun de Jennes jureront, sauveront et confirmeront les dites convenances, selonc ce qu'elles sont contenues en ce privilege et jurées par les dis leurs syndiques, procureurs et messages, c'est assavoir Guillaume Visconti et Guarnier Juge.

Fettes furent les convenances dessus dites à Nislem⁴, en la sale imperiel, l'an de la nativité Nostre Seigneur 1261, en l'endiction 4, le 13^e jour de mars.

Comment le Commun de Jennes jura les dites convenances et en hi ajousterent.

Le 10^{me} jour de juinet⁵ bonaventurusement, amen.

A la requeste et à l'instance de très excellent parathimemon⁶, très chier oncle du dit empereor et magni-anuli de son empire, et des nobles homes, Isaach, duc et pansebastis et sebastis⁷, familier du dit treserin empereor, de messire

Theodore Cervicioti, et du venerable archidiacre de la beneoite clergie de son empire mesire Lion, qui avoient plein mandement du dit très bonnaventureus empereor, establis par instrument fet par main de Jacques Mazuchi, notaire, l'an 1261, le 28^{me} jour d'avril, en l'endiction quarte, et guarni de bulle d'or de son empire :

Les nobles et puisans homes, mesire Jordan de Salvengo, poesté, et mesire Guillaume Bouchenoire, chapitaine du peuple et du Commun de Jennes, assemblé trestout le conseil en la maniere accoustumée, à son de cor, de cloche et voix de crieur, ou quel conseil furent⁸; les Huit-Nobles, les anciens du peuple, conseillers du grant conseil, tous les consules de mestiers et quatorze homes des plus nobles, melliors et plus riches de Commun de Jennes par compaignie, à ce especialement par briés appellés, et levée et exposée la fourme de la dite convention par Lanfranc de Saint-Jorge, notaire et chancelier du Commun de Jennes, par leur consentement, conseil, volanté, ordenance, auctorité et decret, en presence des dessus dis embaxadors du dit empereor estans ou dit conseil, touchées corporclment les evangiles, jurerent, c'est assavoir les dis poesté et chapitaine, à saintes evangiles de Dieu et ad la vivifiable crois et tous les sains, que celle convenance fette, proumise et fermée au grant, très excellent et treserein seigneur empereor des Griex par les embaxadors et messages du Commun de Jennes dessus dit, en nom et en lieu du dit Commun, selonc ce que ordonement et clergement par tout celle convention est contenu, d'ores en avant teindront, garderont et feront garder à bone foi sans malice, sauve tout jour ce que en est excepté, qui est escript par dessous, et qui fut leu ou dit conseil, et ballié en escript aus dis embaxadors de l'empereor dessus dit, selonc ce que avoit esté ordené en celle convenance.

Après, les Huit-Nobles, anciens du peuple, conseillers, consules de mestiers et quatorze homes dessus dis, les noms des queus seront dessous nommés, touchées les evangiles, ausi comme avoient fet les dis poesté et chapitaine, comme dessus est escript, jurerent de garder et de tenir la dite convenance à bone foi, sans deche-

¹ Smyrne.

² Hors.

³ Salvare.

⁴ Nimphée; in aula imperiali que est apud Nislem.

⁵ Juillet.

⁶ Très-honorable.

⁷ Très-auguste et auguste.

vement. Et ce serement fet, approuverent, ratifierent et confirmerent par tout celle convenance avec ce qui hi est ajousté et qui est dessous escript, se le dit treserein empereor des Griex celle convenance, ainsi comme elle est ici escripte, avec ce que hi est ajousté, sans la briser point, la tendra et fera tenir à bonne foi sans decevement.

Les queles choses toutes et chescunes desus escriptes et ce qui sera escript dessous, et especialment que monseigneur l'empereor dessus dit fera pais à tous ceus qui voudront avoir pais au Commun de Jennes s'il vouldra avoir pais et acort à euls, jurerent les dis embaxadours de celui treserein empereor, touchées corporellement les evangiles ou dit général conseil, en presence de tous ceus qui hi estoient, ad saintes evangiles de Dieu et ad la vivifiable crois et tous les sains, seur l'arme¹ dudit treserein empereor, à tenir et à garder; et que le dit monseigneur l'empereor les gardera et fera garder enterinement, sans les briser point, con les ajoustemens dessus dis, par ses soubjés et feals.

Les noms de ceus qui hi en sont exceptés et qui ont conjunction au Commun de Jennes sont ceus :

La sainte Eglise de Rome ;

L'empereor de Rome ;

La cité de Rome ;

Les rois de France, de Espagne, d'Angleterre, de Sezile, d'Arraon, d'Armenie;

Les rois et la royne de Cypre et de Jerusalem².

Le marquis de Montferrat.

Messire Philippe de Montferrat.

La cité de Pise et tous les Lombars.

Guillelme de Villalde³, le prince de Archaye⁴ et ses successeurs.

Le seigneur de Tirri et ses hoirs.

Tous les barons des regions de Cypre et de Jerusalem, cristians.

L'ospital de Saint Jehan de Jerusalem et les autres mesons religieuses.

La cité de Auchonne⁵.

¹ L'ame.

² L'acte latin ajoute le comte de Provence, Comes Provincia.

³ De Ville-Hardoin.

⁴ Achale.

⁵ L'acte latin dit : « et alia mansiones reli-

Le roi de Tunis.

Le soudan de Babiloine, de Damas et d'Alapie.

Et le soudan de Tiochie¹.

Item, les dessus dis messire poesté et messire chapitaine et Commun de Jennes proumistrent as dis embaxadors, recevans en nom et en lieu du dit empereor, que, se aucun de ses traitours ou non feals sera trouvé en la cité de Jennes ou en son destret, le Comun de Jennes le punira comme traitour et offendour du Commun de Jennes, et poursuivront en tout le destret et pooir de Jennes trestous robeors de mer qui entendront à offendre son empire, en celle maniere que le dit treserein empereor proumist de fere envers le Commun de Jennes, selonc ce que est contenu par dessus.

Les noms de ceus qui la presente pais et convenance jurerent, comme dessus est dit, sont ceus :

Premierement les Huit-Nobles, c'est assavoir :

Jaques Maldaus.

Jaques de Galiana.

Martin Tournelle.

Pasqual Viscont.

Guillaume Reflate.

Nicolas de Sermo.

Mathe Pignolin.

Lanfranc de Gisulfo.

Item, les anciens :

Andriolo Embrone.

Marin Adolarde.

Jaques Manent.

Jehan Rous.

Bonasse Garasie.

Nicolas de Bulgaro.

Jaques Garrato.

W. de Romana.

Pasqual de Oliva.

Ido de Murta.

Simon de Zuffa.

Raymont Buqutus².

Frederic Blont.

Bernart de Begolli.

Jaques Bertagous.

Guillaume Boquare.

Guillaume Calve.

giose civitatis Auchonie; c'est-à-dire Acre ou Ptolémaïs.

¹ Du Cange lit ici Turquie.

² Botutius, dans le texte latin.

Pasqualin de Cantu.
 Benvenut Pinel.
 Guillaume Lercario ¹.
 Jehan de Hue.
 Guillaume de la Porte.
 Guillaume des Alpes Espicier.
 Guillome de Permencorio.
 Lanfranc Pelletier.
 Nicolas Nigrin.
 Conseillers des consules des mestiers.
 Et les autres quatorze homes par
 compaignie ² c'est assavoir :

Jaques Ususmar.
 Martin de Gisulfo.
 Nicolas Lucquois.
 Gabriel de Grimald.
 Thomas de Nigro.
 Jehan de Monjardin.
 Jaques Oreillie.
 Pasqual de Olive.
 Symon Forment.
 Belmust de Camaldin.
 Bonnaventura Conrat.
 Castellin de Savignon.
 Leonart Calligaro.
 Jehan Curlaspeu.
 Henric Fevre.
 Jehan Calligaro.
 Bartholomé Brillo.
 Symonet de Clarita.
 Nicolas de la Volta.
 Conrat Vent.
 Pasqual Testa.
 Symon Quatorze ³.
 Nicolas de Mai.
 Guillermus Arcant.
 Obert Advocat.
 Martin de Voltabio.
 Pierre Gaberna.
 Raymont Agala.
 Jaques Pinel.
 Hanric d'Aurie.
 Boniface Picamelde.
 Lanfranc Cibo.
 Lanfranc Gaberna.
 Guy Spinola.
 Luchet de Grimalt.
 Ansaldin Dorie.
 Symon de Camilla.
 Guillaume Lercario.

¹ Guillermus Lercharius, quondam Hugonis,
 c'est-à-dire fils de feu Hugues Lercarius.

² Formant le conseil des 200.

³ Quatuordecim.

Andrea de Nigro.
 Raynalt Ceba.
 Guillerme de Castro.
 Raymont Tart.
 Jaques Beguin.
 Jaques Picamilin.
 Huet Fornier ⁴.
 Fuquo Jaquan.
 Nicolas Squarzaico.
 Pierre Fournier.
 Lanfranc de Saint-Romule.
 Lambert Fournier.
 Symon Malocel.
 Pagan Pelletier ⁵.
 Hue Calligaio.
 Armanrig Teintour ⁶.
 Raymont Macellaro.
 Symon Grillo.
 Obert Rous.
 Thomas Corrigiario.
 Ansald Ferrier ⁴.
 Symon de Lenant.
 Illion Drappier.
 Andriol Gatiluxio.
 Bonvassal de Cassin.
 Symon Garri.
 Nicolas de Vedert.
 Boniface Pevre ⁴.
 Andriol Pignot.
 Grimald Pevre.
 Gerardin Cassier.
 Jaques Amorne.
 Obert Bouchenoire.
 Manuel de Loco.
 Symon Monald, juge de messire le
 chapitain, notaire ⁶.
 Ogier Bochenoire.
 Renaut Bouchenoire.
 Jehan Albric.
 Amenel.
 Henric Picamenel.
 Symon Bonaventure.
 Pascal Travier.
 Willelmus de Saint-Symo.
 Symon de Burxeto.
 Jaques Juge.
 Vinald Fantolinus.

¹ Fornarius.

² Pelliparius.

³ Tinctor.

⁴ Ferrarius.

⁵ Piper.

⁶ Junon Bonvaldus, judex domini capitanei,
 notarius.

Guillaume Tartaro.
 Henric Pasio ¹.
 Obert de Levanto.
 Jehan Hue.
 Corrat Manzon.
 Marquis Portanier.
 Henric Bellemain.
 Andrieu Negrin.
 Arnaut de Poncario.
 Ansald Malin.
 Lanfranc Cibo.
 Corrat Malfillastre.
 Jehan de Fion.
 Lanfranc de Roqua-Talliata.
 Vinaldus Espicier.
 Brenart de Begano.
 Guy Azimatour.
 Symon Pelletier.
 Arduin Romulario.
 Lanfranc Pelletier.
 Secont Barillier.
 Pierre de Fossatel.
 Ruttilde Calligario.
 Rolant Talliatour,
 Gingon de Merchie.
 Guillaume Gaberne.
 Symon Espicier.
 Frexon Malocel.
 Nicolas Bouchenoire.
 Ottelein Viscont.
 Guarnier Juge.
 Alexe de Carla.
 Lanfranc Ususmar.
 Henri Calve.
 Jehan de Monterous ².
 Andrieu Pignolio.
 Grimaut Pevre.
 Andrieu Gatiluse.
 Obert Stancorio.
 Henric Drogo.
 Jaques Malocel.
 Baldoin de Salvo.
 Guillaume Pitello.
 Jaques de Bonguidon.
 Henric de Laporte.
 Festa de Piparol.
 Lanfranc de Saint-Jorge.

¹ Le texte latin donne ici de plus :

Obertus Maynardus.
 Cigala Ferrarius.
 Valens Capsiarius.
 Dominicus Berberius.
 Corradus Talhator.

² De Monte-Rubco.

Symon Rous.
 Rollant.
 Mestre Jehan Maroso.
 Jaques de Jardin.
 Rolant Scutiero.
 Marcin Zocholario.
 Jaques Bamboxario.
 Pierre Gautier.
 Guillaume Gentil.
 Guillaume Bona.
 Rollant Tournatour.
 Nicolas de Damiete.
 Obert de Cogoleto.
 Jaques Dalmatio.
 Rous Tavernier.
 Jaques Donat.
 Audriol Espicier.
 Obert de Roza.
 Renaut Turnigio.
 Aubert Spadier.
 Obert Fenario.
 Mathe Drapier.
 Jehan de Loranea.
 Obert Jocolan.
 Guillaume.
 Mestre Henri Archier.
 Jehan Teintor.
 Ambrose Bastier.
 Pierre Mazarese.
 Lanfranc Sollario.
 Guillaume Sclavonier.
 Estienne Bonfolle.
 Guillaume Desiderio.
 Ruffin Barbier.
 Ruffin Herbergeour.
 Bonaventure Pezario.
 Allegron Cutillario.
 Arnito Spaerio.
 Jehan Caffa.
 Martin Fer.
 Armicero Ferrier.
 Jehan Capellaro.
 Lanfranc de Mazano.
 Scot Capellaro.
 Otto Sartour.
 Lombart Macellaro.
 Henri Macello.
 Symon Stroiapore.
 Henri Neptrelle.
 Marie Ususmaris.
 Marin de Stun.
 Marin Saint-Lario.
 Bonaventura Fevre.
 Armanno Fevre.
 Venture Teintour.
 Jaques Arbalestrier.

Lanfranc de Riquo.

Payan Barbier.

Pierre Embron.

Fet à Jennes, ou palais de ceus Doria,
l'an 1261, en l'endiction 3, le dixiesme
jour de juignet, bonaventureusement,
amen. En presence de ces tesmoins :

Lanfranc de Saint-Jorge,

Festa de Riporalio,

Jehan Scifra.

ANNEXE

Nous Emanuel, en Crist Dieu feal empereor et attrempeor des Griex, Duc Angele Comnene Paleologue, par stipulation solemnée et fermée de serment, proumettons et nostre empire proumet, à toi dessous escript notaire, demandant en nom et en lieu de chescun à qui il apartiendra, que :

S'il avient que nostre très amé oncle parathimumenos magnanulus¹ de nostre empire, messire Ysach Duc ou pansebastius, sebastius familier, de nostre empire, messire Theodorus Cerviciotus, ou le venerable archidiacre de la beneoite clergie de nostre empire messire Lion, empruntera ou empronteront quantités de monnoie, nostre empire paiera et rendra celles quantitiées et le gaagne d'elles à toutes et chescunes personnes qui les presteront as. dis nos messages ou à au-

cun d'euls, selonc la fourme, le trettie et l'ordonnance de la principal debte, du gaagne et du terme accordés par les dis nos messages ou aucun d'euls.

Item. Nous fasons et establissons, ad toutes et chescunes choses generales et espicieles, les dis messages et chescun d'euls pour le tout messages et procureors de nous et nostre empire; et promettons nous et nostre empire à tenir, garder et accomplir par tout, toutes et chescunes choses que les dis nos messages en général et en especial feront; les queles choses faccent à promettre et à tenir.

Et pour ce que à ce present escript soit miels ajouté foi, nostre empire commanda que hi fust mis sa bulla d'or et dessous escript de lettres vermeilles², empressées ici à main³.

Et toutes ces choses dessus dites nous et nostre empire jurons, touchées les saintes evangiles, de tenir, perfere et garder et de ne venir encontre en aucune chose. En presence de ces témoins,
Guillerm Visconte,
Guarnier Juge.

Ces choses furent fetes en la court imperiel, l'an 1261, le 28^e jour d'avril, en l'indiction 4.

Estret et copié du registre du Commun de Jennes.

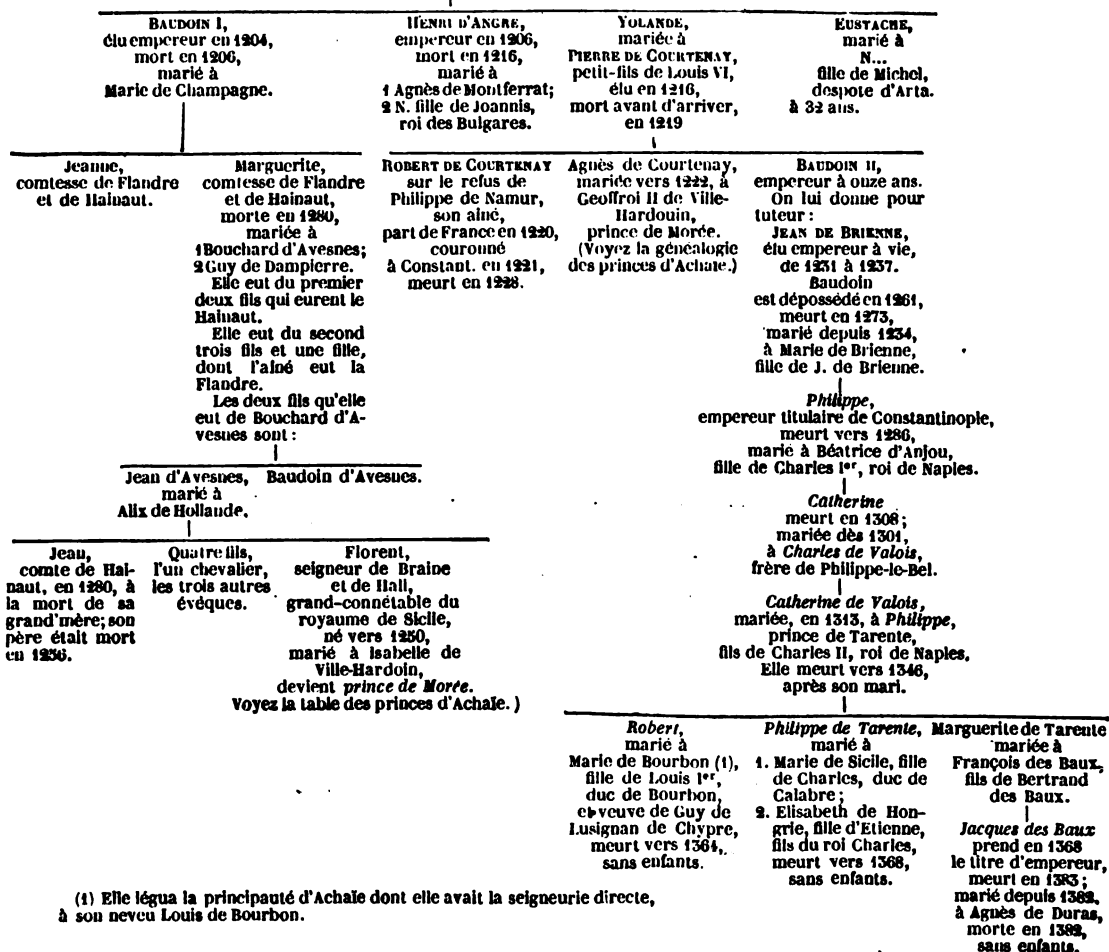
¹ Magni-Anuli. C'était une des dignités de la cour bysantine. Les titres de sébaste, hyper-sébaste, panhypersébaste, se donnaient en général aux parens de l'empereur. Voyez pour tous ces titres l'ouvrage de Codinus de *Officiis aulae Byzantinæ*.

² J'ai expliqué à l'article Baudoin II que le cinabre était la couleur réservée aux empereurs de Constantinople, qui signaient leurs actes en écrivant en cinabre, non leur nom, mais les mois et l'indiction. (V. pl. II *bis*, p. 5, 6 et 7.)

³ Manu impressis.

EMPEREURS FRANÇAIS DE CONSTANTINOPLE.

Le comte de Flandre et de Hainaut.



(1) Elle légua la principauté d'Achaïe dont elle avait la seigneurie directe,
à son neveu Louis de Bourbon.

EMPEREURS GRECS DE CONSTANTINOPLE, AVANT LA CONQUÊTE.

Isaac Ange.	empereur le 12 septembre 1185	Déposé par Alexis son frère.	le 8 avril 1186
Alexis III Ange, son frère.	empereur en 1195	Mis en fuite par les Latins.	en 1203
Isaac, restauré, }	empereurs en 1203	Détrônés par Murtzuphle.	en 1203
Alexis IV, son fils, }		Détrôné par les Francs.	le 12 avril 1204
Murtzuphle.	empereur le 22 février 1204		

EMPEREURS GRECS A NICÉE PENDANT LA CONQUÊTE.

Théodore Lascaris , mari d'Anne Comnène, fille d'Alexis III, se fait empereur à Nicée.	en 1206	Meurt.	en 1222
Jean III Ducas Vatatzes , mari d'Irène Lascaris, fille de Théodore Lascaris.	en 1222	Meurt.	en 1235
Théodore III Ducas Vatatzes , son fils, surnommé Las- caris, du nom de sa mère.	en 1235	Meurt.	en août 1269
Jean IV Ducas Vatatzes , fils de Théodore, surnommé aussi Lascaris.	en août 1259	Détrôné par Michel Paléologue.	le 1 ^{er} janvier 1260

FAMILLE DES PALÉOLOGUES APRÈS L'EXPULSION DES LATINS.

Michel Paléologue , grand-connétable et grand-domestique, dépose Jean IV Ducas Vatatzes, lui fait crever les yeux et s'empare du trône impérial à Nicée.	en 1260	Meurt.	le 11 décembre 1282
Il dépossède les Francs de Constantinople, le 25 juillet 1261			
Andronic II Paléologue , son fils.	en 1262	Michel meurt.	en 1325
Il s'associe son fils Michel.	en 1295	Andronic II se fait moine en 1330 et meurt.	en 1373
Il s'associe son petit-fils Andronic III , fils de Michel.	en 1325	Andronic III meurt.	en 1341
Jean IV , fils de Michel, âgé de neuf ans.	en 1341	Jean Cantacuzène renonce à l'empire.	en 1355
Son tuteur, Jean Cantacuzène , s'associe à l'empire	en 1347	Andronic IV renonce à la couronne.	en 1373
Jean V s'associe son fils aîné Andronic	en 1373	Jean IV meurt.	en 1391
Jean IV s'associe son second fils Manuel	en 1373		
Manuel reste seul empereur.	en 1391	Il abdique pour se faire moine et étudier les lettres sacrées en 1423	
Il vient à Paris implorer les secours de Charles VI.	en 1400	Meurt.	le 31 octobre 1448
Jean , fils aîné de Manuel II	en 1425	Tué sur la brèche à la p. de Const. par les Turcs, le 24 mars 1453	
Constantin XIV , surn. Dragases, 4 ^e fils de Manuel II.	en 1448		

ROIS FRANCS DE SALONIQUE.

A. — MAISON DE MONT-FERRAT.

GUILLAUME III, dit LE VIFUX,
marquis de Mont-Ferrat en 1140;
part pour la terre sainte en 1185 afin de secourir son petit-fils Baudouin V;
meurt vers 1188.

GUILLAUME, dit LONGUE-ÉPÉE, part pour la terre sainte en 1175; épouse Sybille, sœur de Baudouin IV le Méseau; devient comte de Jafa et d'Ascalon; refuse de Baudouin la royauté de Jérusalem; meurt avant son père en 1177.	CONRAD, marquis de Mont-Ferrat en 1188; part pour la terre sainte en 1186; débarque à Constanti- nople et protège Isaac contre Alexandre Branas, qu'il fait tuer; épouse a. Théodora, sœur de l'empereur Isaac, et est créé César; assiste à la bataille de Tibériade en 1187; reçoit la seigneurie de Tyr; épouse b. Isabelle, sœur de Sybille et de Baudouin le Méseau; nommé roi de Jérusalem en 1192; assassiné le même mois par le Vieux de la Montagne.	Renier, part en 1175 pour la terre sainte; débarque à Constantinople; épouse, en 1179, Marie, fille de l'empereur Manuel; est nommé César et roi de Salonique; meurt à Constantinople vers 1182 sans avoir visité son royaume.	Boniface II, marquis de Mont-Ferrat en 1192; reçoit la Crète d'Alexis en 1203; obtient dans le partage de l'empire, en 1204, d'abord les pays situés au delà du Bosphore, puis, par échange, le royaume de Salonique; cède la Crète aux Vénitiens en 1205; meurt en 1207; marié à a. Eléonore de Savoie; b. Marguerite de Hongrie.	FERRERIC, évêque d'Albe.	Trois filles, dont l'une, appelée Jourdain, épouse le comte de Blandras.
			a. GUILLAUME, marquis de Mont- Ferrat en 1207, héritier de son frère au royaume de Salonique; marche à son secours en 1224; meurt en 1225; marié à Berthe de Gravesane.	a. AGNÈS, mariée à a. Henry, empereur de Constantinople, mort en 1216; b. N...?	b. Demetrius, né vers 1206, couronné par Henry en 1209, déposé en 1222 par Théodore, despote d'Arta; revient avec son frère en 1224; chassé en 1225; mort sans enfants en 1227; avait épousé N..., nièce d'Olhon de la Roche, seigneur d'Athènes. (V. la généalogie des duc d'Athènes.)
		Boniface III, marié à Marguerite de Savoie; mort en 1254.	Deux filles.	b. Hélène, mariée à Guillaume dalle Carceri, seigneur de Negrepoint, déclare, en 1243, roi de Salonique.	
	Guillaume IV, cède Salonique, en 1284, à l'empereur ANDRONIC, son gendre; marié à a. Isabelle de Gloucester; b. Béatrix de Castille; mort en 1292.		Une fille.		
	YOLANDE, ou IRÈNE, mariée, en 1284, à l'empereur Andronic Paléologue.	JEAN, marquis de Mont-Ferrat, mort sans enfants en 1306.	Une fille.		
THEODORE PALEOLOGUE, marquis de Mont-Ferrat; marié à Argentine de Spinola.	Deux fils et une fille.				

B. — MAISON DE BOURGOGNE.

Hugues IV,
duc de Bourgogne en 1218;
l'empereur Baudouin lui cède, en 1266,
le royaume de Salonique
et les baronnies d'Enos, Madito, la Lis et Macri;
il meurt dans un pèlerinage à Saint-Jacques en 1272.

Eudes, comte de Nevers.	JEAN, comte de Charrolois.	Robert II, institué par Hugues IV, son père, comme son successeur au duché de Bourgogne et au royaume de Salonique; il ne songe pas à aller prendre possession de sa royauté; épouse Agnès, fille de saint Louis; meurt en 1305.	Deux filles de son premier mariage.	Un fils et quatre filles du second mariage.			
JEAN, mort avant son père.	Hugues V, duc de Bourgogne et roi de Salonique en 1305, sous la tutelle d'Agnès, sa mère; cède le royaume de Salonique à son frère Louis, en 1313; meurt en 1315.	Eudes IV, duc de Bourgogne en 1315; héritier du royaume de Salonique et de la principauté de Morée par la mort de son frère Louis, en 1316; cède ces deux titres, en 1320, à Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople.	Louis, devient prince de Morée, en 1313, par son mariage avec Mahaut de Hainaut, et roi de Salonique, la même année, par la cession que lui fait son frère Hugues V; meurt en Morée en 1316, laissant pour héritier son frère Eudes IV.	ROBERT. BLANCHE, mariée à Edouard, comte de Savoie.	MARGUERITE, mariée au roi Louis- le-Hutin.	JEANNE, mariée au roi Philippe de Valois.	MARIE, mariée à Edouard, comte de Bar.

RIE.

RIE.

an, ou Calo-Jean
ce par les Francs),
roi en 1196,
poumet au pape,
n légat en novembre 1204,
er l'empereur Baudouin,
ge de Salonique en 1207.

Scythide,
mariée à Vorylas,
son neveu.

Une fille.

Une fille,
à Henri de Flandre,
r de Constantinople.

4. Vorylas ou Phrorilas
(Burille par les Francs),
roi en 1207,
marié à Scythide sa tante;
battu par les Francs en 1208,
détrôné par Jean, fils d'Asan,
son cousin-germain.

Ducange mentionne (Familles Byzantines, page 335) un Zacharias Centurione, qui, vers
e époque, prenait le surnom d'Asan, par suite sans doute du mariage de son père avec
fille de cette famille. Malgré tous mes efforts pour retrouver la filiation exacte de ces
turioni d'Achale, qui d'après l'arbre généalogique de la famille descendait d'un pre-
mariage d'Emmanuel Cantello (arrière-petit-fils de Lanfranco Cantello, mort en 1237),
'Ellana Centurione. Je ne puis retrouver que les renseignements suivants:

Dolomède Centurione Cantello,
né en 1336,
prince d'Achale,
marié, en 1364, à
Benedetta,
princesse du sang impérial,
veuve de Basile Gatiluso, seigneur de Lesbos.

rol
Zacharias,
marié
à une fille de la maison Asan?
Catherine,
mariée à
Thomas Paléologue,
despote de Morée.

seb
Zacharias Azan,
tué par
Thomas Paléologue.
Un fils,
tué par
Thomas Paléologue.
Une fille,
à laquelle
Thomas Paléologue
fait couper le nez
et les oreilles.

fil
Une fille,
mariée
au comte de Zante,
noble franc.
pire,
urazzo,

ère,

andre,
français
fleuri.
N...
mariée à
Melissènes.

noim
de Mi

Raoul,
lique
Jean Ducas
(bâtard),
seigneur de Pélasgie et Phthiotie,
nommé sébastocrator,
s'allie avec le duc d'Athènes contre Paléologue
et contre Andronic,
appelé duc de Patras par les Francs.
(il s'appelait Ducas et résidait à Patras.)
Marié à Taronas,
meurt en 1290.

Théodore,
bâtard,
mort en 1250,
à Castoria.

monte fr
lui app
Jean,
sébastocrator,
épouse
Théophrastie, fille du
roi d'Arménie;
rène, bât. d'Andron.
Meurt en 1352.

N...

N...
mariée à
Milutin,
roi
de Servie.

N...
mariée à
Svestislav,
roi
de Bulgarie,
fils
de Terter.

N...
mariée à N...
seigneur tiercier
de Negrepont.

Y.
on de lui ni de
dans les affaires

file,
Geoffroy,
de Cicon,
de Cicon
en Fr.-Comté),
Constantinople.

Troy,
de Caritena.
de Morée en
eu d'un petit-fils
(Geoffroy 1er.)
sé à
de La Roche(4),
de La Roche,
d'Athènes.

Théodore,
marié à Jeanne,
de Robert, comte de Bar.

Yolande,
mariée à Amédée,
comte de Savoie.

de Hainaut, et, sur son refus, l'avoir fait
en 1335, il prend le titre de prince d'Achaïe
son neveu, l'empereur ROBERT, fils de son
perine de Valois, sans que ses descendants
la confusion entre la seigneurie directe et
a dans cette branche :

1er,
en 1368.

L. Philippe,
prince d'Achaïe par fiançailles,
mort en 1377.

Avina,
fils,
fiançailles,
à Robert.

Robert,
prince de Morée,
tué à Politiers,
en 1336.

Jeanne,
reine de Naples.

A. — MAISON DE LA ROCHE.
PONS DE LA ROCHE.

Othon de la Roche,
 • part pour la croisade en 1202;
 conquiert Athènes et Thèbes en 1206;
 retourne en Franche-Comté en 1224,
 laissant la seigneurie d'Athènes à son neveu.

JEAN.

Guy I^{er}, ou *Guillaume I^{er}*,
 seigneur d'Athènes en 1224; lui ou son
 fils sont exilés en France en 1257;
 est créé duc d'Athènes à Paris en 1260,
 épouse en 1261 Héléne (1),
 fille de Jean Théodore Ducas,
 despote d'Épire,
 meurt vers 1292.

Une Sœur,
 mariée à
 a. Démétrius,
 roi de Salonique;
 b. Nicolas
 de Saint-Omer.

Trois frères,
 mentionnés
 par la *Chronique* a. Geoffroy de Cari-
 tana; b. Hugues
 de Brienne.

ISABELLE,
 mariée à
 a. Geoffroy de Cari-
 tana; b. Hugues
 de Brienne.

(1) Héléne, veuve de
Guy I^{er}, épousa après sa
 mort Hugues de Brienne,
 veuf d'Isabelle de la Roche,
 belle-sœur d'Héléne, et en
 eut une fille nommée Jean-
 nette, mariée à Nicolas Sanu-
 do, duc de Naxos.

Guy II, ou *Guillaume II*,
 duc d'Athènes en 1292; majeur en 1295;
 marié en 1304 à Mahaut de Hainaut,
 fille d'Isabelle de Ville-Hardoin
 et de Florent de Hainaut;
 meurt sans enfants le 5 octobre 1308.

Gautier de Brienne,
 duc d'Athènes
 en 1308,
 mort en 1310.
 (V. la maison de
 Brienne.)

B. — MAISON DE BRIENNE.

ÉRARD II.

GAUTIER III,
 comte de Lecce
 duc de Pouille et roi de Sicile
 par son mariage
 avec la reine Marie,
 sœur de Guillaume III
 et fille de Tancrede le Bâtard;
 mort en 1205.

GUILLAUME,
 mort en 1200.

JEAN,
 créé roi
 de Jérusalem,
 puis empereur
 de
 Constantinople.

ERMANGARDE,
 mariée à Amé
 de Mont-Béliard.

Plusieurs
 autres filles.

GAUTIER IV,
 né en 1205;
 passe en terre sainte;
 épouse Marie de Chypre,
 fille de Hugues I^{er};
 meurt en 1251.

MARGUERITE,
 mariée à Ballan,
 sire de Saette.

JEAN,
 épouse
 Marie d'Enghien;
 meurt sans en-
 fans en 1270.

HUGUES,
 accompagne Charles
 d'Anjou en 1269;
 comte de Lecce en 1279;
 marié à
 a. ISABELLE DE LA ROCHE,
 b. Héléne Ducas, d'Épire.
 c. N...

a. *Gautier V*,
 marié à Jeanne de Châtillon;
 passe à Athènes en 1308;
 y est tué par les Catalans en 1309;
 sa veuve passe en 1312
 à la cour de Robert, roi de Naples.

b. JEANNETTE,
 mariée à
 Nicolas Sanudo,
 duc de Naxos.

c. AGNÈS,
 mariée en 1305
 à Jean II,
 comte de Joigny.

Gautier VI,
 duc d'Athènes et connétable de France;
 tué à Poitiers en 1356; marié à
 a. Marguerite de Sicile-Tarente,
 fille de Philippe de Tarente et d'Ithamar.
 b. Jeanne de Brienne-Eu.

Isabeau,
 duchesse d'Athènes en 1356;
 mariée à
Gautier IV d'Enghien.

GAUTIER V D'ENGHIEN,
 mort à dix-huit ans,
 avant son père.

Sohier, ou *Siger*,
 duc d'Athènes;
 décapité en 1367,
 marié
 à Jeanne de Condé.

JEAN,
 comte de Lecce.

JACQUES.

LOUIS.

GUY,
 seigneur d'Argos;
 marié
 à une grecque.

Gautier VI d'Enghien,
 duc d'Athènes
 en 1367;
 tué à Gand en 1381.

JACQUES.

MARIE,
 épouse Pierre Cornaro,
 qui donne Argos
 aux Vénitiens.

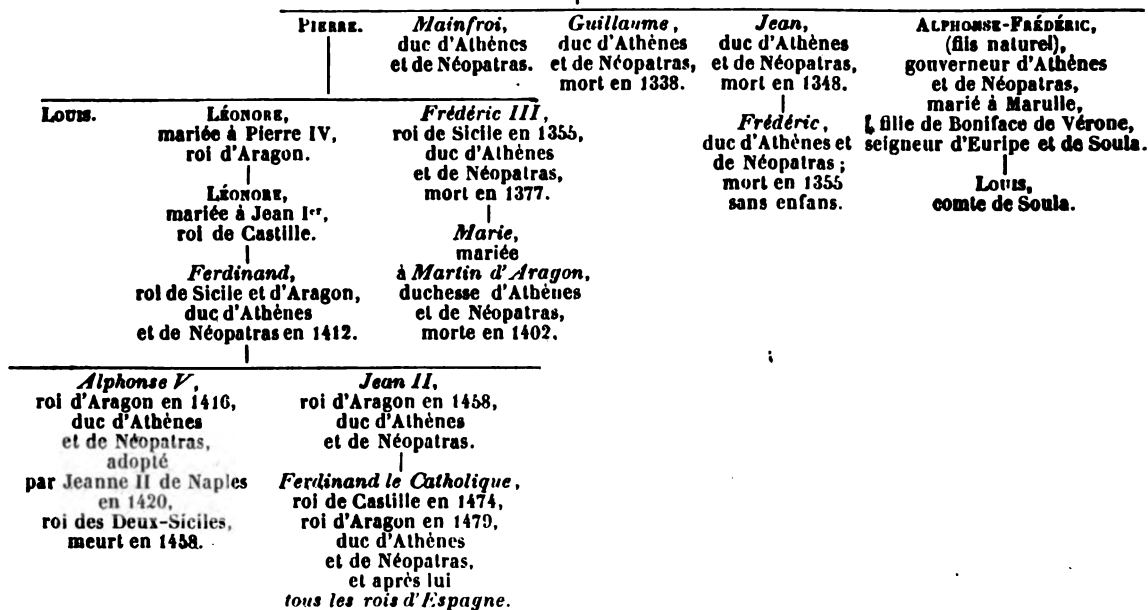
VI.

C. — MAISON D'ARAGON-SICILE.

Ducs d'Athènes et de Néopatras, après la prise d'Athènes par les Catalans, en 1309.

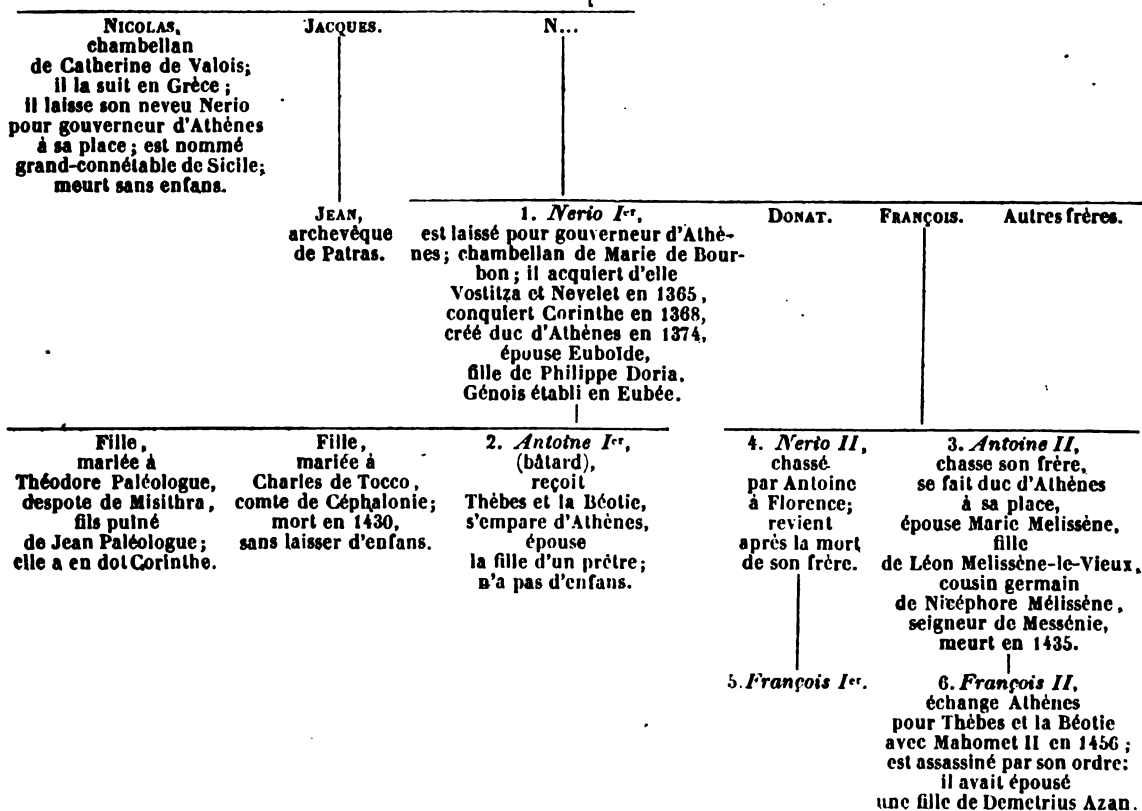
Les Catalans, en 1326, se voyant sans chef, en envoient demander un à Frédéric, roi de Sicile, dont les enfans et la postérité posséderent ce titre.

FRÉDÉRIC II,
roi de Sicile.



D. — MAISON ACCIAIUOLI.

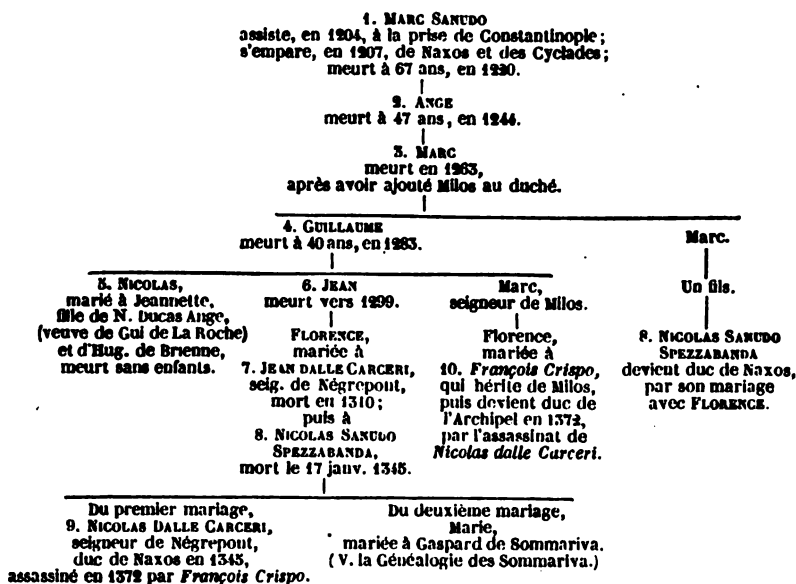
N... ACCIAIUOLI.



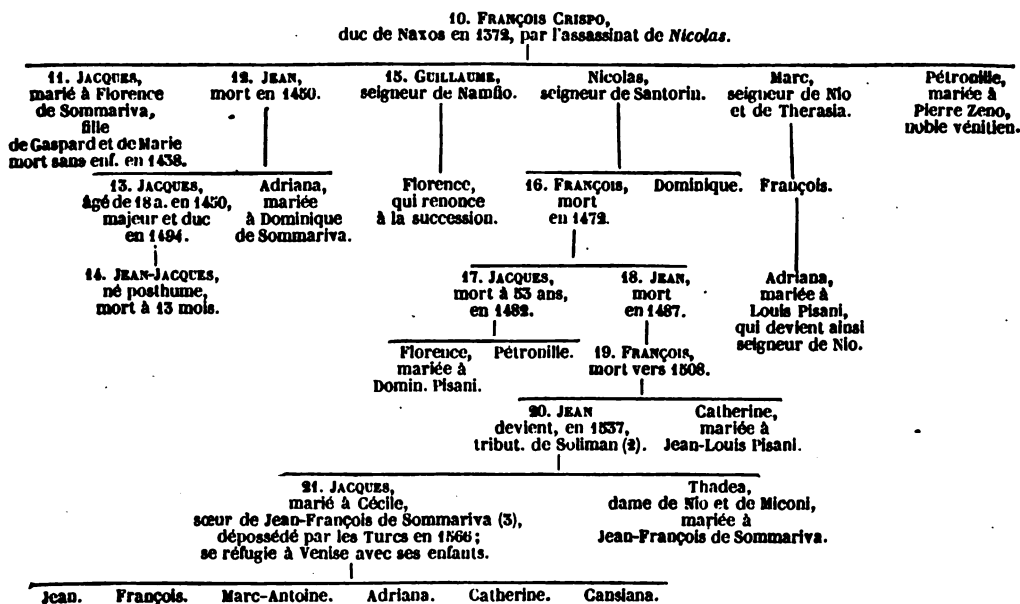
DEUXIÈME PAIRIE.

Duché de Naxos, Dodécanèse (douze îles), Cyclades (1) ou Archipel.

I. FAMILLE DES SANUDO.



II. FAMILLE DES CRISPO.



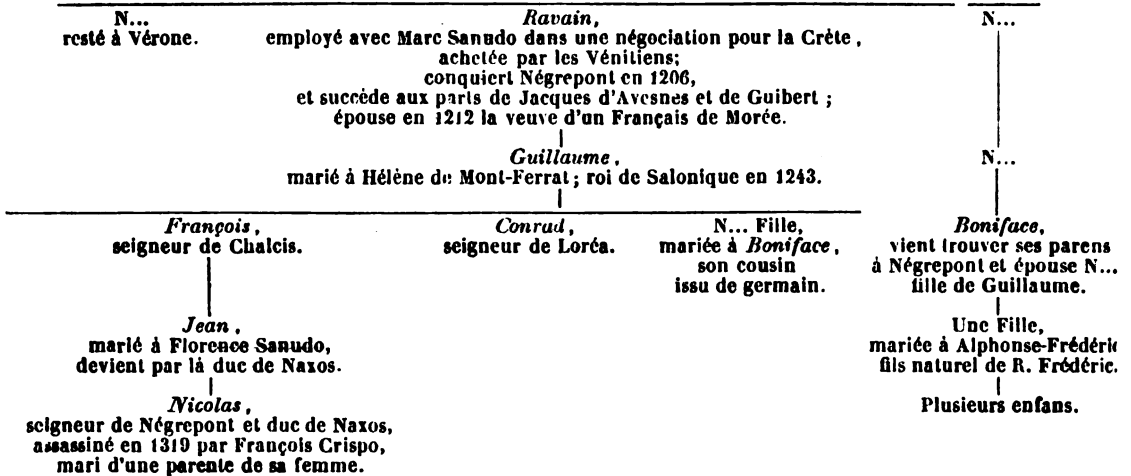
(1) Les douze Cyclades étaient : Cythnos, Paros, Amorgos, Delos, Tinos, Ios, Seriphos, Miconos, Syros, Siphnos, Andros, Naxos. Les Sanudo y ajoutèrent depuis Milos et Santorin. Marc Sanudo fut employé par le doge Henri Dandolo pour négocier avec Boniface de Montferrat l'échange de l'île de Crète, que Boniface avait reçue de l'empereur Alexis.

(2) Il publia, cette même année 1537, une lettre latine adressée au pape et aux princes chrétiens, pour justifier sa faiblesse. Il y prend le titre de *Dux Aegæ maris et Naxie*. On y trouve des renseignements curieux sur les expéditions des Turcs à cette époque.

(3) Voyez ci-joint la généalogie des Sommariva.

VIII. TROISIÈME, QUATRIÈME ET CINQUIÈME PAIRIES. — NÈGREPONT.

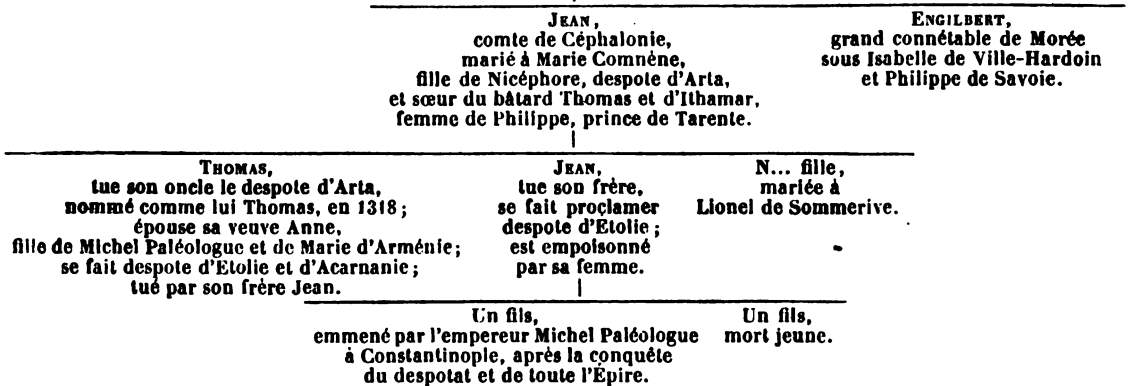
N... DALLE GARCERI,
de Vérone en Lombardie.



SIXIÈME PAIRIE. — COMTÉ DE CÉPHALONIE.

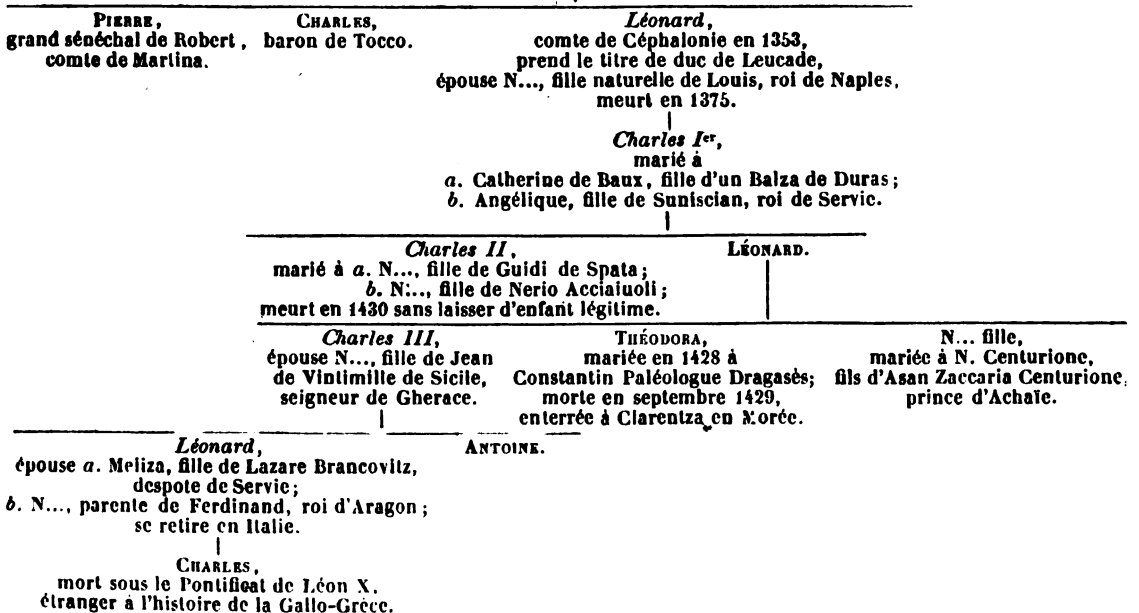
A. — FAMILLE FRANÇAISE.

RICHARD,
comte français de Céphalonie, portant d'hermine au chef de France.
Il est mentionné dans la *Chronique de Morée*.



B. — FAMILLE DES TOCCO.

N... DE TOCCO.



IX.

SEPTIÈME PAIRIE. — BARONNIE DE CALAVRYTA.

RAOUL DE TOURNAY,
reçoit cette seigneurie à l'époque de la conquête, avec douze fiefs de chevaliers.
|
JEAN,
accompagne le prince Guillaume à Naples.
|
GEOFFROY.

HUITIÈME PAIRIE. — BARONNIE DE PASSAVA ET MARÉCHALAT HÉRÉDITAIRE.

A. — BRANCHE DE NEUILLY.

JEAN DE NEUILLY,
obtient le fief et le maréchalat en 1206,
épouse N..., dame d'Akova, fille de Gauthier de Ronchères, seigneur d'Akova.

|
MARGUERITE,
dame de Passava et d'Akova,
mariée à a. Gilbert de Score, seigneur de Lisarea; b. Jean de Saint-Omer.

|
a. MARGUERITE,
dame de Lisarea et d'Akova,
épouse Geoffroy de Brières.

b. NICOLAS DE SAINT-OMER,
seigneur de Thèbes par son père et par sa mère,
seigneur de Passava et maréchal héréditaire.

B. — BRANCHE DE SAINT-OMER.

GUILLAUME,
châtelain de Saint-Omer,
marié à Ida, sœur de Jacques d'Avesnes.

|
Plusieurs fils et filles,
étrangers à la Gallo-Grèce.

JACQUES,
veuf de Clarence de Damp-
martin; ya en Morée
et y épouse Elisabeth, veuve
de Geoffroy, prince de Morée.

NICOLAS,
suit Jacques d'Avesnes en Grèce,
s'établit avec lui à Thèbes et Négrepont,
épouse N..., dame de Thèbes,
sœur de Guy de la Roche, seigneur d'Athènes,
veuve de Demetrius, roi de Salonique.

|
BELAS, ou ABEL,
épouse Marie,
fille d'André, roi de Hongrie,
veuve d'Asan, roi de Bulgarie.

GUILLAUME.

|
NICOLAS,
épouse a. la princesse d'Anthioche;
b. Anne Ange Comnène,
veuve du prince de Morée-Guillaume.

OTHON.

Jean,
épouse la dame d'Akova.

|
Nicolas,
seigneur de Thèbes par sa mère,
puis seigneur de Passava
et maréchal héréditaire
du droit de sa mère.

NEUVIÈME PAIRIE. — MARQUISAT DE BODONITZA.

Bodonitza est située hors de la Morée, en Thessalie, près des Thermopyles. Honorius III mentionne dans une lettre, à l'année 1221 (Rinaldi, pag. 492), un Guillaume, marquis de Bodonitza, comme bail ou régent de Thessalonique; et Zarija, à l'année 1372, un François-Georges, marquis de Bodonitza, comme gouverneur d'Athènes.

DIXIÈME PAIRIE. — BARONNIE DE CARITENA.

Elle avait été donnée, au moment de la conquête, avec vingt-quatre fiefs, à Hugues de Brières, dont on trouve la généalogie plus loin parmi les grands feudataires. Je ne sais comment elle fit alors retour à la principauté d'Achale. Le prince Guillaume la donna à Geoffroy, son neveu, fils de sa sœur, mariée au seigneur de Cicon en Franche-Comté, près d'Ornans, qui était venu de Constantinople. Geoffroy n'ayant eu aucun enfant, ce fief, qui ne lui avait été rendu après sa révolte que sous la condition de reversibilité, fit encore une fois retour à la principauté, faute d'héritier de son corps.

ONZIÈME PAIRIE. — BARONNIE DE PATRAS.

Le premier possesseur de cette seigneurie fut Guillaume Alaman, qui la reçut au moment de la conquête. Elle fit, je ne sais comment, retour à la principauté, et le prince Guillaume la réunit au fief de Matagrifon et la donna à sa seconde fille Marguerite.

DOUZIÈME PAIRIE. — BARONNIE DE MATAGRIFON.

Guillaume de Vile-Hardoin avait construit sur la côte occidentale du Péloponnèse le château de Klomoutzi, appelé aussi Matagrifon, parce qu'il était destiné à contenir les Grecs (V. mon Glossaire géographique de la *Chronique de Morée*). Il en fit un fief qu'il réunit à la seigneurie de Patras, pour en faire don à sa seconde fille Marguerite.

X. GRANDS FEUDATAIRES DE LA PRINCIPAUTÉ.

GÉNÉALOGIE DES BRIÈRE,

seigneurs de Caritena.

Hugues de Brière,
seigneur de Caritena en 1210,
lors du partage.

N...

mariée au seigneur de Morena.

Geoffroi,
seigneur de Morena,
épouse Marguerite de Ronchères,
dame d'Akova et de Lisarea.

Hélène,
mariée à Vilain d'Aunoy,
seigneur d'Arcadia.

Erard,
seigneur d'Arcadia.

Agnès,
mariée à Étienne Mavros.

Erard,
seigneur d'Arcadia,
mentionné
par le chroniqueur grec.

GÉNÉALOGIE DES SAINT-OMER DE MORÉE.

Guillaume,
châtelain de Saint-Omer,
marié à Ida,
sœur de Jacques d'Avesnes,
qui le premier couvrit Négrepont et l'abandonna.

Deux Guillaume
et un Gautier,
plus deux filles,
tous étrangers à la
Grèce.

Jacques
qui épouse :
1. Clémence, sœur du
comte Renaud de
Danipmartin;
2. Elisabeth, veuve de
Geoffroi 1^{er}, prince
de Morée.

Nicolas
épouse N...
fille d'Othon de La
Roche,
veuve de Démétrius,
roi de Salonique.

Bélas,
qui épouse :
1. la dame de Thèbes;
2. Marie, fille d'André de Hongrie,
veuve d'Asan, roi de Bulgarie.

Guillaume.

Nicolas
épouse :
1. la princ. d'Antioche;
2. Anne Ange Comnène,
veuve du prince Guillaume
de Ville-Hardoin.
(V. la Gén. des Ville-Hardoin)

Othon.

Jean
épouse
la dame d'Akova.
(V. la huitième paire.)

Nicolas.

GÉNÉALOGIE DES SOMMARIVA,

liés aux ducs de Naxos et aux comtes de Céphalonie.

Léon de Sommariva,
part de Vérone en 1230 et s'établit en Achaïe,
épouse N...
fille du premier seigneur de Morée (Guillaume de Champ Litte).

Lionel,
marié à N...
fille de Jean, comte de Céphalonie.

Gaspard,
marié à Marie Sanudo,
dame de Paros et d'Antiparos.
(V. la Gén. des ducs de Naxos.)

Coursin,
marié à Cansiana,
fille d'un Zeno, seigneur d'Andros.

Dominique,
seigneur de Paros,
marié à Adriana,
fille de Jean Crispo,
duc de Naxos.
(V. les ducs de Naxos.)

Nicolas,
seigneur d'Andros.

Marie,
dame d'Antiparos,
mariée
à Jean Loredano.

Jean,
m. sans enf.

Coursin.

3 autres fils
et 3 filles.

Nicolas,
m. sans enf.

Berton.

Jean.

Marc.

Coursin,
marié à N. Zeno,
seig. d'Andros.

Adriana,
mariée
à Louis Bembo.

Jean-François,
épouse Thadea,
fille de Jean,
20^e duc de Naxos,
dépossédé
par les Turcs.

Plus 4 fils.

Cécile,
mariée
à Jacques Crispo,
21^e duc de Naxos.
(V. la Gén. des
ducs de Naxos.)

Plus 4 filles.

Coursin.

Marc.

Nicolas.

m. s. enf.

François
épouse Marguerite Loredano.

Coursin
épouse
Adriana Coronello,
fille du consul
de France à Naxos.

Philippe.

François.

Antoine
passe en France à 17 ans,
en 1488;
nommé cadet, puis capit.
dans le rég. de Picardie.

Parmi les grands feudataires, il s'en trouve sept autres qui semblent avoir été des plus hauts bannerets après les pairs. Je suis l'ordre donné dans la Chronique de Morée; ce sont :

Gauthier de Ronchères, seigneur d'Akova (voyez la huitième paire), avec 24 fiefs.
Mathieu Remond, seigneur de Veligosti. avec 4
Guillaume, seigneur de Nicli. avec 6
Guy de Nevelet, seigneur de Gheraki. avec 6
Hugues de l'île, seigneur de Vostitza et de Champigny. avec 8
Lucas, seigneur de Gritzena. avec 4
Robert de La Trémouille, seigneur de Chalantriza. avec 4

Les autres fiefs furent distribués ainsi :

A l'Église :

Archevêché de Patras et son chapitre, 8 fiefs.
Evêché d'Olène. ib. 4
— de Modon. ib. 4
— de Coron. ib. 4
— de Veligosti. ib. 4
— d'Amérie. ib. 4
— de Lacédémone. ib. 4

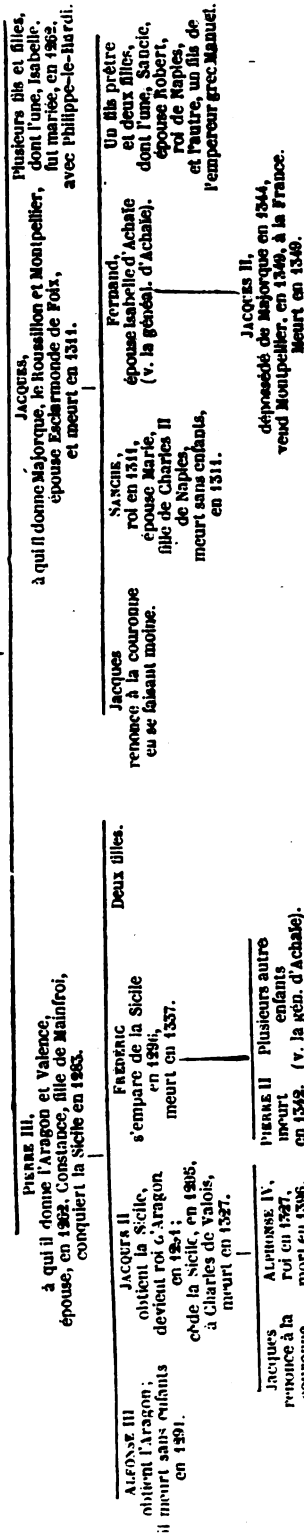
Aux Ordres militaires :

Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. 4 fiefs.
Ordre du Temple. 4
Ordre Teutonique. 4

Quelques feudataires, soit baronnets, soit simples barons, sont désignés dans la chronique de Morée, tels que les seigneurs d'Arcadia, de Lisarea, de Morena, de Salona, de Score, de Catava, de Vidone, et plusieurs hauts dignitaires, tels que le cométable Jadre, le maréchal Colinet et le chancelier Léonard de Vérules, qui, sous Philippe de Savoie, eut pour successeur le chancelier Benjamin. On les trouve à leur place alphabétique dans mon *index* des noms.

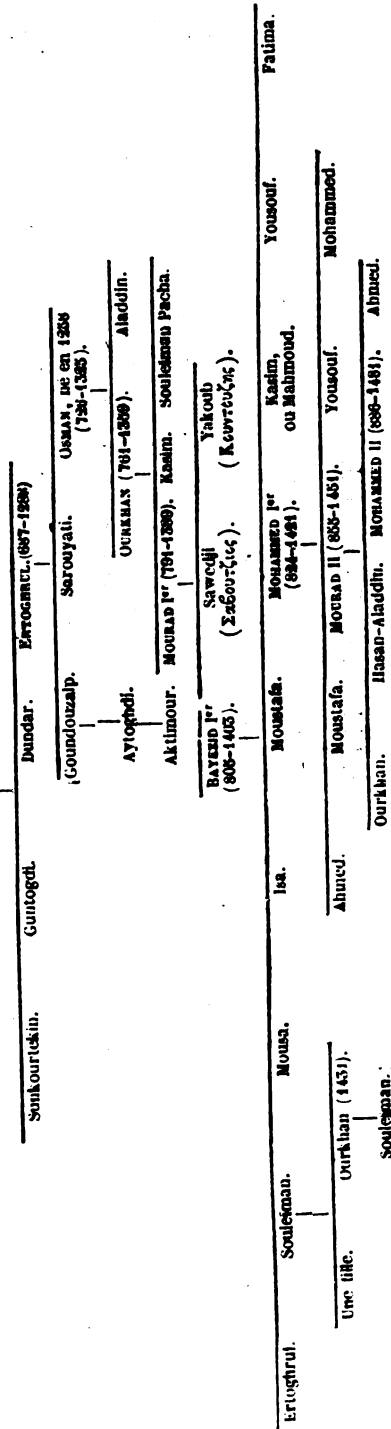
A. ROIS D'ARAGON, DE SICILE ET DE MAJORQUE.

Pétronille,
fille de Ramire le moine et d'Agnes d'Aquaine,
mariée, en 1137, à Raimond Bérenger IV, comte de Provence,
Alphonse,
roi d'Aragon en 1169.
Plus, deux fils et une fille.
PIERRE II
Plus deux fils
et quatre filles.
roi en 1196; épouse, en 1201, Marie de Montpellier,
meurt à Muret en 1213.
Jacques 1^{er} le Conquérant, né en 1208,
prend Majorque en 1285, Valence en 1288,
meurt en 1276, laissant de Marie sa seconde femme :

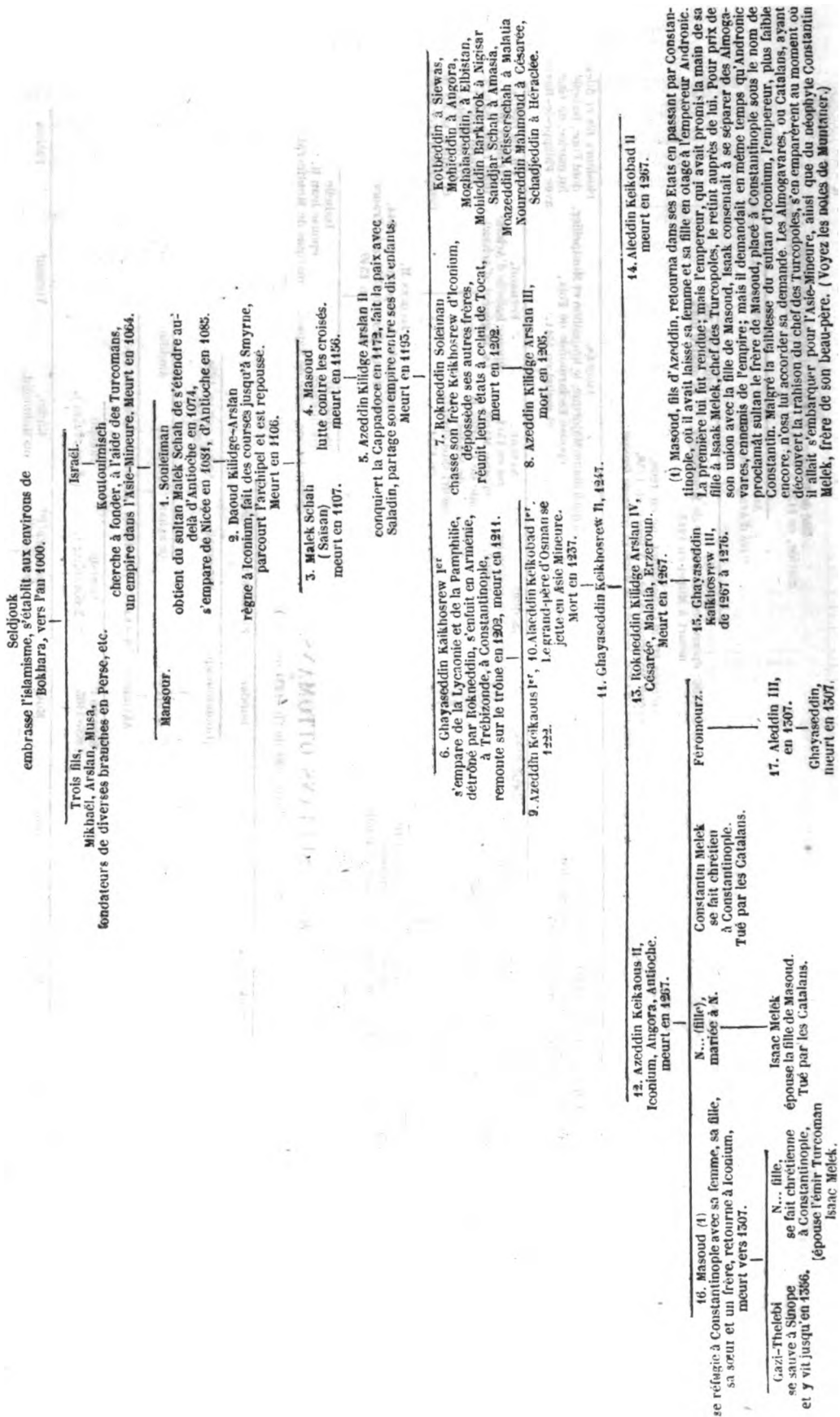


B. SULTANS OTTOMANS.

SOULEIMAN SCHAH (999 de l'h.-1351 de J.-C.).



C. SELJOUCIDES D'ICONIUM.



ROIS DE JÉRUSALEM.

EUSTACHE II. comte de Boulogne, marié à *a*. Godoia, fille d'Ethelred II, roi d'Angleterre; *b*. Ida, fille de Codefroi le Barbu, duc de Lorraine, qui lui apporte Bouillon en dot.

a. N.... , comte de marquée à Hugues, Rethel.		b. I. Gode-froi , marquis d'Anvers en 1067; duc de Bouillon et de Lorraine; élu roi de Jérusalem en 1099, mort à quarante ans en 1100.		b. Eustache III , comte de Boulogne.	II. Baudouin I , comte d'Edesse en 1099, roi de Jé- rusalem en 1100; marié à a. Gode- fride, fille de Raoul, seigneur de Couches; b. N. fille de Taphnaz, prince d'Arménie; c. Adèle, fille de Boniface, marquis de Mon- ferrat; mort en 1118.
III. Baudouin II dit Bourq , suit ses oncles paternels à la croisade; roi de Jérusalem en 1118; mort en 1131; marié à Mor- plue, fille de Gabriel, prince de Mélitène en Arménie.					
IV. Melissende , mariée à IV. Foulques, comte d'Anjou, roi de Jérusalem en 1131; mort en 1144.	ALIX , mariée à Bohémoud II, prince d'Antioche.	V. Amauri , marié à a. Agnès de Courtenai, fille de Joscelin, comte d'Edesse; b. Marie, fille du sébastocrator Isaac Comnène.	MODERNE , mariée à Raymond, comte de Tripoli.	ISABELLE , abbesse.	
VI. Conrad , marié à Théodora, nièce de l'em- pereur Manuel Comnène; mort en 1162.		a. Sibille , mariée à a. Guillaume, fils de Guil- laume de Mont-Ferrat; b. IX. Guy de Lusignan (en 1180), roi de Jérusalem en 1186; fait prisonnier en 1187; échange Jé- rusalem pour Chypre en 1192.	b. Isabelle , mariée à a. Humphroi III, sei- gneur de Thoron; b. X. Conrad , marquis de Mont- Ferrat, roi de Jérusalem en 1192. assassiné la même année; c. XI. Henri , petit-fils de Thi- baut IV, comte de Champagne, roi de Jérusalem en 1192, mort en l'an 1197; d. XII. Amauri de Lusignan , roi de Jérusalem en 1197, mort en 1205.		
VII. a. Baudouin IV , mort en 1185 sans avoir été marie.		a. VIII. Baudouin V , meurt en 1185 à l'âge de huit ans. b. Marie , épouse en 1210 XIII. Jean de Brienne , fils d'é- rard II (veuf de Béatrice de Castille, dont il eut Marie, femme de Baudouin II de Const.); perd Damiette en 1219, vient en France (1223); Italie (1227), Rome (1229); tuteur de Baudouin II, et empereur de Const. en 1229.			
XV. Conrad , marié à Elisabeth de Bavière, mort en 1254.	YOLANDE , mariée à XIV. l'empereur Frédé- ric II en 1225, Frédéric meurt en 1250.	XVI. Henri , fils de Frédéric II par Isabelle d'Angleterre, roi titulaire de Jéru- salem, mort avec Conrad en 1254.			
XVII. Conrad , exécuté à Naples en 1268.					
					XVIII. Hugues III de Chypre , roi de Jérusalem en 1269, après la mort de Conradin, petit-fils de Frédéric II. (V. la suite aux rois de Chypre.)

ROIS CHRÉTIENS D'ARMÉNIE.

XIV.

PHILARÈTE BRACHANCE, vers 1080.

CONSTANTIN.				TAPHÉNUZ.		GABRIEL.				
P. 4. MILON.				Fille		prince de Mélétiène.				
P. 1. LIVON, vers 1135.	P. 2. THORAS, mort vers 1170.	Fille mariée à N. né Franc.		ETIENNE.	Fille mariée à Joscelin de Courtenai, prince d'Idessé.	MORPHIE.	mariée vers 1120 à Baudouin II, roi de Jérusalem. (V. les rois de Jérusalem.)			
		P. 3. THOMAS.								
ALIX, mariée à Raymond, fils aîné de Bohémond III, prince d'Antioche.	RUPIN, dispute le trône à Ayton I ^{er} .	P. 5. RUPIN, vers 1170 marié à Isabelle.		I. P. LIVON I ^{er} , vers 1189.						
		PHILIPPINE, mariée à Théodore Lascaris, empereur des Grecs.		DOLETTE, mariée à Bertrand de Giblest.		Isabelle, en 1219, mariée vers 1221 à II. a. Philippe, troisième fils de Bohémond IV d'Antioche, mort l'an 1222.				
CONSTANT, comte d'Arménie.		N.		III. b. Ayton I ^{er} , fils de Constant.						
SIBILLE, mariée à Bohémond VI, prince d'Antioche.		EUPHÉMIE, mariée à N. sire de la Roche.		SEMÉAD, comte d'Arménie.						
IV. LIVON II, marié à Guirané, fille de Constantin, seigneur de Lambrus; mort en 1288.		BIOTE, mariée à N. sire d'Ybelin.		AYTON, fait longtemps la guerre, se retire en Égypte, se fait moine, arrive à Avignon; nommé abbé des Prémontrés de Poitiers; écrit son histoire en 1305.		MARIE, mariée à Jean d'Ybelin.				
V. AYTON I, se fait catholique en 1290, frère mineur en 1294, abdique en faveur de son frère Thoras.		VIII. SEMBAD, comte d'Arménie, s'empare du trône en 1296; va en France, en Angleterre; marié à Isabelle, fille de Guy, comte de Jafa; détroné par son frère Constant.		RUPIN, seigneur de Layasso, nommé Aimach dans une lettre de Clément V de l'an 1306.		ISABEAU, mariée à Amauri, fils de Hugues III, roi de Chypre.				
VI. THORAS, marié à Marguerite, fille de Hugues III, roi de Chypre; va à Constantinople avec Ayton en 1296; étranglé à son retour par Sembad.		X. OISSIM, roi d'Arménie en 1297; marié à Jeanne ou Irène, fille de Philippe, prince de Tarente, mort en 1320.		XII. Guy de Lusignan, (le même dont parle J. Cantacuzène sous le nom de sire Guy), roi d'Arménie en 1344; marié à a. N., cousine de J. Cantacuzène, depuis empereur; b. N., fille de Sirjan.		RUCTA, mariée à Jean l'Andronic.				
IX. LIVON III, tue avec son oncle Ayton II en 1307.		XI. LIVON IV, marié à Constance ou Eleonore, fille de Frédéric, roi de Sicile, et veuve de Henri II, roi de Chypre; assassiné en 1344; Philippe de Valois lui envoya des secours d'argent en 1332.		XIII. Constant, de 1347 à 1351.		Fille mariée à Manuel, fils du grand-domestique Jean Cantacuzène.				
				XIV. Constantin, mort vers 1368.						
				XV. LIVON V, ou Drago, suivant l'Art de vérifier les Dates.						

Guy, fils naturel, archidiacre de Brie.

e,
nt
m
en

a. HELVIS, VI, mariée à Rupin, fils du e : comte de Tripoli. Bé-	b. SIBILLE, mariée à Livon, roi d'Arménie.	d. MELISSENDE, mariée à Bohémond IV, prince d'Antioche. MARIE, conteste à Hugues III le titre de roi de Jérusa- lem, mais sans succès.
---	--	---

ISABELLE,
ri, fils de Bohémond IV,
he ; b. Jean de Lusignan,
d'Amauri.
|
Hugues III,
ousin en 1267, couronné
en 1269, marié à Isabelle
meurt en 1284.
|

roi	MARGUERITE, épouse Thoras, roi d'Arménie.	ALIX, épouse Balian d'Ibelin, ALIX mariée à son cousin Hugues IV, en 1319.	HELVIS.
-----	---	---	---------

THOMAS.	ISABELLE.
---------	-----------

pr
13
Val
de
d

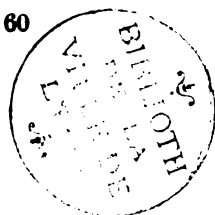
ENRI, de Galilée.	MARIE, épouse Ladislas, roi de Naples.	ISABELLE, épouse Pierre de Chypre.	AGNÈS. CIVE.
----------------------	--	--	--------------

ANNE
épouse Louis, duc de Savoie.

TABLE

DES ÉCLAIRCISSEMENS SUR LA MORÉE FRANÇAISE.

INTRODUCTION.....	3
État de l'empire grec au moment de l'arrivée des Croisés.....	5
Quatrième Croisade et établissement des Francs.....	7
Premier partage de l'empire.....	9
États ennemis des Francs formés en Asie et en Europe.....	14
Empereurs français de Constantinople pendant l'occupation de cette ville, monnaies frappées par eux.....	15
Baudoin.....	17
Henri de Flandres.....	18
Pierre de Courtenai et Yolande de Flandres.....	18
Robert de Courtenai.....	19
Baudoin II et Jean de Brienne.....	20
Sceaux des empereurs de Constantinople et paraphe impérial.....	25
Baudoin II après la perte de Constantinople.....	27
Philippe I ^{er} de Courtenai.....	40
Catherine de Courtenai.....	42
Catherine de Valois et Philippe II de Courtenai.....	51
Robert II.....	59
Philippe III.....	60
Jacques de Baux.....	id.
DUCHÉS FRANÇAIS DE BYTHINIE ET DE PHILADELPHIE EN ASIE.....	61
DUCHÉ DE PHILIPPOPOLI EN THRACE.....	id.
DESPOTAT VÉNITIEN.....	62
ROYAUME DE THESSALONIQUE, MAISON DE MONT-FERRAT.....	id.
Boniface.....	id.
Demetrius.....	65
Boniface II.....	66
Guillaume dalle Carceri.....	id.
Guillaume de Mont-Ferrat.....	67
ROIS TITULAIRES DE THESSALONIQUE DE LA MAISON DE BOURGOGNE.....	68
Hugues.....	id.
Robert ..	id.
Hugues V.....	id.
Louis.....	69
Eudes.....	id.



PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE D'ACHAÏE.....	71
Débarquement de Geoffroy de Ville-Hardoin en Morée.....	74
Guillaume de Champ-Litte, premier seigneur français de Morée, de 1205 à 1210.....	<i>id.</i>
Geoffroy I ^{er} de Ville-Hardoin, bail de Morée de 1209 à 1210 et sénéchal de Romanie.....	86
— — — prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie de 1210 à 1218.....	93
Geoffroy II, prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie de 1218 à 1246.....	147
Guillaume I ^{er} , prince d'Achaïe et sénéchal de 1246 à 1277.....	157
Louis-Philippe I ^{er} et Isabelle d'Anjou, princes d'Achaïe en 1277.....	204
Charles I ^{er} d'Anjou, prince de Morée (et roi de Naples et de Jérusalem) de 1277 à 1285.....	205
Charles II, prince d'Achaïe (et roi de Naples et de Jérusalem) de 1285 à 1291.....	212
Florent de Hainaut et Isabelle de Ville-Hardoin, princes d'Achaïe.....	218
Isabelle seule, princesse d'Achaïe, de 1297 à 1301.....	224
Isabelle de Ville-Hardoin et Philippe de Savoie, princes d'Achaïe de 1301 à 1311.....	227
Mahaut de Hainaut, duchesse d'Athènes, puis princesse d'Achaïe de 1311 à 1315.....	235
Mahaut de Hainaut, princesse de Morée, et Louis de Bourgogne, roi de Thessalonique.....	249
Mahaut seule, princesse d'Achaïe de 1316 à 1324.....	254
Eudes de Bourgogne, prince présomptif d'Achaïe.....	256
Philippe de Tarente, prince présomptif, empereur, puis prince réel d'Achaïe.....	257
Robert, prince d'Achaïe.....	<i>id.</i>
Marie de Bourbon, princesse d'Achaïe, impératrice douairière de Constantinople.....	258
Louis de Bourbon, prince d'Achaïe, duc de Bourbon.....	<i>id.</i>
Marguerite de Ville-Hardoin-Savoie, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de son second mari, Philippe de Savoie.....	280
BRANCHE CADETTE DES VILLE-HARDOIN DE MORÉE.....	281
Marguerite, dame de Matagrifon, née en 1265, morte en 1315.....	<i>id.</i>
Élisabeth de Matagrifon, infante de Majorque, et Fernand de Majorque.....	288
Jacques II, prince de Morée, roi de Majorque.....	272
SEIGNEURIE DIRECTE D'ACHAÏE, ses mutations et sa réunion au titre impérial, puis à la seigneurie réelle.....	275
PRINCES TITULAIRES D'ACHAÏE DE LA MAISON DE SAVOIE, DU DROIT D'ISABELLE DE VILLE-HARDOIN.....	279
Philippe d'Achaïe - Savoie.....	<i>id.</i>
Jacques, seigneur de Piémont, prince d'Achaïe.....	280
Philippe.....	284
Amédée, prince d'Achaïe, seigneur de Piémont.....	286
Dénombrement de 1391.....	296
Louis, prince d'Achaïe, seigneur de Piémont.....	300
Bâtards d'Achaïe-Savoie, portant le nom d'Achaïe.....	301
PRÉTENDANS DE LA MAISON D'ANJOU, du droit d'un prétendu troisième mariage de Mahaut de Hainaut avec Jean de Gravina.....	301
SEIGNEURIES VÉNITIENNES EN MORÉE.....	303
SEIGNEURIES GÉNOISES EN MORÉE (LES CENTURIONI).....	304
DESPOSTAT GREC DE MISITHRA.....	306
DOMINATION TURQUE, DE 1498 A 1685.....	309
DOMINATION VÉNITIENNE, DE 1685 A 1716.....	<i>id.</i>
RENOUVELLEMENT DE LA DOMINATION OTTOMANE.....	313

DES ÉCLAIRCISSEMENS SUR LA MORÉE FRANÇAISE. 475

DES DOUZE PAIRIES DE LA PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE D'ACHAÏE.	314
1^{re} Pairie. — SEIGNEURIE, PUIS DUCHÉ D'ATHÈNES.	315
Othon de La Roche.	<i>id.</i>
Guy I ^{er} .	322
Guy II.	330
Gautier V de Brienne.	337
Gautier VI, duc titulaire d'Athènes.	344
Isabelle.	345
Sohier.	<i>id.</i>
Gautier IV d'Engbien.	346
DUCS D'ATHÈNES ET DE NÉOPATRAS.	347
DUCS D'ATHÈNES DE LA MAISON ACCIAIUOLI.	<i>id.</i>
Nerio.	<i>id.</i>
Antoine I ^{er} , fils bâtard de Nerio.	350
Antoine II.	351
Nerio II.	<i>id.</i>
François I ^{er} .	<i>id.</i>
François II.	352
2^e Pairie. — DUCHÉ DE NAXOS.	<i>id.</i>
Famille des Sanudo. — Marc.	<i>id.</i>
Ange.	353
Marc II.	354
Guillaume.	<i>id.</i>
Nicolas.	355
Jean.	<i>id.</i>
Florence et Jean dalle Carceri, son premier mari.	<i>id.</i>
Florence et Nicolas Sanudo Spezzabanda, son deuxième mari.	356
Nicolas dalle Carceri.	<i>id.</i>
Famille des Crispo. — François.	357
Jacques.	<i>id.</i>
Jean.	<i>id.</i>
Jacques.	358
Jean-Jacques.	<i>id.</i>
Guillaume.	<i>id.</i>
François.	<i>id.</i>
Jacques.	359
Jean.	<i>id.</i>
François.	<i>id.</i>
Jean.	<i>id.</i>
Jacques.	368
3^e, 4^e, 5^e Pairies. — NÉKROPONT. — BAVAIN.	<i>id.</i>
Guillaume.	370
François.	<i>id.</i>
Jean.	<i>id.</i>
Nicolas.	373
6^e Pairie. — CÉPHALONIE.	<i>id.</i>

7° <i>Pairie</i> . — BARONNIE DE CALAVRYTA.....	379
8° <i>Pairie</i> . — BARONNIE DE PASSAVA.....	380
9° <i>Pairie</i> . — BARONNIE DE BODONITZA.....	383
10° <i>Pairie</i> . — BARONNIE DE CARITENA.....	<i>id.</i>
11° <i>Pairie</i> . — BARONNIE DE PATRAS.....	385
12° <i>Pairie</i> . — BARONNIE DE MATAGRIFON.....	<i>id.</i>
Ile de Rhodes.....	386
Les Lusignan de Chypre.....	387

APPENDICE contenant : A. Chansons des Croisés de Constantinople ; — B. Marchés conclus par saint Louis avec les Génois en 1268 ; — C. Lettre de l'évêque de Tunis sur la mort de saint Louis en 1270 ; — I D. Extraits des auteurs bysantins relatifs : aux empereurs francs ; II aux rois de Bulgarie ; III aux despotes d'Arta ; IV aux empereurs grecs depuis la prise de Constantinople ; V à Sthlavos ou Wenceslas ; VI aux Génois établis en Grèce ; VII à Charles d'Anjou ; VIII aux îles de Samos et de Lesbos, et à la ville de Phocée ; — E. Traité d'alliance conclu à Nymphée, en 1261, entre l'empereur Paléologue et les Génois. . . . 419

TABLE DES SCEAUX ET MONNAIES.

Planche I^{re}. — Monnaies des empereurs français de Constantinople.

N ^o 1. Baudoin I ^{er} . Droit : BAΛOINOS CAV CT. Page du texte..	17
2. — Droit : BAON A.....	<i>id.</i>
3. Henri. Droit : IC XC.....	18
4. Pierre. Droit : IC XC.....	19
5. — Droit : IC XC.....	<i>id.</i>
6. Robert. Droit : R. (ou plutôt Roger II de Sicile).....	<i>id.</i>
7. — — — — —	20
8. Baudoin II. Droit : IC XC. } Revers : BAAN. }	23

Planche II. — Sceaux des empereurs français de Constantinople.

N ^o 1. Sceau de Baudoin I ^{er} en plomb. Droit : BAΛOINOC AECOTHC. } Revers : BAΛ. DI. GRA. IMPR. ROM. FLAND. HAIN. COM. }	24
2. — de Baudoin II, — Droit : B. DI. GRA. IMPATOR. SEP. AUG. } Revers, BAΛOINOC AECOTHC ΠΟΡΦΥΡΕΝΝΗΤΟC Ο ΦΑΝΑΡΑC. }	25
3. — d'or. Même légende.....	<i>id.</i>
4. Mario. M..... TRIK ROMAN.....	26

Planche II bis. — Paraphe impérial de Baudoin II, Sceaux et Monnaies.

5. Paraphe impérial du mois de février.....	27
6. — du mois d'octobre.....	<i>id.</i>
7. — — — — —	<i>id.</i> et 40
8. Monnaie douteuse de la principauté de Morée, peut-être de Marie de Bourbon.....	258

9. Sceau d'or du doge Gradenigo.	Droit : PETRUS GRADONICO DI. GRA. VENETIE DAL- MATIE ATQ. CHRO. DUX.	258
	Revers : PE. GRADONICO DUX. SC. MARCUS. . . .	
10. Monnaie obsidionale de Corfou.	Droit : JOAN. CORNEL. D. YRA. VII. RESP. VENET. S. C.	id.
	Revers : CONCITRA OBSIDI LIBER. III.	

Planche III. — *Monnaies de la principauté d'Achaïe, Ville-Hardoin de Morée
leurs descendants.*

N ^{os} 1. Geoffroy I ^{er} .	Droit : G. PRINCEPS.	103
	Revers : CLARENTIA.	
2. Geoffroy II.	Droit : G. P. ACCA.	151
	Revers : CREUX.	
3. —	Droit : G. P. ACCA.	id.
	Revers : CORINTUM.	
4. Guillaume I ^{er} .	Droit : GU. PRINCEPS.	204
	Revers : DE CLARENCIA.	
5. Charles I ^{er} d'Anjou.	Droit : K. R. PRINC. ACH.	213
	Revers : DE CLARENTIA.	
6. Charles II d'Anjou.	Droit : KA. PRINC. ACH.	218
	Revers : CLARENTIA.	
7. Isabelle de Ville-Hardoin.	Droit : YSABELLA. P. ACH.	224
	Revers : D. CLARENCIA.	
8. Florent de Hainaut.	Droit : FLORENS P. ACH.	223
	Revers : DE CLARENCIA.	
9. Philippe de Savoie.	Droit : PH. D. SAB. P. ACH.	231
	Revers : DE CLARENCIA.	
10. Mahaut de Hainaut.	Droit : MAIA. P. ACH.	236
	Revers : DE CLARENCIA.	
11. Louis de Bourgogne et Mahaut.	Droit : LODO. M. D. D. B. P. ACH.	252
	Revers : DE CLARENCIA.	

Princes titulaires d'Achaïe-Savoie.

12. Philipp. d'Achaïe-Savoie.	Droit : PRINCEPS ACHAIK ZC.	280
	Revers : S. JOHANNES B.	
13. Jacques.	Droit : PRINCEPS ACHAIK ZC.	282
	Revers : S. JOHANNES.	
Amédée (V. Cibrario).	Droit : A. DE SAB. PRC. ACH.	300
	Revers : S. JOHANNES BAP. X.	
14. Louis —	Droit : LUDOVICUS DE SABAUDIA.	id.
	Revers : PRINCEPS ACHAIK.	

Planche IV. — *Monnaies des ducs d'Athènes, Sceaux de la principauté.*

N ^{os} 1. Robert de Courtenai (ou plutôt Roger de Sicile).	Droit : R.	20 ¹
2. Philippe de Tarente, desp. d'Ét.	Droit : PH. P. TAR. DESP.	276
	Revers : NEPANTI CIVIS.	

¹ Elle a été par erreur indiquée planche V au lieu de planche IV.

3. Guy, seigneur d'Athènes.	Droit: DSS ATHEN.	323
	Revers: TH....CIVIS.	
4. Guy I ^{er} , duc d'Athènes.	Droit: GUI DUX ATENES.	326
	Revers: THESSANI CIVIS.	
5. Guy II, duc d'Athènes.	Droit: G.. DUX ATENES.	332
	Revers: THESS CIVIS.	
6. Gautier de Brienne, duc d'Ath.	Droit: G. DUX ATENES.	344
	Revers: THESS CIVIS.	
7. Hélon de Ville-Hardoin.	Droit: FR. ELIO. DE VILENOV DI GRA.	386
	Revers: OSTP'S. JONS IRLMI. DUX REDI.	
8. Sceau de Philippe de Savoie.	Droit: S. PHILI... SAVOIA MILITI P.. NCIPIS ACHAYE.	229
	Revers: S. PHILI..E SABAUDIA MILI.	
9. Sceau d'Isabelle de Ville-Hard.	Droit: S. YSABELLE P... ZIPISSE ACHAYE.	id.
	Revers: S. SECRETU. YSABELLE PRICIPISSE ACHAYE.	

Planche V. — *Sceaux d'Eudes-le-Champenois et de divers princes de Morée.*

N ^o 1. Sceau d'Eudes-le-Champenois, SIGILLUM ODONIS CAMPANENSIS.	74
	Droit: SIGILLUM LUDOVICI DE BURGONDIE PRINCIPIS
2. Sceau de Louis de Bourgogne.	ACHAYE. 251
	Revers: S. LUDOVICI DE BURGONDIE PRINCIPIS ACHAY.
3. Sceau de Jacques de Majorque.	Droit: JACOBUS DEI GRA REX MAJORICARUM. 273
	Rev.: COMES ROSSILL. CEBITANIE ET DNS MONTPL'I.
4. Sceau d'or de Charles I ^{er} d'Anjou.	Droit: KAROLUS DEI GRACIA SICILIE REX. 213
	Revers: DVCATVS APVLIE PRICIPAT. CAPVE.
5. Sou d'or —	Droit: KAROL DEI GRA. id.
	Revers: C. R.

Planche VI. — *Monnaies des Lusignan de Chypre.*

N ^o 1. Amauri.	Droit: AMALRICUS REI. 394
	Revers: DE IERUSALEM.
2. Hugues I ^{er} .	Droit: HUGO REX CYPRI. 396
	Revers: IC XC.
3. Hugues III.	Droit: H. REI D...EM E D'NISPR. 399
	Revers: IC XC.
4. Henri II.	Droit: HENRI REI DE. 402
	Revers: IERUSAL'M E D' CHIPRE.
5. Hugues IV.	Droit: HUGUE REI DE. 405
	Revers: IERUSAL'M E D' CHIPR'.
6. Pierre I ^{er} .	Droit: PIERE P... ACE D. DIE R. 407
	Revers: DE IERUSALEM E DE CHIPRE.. . . .
7. Pierre II ou Pierin.	Droit: PIERIN PAR LA GRACE DE DIE ROI. 408
	Revers: DE IERUSALEM E DE CHIPRE.
8. Jean II.	Droit: IOHAN. GRA. DI REX. 410
	Revers: IERUSALEM.
9. Jean III.	Droit: IOHANES DEI GRA. 411
	Revers: REX IERLM ET CYPRI.

DES GÉNÉALOGIES.

479

10. Conrad.	Droit: CONRADUS REX R' (Romanorum).	} 459
	Revers: CIVITAS CHIL.	

Planche VII. — Sceaux des Lusignan de Chypre.

N ^o 1. Sceau de Hugues I ^{er} .	Droit: HUGO DEI GRA REX CYPRI.	} 395
	Revers: CASTELLUM NICOSIE.	
2. Sceau d'Alix.	Droit: AALIS DEI GRACIA REGINA CYPRI.	} 397
	Revers: CIVITAS NICOSIE.	
3. Sceau de Henri.	Droit: HENRICUS REX CYPRI.	} id.
	Revers: CIVITAS NICOSIE.	
4. Sceau de Jean, vic ^e de Tripoli.	Droit: S. JOANNIS VICE COMITIS TRIPOLI.	} id.
	Revers: CIVITAS TRIPOLI.	
5. Conrad II.	$\frac{C}{S}$ SECUNDUS R.	} 398
	Revers: IER ET SICIL.	
6. —	Droit: G. SECUNDUS	} 399
	Revers: IER. ET SICIL. R.	

Planche VIII. — Médailles frappées à l'occasion de la ligue entre les Vénitiens, le pape et l'Espagne contre les Turcs, et de la bataille de Lépante.

N ^o 1. Médaille vénitienne.	Droit: PRO REGNI CYPRI PRESIDIO.	} 415
	Revers: VENETORUM FIDES INVIOLABILIS BISANTE.	
2. Médaille papale.	Droit: PIVS V PONTIFEX MAXIMUS AN. V.	} id.
	Revers: FORTERIS IN TURCAS SANCTIO.	
3. —	Droit: même face.	} id.
	Revers: FECIT POTENTIA IN BRACHIO SUO, DISPERSIT SUPERBOS.	
4. —	Droit: même face.	} id.
	Revers: A DOMINO FACTUM EST ISTUD.	
5. —	Droit: PIUS V PONT. MAX. A. D. MDLXXI.	} id.
	Revers: DEXTERA DOM. FECIT VIRTUTEM.	
6. Monnaie allemande.	Droit: PIUS V CHISLERIUS BOSCHEN PONT. M.	} 416
	R. DEXTERA TUA DOM. PERCUSSIT INIMICUM 1571.	
7. Monnaie espagnole.	Droit: IOANNES AUSTRIAE CAROLI V. FIL ART. SV. ANN. XXIIII. — IO. V. MILON F. 1571.	} id.
	Revers: CLASSE TURCICA AD NAUPACTUM DELE- TA. die octobris 1571.	

TABLE DES GÉNÉALOGIES.

I. — Empereurs français de Constantinople réels et titulaires.

Empereurs grecs de Constantinople avant la conquête, de 1185 à 1204.

Empereurs grecs de Nicée pendant la conquête.

Famille des Paléologue après l'expulsion des Latins jusqu'en 1453.

- II. — Rois Francs de Salonique. A. *Maison de Mont-Ferrat*.
B. *Maison de Bourgogne*.
- III. — Rois de Bulgarie de la famille Asan.
Despotes d'Arta.
Centurioni, princes de Morée.
- IV. — Princes français de Morée de la famille de Ville-Hardoin.
Branche aînée, se terminant à Mahaut de Hainaut.
Branche cadette passant dans la maison des rois de Majorque.
Princes d'Achaïe-Savoie.
Prétendants de la maison de Sicile-Anjou.
- V. — Première pairie de la principauté française de Morée. — Duché d'Athènes.
A. *Maison de La Roche*.
B. *Maison de Brienne*.
- VI. — Suite du duché d'Athènes.
C. *Maison d'Aragon-Sicile* pour les duchés d'Athènes et de Néopatras.
D. *Maison d'Acciaiuoli*.
- VII. — Deuxième pairie de Morée. — Duché de Naxos.
A. *Maison de Sanudo*.
B. *Maison de Crispo*.
- VIII. — Troisième, quatrième et cinquième pairies. — Baronnies de Négrepont.
Sixième pairie. — Comté de Céphalonie.
A. *Maison française*.
B. *Maison des Tocco*.
- IX. — Septième pairie. — Baronnie de Calavryta.
Huitième pairie. — Baronnie de Passava.
A. *Maison de Neuilly*.
B. *Maison de Saint-Omer*.
Neuvième pairie. — Marquisat de Bodonitza.
Dixième pairie. — Baronnie de Caritena.
Onzième pairie. — Baronnie de Patras.
Douzième pairie. — Baronnie de Matagrifon.
- X. — Grands feudataires de la principauté française de Morée.
Famille de Brières.
Famille de Saint-Omer.
Famille de Sommarive.
- XI. — Rois d'Aragon, de Sicile et de Majorque.
Sultans ottomans.
- XII. — Sultans Seljoucides d'Iconium.
- XIII. — Rois de Jérusalem.
- XIV. — Rois chrétiens d'Arménie.
- XV. — Rois de Chypre.

